Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

RB5578

Library

of the

University of Toronto

LES

TRAGEDIES

DE ROBERT GARNIER

CONSEILLER DV ROY,

Lieutenant general Criminel au siege Presidial & Seneschaussee du Mayne.

A V ROY.

Derniere Edition.

A LYON,

Par les heritiers de B. Rigaud.

M. DC.

AV ROY DE FRANCE ET DE POLOGNE.

SINOVS, originaires subjects de vostre Majesté, SIRE, vous deuõs naturellement nos personnes & biens, pour à toute occurrence les exposer deuotieusement à vostre seruice : ie sembleray venir sans raison presenter à vos pieds le corps de ceſt ouurage, puis que l'autheur d'iceluy, & tout le bien qu'il pourroit produire, vous eſt en naiſſant legitimement acquis. Mais tout ainſi qu'à noſtre Dieu, de qui vous eſtes l'image & la viue representation, nous faiſons, ſans l'offencer de religieuſes offrandes des biens que nous tenons de ſa bonté : i'eſtime que moy & tous les autres François ne ferons choſe preiudiciable aux droicts de vostre ſou-

uerainеté, & deuoir de noſtre obeiſſance, en vous conſacrant les fruicts de noſtre labeur, combien que ſans cela vous les puiſſiez de vous meſmes iuſtement aduoüer. Et dequoy pourroyent nos pauures Muſes, que vous receuez & embraſſez ſi cherement, recognoiſtre vos bien-faits, que par nos poëtiques chanſons? La poſterité, SIRE, incorruptible iuge de nos actions, entendant par le fidelle rapport de tant de liures eſtrangers qui ſuruiuront noſtre ſiecle, les admirables effects de vos heroïques vertus, blaſmeroit noſtre ingrate meſcognoiſſance, de n'auoir par nos plumes teſtifié la grace que Dieu nous fait, de viure ſous la douce ſubiection d'vn tel Monarque, que les nations qui aboutent les frontieres de Scythie, ont ambitieuſement recherché pour maiſtre. Ie ne crains point que ceux qui auront approché des rayons de voſtre Maieſté, me iugent pour cela desbordé en loüanges immodrees: attédu les belles & recommandables parties, dont noſtre Dieu vous a rendu d'eſprit & de corps ſi accompli.

Vous

Vous face sa bonté, SIRE, prosperer longuement, & vous donne entre autres felicitez, vne posterité telle que vous desirez pour le particulier contentement de vostre Majesté, & le commun bien de vostre France.

Le tres-humble & tres-affectionné seruiteur & subiect de vostre Majesté,

ROBERT GARNIER.

AV ROY DE FRANCE ET DE POLOGNE.

LES Rois enfans du Ciel, sont de Dieu les images:
Iupiter en prend cure, & les garde d'outrages,
Il les faict reuerer, reputant les honneurs
Estre à luy mesmes faicts, qu'on rend à ses seigneurs.
Quand ils ont quelquefois les ames trop cruelles,
Outrageant leurs subiects qui ne leur sont rebelles,
Bien qu'espris de colere, il les faict à tous coups
Par signes aduertir de son ardant courroux.
Il trouble l'air de vents, d'esclairs & de tonnerres,
Il fait enfler les Mers, il fait trembler les terres,
Fait pallir du Soleil le grand front lumineux,
Ou dans le Ciel attache vn Comete crineux:
Afin qu'espouuantez de sa dure menace,
Ils amendent leur vie & recouurent sa grace:
Tant il leur est clement, & tant peu volontiers
Il venge les forfaicts des Monarques fautiers.
Mais des bons, qui la paix & la iustice honorent,
Et semblables à vous les cruautez abhorrent,
Il a touſiours le soin, leurs sceptres il maintient,
Et contre tous hayneux leur querelle soustient.
Il veut que les vertus de leur ame enfantees,
Comme celestes, soyent par les Muses chantees.

Com

Comme on voit que d'Alcide immortels sont les faits
Qui la terre purgea de ses monstres de faits:
Ou comme du Peleide est la gloire viuante
Par les antiques vers d'Homere qui le chante,
Auec tant d'autres preux, que les Poëtes feints
Ont comme en vn tableau dans leurs œuures depeints.
Or tel vous serez, Sire, apres que la mort palle
Aura fait desourdir vostre toile fatale,
Et que vostre belle ame, hostesse d'vn beau corps
Tardiue, apres cent ans, s'eslancera dehors.
Car mille & mille vers porteront vos loüanges,
De ce François seiour aux riuages estranges:
Si que les peuples ards des chaleurs du Midy,
Les Tartares errans sous vn air refroidy,
Ceux qui boiuent l'Hydaspe aux arenes gemmeuses,
Et ceux qui viuent tant aux Isles bien-heureuses,
Les sçauront comme nous, qui vos faicts auront veus
Et les feront sçauoir à leurs futurs neueux,
Car Dieu qui vous a faict pour nostre bon heur naistre
Vous ayant ordonné nostre supresme maistre,
A de chantres sacrez vostre siecle remply,
Pour tirer vostre nom des tenebres d'oubly.
Vous auez d'Helicon la verdureuse croupe,
Vous auez Hippocrene, & la neufiesme troupe
Qui tous les iours espond mille braues Sonneurs
De chanter à l'enuy vos immortels honneurs.
L'vn dira la beauté qui vostre front decore,
La douceur de vostre œil, qui ressemble vn Aurore,
Quand de rayons dorez elle chasse la nuict,
Et sur les tendres fleurs d'vn beau iardin reluit.
L'autre dira le miel, que l'Hybleanne mouche
Fille du blond Soleil, confit en vostre bouche:
Dont vostre voix sucree emprunte la douceur,
Qui coule en nostre oreille & nous penetre au cœur.

Telle du Pylien fust la douce faconde,
Qu'on dit auoir vescu par trois siecles au monde:
Et telle fust aussi la charmeresse voix,
La voix omble de miel, de l'Alcide François,
Qui les peuples tiroit par sa douce harangue,
Ainsi que par chaisons attachez a sa langue.
Sire, l'on en pourra feindre de vous autant,
Qui rauistes si bien vostre peuple escoutant,
N'agueres assemblé, qu'à luy voir les oreilles
Beantes pour ouyr de si douces merueilles,
A le voir arreste sans toucir, sans parler,
Sans haleine, sans poulx, sans mouuoir, sans filler,
Semblant que fussent troncs, ou corps humains sans vie
A qui vostre oraison auroit l'ame rauie.
Mais vn autre plus graue, en contant sa chanson
Fera bruire de Mars l'espouuantable son:
Vous peindra tout armé sur vn genet d'Espagne,
Rengeant mille escadrons sur la verte campagne.
Vos ennemis aupres, à qui la froide peur
Par vostre seul regard descendra dans le cœur.
Vous brandirez au poing l'ardante coutelace,
On verra dans vos yeux l'horreur & la menace.
Deuant vous marcheront le meurtre & la frayeur:
Et Mars qui conduira vostre bras foudroyeur,
Fendra les bataillons, les versant peste mesle,
Comme espics abbatus sous la sommante gresle,
Les corps des ennemis dans leur sang tremperont,
Et des champs Poiteuins les caueaux rempliront.
La victoire qui ceint de verd Laurier ses temples,
Au sommet des Palais, & de nos sacrez temples,
La trompette en la bouche enflee à l'entonner
Fera par l'vniuers vos loüanges sonner,
Si que les peuples durs qui trenblent sous l'Arctique
Vous viendront presenter leur sceptre Sarmatique

Au

Au bruit de vos vertus, qui en vn froid seiour
Rendront leurs rudes cœurs épris de vostre amour.
,, Rare hõneur d'estrãgers, qui ne veulẽt pour Princes
,, Auoir aucuns seigneurs de lointaines prouinces,
,, Ains les mesprisent tous, & rarement s'est veu
,, Qu'aucun leur vint à gré qui ne fust de leur creu.
Or non tant seulement vous leur auez pleu, Sire,
Mais il vous ont voulu sur tous autres estire,
Et n'est Prince en l'Europe au baptesme laué,
Que si digne que vous leur prudence ait trouué.
Vous auez de tout poinct surpaßé leur attente,
Quand vostre maiesté les a regis presente.
Et n'est pas aduenu, ce qui aduient souuent
Aux peuples, de changer & tourner à tout vent:
Qui ayant quelque chose en leur desir conceuë,
La desdaignent, leger, si tost qu'ils l'ont receuë:
Car eux tout au rebours vous ont plus estimé
Quand ils ont veu de pres vostre visage aymé,
Quand de vostre douceur ils ont eu connoissance,
Et de vostre sagesse heureuse experience.
Alors leur a semblé qu'ils reueroyent au lieu
De leur prince defunct, non vn Roy, mais vn Dieu,
Vn Dieu transmis du Ciel pour loing bannir le vice,
Et faire commander la paix & la iustice.
Aussi quand le destin vostre frere tolut,
Et qu'au thrône François vous esleuer voulut,
Que la France en son dueil vous tendant ses mains
Et vous naurãt le cœur de ses larmes ameres, (cheres
Vous vinstes à ses cris, vostre Polongne lors,
Comme si sa chere ame abandonnoit son corps,
Estonnee, esperduë, & d'vne face morte,
Monstra combien en vous son amour estoit forte.
De souspirs plus aigus, de cris plus esclatans
Ne sçauroyent fendre l'air ses peuples lamentans.

Au sac de leur Empire estant la Mescouite
Vainqueur dans Cracoute auec son exercite.
Mettant tout à l'espee, & de coups massacrez
Les temples profanant & les autels sacrez.
Telle fut la douleur de la vierge de Crette,
Par son amant laissee en vne Isle seulette:
Apres que le cruel, du Dedale sauué,
Eut tout l'or de son pere auec elle enleué.
Tel & tel fut le dueil de la Sidimienne,
Quand elle eut veu partir la flotte Phrygienne
De ses hauvez courbez & pariurer la foy
Promise inuiolable en conjugale loy.
Cent fois maudit d'amour la torche infortunee,
Appella mille fois Enee, ingrate Enee,
Outrageant son beau chef en soye blondissant,
„ Son estomach d'albastre, & son sein innocent.
„ Ce n'est pas peu de perdre vn Prince debonnaire,
„ Qui ayme ses subiects, & qu'il leur sert de pere,
„ Comme vous faictes, Sire: ils ont bien argument
„ De querir a Dieu qu'il dure longuement.
C'est tout ce que ie puis, qui par vœux ordinaires
Importune sans fin nos bons saincts tutelaires,
Pour l'heur de vostre vie, & qu'il vous soit permis
De gouuerner long temps nous vos peuples commis:
Que tousiours la victoire accompagne vos bandes,
Soit aliant inuestir les troupes Alemandes,
Soit le Brun Espagnol, ou le Breton mutin,
Ou ceux qu'entre deux Mers separe l'Apennin.
Que les Rois ennemis qui vous feront la guerre,
Abandonnez de Dieu soyent chassez de leur terre:
Perdent gloire & Empire, & du malheur cheuf,
A vos pieds leurs sauueurs, soyent presentez captif,
Et que ie puisse deux faire vne tragedie,
Semblable à celle-cy, qu'humble ie vous dedie:

Où

Où i'empoule des vers pleins de sang & d'horreur,
De larmes, de sanglots, de rage & de fureur,
Dont, comme n'estant pas de vos majestez dignes,
Ie n'ose accompagner le doux chant de vos Cygnes,
Croassant enroué quand ie veux quelquefois
Vos loüanges sonner, subiect de trop grand poix.
Ma nasselle trop foible & craintiue des vagues,
N'ose de la grand' Mer courir les ondes vagues,
Lechant tousiours le bord, ou si aucunefois
Elle entre plus auant, c'est sur les fleuues cois.
Mais si vous la guidez, qui estes son Neptune,
Elle courra par tout sans crainte d'infortune.
Ne redoutant les rocs, les Syrtes, ny les bancs,
Ny que les vents esmeuz luy donnent par les flancs:
„ *Prochaine d'abysmer. Car qui est en la garde*
„ *D'vn si grand Dieu que vous, seurement se ha-*
zarde.

PIERRE DE RONSARD

A L'AVTHEVR.

Ie suis ravy quand ce braue sonneur
Donte en ses vers la Romaine arrogance,
Quand il bastit Athenes en la France
Par le cothurne acquerant de l'honneur:
Le bouc n'est pas digne de son bon heur,
Le lierre est trop de basse recompense,
Le temps certain que les hommes auance,
De ses vertus sera le guerdonneur.
Par toy GARNIER la Scene des François
Se change en or, qui n'estoit que de bois,
Digne où les grands lamentent leur Fortune.
Sur Helicon tu grimpes des derniers,
Mais tels derniers souuent sont les premiers
En ce bel art, où la gloire est commune.

SONNET.

Ie plains fort, mon Garnier, qu'en ce temps miserable
Plein d'orage cruel & de ciuile horreur,
Tu viennes souspirer la diuine fureur
Qui couronne ton front de la branche honorable.
Ie plains fort que le sang & le meurdre execrable,
Les tragiques tançons & la paste frayeur,
Exercent sans pitié leur cruelle rigueur,
Du François esbahy le subiect lamentable.
Ie plains encore plus que les diuins esprits
Fertiles de discours & de doctes escrits,
Comme le tien, Garnier, languissent sous la cendre,
Et que celuy sans plus qui mieux picque & mesdict,
Emporte les honneurs, mendiant à credit
Ce que les mieux appris n'oseront oncq'attendre.

BELLEAV.

Encores

ENcores nous oyons les furies d'Aiax,
Et les cris despiteux de l'accord Promethee,
Et le ialoux courroux de l'ardante Medee,
Et du chaste Hypolit l'execrable trespas.
Au theatre François, gentil Garnier, tu as
Fait marcher grauement Porce a l'ame indomptee:
Si la muse Gregeoise est encor' escoutee
La tienne pour mille ans ne s'amortira pas.
Où que tu marcheras, sous tes pieds de la terre
Puisse t'encourtiner le verdoyant lierre,
Pour l'honorable prix de ta graue chanson.
Garnier, sois honoré (s'il reste dans la France
Pour les rares ouuriers honneur & recompence)
Comme des Muses sœurs le plus cher nourrisson.

BAIF.

TOut ce qui est la bas aux manoirs tenebreux,
Les lieux noirs pleins d'horreur & d'effroy redoutable,
Le Cocyte bourbeux, le Stix espouuantable,
Le boillant Phlegeton, & l'Acheron ombreux,
Les Dires, les Demons, le triple-chien affreux,
Le fleuue Oublieux, la Parque impitoyable,
Et tout ce que Pluton a de plus effroyable
Dans ses antres obscurs, enfumez & souffreux,
Garnier le dit si bien, ayant l'ame eschaufee
Des fureurs d'Apollon, que tout ainsi qu'Orfee
Il semble qu'il l'ait veu sans courir au trespas.
La France maintenant se peut vanter & dire
Qu'vn de ses nourriçons par le son de sa lyre
Peut ramener ça haut les ombres de la bas.

FLAMINIO DE BIRAGVE.

A. M.

A M. GARNIER.

CEluy qui nu au port secouë le naufrage,
A d'autres eschouez raconte son mal heur:
Cil qui a veu greſler l'eſpoir de ſon labeur,
Au ſein d'vn laboureur pleure ſon labourage.
Mais, Garnier, auec toy chacun plaint ſon dommage
Sur ton docte eſchafaut, la royale grandeur,
Le noble, le vulgaire, en vn ſemblable peur
Noyent le long ennuy des mal-heurs de noſtre aage,
Pour loyer ton beau nom va croiſſant iuſqu'aux cieux,
Arrosé de tes pleurs, & nos ſçauans nepueux
Et tes pleurs chercheront la ſource d'Hippocrene.
On ne verra iamais tes ruiſſeaux alterez,
Nos pleurs ſe meſleront dans ta pleurante Scene,
Car nous pleurons touſiours, ou nous ſommes pleurez.

CL. BINET.

IN ROBERTI GARNERII OPVSCVLA TRAGICA.

TRes Tragicos habuiſſe vetus ſe Græcia iactat:
Vnum pro tribus his Gallia nuper habet.
Æſchylon, antiquas qui majeſtate ſuperbus
Grande cothurnato carmen ab ore ſonat.
Quẽ Sophocles ſequitur perfectior arte priorẽ,
Nec nimis antiquus, nec nimis ille nouus.
Tertius Euripides Actæi fama theatri,
In cuius labris Attica ſedit apis.
At nunc vincit eos qui tres Garnerius vnus,
Terna ferat Tragicis præmia digna tribus.
Io. Auratus Poëta & Interp. Regius.

L'a

Ἐκ τῶν Αὐρίτου ὑπὸ Ῥωβέρτου τοῦ Στεφάνου μεταφρασθεν.

Ἠψχεῖς τρεῖς τραγικοὺς μὲν ἔχουστά ποθ' Ἑλλὰς ἀνιδοῦς.
Νῦν δένα γῆ Κελτῶν τοῖς τρισὶν ἴσον ἔχει.
Αἰσχύλον, ὃς μύθων καὶ χώμενος ἀμφὶ παλαιῶν
Εὐρὺ κοθορνωτῷ φθέγγετ' ἔπος στόματι.
Τῷ δ' ἕπεται Σοφοκλῆς ὁ τέχνην ἀκριβέστερος αὐτοῦ.
Μήτε παλαιὸς ἄγαν, μήτε νεώτερος ἐών.
Ὁ τρίτος Εὐριπίδης, Ἀκταίου θαυμα θεάτρου,
Χειλέα Κεκροπίῳ τεγγόμενος μέλιτι.
Αὐτὰρ ὁ τῶνδε τριῶν ΓΑΡΝΗΡΙΟΣ ἕξω καὶ γράψας,
Ἄξια τῶνδε λαβεῖν ἄξιός ἐστι γέρα.

Le mesme François.

LA Grece eut trois autheurs de la Muse tragique,
Frãce plus que ces trois estime vn seul Garnier:
Eschile entre les Grecs commença le premier
A se faire admirer par son langage antique.
Sophocle vint apres plus plein d'art poëtique,
Ny trop vieil, ny trop ieune au tragique mestier:
Euripide à ces deux succedant le dernier,
Remplit de son renom toute la Scene Antique.
C'est luy dont les escrits sont si comblez de miel,
Qu'il semble en les lisant que les filles du Ciel
Ayent versé leurs douceurs sur sa leure sucree:
Mais Garnier, l'ornement du theatre François,
Bien qu'il vienne apres eux les surpasse tous trois,
Et seul merite auoir la branche aux trois sacree.

R. ESTIENNE.

Sur

Sur les Tragedies de M. Garnier.

France, apren par ces vers que ton Garnier t'adresse,
Apres ce que tu dois, pour ton bien euiter,
Que les malheurs d'autruy te puissent profiter,
Et sois sage au despens de Rome & de la Grece.
Rome qui de son temps du monde estoit maistresse,
Rome à qui rien que soy ne pouuoit resister,
S'est laissée à la fin par ses forces donter:
Et l'Empire des Grecs par soy-mesme, a pris cesse.
La ciuile fureur & le meurtre intestin
De Rome & de la Grece auancé le destin,
Et de leurs citoyens le feist la triste proye.
France fuy donc la guerre, & suy toutefois la paix,
Afin que ton Garnier, te leuant desormais,
Chãge son dueil tragique en vn doux chant de ioye.

R. ESTIENNE.

HORATIVS.

-Vbi plura nitent in carmine, non ego, paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cauit natura.

POR

PORCIE

TRAGEDIE.

A MONSIEVR DE LA Terrace, Conseiller du Roy, & maistre des Requestes ordinaires de son hostel.

ARGVMENT DE LA PRESENTE TRAGEDIE.

PORCIE fille de Caton Vticense, fut femme de Marc Brute, lequel estant autheur auecques Cassie de la conspiration executee contre Cesar, fut incontinent apres poursuiuy par ceux de la faction desireux de le venger. Leur principal chef Marc Antoine, lors Consul, Octaue Cesar auiere nepueu du defunct, & Marc Lepide Gouuerneur des Gaules: ayans ioincts toutes leurs forces, departy ce grand Empire, & iuré l'entiere ruyne de leurs aduersaires, entrerent auecques leurs armees dedans Rome, qu'ils farcirent incontinent d'vne infinité de meurtres des plus illustres citoyens de la ville, & notables personnages de l'Italie. Cela faict, Antoine

ne & Octaue trauerserent en Macedone pour rompre Brute & Cassie, qui tenoyent sous commune authorité les forces de Grece & d'Asie. Ils se camperent vis à vis d'eux, pres la ville de Philippes, où s'estás liurez deux tres sanglantes batailles, il y eut à la premiere, egalité de perte & de proffit de deux costez, fors pour le regard de Cassie, lequel entré en desespoir se tua. A la seconde, Brute qui estoit demeuré seul chef de ses partisans, fut entierement desconfit, ses gens mis en route, & son camp forcé. Quoy voyant, il se tua semblablement, aydé de Straton son amy. Son corps fut trouué par Antoine, & les cendres d'iceluy portees à Seruilie sa mere, & presentees à sa femme Porcie: laquelle impatiente de douleur ne voulut suruiure à son espoux. Mais comme on luy osta tous moyens ordinaires de s'outrager, elle s'emplit la bouche de charbons ardans, dont elle s'estouffa. Voila l'abregé de l'histoire, où i'ay fondé le proiect de ceste tragedie, que vous verrez, Lecteur, au 47. liure de Dion au quatriesme & cinquiesme d'Appian en sa guerre ciuile, & en Plutarque aux vies de Ciceron, de Brute, & d'Antoine. Au reste ie luy ay cousu vne piece de fiction de la mort de la Nourrice pour l'enuelopper d'auantage en choses funebres & lamentables, & en ensanglanter la catastrophe.

EX MARTIALIS XCIX. Epigram. lib. 1.

Coniugis audisset fatum cùm Portia Bruti,
Et subtracta sibi quæreret arma dolor.
Nondum scitis, ait, mortem non posse negari?
Credideram satis hoc vos docuisse Patrem.
Dixit: & ardentes auido bibit ore fauillas:
I nunc, & ferrum turba molesta nega.

TRADVCTION DV precedent Epigramme.

Quand Porcie entendit de son Brute le sort,
Et qu'elle veit l'espee à sa douleur souſtraite:
Encor' ne sçauez vous (dit elle) que la mort
Ne sçauroit defrauder celuy qui la souhaitte:
Ie pensois que Caton vous l'eust assez appris.
Elle eust dit, & soudain d'vne bouche hardie
Au de elle engloutit mille charbons espris.
Or va tourbe moleste, & le fer me denie.

LES

LES ACTEVRS.

Megere, *furie.*
Le Chœur.
Porcie.
La Nourrice.
Octaue Ceſar, *Triumuir.*
Aree, *Philoſophe.*
M. Antoine, *Triumuir.*
Ventidie, *Lieutenant d'Antoine.*
M. Lepide, *Triumuir.*
Chœur de ſoldats.
Le Meſſager.
Chœur de Romaines.

POR

PORCIE.

ACTE I.

MEGERE.

DES Enfers tenebreux les gouffres homicides
N'ont encore soulé leurs cruautez auides:
Encore my deserts les champs Tenariens,
Demandent a Pluton de nouueaux citoyens.
Toy, qui armas le Gendre encontre le Beau-pere,
Toy, l'horreur des humains execrable Megere,
Qui portes dans le sein la rage & les fureurs:
Toy, toy, qui peux combler tout ce monde d'horreurs,
Embrase derechef la guerriere poitrine,
Et le sang genereux de ceste gent Latine.
Fay ramper dans leur cœur tes couleureaux retors
Fay flamber tes tisons allumez de discors,
Et que feconde en maux la premiere querelle
Pour les mieux moissonner dure perpetuelle.
Le laboureur Thessale, enterrez en ses champs
Descouure tous les iours mille glaiues trenchans
Et mille morions, que ces braues cohortes
Laisserent, combatans, à leurs charongnes mortes.
Mais ce n'est pas assez, il faut que derechef
Ceste mesme fureur t'estance sur leur chef.
Ie veux voir opposer les Aygles opposees,
Entre les legions contrairement croisees,
Ie veux voir foudroyer ceste race de Mars,
Et pour s'entre égorger brandir de mesmes dards
S'armer de mesme fer & de mesme courage.

De ſcadrons en ſcadrons s'animer au carnage,
S'entre-ouurir l'eſtomach d'vn poignard outrageux,
Et ſur la rouge plaine eſteindre courageux,
Son voiſin ennemy, que la Diſcorde palle
Long temps deuant ſes tours dedans l'Orque deuale.
Vous les Dires d'Enfer, vous mes deux autres Sœurs
Qui portez, comme moy, les flambeaux punifſeurs,
Teſiphone, Alecton, que la nuict tenebreuſe
Engendra d'Acheron ſur la riue bourbeuſe,
Delaiſſez maintenant, cruelles delaiſſez
A punir les chetifs qu'ores vous punifſez,
Et couuertes le chef de couleuures ſifflantes,
Couuertes de cordeaux, & de torches flambantes,
Dreſſez vos pas vers moy, & toutes d'vn accord,
Plus aigre que deuant r'allumons le diſcord,
La rage, la fureur, la guerre, & la turie
Au gyron belliqueur de la grande Heſperie:
Venez, fatales Sœurs, & vous lauez les mains
Dans le ſang indompté de ces braues Romains.
L'engendreur de Pelops, au milieu des viandes
Aſſouuiſſe auiourd'huy ſes entrailles gourmandes,
Et ſe plongeant au ſein des refuyantes eaux
Enfle de leur liqueur ſes parjures boyaux:
Siſyphe Aelien paiſiblement ſetourne,
Sans remonter contraint le rocher qui retourne.
Le Vautour qui gloutон aſſidument ſe paiſt
Du cœur Prometheen auſſi toſt qu'il renaiſt
Ne bequette auiourd'huy ſa dolente poitrine,
Eternelle a preſſer la roche Caucaſine.
Celuy qui ſur la roue endure ſon tourment,
Celuy qui dans vn feu rotiſt inceſſamment,
Celuy qui vit mourant ſous vne roche preſte
De tomber à tous coups ſur ſa poureuſe teſte:
Et celles qui hadis trahiſſant leurs eſpous,

Des la premiere nuict les égorgerent tous,
Les Danaydes sœurs, qui a testes baissees
Remplissent vainement leurs cuuettes percees:
Ce iourd'huy, ce iourd'huy loin de voz couleuraux,
Loin de vos fouets sanglans, loin de vos noirs flábeaux
Loin des cris menassieurs que vous tonnez, bourelles,
Seiournent affranchis de leurs peines cruelles.
Laissez les ce iourd'huy qu'allegres il vous faut
Toutes deux auec moy vous trouuer icy haut,
Pour faire deualler ces troupes magnanimes
De leurs mortels tombeaux aux eternels abysmes.
Eslançons le discord, qui des freres Thebains
Arma premierement les parricides mains,
Et puis conduict au camp les Phalanges d'Adraste.
Pour secourir, amy, l'vn des fils d'Iocaste.
Eslançons le discord, qui la triste maison
Du vieil Tantalean nourrit de son poison:
Quand les coulpables os du malheureux Thyeste
Ardirent, diffamez, d'vn execrable inceste,
Qui luy fit, par Atree, ardant de se vanger,
En vn cruel repas ses deux enfans manger.
Et quoy? ne pourrons nous de la mesme puissance
Refrener, s'il nous plaist, la Romaine arrogance?
Ne pourrons nous domter cet Empire orgueilleux,
Bien qu'aux celestes mesme il semble merueilleux?
Quoy? verrons nous tousiours ceste Ville feconde
De nouueaux nourrissons seigneurir le monde?
Verrons-nous, sans pouuoir, les plus superbes Rois
Portans le ioug au col, plier dessous ses lois?
C'est trop, c'est trop duré, c'est trop acquis de gloire,
C'est trop continué sa premiere victoire
Rome, il est ores temps, que sur ton braue chef
Il tombe foudroyeur quelque extréme meschef.
Iupiter qui voit tout, voit bien qu'il ne te reste,

Pour

Pour auoir tout ce rond, que la rondeur celeste,
Il ha peur pour soy mesme, il ha peur que tes bras
De son throsne echelé ne le iettent à bas.
Mais pource qu'en la terre il ne se trouue race
Qui se hazarde plus d'effronter ton audace,
Et que les plus guerriers, atterrez de tes mains,
Suyuent reueremment les estendards Romains,
Il faut pour orager ta puissance supresme,
Emprunter les efforts de ta puissance mesme.
Sus donc enfans de Mars, sus peuple auantureux,
Ne repaissez de rien vostre cœur genereux,
Qui ne sente le fer, la cholere & la rage:
Faites pallir d'horreur vostre palle visage,
Enfermez vostre chef d'vn morion profond,
Qui deuale cresté sur la voulte du front,
Et tombant du collet vne double cuirasse
Escaillée au dessous, tout le corps vous embrasse.
Que le fer flamboyant dans vostre poing nerueux
Face au plus aguerris herisser les cheueux.
Puis serrez flanc à flanc sous les Aigles mouuantes
Repoussez vaillamment les troupes menaçantes
Faites dessus la plaine ondoyer vostre sang,
Coulant a gros bouillons de vostre noble flanc,
Et que des corps meurtris vne pile dressee
Laisse eternellement la campagne bossee.
Qu'il ne se trouue place exempte de tombeaux,
Qu'il ne se trouue Mer qui n'emporte ses eaux,
De vostre sang mutin: que par toute la terre
S'espandent les tisons de ceste horrible guerre.
Soit où Phœbus sortant laisse son lict moiteux:
Pour r'enclorre les feux du chariot nuiteux:
Soit où ses beaux rayons font blucter l'arene,
Qui vogue perilleuse aux deserts de Cyrene:
Soit où ses limonniers de leur voyage las,

Se plongent alterez dans les ondes d'Atlas.
Rome, il faut que d'entour de la ronde machine
L'on entende aujourd'huy le son de ta ruyne,
Que le Gange Indien haſtant ſes bruyans flots,
Pour crainte de porter ta ſeruitude au dos,
Raconte fremiſſant aux terres qu'il trauerſe,
La Romaine grandeur tomber à la renuerſe:
Que le Nil dégorgeant ſes nourricieres eaux
Dans le ſein de Thethys: par ſept larges canaux,
N'affertile bourbeux du limon de ſon onde,
L'Egypte que ton ſang laiſſera plus feconde.
Ores ce m'eſt aſſez l'ouurage commencé
N'eſt ſelon mon deſir que ja trop auancé,
La diſcorde maline errant, eſcheuelee,
A ja plombé le cœur de la gent Romulee.
Deſia par les cantons mille tableaux meurtriers,
Des malheureux proſcripts ſaiſiſſent les goſiers.
Rome n'eſt qu'vn ſepulchre à tant de funerailles
Qu'elle voit entaſſer en ſes froides entrailles:
Mais ce n'eſt rien, Megere, encore n'as tu pas
Le cœur foulé des morts qui deualent là bas:
Il te faut auancer l'horreur Sicilienne,
Et le mal qu'ourdira la Royne Egyptienne.

Chœur.

„ O combien roulent d'accidens,
„ Des Cieux ſur les choſes humaines:
„ De combien d'effects diſcordans
„ Ils ont leurs influences pleines!
„ Apres les grandeurs incertaines
„ L'on ſe tourmente vainement:
„ Car comme elles viennent ſoudaines,
„ Elles s'en vont ſoudainement.
„ Noſtre courte felicité
„ Coule & recoule vagabonde

„ Comme vn Gallion agité
„ Des vagues contraires de l'onde.
„ Celuy qui volage se fonde
„ Sur vn si douteux fondement,
„ Semble qu'en l'arene infeconde
„ Il entreprenne vn bastiment.
„ La Fortune n'outrage pas
„ Volontiers les personnes basses,
„ Elle n'appesantit ses bras,
„ Que sur les plus illustres races.
„ Les Roys craignent plus ses menaces
„ Que les durs laboureurs ne font:
„ La foudre est souuent aux places,
„ Qui se montagnent plus le front.
„ Les edifices orgueilleux
„ Fronsant le ciel de leurs testes,
„ Ont tant plus le chef sourcilleux,
„ Battu d'ordinaires tempestes,
„ Qu'ils esleuent plus haut leurs testes:
„ Et les Aquilons furieux,
„ Ne battent gueres que les festes
„ Des rochers plus audacieux.
„ Mais les cases des pastoureaux,
„ Qui s'applatissent contre terre,
„ Ny des vents que l'hyuer desserre.
„ Iamais ne darde son tonnerre
„ Contre les humides vallons:
„ Et les arbrets n'ont iamais guerre
„ Contre les roides Aquilons.
Nostre Rome qui s'esleuoit
Sur toutes les citez du monde,
Et qui triomphante enclauoit
A sa grandeur la terre & l'onde:

Mainte

Maintenant d'autant plus abonde
En cruelles aduersitez
Que iadis elle estoit feconde
En ioyeuses prosperitez.

ACTE II.

PORCIE.

DEsia loin de Titon, l'aurore matineuse
Chasse les rouges feux de la nuict sommeilleuse:
Et ja Phœbus monté sur le char radieux,
Vient de sa torche ardente illuminer les Cieux,
Sus miserable, sus, sus pauure infortunee,
Recommence tes pleurs auecques la iournee:
Que les piteux regrets des Alcyoniens,
Et les plaintes que font les Pandioniens,
Gemissant leurs Itys sur les ondes chenues,
Ne puissent regarder tes larmes continues,
Helas! car aussi bien, car aussi bien helas!
Leurs desastres cruels les tiens n'egallent pas.
Miserable Porcie: hélque la dure Parque
Ne te renuoya elle en l'infernale barque,
Lors qu'elle commença de deuider tes ans,
Hé pauurette! pourquoy ses ciseaux meurtrissans
Ne trancherent soudain alors que tu fus nee,
Le malheureux filet qui tient ta destinee?
Ah! ne falloit il donc, deuant que des Enfers
Ie veisse pallissant les abysmes ouuers
Contrainte deuorer tant de tristes encombres?
Ne falloit il parmy tant de Romaines ombres,
Que le fer des Tyrans precipitè là bas,
Mourant esperonner mon paresseux trespas?
Que ne mourus-ie alors, qu'aux riuages d'Afrique

Mon pere combattoit pour nostre Republique?
O genereux Caton: que ne combattois-tu,
Que ta fille Porcie ensuiuist ta vertu,
T'accompagnant là bas sur le sombre riuage,
Où descendit ton ame euitant le seruage?
I'eusse par mon trespas faict cognoistre à Pluton,
Qu'à bon droit i'eusse esté la fille de Caton,
De ce Caton Romain, que tout le monde estime:
De ce Caton fameux, qui d'vn cœur magnanime,
Tant qu'il fut iouyssant de la douce clarté,
Combatit ardemment pour nostre liberté.
Or es-tu plus heureux que tu ne pensois estre,
N'ayant fuy seulement l'insolence d'vn maistre,
Mais de trois tout au coup: a qui ne suffit pas
D'auoir nos libertez, dont on ne fait plus cas:
Ains plus inhumains que les Ours d'Hyrcanie,
Que les Tigres felons qu'enfante l'Armenie,
Ne se contentent pas de la mort seulement:
Mais, cuidant que l'on ait encore sentiment,
Apres que le destin deuelopp e nostre ame,
Ils priuent les meurtris de la funebre lame.
Or donc, mon Geniteur, puissent à tout iamais
Tes os enseuelis gesir en bonne paix,
Puissent en bonne paix les cendres de Pompee
Habiter mollement la riue Canopee,
Sans que vous regretiez pour vos sepulchres vains
Ces champs enuenimez, où les Dieux inhumains
Hostelerent iadis vostre premiere enfance,
Ces champs contaminez où vous printes naissance.
Las! voudriez-vous bien voir vos sepulchres cauez,
De nostre humide sang incessamment lauez:
Et vos corps inhumez dans leurs vrnes fatales,
Accrauantez du poix de nos charongnes pasles?
Que les sanglantes mains de ces mortels bourreaux

Couchez l'vn dessus l'autre exposent aux corbeaux?
Or reposez en paix: reposez bons Genies,
Loin de leurs cruautez, loin de leurs tyrannies,
Et si quelque pitié loge encore entre vous,
Si vous auez encores quelque soucy de nous,
Et qu'auecques le corps toute chose ne meure,
Si quelque sentiment encore vous demeure,
Pitoyables esprits, par le thrône des Dieux,
Qui conseruent l'estat des Plutoniques lieux:
Par le Styx des Grands Dieux, serment irreuocable,
Par le Chef de Pluton, par sa femme implacable,
Ie vous requiers, Esprits, puis que le Ciel mutin
A iuré d'abolir nostre empire Latin,
Esbranlé par l'effort de ces braues Monarques,
Faictes que les fuseaux des Flandrieres Parques
Cessent de tournoyer le filet de mes ans,
Abysmez au plus creux des Enfers pallissans.
Ainsi du Chien portier les trois gueules beantes,
Passant les gouffres noirs ne vous soyent abbayantes:
Ainsi tousiours Minos vous soit iuge piteux,
Attendant vostre sort sur l'Acheron nuiteux:
Ainsi pour le guerdon de vos vertus prisees,
Puissent à tout iamais les plaines Elysees
Verser en vos goziers le nectar gracieux,
Et le manger diuin que sauourent les Dieux.

Chœur.

HEureux qui d'vn seul soc laboureur,
Loin de la ciuile fureur,
Auec ses bœufs cultiue
Sa paternelle riue:
La trompette animant l'assaut
Ne l'esueille point en sursaut:

Il ne crrint point, gendarme,
Le danger de l'alarme.
Ores il eſtend les rameaux
D'vn ſep vineux ſur les Ormeaux,
Qui d'vne eſpaule forte
Leuent ſa iambe torte.
Ores aux couſtaux bocagers
Aſſis au parc de ſes Bergers,
Il voit paiſtre en la plaine
Son troupeau porte laine.
Ores pour le miel doucereux
Il emmaiſonne deſireux
En ruches entirees
Ces auettes dorees.
Ores en vn aire enuironné
Du bien de Ceres engrainé,
Moiſſonneur ſe couronne
Des eſpics qu'il luy donne.
Quel contentement reçoit il
Cueillant dans vn verger fertil
De ſes nouuelles antes
Quelques pommes flairantes?
Si toſt que le couſtau pampré
Deſcouure le raiſin pourpré
Il honnore Priape
De la premiere grape.
Quelquefois veautré ſur le bord
D'vn ruiſſeau fontenier, s'endort
Sous la tendre fueillee
D'vne foreſt taillee,
Où les oiſeaux en diuers ſons
Recordent leurs belles chanſons,
Dont la douceur ſutree
Les Dieux meſme recree.

Bien

Bien que la frilleuſe ſaiſon
Aſſemble ſur ſon chef griſon
Auec les vents de Thrace,
La bruyne & la glace.
L'esbat des champs continué,
Ne s'allentit diminué,
Car la froideur rebelle
Ha ſa douceur en elle.
Ores il fuit vn cerf rameux,
Ores vn ſanglier eſcumeux,
Ores vn liéure viſte
Il ſurprend en ſon giſte.
Il deçoit, cauteleux pipeur,
Les oyſeaux d'vn pipeau trompeur,
Ou prins à la tirace
Imprudens les enlace.
Puis quand la Marine Veſper
Luy faict ſouuenir de ſon per,
Et que la nuict prochaine
Se coule ſur la plaine.
Ses bœufs, traînans d'vn col laſſé
Le ſoc ennuyeux renuerſé,
Vont chercher à l'eſtable
Le repos delectable.
Et les brebis pleines de laict,
Conduictes d'vn Berger valet,
S'en retournent repeuës
Des campagnes herbues.
Adonc luy s'approchant vn peu,
Froidureux des chaleurs du feu,
Amiablement ſoupe
Au milieu de ſa troupe.
Non pas comme entre nous eſpoins
De mille tyranniques ſoins,

Qui nous rendent amere
La viande ordinaire.
Nous de qui le somme oublieux
Ne peut si bien siller les yeux,
Qu'entretenus d'vn songe,
Le soucy ne nous ronge.
Vne enuieuse mauuaistié
Nos cœurs espoint d'inimitié,
Sans relasche bourrelle
D'vne gesine cruelle.
Bellonne les cheueux espars
Se plonge au sein de nos soldars,
Leur poignant les entrailles.
De mordantes tenailles.
Ainsi comme Lyons acharnez,
L'vn contre-deschirent obstinez
D'vne dague ennemie,
La poictrine blesmie.
Helas! douce Paix, quand veux-tu
Triompher de Mars abattu?
Quand veux-tu ceste guerre
Enseuelir sous terre?
C'est toy, Deesse, qui nous peux
Combler de bon heur si tu veux,
Sans toy l'humaine vie
D'aucun bien n'est fournie.
Destourne ces meurtres hideux
De nos champs, & laisse au lieu d'eux
Aux ames citoyennes
Les douceurs anciennes.
Enlace d'vn nœud Gordien
Nostre peuple Romulien,
Et ses haines maudites
Chasse loin sur les Scythes.

Que

Que nos Empereurs enflammez,
Estendans leur bras desarmez,
S'entredonnent sans feinte
Vne accolade saincte.
Nous lors, sous l'arbre Palladin,
Vourons au Dieu Capitolin
Pour vn tel benefice,
Annuel sacrifice:
Et conduits de nos Peres vieux,
Danserons à l'entour des Dieux
Chantant bien fortunee
Vne telle iournee.

La nourrice.

QViconque voudra voir combien est tromperesse
La faueur que depart l'inconstante Deesse,
Et combien follement nous tourmentons nos cœurs
Apres la vanité de ces vaines grandeurs.
Qui voudra voir combien les puissances mondaines
Subiectes au destin balancent incertaines,
Rome, te vienne voir: il verra des pasteurs
Auoir esté iadis tes premiers fondateurs,
Qui pour l'antique honneur des glorieux ancestres
Receurent vn amas de canailles champestres:
Lors qu'en leurs dures mains le baston pastoral
Tourna sa rude forme en vn sceptre Royal:
Puis, de tels citadins la race estre sortie,
Qui tient ore à ses loix la terre assuiettie.
Mais encor' verra il plus nouueau changement,
S'il confere auiourd'huy ton antique ornement
Au miserable estat, qui te tient affligee.
Toy qui dessous ton ioug as l'Afrique rangee,
Que les peuples d'Europe, & ceux que le Soleil
Visite tous les iours dés son premier reueil,

Craignent espouuantez comme les Colombelles
Craignent quand le Vautour vient fondre dessus elles:
Toy qui sous ton Empire as guerriere soumis
Les sauuages deserts des Getes ennemis:
Et qui passant plus outre aux montagnes Riphees,
Indomptable au labeur, as dressé tes trophees:
Bien que le froid Boree enfarine tousiours
Leur frond demy priué de la lampe des iours.
Toy toy, qui vaillamment brandissois ton espee
Par tous les quatre coings de la terre occupee,
Soit où le clair Phœbus se pourmeine au matin,
Soit où courant le soir il borne son chemin:
Maintenant ô chetiue! esteinte par les armes,
Par l'homicide fer de tes propres gendarmes,
Tu nage dans le sang de tes pauures enfans
Que n'agueres on voyoit marcher si triomphans?
Tu souffres: pauure Rome: helas! tu souffres ores
Ce que tu fis souffrir à la cité des Mores,
A la belle Carthage, où tes fiers Empereurs
Despouillez de pitié commirent tant d'horreurs.
,, O qu'on dit à bon droit celuy quatre fois sage,
,, De qui le sort douteux n'altere le courage:
,, Et qui de la fortune esleué iusqu'en haut,
,, N'entreprend point pourtant d'auantage qu'il faut,
,, Demeure en mesme borne, & ne se glorifie,
,, De ses biens incertains, ausquels il ne se fie.
A ceste heure Iunon, & quiconque des Dieux
Ennemy des Troyens, nous auoit odieux,
Prennent abondamment dessus nous la vengeance
De nos premiers ayeuls qui leur firent offense:
Et l'ombre de Iugurthe, errant par les Enfers,
Se voit bien auiourd'huy contente de ses serfs,
Qui luy chargeoyent le dos au triomphe spectable
Que nous dressa de luy la Fortune muable.

Hé

Hé Dieux ! tout eſt perdu, ſi les bons citoyens,
Qui nous reſtent encore aux champs Theſſaliens,
N'exercent plus heureux leur ſalutaire eſpee,
Qu'ils ne firent iadis ſous noſtre grand Pompee:
Et ſi les deux guerriers qui tiennent en leurs mains
Le ſalut balançant des fortunez Romains,
Ne recouurent, vaillans, la liberté perdue,
Qu'on la mort d'vn tyran ils nous auoyent rendue.
Las ! mais ne voy-ie pas, s'acheminer vers moy
La fille de Caton regorgeante d'effroy?
Ie crains ſi la Fortune au camp de Macedoine,
Se tourne iniuſtement pour le party d'Antoine,
Et que Brute & Caſſie abandonnez des Dieux,
Abandonnent leur vie au fer victorieux,
(Ce que n'aduienne, ô ciel) que la chetiue Dame
Ne puiſſe ſupporter la douleur de ſon ame:
Et ſi l'on n'y pouruoit, que d'vn fer outr ageux
Elle ne ſuyue au trac ſon pere courageux.

Porcie. La Nourrice.

O Deſaſtre cruel ! ô ſort impitoyable
O douleur, qui n'as point de douleur comparable
Encor Electre, encor que i'ameine tes pleurs,
Et que ie les confronte à mes preſens malheurs:
Encor que ie m'arreſte à tes longues miſeres,
Hecube, griſonnant aux Gregeoiſes galeres,
Viſue de tant de fils, que les Danois vengez
Meurtrirent par dix ans à tes murs aſſiegez:
Tes douleurs, tes tourmens, tes larmes eſcoulees,
Las! ne ſont pas pour eſtre aux miennes egalees.
Ta douleur eſtoit libre, & la flotte des Grecs
Ne te defendoit point de faire tes regrets.
Puis, les Dieux addoucis prindrent en ta preſence
De tes iniurieux la fatale vengeance.

Où c'est, helas où c'est, que ie voy nos tyrans
En leurs meschancetez tous les iours prosperans:
Qui maistres sur nos cœurs comme dessus nos vies,
Veulent nos libertez vilement asservies
Suyure l'immanité de leurs affections:
Qui veulent effrontez, qu'en leurs proscriptions,
Qu'en leurs meurtres sanglans, nos faces mentereſſes
Portent publiquement indices de lieſſes:
Ils defendent les pleurs, & ne veulent ſouffrir
Que l'on regrette ceux qu'ils commandent meurtrir.
No. *Qui pourra mettre fin à vos larmes pitoyables?*
Por. *Celuy qui m'enuoyera ſur les riues ombreuſes.*
„ Nour. *Parlez-vous de la mort?* Por. *La mort eſt douce à ceux*
Qui ſouffrent comme moy, quelque mal angoiſſeux.
N. *Ne vous propoſez vous voſtre eſpoux pour exẽple*
Por. *Las ie me le propoſe, & mon feu pere enſemble!*
No. *Voſtre eſpoux eſt viuãt.* Por. *Mais c'eſt en vain.*
De nous reſtituer l'antique liberté.
No. *Quel bien en voſtre mort receura la patrie?*
Por. *Mais quel bien reçoit-elle en ma dolente vie?*
Nour. *Las! Madame, pour Dieu, que ce mortel deſir*
Par trop d'aduerſitez, ne vous vienne ſaiſir,
Reponſſez loin de vous ceſte fureur damnee.
Por. *Cela n'eſt pas fureur, c'eſt vne deſtinee.*
Les deſtins, ma Nourrice, ces nous monſtrent bien
Que ſuiet à leur force eſt le rond terrien.
„ *Tout ſe fait par deſtins, ſur le deſtin ſe fonde*
„ *L'entier gouuernement de la machine ronde.*
No. *Mais ce forçant deſtin ne vous commande pas*
De vous tailler vous meſme vn violent treſpas.
„ *Il faut attendre l'heure ordonnee à la Parque,*
„ *Pour nous faire deſcendre en l'infernale barque:*
Viuez, viuez ioyeuſe, attendant que les Dieux,

Vous

Vous ramenent icy Brute victorieux.
Pour destruire à son tour la ligue Cesarec,
Et rendre en liberté sa patrie esplorée.
POR. *Ie crain.* NO. *Que craignez vous?* POR. *Le malheur des combats.*
NO. *Auez vous donc quelque peur qu'il ne surmonte pas?*
POR. *Leur pouuoir est plus grand.* NO. *Sa querelle est meilleure.* (heure.
P. *Mais les Dieux inconstans sont pour eux à ceste*
NO. *Quoy? que les immortels, qui sont nostre support,*
Delaissent nostre droit pour maintenir leur tort?
POR. *Ils ont ja tant de fois nostre attente trompée,*
Suyuant sous ceste espoir le party de Pompee.
NO. *Mais le Tyran vainqueur incontinent destruit,*
De ses heureux combats n'emporte pas grand fruit.
POR. *Pleust au grand Iupiter qu'il dominast encore,*
Nous n'aurions pas les maux qui nous tenaillent ore,
Nous viurions bien heureux en repos souhaité,
Sans perte seulement que de la liberté.
Nous ne verrions sous luy la ville pleine d'armes,
Commise à l'abandon d'vn amas de gendarmes,
Rome ne verroit pas vn millier de proscripts,
Sous l'appas d'vn guerdon en tant de lieux meurtris:
Ny par diuers cantons tant de testes tranchees,
Pour vn espouuantail aux rostres attachees.
Or, ie te plains Cesar! Cesar ie plains ta mort!
Et confesse à present que l'on t'a faict grand tort:
Tu deuois encor viure: & deuois encor estre
De ce chetif Empire & le Prince & le maistre:
Vrayment ie te regrette, & suis de fermement,
Que Brute & que Cassie ont faict iniustement.
N. *Et qu'est cela Madame? estes vous en vous mesme,*
Ou si l'extremité d'vne douleur extreme
Contraint vostre estomach de vomir ces propos?

Por.

Por. *Nourrice, ie le dy pour le commun repos.* (vie?
No. *Et quoy? voudrois-tu donc que Cesar fust en*
Por. *Mais ie voudrois encor qu'il tint Rome asservie.*
No. *Hé Dieux que dites vous?* Por. *Ie dy la verité.*
No. *De vouloir vostre mal?* Por. *Mais nostre utilité.*
No. *Utilité de voir vn tyran nous contraindre?* (dre,
P. *Non, mais de plusieurs maux il faut choisir le moin-*
Puis qu'il est arresté par le decret des dieux
Que ce puissant Empire acquis par nos ayeulx,
Coube son dos superbe sous le pouuoir d'vn homme:
I'affecte de plustost voir nostre dolente Romme
Serue des volontez de quelque Prince doux,
Que d'obeyr aux fureurs de ces Scytiques loups,
De ces trois inhumains, qui n'ont en leur courage
Que l'horreur & l'effroy, que le sang & la rage:
Puis tuasmes Cesar pour n'auoir point de Rois,
Mais au meurtre de luy nous en auons faict trois:
Et crains que si ceux la sont defaits par les nostres,
Qu'vn beaucoup plus grãd nõbre il en renaisse d'autres.
Car c'est vne vraye Hydre en testes foisonnant:
Qui plus on en abat, plus en va reprenant:
Il faudroit vn Hercule à la pouuoir destruire,
Si les forces pouuoyent d'vn Hercule suffire.
No. *Madame n'ayez peur, tant que Brute sera,*
Iamais en la Cité tyran ne regnera.
Ceste race de Brute a premiere bannie,
De nos superbes Rois la dure tyrannie:
Et n'aguere encor' sur toutes en ceſt heur
De mettre en liberté son pays seruiteur.
Elle mesme pourra, si quelque autre s'efforce
D'opprimer derechef la liberté par force,
Demonstrer que son sang n'est point encoüardy:
Ains qu'autant que iamais magnanime & hardy,
Le consacre au salut de sa chere patrie.

Por.

Por. *Non au sien: car iadis elle y laissa la vie.*
,, No. *Qui meurt pour le pays vit eternellement.*
,, Por. *Qui meurt pour des ingrats, meurt inutilement.*
,, No. *De ceux iamais l'oubly n'ombragera la cendre,*
,, *Qui pour le ciel natal voudront leur vie espandre.*
,, Po. *De ceux iamais les os ne seront honnorez*
,, *Qu'on a viuans encor ennemis declarez.*
No. *La volonté du peuple est maintenant forcee.*
Por. *La querelle de Brute est ore delaissee.*
No. *Les Dieux la maintiendront.* Por. *Les Dieux meuz à courroux*
Pour noz impietez n'ont plus soucy de nous. (stice:
,, No. *Tousiours propice aux bons est des Dieux la iu-*
,, Por. *On leur voit bien souuent fauoriser le vice.*
N *Ce n'est que pour vn tẽps: pour vn tẽps les mesfaits*
,, *Demeurent impunis à ceux qui les ont faits.*
,, *Et mesme diroit-on, veyant que la Fortune*
,, *A leurs mauuais desseins se demonstre opportune,*
,, *Que les Dieux sont pour eux, mais ils le font exprés*
,, *A fin de les punir plus aigrement aprés.*
Por. *Nourrice, ie ne sçay: mais vne froide crainte*
S'est depuis quelque temps en ma poictrine empreinte,
Qui me gele les os, & poureuse me fait
Soupçonner maugré moy que Brute soit desfait.
No. *Madame, ostez de vous ce soupçon dõmageable.*
Por. *Helas! Nourrice: helas s'il estoit veritable!*
N. *Veritable non* P. *Hé Dieux que i'en ay peur.*
Nor. *La peur ne print iamais racine en braue cœur.*
Esloignez la de vous, puis d'vne humble priere
Solicitez des Dieux la faueur coustumiere.
P.O. *Dieux qui gouuernez de vos puissantes mains*
Le variable sort des affaires mondains,
Et qui du ciel moteur des boules tournoyantes
Lancez sur les meschans vos dardes foudroyantes:

Dieux

Dieux, qui iustes & bons, presidez aux combats:
Et ceux là qu'il vous plaist bouleuerser à bas,
Qui souffrez le courage aux troupes enflammees,
Qui tenez en vos mains le salut des armees:
Si du brasier Troyen vous sauuastes iadis,
Nos Dardanes ayeux sur les flots assaillis,
Et puis les retirant de la rage des ondes
Arrestastes icy leurs courses vagabondes:
Si de leur race encor' fertilement croissant,
Vous auez esleué ceste Empire puissant,
Qui borne sa grandeur des bornes de la terre:
Si de tels nourrissons inuincibles en guerre,
Vous auez eu touſiours chere l'authorité,
Si touſiours vous auez tenu pour leur coſté,
Tant que des oppreſſeurs de leur libre franchiſe
Vous ayez iuſqu'icy malheuré l'entrepriſe:
A ceſte heure, bons Dieux, à ceſte heure immortels,
Ie vous prie qu'au beſoin ils vous eſprouuent tels (re,
Ie vous pry, qu'à ceſte heure, armez par noſtre Empi-
Vous ne vueillez ſouffrir qu'on le vienne deſtruire,
Fauoriſez à Brute, & d'en foudre eſclatant
Renuerſez l'ennemy qui l'ira combatant.
Broyez-le tout ainſi que la poudre menue,
Que le vent de Libye au riuage remue:
Et que nous par vos mains rendus victorieux,
Puiſſions entretenir l'honneur de nos ayeux.

Chœur.

FAce la bonté des Dieux,
Que la nouuelle qui vole
De noſtre camp, ſoit friuole:
Et que le ſort enuieux,
N'ait ſelon la renommee
Atterracé noſtre armee.

Deſor

Desormais que nous vaudroit
Asseurer nostre fiance
Sur vne vaine innocence,
Si pour defendre le droit
De nostre equitable Empire,
Nous auons tousiours du pire?
„ *Rien n'est durable icy bas,*
„ *Rien si ferme ne demeure*
„ *Qu'il ne change d'heure en heure:*
Toutesfois n'y pensant pas
Nous cuidons que nostre Romme
Ne treuue qui la consomme.
„ *Nous n'auons que la vertu*
„ *Qui floriſſe tousiours vne,*
„ *Et qui dompte la Fortune,*
„ *Sous celuy qu'elle a vestu:*
„ *Seule elle oppose les armes*
„ *A ſes aueugles alarmes.*
„ *Celuy qui s'arme le cœur*
„ *D'vne virile aſſeurance,*
„ *Ne tombe ſous la puiſſance*
„ *De ſon ennemy vainqueur:*
„ *Car iamais vn grand courage*
„ *Ne ſe ſoumet au ſeruage.*
„ *L'iniuſte commandement*
„ *D'vne tourbe populaire*
„ *Ne le contraint de rien faire*
„ *Contre ſon entendement:*
„ *Non pas, ny meſme la face*
„ *D'vn Tyran qui le menace.*
„ *Encore que Iupiter*
„ *Renuerſe de ſa tempeſte*
„ *Tout le monde ſur ſa teſte,*
„ *Il ne peut l'eſpouuanter:*

„ Sa ruyne sulphuree
„ Battra sa teste asseuree.
„ Soit ou qu'il se trouue enclos
„ De mille picques gu r ie es,
„ Ou qu'aux onde marinieres
„ Il soit assiegé des flots,
„ Sa face libre de crainte
„ Ne pallira point destainte.

ACTE III.

Arce, *Philosophe.*

POurquoy, Fortune iniuste, as-tu fallacieuse,
Desrobé le repos de ma vie ocieuse,
Pour m'esleuer si haut? moy qui me contentois
Heureusement viure ainsi comme i'estois.
N'est-ce afin que ta main volage et maline,
Me face tresbucher de plus grande ruyne?
N'est ce afin qu'esleué sur vn rocher plus haut,
Ie reçoiue en tombant vn plus horrible saut?
O que plus seurement ie deuidois ma vie,
Esloigné des poisons de la mordante enuie,
Dans les rocs cauerneux du goulfe Pharien,
Où franc de mille soings ie demourois tout mien,
N'ayant en mon esprit autre sollicitude
Que de vaquer paisible au repos de l'estude
Lors quel plaisir m'estoit-ce esleué dans les cieux,
Contempler où le cours du Soleil radieux,
Son chemin eternel, & comme autour du monde
Il traine tous les iours sa clarté vagabonde:
Ou la rondeur de Phebe, & ses nocturnes feux,
Qu'elle assemble argentine en son globe nuiteux,
Ou ces quatre Elemens, dont la viue influence
S'espanche sur les corps qui reçoiuent naissance:

Bref,

Bref, tout ce que iadis le difforme chaos
Auoit confuſément en ſa machine enclos,
Qui viendra derechef d'vne cheute peſante
Accabler ſous le Ciel ceſte race meſchante.
Ores voicy le temps au iuel doiuent les Dieux
Deſtruire courrouczez ce monde vicieux,
A fin de r'engendrer vne autre ſorte d'hommes
Meilleurs & plus entiers que cét fois nous ne ſommes:
Tels que chacun eſtoit lors que Saturne Roy
Gouuernoit en repos le monde ſous ſa Loy,
Et que de ce grand Dieu la fille inuiolable,
Aſtree deſcendit en la terre equitable
Auecques Foy ſa ſœur, & qu'elles regiſſoyent
Les vertueux mortels qui leurs obeyſſoyent.
On ne ſçauoit alors que c'eſtoit de la guerre,
Que c'eſtoit de s'armer pour defendre ſa terre,
La trompette criarde encore n'auoit pas
La force d'enflamber les hommes aux combats:
L'vſage n'eſtoit point de baſtir forteresſes,
De clorre les citez de murailles eſpoſſes:
Les chemins lors eſtoyent ouuerts à tout chacun,
Le monde vniuerſel n'auoit qu'vn bien commun,
Et la terre aux ſaiſons produiſoit fourmentiere,
De ſon ſein liberal vne moiſſon entiere,
Sans que ſur les ſillons la greſle bondiſſant
Decoupaſt renuerſé le tuyau iauniſſant.
Puis il ſourdit apres vne race ſeconde,
Qui ne fut pas du tout en vertu ſi feconde,
Mais puis vne autre encor' habita l'Vniuers,
Qui ſubtile inuenta mille ouurages diuers,
Non meſchante pourtant, mais qui de la premiere
Abandonnoit deſia la ſimpleſſe groſſiere.
Elle apprit de chaſſer les beſtes aux foreſts,
Et de les enlacer trompeuſement aux rets:

De

De pescher les poissons emmantelez d'escailles,
D'vn hameçon caché qui leur ceust les entrailles:
De piper les oyseaux par vne feinte voix,
Ou freschement esclos les denicher au bois:
D'assuiettir au ioug les taureaux indomptables,
Et leur faire escorcher les terres labourables,
De sillonner la terre, & dans son large sein
Enfermer tous les ans vn nourrissable grain.
Or ce siecle dernier, où maintenant nous sommes,
Engendra detestable vne semence d'hommes,
Qui proclifs aux mesfaits, ne se proposent rien,
Quelque meschãt qu'il soit, qu'il n'entreprennẽt bien.
Ils creusent par labeur les costes de la terre,
Pour en tirer, meurtriers, les outils de la guerre,
Le fer, le plomb, l'acier, execrables metaux,
Auec l'or qui nous forge encores plus de maux.
On vest vne cuirasse, on enferme sa teste,
Dans vn creux morion, qui dresse vne grand' creste:
On s'arme tout le corps, on se range aux combats,
Et sur la rouge plaine on haste son trespas.
On ferme les citez de murailles dressees.
On les ceins à l'entour de fosses abaissees,
On assaut, on defend, le fer de toutes pars
Flamboye estincelant en la main des soudars.
La Foy, la Charité, la Concorde amiable
Ont, contraintes, fuy ce monde abominable:
La iustice bannie est remontee aux cieux,
Et les autres vertus que nous prestoyent les Dieux:
Le desir de combatre, & la faim desireuse
D'amasser sans repos la richesse enuieuse,
Vlcere nostre cœur: puis ceste ambition,
Ordinaire tyran de nostre affection,
Nous fait à droit, à tort, par diuerses manieres,
Conuoiteux aspirer aux grandeurs Emperieres.

,, Le

„ Le droict est violé, & dit-on qu'on ne doit
„ Quand on veut dominer, auoir soucy du droict,
„ Le monde peruerty de iour en iour empire:
„ L'âge moins corrompu de nos peres fut pire
„ Que celuy des ayeuls, le nostre en laissera
„ Quelque autre plus meschant qui le surpassera.

Octaue, Triumuir. Aree. Oct.

LEs traistres sont punis, ta douceur outragee,
O trop humain Cesar, est maintenant vengee:
Les ingrats, les meurtriers, les lasches ennemis
Ont receu le loyer du mal qu'ils ont commis.
Ta lamentable mort vaillamment poursuyuie
Cache sous le tombeau leur parricide vie:
Tes Manes sont contens, tes ombres aux Enfers
Ne se complaignent plus des outrages soufferts.
Brute de ses poignard a preuenu la peine,
Que surmonté de nous il attendoit certaine:
Il est mort, il est mort, il ne reste auiourd'huy
Sinon tant seulement quelque cendre de luy:
Et n'a fait, opposant ses malheureuses armes,
Qu'accompagner sa mort d'vn millier de gendarmes
Qui gisent sur le champ froidement estendus.
Comme quand les espics nouuellement tondus
Par la limeuse dent des mordantes faucilles,
Sont couchez rang à rang sur les sillons fertiles.
Maintenant nous regnons, maintenant ce pays,
Qui, traistre à son Cesar, nous auoit tant hays,
Courbe son col mutin sous nos armes maistresses.
Ores nous les voyons, par tourbes flatteresses,
Venir de toutes parts, monstrant dessus le front,
Pour nous gratifier autre vouloir qu'ils n'ont.
Leur premiere franchise, entre nos mains esteinte,
Ne leur laisse auiourd'huy qu'vne dure contrainte

Qu'ils

Qu'ilz souffrent subiuguez comme vn cheual domté
Soubsre dessus son dos le cheualier monté.
Ores, depuis le bout de l'Afrique rostie
Iusqu'aux derniers glaçons de la froide Scythie,
Depuis le clair seiour des Indois emperlez,
Iusqu'au bord incognen des Bretons reculez,
Tout ce large contour, tout cest horrible espace
Que la vieille Thetys vague seulement embrasse,
Nous sert, nous obeyt, nous reuere, nous craint,
Osté quelque mutin qui sera tost attaint,
Osté tant seulement ce corsaire Pompee,
Qui nous retient encor la Sicile occupee:
Mais il sera puny si ses vaisseaux fuyars
Attendant vne fois le choc de nos soudars,
Et auec luy encor' la troupe coniuree,
Qu'on dit par desespoir estre la retiree.
Ie les veux poursuiure, quelque part que les eaux,
Que les eaux de la Mer recelent ses vaisseaux:
Car en toute la terre il ne se verra place,
Coing ny recoing aucun ou ie ne le pourchasse.
Ie les suiuray par tout, & comme vn Tygre ireux
Qui court, opiniastre, apres vn Cerf paoureux:
Ie roidiray ma course apres leurs Nauz fuytiues,
Iusqu'à tant qu'importun ie les tienne captiues.
Ar. Iamais donc entre vous ne verray ie la paix?
Oct. Tãt qu'ils seront viuãs vous n'en verrez iamais.
Ar. N'auez vous prins encor' raisonnable vengeance?
Oct. Nulle vengeance peut egaler leur offense.
Ar. Si les Dieux tant de fois nous estoyent punisseurs
Que nous chetifz, mortels leurs femmes offenseurs,
Leur foudre defaudroit, & la terre profonde
Sans cause enfrutteroit sa poictrine feconde:
Ainsi vous conuient il estre aux vostres plus dous.
Oct. Qui tient ses ennemis, les doit destruire tous.

Ar.

„ Ar. *La clemẽce est l'honeur d'vn Prince debonnaire.*
„ Oct. *La rigueur est tousiours aux Princes necessaire.*
„ Ar. *Vn Prince est bien voulu par son humanité.*
„ Oct. *Vn Empereur est craint pour sa seuerité.*
Ar. *Soyez prompt à douceur, & tardif a vengeance.*
Oct. *Mais bien prõpt à rigueur, & tardif a clemence.*
Ar. *Vn Prince trop cruel ne dure longuement.*
Ar. *Cesar pour se venger ne proscript iamais homme.*
Oct. *S'il les eust tous proscripts, il regnerot à Rome.*
Ar. *Il espargnoit le sang.* Oct. *Il prodiguoit le sien.*
Ar. *Il estimoit beaucoup garder vn citoyen.*
„ Oct. *D'vn citoyen amy la vie est tousiours chere,*
„ *Mais d'vn qui ne l'est pas nous doit estre legere.*
Ar. *Cesar pardonnoit tout.* Oct. *Que seruit son pardon?*
A. *D'en conseruer plusieurs.* O. *Quel en fut le guerdon?*
Ar. *Que grauee en nos cœurs sa florissante gloire*
Vid eternellement d'vne heureuse memoire.
Oct. *Il est mort toutefois.* Ar. *Immortel est son loz,*
Oct. *Mais son corps n'est-il pas dãs le sepulchre enclos?*
Ar. *Ne deuoit-il mourir?* Oct. *Non, si sa main treuse*
Eust mis premier à mort ceste troupe orgueilleuse.
Ar. *Encore vous faut-il d'vn courage addoucy*
Comploter quelque fin à ce discord icy:
Vous deuez accoiser ce turbulent orage,
Et sauuer par pitié le reste du naufrage.
Oct. *Plustost du iour flambant l'eternelle clarté*
Se ioindra sociable auec l'obscurité:
Plustost l'alme Soleil, rompant sa course egale,
Donra ses premiers feux à la Mer Atlantade,
Et lassé de courir, bornera son chemin
Dans le flot Indien qu'il redore au matin:
Plustost à flots dorez le Tybre porte arene
Refusant de couler dedans la Mer Tyrrhene,

Reduira contre mont ses resjouantes eaux,
Et les fera ramper au sommet des coupeaux.
AV. *Et quoy? si des mortels les sanglantes querelles*
Dans leur cœur acharné croupissent eternelles,
Si tousiours les coupeaux meurtrierement trenchans,
De nos corps moissonnez assertilent les champs:
Si tousiours les courroux, si la faim de combatre
En nostre cruel sang bouillonne opiniastre,
Que iamais le vainqueur, que le vaincu iamais
Ou ne vueille ou ne puisse incliner à la paix,
Tout s'en ira deserviet, cesse fureur perverse,
Iettera tout d'vn coup le monde à la renverse,
La campagne fertile au lieu de ses moissons
Ne rapportera plus que sauuages buissons,
Que chardons espineux, dont son eschine verte,
En touffeaux heriſſez sera tousiours couuerte:
Les peuplenses citez desertes seruiront
De funebres tombeaux à ceux qui periront:
Le feu de toutes parts, bruyant comme vn tonnerre
Abbatra les maisons & les temples par terre:
Vne profonde cendre ondoyant sur les corps,
Couurira sepulchrale vne pile de morts.
Embrassez donc la paix, que l'on dit en vulgaire,
„ *Estre vtile au vainqueur, au vaincu necessaire.*
OCT. *Cesar me le defend, que ces loups inhumains*
Meurtrirent au Senat de leurs traistresses mains:
Cesar qui subiugua les Gaules belliqueuses,
Et qui sinslant premier sur les plaines ondeuses
Du vieillard Ocean, alla sur ses vaisseaux,
Indomptable chercher d'autres mondes nouueaux:
Qui soumit à nos loix ceste terre Bretonne,
Que la mer, comme vn mur loin de nous enuironne:
Qui d'vn pont estranger brida le Rhin Germain,
Et le rendit subiect à son Tybre Romain.

Les felons, les ingrats, pour tant de benefices,
Non contens de l'auoir priué de leurs offices,
S'armerent contre luy, & de diuerſes pars
Pour les cuider combattre aſſemblerent ſoudars.
Mais les Dieux qui benins ſouſtindrent ſa querelle,
Rendirent en ſes mains ceſte race cruelle,
Qu'il receut trop humain, pardonnant à chacun,
Sans retenir les biens ny les honneurs d'aucun:
Ainçois plus que nous meſme honnora les pariures
De diuers Queſturats, de diuerſes Pretures,
Les retint ſes amis, & les honnora tant
Qu'ils ne demãdoyent rien qu'ils n'euſſent à l'inſtant.
Ils l'ont pourtant occis, & dans ſon ſang humide
Bourrellement laué leur dextre parricide:
Et puis qu'on leur pardonne, & qu'Octaue adoucy
En telles laſcheteZ les reçoiue à mercy!
Ie veux, ie veux pluſtoſt que Iupin me foudroye,
Et ſous les antres creux de l'Auerne m'enuoye.

Chœur.

O Mere alme des Dieux, Nature, qui compaſſes
L'ordre de l'Vniuers,
Et qui partis les cieux en differentes maſſes,
Et en branſle diuers.
Et toy grand Iupiter, qui lambriſſe le monde,
Comme vn riche palais
De mille Aſtres mouuans, dont la carriere ronde
Ne s'allentiſt iamais,
Pourquoy prens-tu le ſoin de leur belle conduite
Par vn ſentier frayé?
Las! pourquoy les ioins-tu d'vne fuyante ſuitte,
A leur grand tournoyé?
Pour maintenant ouurir la ſaiſon printaniere
Dans tes prez raiennis:

Maintenant pour dresser vne foreſt blatiere
Sur les sillons iaunis:
Maintenant pour meurir les tiedeurs de l'Autor
Le raiſinenx amas.
Et maintenant pour rendre à l'hyuer qui friſonne
La glace & le frimas?
Ou pourquoy balançans d'vn ſi conſtant eſtude
Ces mouuements certains.
Ne prens-tu, Iupiter, quelque ſolicitude
De nous pauures humains?
„ Les hommes meſpriſez au deſſous de la fange
„ Qui croupit dans vn val,
„ Reçoiuent incertains comme le ſort ſe change,
„ Tantoſt bien, tantoſt mal,
„ Fortune aux pieds aiſlez nous gouuerne maiſtri-
„ Selon ſa volonté:
„ D'elle ſeule depend toute noſtre richeſſe
„ Et noſtre pauureté.
„ Ses aueugles preſens iettez à l'auanture,
„ Honorent plus ſouuent
„ Vn homme vicieux qui de vertu n'a cure,
„ Qu'vn homme bien viuant.
„ Et ceux que le deſir meſchamment enſorcelle
„ D'vn illicite honneur,
„ En leurs faicts violens ont preſque touſiours d'elle
„ Vne heureuſe faueur.
„ Si quelqu'vn eſt tyran, s'il opprime ſa terre,
„ S'il porte vn mauuais cœur,
„ S'il afflige les bons, & qu'il leur meine guerre,
„ Il s'en ira vainqueur,
„ Et à ſon appetit il les meurtrira, comme
„ Vn boucher à ſes pieds
„ Meurtrit, impitoyable, impitoyable aſſomme
„ Deux grands Taureaux liez.

O miſe

O miserable Rome, & plus infortunee,
Que nulle des citez,
Que la puissante main ait iadis ruynee,
Pleine d'aduersités!
Helas! tu monstres bien, que l'esclattant tonnerre
De Iupin courroucé,
Brise plustost vn Pin qui s'esleue sur terre,
Qu'vn arbre atterracé.
Voy comme le destin autheur de nos miseres,
Le destin enuieux,
Accable maintenant d'infortunes ameres
Ton chef audacieux.
» *Mais ce que nous souffrons, mortelles creatures,*
» *Mais ce que nous faisons*
» *Vient de la dure Parque, & ioint à ses fileures*
» *Tourne auec ses pesons.*
» *Son ordre est immuable, & qui point ne s'arreste*
» *Pour la grandeur d'vn Roy:*
» *Aussi ne fleschit point sous la triste requeste*
» *D'vn pauure en son esmoy.*
» *Le soucy recuisant nos ames embrasees,*
» *Inutil ne sçauroit*
» *Charger l'ordre file des mortelles fusees,*
» *Que tourne son roüet.*
» *Ains bien souuẽt aduiẽt, qu'en craignãt la nuisance*
» *D'vn destin malheureux,*
» *Le malheur redouté soudainement s'esiance*
» *Sur nostre chef paoureux.*

M. Antoine, *Triumuir.* Ventidie,
Lieutenant d'Antoine.

M. Ant.

O Beau seiour natal esmerueillable aux Dieux,
O terre florissante en peuple glorieux,

Couſtaux ſept fois pointus, qui voſtre teſte aigue
Portez noble en palais iuſqu'aux pieds de la nuë:
Soit ou flanquez de tours vous honnorez Iupin,
Dans vn temple baſty du roc Capitolin:
Soit ou vous eſleuez en boſſe Celienne,
En pointe Vaticane, ou en Eſquilienne,
Soit ou vous recourbez ſous le fais Quirinal,
Sous l'orgueil Palatin, ou ſous le viminal.
Ioyeux ie vous ſaluë: & vous Dieux tutelaires,
Penates honnorez, nos recours ſalutaires,
Ie vous ſaluë auſſi, & vous ſaluë, ô Dieux
Quiconque ſoyez-vous, par qui victorieux
Ie renoy maintenant ma deſirable terre.
Ie viens payer les vœux, qu'enueloppé de guerre,
Sous la mercy du ſort ie fis à vos Autels,
Si ie pounois dompter mes ennemis mortels.
Or toy, graue Cité, des autres Citez Royne,
Reſiouy toy de voir ton nourriçon Antoine:
Le Laurier ſur le front, ſignal d'auoir briſé,
Tout ce que l'ennemy luy auoit oppoſé,
Ny qui ny les rochers des rines emmurees,
Ny les flots blanchiſſans des ondes colorees,
Mille eſcadrons armez de ſoudars pleins d'horreur,
Le fer, le ſang, le feu, n'ont peu donner terreur:
Semblable à vn Torrent, que l'hyuer gros de nuës
Precipite en bruyant des montagnes chenuës,
Qui froiſſe, rompt & briſe à ſes efforts premiers,
Le arbres, les rochers, les palis iardiniers,
Qu'il emporte auec ſoy maugré la vaine force
Du payſan courroucé, qui contre luy s'efforce.
Ou tel qu'vn Ours paru, qui dreſſé contre-mont,
Voit les chaſſeurs de loin ſur la coupe d'vn mont
Entrer au creux prochain ſa loge cauerneuſe,
Pour luy rauir, brigands, ſa race genereuſe,

Il hurle de fureur, & terrible au regard
Branlant son poil rebours s'eſlance comme vn dard,
Ou comme vn traict de feu, qui volle par le vuide
Contre les gros eſpieux de son voleur timide,
Qu'il briſe par morceaux, tout ainſi qu'vn roſeau
Nourry marescageux dans le limon d'vne eau,
Paſſetemps d'Aquilon, qui terraſſé l'abaiſſe,
Puis d'vn air reſouflé tout d'vn coup le redreſſe.
Tout ainſi coleré, i'ay preſſé furieux
Leur col accraventé du pied victorieux,
I'ay noyé de leur ſang la plaine Emathienne,
Et domptant aujourd'huy leur rage citoyenne
Ie laiſſe inſtruction à la poſterité
De mieux tenir le frein à ſon cœur deſpité,
Que ſes peres deffuncts, dont l'ingrate folie
A mis l'eſpee au cœur de la noble Italie.

Vent. *Les pauures malheureux ne conſideroyent pas*
Que depuis le berceau vous ſuiuez les combats,
Vray ſang Herculean, pour ne craindre l'audace
D'vn vanteur ennemy, ſes coups ne ſa menace.
Ia dix ce grand Heros, Hercule voſtre ayeul,
Combattit Achelois enflé de tel orgueil,
Qui ſortit monſtrueux de l'onde ſa naiſſance,
Le penſoit eſtonner d'vne ſotte arrogance,
Iuſqu'à tant que ſon bras inhabile à la peur
Euſt eſtourdy de coups ceſt impudent braueur:
Qui deſia triomphoit deuant que la victoire
Euſt couronné ſon chef d'vne conſtante gloire.

Ant. *Tout homme volontiers ſes anceſtres reſſent.*
Le Lyon engendré d'vn pere rugiſſant
A peine peut marcher, que guerrier il eſſaye
D'attaquer vn Taureau deſtiné pour ſa proye:
Mais le Cerf viſte-pieds, & le pigeon pouureux
Ne conçoiuent iamais des enfans genereux:

Ains auec le sang semblent qu'ils leur ont peinte
Au fond de l'estomach & la fuite & la crainte.
Moy, nay d'vn deuancier qui n'a iamais veſcu
Trauaille d'ennemy, qu'il n'ait touſiours vaincu,
Et qui dés le maillot commença de combatre
Les ſerpens animés de Iunon ſa marâtre,
Qui eſtrangla nerueux de ſon bras enfantin,
Deſdié ſeulement à preſſer le tetin
De ſa chere nourrice, & d'vne main mignarde
A l'ouurir plein de laict dans la bouche tetarde.
Moy, nay d'vn deuancier, qui depuis que les ans
Firent ſes nerfs enflés eſtendre plus puiſſans,
Pour ſa premiere preuue atterraſſa la Biche
Sacrée aux pieds d'airain, & print ſa corne riche,
Que fertil en labeurs ſur luy multipliés
Comme l'eau multiplie en ſes flots repliés,
Occit à coups de maſſe & de fleches pomtues
L'hydre, beſte Lernee, aux eſpaules teſtues:
Qui ouurit le gouſier au Lion Nemean,
Ancienne frayeur du bourg Cleonean:
Qui dompta ſous ſes pieds le ſanglier d'Erimante,
Qui tua deſdaigné le fier Thoodamante,
Qui oſa deffier Gerion à trois corps,
Qui força les Enfers habitacle des morts.
Qui ſuffoqua luiteur le Libien Antee,
Qui recourba le col ſous la charge Atlantee.
Qui les Centaures durs, genre Ixionien,
Qui Buſire inhumain, Tyran Egyptien,
Maſſacra de ſes mains, qui tant qu'il fuſt en vie:
Les monſtres dechaſſa de la terre aſſeruie.
Moy, moy ſorti de luy, que feray-ie ſinon
Que tacher d'acquerir vn ſemblable renom
Par faicts cheualeureux, & de faire cognoiſtre
Que ie ſuis à bon droict digne d'vn tel anceſtre?

Or

Or tout ainſi qu'il fut trauaillé de Iunon,
Ie le ſuis d'elle meſme, ou de quelque Démon,
Qui haineux me pourchaſſe, & me filant ſans ceſſe
Affaire ſur affaire, en repos ne me laiſſe.
Vent. *Mais graces à ce Dieu, qui arbitre ſur nous,*
Retient comme il luy plaiſt, ou lance ſon courroux,
Nous ſommes eſchappés des plus fieres tempeſtes
Qui peuſſent menacer nos perilleuſes teſtes.
Ant. *Cõbien de fois plongé dans les goufres de Mars,*
Ay-ie aux prémiers ſcadrons tronçonné de ſoudars,
Quãd trop chauds de mourir, ils s'ingeroient d'audace
De ſouſtenir les coups de ma grand' coutelace,
Qui leur ouurit le ventre, & foible de genous
Les faiſoit trebucher le viſage deſſous?
Combien de froids hyuers, couché deſſous les armes,
Ay-ie preſſé la terre au milieu des alarmes,
Le corps oinct de ſueur, le viſage noircy
D'vne craſſe peneuſe où i'eſtois endurcy,
Sémblable aux riuagers de l'onde Tanayde,
Et à ceux que nourrit le mareis Méotide,
Les cheueux à long poil flotans deſſous l'armet
Qu'vne heure effroyable attachee au ſommet
Rendoit plus furieux: ſur deux yeux brillans comme
Deux grãs aſtres de nuit quãd Phebus court au sõme?
Teſmoins la Paleſtine au peuple circoncis,
Où le cours d'vn Eſté de ma dextre i'occis
Plus de ſoudars rompus, que leur Iordan ne porte
D'arene graueleuſe au ſein de la mer morte.
Vent. *Teſmoing auſſi le peuple, à qui le Nil negeux,*
Engraiſſe les ſablons de ſon limon fangeux
Ains que ſe deſgorger par ſept portes humides
Dans le palais ſolé des vierges Nereydes.
Là combien de milliers de Nilides mutins
Feiſtes vous debacher par les ſcadrons Latins,

Rengez sous vostre charge, alors que Ptolomee
Indignement chassé de sa prouince armee
Fut restably par vous, qui du premier abord
Ses peuples rebellez desfeistes sur le bord,
Laissant à vos neueux vne belle memoire
Pour estre espoinçonnez d'vne semblable gloire?
Ant. *Quand ce vaillant Cesar, la terreur des Gaulois*
Qui la terre Albionne asseruit à nos loix,
Auec de Rhim dompté, pour son iuste salaire
Fut vilainement fraudé de l'honneur Consulaire,
Et qu'il vint en la plaine, ou Rubicon frontier
Faict roulant en la Mer vn humide sentier:
Moy, qui pour me sauuer de Rome maistriſee
Vestis d'vn simple serf la robbe desguisee:
Moy qu'on auoit chassé, moy que le Tribunat
N'auoit peu guarantir des rages du Senat;
I'enflambay son courage à pousser les enseignes,
Dans l'Itale trempee en veniſ aeuſes haynes:
Or le camp de Brundiſe, où l'ennemy batu
D'vn gendarme plus fort esprouua ma vertu,
Et celuy que Pharsale, & la Gaulviſe pleine,
Qui se couche estenduë aux portes de Modene,
Sepulchre à deux Consuls, & ce que i'ay depuis
Faict au bord Philippiq' monſtrent ce que ie puis,
Bien que le sang verſé de vous, ô ma patrie!
Me face auoir pitié de la tourbe meurtrie:
Sinon que quand ie pense à l'execrable tour
Qu'ils ont faict traistreusement à Cesar vostre Autour,
Que par trop enyurez d'vne liberté folle,
Ils meurtrirent ainsi qu'vn Taureau qu'on immole.
Ve. *Pour cela puissent-ils si quelques vns d'entre eux*
Ont sauué de vos mains leurs chefs malencontreux,
Entretenir tousiours d'aduentures funeſtes,
Eux, leur race, leur bien, leur renom, & leurs geſtes.

Octa

Octaue. Antoine. Lepide. Triumuirs. Oct.

Doncq' Cesar est vengé? doncques si peu de morts
Seruiront de victime à son funebre corps:
Doncq' nos bras engourdis, & trop lasches à suyure
Le dos de l'ennemy, les voudront laisser viure?
Et tant d'hommes taschez de son cruel trespas
Dans le sombre tombeau ne deualeront pas?
Que pensez vous, Antoine, est-il bien raisonnable
Qu'il eschappe quelqu'vn de ceste gent coulpable?
Et que le corselet descouure nostre dos
Ains qu'vn ombreux sepulchre ait engoufré leurs os:
„ Sus sus cueillons nous: c'est vergongne de faire
„ Guerre à son ennemy, que l'on ne veut desfaire.
Ant. Quels ennemis bandez n'ont senty nos efforts?
Oct. Ce n'est encore assez, ils denoyent estre morts.
Ant. Les meurtriers de Cesar sont ils viuans encores?
O. Nõ, mais leurs partisãs il nous faut poursuyure ore.
Ant. Ne les auons nous pas despouillez & bannis?
Oct. Mais il cõuiẽt qu'ils soyẽt plus griefuemẽt punis.
Ant. Est-il plus grief tourment que souffrir nostre
Empire? (pire.
Oct. Ce n'est pas le plus grief puis qu'on en crains vn
Ant. Leur vie malheureuse est pire que la mort.
Oct. Mais il n'y a malheur qui n'ait son reconfort.
Ant. Quel recõfort ont ceux qui grestent d'infortune?
Oct. Celuy qu'aux malheureux relaisse la Fortune.
Ant. De long tẽps la Fortune embourbe leurs desseins.
Oct. On sçait combien Fortune a les pieds incertains.
Ant. En nos prosperitez sa faueur est constante.
Lep. C. est ce qui les console & leur espoir augmente,
Tousiours d'vn air gresleux les champs heriſſonnez
N'ont aux chaudes moissons leurs espics egrenez,
Ny tousiours en la mer les tempestes venteuses
Ne batent les rochers des vagues rabouteuses,

Ny aux monts d'Armenie espouuantables d'Ours,
Les hyuers paresseux ne seiournent tousiours,
„ *Aussi tousiours Fortune aux homes n'est contraire,*
„ *Elle change souuent son visage aduersaire*
„ *En vn front de faueur, & communément ceus*
„ *Qu'elle caresse plus sont à la fin deceus.*
Doncques n'attendons pas que sa mouuante boule,
Renuersee en mal'heur, sur nos puissances roule:
Et que ceux qu'auiourd'huy nous tenons subiuguez
D'vn negligent mespris se presentent liguez
En vn second conflict, & que le sort des armes,
Qui pend tousiours douteux renuerse nos gendarmes.
Abbatons les, Antoine, & tant que la grandeur
De la masse terrestre estendra sa rondeur
Sur la campaigne mer poursuyuons les de sorte
Qu'on en voye le nom & la memoire morte.
Ant. *Lepide ie ne puis, mon magnanime cœur*
Hait naturellement vne telle rigueur.
Ie ne puis offenser, content de la victoire,
L'ennemy combatu qui me quitte la gloire,
Et qui la teste basse, & le front vergongneux,
Ores se va cachant dans vn roc montagneux,
Ores dans vn desert, miserable demeure,
Où le danger de mort l'accompagne à toute heure.
Ie ne me veux souiller d'vn sang si malheureux,
Semblable au preux Lion, au Lion genereux,
Qui ne daigne leuer sa grande patte croche,
Qu'encôtre vn fier Taureau, qui bien cornu s'approche
Furieux combatant, & veut plustost mourir,
Que deuant sa genice vn honte encourir,
La fumant de courroux ce grand guerrier se rue
Au col de l'ennemy voué pour la charrue,
Qu'il trasse & secoüe auecques tel effort,
Qu'encore qu'il se monstre & belliqueux & fort:

Qu'il

Qu'il roidiſſe ſes nerfs, que de pieds & de teſte
Il chocque refrogné la foreſtiere beſte,
Sur l'eſtomach crineux, & que du coup doublé,
Le Lion plein d'ardeur en demeure troublé:
Il l'atterre pourtant & demy hors d'haleine,
Fait couler de ſa gorge vne rouge fontaine.
Lors retournant vainqueur en ſon roc cauernier,
S'il trouue à l'impourueu quelque chien mouton nier,
Qui tremblant & criant plat à ſes pieds ſe couche,
Il paſſe plus auant, & piteux ne luy touche.
Lep. Si donc vous ne voulez loüer le bras guerrier
Sur vn ſoldat muſſé dans vn antre terrier,
Deſdaigneux à pourſuiure vne ame miſerable,
Au moins ſuyuez celuy qui nous eſt redoutable.
Rechargez le harnois, monſtrez voſtre valeur,
Encontre ce Pompee indomptable voleur:
Ce Pompee ennemy, qui à rames doublees,
Brigande en eſcumant les ondes enſablees,
Qui lechent la Sicile: ou traînant auec ſoy,
Sa bande fugitiue, il s'authoriſe Roy.
Eſtant tel contre nous, ne l'irons nous pourſuyure?
Luy ferons nous pardon! le laiſſerons nous viure?
Ant. Pompee ne fut pas de nos conſpirateurs.
Oct. Et n'eſt ce pas aſſez qu'il ſoit de leurs fauteurs.
Ant. Il a trop de malheur, du malheur de ſon pere.
Lep. Le bon heur paternel conforte ſa miſere,
Et le fait orgueilleux, penſant qu'il pourra bien
S'eſleuer auſſi grand comme le pereſien.
Ant. Il ne peut remaſcher de ſon pere la gloire,
Que ſa honteuſe fin ne luy vienne en memoire.
Le. Il bruſle de vengeance. An. Et ceux qui l'ont vẽg
Luy ont bien volontiers ſon malheur allegé.
L. Il bouffe de courroux. A. Vn courroux ſans puiſſance
» Ne ſçauroit apporter qu'au courroucé nuyſance.

Oct. *Le reste des vaincus se retire vers luy.*
Ant. *C'est à fin de trouuer compaignons en ennuy.*
Oct. *Qu'eust-il portant au cœur ma vengeresse espee?*
Ant. *Ie prens plaisir de voir le fils du grand Pompee,*
Qui se fait obeir de la terre & des eaux,
Espleré, vagabond, armé de trois vaisseaux,
Pauure desesperé dans la mer se retraire:
Et là faisant l'estat d'vn infame Corsaire,
D'estrousser les passans, & se ioindre à ceux-là
Que ce grand Empereur son pere debella.
„ *Est-il malheur plus grief que d'auoir souuenance*
„ *D'auoir eu quelque fois vne grande puissance?*
Octaue, est il tourment, est-il supplice tel,
Dont se deuie tant plaire vn ennemy mortel?
Lep. *Et bien, s'il est ainsi que la noble Italie*
Assemblee en vn corps, de rechef se rallie:
Et que les Pompeians, espears de tous costez,
Ne soyent plus desor mais de nous persecutez,
Allons pacifier nos Prouinces esmeües,
Selon que par le sort elles nous sont escheües,
Ie regiray l'Affrique & les peuples halez
Des rayons du Soleil sur leur chef deualez:
I'yray dominateur, où la chaude Cyrene
En monceaux vagabons fait iaunir son arène:
Le Lybien farouche, & le Numide pront,
Le More basané sous ma charge viuront.
Oct. *Ie tiendray sous mõ ioug les belliqueuses Gaules,*
Et les rocs Pyrenez aux superbes Espaules,
Auecque leur Espaigne & le subtil Gregeois
Veu de sa liberté se rendra sous mes loix.
Ant. *I'empliray de soldats les citez Asiennes,*
I'armeray la Syrie, & les ruines Troyennes,
La Iudee, Arabie, heureuses regions,
Le Pont & l'Armenie auront mes legions.

I'yray

I'yray contre le Mede, & ſera mon eſpee
Dans le ſang eſcoulé de ſa gorge trempee:
Ie mettray tout à ſac, ne laiſſant aux maiſons
Que le feu rongera, que les rouges tiſons.
Et ſi le camp fuyard des Parthes infidelles
Vient pour nous affronter des ſagettes mortelles,
Le coutelas au poing i'imprimeray, hardy,
Mille vlceres profonds ſur leur dos enlaidy,
Vengeant auec vſure, auant que ie repaſſe
Vainqueur en ce pays, le deshonneur de Craſſe.
Fauoriſez moy Dieux & conduiſez ma main
Aux belliqueux effects d'vn ſi braue deſſein,
Souffrant que plein de gloire, en voſtre Capitole
Cent bœufs marquez de blãc ſur vos autels i'immole.

Chœur de Soldats.

Soldats puis que les ennemis,
Pour leur parricide commis,
De leurs corps meſurent la terre,
Ayons ce qu'on nous a promis
Deuant que d'aller à la guerre:
Ne laſchons nos Princes vainqueurs,
Qu'ils ne guerdonnent nos labeurs.
„ *Vn vaillant ſoldat ne guerroye,*
„ *Si quant & quant ſes Empereurs*
„ *Ne laſchent de quelque proye.*
Nous offrons tous les iours nos corps
Acent & cent diuerſes morts,
Et toutesfois pour recompence
De tant de belliqueux efforts,
Nous n'emportons qu'vne indigence.
Depuis vingt ans combien de fois
Auons nous veſtu le harnois?
Combien de fois ſur nos eſpaules

Auons

Auons nous porté le panon
Depuis que nous vismes les Gaules?
C'est aux estranges regions,
Qu'il fait bien pour les legions:
C'est dedans ces terres barbares,
Que faisant guerre nous pouuions
Souler nos courages auares.
L'Afrique, où le Soleil plus chaud
Estance ses flammes d'enhaut
Esprouua iadis en sa terre,
Qu'elle est nostre ardeur quand il faut
Marcher aux horreurs de la guerre.
L'Espagne belliqueuse aussi
Pourroit bien que dire en cecy,
Qui fauorisant les Pompees,
Se vint submettre à la mercy,
De nos vainquereſſes espees.
L'Egypte, où les ondes du Nil
Rendent le terroir plus fertil,
Sentit nostre dextre aduersaire,
Quand apres le malheur ciuil,
Elle entreprint de nous deffaire.
Mais combien le superbe Mars,
Aterracé de leurs soldats
Sur la plaine Pharsalienne?
Et combien mourut par nos dards
De la ieuneſſe Italienne?
„ *Il n'est treſpas plus glorieux,*
„ *Que de mourir audacieux*
„ *Parmy les trouppes combatantes,*
„ *Que de mourir deuant les yeux*
„ *De tant de personnes vaillantes.*
„ *O trois & quatre fois heureux,*
„ *Ceux qui d'vn fer auenturoux*

„ *Se*

„ Se voyent arracher la vie,
„ Auecques vn cœur genereux
„ Se consacrans à la patrie.
„ De ceux là les os enterrez
„ Ne seront de l'oubly serrez,
„ Ains recompensez d'vne gloire
„ Reuiuront touſiours honorez,
„ Dedans le cœur de la memoire.

Abſque ie hay le ſoudard
Qui a le courage couard,
Et qui par vne laſche fuite,
Se trouuant au commun hazard,
Le danger de la mort euite.
D'autant il me ſemble vilain
Monſtrer ſon dos d'vlceres plein,
Qu'il eſt entre nous honorable
De porter au milieu du ſein
Vne cicatrice notable,
Il me deſplait que les Romains
S'entremaſſacrent de leurs mains
Et que nos guerrieres phalanges
Ne vont en quelques lieux lointains,
Combatre les peuples eſtranges.
Or la meſchante faction,
Meritoit qu'en punition
De ſon parricide execrable,
Lon feiſt vne proſcription,
Qui fuſt à iamais memorable.

ACTE IIII.

Le Meſſager. Porcie. La Nourrice. Le chœur.

O Griefue ſeruitude! ô cruelle contrainte!
O douleur! ô miſere à ma fortune iointe.

O ſort

O fort malencontreux helas! n'auoy-ie assez
Dequoy me malheurer en mes malheurs passez,
Si mon desastre encore pour recharge nouuelle
Ne me faisoit porter ceste triste nouuelle?
Que les flots escumeux de l'abhayante Mer
N'ont ils faict en passant mon nauire abismer,
Afin qu'enseuely sous les vagues profondes
Ie veisse mon message enseuely des ondes?
P. *Hé nourrice m'amye.* N. *Il vous faut prendre cœur.*
Por. *Nourrice ie me meurs.* N. *Madame n'ayez peur,*
Ie croy que tout va bien: mais sachons ce qu'il conte.
Por. *Helas! ie n'en puis plus: la douleur me surmonte.*
Mess. *Ie suis saisi de crainte, & ma langue essayant*
D'en faire le discours va toute begayant:
Ie tremble, ie fremis, vne glace soudaine
S'espandant par mon corps, coule de veine en veine:
Sur mon cœur estouffé, qui le serre & l'estreint,
Comme vn acier flambant que la pince contraint.
P. *O Dieux, ô Dieux cruels.* N. *Helas vostre constance*
Pliera elle auiourd'huy sous vne impatience?
Toy funebre porteur raconte briefuement
De ce mortel combat le triste euenement.
Mess. *Au bord de Macedoine, où la race guerriere*
Occidentale estend sa poitrine frontiere,
Celebre en fortereſſe vne ville il y a,
Que Philippe son Roy iadis edifia:
Dont elle print le nom, qui iusques à ceste heure,
Depuis tant de saisons encore luy demeure.
Là nos deux Empereurs sur vn coustau qui pend,
Et qui demy couché iusqu'en la mer descend,
Voyant des ennemis les forces approchees,
Asseurerent leur camp de profondes tranchees,
Puis s'estans quelques iours tenus dãs leurs rampars,
Craignant de hazarder le sang de leurs soldats,

Hor

Hormis de quelques vns qui chatouillez de gloire,
Brigouoyent eſcarmouchant l'honneur d'vne victoire.
Antome qui craignoit que ſes gens enfermez
Sous l'ennuy d'vn ſeiour ne fuſſent affamez,
Grauiſſant le couſtau d'vne fureur extreme,
S'en vint nous aſſaillir dedans noſtre camp meſme.
Lors les ſoudars de Brute eſpoints de leur honneur,
Sortirent deſſus eux d'vne telle vigueur,
Que rompant les premiers, ils tournerent en fuytte,
D'Octaue eſpouuanté la troupe deſconfite.
Ils forcerent ſon camp, & comme Loups gloutons
Audement entrez en vn parc de moutons
Decoupoyëi, detranchoyent, ſans tirer de l'eſclandre,
Ceux qui les armes bas, vaincus ſe venoyent rendre.
Mais le malheur voulut que rentrez en leur camp,
Ils veirent que Caſſie auoit eu pareil dam,
Et que le ſort malin leur laiſſoit imparfaicte,
Et pareille victoire & pareille deffaicte.
Et que Caſſie meſme, apres ce dur conflict
Eſtimant qu'auec ſoy Brute fuſt deconfit,
Pour ne venir és mains d'vn ennemy barbare,
S'eſtoit faict eſgorger à ſon amy Pindare.
POR. Hé Caſſie, eſt-il mort lore Dieux inhumains,
Ore auons nous perdu le dernier des Romains.
Mais Brute, Meſſager, mais Brute eſt-il en vie?
O Dieux! que i'ay grand peur qu'il ait ſuiuy Caſſie.
MES. Brute ayant ramaſſé les ſoudars Caſſiens,
Pour les mieux aſſeurer les conioignit aux ſiens:
Puis mit ſecrettement durant la nuict obſcure,
De peur de les troubler, Caſſie en ſepulture.
Or auoit il conclud de ne combattre pas,
Aſſeuré de gaigner ſans venir aux combats,
Luy qui preuoyoit bien que l'aduerſaire armée,
Ne dureroit long temps, ſans ſe voir affamée,

Excluse de la Mer que nos vaisseaux tenoyent,
Vigilans escumeurs de viures qui venoyent.
Mais les siens reboutans ce conseil salutaire
Voulurent maugré luy pratiquer le contraire,
Piqués des ennemis, qui pour les irriter
Se venoient tous les tours au combat presenter,
Les appellans craintifs qui se donnoient de garde
D'aduenturer au fer leur poitrine couarde:
Encore qu'on sceut bien que leur cœur excité
Ne fust tant de vertus que de necessité,
Qui pressés de la faim recouroient aux batailles,
Cherchant par la victoire à remplir leurs entrailles.
Ainsi donc nos soudars attisez de courroux,
Attisez de despit, se deliberent tous,
Vueille ou non vueille Brute, esteindre l'infamie
Qu'ils endurent moqués de la langue ennemie.
Ils sortent furieux, comme quand aux abois
De trois Dogues Bretons, qui tonnent dans vn bois,
Vn Lion eschauffé tire de sa tanniere
Son col heriſſonné d'vne horrible criniere:
Il va rouant ſes yeux, ſes grands yeux flamboyans,
Et les tourne despit, vers les chiens aboyans,
Qu'il attend à pied coy, vomiſſant effroyable
De ſa gorge beante vn ſon eſpouuentable.
Alors nos ennemis que la fin trauailloit,
Et qui touchoient leur mort ſi l'on ne batailloit,
Animés de leur chef qui fier les accompagne,
Plus alaigres que nous ſortent en la campagne,
POR. *Que feray-ie pauurette! helas! ie n'en puis plus,*
Tout le ſang de mon corps s'eſt dans le cœur reclus,
Mon ſein eſt pantelant, i'endure languiſſante
Les piquans eſperons d'vne douleur cuiſante.
I'ay peur: comment i'ay peur! helas! ie n'ay plus peur
Car ma peur s'eſt tournee en vn certain malheur.

Mais

Mais pourſuy, Meſſager, & flateur ne me cache
Choſe qu'il faille apres que d'vn autre ie ſache.
Meſs. Ia deſia le Soleil au milieu de ſon tour
Commençoit peu à peu de reculer le iour,
Quand de chacun coſté les batailles dreſſees
Obſcurcirent le Ciel de fleches eſlancees,
De dards Getuliens qui voletoient par l'air,
Comme vn foudre orageux que Iupin faict rouler.
Puis ſaquant aux couſteaux ces deux groſſes armees
De contraires efforts s'en vindrent enflammees
Entrechoquer de pres, combattant main a main,
Et d'vn fer outrageux, s'entre-creuſant le ſein.
Là vous n'euſſiés ouy qu'vn craquetement d'armes,
Là vous n'euſſiés rien veu qu'vn meurtre de gẽdarmes,
Qui demeurans naurés trebuchoient plus eſpois
Que ne font en hyuer les fueillages aux bois.
L'vn a le bras tronqué, ou la cuiſſe avalee,
L'autre vne autre partie en ſon corps mutilee:
Vous n'oyez que ſouſpirs des bleſſés qui mouroient,
Que menaces & cris de ceux qui demeuroient:
Vous n'auiés ſous les pieds que cheuaux & gẽdarmes
Que picques & pauois, que diuers outils d'armes,
Qui giſoient ſur le champ, demy noyés de ſang
Qui flottoit par la plaine ainſi qu'en vn eſtang.
Or longuement dura ce combat miſerable,
Balançans puis deçà, puis delà variable,
Sãs que céux-là, plus forts, peuſſent vaincre ceux-cy,
Ny que ceux-cy plus forts, les vainquiſſent auſsi.
L'heur eſtoit ore aux vns, & ore eſtoit aux autres,
Les noſtres les forçoient, puis ils forçoient les noſtres:
La victoire branſloit eſgale aux deux coſtés.
Comme on voit ſur la mer quãd deux vents irritez
Souffient contrairement de leurs gorges ronfleuſes
Vn Nauire cloué ſur les vagues rageuſes:

Ore

Ore l'humide Auster le chasse impetueux,
Et ore l'Aquilon le pousse fluctueux,
De contraires fureurs, sans que la Nef domptee
Puisse estre ny par l'vn, ny par l'autre emportee.
En fin comme vne tour, qui cent belliers battans
Entree en vn rocher ont tempesté long temps,
Ne pouuant supporter leur guerre continuë
Se voit pied contre mont a la fin abbatuë:
Ainsi nos gens recreus d'vn chapelis si long,
Ne pouuant resister, se rompirent adonc,
Tournant le dos fuitif à la pointe ennemie,
Qui leur paoureuse mort noircissoit d'infamie.
POR. *Et Brute vostre chef.* ME. *Brute qui lors se voit*
Totalement fraudé de l'espoir qu'il auoit,
Monté sur vn coustau, que depuis la desfaicte
Plusieurs de nos soudars auoyent pris pour retraite:
S'estant par plusieurs fois vainement efforcé
De rentrer en son camp qu'on luy tenoit forcé:
Admonnesta chacun de penser à se rendre,
Puis qu'ils ne pouuoyent plus la liberté defendre.
Lors s'escartant de nous & prenant seulement
Straton auec que luy, qu'il aymoit sainctement,
Dressa les yeux au ciel sans siller les paupieres,
Prononçant d'vn grand cœur ces paroles dernieres:
„ O debile vertu? maintenant voy-ie bien,
„ Que ta force & fureur que ie suiuois, n'est rien.
„ Ie t'honnorois pourtant comme estant quelque chose:
„ Mais ie voy que de toy la Fortune dispose,
Puis il pria Straton de ne vouloir souffrir
Que Cesar se vantast de l'auoir faict meurtrir,
Ains qu'il vouiust plustost l'homicider luy mesme:
A quoy il obeyt auec vn dueil extreme.
POR. *O gouuerneur du Ciel! ô geniteur des Dieux!*
O pere Iupiter, qui presides aux cieux!

Où

Où sont ores tes dards? où est ores ton foudre,
Que flambant de courroux tu ne me mets en poudre!
Mes. *Quand du Soleil doré le flambeau radieux*
Commença d'eſclairer par la plaine des cieux,
Et que les feux brillans que l'Aurore dechaſſe,
A ſa premiere courſe eurent quitté la place:
La terre deſcouurit à nos yeux eſtonnez
Mille horribles monceaux de ſoudars moiſſonnez.
Lors Antoine craignant que durant la nuict ſombre
Noſtre Brute eſchappé luy fiſt nouuel encombre,
Ne ſe penſant auoir victoire qu'à demy
Tant que Brute viuant luy ſeroit ennemy,
Commanda ſoucieux, à ſes fieres cohortes,
De rechercher ſon corps parmy les bandes mortes.
En fin l'ayant trouué luy meſme eut le ſoucy
De le faire embaſmer pour l'apporter icy,
Le voulant aux tombeaux de ſes anceſtres rendre,
Et vous gratifier d'vne ſi chere cendre.
Por. *Tonnez cieux, foudroyez, eſclairez, abiſmez,*
Et ne me laiſſez rien de mes os conſommez:
Que ceſte terre ingrate enferme ſa poictrine.
Reſpandez, reſpandez voſtre rage maligne
Sur mon chef blaſphemeur, & tempeſtez ſi bien
Que de moy malheureuſe il ne demeure rien.
O celeſtes cruels, ô Dieux inequitables,
Auez vous donc meurtry tant de gens venerables?
Auez vous donc meurtry tant d'hommes genereux,
Esbranſlez ſous l'eſpoir que vous feriez pour eux?
O celeſtes cruels, eſt-ce ainſi que le vice
Opprime la vertu, & le tort la iuſtice?
Eſt-ce ainſi que le mal eſt ſouſtenu de vous?
Eſt-ce ainſi que le bien porte voſtre courroux?
O cruels! ô cruels! que vous faict ceſt Empire,
Pour le vouloir ainſi par trop Tyrans deſtruire?

Que

Qui veus a fait mon Brute & ceux qu'auecque luy?
Nous voyons par vos mains abbatus aujourd'huy?
Ouure ton sein piteux, ô terre malheureuse,
Et ni engouffre au profond de ta poictrine creuse:
Enfonce, enfonce moy dans les gouffres plus creux
Qui se puissent trouuer aux Enfers tenebreux:
Englouty moy chetiue, & d'vne nuict espesse
Bouche mes sens esteints, que la douleur oppresse.
Vous desloyale Mer qui courbastes le dos
Sur nos vaisseaux armez, & qui dessus vos flots
Feistes voguer mon Brute, au lieu de me le rendre
Vous me rendez vn corps prest de reduire en cendre.
Vous ne l'eustes pas lors commis à vostre foy,
Vous le prinstes viuant, viuant rendez-le moy:
Rendez le moy viuant, viuant vous le receustes,
Rendez le ainsi viuant, comme viuant vous l'eustes.
O folle que ie suis! ô folle d'estimer
Que loyauté se trouue en la chetiue mer!
O folle de penser que les ondes cruelles,
Changeant leur naturel, me deuiennent fideles!
Vous antres cauerneux, siege du vieil Pluton,
Vous filles de la nuict, Tisiphone, Alecton,
Vous rages de la bas, vous Cerbere à trois testes,
Vous fleuues, qui roidu bruyez mille tempestes,
Plongez-moy dans le sein de l'abysme souphreux,
Où logent tourmentez les esprits plus affreux.
Tirez mon cœur rauy de ses mortes entrailles,
Et le repinçotez de flambantes tenailles:
Qu'il rotisse aux brasiers, où les plus tourmentez
Reçoiuent le guerdon de leurs meschancetez,
Enflambés, decoupés, brisez, faictes refoudre
Mõ cœur, mes nerfs, mes os, & mes poulmõs en poudre:
Vos tourmens ne sçauroyent m'estans continuels,
Vaincre les cruautez des celestes cruels.

Ou ter

O terre! ô ciel! ô mer! ô planettes luysantes!
O Soleil eternel en courses rayonnantes!
O Royne de la nuict Hecate aux noirs cheuaux!
O de l'air embruny les lumineux flambeaux!
Si vous auez pouuoir dessus mes destinees,
Si nos fatalitez sont par vous ordonnees,
Que des felicitez, & des cuisans malheurs
Que nous auons icy vous soyez les autheurs:
Iusques dessus moy tant de mortels desastres,
Qu'il ne se trouue plus d'infortunes aux Astres,
Et chetiuez si bien mon esprit langoureux
Qu'il ne conçoiue rien qui ne soit malheureux.
Ha las! No. *Madame.* Por. *Ha las!* No. *Madame.*
Por. *O que ie souffre!*
N. *Madame escoutez-moy.* P. *Ie suis dedãs vn gouffre*
De rage & de fureurs. N. *Escoutez moy.* P. *O cieux!*
No. *Laissez ce dueil.* P. *O Dieux!* N. *Laissez ces cris,*
Por. *O Dieux!*
Ie n'en puis plus, ie meurs, Nourrice tenez moy,
Helas le cœur me faut. No. *Laissez donc cest esmoy,*
Maistresse laissez le, & que ceste constance
Qui redoroit desia les ans de vostre enfance,
Ne vous masque aujourd'huy. P. *Cela n'aduiendra pas,*
Ie suis, ie suis constante ac courir au trespas.
Mais ô Destins meschans, pourquoy ma longue vie
Ne fut elle plustost de ce monde rauie?
Qu'vne soudaine mort ne me print elle alors
Que ie nasquis icy pour viure tant de morts?
Miserable! & pourquoy mon enfance engloutie
Ne me fut au berceau par vn Ours de Scythie?
Que les Dragons griffus, les Dragons inhumains,
Que l'enfançon d'Alcmene estouffa de ses mains,
Ne vindrent demembrer de leurs griffes bourrelles,
Mon corps pendant encor à vos cheres mammelles?

Toy

Toy Romule Quirin, qui plantas de nos tours
Les premiers fondemens pour demeurer touſiours,
Et que briſant l'eſtoc des phalanges Sabines,
Honnoras tes palais de victoires voiſines:
Dreſſas-tu ceſt Empire augmenté par les tiens.
Logeas-tu dans ces murs nos anceſtres Troyens,
Afin qu'à l'aduenir quand ta Rome maiſtreſſe
Tiendroit ceſte rondeur ſous ſa main vainquereſſe,
Que trois de tes neueux picquez d'impieté,
Captiuaſſent ainſi nous & noſtre Cité?
Toy Brute oppugnateur des cruautez felonnes,
Que nos Tyrãs Tarquins ioigneyent à leurs couronnes:
As-tu chaſſé nos Roys, nos legitimes Roys,
Pour nous aſſubiettir au vouloir de ces trois?
As-tu meurtry les tiens pour voir apres tant d'âges
Tes Citoyens ſouffrir tant de vilains ſeruages?
O cruauté du ciel! que diront aux Enfers
Ces vieux peres Romains, de nos malheurs ſouffers?
Que diront les Marcels, les Torquats, & encore
Les Scipions vainqueurs de la campagne More?
Que diront-ils là bas, entendant aujourd'huy
Leur race ſe courber ſous le pouuoir d'autruy?
Que diront, que diront les genereux Decies,
Si quelqu'vn deualé ſur les plaines noircies,
Leur dit que le pays qu'ils rendirent ſeigneur
De tant de nations, applaudit ſeruiteur,
Le pays pour lequel jadis ils ſe vouërent,
Le pays pour lequel le ſang ils prodiguerent?
Sus donc il faut mourir, il faut mourir mon cœur,
Il faut auec le corps deſpouiller ta langueur.
Mon cœur qu'attens tu plus, qu'attens-tu d'auantage
Que tu ne ſuis ton Brute au tenebreux riuage?
Ton Brute que voicy, ton Brute dont le corps
Giſt icy, & ſon ame en la plaine des morts?

O cham

O changement diuers, vn creux cercueil en serre
Ce qui de sa grandeur comboit toute la terre!
Las! Brute, mon cher Brute, au moins reçoy ses pleurs,
Reçoy ces durs regrets tesmoins de mes douleurs,
Reçoy ces moites pleurs que ie te viens espandre,
Pour arrouser tes os & ta future cendre.
Las! n'as-tu point regret, qu'ores tu sois là bas
Citoyen de Pluton, & que ie n'y sois pas?
Peux-tu prendre plaisir sous la terre obscurcie
N'ayant auecques toy ton amante Porcie?
Brute, pardonne moy, ie scay bien que i'ay tort
De viure vn seul moment apres ton dernier sort.
Ie cognoy bien mon tort, las! i'ay bien cognoissance,
O mon Brute, ô mon cœur, qu'en cela ie t'offence,
Ie t'en requiers pardon, Brute pardonne moy,
Ie ne seray long temps sans me voir pres de toy.
Tant que tu as vescu i'ay bien desiré viure,
Mais ores estant mort i'ay desir de te suiure,
Meurtrissez moy, Tyrans, abayez à ma mort:
Car tandis que ie vy, Brute n'est pas tout mort,
Il vit encore en moy, ma vie est demy sienne,
Tout ainsi que sa mort est aussi demy mienne:
Nous n'auiõs qu'vn vouloir, nous n'auiõs qu'vn desir,
En ce que l'vn aimoit l'autre prenoit plaisir.
Or pour vostre Cesar vous pouxsuimites Brutes,
Et toutesfois sa mort fut deuant moy conclute,
I'estois de l'entreprise, & ne se bastit rien
Contre cet oppresseur, que ie ne sceusse bien.
Hé Brute! hé Brute, helas! dequoy ce grãd courage,
Dequoy ceste vertu cousue à ton lignage,
Te profite auiourd'huy? où est ce front vonsté,
Où sont ces bras vengeurs de nostre liberté?
Ha! païs trop ingrat, vous n'estes assez digne
D'auoir pour citoyenne vne ame tant diuine!

Detestable seiour, vous ne meritez pas
Qu'vn si cher nourrizon demeure entre vos bras!
Vous l'auez laissé perdre, ô malheureuse terre!
Et au lieu de l'aimer vous luy auez faict guerre.
Hé Brute! Brute helas! ains qu'Atrope t'eust poinct,
De moy ta triste sœur ne te souuint il point?
Quoy? deuant qu'amortir le flambeau de ta vie
Ne dis tu point adieu à ta pauure Porcie?
Or Brute, ie te suy, mais reçoy cependant
Ces larmes que ie viens sur ton corps respandant:
Reçoy mon cher mary, deuant que ie descende,
Ces funebres baisers, dont ie te fais offrande.

Chœur.

O Grands Dieux! que tardent vos mains,
Qu'elles n'eslancent aux Romains
La rigueur d'vn foudre si fort,
Qu'il les renuerse,
Par son espouuentable effort,
A la renuerse?
Que tout d'vn coup ne laschez-vous
Si rudement vostre courroux
Dessus cet Empire vainqueur,
Qui se mutine,
Qu'il ne reste de sa grandeur
Que la ruine?
Leuez vostre bras foudroyeur,
Si vous auez quelque frayeur,
Qu'apres auoir victorieux
Dompté la terre,
Nous vueillons pour dompter les cieux,
Vous faire guerre,
Mais afin de nous abysmer
Pourquoy venez vous allumer,

Vn si miserable discord
En nos entrailles,
Ou que n'estes vous le support
De nos batailles?
Nostre peuple estant departy,
De ceux qui pour la liberté
Vsent les armes?
Las! que n'estes vous au costé
De nos gendarmes?

ACTE V.

La Nourrice. Le Chœur de Romaines.

La Nourrice.

Accourez Citoyens, accourez hastez vous,
Romulides amis, helas! secourez nous,
Rites accourez, ceste race diuine,
Ceste noble maison tombe tout en ruine,
Brute meurt doublement. Ch. *Las! quel malheur nou-*
Peut encor desastrer de Brute le tombeau? (*ueau*
Quel estrange accident, quelle horrible infortune
De nos fors dernier sort derechef l'importune?
Allons ô troupe aimee, allons voir quel meschef
Ceste pauure maison atterre derechef:
Allons filles, allons. No. *O vieillesse chetiue!*
O femme miserable! O fortune nuisible!
O malheur! O malheur! Ch. *Quel malheur aduenu*
Te faict ainsi plomber ton estomach chenu?
No. *O que ne suis-ie morte! O que ne suis ie terre!*
O qu'vn sombre tombeau maintenant ne m'enserre?
O malheur! O malheur! Ch. *Laisse ces cris piteux,*
Et ne tien nostre esprit plus longuement douteux,

No. Ces cheueux ja grisons, ces tettes nourricieres,
Et ces tremblantes mains, qui te faisoient prieres,
N'ont peu donc t'amolir? n'ont peu doncques, n'ōt peu
Destourner ce desir que tu auois conceu?
Que fera desormais ta fidele Nourrice?
Que fera elle, helas! sinon qu'elle perisse?
Ah! mon cher nourrisson, ne cognoissois tu pas
Que ta mort auec soy tireroit mon trespas?
Ne cognoissois tu pas, gemissable Porcie,
Que ie ne puis sans toy longuement estre en vie?
Et qu'au milieu des maux que, triste, tu auois,
Ce qui me faisoit viure, estoit que tu viuois?
Tu estois lors ma vie, & tu es à ceste heure
Celle qui par ta mort es cause que ie meure.
O malheur! O malheur! Ch. Iamais pauure Cité,
Ne trouueras tu fin à ta calamité?
Las tousiours mal sur mal, miseres sur miseres
Te feront renommer aux terres estrangeres?
Les meurtres en tes flancs seiournerent tousiours
Tandis que ton destin entretiendra son cours?
No. Plorez vostre Cité, mes fideles compagnes,
Qui porte ores, qui porte au front de sept montaignes,
Autant d'afflictions & de tourmens diuers,
Qu'elle portoit de crainte à tout ceſt Vniuers,
Plorez filles plorez, & dictes adieu Romme,
Qu'vn renommé malheur pour tout iamais renomme.
Ch. Les pleurs n'ōt point tary dās nos larmoyās yeux
Depuis le triple accord de nos trois factieux,
Qui pour mieux à leurs pieds nos franchises premieres
Departirent entre eux les legions guerrieres:
Dés lors iamais le fer n'a bougé de nos mains,
Non contre vn estranger, mais contre nos Romains.
Le Tybre qui souloit enorgueillir ses rives
Du superbe appareil des despouilles captiues:

Que

Que nos Princes vaillans iroyent de toutes pars,
Ne charge plus ses flots que de nos estendars.
No. *Or' il est temps d'ouurir la porte à ta tristesse,*
Il est temps de mourir langoureuse, vieillesse,
Vieillesse langoureuse helas! qu'attens-tu plus
Que tu ne te vas rendre en vn tombeau reclus?
Sus, voicy le poignard, que ta maistresse aimee
Print pour homicider sa poictrine entamee,
Tu l'ostas de ses mains, cuidant par tel effort
Luy auoir bien osté la cause de sa mort.
Mais ce fut vainement: car par vne autre sorte
Elle estouffa son cœur dans sa poictrine morte:
T'enseignant le moyen d'esteindre tes douleurs,
Et tes cuisans regrets, autrement que par pleurs.
Sus donc mon estomach engoule ceste lame
Afin de te resioindre aux ombres de ta Dame:
Ch. *Raconte nous sa mort, Nourrice, & dy comment*
Elle a peu maugré tous mourir si viſtement.
Que monstre ce poignard? & pourquoy si soudaine
Veux tu en t'outrageant haster ta mort prochaine?
No. *O pere Iupiter:* Ch. *Et qu'est-ce que tu crains,*
Et qu'est-ce qui te faict destordre ainsi les mains?
Las! depuis tant d'hyuers les Immortels seueres
Ne nous ont-ils assez endurcis aux miseres?
Y a-il malencontre, y a-il mal aucun,
Y a-il accident qui ne nous soit commun?
Conte nous hardiment, nous sommes preparees,
A n'ouyr desormais que choses malheurees:
Reprens vn peu le cœur. No. *Ie sens mon mal s'aigrir,*
D'autant que ie m'efforce à vous le descouurir.
„ Ch. *La douleur s'amoindrit quand elle est racontee.*
„ *N. La douleur qu'ō descouure est beaucoup augmētee.*
„ Ch. *Raconter ses ennuis n'est que les exhaler.*
„ No. *Raconter ses ennuis, c'est les renouueller.*

Ch. Cõe les toutesfois N. Quãd ma pauure maistresse,
Eut entendu que Brute, auecque sa noblesse
Se combattoit pour luy d'vn si loüable cœur,
Auoit esté defaict, & qu'Antoine vainqueur
Luy renuoyoit son corps, qu'a grand solicitude
Il auoit recherché parmy la multitude:
Apres force regrets qu'elle fit sur sa mort,
Apres qu'elle eut long temps ploré son triste sort,
Retiree en sa chambre, entrepris, demy morte,
De borner ses langueurs par quelque brieue sorte:
Elle eut recours au fer pour s'emplayer le sein,
Mais nous qui l'auons sant, accourusmes soudain,
Luy ostasmes des mains, & tout ce dont la rage
Eut armee apres sa mort luy pouuoit faire outrage.
Mais ce fut bien en vain car cognoissant que nous
La voulions destourner de suiure son espoux,
Nous monstra par effect, que celle qui decrete
La mort en son esprit, n'en peut estre distraite.
Elle pensa songeardie & repensa pour lors
Comment elle pourroit desanimer son corps:
Puis ayant à part soy sa mort determinee,
Languissante s'assied pres de la cheminee,
Et ne voyant personne à l'entour de soy,
Qui semblast soupçonneux, la vouloir espier,
Prend des charbons ardans, & d'vn regard farouche
Guignant deçà delà, les enferme en sa bouche:
Les deuale au gosier, puis se venant serrer
Et la bouche & le nez de peur de respirer,
S'estouffa de ses mains, & tombant renuersee
Nous fit bien presumer qu'elle fust trespassee.
Nous accourons au bruit, & chacune de nous
S'arrachant les cheueux, se martelans de coups,
Esleue vn cry semblable à celuy qu'en Phrygie
Les Corybantes font celebrant leur Orgie,

Lors

Lors que le mont Ida resonne de grands cris
Qu'ils hurlét par troupeaux, troublez de leurs esprits:
Ou semblable à celuy des Matrones Troyennes,
Lors que le feu rampoit aux tours Dardaniennes,
Que leurs temples ardoyent, & que leurs ennemis
Esgorgeoyent, desloyaux, leurs espoux endormis.
Or nous la redressons, & plus mourantes qu'elle,
Toutes nous l'accusons, nous l'appellons cruelle,
Nous luy tirons des dents quelques charbons de feu,
Nous luy tastons le sein qui sanglotoit vn peu:
Vne palle froideur luy glaçoit le visage,
Qui de sa prompte mort nous donnoit tesmoignage:
Puis, auec vn souspir qu'elle poussa dehors,
Elle poussa la vie & l'ame de son corps.

Chœur.

O Triste langueur!
O malheur qui nous suit!
O peuple vainqueur,
Las! te voila destruict!
Que le iour qui luit
Dessus ceste cité,
Voile sous la nuict
Sa luisante clarté.
Que le Ciel voûté,
Des Dieux plein de courroux,
Son foudre appresté
Bouleuerse sur nous.
Les Tygres & Loups,
Cruels hostes des bois,
Se monstrent plus doux
Que les hommes cent fois.
N. Chantons d'vne voix,
Brute nostre support,

Brute que nos Rois
Ont conduit à la mort.
Ch. *Or' que tu es mort,*
Las! helas! nous mourons,
Nous plorons ton sort,
Brute nous te plourons?
Las! nous demeurons
Comme le tronc d'vn corps,
Dont l'ame est dehors:
Brute nous te plourons.
Tant que nous viurons,
Nous viurons en esmoy,
Demeurant sans toy,
Brute nous te plourons!
Puisque nous irons
Sous la main des vainqueurs,
Pleines de langueurs,
Brute nous te plourons!
M. *C'est assez pour luy,*
Nostre Brute est contant,
Faictes qu'auiourd'huy
Porcie en ait autant.
Ch. *Reçoy nos douleurs,*
Et nos souspirs aigrets:
Enten nos regrets,
Porcie, enten nos pleurs.
Enten les langueurs,
Qui troublent nos esprits:
Las! enten nos cris,
Porcie enten nos pleurs.
Regarde aux malheurs
Que pourtraits sur nos fronts
Pour toy nous souffrons,
Porcie, enten nos pleurs.

Qu'vn printemps de fleurs
Naiſſe deſſus tes os,
Enten nos ſanglots,
Porcie, enten nos pleurs.

NOR. Mes filles, c'eſt aſſez, vos complaintes plorees
Ont bien ſuffiſamment leurs Ombres honorees.
Las! ne les plorez plus, ils ſont mieux fortunez
Que nous qui demeurons dans nos corps obſtinez.
Ils ne reſſentent point la fureur des trois hommes,
Ils ne cognoiſſent rien du ſeruage ou nous ſommes:
Ils viuent en repos, affranchis des langueurs
Qu'ils euſſent enduré ſous ces Tyrans vainqueurs:
Plorez filles plorez pour vos propres miſeres,
Qui retiendrez icy vos ames priſonnieres.
Plorez voſtre malheur, plorez helas! plorez
Les infinis tourmens que vous endurerez.
Quant à moy qui ſuiuray les pas de ma maiſtreſſe,
Ie n'ay pas de beſoin de plorer ma vieilleſſe.
Ce poignard que ie tiens, ce poignard que voicy,
M'enferrant l'eſtomach m'oſtera ce ſoucy.
Mais que tarde-ie tant? qu'attende-ie muſarde,
Qu'ores ie ne deromps ma poictrine viellarde?
Quelle frayeur m'aſſaut? quelle glaceuſe peur
Pirouëtant en moy me vient geler le cœur?
C'eſt en vain s'eſt en vain, ma mort eſt arreſtee,
Et deſia mon eſprit voit l'onde Acherontee,
Mourons, ſus, ſus mourons, ſus poignard haſte toy,
Sus, iuſques au pommeau vien t'enfoncer en moy.

FIN.

CORNELIE,

TRAGEDIE.

A MONSEIGNEVR DE Rambouillet Cheualier de l'ordre du Roy, Conseiller en son Conseil priué, Capitaine de ses Gardes, Seneschal & Lieutenant pour sa Majesté au pays & Comté du Maine.

QVAND la Noblesse Françoise embrassant la vertu, comme vous faites, Monseigneur, fera compte des choses vertueuses, il se trouuera touſiours des gentils esprits parmi nostre France (laquelle en est mere tres-fertille (qui l'honnoreront de plusieurs beaux escripts dignes de l'antiquité. Mais l'ignorante barbarie, qui par l'assiduité

des

des guerres s'eſt de tout temps emparee de l'eſprit des Seigneurs, leur a faict dedaigner les lettres, & par ce meſpris, empeſché l'heureuſe naiſſance d'vne infinité de beaux fruicts. Ie ſuis marry que les ouuriers qui ſçauent par leurs labeurs veſtir vne vertu d'immortalité, n'ont auſſi parfaicte cognoiſſance que moy, de l'honneur qui luit en vous, Monſeigneur, & en meſſeigneurs vos freres: Vous ſeriez le ſubiect d'vn million de beaux & doctes ouurages, qui porteroyent voſtre nom, de ſoy ſi recommandable, aux yeux de la poſterité. Or moy ne vous pouuant promettre telles choſes de mes eſcripts, ie vous les conſacre toutefois, pour inciter les autres, meilleurs maiſtres que ie ne ſuis, à faire le ſemblable. Et auray atteint le but de mon intention, quand chacun qui reuerra voſtre nom ſur le front de Cornelie, iugera par mon ſecond preſent, que vous aurez fait cas du premier, & à mon exemple vous dediera comme à l'enuy, ce qu'il aura de meilleur & de plus ſingulier que moy. Certaine-

ment ie repute noſtre Prouince heureuſe de vous auoir ſes chefs, à l'Egliſe, la Iuſtice, & le faict politique du gouuernement. Et ne pouuant quant à moy, ne me reſſentir de ceſte publique felicité, outre le particulier merite, & ne me voyant moyen de iuſte recognoiſſance, ie vous reuouë icy le ſeruice que ie vous ay de long temps conſacré. Que ſi mes vers reçoiuent ceſt heur par la France, d'eſtre auec quelque eſtime recueillis, ie laiſſeray les cris & les horreurs de mes Tragedies (poëme à mon regret trop propre aux malheurs de noſtre ſiecle) pour ſonner plus tranquillement les heroïques faits de voſtre maiſon. Cependant, vous verrez les pleurs de Cornelie, qui ſe va preſenter pour ſon autheur aux yeux de voſtre debonnaireté. Et ſuis bien ſeur, qu'encor que le principal faix & le plus ſerieux des affaires Polonoiſes repoſe auiourd'huy ſur vos eſpaules, comme y tenant le premier lieu en l'abſence de ſa Majeſté, vous ne dedaignerez toutesfois d'abaiſſer la veuë ſur elle, pour entendre les plaintes de ſa calamité

Rece

Receuez l'ouurage, Monſeigneur, ſi non pour le merite d'iceluy, au moins pour la dignité du ſubiect, qui eſt d'vne grande Republique, rompue par l'ambicieux diſcord de ſes Citoyens: la ruyne de laquelle eſt d'autant plus deplorable, qu'óque rien ne fuſt veu ſur la terre de plus auguſte & de plus reuerable Majeſté que ſa grandeur.

PE

PETRVS AMYVS, REGIVS
apud Cenomanos consiliarius, ad Robertum Garnerium de Cornelia.

AT si vetustæ exculta sortis nos iuuant
Monimenta: si præstantium
Nos facinorum memoria tormenta leui
Ad studia gloriæ rapit:
O quàm beata rerum adest seges, tuis
GARNIERI prodita artibus.
Viuunt recluſis, vindicet te, fatis patres
Pro patria audaces mori,
Viuunt, tuóque nomine, opima spiritus
Atrocis exempla inuidæ
Obliuioni detrahunt: quæ vel truces
Po hac Tyrannos terreant.
Et te cothurnatis anhelantem modis
Spectabiles, Tulli, minas
Scena stupet: illisque ingemiscit queſtubus,
Quos arte vulgari altius
Iacularis, afflictæ miſertus patriæ,
Certique præſagus mali.
Quid maius vſquam, aut quid recentius graui
Pimplæis intonuit lyra?
Quæ spes relicta est æmulandi posteris
Tot floridum numeris opus?
Hæc æſculoſis in receſſibus tui
Papilliani maſculo,
GARNIERI plectro perſonaſti: quæ ſacris
Inſerta muſarum choris,
Nec ſeculorum deſides metuent moras,
Nec liuidas rerum ſcient

Vices,

Vices, Charitibus dum Sophoclæis honos
Lauros dicabit Delias.

IACOBI LIGERII, REGIS APVD COENOMANOS CONSILIARII, *ad Robertum Garnierium Hendecassyllabum.*

GARNIERI Tragici decus cothurni,
Francæ summus honos, lepósque linguæ
Ciuilis rabiem furoris acri
Inflatus numeris quatis Camæna:
Et Corneliam inauspicata flentem
Pompei arma, fugam necémque Patris:
Doctè per veteres tuam relaxans
Fastos Melpomenen frequentioris
Dum vitas strepitus fori & clientum:
O quantum tibi nominis paratur.

Τίπτ' ἄρα σκυθρωπὸς θύτατερ δίος ἵστασαι ὧδε,
Οἷά τ' ἀτιμοῦ τοῦ ἀνιδῶν σὺ μόνη,
Οὐκέτι μελπομένη μεμφωλῆς ἔπλεξ χρειώ.
Γάνε γέων, κελταῖς σ' ἴθρυσε Γαρνέριος.

I. ΓΙΡΑΡΔΟΥ.

GARNIER *ne mourra point tandis que sa Porcie*
Viura dedans ses vers, viura sa Cornelie
Auec son Hippolyte: car la Mort, bien qu'il meure,
Ne sçauroit que son œuure eternel ne demeure.

FRANC. HVBERT.

LE vieil Cothurne d'Euripide
Est en procés entre GARNIER
Et IODELLE, *qui le premier*
Se vante d'en estre le guide.
Il faut que ce proces on vuide,
Et qu'on adiuge le laurier,
A qui mieux d'vn docte gosier
A beu de l'onde Aganippide.
S'il faut espelucher de pres
Le vieil artifice des Grecs,
Les vertus d'vn œuure & les vices,
Le subiect & le parler haut,
Et les mots bien choisis, il faut
Que GARNIER *paye les espices.*

P. DE RONSARD.

MAintenant tu seras plus que iamais hardie,
Et sans plus regretter ton ancien honneur
Euripide & Sophocle, à ce tragique autheur
Tu donneras ton prix sanglante Tragedie.
Par toy dont la poitrine est d'Apollon garnie,
Des Grecs & des Romains nous passons la grãdeur
En sçauoir comme ils sont surmontez de valeur
Par les armes de France en sa gloire infinie.
Entre Athenes & Rome incertain demeuroit,
Qui la palme tragique en sin possederoit:
Mais tu as assoupi ceste ancienne noise,
Te iettant au milieu de ce braue debat,
Et seul tu es resté maistre de ce combat,
Cachant en toy la Muse & Romaine & Gregeoise.

AMADIS IAMYN.

ODE

ODE.

GARNIER, qui d'vne voix hardie
Vas animant la Tragedie,
Aſpiré des ſainctes fureurs
D'Appollon, qui chaud de ſa flame
Va bruſlant & pouſſant ton ame
Au ſacré labeur des neuf Sœurs:
Qui d'vne grace douce & fiere
Sçais enfler l'eſtomach cholere,
Et rabaiſſer le front des Rois:
Et qui de vers hautains & braues,
De mots, & de ſentences graues
Fais rougir l'eſchaffaut Gregeois:
Qui de complaintes non communes
Vas lamentant les infortunes,
Malheur ordinaire des grands:
Pleurant la douleur eſchauffee
De telle qui vint eſtouffee Porcie.
Auala des charbons ardans.
Qui des premiers en noſtre France
Tiras ſous la docte cadance,
Et ſous les accens de tes vers
Vne amour chaſte, vne amour folle,
Rendant la voix & la parole
Aux ombres meſmes des Enfers. Hyppolite.
Souſpirant de voix amollie
Les iuſtes pleurs de Cornelie, Cornelie.
Qui veit le riuage eſcumer,
Et rougir du ſang de Pompee,
Et Scipion d'vn coup d'eſpee
Nauré ſe plonger dans la Mer.
Ie ſerois d'ingrate nature,
Ayant ſuccé la nourriture,

Et le laict tout ainſi que toy,
Sous meſme air, & ſur meſme terre,
Si l'amitié qui nous tient ſerre
Ie n'eſtimois comme ie doy.
Auſſi l'on verra les riuieres
Tramer les humides carrieres
Contremont, lors que s'oubliera
La memoire, & l'amitie ſaincte,
Qui tient nos cœurs de ferme eſtraincte,
Et que le nœud s'en deſtira.

R. BELLEAV.

ARGVMENT DE LA TRAGEDIE.

CORNELIE fille de Metel Scipion ieune Dame Romaine autant accomplie de graces de corps & d'eſprit qu'il en fut oncques, fut premierement mariee au ieune Craſſe, qui mourut auec ſon pere en la deſfaite des Romains contre les Parthes: puis eſpouſa en ſecondes nopces Pompee le Grand, lequel trois ans apres ſur les premiers feux de la guerre ciuile d'entre luy & Ceſar, l'enuoya à Mitilen, y attendre l'incertain ſuccez des affaires. Et comme il ſe veit vaincu à la iournee de Pharſale, il l'alla retrouuer pour l'amener auec ſoy en Egypte, où il pretendoit refaire nouuelle armee, & liurer vne ſeconde bataille à Ceſar. A ce voyage il fut tué par Achille & Septimie Romain aux yeux d'elle, de Sexte ſon filaſtre, & d'aucuns

cuns Senateurs ſes amis. Depuis elle ſe retira à Rome : mais ſon pere Scipion s'eſtant fait chef de ce qui reſta du party depuis la bataille, aſſembla nouuelles forces : occupa la plus part d'Afrique, & s'allia de Iube Roy de Numidie. Contre leſquels Ceſar apres auoir ordonné des affaires d'Egypte, de l'Aſie, & de l'eſtat de Rome, s'achemina ſur la fin de l'hyuer. Et là, apres pluſieurs legeres rencontres, ſe donna entre eux vne forte & furieuſe bataille pres les murailles de Tapſe, où Scipion ſe voyant deſconfit, & ſon armee en pieces, ſe ietta auec peu de troupe dans aucuns vaiſſeaux qu'il auoit fait au riuage. De là il fiſt voile, tenant la route d'Eſpagne où les enfans de Pompee commandoyent : lors que vne tourmente de mer les pouſſa, malgré luy, pres d'Hippon ville d'Afrique, de la deuotion de Ceſar : où ſe tenant à l'ancre, fuſt aſſailly, combatu & inueſty par la flotte aduerſaire.

Quoy voyant, pour ne tomber vifs entre les mains de ſon ennemy, ſe donna du poignard dans le corps, & ſoudain ſe lança courageuſement en la mer, où il mourut. Ceſar ayant mené à fin ceſte guerre, & toutes les villes du pays reduit en ſon obeyſſance, retourna à Rome triompher de ſes victoires : où la miſerable Cornelie, ja trop eſplouree de la mort de ſon cher mary, & entendant comme de ſurcrois, le nouueau deſaſtre d'Afrique, & la piteuſe mort de ſon pere, eut occaſion de redoubler ſes pleurs & gemiſſemens, dont elle cloſt la cataſtrophe de ceſte Tragedie. Vous verrez ce Diſcours amplement traitté en Plutarque és vies

vies de Pompee, de Ceſar, & de Caton d'Vtique: en Hirtius cinquieſme liure des Cõmentaires de Ceſar: Au cinquieſme liure des guerres ciuiles d'Appian, & quarante troiſieſme de Dion.

INTERLOCVTEVRS.

M. Ciceron.
Cornelie.
Philippes, *Affranchy de Pompee.*
C. Caſſie.
Decie Brute.
Iule Ceſar.
M. Antoine.
Le Meſſager.
Le Chœur.

CORNELIE.

ACTE PREMIER.

CICERON.

IE prie aux Immortels, & sur tout a toy, Pere, (laire,
A toy grand Iupiter nostre Dieu tute-
Que si pour nostre offense irrité contre nous
Voulez nous abysmer d'implacable courroux,
Vous choisissiez au moins les plus coulpables testes,
Et le reste sauuant, les broyez de tempestes:
Ou me prenez pour tous, pour tous, & leur meschef
Et le malheur de tous versez dessus mon chef.
Tant de fois appaisez de pareilles hosties,
Vous auez retiré vos mains appesanties
De ce peuple mourable, & par la perte d'vn,
Piteux, auez gardé tout vn pauure commun,
Ores nous desloyaux à nostre propre ville,
Rendons, faute de cœur, la liberté seruile,
Qu'auec que tant de sang nos Peres ont tousiours
Hazardez à mourir, defenduë en nos iours.
Reuienne encore Brute, & le hardy Scevole,
Camille & Manle armez pour nostre Capitole:
Reuiennent, & ardans comme ils furent iadis,
Voyent sous vn Tyran nos cœurs abastardis,
Laschement souspirer, voyant nos ames pleines
De vergongne, endurer mille hontes vilaines.

Mes

Meschante ambition, des courages plus hauts
Poison enraciné au nous trames ces maux,
Tu renuerses nos loix, mortelle conuoitise,
Et de nos libres cœurs arraches la franchise,
Nos peres t'ont trouué au pied des premiers murs,
Et mourant delaissée à leurs nepueux futurs.
Tu souillas nostre ville encor' toute nouuelle,
Du sang rouge espandu par la main fraternelle,
Et attachas (ô crime!) au rampart demy faict,
Pour enseigne marquable, vn parricide faict.
,, Il n'y a foy qui dure entre ceux qui commandent
,, Egaux en quelque lieu, tousiours ils se debandent,
,, Ils se rompent tousiours, & n'a iamais esté
,, Entre Rois compagnons ferme societé.
Nous auons ces iours veu le Gẽdre & le Beau pere
Se combatre ennemis, Pharsalique misere:
Nous auons veu la plaine ondoyer rougissant
Et dessous tant de corps la terre gemissant
Pour ceste fin gloutonne, & plus de sang espandre
Que pour domter vn monde il n'en falloit despendre.
Parthes, ne craignez plus, que pour Crasse venger
Nous allions rassaillir vostre bord estranger?
Ne craignez plus les dards de nos fieres cohortes,
Ne les redoutez plus, elles sont toutes mortes:
Tant de braues guerriers, dont le nom seulement
Vous souloit effrayer, sont morts entierement.
La ciuile fureur, plus que vous redoutable,
A presque renuersé ceste ville indomtable,
Terreur de l'Vniuers à qui tant d'hommes craints,
Tant de peuples felons se prosternent contraints:
Qui, sinon par les Dieux, ne sçauroit estre esteinte,
A qui rien que les Dieux ne sçauroit donner crainte,
Immortelle, immuable, & dont l'Empire fort
Ne peut estre atterré que de son propre effort:

Que

Que n'y les blons Germains, peuple enragé de guerre,
Ny le Gaulois ardant, ny la More qui erre
Aux Libyques sablons, renommé de Didon,
L'Arabe, le Medois, le Grec, le Macedon,
N'ont peu iamais dompter: ains ores la teste basse,
N'osant deuant son œil leuer leur humble face,
Se courbent à ses loix seruilement croisant
Les bras bouclez au dos d'vn gros carcan pesant.
Rome, helas! que te sert d'assuiettir le monde?
Que te sert d'ordonner de la terre & de l'onde?
Que te sert d'enfermer sous le pouuoir Latin
L'Aquilon, le Midy, le Couchant, le Matin?
Et que le blond Soleil, quelque part qu'il pourmeine
Son char estincelant trouue l'Aigle Romaine?
Puis que ce grand Empire à tes enfans ne sert
Que d'allechante amorce à l'orgueil qui les pert,
Qui les pert & embarque en pitoyable ruine
Que ia dessa ie voy de leur teste voisine?
Tu es comme vn Nauire errant en haute Mer
Lors que la Bize fait les vagues escumer,
Tu roule, perilleuse, & le vent qui te berse
Deçà delà flottante, à demi te renuerse.
Ton mas est tout brisé tes voiles abatus,
Tes costez entr'ouuerts de rames deuestus:
Tu n'as plus de cordage, & toutesfois sans cables
Les vaisseaux ne sont point contre l'eau defensables.
Regarde que de rocs leuent sur toy le front,
Si tu les vas heurtant, ils te mettront en fond.
Despouille de Neptune, & iouët miserable
Des Glauques & Tritons au cœur impitoyable.
Tu te vantes en vain de tes nobles ayeux,
Tu racontes en vain tes faicts victorieux.
Cela ne sert de rien: ains ce fait que nous sommes
En l'enuieuse haine & des Dieux & des hommes.

„ L'enuie eſt touſiour iointe a la proſperité,
„ L'on eſt de l'heur d'autruy volontiers deſpité:
„ Et d'autant eſtimons noſtre fortune pire,
„ Qu'a quelqu'vn d'entre nous elle ſemble ſouſrire.
„ Auſſi que peu ſouuent en temps calme nous chaut
„ De tenir la raiſon pour bride comme il faut.
„ Nous ſommes inſolens des preſens de fortune,
„ Comme s'elle deuoit nous eſtre touſiours vne,
„ Touſiours ferme & durable, & qu'elle n'euſt les piés
„ Comme elle a ſur le haut d'vne boule pliez.

Quelquefois les bons Dieux, enclins à noſtre gloire,
Deſſus nos ennemis nous donnerent victoire,
Lors que ialouſement l'Itale s'aigriſſoit
Contre noſtre Cité, qui nouuelle croiſſoit:
Mais bien toſt chatouillez d'vn ſuccez fauorable,
Allaſmes guerroyer d'vn cœur inſatiable
Les peuples nos voiſins, & nous elargiſſant
Dreſſaſmes peu à peu cet Empire puiſſant.
Nous auons ſubiugué Carthage & la Sicile,
Nous auons preſque fait tout le monde ſeruile,
Pour le ſeul appetit de commander par tout,
Rome & la terre enſemble ayant vn meſme bout:
Et ores nous viuons deſpouïllez par vn maiſtre,
De la liberté franche où nous ſoulions tous naiſtre.
Ores le ioug peſant dont nous faiſions courber
La teſte d'vn chacun, vient deſſus nous tomber:
Exemple aux orgueilleux de l'inconſtance humaine,
Et du courroux des Dieux cõtre vne ame inhumaine.
„ Les Dieux ne veulent point qu'aucun aille faiſant
„ Ce que luy eſtant fait luy ſeroit deſplaiſant.
„ Ils veulent que l'on iuge vn autre par ſoy meſme,
„ Et comme nous ferons qu'on nous face de meſmes.
„ Et à la verité, c'eſt la raiſon qu'ainſi
„ Qu'on eſt traité de nous, nous le ſoyons auſſi.

Quel

Quel droict eurent jadis nos auares anceſtres,
Ignoblement iſſus de grands peres champeſtres,
Aux Royaumes d'Aſie! Eſtoient-ils heritiers
Des Medes, des Perſans, les Monarques premiers?
Qu'auoiēt ils en l'Afrique? en la Gaule, en l'Eſpagne?
Que nous deuoit Neptune en l'extreme Bretagne?
Ne ſommes nous larrons, cruels larrons du bien
De tant de pauures gens qui ne nous doiuent rien?
Qu'auons nous aux threſors, aux libertez, aux vies
De tant de nations par la force aſſeruies,
Dont les gemiſſemens & les pleurs à tous coups
Montent iuſques aux Dieux, peres communs de tous,
Qu'ils vont importunant à leur iuſte vengeance
Contre ceſte Cité riche de violence?
„ *Las! ce n'eſt pas aſſez de l'eſtendre bien loin,*
„ *De courir l'Vniuers de l'vn à l'autre coing,*
„ *Tenir toute la terre à noſtre main ſubjette,*
„ *Et voir ſous meſme ioug l'Ethiope & le Gete.*
„ *Celuy commande plus, qui vit du ſien contant,*
„ *Et qui va ſes deſirs par la raiſon domtant:*
„ *Qui bourreau de ſoy meſme apres l'or ne ſouſpire,*
„ *Qui ne conuoite point vn outrageux Empire.*
„ *Noſtre felicité n'eſt aux poſſeſſions,*
„ *Elle eſt de commander à nos affections,*
„ *D'embraſſer la vertu, de ne cacher vn vice*
„ *Au fond de l'eſtomac, dont le front nous palliſſe.*

Chœur.

SVr ton dos chargé de miſeres
Des Dieux la cholereuſe main
Venge les crimes que tes Peres
Ont commis, ô peuple Romain:
Et ſi pour deſtourner l'orage
Qui pend ſur tes murs menacez,

Les Dieux n'appaises courroucez,
Ton malheur croistra d'auantage
„ *L'ire des bons Dieux excitee,*
„ *Est paresseuse à nous punir:*
„ *Soument la peine meritee*
„ *Se garde aux races à venir:*
„ *Mais d'autant qu'ils l'ont retenuë,*
„ *Prompt à pardonner nos pechez,*
„ *D'autant plus se monstrent faschez*
„ *Quand nostre offense continuë.*
Lors ils tirent de sa cauerne
„ *La noire Peste, pour souffler*
„ *Vn venin puisé dans l'Auerne,*
„ *Et le soufflant corrompent l'air:*
„ *Ou la famine chagrigneuse*
„ *Aux membres foibles de maigreur:*
„ *Ou la guerre plaine d'horreur,*
„ *Plus que toutes deux outrageuse.*
La guerre, par qui l'Ausonie
Auant engraissé de guerets
En la belliqueuse Emonie,
Grosse de soldats enterrez,
Qui pour nous saccager encore
Va pousser les Thessaliens champs,
Le meurtre & les discors meschans,
Iusques dans la campagne More.
De celuy bruslovent les entrailles,
D'ire, de rage, & de rancœur,
Qui fist des premieres batailles
Herisser vn camp belliqueux:
Qui sur les montagnes de Thrace
Fist le premier descendre Mars,
Horriblant parmy les soldats
D'vne sanglante contelace,

Qui

Qui de trompettes éclatantes
Osa le premier eschauffer
Les troupes d'horreur fremissantes,
Pour les precipiter au fer:
Qui par les campagnes herbuës
Fist tomber nos corps tronçonnez,
Comme quand les bleds moissonnez
Tombent en jauelles barbuës,
A celuy ruë dans les gouffres
Qui bouillonnent en Phlegeton,
La peine, Ixion, que tu souffres,
De Promethé l'oiseau glouton
N'est digne peine de son crime:
De son crime iuste loyer,
Pluton y deuroit employer
Tous les tourmens de son abysme.
Las! miserables que nous sommes,
Assez tost en dueil eternel
La parque ne pousse les hommes
Deuant le Iuge criminel?
Assez tost nostre corps ne tombe
Dans le ventre obscur des tombeaux,
Si nous de nous mesmes bourreaux
Ne nous appreſtons nostre tombe!
Nos citez languissent desertes,
Les plaines au lieu de moissons
Arment leurs espaules couuertes
De larges espineux buissons,
La mort en nos terres habite,
Et si l'alme Paix ne descend
Dessus mon peuple perissant,
La race Latine est destruite.

ACTE II.

Cornelie, Ciceron.

Chœur.

Voulez-vous arroser mes angoisses cruelles,
Les voulez-vous nourrir de larmes eternelles,
Mes yeux, & voulez-vous que faute de tarir
Vos renaissantes pleurs, ie ne puisse mourir?
Faites couler le sang de mes tortices veines
Par vos tuyaux cauez, deux larmeuses fontaines:
Et si bien espuisez mon corps de sa liqueur,
Que l'ame contumace abandonne mon cœur.
Dieux! souffrez que ie meure, & que la Parque fiere
Me face trauerser l'infernale riuiere:
Et que vaine ombre i'entre où le sort violent
A logé mes espoux au royaume dolent.
Helas! ie veux mourir: mais la mort tenebreuse
Retire loing sa darde, & me fuit dedaigneuse,
Cognoissant l'enuieuse, aux douleurs que ie sens,
Que plus doux me seront les Enfers pallissans
Que ceste vie horrible, & que son coup qui blesse,
Au lieu de m'outrager m'emplira de liesse.
Mais ô Dieux qui regnez au silence profond
Des effroyables nuicts, où les trespassez vont:
Dieux qui par les manoirs des ombres languissantes
Entre les pleurs, les cris, & les plaintes sonantes
Exercez vostre Empire, ô Dieux maistres de tous,
Demaisonnez mon ame, & la tirez à vous.
Ie suis plus que demie en vos prisons capables.
Mes deux nobles maris, deux ames venerables,
Errent vostre despouille, & moy l'amour des deux
Puis-ie encore suruiure apres le trespas d'eux?

Las!

Las! tu deuois mourir, tu deuois, Cornelie,
Rompre le fil sacré dont la Parque te lie,
Quand crasse ton mary sur la fleur de ses iours
Emporté de Bellonne, emporta tes amours.
Et non, comme tu fais, en violant les Maines,
Rappeller en ton lict les voix Hymeneaines:
Tu eusses plus heureuse, & plus digne du nom
De tes braues ayeulx, acqueslé le renom
De femme magnanime, que si sa foy loyale
Veut rendre à son espoux en l'onde Stygiale.
Mais la fortune iniuste & le destin qui peut,
Nous attacher le bien ou le mal comme il veut,
Enforcela ma vie, & mon amour trompee
De la freste grandeur qui te couroit Pompee,
Ie deuins ton espouse & l'infidelle dueil
De mon premier mary se perdit au cercueil.
Que s'il y a des Dieux (comme certes il faut croire
Qu'il y en a là haut, & sous la voute noire)
Et s'ils ont quelque soing de venger les sermens,
Qui se font sous Hymen par vn couple d'amans,
Quand l'vn ou l'autre atteint d'inconstance pariure,
Faulce l'amour promis apres la sepulture:
Ces Dieux-la courroucez pour ma legere foy
Se sont voulu venger de Pompee & de moy,
Nous rendant malheureux, & desnoüant la corde
De nostre sainct Hymen par ciuile discorde.
Ainsi suis-ie la cause & du courroux des Dieux,
Et du tresbas cruel qui te fille tes yeux,
Deplorable Pompee: ainsi ie suis l'orage,
La peste & le flambeau qui ta maison saccage.
Mais ce ne sont les Dieux, ny Crasse mon espoux
Qui pour tiemme me voir nous poursuiuent ialoux
C'est vn malheur couuert, vne sourde influence,
Que i'ay receu du ciel auecques ma naissance,

De combler d'infortune & desclandre tous ceux
Que i'auroy pour espoux en ma couche receus,
Helas! gardez-vous bien, noblesse Romulide,
De chercher desormais mon amour homicide:
Que le double malheur de Crasse & de Pompé
Garde qu'aucun de vous ne soit de moy trompé.
Il aura beau iouyr des faueurs de fortune,
Estre riche, estre heureux, estre exempt d'infortune,
Que si nopcierement ie suis à ses costez
Il sera tout soudain couuert d'aduersitez:
Tant ie suis pestilente, & tant & tant ie verse
De mon sein regorgeant de misere diuerse!
Ie suis comme vn poison, qui dans vn corps tombé,
Rend, si tost qu'il atteint, le meilleur sang plombé:
Infecte ore le cœur, ore infecte le foye,
Selon qu'il les rencontre exposez à sa voye:
Et n'espargne non plus ce mal contagieux
Vn membre qui est sain, qu'vn membre carieux.
Pompé, que t'a seruy, dy ma douce lumiere,
Dy moy que t'a seruy ta vaillance guerriere
Encontre mon malheur? Que t'a seruy d'auoir
Sous tes commandemens veu la terre mouuoir?
D'auoir où le soleil sort de l'onde Eoyde,
Où le Soleil au soir ses limoniers debride
Faict cognoistre ton nom, cent fois plus redouté
Que ne sont des paysans les tonnerres d'Esté.
Que t'a seruy d'auoir sous ta ieunesse tendre,
Tant veu de beaux lauriers à ta sallade pendre,
Tant de forts ennemis en bataille rangez
Renuersez comme espics de greste saccagez?
D'auoir veu les yeux bas tãt de grands Rois barbares
Apporter à tes pieds leurs sceptres & tiares?
T'embrasser les genoux, & d'vn humble soucy
Sur leur fortune, & vie attendre ta mercy?

Las!

Las! & que t'a seruy, qu'en tous les coins du monde
L'on voye voller ta gloire vagabonde.
Et que Rome t'ait veu triompher à trois fois
De trois parts de la terre asseruie à ses loix?
Que Neptune voguant sur les plaines venteuses
N'ait luy mesme eschappé tes mains victorieuses,
Puis que ton sort mauuais: puis que ton fier destin,
Enuieux, te deuoit Cornelie à la fin,
Par qui de tes beaux faicts la course continuë:
Comme d'vn frein mordant demeure retenuë,
Par qui l'honneur acquis de tes premiers combats,
Honteusement souillé, deuoit tomber à bas?
O malheureuse femme! ô femme à tous funeste,
Pire qu'vne Megere, & pire qu'vne peste!
En quel antre infernal iras-tu desormais
Du monde t'escarter, puis n'y nuire iamais?
CIC. *Quelle fin à vos pleurs donra la destinee,*
Race des Scipions? ne viendra la iournee
Que le dueil qui vous ronge, en ioye conuerty
Rende vostre desastre & le nostre amorty?
COR. *Ce ne sera iamais: le temps ny les Dieux mesmes*
Ne sçauroyent arracher mes souffrances extremes,
Sinon qu'ayans pitié de mes gemissemens
La mort noye ma vie auecques mes tourmens.
„ CIC. *Les accidens humains sur nostre teste tournent,*
„ *Et iamais attachez en vn lieu ne seiournent,*
„ *Non plus que ce grand ciel, que nous voyõs tousiours*
„ *D'vn train infatigable entretenir ses tours.*
„ *Or ainsi que le ciel, des fortunes la source,*
„ *Court autour de la terre vne eternelle course*
„ *Il ne faut estimer qu'vn desastre cruel*
„ *Que le ciel va laschant, dure perpetuel.*
„ *Apres l'Hyuer glacé le beau Printemps fleuronne,*
„ *L'Esté chaud vient apres, apres l'Esté l'Automne:*

„ Et iamais constamment l'influence des cieux
„ Soit bonheur, soit malheur ne verse en mesmes lieux.
I'ay veu quand i'estois ieune, acharnez cõtre Sylle,
Maire, Cinne, Carbon, tyranniser la ville,
Et tant de sang espandre, où leurs glaiues plus forts,
Rauageoyent ennemis qu'on ne voyoit que morts:
Puis ie vey tout soudain, comme le sort se iouë,
Ces tyrans renuersez au plus bas de la rouë,
Perdre vie & puissance, exterminez par vn,
Qui fist, pour se vanger plus de meurtre qu'aucun.
Encor Sylle estouffant son pouuoir tyrannique
Rendit le libre honneur à nostre Republique,
Qui paisible entretint son estat ancien,
Espreué de grandeur sans discord citoyen,
Iusque aux iours conuoiteux de ce tyran, qui brasse
De soumettre le monde & Rome à son audace.
Mais le flateux bon-heur, qui conduit son dessein,
Changera de visage & le lairra soudain,
Deliurant nostre ville, où depuis tant d'annees
Les Dieux ont leurs faueurs prodiguement donnees.
COR. Les bons Dieux pourrõt bien remettre en liberté
Si tost qu'il leur plaira, nostre pauure Cité:
Mais las! ils ne sçauroyent, en eussent-ils enuie,
Ranimer à Pompee vne seconde vie.
C. Pompee n'est regretable, il n'eust peu mieux mourir
Qu'auecques son pays, qu'il voulut secourir:
Il auoit tant de fois cherché par les alarmes
Vne si belle mort endosé de ses armes,
Qu'il n'auoit peu trouuer la desirant, qu'alors
Que plein d'ans & d'honneur, il vint ietter son corps
Comme vn mur de defense, ou comme vne barriere
Pour le salut douteux de sa ville emperiere.
Il est mort bien-heureux, & pense qu'à grand tort:
Enuieux de son bien, nous regrettons sa mort.

COR.

Co. Las! mõ dueil seroit moindre, & les larmes secõdes
Qui tombent de mes yeux comme de larges bondes,
Se pourroyent estancher, si entre les combas
Il eust le fer au poing acquis vn beau trespas,
Couché sur vn monceau de hasardeux gendarmes,
Ouuerts d'vne grand' playe au trauers de ses armes,
Dans le flanc, dans la gorge, & degouttant parmy
Son heroïque sang, de sang de l'ennemy.
Mais il est mort (ô ciel!) non en vne bataille,
Non la pique en la main au haut d'vne muraille
Defendant quelque breche: helas! car il est mort,
Traitreusement meurtry sans belliqueux effort.
Il est mort à mes yeux, & la fortune amere
Me voulut faire voir cet acte sanguinaire.
Ie l'ay veu, i'y estois, & presque entre mes bras
Il sentit le poignard, & tomba mort à bas.
Lors le sang me gela dans mes errantes veines,
Le poil me herissa comme espic dans les pleines:
Ma voix se cacha morte au gosier, & le poux
Et mon froid estomach doubla ses foibles coups,
L'esprit qui se genoit de rage impatiente,
S'efforça de briser sa prison violente,
Et plonger, deliuré, ses tourmens tenaillant,
Dans le fleuue de Lethe aux marets sommeillant.
Trois fois pour absenter ceste ingrate lumiere,
Ie me voulu plonger dans l'onde marinere,
Et trois fois retenue auec larmes & cris,
Auec force de bras, à plaindre ie me pris,
A crier, me destordre, & contre le ciel mesmes
Vomir de grand fureur mille outrageux blasphemes:
Depuis, ô Ciceron, mon corps s'est affoibly,
Mais non pas ma douleur, qui ne sent point d'oubly,
Ie trespasse viuante, & quoy que le iour sorte
De sa couche mortelle, ou que la nuict l'emporte,

Soit que Phœbus galloppe, ou soit que retiré,
Le Ciel soit brunement de sa sœur esclairé.
Ie suis tousiours veillante, & le somne qui rampe,
De son pauot mouillé mes paupieres ne trempe.
La douleur me deuore, & au lieu de dormir
Ie ne fay que plourer, que plaindre & que gemir:
Que si par fois ie dors, c'est quand le mal me ronge,
Beaucoup plus asprement par quelque horrible songe.
Hé Dieux que doy-ie faire! helas me faudra-il
Moy-mesme retrancher de mon âge le fil?
Faudra-il que moy mesme en fin i'ouure la porte
A mon esprit dolent à celle fin qu'il sorte?
Cic. *Madame, il ne faut pas vous transporter ainsi,*
Vous souffrez de l'angoisse, helqui n'en souffre aussi?
Le desastre est commun, & sans la seruitude
Qui nous ourdist à tous mesme solicitude,
Sans le ioug deshonneste où nous sommes baissez,
Sans la perte des bons qui sont morts ou chassez,
Il n'est presque celuy qui de son parentage
Ne lamente quelqu'vn en ce publique orage.
C. *Moindre n'est mõ tourmẽt, ny moindre ma douleur*
Pour veoir à tout le monde le semblable malheur.
„ Cic. *Plus patient on porte vne dure fortune,*
„ *Quãd on voit qu'elle tombe à tout chacũ commune.*
„ *Et rien tant ne console en vn piteux esmoy,*
„ *Que voir vn autre en mesme ou pire estat que soy.*
Cor. *Le malheur d'vn amy fait empirer le nostre.*
„ Ci. *Nostre propre malheur ne prẽd soucy d'vn autre.*
„ Cor. *Encor est on atteint des tristesses d'autruy.*
„ C. *Voire quãd en soymesme on ne sent point d'ẽnuy.*
„ Co. *Les larmes que l'õ voit nos larmes refraichissẽt:*
„ Ci. *Nos pleurs parmi les pleurs cõmunemẽt tarissẽt.*
Cor. *Les miẽnes tarirent, quãd cendre en vn cercueil,*
Ie ne sentiray plus ny tristesse ny dueil.

Ci.

Ci. Que vous seruēt les pleurs? que vous sert la tristesse
Contre l'impiteux dard de la mort larronnesse?
Ponsez-vous esmouuoir par lamentables cris,
Perſephone, Pluton, & les ombreux esprits,
Pour ranimer le corps, qu'vn froid sepulchre enserre,
De vostre esprit errant au centre de la terre?
„ Charon le nautonnier iamais ne repassa
„ Aucun esprit humain pour retourner deça.
Cor. Ie ſçay bien que mes cris Proſerpine n'escoute,
Que les enfers ſont ſourds, & que Pluton n'ait goute,
Et qu'inutilement en pleurs ie me noyrois,
Si pour les esmouuoir ſur Pompé ie pleurois:
Pompé ne reuiendra de la paſle demeure,
Reuoqué par mes pleurs, & c'eſt pourquoy ie pleure:
Ie pleure inconſolable, ayant vn bien perdu
Helas qui ne pourra m'eſtre iamais rendu!
„ Cic. Rien ne vit immortel ſur la terre globeuſe,
„ Tout eſt né pour deſpouille à la mort rapineuſe.
„ Les Payſans & les Rois ſemblables à la fin
„ S'en vont tous peſle meſle engloutis du deſtin.
Et pourquoy plourez-vous vn que la mort conſomme
Puis qu'il deuoit mourir d'autant qu'il eſtoit homme,
Et que les fils des Dieux, nez ſur terre, n'ont pas
Pluſtoſt que nous chetifs euité le treſpas?
Ce braue Scipion, qui de ſa republique
Eſtendit la grandeur dans les ſablons d'Afrique,
Voſtre anceſtre fameux, & ces deux qui leurs corps
Planterent pour barriere aux Puniques effors,
Ces freres Scipions, deux foudres de la guerre,
Morts ne ſont-ils cachez dans le ſein de la terre?
Et ces grandes citez, qui ont leurs fondemens
Iuſqu'au bas des Enfers, leur chef aux elemens,
Orgueilleuſes de tours en pointes heriſſees,
De temples, de palais, de murailles boſſees.

Dont la fierté, la force, & le pouuoir ſembloit
Menaſſer l'vniuers qui ſous elle tremblot,
N'ont elles quelques fois veu leur grandeur tournee
En grãds mõceaux pierreux en moins d'vne iournee?
Teſmoin en eſt Carthage, & toy labeur des Dieux,
Ilion embraſé des Grecs victorieux,
Dont l'antique beauté, la richeſſe & les armes
Sembloyent ne redouter les Dolopes gendarmes.
„ *Toute choſe prend fin, & rien n'en eſt exempt,*
„ *Poſſible que la mort nous mire en deuiſant.*
„ *Brandiſt ſur nous ſa darde, & ia deſia nous ouure*
„ *Le chemin effroyant, du Plutonique gouffre.*
Cor. *Pleuſt aux Dieux que ſon dard, teint de ſang*
Me vint ores plonger au lac Tartarean (Lernean,
Victime Acherontide, & me rendiſt compagne,
A l'ombre de Pompee en la triſte campagne.
„ Cic. *La mort vient aſſez toſt, noſtre iour limité*
„ *Ne doit quoy qu'il ennuye, eſtre precipité.*
Co. *Peut-on precipiter vne iournee heureuſe?*
Cic. *Quel heur attẽdez vous dãs vne foſſe ombreuſe?*
C. *De ſortir d'vn malheur qui iour & nuit m'étreint.*
„ Ci. *Vn magnanime cœur des malheurs ne ſe pleint.*
„ Co. *Vn magnanime cœur ne peut viure en ſeruage.*
„ Cic. *Nul humain accidẽt ne dõte vn grãd courage.*
Cor. *S'il faut ſouffrir ou faire vn acte deſplaiſant.*
Cic. *Si c'eſt quelque meſfaict, ſoyez en refuſant.*
„ C. *Il nous fera mourir:* Ci. *La mort n'eſt tãt à crain-*
„ *dre elle donne perſonne à mal faire cõtraindre. (dre*
C. *Elle eſt telle, & pourquoy la craignez-vous ainſi?*
Cic. *D'elle ie n'eus iamais ny crainte ny ſoucy.*
Cor. *Si ne voulez-vous pas qu'a ſecours on l'appelle.*
„ Cic. *Il ne faut l'appeller ny recourir à elle:*
„ *Mais s'elle nous viẽt prẽdre, & qu'vn Roy furieux,*
„ *Comme vn eſpouuantail la preſente à nos yeux,*

„ *Pour*

„ *Pour nous faire commettre vne choſe meſchante,*
„ *Il ne faut que ſon dard noſtre vie eſpouuante,*
„ *Autrement ne deuons pour la crainte d'vn mal,*
„ *Deuider le fuſeau de noſtre tour fatal.*
„ *C'eſt par timidité que ſoy meſme on ſe tuë,*
„ *Ayant contre vn malheur l'ame trop abbatuë.*
COR. *Ce n'eſt par laſcheté, ny par faute de cœur,*
Qu'on recourt à la mort pour ſortir de langueur.
Au contraire celuy qui l'appelle, ſe monſtre,
De courage aſſeuré contre le malencontre.
„ *Qui conques ne fremiſt aux menaces de mort,*
„ *N'eſt ſubiect comme vn peuple aux iniures de ſort.*
„ *L'eau, la flame, le fer, le ciel & Iupin meſme,*
„ *Ne ſçauroyent de frayeur luy faire le front bleſme,*
Que peut il redouter, quand ce qui eſt la peur,
Quand la mort que l'on craint, luy aſſeure le cœur?
Non non, il faut mourir, il faut d'vne mort braue,
Fruder noſtre Tyran pour ne luy eſtre eſclaue.
C. *Ma fille gardez vous d'irriter le grand Dieu,*
Qui met dans noſtre corps, comme dans vn fort lieu,
Noſtre ame pour ſa garde, ainſi qu'vn ſage Prince,
Met garniſon és forts qui borne ſa Prouince.
„ *Or comme il n'eſt loiſible au deſceu de ſon Roy,*
„ *Abandonner la place, en luy fauſſant la foy:*
„ *Il ne faut pas auſſi que ceſte place on rende,*
„ *Qu'on ſorte de ce corps, ſi Dieu ne le commande.*
„ *On l'oſte offenſant, luy qui veut bien qu'ainſi*
„ *Qu'il nous preſte la vie, il la retire auſſi.*

Chœur.

„ *TOut ce que la maſſiue terre*
„ *Soufſtient de ſon dos nourricier*
„ *Eſt ſubiect au ciel qui l'enſerre,*
„ *Et à ſon brauſle iournalier.*

„ *Les*

„ Les felicitez, les desastres
„ Despendent de ce mouuement,
„ Et chaque chose prend des astres
„ Sa fin, & son commencement.
„ Les Empires, qui redoutables
„ Couurent la terrestre rondeur,
„ De ces tourmens variables
„ Ont leur ruine & leur grandeur,
„ Et les hommes foible puissance,
„ Ne sçauroyent arrester le cours
„ De ceste celeste influence,
„ Qui domine dessus mes iours.
„ Rien de durable ne seiourne,
„ Toute chose naist pour perir.
„ Et tout ce qui perit retourne
„ Pour vne autre fois refleurir.
„ Les formes des choses ne meurent
„ Par leurs domestiques discors,
„ Que les matieres, qui demeurent,
„ Ne refacent vn autre corps.
„ La rondeur des boules mouuantes,
„ Tournoyant d'vn égal chemin,
„ Couple des natures naissantes
„ Le commencement à leur fin.
„ Ainsi les Citez populeuses,
„ Qui furent champs inhabitez,
„ Recherront en plaines poudreuses,
„ Puis retourneront en Citez.

Ne voit-on pas comme les veines
Des rochers dressez en coupeaux,
Enfantent les belles fontaines,
Et les fontaines les ruisseaux,
Les ruisseaux les grosses riuieres,
Les riuieres aux flots chenus.

Se

Se vuident aux eaux marinieres,
Et la mer aux rochers veinus?
Comme noſtre ville maiſtreſſe
Des Princes a ſenty les loix,
La ſuitte des temps vainquereſſe
L'aſſuiettira ſous les Rois:
Et la couronne blondoyante
Qui ceindoit des Tyrans le chef
De mille gemmes rayonnante,
Le viendra ceindre derechef.
Encor les murailles leuees
Par vne paſtorale main,
Dans le ſang fraternel lauees
Rougiront de meurtre inhumain:
Et encor' l'iniuſte arrogance
D'vn Tarquin ardant de fureur,
Tiendra la Romaine vaillance
En eſpouuantable terreur.
Encor' d'vne chaſte Lucreſſe
L'honneur conjugal outragé
Sera par ſa main vengereſſe,
Deſſus ſon propre ſang vengé:
Dedaignant ſon ame pudique
Supporter le ſeiour d'vn corps,
Qu'aura l'audace tyrannique
Souillé d'impudiques efforts.
Mais ainſi que la tyrannie
Vaincra nos cœurs abaſtardis,
Aduienne qu'elle ſoit punie
Ainſi bien qu'elle fut iadis:
Et qu'vn Brute puiſſe renaiſtre,
Courageuſement excité,
Qui des inſolences d'vn maiſtre
Redclame noſtre Cité.

ACTE III.

Cornelie. Chœur.

Cor.

Quel desastre inhumain vos yeux de larmes bagnez?
Quel malheur suruenu vous point, tourbe compagne?
Pourquoy vostre estomach vous allez-vous battant?
Et pourquoy poussez-vous vn cry si esclattant?
Dites mes cheres sœurs, dites moy, ie trespasse
Que ie ne sçay quel dueil en vostre cœur s'amasse.
Ch. *O pauure Cornelie! hé n'auons-nous assez*
Dequoy fournir de pleurs en nos malheurs passez?
Cor. *Ie crain que la fortune encontre nous esmeuë*
De nos malheurs ne soit suffisamment repeuë.
Ch. *Et que peut la fortune, or' qu'elle en eust vouloir,*
Machiner de nouueau pour nous faire douloir?
Nous auons tout perdu, liberté, Republique,
Empire, dignité, sous la main tyrannique
De ce cruel Tarquin, & presque tous les bons
Sont tombez sous sa rage, ou courent vagabons
Par les terres & mers, bannis de l'Italie,
Aux plus profonds deserts d'Espagne & Getulie:
Cor. *Et ne feroit les Dieux, les Dieux qui tant de fois*
Ont defendu nos murs de la fureur des Rois,
Que les bons Senateurs, qui aux Libyques plaines,
Et aux champs Espagnols, indomptez capitaines
Gardent l'espoir Romain, affermissent les champs
Des ennemis domptez par leurs glaiues trenchans:
Et rapportent d'Afrique à nostre Capitole
Sur chapeaux de laurier, l'Empire qu'on nous vole.
Or vous Penates saincts, Lar. ô bons Demons,
Gardes de nostre race, à qui nous reclamons

Aux

Aux affaires douteux, & qui du nom d'Afrique
Auez iadis orné nostre famille antique,
Ie vous pry que ce nom par victoire gaigné,
Du sang Cornelien ne soit point esteigné:
Et que mon geniteur, par victoire nouuelle
Acquise dans l'Afrique, Africain on appelle. (vous?
Mais ie crain miserable. C. *Hé dieux que craignez*
Cor. *Ie crain l'ire des Dieux si contraire à nous.*
Ch. *Nostre encombre a des Dieux appaisé la cholere.*
Cor. *Et ie crain de Cesar la fortune prospere.*
Ch. *La fortune est volage.* Cor. *Il la tiēt de long tēps.*
Ch. *Et d'autant la doit il retenir moins de temps.*
Co. *Mainis songes effroyans mon desespoir redoublent.*
Ch. *Et cōmēt souffrez vous que les sōges vous troublēt?*
Cor. *Qui ne se troublera de telles visions?*
Ch. *Ce sont de nostre esprit vaines illusions.*
Co. *Facēt les dieux benins qu'elles soyēt sans puissāce.*
,, Ch. *On songe volontiers ce que de iour on pense.*
Cor. *Desia la nuict muette, ayant faict long seiour,*
Tournoit plus long du soir que de l'aube du iour.
Et desia le Bouuier sous le ventre de l'Ourse,
De ses bœufs lents pressoit la paresseuse course,
Quand vn petit sommeil (s'il faut ainsi nommer,
Vn estourdissement qui nous vient assommer)
Coula dedans mes yeux inusitez au somme,
Las & chargez des pleurs du dueil qui me consomme.
Et voicy que ie voy pres de mon lict moiteux,
Le funebre Pompee d'vn visage piteux,
Pasle & tout descharné, non tel qu'il souloit estre
En triomphe porté parmy le peuple maistre:
Lors que dedans vn throsne il voyoit à ses pieds
Les Rois de gros cordeaux contre le dos liez.
Il estoit triste, affreux, les yeux creux, & la face,
La barbe & les cheueux oincts de sang, & de crasse,

Vn linceul tout saigneux sur son dos s'estendoit,
Qui iusques aux talons d'vn tiré luy pendoit,
Il dressera ses dents de tendres peaux couuertes,
Puis ceste voix sortit, quand il les eut ouuertes,
Vous dormez comme lie, & vostre pere & moy
Vous deurions esmouuoir de prendre tant d'esmoy:
Veillez, ma douce vie, & à nos tristes bieres,
Pitoyable, rendez les amitiez dernieres.
Vn sort pareil au nostre attend mes pauures fils,
Par vn mesme aduersaire, & malheur desconfits!
Faictes destourner Sexte en quelque estrange terre,
Loin du commun hazard qui commande la guerre,
Qu'il ne retente plus du carnage sauué,
Pour me cuider venger, vn Mars trop esprouué.
Il eut dit, & soudain vn horreur frissonnante,
Vne froide tremeur dans mes veines se plante,
M'arrache le sommeil: ma bouche ouuerte fut
Par trois fois pour crier, mais oncq' crier ne peut.
Ie me dresse la teste, & mes deux bras ie ruë
Pour cuider l'embrasser, mais l'ombre disparuë
Me frauda tromperesse, & l'accollant souuent,
Ie ne trouuay touſiours n'accoller que du vent.
O ame valeureuse! & bien tost l'ame mienne
N'ira voir comme vous la riue Elyſienne?
Chere ame, quand viendra la seuere Clothon
Despecer de mes iours le fatal peloton,
Pour vous suiure cõpagnõné! pourroit bien mon pere
Estre (ô meschef!) tombé dans la barque legere?
Pourroit estre desfaict, & tant de regimens
D'inuincibles soldats, nostre franchise aymans,
Accompagner sa route? O que puisse estre vaine
D'vn esclandre si dur ma peur presque certaine!
Ch. *Madame, ie vous prie que d'vn idole faux*
La nocturne terreur ne rengrege vos maux.

C. *Ma*

C Ma peur n'eſt pas d'vn sõge, elle eſt de choſe vraye,
Et c'eſt ce qui m'eſtonne, & c'eſt ce qui m'effraye.
Ie vy le grand Pompee, & ſa voix entendy:
Et cuidant l'embraſſer, mes deux bras i'eſtendy:
Le ſomme s'enfuyant auoit laiſſé declorre
Mes yeux eſpouuantez, que ie le vey encore.
Ie ne le peus toucher, il ne le permit pas,
Plus viſte qu'vn eſclair il coula de mes bras.
,, C h. *Ce ſont fantõmes vains, & larues ſolitaires,*
,, *Frequentans les tombeaux & les creux cimetaires,*
,, *Ils trompent volontiers de viſages maſquez.*
,, *Les hommes en triſteſſes, à leur ſemblant mocquez:*
,, *Ils contrefont les morts de voix & de figure,*
,, *Et nous vont predisant mainte triſte auanture.*
,, *Quand nos vagues eſprits ſont deſgagez du corps,*
,, *Ils paſſent l'Acheron le commun port des morts:*
,, *Puis iugez par Eaque, aux riue: Stygiennes*
,, *Ont demeure eternelle, ou aux Eliſiennes,*
,, *Et dans vn corps, qui giſt ſous vn tombeau reclus,*
,, *Pour apparoir la nuict ils ne retournent plus.*
,, *Perſonne que la Mort ineuitable domte*
,, *En ce monde laiſſé des enfers ne remonte:*
,, *Ils ſont clos d'vn rampart qu'on ne ſçauroit forcer,*
,, *Ils ont Cerbere au pied qu'on ne peut amorcer,*
Ainſi ne penſez point auoir receu Pompee,
Ce n'eſt qu'vn faux Démon dont vous fuſtes trompee.

Ciceron.

Doncque ô Royne du monde, ô ville qui eſtens
Tes bras victorieux iuſqu'aux ſillons flotans
Du vieillard Ocean, qui tes victoires pouſſes
Des deſerts de Lybie aux Scythes porte-trouſſes:
Tues aſſuiettie, & portes à ce coup
Sur ton col orgueilleux vn miſerable ioug:

Tu sers, superbe Rome, & la terre arrosee
De ton beau sang, se rit de te voir maistrisee,
Tu as tout subiugué, tout dompté, mais la main
Des Dieux plus forts que toy, rend ton ouurage vain.
Tu iras desormais la main au dos liee,
La teste contre bas de vergongne pliee,
Deuant le char vainqueur, & ton rebelle enfant,
Le diademe au front, te suiura triomphant.
Tes chefs si courageux, & de qui la vaillance
Ioincte auec si bon droict, leuoit nostre esperance,
Sont morts atterrassez, pasture des oyseaux,
Pasture des poissons qui rament sous les eaux,
Scipion est occis, & Caton, & Petree,
Et Vare, & Iube Roy de la More contree.
Or vous que la faueur de Fortune & des Dieux
A sauué du danger de ce choc furieux,
N'esprouuez derechef, indomptez de courage,
L'heur de nostre ennemy, de peur d'vn tiers carnage.
Il est comme vn grand feu qui rauage allumé
Le feste d'vn logis ja presque consumé:
Il rampe furieux, de toict en toict s'eslance,
Plus on luy iette d'eau, plus a de violence:
Il s'enflamme, il s'aprit de l'aduersaire effort
Tant qu'il trouue où se prendre, & puis il tombe mort.
Cesar de mesme sorte indomtable surmonte
Les hommes, les vaisseaux que Rome luy affronte:
Rien ne le peut combatre, & nostre vain labeur
Ne luy est que loüange, & à nous que malheur.
C'est toy, Rome, qui l'as nourry trop indulgente
Et qui luy as armé la dextre si puissante
Qu'il leue maintenant parricide sur toy,
Violant de Nature & des hommes la loy.
Comme vn simple payssant qui de fortune trouue
Des Louueaux en vn bois au dessçu de la Louue,

Les

Les massacre soudain, fors vn tant seulement,
Qu'il emporte & nourrisse pour son esbatement,
Auecques ses agneaux aux pastis il le meine,
Il l'estable auec eux comme vne beste humaine,
Le traitte tendrement: Mais luy grand deuenu,
Au lieu d'auoir le bien du Berger recogneu,
Vne nuict, qu'il s'auise, estrangle insatiable
Tout le foible troupeau, puis s'enfuit de l'estable.

O Dieux qui eustes soing des Romulides murs
Asseurez des assauts de tant de peuples durs:
Et toy grand Iupiter, à qui le Capitole
Tant de bœufs consacrez deuotement immole,
Foretrien Stateur: & toy Mars Thracien
Pere du bon Quirin nostre autheur ancien,
Pourquoy ceste Cité nous auez vous gardee,
Ceste belle Cité tant de fois hazardee?
Pourquoy nous auez-vous defendus des Sabins,
Des Samnites felons, des belliqueux Latins?
Pourquoy des fiers Gaulois la guerriere ieunesse
Auez-vous repoussé de nostre forteresse?
Pourquoy du Roy Molosse & du traistre Annibal
Auez vous preserué le coupeau Quirinal?
Et pourquoy sistes-vous que ma main salutaire
N'agueres nous sauuast du feu Catilinaire,
Pour tomber maintenant, gardez de tant d'ennuis,
Au seruile malheur où nous auez reduis?
Pour seruir maintenant, non quelque Roy d'Asie,
Mais de l'vn d'entre nous l'aueugle frenaisie?

Que s'il nous reste encor' quelque malle vigueur,
Si nous auons encor' quelque sang dans le cœur,
Tu ne te vanteras long temps de tes conqueſtes,
Tu ne tiendras long temps le ioug dessus nos testes,
Long temps dans nostre sang tu ne te baigneras:
Ie prenoy que bien tost tu le renoumiras.

Comme

Comme vn vilain mastin, qui de charongne infecte
S'est tant farcy le sein, qu'il faut qu'il la reiette.
Penses tu dommer penses tu estre Roy
De tant de gens vaillans aussi nobles que toy?
Penses tu que l'on ait vne ame si bastarde,
De te voir regner maistre, & qu'on ne la hazarde?
Il me semble desia voir dedans mille cœurs
La honte, la douleur, le despit, les rancœurs,
Le fiel enfler de rage, & desia mainte espee
Traitte pour deszagez la franchise vsurpee:
Et ton corps deschiré de cent poignards aigus
Immoler à nos chefs par ta force vaincus.

Philippes. Cornelie.

Phil.

IE sens en mes malheurs heureuse ma Fortune,
Que i'aye accompagné l'encombreuse infortune
Du grand Pompee mõ maistre, & qu'ainsi que viuãt
Ie l'ay tousiours seruy, mort ie l'aille seruant.
Ie fus en mesme Nef quand la main parricide
De Nilides trompeur tira son sang humide,
Et que luy qui estoit l'effroy de l'vniuers
En vn moment decheu, tomba mort a l'enuers:
Ie respandi sur luy maintes larmes ameres,
Et luy dy sanglotant les paroles dernieres.
Puis dessus le riuage, le batement des flots,
Qui sembloient accorder auecques mes sanglots,
Vn buscher ie dressay de petites aisselles
Esparces çà & là, demeurant de nasselles.
Là i'estendi son corps, que le consommant feu
Craquetant, bluettant deuora peu à peu:
Ie reserray dolent dedans les vrnes creuses
Des membres consommez les reliques cendreuses,

Qu'ef

Qu'eschappé de la rage, & de l'onde & du vent,
Des Syrtes & des rocs esprouué si souuent,
I'apporte à Cornelie, ainsi qu'elle les deuale,
Auecques ses ayeuls en la tombe fatale.
Cor. *Las! qu'est ce que ie voy?* Ph. *Ce sont les tẽdres os*
De vostre grand Pompee dans ces vrnes enclos.
Co. *O douce & chere cendre, ô cendre deplorable,*
Qu'auecques vous ne suis-ie, ô femme miserable,
O pauure Cornelie, hé! n'aura iamais fin
Le cours de ceste vie où me tient le destin?
Ne seray ie iamais auecques vous, ô cendre!
N'est-il temps qu'on me face au sepulchre descendre?
O desluyales mains, qui sous couleur d'amour
Le recensties pour faire vn si malheureux tour?
O barbares, meschans, traistres abominables,
Vous auez diffamé vos bords inhospitables
Du crime le plus lâche, & le plus odieux
Qui se puisse commettre à la face des Dieux.
Vous auez violé le deuoir d'hostelage,
A vn homme affligé vous auez fait outrage,
Auez celuy meurtry, qui vous tendoit les bras,
Et vers vn bienfaicteur vous estes faicts ingrats,
Que pour vn tel forfaict, iamais de vostre terre
La peste ne sort hors, la famine & la guerre:
Les Serpens de Cyrenne, & les Libiques Ours,
Les Tygres, les Lyons y establent touſiours:
Vostre Vil nourrissier au lieu de bleds fertiles,
La couure de Crapaux d'Aſpic, de Crocodiles
Qui vous infectent tous, qui vous deuorent tous,
Ou que la terre s'ouure & referme sur vous,
Abominable race, où plus qu'en tout le monde
La trahison, la luxure, & l'homicide abonde.
Ph. *Helas! laissez ces cris.* Cor. *Hé ne doy-ie pas bien*
Me plaindre d'vn tel faict? Ph. *Cela ne sert de rien.*

Cor.

Cor. *Les Dieux ne puniront ſi grande felonnie?*
Ph. *S'ils l'ont determiné, vous la verrez punie.*
Cor. *Nos prieres ne vont iuſqu'à leur throne ſainct?*
Ph. *Les dieux preſtent l'oreille au chetif qui ſe plaint.*
Cor. *Nos ſupplicantes voix leur courage n'emeuuent?*
Ph. *De nulles paſſions eſmouuoir ne ſe peuuent.*
Cor. *Ne font iuſtice à ceux qui la vont demandant?*
Ph. *Or qu'on ne la demande, ils nous la vont rendant.*
„ Cor. *Ceſar vit toutefois.* Ph. *Le merité ſupplice*
„ *Ne ſuit incontinent apres le malefice.*
„ *Et ſouuent les grands Dieux gardent expreſſement*
„ *Les hommes ſcelerez pour noſtre chaſtiment:*
„ *Puis s'en eſtans ſeruis, rendent auec vſure*
„ Le guerdon de leur crime & de leur forfaiture.
Cor. *c'eſt l'eſpoir qui nourriſt mes iours infortunez:*
Sans cela dés long temps ils fuſſent terminez.
I'eſpere que bien toſt les Dieux las de l'eſclandre,
Qu'il fait iournellement, broyront ſon corps en cendre.
Si aans Rome trop laſche il ne ſe trouue aucun
Qui vange d'vn poignard le ſeruage commun.
Non ie verray bien toſt (Dieu m'en face la grace)
Son corps ſouillé de ſang eſtendu dans la place,
Ouuert de mille coups, & le peuple à l'entour
Treſſaillant d'allegreſſe en beura le iour.
Alors vienne la mort, vienne la mort meurtriere,
Et m'ouure Acheron l'infernale riuiere:
Ie deſcendray ioyeuſe, ayant ains que mourir
Obtenu le ſeul bien que ie puis requerir.
Pompé ne peut reuiure, & partant à ceſte heure
Ie ne requiers ſinon que l'homicide meure.
Ph. *Ceſar plora ſa mort.* Cor. *Il plora mort celuy*
Qu'il n'euſt voulu ſouffrir eſtre vif comme luy.
Ph. *Il punit ſes meurtriers.* Cor. *Et qui meurtrit Pompee*
Que luy qui le ſuiuit touſiours auec l'eſpee?

Non

Non celuy l'a meurtry qui poursuiuit sa mort,
Et qui pour le meurtrir a mis tout son effort,
Qui en ha la despouille, & dont la glouttе ennie,
De commander n'auoit obstacle que sa vie.
Ph. *Si fit-il esgorger Achillas & Photin*
Pour ce meurtre commis. CO. *Ce fut pour autre fin,*
Ils auoyent conspiré de le meurtrir luy mesme.
Ph. *Qu'aquiert il de sa mort?* C. *L'authorité supréme.*
Ph. *Il parle de ses faits fort honorablement.*
Co. *Tout le bien qu'il en dit n'est que desguisement.*
Ph. *Il n'a permis vainqueur qu'on rempist ses statuës.*
Co. *Cependãt qu'il defend qu'elles soyent abbatuës,*
Les siennes il conserue, & par ceste douceur
Dont il nous va pipant, rend son estat plus seur.
Ph. *Il n'euſt voulu voir mort celuy qui fut son gendre.*
Cor. *Si euſt, puis qu'il vouloit la liberté defendre.*
Ph. *Leur premiere amitié le pouuoit esmouuoir.*
Cor. *Il ne l'a point aimé, que pour le deceuoir.*
Et bien qu'il l'euſt aimé d'vne amitié non feinte,
„ *Si euſt elle esté vaine. Il n'est chose si sainte*
„ *En l'ame des mortels, qui puisse retarder*
„ *L'indomptable desir qu'on a de commander.*
„ *Non la crainte des Dieux, & du grõdant tonnerre,*
„ *Non l'amour que l'on doit à sa natale terre,*
„ *Non des antiques loix le sceptre à tous egal.*
„ *Non la chaſte amitié du lien conjugal,*
„ *Non le respect du sang, non l'amour ordinaire*
„ *Du pere à ses enfans, des enfans à leur pere,*
„ *Ne peut rien contre vn cœur, que le soin furieux*
„ *De maistriser chacun, maistrise ambicieux.*
Ph. *Laissez cela, Madame.* C. *Il faut que ie le laisse,*
Attendant des grands Dieux la faueur vengeresse.
Ph. *Ie crains que vos douleurs croissẽt de ces discours*
Cor. *Philippes, mes douleurs sont esgales touſiours.*

,, Ph. *Le temps modere tout.* Co. *La saison ne modere*
De mon esprit dolent l'eternelle misere.
Plustost dedans la mer les animaux paistront,
Et les poissons flottans sur la terre naistront:
Plustost le clair Soleil ne luira plus au monde,
Que mon mal se relasche, & ma peine seconde.
Ma tristesse est vn roc, qui durant les chaleurs
Produit comme en hyuer vne source de pleurs,
Qui ne s'epuise point : car bien qu'a grand secousse
Vn autan de soupirs de l'estomac le pousse,
Ardant comme vne braise, encor ce chaud venteux
Ne sçauroit desecher mes yeux tousiours moiteux.
Ph. *Dongues ne tariront ces larmes continuës!*
Cor. *Elles pourroyent possible estre vn peu retenuës*
Par la mort de Cesar. Ph *Madame gardez vous*
Parlant ainsi de luy, d'irriter son courroux.
Co. *Ie ne redoute point d'vn Tyran la cholere.*
Ph. *Il faut redouter ceux qui nous peuuent mal faire.*
Co. *Quel mal me peut il faire:* Ph. *Et qu'est ce que*
Celuy qui a pouuoir de faire ce qu'il veut: (ne peut
Cor. *Il ne peut rien sur moy, qui me sait redoutable.*
Ph *Il vous fera mourir.* C. *La mort m'est fauorable.*
Ph *D'vn rigoureux tourment.* Co. *Qu'il n'applique*
Ne face despecer les membres peu a peu, (le feu,
Me consomme de faim, me gesne, me torture,
M'abandonne aux Lions, il n'y a mort si dure
Qui me bourrelle tant, que de viure & le voir,
Triomphant de nos maux en suprefme pouuoir.
S'il me veut tourmenter, me tienne ainsi chetiue,
M'oste l'espoir de mort, & face que ie viue.
Ie mourrois, ie mourrois, & le tombeau chery
M'auroit desia rendue au sein de mon mary,
Sans l'attente que i'ay de le voir sain faire
A l'outrage public d'vne mort sanguinaire.

Chœur.

Chœur.

„ Fortune, qui ceſte rondeur
„ Aſſubiettit à ſa grandeur,
„ Inconſtante Deeſſe,
„ Nous embraſſe & nous comble d'heur,
„ Puis tout ſoudain nous laiſſe.
„ Ses pieds plus legers que le vent
„ Elle deſplace plus ſouuent,
„ Que des Autons l'haleine
„ N'esboule le ſable mouuant
„ De cuite Cyrene.
„ Or elle nous monſtre le front
„ De nulle lieſſe ſecond,
„ Or elle ſe retourne,
„ Et de ſon œil au change prompt
„ La faueur ne ſe tourne.
„ Inſtable en noz proſperitez,
„ Inſtable en nos aduerſitez,
„ De nous elle ſe iouë,
„ Qui tournons ſans ceſſe agitez
„ Au branſle de ſa roue.
„ Iamais au ſoir le blond Soleil
„ Ne luy veit tombant au ſommeil
„ Vne face benigne,
„ Qu'au matin dés qu'il ouure l'œil
„ Ne la trouue chagrine.
„ Elle n'a ſeulement pouuoir
„ Sur vn peuple à le deceuoir,
„ Mais ſa dextre volage
„ Peut vn grand Empire mouuoir,
„ Comme vn ſimple meſnage.
„ Et donne les meſmes terreurs
„ Aux couronnes des Empereurs

» Tremblans à ſa menace,
» Qu'à la moiſſon des Laboureurs
» Qui deſpend de ſa grace.
» Le marchand qui ſans eſcumer
» Pour le profit l'auare mer,
» Craintif ſur le riuage,
» Te vient deeſſe reclamer
» Pour faire bon voyage.
» Tu peux ſur les flots mariniers,
» Tu peux ſur les ſillons blatiers,
» Sur les vignes fertiles,
» Et tu peux ſur tous les meſtiers
» Qui s'exercent aux villes.
» Mais ſur tout ſe monſtre ton bras
» Puiſſant aux hazards des combas
» Où plus qu'en autres choſes
» Qui ſe conduiſent icy bas,
» Arbitre tu diſpoſes.
» Tel a par ton pouuoir moqueur
» Toute ſa vie eſté vainqueur,
» Qui au fort de ſa gloire
» Perd contre vn ieune belliqueur
» La vie & la victoire.
Ainſi l'Empereur Lybien
Qui du beau ſang Auſonien,
Enyura noſtre plaine
Fut vaincu vainqueur ancien
D'vn ieune Capitaine.
Ainſi Maire l'honneur d'Arpin,
Qui defendit le nom Latin
De la Cimbroiſe rage,
Eſprouua de ton cœur mutin
L'ineuitable outrage.
Et Pompee de qui les beaux iours

Tu

Tu as fauorisé tousiours
De gloire liberale,
En vain implora ton secours
Aux plaines de Pharsale.
Ores Cesar qui gros d'honneur
Se voit de la terre seigneur,
Presomptueux n'y pense,
Ne preuoyant de son bon-heur
La constante inconstance.
Rien ne vit affranchy du Sort:
„ *Personne deuant qu'estre mort*
„ *Heureux on ne peut dire.*
„ *A celuy seul qu'esteint la mort*
„ *Fortune ne peut nuire.*

ACTE III.

Cassie. Decime. Brute.

Cassie.

MIserable Cité, tu armes contre toy
La fureur d'vn Tyran pour le faire ton Roy
Tu armes tes enfans iniurieuse Romme,
Encontre tes enfans, pour le plaisir d'vn homme:
Et ne te souuient plus d'auoir fait autrefois
Tant ruisseler de sang pour n'auoir point de Rois,
Pour n'estre point esclaue, & ne porter flechie
Au seruice d'vn seul, le joug de Monarchie.
Ores dessus nos corps l'vn sur l'autre estendus,
Comme espis en Iuillet quand les champs sont tondus,
Tu bastis vn Royaume, & pour estre asseruie,
Liberale de sang, employes nostre vie:
Tu nous meurtris, cruelle, & le sort casuel
Qui le monde regist, nous massacre cruel.

Puis il y a des Dieux. Puis le Ciel & la Terre
Vont craindre vn Iupiter terrible de tonnerre!
Non, non, il n'en eſt point: ou s'il y a des Dieux,
Les affaires humains ne vont deuant leurs yeux.
Ils n'ont ſoucy de nous, des hommes ils n'ont cure,
Et tout ce qui ſe faict ſe faict à l'auanture.
Fortune embraſſe tout, la Iuſtice & le bien
N'ont de ces Dieux qu'on croit ny faueur ny ſouſtien.
Scipion s'eſt planté l'eſpee en la poictrine,
Et ſanglant eſlancé dedans la Mer voiſine:
Caton s'eſt arraché les entrailles du corps,
Fauſte & Affrane pris, meurtrierement ſont morts.
Iube & Petree ont faict combatant à outrance,
De leurs mains l'vn à l'autre egale violence.
Noſtre armee eſt rompuë, & les Ours Lybiens
Vont deuorant le corps de nos bons Citoyens.
Noſtre Tyran vainqueur, bouffant de ſa fortune,
Vient ores triompher de la perte commune:
Nous le voyons terrible en vn char eſleué,
Trainer l'honneur vaincu de ſon peuple eſlaué:
Ainſi Rome à Ceſar donne vn pouuoir ſuprême,
Et de Rome Ceſar triomphe en Rome meſme.

Quoy Brute! nous faut il trop craindre le danger,
Laiſſer ſi laſchement ſous vn prince ranger?
Faut-il que tant de gens morts pour noſtre franchiſe
Se plaignent aux tombeaux de noſtre couardiſe?
Et que les peres vieux voiſent diſant de nous,
Ceux-là ont mieux aymé, tant ils ont le cœur mous,
Honteuſement ſeruir, en deſmentant leur race,
Qu'armez pour le pays mourir deſſus la place?
Dy-le. Ie iure par le Ciel, throſne des immortels,
Par leurs images ſainctis, leurs temples, leurs autels:
De ne ſouffrir, vray Brute, auec moy maiſtre entreprendre,
Sur noſtre liberté, ſi ie la puis defendre,

I'ay

I'ay Cesar en la guerre ardantement suiuy,
Pour maintenir son droit, non pour viure asseruy:
Que si empoisonné d'vne ardeur conuoiteuse
Il veut leuer sur nous la main impetueuse,
S'il veut regner dans Rome, & que Pompee desfaict
N'ait esté poursuiuy, sinon pour ceſt effect:
Si ayant terminé ceſte mutine guerre,
L'empire il ne veut rendre à sa natale terre,
Il verra que Decime a iusques aujourd'huy,
Porté pour luy l'estoc qu'il tournera sur luy:
Il verra que ma dextre au sang hayneux souillee,
Sera, quoy qu'il m'en faſche, au sien propre mouillee.

Ie l'ayme cherement, ie l'ayme, mais le droit,
„ *Qu'on doit à son pays, qu'a sa naiſſance on doit,*
„ *Toute autre amour surmonte: & plus qu'enfant que*
„ *Que femme, que mary, noſtre patrie eſt chere (pere*

Cal. *Si ceſte braue ardeur bouillonne en voſtre sang,*
Si vn si franc deſir vous poinct le lie le flanc,
Que ja deſia Decime en sa gorge frappee
N'allons nous courageux enſaigner noſtre eſpee!
Il m'eſt à tard de voir le beau iour eſclairer,
Qu'il meure, & que ſa mort nous face reſpirer.
Il m'eſt, il m'eſt à tard, i'ards, ie bruſle, i'affole,
Que l'on ne le maſsacre, & que l'on ne l'immole.
Aux ombres des occis, que pour la liberté
Le meſchant a priuez de la douce clarté.

Dec. *Poſsible que luy-meſme à l'exemple de Sylle,*
Ayant deſraciné la diſcorde ciuile,
Deſpouillera la force & la grandeur qu'il a.

Cal. *Vous ne verrez que Sylle il reſſemble en cela.*
Sylle eſtant aſſailly de la force aduerſaire,
S'arma pour ſe defendre & de Crime & de Maire:
Les deſit, les chaſſa, puis s'eſtant aſſeuré,
Deueſtit le pouuoir qu'il n'auoit aſſiré,

Ne retint le Royaume: & Cesar au contraire,
Sans auoir ennemy, s'est retté volontaire
Au cœur de l'Italie, & dans le camp de Mars,
Comme vn Brenne barbare, a conduit ses soudars,
A trauersé les Mers, & hardy d'vne armee,
De fieres legions à vaincre accoustumee,
Nous a suiuy par tout, ardant d'exterminer
Tous ceux qui l'empeschoyent de pouuoir dominer,
Et ore, ayant atteint le but de son empriſe,
Iroit-il renoncer à ſa puiſſance acquiſe?
Et ne le faut pas croire, il l'achepte trop cher,
Trop y a trauaillé pour la vouloir laſcher.
Dec. *Encor' n'eſt-il pas Roy portant le diademe.*
Caſſ. *Non, il eſt Dictateur: & n'eſt ce pas de meſme?*
Il peut tout, il faut tout, bref, il eſt Roy, ſinon
Qu'il ne porte d'vn Roy la Couronne & le nom.
Dec. *Il n'eſt point ſanguinaire.* Caſſ. *Il a, bruſlant de*
Deſerté d'habitans la plus part de la terre. {*guerre,*
Ia la Gaule & l'Afrique, & le Pont, & le bord,
De l'Eſpagne eſloigné, où le Soleil s'endort,
L'Italie, l'Emathie, & l'Egypte ſont plaines,
Par ſon fer outrageux de charongnes humaines.
La peſte, la famine, & l'orage des eaux,
Enſemble ne font tant de lugubres tombeaux,
Ny fuſt de Iupiter la tempeſte fumeuſe,
Que de ce monſtre fier la main ambitieuſe.
Dec. *Il ne faut blaſphemer de ceux qu'emporte Mars.*
Caſſ. *Il en eſt homicide auecques ſes ſoldars.*
Dec. *La guerre ſeroit donc des hommes reiettable.*
Caſſ. *Il la faut deteſter s'elle n'eſt raiſonnable.*
Dec. *Il a l'Empire accreu de mainte nation.*
Caſſ. *Mais il l'a ruiné par ſon ambition.*
Dec. *Il a vengé l'outrage à nos anceſtres faicte*
Par la Gaule mutine, ores à nos loix ſuiecte.

Caſſ.

CASS. *Il a mis en danger par sa temerité*
Contre vn peuple innocent, nous & nostre cité,
On le deuoit liurer pour espier la ville,
D'auoir sans cause esmeu l'Allemaigne tranquille.
Il alloit irritant ces nations exprés,
Pour nourrir vn'armee, & s'en aider aprés,
Contre le nom Latin, l'attrainant aguerrie,
Dans Rome pour rauir sa belle seigneurie.
Comme vn qui veut paroistre honorable des siens,
Pour le prix de la luite, aux ieux Olympiens,
Deuant qu'entrer en place oingt les espaules d'huyle,
S'exerce longuement pour estre plus agile.
Les Gaules à Cesar estoyent vn auant-ieu,
Du discord citoyen, qu'il a despuis esmeu,
Pour se faire Monarque, aprenant à combattre
Vn peuple qui ne veut au seruage s'esbatre.
DEC. *Laissez finir la guerre, alors on cognoistra*
S'il veut tenir l'Empire, ou s'il s'en demettra.
CASS. *Non, non, iamais, iamais, Decime, il aime*
Par trop ardentement la puissance supreme,
Mais tandis que Cassie aura goutte de sang
En son corps animaux, il voudra viure franc,
Il fuira le seruage ostant la tyrannie,
Où l'ame de son corps il chassera bannie.
DEC. *Tout ame genereuse indocile à seruir,*
Deteste les tyrans. CASS. *Ie ne puis m'asseruir,*
N'y voir que Rome serue, & plustost la mort dure
M'enferre mille fois, que viuant ie l'endure,
Les cheuaux courageux ne maschent point le mors
Suiets au cheualier qu'auecques grands effors:
Et les taureaux cornus ne se rendent domptables
Qu'à force pour paistrir les plaines labourables.
Nous hommes, nous Romains, ayant le cœur plus mol,
Sous vn ioug volontaire, irons ployer le col?

Rome ſera ſuiette, elle qui les Prouinces
Souloit aſſuiettir, aſſuiettir les Princes?
O choſe trop indigne! vn homme effeminé,
Que le Roy Nicodeme a tousiours mutiné,
Commande à l'vniuers, à la terre tient bride,
Et maiſtre donne loy au peuple Romulide,
Aux enfans du Dieu Mars, & perſonne ne prend
Volonté d'eſſayer vn opprobre ſi grand,
D'eſſayer ceſte tache! O Brute! ô ſeruilie
Qu'ores vous nous laiſſez vne race anilie!
Brute eſt viuant, il ſçait, il voit, il eſt preſant,
Que ſa chere patrie en va tyranniſant:
Et comme s'il n'eſtoit qu'vne vaine ſemblance
De Brute ſon ayeul, non ſa vraye ſemence,
S'il n'auoit bras ny mains, ſens, ny cœur, pour oſer,
Simulachre inutile, aux tyrans s'oppoſer,
Il ne fait rien de Brute, & d'heure en heure augmẽte,
Par trop de laſcheté la force violente.
C'eſt trop long temps ſouffert, c'eſt par trop enduré,
L'on deut auoir deſia mille fois conjuré,
Mille fois prins le fer, mille fois mis en pieces
Ce Tyran, pour venger nos publiques detreſſes.

Chœur.

„ *CEluy qui d'vn courage franc,*
„ *Prodigue vaillamment ſon ſang,*
„ *Pour le ſalut de la patrie,*
„ *Qui ſa vie entretient exprés,*
„ *Pour meurtrir les Tyrans pourprés*
„ *Sans crainte qu'elle ſoit meurtrie:*
„ *Et qui au trauers des conſeaux,*
„ *Des flammes, & des gouffres d'eaux,*
„ *Aſſeuré dans ſon ame braue,*
„ *Les va tuer entre les dars*

„ *De*

„ De mille esclaues de Sidars,
„ Deliurant la franchise esclaue.
„ Comme vn peuple ne tombe pas
„ De la mort gloute le repas:
„ Son renom porté par la gloire
„ Sur l'aile des siecles futurs
„ Franchira les tombeaux obscurs
„ D'vne perdurable memoire.
„ Les peuples qui viendront apres
„ Luy feront des honneurs sacrez,
„ Et chasque an la ieunesse tendre
„ Ira le chef de fleurs orné,
„ Chanter au beau iour retourné
„ Dessus son heroïque cendre.
„ Ainsi les Dieux Athemens,
„ Qui du col de leurs citoyens
„ Ont la seruitude arrachee,
„ Vinront touſiours entre les preux,
„ Et iamais au sepulchre creux
„ Ne sera leur gloire cachee.
„ Le peuple, qui ne satisfait
„ Que d'ingratitude au bienfait,
„ De ceux le merite guerdonne,
„ Qui pour le deliurer des mains
„ De quelques Tyrans inhumains,
„ Mettent en danger leur personne.
„ Et Iupiter pere de Ious,
„ Vomissant son iuste courroux
„ Sur les superbes diadesmes,
„ Faict à fin de les malheurer,
„ Contre ceux souuent conjurer
„ Leurs enfans, & leurs femmes mesmes.
„ Ne dois-tu pas craindre vn chacun,
„ Toy qui te fais craindre au commun?

„ *La crainte que la haine engendre,*
„ *Importune nous poursuiuant,*
„ *A beaucoup d'hommes fait souuent*
„ *Beaucoup de choses entreprendre.*
„ *O combien les Rois sont couuerts*
„ *Tous les iours de hazards diuers!*
„ *Qu'au fort est subiette leur vie!*
„ *Pressant vne pauure Cité,*
„ *En estroite captiuité,*
„ *Qui ne leur doit estre asseruie.*
„ *Peu de tyrans selon le cours*
„ *De nature ferment leurs iours:*
„ *Plustost par les poisons coüardes*
„ *Ils meurent traistrement surpris:*
„ *Plustost par les peuples aigris,*
„ *Et plustost par leur propres gardes.*
„ *Celuy vit bien plus seurement,*
„ *Qui loin de tout gouuernement*
„ *Caché dessous vn toict de chaume,*
„ *Sans rien craindre & sans estre craint,*
„ *Incognu n'a l'esprit attaint*
„ *Des troubles sanglans du Royaume.*

Cesar. M. Antoine.

Cesar.

O superbe cité, qui vas leuant le front
Sur toutes les citez de ce grand monde rond:
Et dont l'honneur gaigné par victoires fameuses
Espouuantes du ciel les voutes lumineuses!
O sourcilleuses tours! ô coustaux decorez!
O palais orgueilleux! ô temples honorez!
O vous murs que les Dieux ont maçonez eux-mesmes
Eux-mesmes cestoffez de mille diadesmes,

Ne

Ne ressentez-vous point le plaisir en vos cœurs,
De voir vostre Cesar le vaincueur des vaincueurs,
Accroistre vostre Empire, auecques vos loüanges,
Par tant de gloire acquise aux nations estranges?
O beau Tybre, & tes flots de grand' aise ronflans,
Ne doublent ils leur crespe à tes verdureux flancs,
Ioyeux de ma venue? & d'vne voix vagueuse
Ne vont ils annoncer à la mer escumeuse
L'honneur de mes combats? ne vont, ne vont tes flots
Aux Tritons mariniers faire bruire mon los.
Et au pere Occean se vanter que le Tybre
Roulera plus fameux que l'Eufrate & le Tygre?
Ia presque tout le monde obeyt aux Romains:
Ils ont presque la mer & la terre en leurs mains:
Et soit où le Soleil de sa torche voisine
Les Indiens perleux au matin illumine,
Soit où son char lassé de la course du iour
Le Ciel quitte à la nuict qui commence son tour:
Soit où la mer glacee en cristal se resserre,
Soit où le chaud rostist l'estomach de la terre,
Les Romains on redoute: & n'y a si grand Roy
Qui au cœur ne fremisse oyant parler de moy.
Cesar est de la terre & la gloire & la crainte,
Cesar des vieux guerriers a la loüange estainte:
Taise les Scipions, Rome, & les Fabiens,
Les Fabrices, Metels, les vaillans Deciens,
Cesar à plus qu'eux tous emporté de batailles,
Plus de peuple dompté, plus forcé de murailles:
Cesar va triomphant de tout le monde entier,
Et tous à peine ils ont triomphé d'vn cartier.
Les Gaulois qui iadis venoyent au Tybre boire,
Ont veu boire sous moy les Romains dans le Loire:
Et les Germains affreux, naïs au mestier de Mars,
Ont veu couler le Rhin dessous mes estendars.

Les

Les Bretons enfermez au Royaume liquide,
Du marinier Neptune, ont pris de moy la bride,
Prosternez à mes pieds les Iberes lointains,
Les Mores desloyaux, les Numides soudains,
Ceux que l'Euxin ondoye, & les peuples farouches,
Qui recoyuent le Nil regorgeant par sept bouches,
Ont fleschy dessous moy mesme ceste Cité
Qui presque l'vniuers tient en captuité,
Ployé dessous ma force: & ce guerrier mon gendre,
Qui voulut imprudent à ma gloire se prendre.
Ce grand Mars de Pompé, de qui le beau renom,
Et les gestes estoyent ja plus grands que son nom,
A son dam esprouua par vne seule amorce,
Que i'auois plus que luy d'heur, de cœur & de force:
Quand les Thessales champs rougirent sous les corps
De tant de concitoyens dedans les armes morts,
Et que luy coustumier de vaincre & mettre en fuite,
Fut vaincu, fut chassé, sa troupe deconfite.
Ore ce Scipion qui fier d'estre venu
De ce grand Affricain aux armes si cogneu,
S'est osé affronter à mes bandes guerrieres
Sur le bord de Libye aux plaines sablonnieres,
A perdu son armee, & luy trop inhumain,
Pour ne sembler vaincu s'est occis de sa main.
Or triomphons Antoine, & aux Dieux rẽdõs graces,
D'auoir de nos haineux rabbatu les audaces:
Allons au Capitole. AN. *Allons, braue Cesar,*
Couronnez-vous la teste, & montez dans le char:
Le peuple impatient forcene par la ruë,
Et auecque liesse à la porte se ruë
Pour voir son Empereur, que la bonté des Dieux
Apres tant de hazards luy rend victorieux.
Ces l'atteste Iupiter qui tonne sur la terre,
Que contraint malgré moy i'ay mené ceste guerre,

Et

Et que victoire aucune ou l'apperçoy gesir
Le corps d'vn citoyen, ne me donne plaisir:
Mais de mes ennemis l'enuie opiniastree,
Et le malheur Romain m'a contraint de combatre.
Ant. *Ils vouloyent vostre gloire abatre, & le destin*
A renuersé l'effect de leur vouloir mutin.
Vostre los merité s'est accreu de la honte
D'eux, qui de vos vertus ne vouloyent faire conte.
Ainsi touſiours aduienne aux hommes enuieux.
Ceſ. *Ie n'ay iamais penſé leur eſtre iniurieux,*
Mais bien ie n'ay voulu que ma grandeur nouuelle
Souffrit authoriſer vne grandeur ſur elle:
Ainſi que n'eſt Ceſar d'aucun inferieur,
Ceſar ne peut ſouffrir aucun ſuperieur.
Ant. *Or' ils ſont deſconfit, & ſur la terre dure*
La pluſpart eſtendus ſont de corbeaux paſture:
Mais ie crains que trop bon vous en aillez ſauuer
Qui voudront contre vous trautrement s'eſleuer.
Ce. *Qu'y ferions nous, Antoine? Ils iront à l'Eſpagne*
Se ioindre aux exilez qui tiennent la campagne,
Où le mauuais Démon les va guidant, afin
De trouuer, obſtinez, vne ſanglante fin.
Ant *Ie ne crains pas ceux-là qui courent à l'eſpee,*
Et qui pour y mourir ont l'Eſpagne occupee.
Ceſ *Qui donques craignez-vous?*
Ant. *Ie crain ceux qui meſchans*
Ne vous ayant peu vaincre ouuertement aux champs,
Braſſent ſecrettement en leur ame couarde
De vous meurtrir à l'aiſe, eu ne vous donnant garde.
Ceſ. *Ceux conſpirer ma mort, qui la vie ont de moy?*
Ant. *Aux ennemis dompteż il n'y a point de foy.*
Ceſ. *En ceux qui vie & biens de ma bonté receoyuent?*
Ant. *Voire mais beaucoup plus à la patrie ils doiuent.*
Ceſ. *Penſent-ils que ie ſois ennemy du pays?*

Ant,

Ant. *Mais cruel rauisseur de ses droits enuahis:*
Ces. *I'ay à Rome soumis tant de riches Prouinces.*
Ant. *Rome ne peut souffrir commãdement de Princes.*
Ces. *Qui s'opposera plus à mon authorité?*
Ant. *Ceux qui de force on fait viure en captiuité.*
Ces. *Ie ne crains point ceux-la qui restẽt de la guerre.*
Ant. *Ie les crains plus que ceux qu'en seuelist la terre.*
,, Ces. *On fait bien d'ennemis quelquefois des amis.*
,, Ant. *On fait plus aisément d'amis des ennemis.*
,, C. *On gaigne par bien faits les cœurs les plus sauua-*
,, A. *On ne sçauroit flechir les resolus courages.* (*ges.*
Ces. *Et si bien fait aucun nos citoyens n'espoint,*
De qui n'auray-ie peur? A. *De ceux qui ne sont point.*
Ces. *Quoy? tueroy-ie tous ceux de qui i'ay desiance?*
Ant. *Vous n'aurez autrement la vie en asseurance.*
Ces. *I'aymerois mieux plustost du tout ne viure pas,*
Que ma vie asseurer auec tant de trespas:
I'ay trop peu de soucy de prolonger mon heure,
Ie veux viure si bien que mourant ie ne meure,
Ains que laissant la tombe à mon terrestre faix,
Ie vole dans le ciel sur l'aile de mes faicts:
Puis n'ay ie assez vescu pour mes tours, pour ma gloi-
Puis-ie trop tost aller dans le Cocyte boire? (re?
Hastiue ores ne peut la mort siller mes yeux.
,, *Celuy trop tost ne meurt qui mort victorieux.*
Ant. *Assez pour vostre los a duré vostre vie,*
Mais non pour vos amis, ny pour vostre patrie:
Quand vous auriez les ans du Pylien Nestor,
Ce nous seroit trop peu, vous deuriez viure encor.
Ce. *Nos tours sont limitez qu'on ne sçauroit estendre.*
Ant. *On les accourcist bien par faute d'y entendre.*
Ce. *Les Dieux & la fortune ont soin de nous garder.*
Ant. *Sur l'attente des Dieux ne se faut hazarder.*
C. *Que feray-ie autre chose?* An. *Ayez à vostre porte*

Et

Et à l'entour de vous vne garde bien forte.
Ce. Il n'eſt telle ſeurté que l'amitié des ſiens.
An. Il n'eſt telle rancueur qu'elle eſt de Citoyens.
Ce. Il vaudroit mieux mourir que viure en deffiance.
An. Souuent ſe deffier eſt eſtimé prudence.
Ce. La vie qui n'eſt point en ce paoureux ſoucy,
N'eſt ſeulement heureuſe, ains la mort l'eſt auſſi.
La mort qu'on ne preuoit, & qui ſur nous ſe darde
D'vn effort improueu ſans qu'on s'en prenne garde,
Me ſemble la plus douce, & s'il plaiſoit aux Dieux,
Que ie mouruſſe ainſi, i'en mourroy beaucoup mieux,
La crainte que l'on a d'vn mal tant ſoit extreme,
Trouble plus vn eſprit que ne faict le mal meſme.

Chœur de Ceſariens.

O Beau Soleil qui vient viant
Des bords perleux d'Orient,
Durant ceſte iournee
De clarté rayonnee.
Garde de ciuile fureur
Le chef de ce grand Empereur,
Qui de l'Afrique noire
Apporte la victoire.
Et toy de qui douce Venus,
Les Eneades ſont venus,
Ta faueur ne recule
De la race d'Iule.
Ains fay que luy ton cher enfant
Entre ſon peuple triomphant
Repouſſe de la terre
Les tiſons de la guerre.
Que bien tard, quittant le ſoucy
De nous qui l'adorons icy
Nouuel aſtre il eſclaire

Nos

A nos murs salutaire.
Io que son grand front guerrier
Soit tousiours orné de Laurier,
Et ses belles statues
De Lauriers reuestues.
Io que par tous les Cantons
On n'apperçoiue que festons:
Qu'à pleines mains on ruë
De fleurs emmy la ruë.
Il a vaincu ses ennemis,
Il les a tous en route mis,
Puis sans meurtrir personne
A chacun il pardonne.
,, Aussi les bons Dieux, le support
,, De tous ceux à qui l'on fait tort,
,, Sont tousiours aduersaires
,, Des hommes sanguinaires.
,, Iamais ils n'allongent leurs iours,
,, Ains les accourcissent tousiours,
,, Et font tomber leur vie
,, En leur main ennemie.
Cesar priué par ses hayneurs,
Citoyen, des communs honneurs,
Contraint de se defendre
Alla les armes prendre.
La seule enuieuse rancueur
Qui leur espoinçonnoit le cœur
Pour sa gloire soudaine,
Alluma ceste hayne.
Meschante Enuie, hé que tu fais
D'encombre à ceux que tu repais,
Que ton poison leur verse
Vne langueur diuerse!
,, Il tourne le sang de leur cœur,

,, En

„ *En vne iaunaſtre liqueur,*
„ *Qui par tuyaux chemine*
„ *Le long de leur poictrine.*
„ *L'eſtrangere proſperité*
„ *Leur eſt infelicité:*
„ *La triſteſſe les mange*
„ *Au ſon d'vne loüange.*
„ *Ny de Phœbus l'œil radieux,*
„ *Ny le repas delicieux,*
„ *Ny le ſomme amiable*
„ *Ne leur eſt agreable.*
„ *Ils ne repoſent iour ne nuict,*
„ *Touſiours ce bourreau les pourſuit,*
„ *Qui leur mord les entrailles.*
„ *De pinçantes tenailles.*
„ *Ils portent les flambeaux ardans*
„ *D'vne Tiſiphone au dedans,*
„ *Leur ame eſt becquetee*
„ *Comme d'vn Promethee.*
„ *La playe ne ſe ferme point,*
„ *Elle eſt touſiours en meſme poinct:*
„ *De Chiron la ſcience*
„ *N'y a point de puiſſance.*

ACTE

ACTE V.

Le Messager. Cornelie. Le Chœur. Messager.

MAlheureux que ie suis! entre mille dangers
De fer, de feu, de sang, & de flots estrangers,
Entre mille trespas, entre mille trauerses
Que i'ay souffert sur terre, & sur les ondes perses:
La Parque me desdaigne, & i'ay veu tant de fois
La mort bouillante au meurtre entrer sous les harnois!
I'ay veu deuant mes yeux en ceste dure guerre
Tant de corps estendus, d'hommes ruez par terre,
Tant de braues Seigneurs! & toy sur tous, & toy
Scipion mon cher maistre autheur de mon esmoy!
Et ie vis miserable, & la mort assouuie
De tant de noble sang, n'a cure de ma vie!
Co. *Hé Dieux! tout est perdu.* Ch. *Scipion est de faict:*
Mais le malheur n'est pas si grand comme on le faict:
Oyez-le vn peu, Madame. Cor. *O Fortune cruelle!*
Mess. *Et encor il me faut en porter la nouuelle!*
Le dueil de Cornelie! hà que i'en ay grand
Ma premiere maistresse accroistra de moitié.
Co. *Hé pauurette! que n'ay-ie abandonné le monde?*
Que ne suis-ie desia sous la terre profonde?
O douleur! ô chetiue! Ch. *Est-ce le braue cœur*
Qu'il faut contre vn destin qui monstre sa rigueur?
Soyez plus magnanime, & que le dueil, Madame,
Comme d'vn peuple abiect vostre raison n'entame.
Possible que la route est moindre que le bruit,
Escoutons-le parler. Co. *Helas! tout est destruit,*
Or adieu mon cher pere. Ch. *Il s'est sauué, peut estre.*
Mess. *Mais n'entends-ie pas la fille de mon maistre?*

Quels

Quels souſpirs, quels ſanglots, quels regrets, q̃lles pleurs
Souffrons-nous, Cornelie, à plaindre vos malheurs?
Co. *Où eſt ton Empereur?* Me. *Où ſont nos Capitaines?*
Où ſont nos legions, où tant d'ames Romaines!
Les terres & les mers, les Vautours, les Corbeaux,
Les Lyons & les Ours leurs ſeruent de tombeaux.
Co. *O miſerable!* Ch. *Helas! qu'ores le ciel ſe monſtre*
Contre ceſte maiſon chargé de malencontre.
Cor. *Venez me prendre, ô Parque.* Ch. *Et pourquoy*
plorez-vous?
Il eſt mort vaillamment, eſt-il pas mieux que nous?
Cor. *Or conte Meſſager.* Ch. *Son treſpas magnanime*
Vous pourra conſoler du tourment qui vous lime.
Cor. *Conte nous ſa deſfaicte, & quel dur accident*
A rompu tant de peuple aux combats ſi ardent.
Me. *Ceſar qui cognoiſſoit le cœur de ſes gendarmes,*
Et leur bouillante ardeur de s'eſprouuer aux armes,
Ne cherchoit qu'à combatre, & de tout ſon effort
Tâchoit eſcarmouchant de nous tirer du fort.
Souuent pour irriter nos bandes caſanieres
Il s'en venoit donner iuſques dans nos barrieres,
Iuſques dans la tranchee, appellant nos ſoldars,
Qui ſe tenoient fermez, & laſches, & coüards.
Mais voyant à la fin que toutes ſes amorces
N'induiſoient noſtre chef d'auanturer ſes forces,
Ains que le coſtoyant & ſuiuant nuict & iour
Le cuidoit à la longue ennuyer du ſeiour,
Faict marcher ſon armee, & toute nuict chemine
Les armes ſur le dos, iuſques à la marine.
Se treuue deuant Tapſe, & à ſes gens laſſez
L'a fait dés le iour meſme enceindre de foſſez.
Faict eſleuer des tours, s'y campe, & delibere
Par force l'enleuer des mains de l'aduerſaire.
Scipion' n'eut pluſtoſt aduis de ſon deſſein

Qu'a

Qu'ayant peur pour la place, il marche soudain,
Cognoissant de combien importoit telle ville
Et qu'auec peu de gens y commandoit Virgile.
Tout respand par les champs, comme vn camp mesnager
De cauerneux Fourmis venus pour fourrager,
Lors que l'hiuer prochain ses froidures apreste,
Ils sortent de leur creux, ils se iettent en queste,
La terre en est couuerte, & ne peut-on marcher
Qu'on n'en face a milliers sous les pieds eschacher.
Ainsi nos bataillons s'argus sur l'arene
Pour suiure l'ennemy couuroient toute la plaine:
Or de Tapse approchans nous fut mons de fossez
Pour retraitte du camp, si nous estions forcez:
Puis sortons, & Cesar, que le seiour trauaille,
Nous voyant sur la plaine ordonnez en bataille,
En saute d'allegresse, & aux meurtres voué
Court vestir le harnois qui craquette enroué.
Cesar auoit conduit vne armee en Affrique
D'hõmes, qui n'auoient rien que la targe & la picque
Le fer dessus le dos: mais qui d'vn braue cœur
Bataillans sçauoient faire vn Colonnel vaincueur.
Ils sortirent aux champs, sinon quelque partie,
Qui demeure au fossé de peur d'vne sortie.
Cesar les met en ordre, & chasque regiment
De parolle encourage à faire vaillamment,
Remonstre, qu'il ne faut qu'vn vieil soldat redoute
L'effort d'vn ennemy tant de fois mis en route:
Qui ja songe à la fuyte, & qui tout barassé
Ne soustiendra iamais s'il se voit enfoncé.
Tandis nostre Empereur, d'vn armet effroyable
Pressant ses blancs cheueux & son front venerable,
Couuert d'vn fort plastron, la targue en vne main,
Le coutelace en l'autre, alloit d'vn œil serain
Visiter tous ses rangs, les preschoit à combatre,

A chas

A charger, soustenir d'vn cœur opiniastre.
Ores (ce disoit-il) est venu le beau tour
Qu'il faut que la Patrie esprouue nostre amour:
Voicy (mes compagnons) le beau tour, voicy l'heure,
Qu'il conuient que chacun ou soit libre, ou qu'il meure:
De ma part ie ne veux d'ancien Senateur,
D'Empereur, de Consul deuenir seruiteur.
Ie vaincray brauement, ou sera ceste espee
(Et luy brilloit au poing) de dans mon sang trempee.
Nous ne combattons point pour rauir les thresors,
Nous ne combattons point pour eslargir nos bords,
Pour vne gloire acquerre, & laisser estoffes
Aux races aduenir nos masles de trophees:
Mais bien nous combattons pour nostre liberté,
Pour le peuple Romain, par la crainte esuenté.
Nous combattons, enfans, pour nostre seule vie,
Pour les biens, les honneurs, les loix, & la patrie.
Ores le bien, l'Empire, & l'estat des Romains,
(Le vray prix du vainqueur) balance entre vos mains.
Pensez comme auiourd'huy les matrones pudiques
Inuoquent les bons Dieux dans nos temples antiques,
Les yeux battus de pleurs, afin que leur vouloir
Soit de fauoriser à nostre sainct deuoir.
Ie voy Rome en horreur, en triste solitude,
Et les vieux Senateurs gemir leur seruitude:
Ie les voy, ce me semble, & que tous larmoyeux
Ils leuent des mains nous & le cœur & les yeux.
Or sus, monstrons nous donc dignes de nos ancestres,
Combattons de tel cœur que demeurions les maistres:
Que ce braue Tyran, percé de part en part,
Tombe mort en la presse au pied de son rampart:
Et que ses bataillons comme touchez d'vn foudre,
Renuersez par monceaux enfanglantent la poudre.
Ainsi dist, & ses gens crians tous à la fois,

De

Et ceux qui degoutoyent, enſanglantez du tout,
Voyoit ceux qui tomboyent chancelans de foibleſſe,
Et ceux qui treſpaſſoyent eſtendus dans la preſſe:
Les pouſſoit, enflamboit, les empliſſoit d'horreur:
Comme quand Alecton va ſouflant la fureur
Aux entrailles d'Oreſte, & qu'vne torche ardante
Luy e'allume au dedans ſa coulpe renaiſſante.
Car adonc, comme eſpoints de picquants aiguillons:
Serrez pied contre pied ſes guerriers bataillons
Vont la teſte baiſſee, & fermes ſur leurs piques
Ouurent de grand effort les phalanges Lybiques:
Rendent tout, rompent tout, renuerſent tempeſtueux
Tout ce que faiſant teſte ils trouuent deuant eux.
Nos gens prennent la fuite, & ne peut la priere
Ny l'exemple des Chefs arreſter leur carriere:
Ils courent eſperdus comme aux champ Calabrois,
Quand trois loups affamez qui deboſquent d'vn bois,
Donnent dans les brebis, les fuyardes s'eſpandent
Aux yeux de leurs bergers, qui hardis les defendent.
COR. O fortune cruelle! MeſſI. On ne reſiſta plus:
Tout fut ſoudain remply d'vn deſordre confus,
De meurtre, de carnage, & les bandes entieres
Trebuchoyent plus eſpois que iauelles blatieres.
On ne voyoit qu'horreur, que ſoldards encombrez
Sous le faix des cheuaux, que de corps deſmembrez,
Nageant dans leur ſang propre, & des pilos dreſſees
D'hommes qui gemiſſoyent, ſous les armes preſſees,
Coulant comme vne eſponge, ou l'amas raiſineux,
Qu'vn peſant faix eſcache en vn preſſouër vineux.
Aux vns vous euſſiez veu la teſte mi-partie
Et la cerueſle aupres qui tremblotoit ſortie:
Les vns percez à iour: les autres ſouſtenoyent
De leur mourãtes mains leurs boyaux qui trainoyent:
Aux vns la cuiſſe eſtoit, ou l'eſpaule abatuë,

Ou se tiroient du corps vne fleche pointuë:
Aucuns naurez à mort, renuersez sur les reins,
Crioyent misericorde, estendans les deux mains
Au barbare ennemy, qui l'oreille estoupee
Fremissant de fureur mettoit tout à l'espee.
Ce qui peut eschapper en fuyant, print party
De regagner le camp dont il estoit party:
Mais y voyant entrer l'ennemy peste meste,
Qui les alloit hachant comme espics sous la greste,
Tira droit vers le fort où Iube se campoit,
Mais las! desja Cesar de malheur l'occupoit,
Doncques desesperez de se pouuoir defendre,
Mettant les armes bas offrirent de se rendre
Au gendarme espandu, qui d'vn cœur endurcy
Les aima mieux tuer que les prendre à mercy.
CO. *Et Scipiõ mon pere?* M. *Apres qu'il vit l'esclãdre,*
Et ses gens desconfits par la plaine s'espandre:
Qu'il veit son labeur vain à les rencourager
De se rejoindre ensemble, afin de recharger,
Les ennemis sur eux fondre comme vn tonnerre,
Rompre ses bataillons, ses enseignes par terre,
Et desja les monceaux croistre de toutes parts,
Le chemin empesché des corps de ses soldars:
S'arracha de la foule, & regrettant sans cesse
La souspirable mort d'vne telle ieunesse,
Chemina vers le port, où ses vaisseaux trouuant
S'embarqua, puis fit voile à la mercy du vent.
Or estoit son dessein d'aborder en Espagne,
Pour refaire vn armee, & tenir la campagne:
Mais comme le malheur pire nous suit touſiours,
La tourmente le prit au milieu de son cours:
Le ietta pres d'Hippone, où la flotte aduersaire,
Ceste coste escumant faisoit course ordinaire,
Qui les voyans à l'ancre auec peu de vaisseaux,

Assiegé de la terre, & du vent, & des eaux,
L'innumerable furie, enfonçant en peu d'heures,
Que dura le combat, ses nauires meilleures:
Le sien fut assailly, qui debatu long temps
Fist terminer la vie aux meilleurs combatans!
Là ce qui nous restoit de noblesse Romaine
Mourut l'espee au poing deuant son Capitaine,
Lors voyant Scipion son Nauire entr'ouuert,
De feu, de fer, de sang, & d'ennemis couuert,
Ses gens mis aux cousteaux, le ciel, l'onde, & la terre,
Et les Dieux conjurez à luy faire la guerre,
Se retire à la poupe, & d'vn visage franc
Regardant son estoc qui rougissoit de sang,
Dit: Puis que nostre cause est par les Dieux trompee,
Ie n'ay plus de recours qu'à toy ma chere espee,
Qu'à toy mon dernier bien: i'auray de toy ceste heur
De ne me voir iamais de libre, seruiteur.
Il n'auoit acheué, que d'vne main cruelle
Il se la plante au corps iusques a la pommelle,
Le sang chaud & fumeux sortit en bouillonnant:
Ie le vey chanceller, i'accour incontinent,
Et le cuide embrasser, mais luy craignant de viure
Es mains de l'ennemy qui le venoit poursuiure,
S'auance sur le bord, & roidissant les bras
Se iette dans la mer la teste contre bas.

COR. *O Dieux cruel.! ô Ciel! ô fieres destinees!*
O Soleil lumineux, qui dores nos iournees!
O flambeaux de la nuict pleins d'infelicitez!
Hecate triple en noms, & triple en deitez!
Arrachez moy la vie, estouffez-moy chetiue,
Ou dans les creux Enfers poussez moy toute viue:
Tirez moy de ce monde, & qu'entre les esprits
Ie face resonner les abysmes de cris.
Miserable, dolente, en destresse plongee,

Foison

Foisonnant en malheurs & de malheurs rongee,
Que feray-ie helas? où auray ie recours
Pour venger mon outrage, ou pour clorre mes iours?
Venez. Dires, venez, venez noires Furies,
Venez, & dans mon sang soyez tousiours nourries.
Le tourment d'Ixion, l'Aigle de Promethé,
Le roc qui est sans fin par Sisyph remonté
Soit ma peine eternelle, & que la gesne entee
Au dedans de mon cœur, soit de mon cœur ostee,
Ie souffre miserable, helas! ie souffre plus
Qu'ils ne font tous ensemble aux infernaux palus,
O destin plein d'encombre! ô misere fatale,
Tombant sans nostre faute aux hommes inegale!
Qu'ay-ie faict contre vous, dictes Ciel punissant,
Que vous puis-ie auoir faict en mon aage innocent,
Quand ie perdy mon Crasse? & qu'ay ie faict encore
Pour auoir veu meurtrir mon Pompé que ie plore!
Mars qu'ay-ie faict d'horrible, helas! qu'ay-ie commis,
Pour te perdre mon pere entre tes ennemis?
Au moins Ciel permettez, permettez à ceste heure,
Apres la mort des miens que moy-mesme ie meure,
Poussez moy dans la tombe, ores que ie ne puis
Vefue de tout mon bien receuoir plus d'ennuis:
Et que vous n'ayez plus, m'ayant rauy mon pere,
Rauy mes deux maris, subiect pour me desplaire.
Or toy (ô bien-heureuse) à qui la douce mort
A faict, prenant ta vie, vn salutaire effort,
Tu ne dois deformais, cruelle Iulie,
Vanger d'vn cœur ialoux ton tort sur Cornelie,
Mets fin à ton cholere, ombre sacree, & voy
Quel malheur i'ay d'auoir fille, entreprins sur toy,
Voy ma dure langueur, possible l'ayant veuë
Tu seras despité toy-mesme toute esmeuë,
Et te repentiras (si tu n'as bien le cœur

Plus que d'vne Tygresse enyuré de rigueur)
D'auoir ton Adraſtee attiſé ſi cruelle
Au cœur de ton Ceſar pour vne faute telle:
Et par luy fait dreſſer tant de ſanglans tombeaux,
Pour auoir ton eſpoux rallumé les flambeaux
De ta couche deſerte, indignement ialouſe
Contre l'heur, vſurpé d'vne ſeconde eſpouſe.
Ch. *Iamais y eut-il ville où la calamité*
Fiſt ſi cruel ſeiour qu'ore en ceſte Cité?
Fut iamais Republique, où le peuple on veit eſtre
Fuyant la liberté, ſi deſireux d'vn maiſtre?
Cor. *O Dieux qui de Carthage euſtes iadis ſoucy,*
Par nos premiers ayeulx deſtruicte ſans mercy,
Quand le deſtin contraire aux phalanges d'Afrique,
Mis à pieds contre-mont ſa belle Republique,
Que le fer impiteux abbatit à grand tas
Ses guerriers nourriſſons enuoyez au treſpas:
Que ſes palais dorez, la flamme au pied tomberent,
La mer rougit de ſang, vos ſainctz Temples fumerent:
Ore Dieux Afriquains, ore eſt venu le temps
Que de nous reuenger deuez eſtre contens,
Et contens les eſprits de ces vieux Capitaines,
Qui vaincus ont paſſé par les armes Romaines,
Les Hannons, Amilcars, Aſdrubals, & ſur tous
Hannibal, qui rendit Thraſymene ſi roux.
Ores les meſmes champs, qui ſous leurs corps gemirent,
Deſſous les corps Romains accrauantez ſouſpirent:
Nous empourprons leur terre, & allons immolant
Nos corps à leurs tombeaux, leur ruyne eſgalant:
Et comme vn Scipion renuerſa leur puiſſance,
Ils ont vn Scipion dont ils prendront vengeance.
Ch. *Pleurons, ô troupe aymee, & qu'à iamais nos yeux*
En noſtre ſein mourant, decoulent larmoyeux:
Pleurons, & de ſouſpirs faiſons groſſir les nuës,

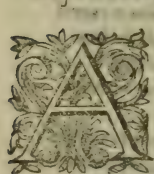
Fai

Faisons l'air retentir de plaintes continuës,
Battons nous la poictrine, & que nos vestemens
Deschirez par lambeaux, tesmoignent nos tourmens.
Que nos cheueux retors d'vne soigneuse cure,
Tombent de nostre chef flotans à l'aduenture,
Sans richesse, sans art, que l'or qui iauniſſoit
De perles eſclairé, loin de nos temples soit.
COR. *Las! que feray-ie plus? O mes compagnes cheres*
Viuray-ie helas! viuray-ie en ces douleurs ameres,
Vefue de mes espoux, de mon pere, & du bien
Qu'auoit en liberté mon lignage ancien?
Las! me faudra-il voir la maison de Pompee,
Maison de tant d'honneur, par Antoine occupee?
Voir les beaux ornemens que le monde soubmis
Luy auoit amaſſez, orner ses ennemis?
Vendre sous vne picque, & voir mettre en criees
De mille nations les richesses triees?
Meurs pluſtoſt Cornelie: & pour mourir ton corps
Ne fay que ces deux chefs en vain paroiſſent morts:
Qu'on ne triomphe d'eux en eternel diffame.
Sur toy fille de l'vn, & de l'autre la femme.
Mais las! ſi ie treſpaſſe ains que d'auoir logé
Dans vn sombre tombeau mon pere ſubmergé
Qui en prendra la cure? iront ſes membres vagues
A iamais tourmentez par les meurtrieres vagues?
Mon pere ie viuray, ie viuray mon eſpoux,
Pour faire vos tombeaux, & pour pleurer ſur vous
Languiſſante, chetiue, & de mes pleurs fameuſes
Baigner plaintiuement vos cendres genereuſes,
Puis ſans humeur, ſans force, empliſſant de ſanglots,
Les vaſes bien-heureux que vous tiendront enclos,
Ie vomiray ma vie, & tombant legere ombre,
Des eſprits de la bas i'iray croiſtre le nombre.

FIN.

M. ANTOINE, TRAGEDIE.

A MONSEIGNEVR DE Pibrac, Conſeiller du Roy, en ſon priué Conſeil, Preſident en ſa Cour de Parlement, & Chancelier de Monſieur, frere de ſa Maieſté.



QVI doy-ie plus iuſtemẽt preſenter de mes poëmes qu'à vous, Monſeigneur, qui les auez le premier de tous fauoriſez, leur dõnãt hardieſſe de ſortir en public? Et qui vous meſmes, nous traçant le chemin de Pierie, y allez ſouuẽt chãter des vers, dõt la nombreuſe perfectiõ, & ſaincte Maieſté rauit nos eſprits, eſtõnez d'ouïr de ſi doctes merueilles. Mais ſur tout, à qui mieux qu'à vous ſe doiuent addreſſer les repreſentatiõs Tragiques des guerres ciuiles de Rome? qui auez en telle horreur nos diſſentions domeſtiques, & les malheureux troubles de ce Royaume, auiourd huy deſpoüillé de ſon ancienne ſplen

ſplendeur, & de la reuerable Majeſté de nos Rois, prophanee par tumultueuſes rebellions. Pour ces cauſes, Monſeigneur, & à fin de conioüir auec toute la Frãce de la nouuelle dignité, dõt noſtre bon Roy a n'agueres, pour le biẽ de ſon peuple, & ornement de ſa Iuſtice, liberalement decoré voſtre vertu, ie vous conſacre ce Marc Antoine, chargé de ſon autheur, de s'aller tres-humblemẽt preſenter à vos yeux, & vous dire que s'il a (comme i'eſpere) ceſt honneur, de vous eſtre agreable, il ne craindra d'aller cy apres la teſte leuee par tout, aſſeuré de ne trouuer ſous voſtre nom, que bon & honnorable recueil de tout le monde: Et que les autres ouurages qui viennent apres, encõuragez de ceſte faueur, ſe haſteront de voir le iour, pour marcher en toute hardieſſe ſur le theatre François, que vous m'auez jadis faict animer au bord de voſtre Garõne.

Voſtre affectionné ſeruiteur

R. GARNIER.

QVid magna paruis extenuem modis
Grande ac recens, & non alio prius
Dictum ore, GARNIERI, Tragœdæ
Primæ lyræ arbiter intonasti.
Quod, prisca scenæ si redeat fides,
Mirè obstupescet: quódque nepotibus
Aut assequi, aut posse æmulari
Maximè optimus erit triumphus.
Sed parce paulùm, parce cruoribus,
Et cæde scenam spargere, quam furor
Æstúsque Atridarum, & libido
Imperiosa malis fatigant.
Quin blandiori tu potius modo
Pandis, iocosæ nomine Martiæ,
Illos quibus te occidit ignes,
Et quibus inuicem eam trucidas.
Non, si minaci mobilior freto,
Quas prouocauit, nunc refugit preces,
Sic olim erit: Vindex dolosæ
Mentis Amor, tacito elaborat
Æuo insolentes ferre animos iugum.
Perge hos calores: Martia iam sua
Te merce, GARNIERI, beabit:
Iam fugæ eam piget & morarum.
Et quæ canoris percutit in iugis
Potentum acerbas Melpomene vices
Blandùm nouo applaudens furori,
En tibi Calliopen maritat.
Functum cothurno, inquit, tibi habe, Soror,
GARNERIVM ac orna: Hic numeris tuis
Absoluet artes, Cypriámque
Myrtum aliis nimium inuidebit.

Eiusdem ad eundem Anagramma.

Macte cothurnatis, GARNIER viuide, Musis:
Nondum regna suas sat didicere vices.
Heu quantas tibi maturant tua sæcula, lauros.
Qui VANIS TERROR REGIBVS esse potes.

P. AMYVS.

SONNET.

AVgure, tu chantois vne grand' piperie
An Macedonien, vainqueur de l'Oriant,
Quand d'vn sort deguisé tu allois variant
La volonté des Dieux, pour son Alexandrie.
La troupe des oiseaux, en presage nourrie,
Annonçoit bien alors vn signal plus riant
C'est qu'vn pair estranger vroit s'appariant
Vn iour dans ces lieux noirs, rougis par sa turie.
Et plus qu'encore en fin vn Cygne Aonien
Par ses vers animez du chant Meonien
Repuiseroit le sang de sa playe à outrance.
C'est toy qui de Sophocle ayant seul herité,
Toy, toy, ROBERT GARNIER MANCEAV DE LA FERTE,
Reuiens MORTE BRAVER LA TRAGEDIE EN FRANCE.

PASCH. ROBIN du Faux, Angeu.

Malgré du temps le perdurable cours,
Ton nom caché dedans l'onde oublieuse,
Reflorira Cleopatre amoureuse,
Ayant GARNIER *chantre de tes amours.*

FRANÇOISE HVBERT.

ARGVMENT DE LA TRAGEDIE DE M. ANTOINE.

APRES la desfaite de Brute & de Cassie apres la vilie de Philippes, où la liberté Romaine rendit les derniers souspirs. M. Antoine, ayant renuersé les Prouinces d'Asie, fut tellement espris de la singuliere beauté de Cleopatre Royne d'Egypte, arriuee en Cilice en royale magnificence, que sans auoir soucy des affaires de Rome, & de la guerre des Parthes, qu'il auoit sur les bras, il se laissa par elle conduire en sa ville d'Alexandrie, où il passa long temps en toutes especes de delices, & amoureux esbatement. Et bien qu'apres la mort de sa femme Fuluie, il eust espousé Octauie sœur du jeune Cesar, belle & vertueuse Dame à merueilles, & qu'il eust desia eu d'elle de beaux enfans: Ce neantmoins l'amour de ceste Royne auoit tant gaigné & faict de si profondes breches en sõn cœur, qu'il ne s'en peut retirer: d'où Cesar print occasion de s'offenser, & de luy faire la guerre. Ils se rencontrerent auec toutes leurs forces en bataille nauale pres le chef d'Actie, où M. Antoine, ayant, sur l'ardeur dũ combat, descouuert sa Dame (dont il estoit lors accompagné) faire voile, se mettre en fuite auec soixante vaisseaux que elle conduisoit, fut si transporté d'entendement, qu'il se tira soudain du milieu de sa flotte, & se mit honteusement à la suiure, abandonnant ses gens, qui apres quelque deuoir furent mis en route, & contraints pour la plus

part

part de se rendre au vainqueur. Il se retira auec elle en Alexandrie, où Cesar le poursuiuit sur le renouueau. Il alla camper tout roignant les murailles de la ville, & y assiegea Antoine: qui apres quelques braues sorties, se voyant abandonné de ses gens, qui s'alloyent iournellement & à la file rendre à Cesar, eut quelque imagination sur Cleopatre, qu'elle s'entendit auec luy pour le ruiner, & par sa ruine moyenner son accord. Parquoy elle redoutant sa fureur & desespoir, se retira auec deux de ses femmes dedans le monument qu'elle auoit fait superbement bastir. Puis enuoya luy dire qu'elle estoit morte Ce qu'il creut: tellement qu'apres quelques regrets il commanda à vn sien seruiteur de le tuer: lequel ayant prins l'espee, & s'en estant donné dedans le corps, tomba mort aux pieds de son maistre, qui la releuant, se la planta dedans le ventre, dont toutesfois il ne mourut sur l'heure: ains s'estant ietté sur vn lict, & luy ayant esté annoncé que Cleopatre viuoit, se fit porter vers elle iusques à la porte du sepulchre, qui ne luy fut ouuerte: seulement elle ietta quelques chaisnes & cordages par les feneſtres, où l'on l'empaqueta demy mort. Et ainsi fut tiré tout sanglant par Cleopatre & ses deux femmes, puis couché honorablement sur vn lict & ensepulturé. Cependant l'vn des gardes d'Antoine ayant reserré l'espee apres qu'il s'en fut frappé, l'apporta toute sanglante comme elle estoit à Cesar auec les nouuelles de sa mort. Voila le subiet de ceste Tragedie, amplement discouru par Plutarque, en la vie d'Antoine, & au 51. liure de Dion.

LES

LES ACTEVRS.

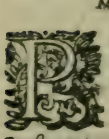
M. Antoine.
Philoſtrate, *Philoſophe.*
Cleopatre.
Charmion, *femme d'honneur de Cleopatre.*
Eras.
Diomede, *Secretaire de Cleopatre.*
Lucile, *Amy d'Antoine.*
Octaue Ceſar.
Agrippe, *Amy de Ceſar.*
Euphron, *Gouuerneur des enfans de Cleopatre.*
Les enfans de Cleopatre.
Dircet, *Archer des gardes d'Antoine.*
Le Chœur d'Egyptiens.
Le Chœur des ſoldats de Ceſar.

M. AN

M. ANTOINE.

ACTE PREMIER.

M. ANTOINE.



Puisque le Ciel cruel encontre moy s'obstine,
Puisque tous les malheurs de la ronde machine
Conspirent contre moy: que les hommes, les Dieux,
L'air, la terre, & la mer me sont iniurieux,
Et que ma Royne mesme en qui ie soulois viure,
Idole de mon cœur, s'est mise à me poursuiure,
Il me conuient mourir: i'ay pour elle quitté
Mon pays, & Cesar à la guerre incité,
Vengeant l'iniure faicte à sa sœur mon espouse,
Dont Cleopatre estoit à mon mal'heur, ialouse:
I'ay mu pour l'amour d'elle, en ses blandices pris,
Ma vie à l'abandon, mon honneur à mespris,
Mes amis dedaignez, l'Empire venerable,
De ma grande Cité despouillé miserable,
Dedaigné le pouuoir qui me rendoit si craint,
Esclaue deuenu de son visage feint.
Inhumaine tristesse, ingrate entre les femmes,
Tu trompes, pariurant, & ma vie & mes flammes,
Et me liures, mal-sage, à mes fiers ennemis,
Quj bien tost puniront ton parjure commis.
Tu as rendu Peluse, abord à ceste terre,
Rendu tous mes vaisseaux, & mes hommes de guerre,

Si que ie n'ay plus rien, tant ie suis delaissé,
Que ses armes i'y que ie porte endossé:
Tu les deusses auoir pour despouillé me rendre
En la main de Cesar, sans me pouuoir defendre.
Car tant qu'elles seront en ma main, que Cesar
Ne me pense mener triompher dans vn char:
Non que Cesar ne pense orner de moy sa gloire,
Et dessus moy viuant exercer sa victoire.
Toy seule Cleopatre, as triomphé de moy,
Toy seule as ma franchise asseruy sous ta loy,
Toy seule m'as vaincu, m'as domté, non de force,
(On ne me force point) mais par la douce amorce
Des graces de tes yeux, qui gaigneront si bien
Dessus ma liberté, qu'il ne me reste rien.
Nul autre desormais que toy, ma chere Royne,
Ne se glorifiera commander à Antoine.
Ait Cesar la fortune, & tous les Dieux amis,
Luy ayent Iupiter & les Destins promis
Le sceptre de la terre, il n'aura la puissance
De soumettre ma vie à son obeyssance.
Mais apres que la mort, mon courageux recours,
De mon instable vie aura borné le cours,
Et que mon corps glacé sous vne froide lame,
Dans le sein d'vn tombeau, sera veuf de son ame:
Alors tant qu'il voudra l'assujettisse à soy,
Alors tant qu'il voudra Cesar face de moy,
Me face demembrer piece à picce, me face
Inhumer dans les flancs d'vne Liuue de Trace.
O miserable Antoine! hé! que fut-il le iour,
Le iour malencontreux que te gaigna l'amour!
Pauure Antoine! des l'heure vne Palle Megere
Crineuse de serpens, encorda ta misere!
Le feu qui te brusla n'estoit de Cupidon,
(Car Cupidon ne porte vn si mortel brandon)

Ainçois

Ainçois d'vne Furie, ains le brandon qu'Atride
Sentit iadis bruſler ſon ame parricide,
Quand errant forcené la rage dans le ſang,
Il fuyoit ſon forfaict qui luy preſſoit le flanc,
Empreint en ſa moëlle, & le fantoſme palle
De ſa mere, ſortant de l'onde Stygiale.
Antoine, pauure Antoine, helas! dés ce iour la
Ton ancien bon-heur de toy ſe recula,
Ta vertu deuint morte, & ta gloire animee
De tant de faicts guerriers ſe perdit en fumee.
Dés l'heure les lauriers, à ton front ſi connus,
Meſpriſez firent place aux Myrtes de Venus:
La trompette aux hauts bois, les piques & les lances,
Les harnois eſclatans aux feſtins & aux dances.
Dés l'heure miſerable! au lieu que tu deuois
Faire guerre ſanglante aux Arſacides Rois,
Vengeant l'honneur Romain, que la route de Craſſe
Auoit deſembelly, tu quittes la cuiraſſe,
Et l'armet effroyant, pour d'vn courage mol
Courir à Cleopatre, & te pendre à ſon col,
Languir entre ſes bras, t'en faire l'idolatre:
Ereſ, tu ſoubmets ta vie aux yeux de Cleopatre.
Tu t'arrathes en fin comme vn homme charmé
S'arrache à l'enchanteur qui le tient enfermé
Par vn forçable ſort: Car ta raiſon premiere,
Debrouillant les poiſons de ta belle Sorciere,
Reguerit ton eſprit, & lors de toutes parts
Tu fais refourmiller la terre de ſoldars:
L'Aſie en eſt couuerte, & ja l'Eufrate tremble,
De voir deſſus ſon bord tant de Romains enſemble
Souffler l'horreur, la rage, & d'vn œil menaçant
Aller à gros ſcadrons ſes ondes trauerſant.
On ne voit que cheuaux, armes eſtincellantes,
On n'oit qu'vn ſon hideux de troupes fremiſſantes,

Le

Le Parthe, & le Medois abandonnent leurs biens,
Et se cachent, paoureux, aux mons Hircaniens,
Redoutans ta puissance: adonc te prend enuie
D'assieger la grand Phraate, honneur de la Medie:
Tu campes à ses murs que tu assauts sans fruict,
Pour n'y auoir (malheur!) tes machines conduit.
Tandis tu fais seiour, tandis tu te reposes,
Et tandis ton amour, nourry de telles choses,
Se refait, se reforme, & peu à peu reprend
Sa puissance premiere, & redeuient plus grand.
De ta Royne les yeux, les graces, les blandices,
Les douceurs, les attraits, amoureuses delices
Rentrent dedans ton ame, & de iour & de nuict,
Veillant ou sommeillant son idole te suit:
Tu ne songes qu'en elle, & te repens sans cesse
D'auoir, pour guerroyer, laissé telle Deesse.
De Parthes tu n'as plus ny de leurs arcs soucy,
D'escarmouche, d'assauts, ne d'allarmes aussi,
De fossez, de rampars, de gardes, ne de rondes:
Tu ne veux que reuoir les Canopides ondes,
Et le visage aymé, dont le semblant mocqueur,
Errant en ta mouëlle, enuenime ton cœur.
Son absence t'affole, & chaque heure, & chaque heure
Te semble, impatient, d'vn siecle la demeure.
Assés tu penses vaincre, auoir du los assés,
Si bien tost tu renois les sillons herissés
De l'Egyptе feconde, & sa riue estrangere
Que ta Royne, autre Phar' de ses beaux yeux esclaire.
Te voila de retour, sans gloire, mespriſé,
Lasciuement viuant, d'vne femme abusé,
Croupissant en ta fange, & cependant n'as cure
De ta femme Octauie, & de sa geniture:
De qui le long mespris aiguise contre toy
Les armes de Cesar, qui te donnent la loy.

Tu

Tu perds ton grand Empire, & tant de Cités belles,
Qui veneroyent ton nom, t'abandonnent rebelles,
S'esleuent contre toy, suiuant les estendars
De Cesar, qui vainqueur t'enclost de toutes parts,
T'enferme dans ta ville, où à peine es-tu maistre
De toy, qui le soulois de tant de peuples estre.
Mais encor', mais encor' ce qui t'est le plus grief,
Et de tous les meschefs, le supresme meschef,
Helas! c'est Cleopatre, helas! helas! c'est elle,
C'est elle qui te rend ta peine plus cruelle,
Trahissant ton amour, ta vie trahissant,
Pour complaire à Cesar qu'elle va cherissant:
Pensant garder son Sceptre, & rendre la Fortune
Aduersaire à toy seul qui dois estre commune.
Si l'ayme-ie touſiours, & le premier flambeau
De sa meurtriere amour m'ardra dans le tombeau:
Bien d'elle ie me plains de ne m'estre loyale,
Et de n'auoir constance à ma constance esgale,
Consolant mon malheur & ne me despriſant
Non plus que quand le Ciel m'allout fauorisant,
„ *Mais quoy? le naturel des femmes est volage,*
„ *Et à chaque moment se change leur courage,*
„ *Bien fol qui s'y abuse, & qui de loyauté*
„ *Pense iamais trouuer compagne de beauté.*

Chœur.

„ *TOuſiours la tempeſte bruyante*
„ *Les vagues ne fait escumer,*
„ *Touſiours Aquilon ne tourmente*
„ *Le repos de l'ondeuſe mer:*
„ *Touſiours du marchand qui trauerſe*
„ *Pour le profſit iuſqu'au Leuant,*
„ *De Nauire creux ne remuerſe*
„ *Sous le flot agité du vent:*

Tou

Touſiours Iupiter ne deſſerre,
„ Animé de ſanglant courroux,
„ Les traicts flambants de ſon tonnerre
„ Contre les rocs & contre nous:
„ Touſiours l'ardant Eſté ne dure
„ Sur le ſem des champs endurcy,
„ Et touſiours la gourde froidure
„ Ne les endurciſt pas auſſi.
Mais touſiours tandis que nous ſommes
„ En ce bas monde ſejournant,
„ Les malheurs compagnons des hommes
„ Vont noſtre vie entretenant:
„ Les aduerſitez eternelles
„ Se perchent deſſus noſtre chef,
„ Et ne s'en vont point qu'au lieu d'elles
„ Ne ſurvienne vn plus grand meſchef.
Nature en naiſſant nous faict eſtre
„ Subiects a les ſouffrir touſiours,
„ Comme nous commençons à naiſtre,
„ A naiſtre commencent leurs cours.
„ Et croiſſant noſtre mortel aage,
„ Ces malheurs auec nous croiſſant
„ Nous vont tenaillant d'auantage
„ Et d'auantage tiraſſant.
„ De rien les grandeurs paſſageres
„ N'y ſeruent, car plus elles ſont
„ Superbes, & plus les miſeres
„ A l'encontre leuent le front.
„ Aux couronnes elles s'attachent
„ Les menaçant, & maintefois
„ De grande fureur les arrachent
„ Du chef tyrannique des Rois.
„ En vain par les ondes ſecrettes
„ Nous irons pour les euiter,

„ *Aux Scythes & aux Massagetes.*
„ *Loin sur la Boree habiter:*
„ *En vain sur les plaines bouillantes*
„ *Où Phebus lance ses rayons,*
„ *Tousiours nous les aurons presentes*
„ *En quelque part que nous soyons.*
„ *Les tenebres plus obstinees*
„ *Ne ioignent la pesante nuict,*
„ *La clarté dorant les iournees*
„ *De plus pres le soleil ne suit,*
„ *Et ne suit plus opiniastre*
„ *L'ombre legere vn corps mouuant,*
„ *Que le malheur pour nous abatre*
„ *Sans cesse nous va poursuiuant.*
„ *Heureux qui iamais n'eut de vie,*
„ *Ou que la mort dés le berceau*
„ *Luy a pitoyable, rauie,*
„ *L'emmaillottant dans le tombeau.*
„ *Heureux encore en sa misere,*
„ *Qui le cours d'vne vie vsant*
„ *Loin des Princes se va retraire,*
„ *Et leurs charges va refusant.*
Pour auoir le caut Promethee
Par fraude prins le sacré feu,
Des grands Dieux la dextre irritee
A le tas des malheurs cómeu,
Et des tremblantes maladies,
Qui vont auançant nostre fin,
Pour punir nos mains trop hardies
De faire vn celeste larcin.
Tousiours depuis race humaine,
Odieuse au ciel, n'a cessé
De porter la poitrine plaine
De mal l'vn sur l'autre entassé:

Mainte

Maintenant le malheur eſpine
De mille & mille afflictions
Noſtre ame, qui toute diuine
Viuoit franche de paſſions.
Les guerres & leur ſuite amere
Font icy de long temps ſejour,
Et la crainte de l'aduerſaire
Augmente en nos cœurs nuict & iour.
Noſtre malheur touſiours empire:
Moindre eſtoit hier noſtre ennuy
Qu'ores, & demain ſera pire
Que n'eſt encore ce iourd'huy.

ACTE II.

PHILOSTRAT.

QVelle horrible Megere: enragement cruelle,
Ore à ſi grande outrance, Egypte, te bourelle?
As-tu tant irrité les Dieux par ton forfaict?
As-tu commis contr'eux vn ſi coulpable faict
Que leur main rougiſſante en menaces leuee,
Vueille eſtre dans ton ſang meurtrierement lauee?
Et leur bruſlant courroux qui ne s'appaiſe point,
Nous aille ſans pitié foudroyer de tout point?
Nous ne ſommes iſſus de la monſtreuſe maſſe
De Geans conjurez, ne ſortis de la race
Du languard Ixion, en faux amours menteur:
Ny du fier Salmoné de vains foudres auteur:
Ny du cruel Tantal, ny d'Atré dont la table
Fut tant, pour ſe vanger, à Tyeſte execrable,
Et au luiſant Soleil, qui voyant tel repas,
De l'horreur qu'il en eut retourna ſur ſes pas,
Et de ſes limoniers haſtant la courſe prompte
Alla fondre en la mer, & s'y cacha de honte:

A Phœ-

A l'heure la nuict sombre au monde s'espandit,
Et sa robbe estoilee en plein iour estendit.
Mais quoy que nous soyons, & quelques malefices
Que nous ayons commis, helas! de quels supplices
Et plus aigres tourmens peuuent monstrer les Dieux
A la terre & au ciel qu'ils nous sont odieux?
De soldars estrangers horribles en leurs armes
Nostre terre est couuerte, & nos peuples de larmes:
Rien que d'effroy, d'horreur, on ne voit entre nous,
Et la presente mort nous marchande à tous coups.
Nostre ennemy vainqueur est au port & aux portes,
Nostre cœur est failly, nos esperances mortes,
Nostre Royne lamente, & ce grand Empereur
Iadis (que fust-il tel!) des hommes la terreur,
Abandonné, trahy, n'a plus autre pensee
Que d'estouffer son mal d'vne mort auancee:
Et nous peuple imbecille, en continus regrets,
Souspirans, larmoyans, dans les Temples sacrez,
De l'Argolique Isis, non plus pour nous defendre,
Mais pour mollir Cesar, & pitoux nous le rendre,
Qui serons son butin, afin que sa bonté
Nostre mort conuertisse en sa captiuité.
O qu'estrange est le mal où le destin nous range!
Mais helas! que la cause est encor plus estrange:
Vn amour, vn amour (las! qui l'eust iamais creu!)
A perduce Royaume, embrasé de son feu!
Amour dont on se iouë, & qu'on dit ne s'espandre
Que dans nos tendres cœurs, met nos villes en cendre:
Et ses traits doucereux, qui ne meurtrissent pas,
Qui n'vlcerent aucun, nous comblent de trespas.
Tel fut l'horrible amour, sanglant & homicide
Qui glissa dans ton cœur, bel hoste Priamide!
T'embrasant d'vn flambeau, qui fist ardre depuis
Les Pergames Troyens, par la Grece destruis.

De

De cet amour, Priam, Sarpedon, & Troile,
Glauque, Hector, Deiphobe, & mille autres & mille
Que le roux Simois, bruyant sur tant de corps,
A poussé dans la mer, devant leurs iours sont morts:
Tant il est pestilent, tant il esmeut d'orages,
Tant il ard de citez, tant il faict de carnages,
Quand sans reigle, sans ordre, insolent, aueuglé,
Nos sens il entretient d'vn plaisir desreiglé.
Les Dieux tout cognoissans ont predit nos desastres
Par signes en la terre, & par signes aux astres,
Qui nous deuoient mouuoir, si la Fatalité
N'eust indomptable, sourdy vostre calamité.
Les Cometes flambans par le trauers des nuës,
A grands rayons de feu, comme tresses crinuës,
L'effroyable Dragon aux riuages sublant,
Et nostre sainct Apis incessamment beuglant
N'agueres auons veu, ses larmes continuës,
Le sang tombant du Ciel en pluyes incogneuës.
Les images des Dieux au front mornes d'ennuis,
Et les esprits des morts apparoissans les nuicts:
En ceste nuict encore, estant toute la ville
Pleine d'effroy, d'horreur, & de crainte seruille,
Le silence par tout, auons ouy les sons
De diuers instrumens & diuerses chansons.
Par le vague de l'air, & le bruit des caroles
Telles qu'à Nyse font les Edonydes folles
Aux festes de Bacchus, & sembloit que ce chœur
La ville abandonnast pour se rendre au vaincueur.
Ainsi sommes laissez & des Dieux & des hommes,
Ainsi sous la mercy des ennemis nous sommes,
Et nous faut desormais suyure les volontez
Et les loix de celuy qui nous a surmontez.

Chœur.

Chœur.

IL nous faut pleurer nos malheurs,
Il nous faut les noyers de pleurs.
Les malheurs que l'on pleure
Reçoiuent quelque allegement,
Et ne donnent tant de tourment
Comme ils font tout à l'heure.
Il nous faut la triſte chançon,
Dont accoiſe ſon marriçon
La gente Philomele.
Lamentant au dous renouueau,
Deſſus vn verdiſſant rameau
Son antique querele.
Et nous faut le funebre chant,
Dont va ſes douleurs relaſchant
Sur l'onde Iſmarienne,
Le jazard Daulien oiſeau,
Pour auoir eſté le bourreau
D'Itis la race ſienne.
Bien que les ondeux Alcyons
Chantent touſiours leurs paſſions
Et leur Ceyque pleurent:
Dont les membres deſſous les flots
De l'impiteuſe mer enclos
Pour tout iamais demeurent.
Et bien que l'oiſeau, qui mourant
Va ſi doucement ſouſpirant,
Aux riues de Meandre,
Amolliſſe preſque le cœur
De la mort pleine de rigueur,
Qui venoit pour le prendre:
Si eſt-ce que leur lamenter,
Ne peut nos douleurs contenter:

Toutes leurs dures plaintes
Ne suffisent à deplorer
Ce qu'il nous conuient endurer
En nos ames contraintes.
Ny les Phaëtontides Sœurs
Nous peuuent égaler és pleurs
Qu'ils versent pour leur frere
Tombé dans le fleuue Eridan,
Du beau char compasseur de l'an
Conducteur temeraire.
Ny celle qui les puissans Dieux
Ont tournee en roc larmoyeux,
Qui sans cesse distille:
Faisant voir encor sa langueur
Par vne pleureuse liqueur
Sur le mont de Sipyle.
Ny les larmes qu'on va serrant
De l'arbre qui pleure odorant
Le diffame de Myrrhe:
Qui pour ses ardeurs contenter
Osa l'embrassement tenter
De son pere Cinyre.
Ny tous les hurlemens que font
Sur Dindyme le sacré mont
Les chastrez de Cybele,
Appellons de fureur troublez,
Atys, en longs cris redoublez
Que la foreſt recele.
Nos regrets ne sont limitez
Non plus que nos aduersitez,
Qui n'ont point de mesure.
Que ceux lamentent par compas
Qui telles miseres n'ont pas,
Que celles que i'endure.

Cleo

Cleopatre. Eras. Charmion. Diomede.

Cleopatre.

QVe ie t'aye trahy, cher Antoine, ma vie,
Mon ame, mon soleil: que i'aye ceste envie?
Que ie t'aye trahy, mon cher Seigneur, mon Roy?
Que ie t'aye iamais voulu rompre la foy?
Te quitter, te tromper, te liurer a la rage
De ton fort ennemy, que i'aye ce courage?
Plustost vn foudre aigu me foudroye le chef;
Plustost puisse ie choir en extresme meschef,
Plustost la terre s'ouure & mon corps englouttisse,
Plustost vn Tygre glout de ma chair se nourrisse;
Et plustost, & plustost sorte de nostre Nil,
Pour me deuorer viue, vn larmeux Crocodil.
Tu as donc estimé que mon ame royale
Ait couué pour te prendre vne amour desloyale?
Et que changeant de cœur auec l'instable sort:
Ie te vueille laisser pour me rendre au plus fort?
O pauurette! ô chetiue! ô fortune chetiue!
Et ne portoy-ie assez de cruelle misere,
Mon Royaume perdant, perdant la liberté,
Ma tendre geniture, & la douce clarté
Du rayonnant Soleil, & ce perdant encore,
Antoine mon soucy, si ie ne perdois ore,
Ce qui me restoit plus! las c'estoit ton amour,
Plus cher que Sceptre, enfans, la liberté, le iour.
Ainsi preste de voir la Carontide nasse
Ie n'auray ce plaisir de mourir en ta grace:
Ainsi le seul confort de ma calamité
D'auoir mesme sepulchre auec toy m'est osté,
Ainsi ie plaindray seule en la plaine campagne,
Et comme i'esperois, ie te seray compagne.
O supresme malheur! Et. Pourquoy vos maux cruels,
Allez-vous aigrissant de cris continuels?

Pourquoy vous gesnez vous de meurtrissãtes plaintes?
Pourquoy vous donnez vous tant de dures estraintes?
Pourquoy ce bel albastre arrousez vous de pleurs?
Pourquoy tant de beautez naurez vous de douleurs?
Race de tant de Rois n'auez vous le courage
Assez braue, assez fort pour dompter cet orage?
Cl. *Mes maux sont indomptez & nul humain effort*
Ne les sçauroit combatre, il n'y a que la mort.
„ Ch. *Il n'est rien impossible à celuy qui s'efforce.*
Cl. *L'espoir de mes malheurs ne gist plus en la force.*
„ Ch. *Il n'est rien que ne dõpte vne aimable beauté.*
Cl. *Ma beauté trop aimable est nostre aduersité:*
Ma beauté nous renuerse & amiable de sorte,
Que Cesar sa victoire à bon droict luy rapporte:
Auss: fut-elle cause & qu'Antoine perdit
Vne armee, & que l'autre entiere se rendit.
Ne pouuant supporter (tant son ame amoureuse
Ardoit de ma beauté) ma fuite vergongneuse:
Ains comme il apperçeut, du rang on il estoit
Vaillamment combatant, ma flotte qui partoit,
Oublieux de sa charge: & comme si son ame
Eust este attachee à celle de sa Dame,
Abandonna ses gens, qui d'vn si braue cœur,
Leur vie abandonnoyent pour le rendre vaincueur:
Et sans soucy de gloire, & de perte d'armees,
Suiuit de son vaisseau mes Galeres ramees.
Se faisant compagnon de ma route, & blessant
Par vn si lasche fait, son renom florissant.
Er. *Et estes vous pour cela cause de sa desfaicte?*
Cl. *I'en suis la seule cause, & seule ie l'ay faicte.*
Er. *La frayeur d'vne femme a troublé son esprit?*
Cl. *Le feu de son amour par ma frayeur s'aspris.*
Er. *Et deuoit il mener à la guerre vne Royne?*
Cl. *Helas! ce fut ma faute, & non celle d'Antoine:*

Antoi

Antoine (hélas qui fut oncq' Capitaine si preux?
Ne vouloit que s'entrasse en mes Nauires creux,
Compagne de sa flote, ains me laissoit paoureuse
Loin du commun hazard de la guerre douteuse.
Las, que l'eusse-ie creu! tout l'Empire Romain,
Maintenant, maintenant ployroit sous nostre main,
Tout nous obeyroit, les vagabons Sarmates,
Les Germains redoutez, les sagetaires Parthes,
Les Numides errans, & les peuples bruslez
Des rayons du Soleil, les Bretons reculez.
Mais las! ie n'en fis conte, ayant l'ame saisie,
A mon tresgrand regret d'ardante ialousie:
Parce que ie craignoy que mon Antoine absent
Reprint son Octaue, & m'allast delaissant.
Ch. Telle estoit la rigueur de vostre destinee.
Cl. Telle estoit mon erreur, & ma crainte obstinee.
Ch. Mais qu'y eussiez vous fait s'il ne plaisoit aux
C. Les dieux sont tousiours bõs & nõ pernicieux. (dieux
Ch. N'ont-ils pas tout pouuoir sur les choses humaines?
Cl. Ils ne s'abaissent pas aux affaires mondaines,
Ains laissent aux mortels disposer librement,
De ce qui est mortel dessous le firmament.
Que si nous commettons en cela quelques fautes,
Il ne faut nous en prendre a leurs maiestez hautes,
Mais à nous seulement, qui par nos passions
Iournellement tombons en mille afflictions.
Puis quand nous en sentons nos ames espinees,
Nous flattant disons lors que ce sont destinees,
Que les Dieux l'ont voulu, & que nostre soucy,
Ne pouuoit empescher qu'il n'en aduint ainsi.
" Ch. Les choses d'icy bas sont au Ciel ordonnees
" Auparauant que d'estre entre les hommes nees:
" Et ne peut destourner nostre imbecilité
" L'inuiolable cours de la fatalité.

„ La force, la raison, la prevoyance humaine,
„ La pieté deuote, & la race y est vaine:
„ Et mesme Iupiter moderateur des Cieux,
„ Qui souuerain cõmande aux hõmes & aux Dieux:
„ Bien qu'il soit tout puissant, que la terre feconde,
„ Nostre ferme seiour, l'air nuageux & l'onde
„ Meuue au clin de ses yeux, ne sçauroit toutesfois
„ De ces fatalitez rompre les dures loix.

Quand les murs d'Ilion, ouurage de Neptune,
Eurent les Grecs au pied, & que de la Fortune
Douteuse par dix ans la rouë ore tournoit
Vers leurs tentes, & ores aux Troyens retournoit
Cent & cent fois souffla la force & leur courage,
Dans la vaine d'Hector, l'aspriſſant au carnage
Des ennemis batus, qui fuyoyent à ses coups,
Comme moutons paoureux aux approches des Loups,
Pour sauuer: mais en vain, car il n'y peut que faire:
Les pauures murs Troyens de la rage aduersaire,
Qui les teignit de sang, & par terre iettez,
Les charges flamboyans de corps enſanglantez.

Non, Madame, croyez que si le sceptre antique,
De vos ayeux regnans sur l'onde Canopique
Vous est de force osté, c'est le vouloir des Dieux,
Qui ont souuentefois les Princes odieux.
„ Ils ont à toute chose vne fin ordonnee,
„ Toute grandeur du monde est par eux terminee:
„ L'vne tost, l'autre tard, selon comme il leur plaist,
„ Et personne ne peut enfraindre leur arrest.
Mais qui plus est encor à nous langoureux hommes
„ Qui suiects par sur tout de leurs volontez sommes
„ N'est cogneu ce destin, & viuans ne sçauons
„ Combien ne comment viure au monde nous deuons.
„ Si ne faut il pourtant d'vn desespoir se paistre,
„ Et se rendre chetif auparauant que l'estre.

„ Il

„ *Il faut bien esperer iusques au dernier poinct,*
„ *Et faire que de nous le mal ne vienne point.*
Aydez vous dõc, Madame, & quittez de bõne heure
D'Antoine le malheur, de peur qu'il vous malheure:
Retirez vous de luy pour sauuer du courroux
De Cesar irrité, vostre Royaume & vous.
Vous le voyez perdu sans que vostre alliance
Puisse plus apporter à son mal d'allegeance:
Vous le voyez perdu sans que vostre support
Luy puisse deformais donner aucun confort,
Tirez vous de l'orage, & n'allez de vous-mesme
Perdre en vous obstinant ce Royal diademe:
Recourez à Cesar. Cl. *Plustoſt le iour qui luit*
Obscur se couurira du voile de la nuict:
Plustoſt les flots moiteux de la mer orageuse,
Vagueront dans le Ciel, & la bande nuicteuse,
Des Estoilles luira dans l'escumeuse mer,
Que ie te laisse, Antoine, au desastre abysmer:
Ie te suiuray par tout, soit que ton ame ferte
Entretienne ton corps, ou que triste elle sorte,
Trauersant l'Acheron, pour habiter les lieux
Destinez pour demeure aux hommes demy Dieux.
Vy, s'il te plaist, Antoine, ou meurs lassé de viure,
Tu verras mort & vif ta Princesse te suiure:
Te suiure, & lamenter ton malheur importun
Qui n'est, ainsi qu'estoit ton Empire, commun.
Ch. *Que sert à son malheur ceste amour eternelle?*
Cl. *Qu'elle serue, ou soit vaine, elle doit estre telle.*
„ Ch. *C'est mal fait de se perdre en ne proffitãt point.*
„ Cl. *Ce n'est mal fait de suiure vn amy si conioint.*
Er. *Mais telle affection n'amoindrist pas sa peine.*
Cl. *Sans telle affection ie serois inhumaine.*
„ Ch. *Inhumain est celuy qui se brasse la mort.*
Cl. *Inhumain n'est celuy qui de miseres sort.*

Ch. *Viuez pour vos enfans.* Cl. *Ie mourray pour leur*
Ch. *O mere rigoureuse!* Et. *Espouse debonnaire!* (*pere.*
Les voulez vous priuer du bien de leurs ayeux?
Cl. *Les en priue-ie? non, c'est la rigueur des Dieux.*
Et. *N'est-ce pas les priuer du bien hereditaire,*
Que le faire tomber en la main aduersaire,
Craignant d'abandonner vn homme abandonné,
Que tant de legions tiennent enuironné?
D'abandonner vn homme à qui toute la terre
Bandee auec Cesar fait outrageuse guerre?
Cl. *Tant moins le faut laisser que tout est contre luy.*
„ *Vn bon amy doit l'autre assister en ennuy.*
Si lors qu'Antoine orné de grandeur & de gloire,
Menoit ses legions dedans l'Euphrate boire,
Suiuy de tant de Rois, que son nom redouté
S'esleuoit triomphant iusques au Ciel voûté.
Qu'il alloit disposant, maistre à sa fantasie,
Et du bien de la Grece, & du bien de l'Asie.
Et qu'en vn tel bon-heur ie l'eusse esté changer,
Pour suiure Cesar, l'en eust dit mon cœur ostre leger.
Infidelle, inconstant: mais ores que l'orage,
Et les vents tempestueux luy donnent au visage,
Ia, ja prest d'abysmer, helas! que diroit-on?
Que diroit-il luy-mesme au logis de Pluton,
Si moy qu'il a tousiours plus aymé que sa vie,
Si moy qui suis son cœur, qui suis sa chere amie,
Le quittois, l'estrangeois, & possible sans fruict,
Pour flater laschement Cesar qui le destruict?
Ie ne serois volage, inconstante, infidelle,
Ains meschante, pariure, & traistrement cruelle.
Ch. *Fuyant la cruauté vous l'exercez sur vous.*
Cl. *C'est pour ne l'exercer encontre mon espoux.*
Ch. *L'affection premiere est à nous-mesmes deuë.*
Cl. *Mõ espoux est moymesme.* Ch. *Elle est plus estẽduë.*

Sur

Sur nos enfans, amis, & le terroir natal,
Et vous pour le respect d'vn amour conjugal,
Encor' peu conjugal perdez vostre patrie,
Vos enfans, vos amis, & vostre propre vie:
Tant amour enforcelle & trouble nos esprits!
Tant nous gaigne ce feu quand il est trop épris!
Au moins si vostre mal emportoit son encombre.
Cl. *Il le veut enfermer en vn sepulchre sombre.*
Ch. *Et que telle qu'Alceste, inhumaine pour soy,*
Le puissiez exempter de la mortelle loy:
Mais sa mort est certaine, & desia son espee
Dedans son tiede sang, est peut-estre trempee,
Sans que vostre secours le puisse guarantir,
Des pointes de la mort, qu'il doit bien tost sentir.
Que vostre amour ressemble à l'amour ancienne,
Que nourrit en son cœur la Royne Carienne,
Ardant de Mausole: eleuez vn tombeau,
Qui de son orgueil face vn miracle nouueau.
Faictes-luy, faictes luy de riches funerailles,
Faictes grauer autour l'horreur de ses batailles.
Vn monceau d'ennemis sur la terre gisans:
Pharsale y soit pourtrait, & les flots arrosans
Du profond Enipee, y soit l'herbeuse pleine
Qui logea son armee au siege de Modene:
Tayent tous ses combats, & ses faits courageux,
Et qu'à son los chaque an on celebre des jeux:
Honorez sa memoire, & de soigneuse cure,
Eleuez, nourrissez vostre progeniture,
Sous le gré de Cesar qui Prince genereux,
Leur permettra iouir de ce Royaume heureux. (mie.
Cl. *Quel blasme me seroit-ce? hé Dieux! quelle infa-*
D'auoir esté d'Antoine en son bon-heur amie,
Et le suruiure mort, contente d'honorer
Vn tombeau solitaire & dessus plus plorer?

Les races à venir iustement pourroyent dire,
Que ie l'aurois aimé seulement pour l'Empire,
Pour sa seule grandeur, & qu'en aduersité
Ie l'aurois meschamment pour vn autre quitté.
Semblable à ces oyseaux qui d'ailes passageres,
Arriuent au Printemps des terres estrangeres,
Et viuent auec nous tandis que les chaleurs
Et leur pasture y sont, puis s'enuolent ailleurs.
Et comme on voit aussi bauoler importune,
Des petits moucherons vne tempeste brune.
Sur vn vin vendangé, qui dans la tonne boust,
Et n'en vouloir sortir tant qu'ils sentent le moust:
Puis se perdre dans l'air ainsi qu'vne fumiere,
Et n'apparoir plus rien de ceste fourmiliere.
Er. *Mais quel profit rendra vostre cruel trespas?*
Cl. *Le gain ny le profit ie ne demande pas.*
Er. *Quel los en aurez vous de la race future?*
Cl. *De gloire ny de los ie n'ay maintenant cure.*
Er. *Quel but en vostre mort auez vous donc auoir?*
Cl. *Le seul but de ma mort sera le seul deuoir.*
Er. *Il faut que le deuoir sur quelque bien se fonde.*
Cl. *C'est dessus la vertu le seul bien de ce monde.*
Er. *Qu'elle est ceste vertu?* Cl. *Ce qui nous est decent.*
Er. *Decent de s'outrager, de s'aller meurdrissant?*
Cl. *I'estendray mes ennuis d'vne mort genereuse.*
Ch. *Vous viendrez vostre los d'vne mort furieuse.*
Cl. *Compagnes, ie vous pry' ne reuoquez mes sens*
De suiure mon Antoine aux Enfers pallissans.
Ie mourray, ie mourray: faut-il pas que sa vie,
Sa vie & sa mort soit de la mienne suyuie?
Cependant vous viurez, cheres Sœurs, & viuant
Nos funebres tombeaux honnorerez souuent:
Y respandrez des fleurs, & quelquefois, peut-estre,
Le tendre souuenir d'Antoine vostre maistre,

Et

Et de moy, miserable aux pleurs vous conuira,
Et nos saincles amours vostre voix benira, (ioindre?
Ch. *Madame, & pensez vous de nous vouloir des-*
Pensez vous que la mort sans nous vous aille poindre?
Pensez-nous bous laisser, & qu'vn mesme soleil
Morte ne nous estende en vn larmeux cercueil?
Nous mourrons auec vous, & l'impitoyable Parque
Ensemble nous rendra dans l'infernale barque.
Cl. *Las! viuez, ie vous pry' le desastreux esmoy*
Qui bourelle mon cœur, ne s'adresse qu'à moy:
Mon sort ne vous attouche, & pour viure en seruage
N'encourez comme moy ny honte ny dommage.
Viuez, mes sœurs, viuez, & parce que ie suis
Pour le soupçon d'Antoine en vne mer d'ennuis,
Et que ie ne puis viure, or' que i'en eusse ennie,
Et le pouuant ne veux sortir de ceste vie
Venuë de son amour: Diomede, fay tant
Que contre moy chetiue il ne s'aille irritant:
Arrache de son cœur ce dommageable doute
Qu'il a conceu de moy dés le iour de sa route,
Bien qu'à tort) I'en atteste & le beuglant Apis,
Et i'en atteste aussi, venerable Anubis)
Contre luy que mon ame, ardant impatiente
De son amour perduë, a pour marque constante
De sa fidelité, laissé mon foible corps,
Et que i'accrois le nombre innombrable des morts.
Va donc, & s'il aduient qu'encore il me regrette,
Et pour moy de son cœur vn seul souspir il iette,
Ie seray bien-heureuse, & d'vn cœur plus constant
Sortiray de ce monde où ie me gesne tant.
Mais cependant entrons en ce sepulchre morne,
Attendant que la mort mes desplaisances borne.
Diom. *Ie vous obeiray.* Cl. *Ainsi puissent les Dieux*
Recompenser vn iour ton cœur officieux.

Diomede.

ET n'eſt-ce pas pitié, bons Dieux, ô Dieux celeſtes,
De voir ſourdre d'amour tant de choſes funeſtes?
Et n'eſt-ce pas pitié, que ce mortel brandon
Renuerſe ainſi deſtruit tout l'honneur Macedon?
Où ſont ces doux attraits & ces douces œillades,
Que des Dieux euſſent faict les poitrines malades?
Que fait ceſte beauté, rare preſent des cieux,
Merueille de la terre? helas! que font ces yeux,
Et ceſte douce voix par l'Aſie entenduë,
Et par l'Afrique noire en deſerts eſtenduë?
N'ont-ils plus de pouuoir? eſt morte leur vertu?
Ne pourra par eux eſtre Oſtaue combatu?
Las! & ſi Iupiter, au milieu de ſon ire
Le foudre dans la main pour vn peuple deſtruire,
Auoit ietté ſes yeux ſur ma Royne, ſoudain
Le foudre puniſſeur luy cherrois de la main:
Le feu de ſon courroux s'en iroit en fumee,
Et d'autre feu ſeroit ſa poitrine allumee.
Rien ne vit de ſi beau, Nature ſemble auoir
Par vn ouurage tel ſurpaſſé ſon pouuoir:
Elle eſt toute celeſte, & ne ſe voit perſonne
La voulant contempler, qu'elle ne paßionne,
L'albaſtre qui blanchit ſur ſon viſage ſaint,
Et le vermeil corail qui ſes deux léures peint.
La clarté de ſes yeux deux ſoleils de ce monde,
Le fin or rayonnant deſſus ſa treſſe blonde,
Sa belle taille droite, & ſes frians attraits,
Ne ſont que feux ardans, que cordes, & que traits:
Mais encor ce n'eſt rien aupres des artifices
De ſon eſprit diuin, ſes mignardes blandices,
Sa maieſté, ſa grace, & ſa forçante voix,
Soit qu'elle vueille ioindre au parler de ſes dois,

Ou

Ou que des Rois sceptrez receuant les harangues
Elle vueille respondre à chacun en leurs langues:
Toutesfois au besoin elle ne s'ayde point
De toutes ces beautez, tant le malheur la poind.
Se plonge en la tristesse, & toute son estude
Est de plorer, gemir, chercher la solitude:
Il ne luy chaut de rien, ses cheueux sont espars,
Les rayons enchanteurs de ses meurtriers regars
Sont changez en ruisseaux, que la douleur amasse,
Et tombant vont lauer le marbre de sa face:
Son beau sein descouuert luy sanglante à tous coups,
Qu'inhumaine à soy-mesme elle offense de coups.
Las! c'est nostre malheur: car si au lieu de larmes
Ore elle auoit recours à ses amoureux charmes,
Pour se rendre Cesar serf de ses volontez,
(Comme elle pourroit bien vsant de ses beautez)
Nous serions garantis du mal qui nous menace,
Et le sceptre asseuré pour elle & pour sa race.
„ O malheureux celuy qui se peut secourir,
„ Et faute de secours se va laissant mourir.

Chœur.

O Douce terre fertile
Où le Soleil anima
Le premier homme d'argile,
Que le Nil bourbeux forma:
Où les sciences premieres,
Nostre celeste ornement,
Ont prins leur commencement
Pour nos poitrines grossieres
Qui tant de siecles durant
Souloyent estre nourricieres
D'vn rude esprit ignorant:
Où le Nil, nostre bon pere,

D'vn

D'vn secour perpetuel
Nous apporte, d'bonnaire,
Le commun viure annuel,
La visitant chaque annee,
Et couurant d'vn limon gras
Qu'il luy verse de sept bras
A la saison retournee:
Faisant que par tels engrés
Elle rende moissonnee
Heureuse abondance aprés.
O vagueux prince des fleuues,
Des Ethiopes l'honneur,
Il faut qu'ores tu espreuues
Le seruage d'vn seigneur:
Que du Tybre qui est moindre
En puissance & en renom,
Voises reuerant le nom
Qui fait tous les fleuues craindre
Superbe de la grandeur
Des siens, qui veulent enceindre
De ce monde la rondeur.
Il faut qu'ores tu enuoyes
De ces tributaires eaux
Par les marinieres voyes
Chaque an de presens nouueaux:
Nos bleds, ta fertile fange,
De brigandes mains pillez
Lairront nos champs despouillez,
Pour voir vne terre estrange:
Qui fiere d'vn tel butin
En accroistra la louange
De son Empire Latin.
Rien ne te sert que tes cornes
Se vont en terre cachant,

Et

Et que tous les ans tes bornes
Tu vas bien loing relachant:
Que cent peuples tu trauerſes
Flié, courbé mille fois,
Encermant flames & bois
Du cours de tes ondes perſes,
Que de ſept larges goſiers
Laſſé du chemin tu verſes
Dedans les flots marinets.
„ *Rien n'eſt tant que la franchiſe*
„ *En ce chetif monde heureux,*
„ *Et qui plus ſouuent attiſe,*
„ *Vn courage genereux.*
„ *Mais s'il faut viure en ſeruage,*
„ *Et ſous vn ioug ſe ranger,*
„ *Touſiours vn ioug eſtranger*
„ *Nous oppreſſe d'auantage:*
„ *Et double ſubiection*
„ *Sentons en noſtre courage*
D'vne eſtrange nation.
Deſormais au lieu d'vn Prince,
Qui prenant ſon eſtre icy,
De ſa natale Prouince
Auoit naturel ſoucy:
Nous verrons le front auſtere
D'vn Romain plein de fureur,
Qui brandira pour terreur
La hache proconſulaire,
Eſmouſſant auec nos Rois
L'obſeruance ſalutaire
De nos politiques lois.
„ *Il n'eſt puiſſance mondaine*
„ *Si grande que le Deſtin,*
„ *Comme vn moindre m'ameine*

„ *Auec*

„ Auec le temps à sa fin,
„ Le Temps abbat toute chose,
„ Rien ne demeure debout,
„ Sa grande faulx tranche tout,
„ Comme le pié d'vne rose:
„ La seule immortalité
„ Du ciel estoilé s'oppose
„ A sa forte deité.

Il viendra quelque iournee
Pernicieuse à ton heur,
Qui t'abattra ruinee
Sous vn barbare seigneur:
Et de flammes impitoyables
De toutes parts ravageant,
O Rome! ira saccageant
Tes richesses orgueilleuses
Et ces bastimens dorez,
Dont les pointes enuieuses
Percent les cieux etherez.

Comme tes forces tu dardes
Deçà delà moissonnant
Les peuples des mains pillardes,
Sur chacun entreprenant:
Chacun à ton infortune
Accourant s'efforcera
D'emporter ce qu'il pourra
De la despouille commune:
Tu verras tout empoigner
Sans te laisser marque aucune
Pour ta grandeur tesmoigner.

Semblable à l'antique Troye,
Le seiour de tes ayeux,
Tu seras l'ardante proye
D'vn peuple victorieux:

Car de ce monde qui tourne
Nous voyons iournellement
Qu'au premier commencement
Toute chose en fin retourne:
Et que rien, tant soit-il fort,
Immuable ne sejourne,
Mais est alteré du sort.

ACTE III.

M. Antoine. Lucile.

M. Ant.

LVcile, seul confort de ma fortune amere,
En qui seul ie me fie, & en qui seul i'espere,
Reduit à desespoir: las! n'est venu le iour
Que la mort me rauisse, & la vie, & l'amour?
Que doy ie plus attendre? Ay-ie retraitte aucune?
Ie demeure tout seul reste de ma fortune.
Tout me fuit, tout me laisse, & personne de ceux
Qui ont de ma grandeur de plus grands biens receus
N'assiste à ma ruyne, ils ont maintenant honte
D'auoir par le passé faict de moy quelque conte:
S'en retirent, monstrant m'auoir, pour me piper,
Suiuy, sans a mon mal vouloir participer.
„ Luc. *Il ne se trouue rien de durable en ce monde,*
„ *Touſiours sera trompé qui son espoir y fonde.*
Ant. *Encor' rien ne me tuë & ne m'afflige tant*
Que voir ma Cleopatre ainsi me detestant,
S'entendre auec Cesar, luy transporter ma flame,
Son amour qui m'estoit plus chere que mon ame.
Lu. *Vous ne le deuez croire, elle a le cœur trop haut,*
Magnanime & royal. An. *Elle a l'esprit trop caut.*

En

Embrasé de grandeurs, & qui tousiours souspiré
Apres le maniment de nostre grand Empire.
Lu. *Vous auez si long temps esprouué son amour.*
Ant. *Mais le bon heur faisoit auecque moy seiour.*
Lu. *Quelle marque auez-vous de son amour changee?*
Ant. *La bataille d'Actie, & l'eluse assiegee,*
Perduës par sa fraude: & mes vaisseaux ramez,
Et mes loyaux soldats pour ma querelle armez,
Qu'elle vient d'inciter, inhumaine, à se rendre,
A Cesar mon hayneur, au lieu de me defendre.
Leurs lõgs propos secrets sans mon sçeu, sans mõ vueil:
L'honneur fait à Tyree auecques tel accueil,
Et du traistre Alexas la desloyale iniure
Me tesmoignent assez de mon amour pariure.
Mais ô si quelques Dieux ont soin des amitiez,
Ses trompeurs changemens seront d'eux chastiez.
Luc. *Le dueil qu'elle a porté depuis nostre desfaicte,*
L'abandon de sa terre à nos gens pour retraicte,
Son chetif appareil pour la celebrité
Du reuerable iour de sa natiuité:
Au contraire l'appreſt & prodigue dispence
Qu'elle a depuis monstré, festant vostre naissance,
Nous declarent assez que son cœur est sans fard,
Esgalement touché de l'amour qui vous ard.
An. *Or soit que son amour ou soit fausse, ou soit vraye,*
Elle a fait à mon ame vne incurable playe:
Ie l'ayme, ainçois te bruſle au feu de son amour,
I'ay son idole faux en l'esprit nuict & iour,
Ie ne songe qu'en elle, & tousiours ie trauaille,
Sans cesse remordu d'vne ardante tenaille,
Extreme est mon malheur, mais ie le sens plus doux
Que le cuisant tison de mon tourment ialoux:
Ce mal, ains ceſte rage en mon ame chemine,
Et dormant & veillant incessamment m'espine.

Ait

Ait Cesar la victoire, ait mes biens, ait l'honneur
D'estre sans compagnon de la terre Seigneur,
Ait mes enfans, ma vie au mal opiniastre,
Ce m'est tout vn, pourueu qu'il n'ait ma Cleopatre:
Ie ne puis l'oublier, tant i'affolle, combien
Que de n'y penser point seroit mon plus grand bien.
Ie suis comme vn malade, à qui la fieure ardente
A mis dans le gosier vne soif violente,
Il boit incessamment, iaçoit que la liqueur
Du desire breuuage attise sa langueur:
Il ne se peut dompter, la santé desiree
Succombe à la chaleur de sa gorge alteree.
Luc. Laissez-là ceste amour qui recroist vos ennuis.
Ant. Ie m'y efforce assez, mais helas! ie ne puis.
Luc. Pensez qu'auez esté si fameux Capitaine,
Et qu'ores estes decheu par ceste amitié vaine.
Ant. Le penser importun de ma felicité,
Me plonge d'auantage en ceste aduersité.
„ Car rien tant ne tourmente vn homme en sa misere,
„ Que se representer sa fortune prospere.
Ainsi c'est mon angoisse, & ma geine, & mon mal,
Pareil aux passions du manoir infernal,
Que me ressouuenir de l'heureuse puissance
Que ie m'estois acquis par guerriere vaillance:
Et me ressouuenir de l'heur continuel
Qu'ores me vient tollir mon desastre cruel.
I'ay fait trembler d'effroy tous les peuples du mõde,
Au seul bruit de ma voix, comme les iones d'vne onde
Mouuants au gré des flots: i'ay par armes dompté
L'Italie, & nostre Rome au peuple redouté:
I'ay soustenu, pressant les rampars de Mutine,
L'effort de deux Consuls, venus à ma ruyne,
Souillez en leur sang propre, & qui par leur trespas
Tesmoignerent ma force & addresse aux combats.

I'ay

I'ay vengeur de Cesar ton oncle ingrat Octaue,
Teint de sang ennemy les riuages que laue
Le rougeastre Enipee, & ses flots empeschez
De cent monceaux de corps l'vn sur l'autre couchez:
Lors que Cassie & Brute infortunez sortirent
Contre nos legions, que deux fois les desfirent
Sous ma conduite seule, ayant Octaue au cœur,
Tandis qu'on combattoit, & la fieure & la peur,
Vn chacun le sçait bien, & que toute la gloire
On donnoit à moy seul d'vne telle victoire.
Là sourdit l'amitié, l'immuable amitié,
Dont mon cœur a depuis au vostre esté lié:
Et fut là mon Lucile où Brute vous sauuastes,
Et que pour vostre Brute Antoine vous trouuastes.
Ce me fut plus grand heur d'acquerir tel amy,
Que d'auoir desconfy Brute mon ennemy.
Or ma vertu premiere esteinte me delaisse,
Et fortune m'engouffre en extreme destresse:
Elle m'a retiré son visage riant,
Et le val de malheurs contre moy variant.
Ie suis laissé, traby, si qu'entre mille & mille
Qui me suiuoyent amis, ie n'ay que vous Lucile:
Vous seul m'accompagnez ferme comme vne tour,
Contre le sort humain en vne saincte amour.
Que si de quelque Dieu ma voix est entenduë,
Et ne sort dans le Ciel vainement espanduë,
Vne telle bonté sans gloire ne sera,
Et la posterité tousiours la vantera.
" LUC. *Des hommes l'amitié doit estre tousiours vne,*
" *Sans branster, variable auecque la Fortune,*
" *Qui tousiours se desplace, & oncques ne voudroit*
" *Arrester constamment sa boule en vn endroit.*
" *Aussi faut receuoir comme chose vsagere*
" *Les reuocables biens qu'elle preste legere*

,, *Et*

„ Et ne s'en asseurer, n'y fonder son espoir,
„ Comme dessus vn bien qui ne puisse decheoir,
„ Au contraire penser que rien n'est de duree
„ Fors la seule Vertu, nostre hostesse asseuree:
„ Nous moderant de sorte en la prosperité
„ Que ne soyons troublés d'vne infelicité.
„ Quand sur nous elle arriue, & ne prenãt trop d'aise
„ De la bonne Fortune, ennuy de la mauuaise.
Ne ployez au malheur. Ant. Helas! il est trop fort.
Maint malheur on soustient par quelque reconfort,
Mais celuy qui m'estraint ne peut trouuer defence
(Tant il est outrageux) d'vne seule esperance.
Il ne me reste rien que de m'ouurir le sein,
Hastant ma lente mort d'vn poignard inhumain.
Luc. Cesar, comme heritier des grãdeurs de son pere,
Voudra contr'imiter sa douceur debonnaire
Enuers vous qu'il cognoist extraict de mesme sang,
Qui estes son beau frere & tenez pareil rang
En l'Empire Romain, qui compagnons de guerre
Des meurtriers de Cesar auez purgé la terre.
Vous auez partagé ce monde en portions,
Comme font heritiers de leurs successions:
Et par commun accord auez ja tant d'annees
En paisible repos vos charges gouuernees:
„ Ant. L'alliance & le sang demeurent sans pouuoir
„ Contre les conuoiteux, qui veulent tout auoir.
„ Le fils à peine peut souffrir son propre pere
„ En vn commun Royaume, & le frere son frere:
„ Tant est ardant desir de commander est grand,
„ Et tant de ialousie en nos cœurs il esprend!
„ On promettra plustost aimer celle qu'on aime,
„ Que le communiquer au sacré diadéme.
„ Toute chose on renuerse, & tout droit on esteint,
„ Amitié, parentele: & n'y a rien si saint,

„ Qu'on

„ Qu'on n'aille violant pour se rendre seul maistre:
„ Et n'a-ton soin cõme i, pourueu qu'on le puisse estre.
Luc. Et bien qu'il soit Monarque, & que cet vniuers
Ne recognoisse plus deux Empereurs diuers:
Rome le craigne seul, l'Orient il assemble
Auecques l'Occident, & le regisse ensemble:
Pourquoy ne permettra qu'en repos vous viuez
Sans Empire, sans charge, entre les gens priuez
Philosophant, paisible en la Grece lettree,
En Espagne, en Asie, ou quelque autre contree?
Ant. Son Empire asseuré iamais ne pensera
Tandis que Marc Antoine en ce monde sera.
„ La crainte, & le soupçon, la defiance palle
„ Accompagnent tousiours la maiesté Royale,
„ Engendrez de rapports: les rapports nuict & iour,
„ Hostes perpetuels ne bougent d'vne Cour.
Luc. Il n'a pas fait mourir vostre frere Lucie,
De Lepide il n'a pas la vieillesse accourcie:
Combien que l'vn & l'autre en ses mains soit tombé,
Et qu'il fust de colere encontr'eux enflambé.
Ains cestuy-la, tranquille, encore seigneurie
Les peuples basanez de la grande Iberie:
Et cestuy-cy retient, Pontife souuerain,
Sa dignité sacree auec ce Prince humain.
Ant. Il ne craint de ceux-la la force peu guerriere.
Luc. Il ne craint vn vaincu regorgeant de misere.
Ant. La fortune se change. Luc. Vn ennemy si bas
A grand peine sçauroit iamais leuer le bras.
Ant. I'ay faict ce que i'ay peu pour mes prouues dernieres,
Tout m'estant defailly, i'ay tenté les prieres,
(Lasche homme que ie suis) dont estant dejetté,
Ie luy ay de nous deux le combat presenté,
Bien qu'il soit en sa force, & que ja la vieillesse

M'oste

M'oſte en m'affoibliſſant, & la force & l'addreſſe:
Si l'a-il refuſé, tant ſon cœur eſt coüard,
Vilainement craintif d'vn louable hazard.
C'eſt dequoy ie me plains, & dequoy ie m'accuſe,
C'eſt en quoy la Fortune outrageuſement vſe
Contre moy chef griſon: c'eſt pourquoy, malheureux!
Les immortels ie blaſme, à mon mal rigoureux.
Qu'vn homme efféminé de corps & de courage,
Qui du meſtier de Mars n'appriſt oncque l'vſage
M'ait vaincu, m'ait dompté, m'ait chaſſé, m'ait deſtruit,
M'ait apres tant de gloire au dernier point reduit:
Qui ſuis le ſang d'Hercule, & qui dés mon enfance
Ay mon los embelly d'vne heureuſe vaillance.
Teſmoin en eſt la Gaule aux peuples indomptez,
L'Eſpagne courageuſe, & les champs lamentez
Par mille & mille voix, de l'aſpre Theſſalie,
Ia lauez par deux fois du ſang de l'Italie.
L. *Teſmoin auſſi l'Affrique, & tous les quatre coings*
De la terre vaincuë en ſeront les teſmoins.
Car & en quel endroit de l'habitable terre,
De louange affamé n'auez-vous fait la guerre?
Ant. *Tu ſçais feconde Egypte, Egypte de mes faits*
Beaux & honteux coulpable, Egypte, helas! tu ſçais
Comme ie me portay, combatant pour ton Prince,
Quand ie luy reconquis ſa rebelle Prouince:
Contre les ennemis me monſtrant valeureux,
Et apres le combat pitoyable vers eux.
Encor ſi pour tenir ma loüange & l'abbatre,
Fortune me faiſoit par vn plus fort combatre,
Et plus guerrier que moy, & qu'elle m'euſt pouſſé,
L'vn de ces Empereurs, ſi crains le temps paſſé,
Vn Camille, vn Marcel, vn Scipion d'Affrique,
Ce grand Ceſar, l'honneur de noſtre Republique,

Vn Pompee ennuiellÿ sous les horreurs de Mars:
Et qu'apres la moisson d'vn monde de soldars
En cent combats meurtris, cent assauts, cent batailles,
Percé d'vn coup de picque au trauers des entrailles,
Ie vomisse la vie & le sang au milieu
De mille, & mille corps abbatus en vn lieu.
Non, non, ou ie deuois mourir entre les armes,
Ou combatu cent fois armer nouueaux gendarmes,
Cent batailles liurer, & perdre auecque moy
Pluſtoſt le monde entier, qu'il me soumiſt a ſoy:
Luy qui n'a iamais veu les picques enlacees
Mordre ſon eſtomach de pointes heriſſees,
A qui Mars fait horreur, & qui trop laſchement
Se cache pour n'oüir ſon dur fremiſſement.
La fraude eſt ſa vertu, la ruſe & la malice,
Ses armes ſont les arts du cauteleux Vlyſſe,
A Modene cognuz par les Conſuls, naurez
Tous deux de coups mortels, par ſes gens attirez,
Pour auoir leur armee, & ne faire la guerre
Contre ſa foy promiſe, à ſa natale terre.
Du Triumuir Lepide à ſon ſecours venu
Qu'il deuoit honorer comme il eſtoit tenu,
L'Empire il vſurpa quand il eut par amorces
Desbauché, corrompu la plus-part de ſes forces:
Toutesfois il me dompte, & me fait ſon butin,
Et dompte auecques moy tout l'Empire Latin.
O choſe eſmerueillable! d'vn deſordre d'Actie
A ſubiugué la terre, & ma gloire obſcurcie.
Car depuis comme atteint du colere des Dieux,
Comme épris de fureur & plus que furieux,
L'eſprit troublé de mal, ie n'ay iamais fait conte
De vouloir reparer ma perte ne ma honte:
» *Ie n'ay plus reſiſté.* Luc. *Les affaires guerriers,*
» *Et ſur tous les combats ſuccedent tournaliers;*

Tantoſt

Tantoſt bien, tantoſt mal. Et bien que la Fortune
„ *Es choſes de ce monde ait ſa force commune,*
„ *Qu'elle modere tout, face tout, que tout ſoit*
„ *Attaché, muable autour de ſon rouët,*
„ *Si nous ſemble pourtant que plus elle s'adonne*
„ *Qu'à nul autre exercice, au meſtier de Bellonne,*
„ *Et que là ſa faueur, muable comme vent,*
„ *Auec plus de pouuoir ſe monſtre plus ſouuent. (neſſe*
„ *D'ou vient qu'ō voit touſiours ceux qui en leur ieu-*
„ *Ont eu de l'honneur, le perdre en leur vieilleſſe*
„ *Combatus de quelqu'vn qui n'eſt point belliqueux,*
„ *Et qui ſera depuis vaincu d'vn moindre qu'eux,*
„ *Car ſa couſtume n'eſt d'eſtre touſiours propice,*
„ *Mais de nous renuerſer comme d'vn precipice,*
„ *Quand nous ſommes montez par ſa benignité*
„ *Iuſqu'au plus haut ſommet d'vne felicité.*

Ant. *Que ie dois bien maudire en mon ame offenſee,*
Iour & nuict lamentant, ceſte amour inſenſee,
Dont ma belle ennemie, allechante attrapa
Ma peu caute raiſon, qui depuis meſchappa.
Ce ne fut la Fortune à la face inconſtante,
Ce ne fut du Deſtin la force violente,
Qui forgea mon malheur. Hé ne ſçait-on pas bien
Que c'eſt que l'vn & l'autre, & qu'ils ne peuuēt rien?
„ *Fortune que l'on craint, qu'on deteſte & adore,*
„ *N'eſt qu'vn euenement dont la cauſe ignore.*
„ *Encore bien ſouuent la cauſe on apperçoit,*
„ *Mais l'effect ſe decouure autre qu'on ne penſoit.*
La ſeule Volupté peſte de noſtre vie,
Noſtre vie, & encor de cent peſtes ſuiuie,
Ma fille ce deſaſtre eſtant d'homme guerrier
Dés le commencement deuenu caſanier,
N'ayant ſoin de vertu, ny d'aucune louange.
Ains comme vn porc vautru ſouillé dedans la fange,

A cœur soul me veautray en maints sales plaisirs,
Mettant dessous le pied tous honnestes desirs,
Ainsi ie me perdy: car trouuant ce breuuage
Sauoureux à mon gouſt, ie m'en remply, mal sage.
Si qu'auec la douceur d'vne telle poiſon,
Peu à peu i'eſgaray mon antique raiſon:
I'offenſay mes amis qui de moy s'eſlongnerent,
Ie feis que mes hayneux contre-moy s'eſleuerent,
Ie pillay mes ſujets, & pour mes ſeruiteurs,
Ie me veis entouré de blandiſſans flateurs,
Mes armes au crochet ſe couurirent d'araignes,
Mes ſoldars par les champs vaguerét ſans enſeignes:
Et cependant Ceſar, qui n'euſt onques entrepris
De s'attaquer à moy, m'eut ſoudain à meſpris:
Print cœur de me combatre, eſperant la victoire,
D'vn homme ſi perdu qui n'auoit ſoin de gloire.
„ Luc. *La douce volupté, delices de Cypris,*
„ *Debilite nos corps, affuſque nos eſprits:*
„ *Trouble noſtre raiſon, de noſtre cœur dechaſſe,*
„ *Toutes ſainctes vertus, & ſe met en leur place.*
„ *Comme le fin peſcheur attire le poiſſon,*
„ *Auec vn traiſtre appas qui couure l'ameçon,*
„ *Ainſi le plaiſir ſert au vice de viande,*
„ *Pour noſtre ame amorcer, qui en eſt trop friande,*
„ *Ce venin eſt mortel egalement à tous,*
„ *Mais il fait aux grands Rois plus d'outrage qu'à*
„ *Ils en perdét leur ſceptre, et par grãde miſere, (neus:*
„ *Le font à leur eſcient choir en main eſtrangere.*
„ *Leurs peuples cependant, la charge ſur le dos,*
„ *Sont pillez de flateurs, qui leur ſuccent les os.*
„ *Ne ſont point gouuernez, ſeruent aux grands de*
„ *Tãdis que ce fol Prince en ſes plaiſirs ſe noye: (proye*
„ *Qui n'oit rien, ne voit rien, & ne fait rien d'vn Roy,*
Semblant luy-meſme auoir conjuré contre ſoy.

„ Lors

„ Lors l'egale Iustice erre à l'escar bannie,
„ Et se plante en son lieu l'auare tyrannie!
„ Le desordre confus en tous estats se met,
„ Maint crime, mainte horreur sans crainte se cõmet,
„ Puis la rebellion mutine se descouure,
„ Qui ores d'vn pretexte, or' d'vn autre se couure,
„ Pique les ennemis, qui aussi tost debout
„ Entrent sans resistance, & s'emparent de tout.
Voilà des Voluptés les effects dommageables.
„ Ant. Les loups si dãgereux ne sont dans les estables,
„ La gelee aux raisins, ny la pluye aux fruicts meurs,
„ Que ce plaisir apporte aux Princes de malheurs.
Luc. Autre exemple il ne faut que le Roy d'Assyrie,
A qui ce monstre osta l'ame & la seigneurie.
Ant Autre exẽple il ne faut que de moy malheureux,
Qui perds l'honneur, la vie, & mõ Empire heureux.
Luc. Encor autant ce mal a la force plus grande,
Qu'il ne s'en trouue presque aucuns qui s'en defende.
Mesme les demy Dieux, qui iadis ont vescu,
Dompteurs de l'vniuers ne l'ont iamais vaincu.
Quoy? ce fameux Alcide, Alcide la merueille
De la terre & du ciel en force nompareille,
Qui Gereon, Antee, & Lyce a combatu,
Qui Cerbere attraina monstre trois fois testu,
Qui vainquit Achelon, qui l'Hydre rendit morte,
Qui le ciel soustenu de son espaule forte,
Ne ploya sous le faix de ceste Volupté?
De cette passion ne se veit pas dompté?
Quand d'Ophane captif, Meonienne Royne,
Il bruslott comme vous de Cleopatre Antoine,
Dormoit en son giron, luy baisoit le sein,
Achetoit son amour d'vn seruage vilain,
Tirant a la quenouille, & de sa main nerueuse,
Retordant au fuseau la fillace chambreuse,

Sa masse dompteresse aux solines pendoit,
Son arc comme jadis encordé ne tendoit.
Sur les fleches filoit la messagere Araigne,
Et son dur vestement estoit percé de taigne.
Les monstres, à plaisir, sans crainte cependant,
S'alloient multipliez par le monde espandant:
Les peuples tourmentoient mesprisant sa molesse,
Et son cœur amoureux, esbat d'vne maistresse.
ADT. *En cela seulement semblable te luy suis,*
En cela de sa race auouër ie me puis,
En cela ie limite & ses meurs ie rapporte,
Bref, il est mon ancestre, en ceste seule sorte.
Mais sus, il faut mourir, & d'vn braue trespas,
Expier mon diffame, & mes nuysans esbas.
Il faut, il faut mourir, il faut qu'vne mort belle,
Vne mort genereuse à mon secours i'appelle:
Il me faut effacer la honte de mes iours,
Il me faut decorer mes lasciues amours,
D'vn acte courageux, & que ma fin supresme
Laue mon deshonneur me punissant moy mesme.
Allons mon cher Lucile: bel! pourquoy plorez vous?
„ *Cette fatalité commune est à nous tous.*
„ *Nous deuons tous mourir: chacun doit vn hommage,*
„ *Au Dieu, qui les Enfers eust jadis en partage.*
Appaisez vos ennuis, las! & ne gemissez,
Car par vostre douleur, mon mal vous aigrissez:

Chœur.

LAs que nous tourmente l'enuie,
Et le desir de cette vie,
„ *Que ce nous est vn fier bourreau*
„ *Qui nous trauaille & nous martelle*
„ *D'vne peine perpetuelle*
„ *Que l'ignoble peur du tombeau!*

„ *La*

„ La mortelle Parque au contraire
„ Nous offre vn secours salutaire
„ Contre tous les humains malheurs:
„ Et nous offre sans fin la porte,
„ Par où faut que nostre ame sorte
„ De ses incurables douleurs.
„ Quelle Deesse plus humaine
„ Peut ensevelir nostre peine!
„ Quel autre remede plus doux,
„ Pour desaigrir nostre poictrine
„ De l'aspre tourment qui s'obstine
„ A nous torturer, auons nous?
„ L'esperance qui nous conforte
„ En nos angoisses n'est si forte:
„ Car souuent elle nous deçoit,
„ Promettant guarir la misere
„ De celuy qui touſiours espere
„ Vn vain secours qu'il ne reçoit.
„ Mais la mort en sa foy certaine,
„ Ne repaist d'apparence vaine
„ L'affligé qu'il appelle à soy:
„ Ains arrache si bien son ame
„ De la deſtreſſe qui l'entame,
„ Qu'il ne luy reſte vn seul esmoy.
„ Celuy qui d'vne braue audace
„ Vont sans pallir la noire face
„ Du bourbeux fleuue d'Acheron:
„ Et le trauersant ne s'estonne
„ De voir la perruque grisonne
„ De son vieil batelier Charon:
„ Qui peut voir affranchy de crainte,
„ Des ombres l'effroyable feinte,
„ Errans sur les riuages cois,
„ Qu'Alecton de sa torche ardante,

„ Et ſes couleuures n'eſpouuante,
„ Ny Cerbere de ſes abois:
„ Mais qui peut diſpoſer luy-meſme
„ Quand il veut, de l'heure ſupreme
„ De ſes libres iours ſans effroy:
„ Cette belle franchiſe eſtime
„ En ſon courage magnanime,
„ Plus que la fortune d'vn Roy.
„ La mer des Aquilons pouſſee,
„ Bouillonnant de rage inſenſee,
„ Eſmouuoir ſon ame ne peut:
„ N'y la turbulente tempeſte
„ D'vn peuple, qui mutin deteſte
„ Contre les Magiſtrats s'eſmeut.
„ Ny d'vn Tyran l'horrible face,
„ Qui ne ſouffle que la menace
„ Et ne ſe repaiſt que de ſang:
„ Ny meſme la dextre tonnante
„ De Iupiter qui accrauante
„ D'vn rocher l'inſompiable flanc:
„ Ny de la carnagere guerre
„ Les foudres deſertans la terre,
„ Et les bataillons poudreyans
„ De ſoudars ardans en leurs armes,
„ Et les gros ſcadrons de gendarmes,
„ Qui vont les plaines effroyans.
„ Ny les coutelas homicides
„ Trempez aux entrailles humides
„ Des peuples peſle meſle eſteints
„ D'vne grand' ville ſaccagee,
„ Par vn Roy barbare rangee
„ Sous l'effort de ſes dures mains.
„ O que c'eſt vne choſe vile,
„ Sentant ſon courage imbecile,

„ Qu'au

„ Qu'au besoin ne pouuoir mourir!
„ Laissant cheoir d'vne main mollastre
„ Le poignard tiré pour combatre
„ La douleur qu'on ne peut guerir.
Heureux en son malheur Antoine
Et bien-heureuse nostre Royne,
Qui vont leurs vies estouffer,
Pour frauder la dextre felonne
Du vaincueur qui les enuironne,
Si desireux de triompher.
La seule mort le peut defendre
Que Cesar ne les puisse offendre,
Despitant son foible pouuoir,
Et de toute la ronde terre
Inutil sur ceux qu'elle enferre
Descendu en l'Auerne noir:
Où d'Amasis l'ame est enclose,
Où le grand Psammetiq repose,
Et où reposent enfermez
Sur les Elysiennes plaines,
Francs de toutes mortelles peines
Nos regrettables Ptolomez.

ACTE IIII.

Cesar. Agrippe. Dircet. *Messager.*

Cesar.

O Grãds Dieux immortels, qui auez toutes choses
Aux celestes pouuoirs de vos dextres encloses,
Par qui le chaud, le froid, le tonnerre & les vents
Les propres qualitez des mois entre suiuans
Ont leurs cours & leur estre, & que par destinees
Des Empires auez les puissances bornees,

Leurs âges & leurs temps, & que ne changeant point
Changez tout sans tenir nulle chose en vn poinct:
Vous auez ietté iusques au Ciel qui tonne,
La Romaine grandeur par l'effort de Bellonne,
Maistrisant l'vniuers d'vne horrible fierté,
L'vniuers captiuant veuf de sa liberté.
Toutesfois autourd'huy ceste orgueilleuse Romme,
Sans bien, sans liberté, ploye au vouloir d'vn homme:
Son Empire est à moy, sa vie est en mes mains,
Ie commande, Monarque, au monde & aux Romains:
Ie fay tout, ie peux tout, ie lance ma parole,
Comme vn foudre bruyant de l'vn à l'autre Pole:
Esgal à Iupiter, i'enuoye le bon-heur
Et malheur où ie veux, sur Fortune seigneur.
Il n'est ville où de moy on ne dresse vne idole.
Où à moy tous les iours vne hostie on immole,
Soit où Phœbus attelle au matin ses cheuaux,
Où la nuict les reçoit, recreus de leurs trauaux:
Où les flammes du Ciel bruslent les Garamantes,
Où souffle l'Aquilon ses froidures poignantes,
Tout recognoist Cesar, tout fremist a sa voix,
Et son nom seulement espouuante les Rois.
Antoine le sçait bien, qui de toute la terre
N'a Prince que pour luy s'allie en ceste guerre,
Qui s'arme contre moy redoutant le pouuoir,
Qu'entre tous les mortels le Ciel m'a fait auoir.
Antoine, le pauure homme, embrasé de la flamme,
Que luy meirent au cœur les beautez d'vne femme.
S'est esmeu contre moy, qui n'ay peu supporter
L'iniure de ma sœur, la voyant mal traitter,
La voyant delaissee, & son mary s'esbaire
Dedans Alexandrie auec sa Cleopatre
En plaisir desreglez, ne faisant nuict & iour,
Que plonger leurs esprits aux delices d'amour.

Il assembla l'Asie auec luy coniuree,
Il pouſſa ſur les flots de la mer ayvree
Mille & mille vaiſſeaux, qui couuerts de ſoldars,
De picques, de boucliers, de fleſches & de dars,
Eſpouuantoyent Neptune, & les troupes humides
Des Glauques & Triton, hoſtes Acitatides,
Mais les Dieux, qui touſiours s'oppoſent à l'effort,
De celuy qui ſans cauſe à vn autre fait tort,
En vn ſoudain moment ont reduit en fumee
Le ſuperbe appareil d'vne ſi grande armee.
Ag. *De ſon eſprit hautain l'orgueil preſomptueux,*
Et de ſa folie amour le ſoin voluptueux
L'ont iuſtement perdu, qui par outrecuidance
Eſtima la Fortune auoir en ſa puiſſance.
De nous il ne fiſt conte, & comme par esbat
Vint affranchy de peur contre nous au combat.
Ainſi iadis en print aux enfans de la Terre,
Qui grauirent au ciel pour faire aux Dieux la guer- (re.
Chargeant ſur Pelion Olympe, & Oſſe apres,
Et deſſus Oſſe Pinde, ainſi que par degrez,
Pour main à main combatre, & à coups de maſſues
Les faire tresbuſcher ſur les roches mouſſues.
Quand le grand Iupiter de courroux eſchauffé,
Maint trait de foudre aigu deſſerra ſur Typhé,
Sur Gyge & Briaree, écreuelant leurs teſtes,
Et ſur leurs corps broyez emouſſant ſes tempeſtes.
„ *Car rien ne deſplaiſt tant, rien n'eſt tant odieux.*
„ *Entre les faits humains qu'vne arrogãce aux dieux*
„ *Touſiours vn orgueilleux, qui veut trop entreprendre*
„ *Au lieu de s'auancer receura de l'eſclandre.*
Ceſ. *C'eſt comme vn grand palais, ou quelque haute*
Qui leue le ſourcil ſur les maiſons d'autour, (tour,
Semblant les deſdaigner, les eſtoilles voiſine,
Mais qui dans peu d'hyuer de ſon faix ſe ruyne.

Quel orgueil outrageux, mais quelle impieté
Contre l'honneur des Dieux le tenoit agité,
Lors que ſes deux enfans, deux iumeaux d'adultere,
Comparant à Diane, & à Phœbus ſon frere,
Race Latonienne, il les fiſt appeller
L'vn Soleil, l'autre Lune, eſt-ce pas affoler?
Eſt-ce pas prouoquer des grands Dieux la colere?
Eſt-ce pas procurer ſoy-meſme ſa miſere?
Agr. *D'vne meſme inſolence il fit decapiter*
Le Roy Iuif Antigone, à fin de luy oſter
Sans couleur de forfait, ſon antique Royaume,
Que Cleopatre aimoit pour le deſir du baume.
Ceſ. *Il luy donna Lydie, & Syrie, & encor*
L'odoreuſe Aracie, & Cypre aux veines d'or:
Et donna d'auantage à ſes enfans Cilice,
Les Parthes, la Medie, Armenie, & Phenice:
Les ayant declarez luy-meſme de ſa voix,
Et comme par edict, Rois de tous autres Rois.
Agr. *Quoy rauiſſant l'honneur à ſa propre patrie,*
N'a-il pas triomphé dedans Alexandrie
Du Prince Armenien qui s'alla rendre à luy
Sur ſa pariure foy de ne luy faire ennuy?
Ceſ. *Non, le peuple Romain n'a receu plus d'iniures*
Depuis que toy, Quirin, par celeſtes augures
As baſty de ta main les Romulides tours,
Qu'il a receu d'Antoine en ſes folles amours.
Et iamais vne guerre & plus iuſte & plus ſaincte
Entrepriſe ne fut auec plus de contrainte
Que ceſte guerre icy, ſans qui noſtre Cité
Perdoit en peu de temps toute ſa dignité:
Bien que i'en aye regret (le Soleil i'en atteſte,
Et toy grand Iupiter) qu'elle ſoit ſi funeſte:
Et que le ſang Latin ondoye ſi ſouuent
Comme il fait, & la terre aille à tous coups lauant.

Quelle

Quelle antique Carthage en sa haine obstinee,
Quelle Gaule abbayante a nostre destinee,
Quel rebelle Samnite & quel Tyrrhe indomté,
Quel cruel Mithridate & quel Parthe ont esté
Si nuisibles à Rome s'il eust sa Republique
S'il eust esté vainqueur, fait en bref Canopique.
Agr. Ainsi les Dieux du ciel, qui ont ceste Cité
Bastie pour durer en toute eternité,
Gardes du Capitol, qui ont tousiours prins cure
De nous, & en prendront de la race future,
Vous ont donné victoire, a fin que redressez
Son honneur atterré par les malheurs passez.
Cel. Voire le miserable ayant l'onde Ionie
Couuert, pour m'abysmer d'vne flotte infinie,
Me liura la bataille où Fortune pour moy
Repoussant son effort le mist en desarroy:
Luy mesme print la fuitte, ayant veu son amie
A pleins voile fuyant d'vne crainte blesmie.
Ses gens, bien qu'esperdus, sans conduite & sans chef
Batailloyent vigoureux, serrez nef contre nef,
Chargeant & repoussant par la force des rames,
A coups de dars, d'espieux, de piques & de flames:
Si que la nuict obscure auoit ja deualé
Sur la sanglante mer son grand voile estoilé,
Qu'ils soustenoyent encore: & lors à toute peine
Ils se mirent en route en la vagueuse plvine,
Tout fut plein de soldars bouleuersez des flots,
L'air d'autour resonna de cris & de sanglots,
La mer rougist de sang, & les prochains riuages
Gemirent encombrez de pieces de naufrages,
Et de corps ondoyans, qui furent deuorez
Des oyseaux, des poissons, des bestes, des forez,
Vous le sçauez, Agrippe. Ag. Il estoit conuenable
Que le Romain Empire eust sa reigle semblable

Au maniment du ciel, qui tournant dessus nous
A son exemple meut tout ce qui est dessous:
Or' ainsi que le ciel est regi d'vn seul maistre,
D'vn seul maistre regi ce bas monde dort estre.
„ *Deux compagnons ensemble en vn mesme pouuoir*
„ *Ne se peuuent souffrir, ny faire leur deuoir:*
„ *Touſiours sont en querelle, en ialousie, en haine,*
„ *Et cependant le peuple en porte seul la peine.*
Ceſ. *Dont à fin que iamais aucun durant mes iours*
Se voulant eſleuer ne treuue du secours,
Il faut de tant de sang marquer nostre victoire,
Qu'il en soit pour exemple à tout iamais memoire:
Il faut tout massacrer, si qu'il ne reste aucun,
Qui trouble à l'aduenir nostre repos commun.
„ A. *De meurtres il ne faut remarquer vostre Empire.*
„ Ceſ. *De meurtres doit vſer qui s'aſseurer desire.*
„ Ag. *On ne s'aſſeure point des ennemis faisant.*
Ceſ. *Ie n'en fay pas auſsi, ie les vay deſtruisant.*
„ Ag. *Il n'eſt choſe qui tant que la rigueur deſplaise.*
„ Ceſ. *Il n'eſt choſe qui tant me face viure à laise.*
Ag. *Et quel aise à celuy qui tout le monde craint?*
„ Ceſ. *D'eſtre craint & d'auoir ſes ennemis eſteint.*
„ Ag. *Communemẽt la crainte engendre de la haine.*
„ Ceſ. *La haine ſans pouuoir communemẽt eſt vaine.*
„ Ag. *Au prince que lon craint on deſire la mort.*
„ C. *Au Prince qu'õ ne craint biẽ ſouuẽt on fait tort.*
„ Ag. *Il n'eſt de telle garde & de telle defence*
„ *Que de ſes Citoyens auoir la bien-vueillance.*
„ C. *Riẽ n'eſt plus incertain, plus foible & plus leger,*
„ *Que la faueur d'vn peuple enclin à ſe changer.*
„ A. *Oõs Dieux, que chacũ aime vn Prince debõnaire!*
„ Ceſ. *Que lon porte d'honneur à vn Prince ſeuere!*
„ Ag. *Il n'eſt rien plus diuin que la benignité,*
„ Ceſ. *Rien ne plaiſt tant aux Dieux que la ſenerité.*

„ Ag.

,, Ag. *Les Dieux pardonnent tout.* Ce. *Les crimes ils punissent.*
,, Ag. *Et nous donnent leurs biens.* Ces. *souuent ils les tollissent.*
,, Ag. *Ils ne se vangent pas, Cesar, à tous les coups*
,, *Qu'ils sont par nos pechez prouoquez à courroux.*
Aussi ne vous faut pas (& vous supply me croire)
D'aucune cruauté souiller vostre victoire,
C'est vn bien faict des Dieux dont ne faut abuser,
Ains au bien d'vn chacun doucement en vser,
Et leur en sçauoir gré, puis qu'ils vous font la grace
De gouuerner par vous ceste terrestre masse,
Qu'ils veulent desormais en repos retenir,
Et sa puissance espparse en vn seul corps vnir.
Ces. *Mais qui est cestuy cy qui haletant arriue,*
Et s'approche, marchant d'vne alleure hastiue?
Ag. *Il semble estre effroyé: ie luy voy sous le bras,*
Si bien ie ne me trompe, vn sanglant coutelas.
Ces. *Que pourroit ce estre donc? ie desire l'entendre.*
Ag. *Il vient, il vient vers nous, il nous le faut attẽdre.*
Dit. *Quel bon Dieu maintenant renforcera ma voix,*
A fin de raconter aux rochers & aux bois,
Aux vagues de la mer bruyant à ce riuage,
A la terre & au ciel mon desastré message?
Ag. *Quel estrange accident t'ameine icy vers nous?*
Dit. *Accident lamentable O celeste courroux!*
O Dieux trop inhumains! C. *Quelle horrible auanture*
Nous veux-tu raconter. Dit. *Helas! elle est trop dure!*
Quand ie songe aux pitiez que de mes yeux i'ay veu,
Le sang au cœur me gele, & me sens tout esmeu:
Ie demeure pasmé, ma poitrine agitee
Me retient au gosier la parole arrestee.
Il est mort, il est mort, de cela soyez seurs,
Ce large coutelas en est le meurtrisseur.

Ces.

Ceſ. Helas le cœur me fend, la pitié me bourrelle
L'eſtomach pantelant, d'ouir ceſte nouuelle.
Donc Marc Antoine eſt mort helas ie l'ay contraint
De s'eſtre ores ainſi par deſeſpoir eſteint.
Mais ſoldat conte nous de ſa fin la maniere,
Et comme il a laiſſé ceſte belle lumiere.
Di. Apres qu'Antoine eut veu n'y auoir plus d'eſpoir
D'accorder, ny de faire en guerre aucun deuoir,
Et qu'il ſe veit trahy de tous ſes gens de guerre
Aux combats de la mer, aux combats de la terre:
Qui n'eſtans pas contens de ſe rendre aux plus forts,
Encores le venoyent aſſaillir dans ſes ports,
Entre ſeul au palais, ſe debat, ſe tourmente,
Accuſe Cleopatre, & d'elle ſe lamente,
Dit qu'elle deſloyale, & traiſtreſſe, qui veut
Le liurer à ceux la que vaincre elle ne peut:
Pour n'auoir part au mal qu'il ſouffre à cauſe d'elle,
Comme aux proſperitez de ſa grandeur rebelle.
Mais elle d'autre part redoutant ſa fureur,
Se retire aux tombeaux habitacles d'horreur,
Fait les portes ſerrer & les herſes abatre,
Puis outree en douleur commence à ſe debatre,
Faire mille regrets, pouſſer mille ſanglots
De ſon foible eſtomach, deſchiré iuſqu'aux os:
Dit qu'elle eſt malheureuſe entre toutes les femmes,
Qu'elle pert en amour & en ſes triſtes flammes
Son Royaume, ſa vie, & l'amour de celuy
Qui reſtant luy faiſoit ſupporter tout ennuy:
Mais que ce n'eſt ſa faute, elle en iure & atteſte
Et la terre & la mer, & la rondeur celeſte.
Puis luy fait annoncer qu'elle ne viuoit plus.
Ainſi giſoit treſpaſſee en ſon tombeau reclus:
Ce qu'il croit auſſi toſt: en gemiſt, en ſouſpire,
Et croiſant les deux bras, commence ainſi à dire.

„ Ces. O qu'il estoit perdu! Dit. Qu'attẽs-tu plus helas
„ Antoine! hé que te fait differer ton trespas,
„ Puis que t'a la Fortune, à ton bien ennemie,
„ La seule cause osté de desirer la vie?
Quand sa bouche en souspirs eut acheué ces mots,
Sa cuirasse il destace, & se l'oste du dos,
Puis le corps desarmé va dire en ceste sorte:
„ Cleopatre mon cœur, la douleur que ie porte
„ N'est pas d'estre priué de vos yeux mon Soleil,
„ Car bien tost nous serons ensemble en vn cercueil:
„ Mais bien ie suis dolent, qu'estant de telle estime
„ Tel Empereur ie suis moins que vous magnanime.
Il eut dit & soudain Eros appelle à soy,
Eros son seruiteur, le somme de sa foy
De l'occire au besoin: Eros a pris l'espee
Et s'en est à l'instant la poitrine frappee:
Il vomit sang & ame, & cheut à ses pieds mort,
„ Adoncques dist Antoine, Eros i'approuue fort
„ Cest acte genereux: ne m'ayant peu defaire,
„ Tu as fait en ton corps ce qu'au mien ie dois faire.
A grand peine auoit il ce propos acheué,
Et le poignard sanglant de terre releué,
Qu'il s'en perce le ventre: & lors vne fontaine
De rouge sang iaillit, dont la chambre fut pleine:
Il chancela du coup, la face luy blemit,
Et dessus vne couche affoiblissant se mit.
Il se pasma d'angoisse, & froidit toute à l'heure,
Comme si sa belle ame eust laissé sa demeure:
Toutesfois il reuint, & nous aduisant tous
Les yeux baignez de pleurs, nous martelant de coups,
De pitié de regret, & de tristesse amere,
De le voir ainsi fondre en extresme misere,
Nous pria de haster sa paresseuse mort,
Ce que ne voulans faire, vn chacun de nous sort,

Mais

Mais il ne fit adonc que crier, se debatre
Iusqu'à tant qu'arriua l'homme de Cleopatre,
Qui dist estre chargé par son commandement
De le faire porter vers elle au monument.
A ces mots le pauure homme, esmeu de grãde ioye,
Sçachant qu'elle viuoit, à nous prier s'employe,
De le rendre à sa dame, & lors dessus nos bras
Le portons au sepulchre, où nous n'entrasmes pas:
Car la Royne craignant d'estre faicte captiue,
Et à Rome menee en vn triomphe viue,
N'ouurit la porte, ainçois vne corde iettа
D'vne haute fenestre, où l'on l'empaqueta:
Puis ses femmes & elle à mont le souleuerent,
Et à force de bras iusqu'en haut l'attirerent.
Iamais rien si piteux au monde ne fut veu:
L'on montoit d'vne corde Antoine peu à peu,
Que l'ame alloit laissant: sa barbe mal peignee,
Sa face & sa poitrine estoit de sang baignee,
Toutesfois tout hideux & mourant qu'il estoit,
Ses yeux demy couuerts sur la Royne iettoit,
Luy tendit les deux mains, se soulenoit luy mesme,
Mais son corps retomboit d'vne foiblesse extreme,
La miserable dame, ayant les yeux mouillez,
Les cheueux sur le front, sans art esparpillez,
La poitrine de coups sanglantement plombee,
Se panchoit, contre bas, à teste recourbee,
S'enlaçoit à la corde, & de tout son effort
Courageuse attiroit ceſt homme demy mort.
Le sang luy deualoit au visage de peine,
Les nerfs luy roidissoyent, elle estoit hors d'haleine.
Le peuple qui d'abas amaſſé regardoit,
De gestes & de voix à l'enuy luy aidoit:
Tous crioyent, l'excitoyent, & souffroyent en leur ame
Penant, suant ainsi que ceſte pauure Dame:

Toutes

Toutesfois inuaincuë, au trauail dura tant,
De ses femmes aydee, & d'vn cœur si constant
Qu'Antoine fut tiré dans le sepulchre sombre,
Où ie croy que des morts il augmente le nombre.
La ville est toute en pleurs & en gemissemens,
En plaintes, en regrets, tout crie horriblement,
Hommes, femmes, enfans, les personnes chenuës,
Lamentant peste meste aux places & aux rues
S'arrachent les cheueux, se deschirent le front,
Se desrordent les bras, l'estomach se desfont.
Le dueil y est extreme, & ne peut d'auantage
Estre veu de misere és villes qu'on saccage:
Non, si le feu rampoit au haut des bastimens,
Que tout fut plein de meurtre, & de violemens,
Que le sang decoulast ainsi qu'vne riuiere,
Que le soldat meurtrist l'enfant au sein du pere,
Le pere de l'enfant, l'espoux entre ses bras
De sa femme, courant furieuse au trespas.
Or ma poictrine estant d'vn si grand dueil frappee,
De la ville ie sors auecque ceste espee
Que ie lauay de terre, ainsi que l'on sortoit
De la chambre d'Antoine, & que l'on le portoit.
Expres ie vous l'apporte, à fin que plus notoire
Sa mort vous soit par elle, & que me puissiez croire.
C. O Dieux quelle infortune! ô pauure Antoine, helas!
As-tu si longuement porté ce coutelas
Contre les ennemis, pour le faire en fin estre
L'execrable meurtrier de ton propre maistre?
O mort que ie te plore, helas! nous auons mis
Tant de guerres à fin estans freres, amis,
Compagnons & parens, egaux au mesme Empire,
Et faut que maintenant ie t'aye fait occire!
AG. *Pourquoy vous troublez vous d'inutiles douleurs?*
Pourquoy dessus Antoine espandez vous ces pleurs?

Pour

Pourquoy ternissez-vous de dueil vostre victoire?
Il semble qu'ennuiez vous-mesmes vostre gloire?
Entrons dedans la ville, & supplions aux Dieux.
Ces. *Ie ne puis deplorer son malheur larmoyeux,*
Bien que ie n'en soy cause, sans l'arrogance sienne.
Et l'impudique amour de ceste Egyptienne.
Agr. *Mais il faut essayer d'entrer au monument*
Pour ne perdre auec elle en cest estonnement
Tant de riches threfors, qu'elle pourra mourante
Ietter par desespoir dedans les flammes ardante,
Pour en frauder vos mains, & sa mort honnorer,
Laissant tant de ioyaux par le feu deuorer.
Enuoyez donc vers elle, & faites qu'on essaye
De retenir sa vie auecques quelque baye,
Quelque vaine promesse, & qu'on auise bien
Si l'on pourroit entrer par quelque fin moyen
Dans ces riches tombeaux. Ces. *Enuoyons Proculee:*
Qui appaste d'espoir son ame desolee,
L'asseure de propos, si que puissions auoir
Ses richesses, & elle en nostre plein pouuoir.
Car entre toute chose ardamment ie souhaitte
La pouuoir conseruer iusqu'à nostre retraitte
De ceste terre icy, à fin d'en decorer
Le triomphe qu'à Rome on nous doit preparer.

Chœur des Soldats Cesariens.

TOusiours la guerre domestique
Rongera nostre Republique?
Et sans desemparer nos mains
Des glaiues dans nostre sang teints,
Et sans despouiller la cuirace,
Nostre contenu vestement,
Nous irons-nous de race en race
Massacrer eternellement?

Et

Et touſiours dedans nos poictrines
Lauerons nos dextres mutines?
Et ſeront tous lieux eſtoffez
De nos miſerables trophez,
Pour monſtrer aux races futures
De quelle horrible impieté
S'acharnant nos ames trop dures
Contre noſtre propre Cité?
Il faut donc que le Ciel ne ceſſe
De voir noſtre cruelle oppreſſe,
Et deſcouure de toutes parts
De nos corps cent monceaux eſpars
Qui rendent fertiles les plaines
Des eſtrangeres regions,
Orgueilleuſes de ſe voir plaines
De tant de braues legions.
Que Neptune en rempliſſe és ondes
Le ſein des Phoques vagabondes,
Et que la mer peinte de bleu
Rougiſſe du ſang qu'elle a beu:
Comme la conque Tyrienne,
Faict rougir de ſang eſpuré
De la laine Canaſtienne
Le drap en pourpre teinturé.
Mais deſormais que la grand' Rome
Eſt ſous le pouuoir d'vn ſeul homme,
Qui regiſt ſans debat d'aucun
Son Empire remis en vn,
N'aguieres ſous la force egale
De trois, l'vn de l'autre enuieux:
Qui trauailloyent la pauure Itale
D'vn triple tour pernicieux.
I'eſpere que la cauſe oſtee
De ceſte guerre enſanglantee,

Et

Et les sepulcraliers discords
Rompus par nos derniers efforts,
On verra dessus nostre riue
Pallir les rameaux nourriciers
De la Palladine Oliue,
Au lieu de steriles Lauriers.
Et que de Ianus le bon pere
Le Temple, que Mars sanguinaire
Tenoit ouuert par cy deuant,
L'on fermera d'ore-snauant:
Et le morion inutile
De ses pennaches despouillé,
L'on verra pendre à la chenille,
Et le coutelas enrouillé.
Au moins si la guerre retourne,
Qu'entre nous elle ne sejourne
Pour nous occire mutinez
De glaiues ailleurs destinez:
Que nos armes tournent les poinctes
Contre l'estomach des Germains,
Des Parthes aux refuittes feintes,
Et des Cantabres inhumains.
Là de nos ancestres la gloire
S'est peinte au front de la Memoire:
Là les triomphes ont couuerts
Nos Empereurs de Lauriers verds:
Et là nostre Rome indomptee
Iadis retraitte des Bergers,
En ceste grandeur est montee
Royne des peuples estrangers.
Qui presque maintenant affronte
Le Ciel, où sa loüange monte,
Ne restant plus rien en ce rond
Qui contre elle dresse le front:

Si tien qu'il ne luy faut plus craindre
Sinon de Iupiter la main,
Qui peut en se faschant esteindre
Tout d'vn coup l'Empire Romain.

ACTE V.

Cleopatre. Éufron. Les enfans de Cleopatre. Charmion. Eras.

Cleopatre.

O Cruelle fortune! ô des astre execrable!
O pestilente amour! ô torche abominable!
O plaisirs malheureux! ô chetiues beautez!
O mortelles grandeurs, mortelles Royautez!
O miserable vie! ô lamentable Royne!
O par mon seul defaut, sepulturable Antoine?
O Ciel par trop funeste, helas tout le courroux
Et la rancueur des Dieux est deualé sur nous?
Malencontreuse Royne, ô que iamais au monde
Du iour n'eussay-ie veu la clairté vagabonde!
Las! ie suis le poison & la peste des miens,
Ie perds de mes ayeuls les sceptres anciens,
I'asseruis ce Royaume a des loix estrangeres:
Et priue mes enfans des biens hereditaires.
Encore n'est ce rien. Las! ce n'est rien au pris
De vous mon cher espoux, par mes amorces pris,
De vous que l'infortune, & que de main sanglante
Ie contrains deualer sous la tombe relante:
De vous que ie destruis, de vous, mon cher seigneur,
A qui i'oste la vie, & l'Empire & l'honneur.
O dommageable femme! hé! puis ie viure encore
En ce larual sepulchre, où ie me fais enclorre?
Puis-ie encor respirer? mon ame en tel esmoy

Peut

Puis ie encor' respirer't mon ame en tel esmoy
Peut encor', peut encor s'entretenir en moy?
O Atrope, ô Clothon mortelles filandieres!
O Styx, ô Phlegeton, infernales riuieres!
O filles de la nuict! Eus. Pour vos enfans viuez,
Et d'vn sceptre si beau, mourant, ne les priuez:
Helas! que feront ils? qui en prendra la cure?
Qui vous conseruera, royale geniture?
Qui en aura pitié? desia me semble voir
Ceste petite enfance en seruitude cheoir,
Et portez en triomphe. Cl. Ha, chose miserable!
Eu. *Leurs tendres bras liez d'vne corde execrable*
Contre leur dos foiblet. Cl. O Dieux quelle pitié?
Euf. *Leur pauure col d'aban vers la terre plié.*
Cl. *Ne permettez bõs Dieux que ce malheur aduiẽne!*
Euf. *Et au doigt les monstrer la tourbe citoyenne.*
Cl. *Hé! plustost mille morts.* E. *Puis l'infame bourreau*
Dans leur gorge enfantine enfoncer le cousteau.
Cl. *Helas! le cœur me fend. Par les riuages sombres,*
Et par les champs foulez des solitaires ombres,
Par les Manes d'Antoine, & par les miens aussi,
Ie vous supplie, Eufron, prenez en le souci:
Seruez leur de bon pere, & que vostre prudence
Ne les souffre tomber sous l'iniuste puissance
De ce cruel Tyran, plustost les conduisez
Aux Ethiopes noirs aux cheueux refrisez,
Sur le vague Ocean à la mercy des ondes,
Sur les neigeux Caucase aux cymes infecondes,
Entre les Tygres prompts, les Ours & les Lions,
Et plustost, & plustost en toutes regions
Toute terre & mers. Car rien ie ne redoute
Au pris de sa fureur, qui de sang est si gloute,
Or adieu mes enfans, mes chers enfans adieu,
La saincte Isis vous guide en quelque asseuré lieu,

Loin

Loin de nos ennemis, on puissiez vostre vie
Librement deuider sans leur estre asservie.
Ne vous souuenez point, mes enfans d'estre nez
D'vne si noble race, & ne vous souuenez
Que tant de braues Rois de ceste Egypte maistres,
Succedez l'vn à l'autre, ont esté vos ancestres:
Que ce grand Marc Antoine a vostre pere esté,
Qui descendu d'Hercule a son los surmonté,
Car vn tel souuenir espoindroit vos courages
Vous voyant si decheux, de mille ardantes rages.
Que sçait on si vos mains, à qui le faux destin
Les sceptres promettoit de l'Empire Latin,
Au lieu d'eux porteront des houlettes tortuës,
Des pics, des aiguillons, conduiront les charruës?
Apprenez à souffrir, enfans & oublier
Vostre naissante gloire, & aux destins plier.
Adieu mes enfançons, adieu, le cœur me serre
De pitié, de douleur, & ja la mort m'enserre,
L'haleine me defaut, adieu pour tout iamais,
Vostre pere ny moy ne verrez desormais. (dame.
Adieu ma dolce cure, Adieu. Les Enf. *Adieu Ma-*
Cl. *Las! ceste voix me tuë! helas! bons Dieux ie pasme,*
Ie n'en puis plus, ie meurs. Et. *Madame, & voulez*
Succomber au malheur? helas! parlez à nous. (vous
Eu. *Allons Enfans.* Les Enf. *Allons.* Eu. *Suiuons*
nostre auanture,
Les Dieux nous conduiront. Ch. *O Fortune trop dure!*
O sort trop rigoureux! que ferons-nous ma sœur,
Que ferons-nous? helas! si le dard meurtrisseur
De la mort la vient poindre, ore qu'vn foible somme
Son corps pasmé de dueil & demy mort assomme?
Et. *Le visage luy glace.* Ch. *Hé Madame pour Dieu*
Ne nous laissez encore, ains dictes nous adieu.
Las! plorez sur Antoine, & que son corps ne tombe

sans

Sans les obſeques deuz en la funèbre tombe.

Cl. *Hé ! hé.* Ch. *Madame.* Cl. *Helas !* Er. *Quelle eſt*
foible d'ennuis !

Cl. *Mes ſœurs, ſouſtenez-moy. Que chetiue ie ſuis!*
Que ie ſuis miſerable! & iamais femme aucune
Fut tant que moy conſite aux aigreurs de Fortune?
Larmoyante Niobe, helas! bien que ton cœur
Se veiſt enueloppé d'vne iuſte langueur,
Pour tes enfans meurtris, & qu'au haut de Sipyle,
De douleur, tu ſoufflette vne roche immobile,
Qui pleure inceſſamment, tu n'eus iamais pourtant
Tant de cauſes d'ennuis que i'en vay ſupportant.
Tu perdis tes enfans, ie perds les miens pauurette,
Et leur pere ie perds, que plus qu'eux ie regrette:
Ie perds ce beau Royaume, & le Ciel rigoureux,
Ne me transforme point en vn marbre pleureux.
Filles du blond Soleil, vierges Phaëtontides,
Pleurans voſtre germain cheut és ondes liquides
Du ſuperbe Eridan, les bons Dieux à ſes bords
En Aulnes riuagers tranſmuerent vos corps:
Moy ie pleure & lamente, & ſouſpire ſans ceſſe,
Et le Ciel impiteux ſe rit de ma triſteſſe,
La renforce & r'engrege, & pour tout reconfort
Me laiſſe (ô cruauté!) la violente mort.
Or meurs dõc Cleopatre, & plus lõg temps n'abſentes
Antoine, qui t'attend aux riues palliſſantes.
Va rejoindre ſon ombre, & ne ſanglotte plus
Veufue de ſon amour en ces tombeaux reclus.
Er. *Helas! pleurõs-le encore, & que la mort ſoudaine*
Ne luy oſte nos pleurs & la derniere peine
Que deuons à ſa tombe. Ch. *Helas! helas, pleurons*
Tãt qu'auros quelque humeur, puis à ſes pieds mourõs!
Cl. *Qui fournira mes yeux de larmes ruiſſelantes,*
Pour pleurer dignement mes angoiſſes cuiſantes,

Et

Et le pleurer Antoine? ô Antoine mon cœur,
Las! helas qu'il faudroit de larmeuse liqueur!
Et toutesfois mes yeux ont espuisé leurs vaines
De force de pleurer mes desastreuses peines
Il faut donc que tarts ils hument de mon flanc
Toute l'humeur vitale, & puis coulent le sang.
Que le sang sorte donc de ma lampe iumelle,
Et tombant tout fumeux auec le tien se meste,
Le detrempe & rechauffe, & t'en arrouse tout.
Roulant incessamment iusqu'au dernier égout.
Ch. *Antoine, prens nos pleurs, c'est le dernier office*
Que tu auras de nous, ains que la mort rauisse
L'ame de nostre corps. Er. *Que ce deuoir sacré,*
Tu receoiues Antoine, & qu'il te vienne à gré,
Cl. *O Deesse adoree en Cypre & Amathonte,*
Paphienne Venus, à nos desastres prompte
Pour la race d'Iule, helas si tu prens souci
De Cesar, que de nous tu n'en prenois aussi?
Antoine, comme luy par la suite enchainee
D'innombrables ayeuls estoit venu d'Enee,
Capable de regir dessous mesmes destins
Vray sang Dardanien, l'Empire des Latins.
Antoine, ô pauure Antoine! Antoine ma chere ame
Tu n'és plus rien qu'vn tronc, le butin d'vne lame,
Sans vie, & sans chaleur ton beau front est desteint,
Et la palle hideur s'empare de ton teint:
Tes yeux, deux clairs Soleils, où l'amour prenoit place
Et en qui Mars logeoit vne guerriere audace,
De paupieres couuerts, vont noüant en la nuict,
Comme vn beau tour caché, qui les tenebres fuit.
Antoine ie te pry' par nos amours fidelles,
Par nos cœurs allumez de douces estincelles,
Par nostre sainct Hymen, & la tendre pitié,
De nos petits enfans, nœu de nostre amitié,

Que ma dolente voix à ton oreille arriue,
Et que ie t'accompagne en l'infernale riue,
Ta femme & ton ami : entens, Antoine, entens,
Quelque part que tu sois, mes souspirs sanglotans.
I'ay veu iusques icy, i'ay la course empennee,
De mes ans accomply selon la destinee:
I'ay flory, i'ay regné, i'ay la vengeance pris
De mon frere ennemy, qui m'auoit à mespris:
Heureuse, & trop heureuse, helas! si ce riuage
Seulement n'eust receu le Romain nauigage.
Or maintenant ira mon grand image faux,
Dessous la terre ombreuse enseuelir mes maux.
Que dis ie? ou suis ie? ô pauure, ô pauure Cleopatre!
O que l'aspre douleur ment ma raison abatre!
Non, non, ie suis heureuse en mon mal deuorant,
De mourir auec toy, de t'embrasser mourant,
Mon corps contre le tien, ma bouche dessechee
De souspirs embrasez, à la tienne attachee,
Et d'estre en mesme tombe & en mesme cercueil,
Tous deux enueloppez dans vn mesme linceul.
Le plus aigre tourment qu'en mon ame ie sente,
Est ce peu que ie suis de toy, mon cœur, absente.
Ie mourrois tout soudain, tout soudain ie mourrois,
Et ta fugitiue ombre auec toy ie serois,
Errant sous les Ciprés des rues escartees,
Au lamentable bruit des eaux Acherontbees:
Mais ie demeure encore, & te seruis, afin
De ton corps honorer deuant que prendre fin.
Ie veux mille sanglots tirer de mes entrailles,
Et de mille regrets orner tes funerailles:
Tu auras mes cheueux pour tes oblations,
Et mes boüillantes pleurs pour tes effusions.
Mes yeux seront tes feux, car d'eux sortit la flame
Qui t'embrasa le cœur amoureux de ta Dame,

Vous

Vous compagnes pleurez, pleurez, & de vos yeux
Faites sur luy tomber vn torrent larmoyeux.
Les miens n'en peuuent plus, consommez de la braise,
Que vomisse ma poitrine ainsi qu'vne fournaise.
Plombez vostre estomach de coups multipliez,
Tirez auec effort vos cheueux deliez:
Outragez vostre face, helas! pour qui mourantes
Voulons nous conseruer nos beautez languissantes?
Moy ne le pouuant plus de mes pleurs arrouser
Que feray ie elarmee, helas! que le baiser?
Que ie vous baise donc, ô beaux yeux ma lumiere!
O front, siege d honneur! belle face guerriere!
O col, ô bras, ô mains, ô poitrine où la mort
Vient de faire (ha meschef) son parricide effort!
Que de mille baisers, & mille, & mille encore,
Pour office dernier ma bouche vous honore:
Et qu'en vn tel deuoir mon corps affoiblissant,
Defaille dessus vous, mon ame vomissant.

FIN.

HIPPOLYTE,
TRAGEDIE.

A MONSEIGNEVR de Rambouillet.

NOSTRE France a de tout temps produit vne belle Noblesse, & valeureuse pour le seruice de son Roy: & encore en nourrist vne en cest heureux siecle, qui surpasse auãtageusement l'hõneur de ses deuanciers. Si est ce qu'en l'abõdance d'vne si vertueuse nourriture, elle ne se peut vanter d'vne plus genereuse race, & de plus digne recommãdation à la posterité, que la voſtre, Messeigneurs, qui, outre le rãg que vous tenez, perpetué d'vne presque eternelle suite de nobles ancestres, faites tant reluire de vertus en vous, que les moindres donnent plus d'admiration, que d'esperance d'imitation. Ie m'efforceroy de les chanter aussi volontiers qu'elles

qu'elles ſont dignes de paſſer iuſques à vos neueux: ſi ie ne doutoy que mon affection trop ardante entraſt en folle preſumption, ſuccombant ſoux le faix d'vn ſi digne ſubiect. Ie ne ſçay (& me pardonne la France) s'il ſe trouuera encores maiſon de voſtre qualité, où les lettres s'appareillent ſi bien au ſanglant exercice de Mars, & où la generoſité d'vn braue & magnanime cœur reçoiue en telle concordance le paiſible esbat des liures. De là vient l'eſtroit & indiſſoluble lien qui vous vniſt d'amitié, conduiſant ſous vn ſeul vouloir vn nombre de tres-vertueux Seigneurs: comme ſi vne ſeule ame vous animoit tous enſemble, bien que compoſez de diuerſes façõs & habitudes. C'eſt pourquoy, ores que ie ne fuſſe, ce que ie ſuis, treſdeuot ſeruiteur de vos Seigneuries, ie ne penſe pas toutesfois eſtre hors de raiſon, de vous faire preſent à tous de ce ſeul mien ouurage: qui encores que ie l'euſſe conſacré en particulier à l'vn de vous, n'euſt laiſſé d'appartenir à tous egalement, tant eſt indiuiduë & inſeparable voſtre fraternelle affection. Ie ne

m'excuseray point de l'humilité de l'ouurage, sachant que vostre bonté ne refusera Hippolyte, comme trop indigne de se presenter à vous, apres qu'il aura testifié qu'il vient, & vous est addressé de la sincere deuotion de moy, à qui vous a pleu faire cest honneur de donner accez en vos bonnes graces, & qui en recognoissance de telle faueur, & du plaisir que ie ressentiray que vous l'ayés eu aggreable, renforceray le tres-affectionné desir que i'ay, Messeigneurs, de vous faire à tout iamais tres-humble seruice.

Vostre perpetuel seruiteur,

ROB. GARNIER.

IL me ſouuient, GARNIER, que ie preſtay la main,
Quand ta Muſe accoucha, ie le veux faire encore:
Le parrain bien ſouuent par l'enfant ſe decore,
Par l'enfant bien ſouuent s'honore le parrain.
Ton ouurage, GARNIER, Tragique & Souuerain
Qui fils, parrain enſemble, & toute France honore,
Fera voler ton nom du Scythe iuſque au More,
Plus dur contre les ans, que marbre n'y qu'airain.
Reſiouy toy, mon Loir, ta gloire eſt infinie,
Huyne, & Sarte tes Sœurs te feront compagnie,
Faiſant GARNIER, BELLEAV, & RONSARD eſtimer,
Trois fleuues d'Apolon en trois eſprits aſſemble,
Quād trois fleuues, GARNIER, ſe dégorgent enſemble
Bien qu'ils ne ſoyent pas grands font vne grande mer.

P. DE RONSARD.

TV ſers trop longuement au monde de theatre,
Frãce, & trop longuemẽt durent tes triſtes ieux:
Tu deurois arracher de tes poings outrageux
Les glaiues, & paiſible, à d'autres yeux t'esbatre.
France, ou bien ſi tu es tant au meurtre opiniaſtre,
Et que tes nourriçons y ſoyent ſi courageux,
Voy ce Tragique eſcrit: tout y eſt orageux,
On y bruit, on y tuë, on n'y fait que debatre.
Ma France, ie te pry', laiſſe ton propre ſang,
Et deuote à ton Roy, tire d'ailleurs du ſang,
Ou de ces meurtres feints aſſouuy ton courage.
GARNIER, qui a deſia d'vn vers bien entourné,
Graue, docte, & hardy, tout le monde eſtonné,
Te repreſente aſſez de fureur & de rage.

N. D. R.

P. AMYVS REGIS APVD COENOMANOS CONSILIARIVS, *Ad Rob. Garnierium de Porcia & Hippolyto.*

CVm fractis patriæ rebus tua Porcia Brutum
Certa sequi, impauido rutilantes ore fatilas
Hausit, tum nostra obstupuit scena, atque cothurni
Nescia magniloqui olim, expauit grande, tonántsque
Dicendi genus, & spirantia verba Quiritem
Pro te communi recidiuum occumbere morte
Te vetuit labor ille mori, illóque auspice nostras,
Diximus Ausoniis minimum inuidisse camœnis
Et nunc Thesides iterum reuocamus Auerno,
Romanóque tu his appulsus pectinis oris,
Inuidia maior Græcis se comparat, atque
Transfugum extollit, quod nec locupletius vsquam
Ampullari nec grauius sæuire cothurnum
Vidit, seu ritus, aut æui candida primi
Persequeris studia, & mores, seu concitus ignes
Ferris in incestos, sceleratáque vota, nouámque
Perfidiam doctæ fraudes versare nouercæ.
Perge, age, Garnieri, laurus te multa manebit
A nobis nostrísque, & iam dicêre cothurno
Princeps sublimi Francum instruxisse theatrum.
Quod vix dignè olim populatia Comica norat.

EIVS

EIVSDEM AD EVNDEM.

OLim ſancta ſitu loca, & reductas
Valles, cinctáque riuulis vireta
Mixto carmine tibiis lyræque
Muſæ perſonuere, nec profana
Incerti ſtudia attigere vulgi.
Sed te, Melpomene, inter oppidanos
Sermones, ſtrepitúſque, quos ciêre
Nobis aſſidui ſolent clientes:
Te, inquam, Pierij incolæ recеſſus
Inter ſollicitos metus potentum,
Inter iurgia, ciuiúmque auaras
Spes ſpretis nemorum otiis ſequuntur.
Dum noſtræ indociles amare ſcenæ
Ritus Hippolyti paras, & igne
Notum Paſiphaæ genus ſceleſto.
Quid mirum? inſtar eris ſitus amœni eſt,
Et vallis rigua madentis vnda,
Concinnum vario lepore carmen,
Quo tu præcipites ſonas Tyrannum
Iras, inſidioſaque innocenti
Priuigno ſtudia, & dolos nouercæ.
Hæ ſunt deliciæ illecebris, tibi in profana
Fiunt vrbe duces, & eruditæ
Lauros præmia frontis, albicanti
Diſtinguunt hædera, quibus nouenas
Feſtinent capiti tuo coronas.

ODE IN HIPPOLYTVM, à Roberto Garnierio Gallico cothurno donatum.

Strophe.

Mare cùm furit agitatum
Hyeme aſpera, tunc
Cito proſciat Tiphys in æquor,
Ratem melius moratur.
Quendam medicus, morte furenti,
Iuuenem pudore reciſum,
Arte Pœonia
Ab inferis reduxit,
Illúmque pro talibus auſis,
Dextera Iouis æthere tonans
Lenebras detruſit ad imſimas,
Nec numina Phœbi
Patris potuère contrà
Iuuare natum.

Antiſtrophe.

Retinacula data vitæ
Prius haud tueri illius videbant
Verecundula: Phædræq; nouercæ
Pudicum Hippolytum roganti
Ingrata nimis curricula: ſed
Odio illius, Dea furuæ
Noctis alma iubar
Suum ſuo fauere
Caſtóque, gratóque, probóque
Hippolyto auida atque cupida,
Subitò reddi ſtuduit noua
Vitam arte Nepotis,

ſacróque

Sacróque relegat inde
Nemori Diana.

Epodos.

Sorores deinde sacra,
Euripidis poëtæ
Audacia grauissimâ
Prognatum ex Amazone Nympha
Virentibus per alta coronis
Theatra protrahere
Nobilitatum, vt & Annei
Facundia Cordubensis,
Ita ausæ fuêre, vt hîc
Tibi Tragicographo
Iterum triplicibus dederint
Tenendum eum anchoris.

Pasquasij Robini Delphij.

SVITE DE CESTE TRAGEDIE.

THeſee, fils d'Egee Roy des Atheniens, retourné de l'Iſle de Crete, eſpouſa en ſecondes nopces Phedre fille de Minos, qui en eſtoit Roy. Il fut requis par Pirithis ſon ſingulier amy, de l'accompagner à l'entrepriſe qu'il auoit faite de deſcendre aux Enfers, pour enleuer Proſerpine. Ce que luy ne voulant refuſer à vn amy ſi cher, picqué auſſi d'vn magnanime deſir d'acheuer de belles & hazardeuſes aduentures, y deuala auecques luy: où s'eſtans mis en deuoir d'executer leur violente intention, furent ſaiſis & arreſtez par les ſatellites de Pluton. Cependant Phedre deuint eſpriſe de l'amour d'Hippolyte ſon fillatre, & la rage de

ceste passiõ gaigna tant sur elle, qu'il ne luy fut en fin possible d'y plus resister: de façon que reduite en toute extremité, & despouillant toute honneste honte de son cœur, elle se descouurit à ce ieune seigneur, lequel (comme vertueux qu'il estoit, nourry chastement au laborieux plaisir de la chasse, loin de la mollesse & lasciueté des villes) la refusa seuerement, detestant vn si abominable desir. Dequoy elle extremement indignee, tournãt son premier amour en haine & fureur, se plaignoit à son mary (qui lors se trouua de retour des Enfers) de l'outrage qu'elle dist luy auoir esté faict en son honneur par Hippolyte son fils. A quoy ceste homme credule ayant facilement adiousté foy, transporté d'vne iuste douleur, & d'vn ardent desir de vengeance, pria le Dieu Neptune, son ayeul, de le faire mourir: ce que Neptune, soudainement executa. Car il fit à l'instant sortir vn grãd monstre de mer, qui se presentant deuant les cheuaux d'Hippolyte, les effroya tellemẽt, que quel que deuoir qu'il sceust faire pour les arrester, ils grauirent à trauers les roches prochaines, & le renuerserent de son char: & aduint qu'en tombant il s'enlaca fortuitemẽt & ennoüa ses iambes aux courroyes & liaces de l'attellement: en telle sorte que ne s'en estant peu depestrer, il fut miserablement trainé par ses cheuaux à trauers les rocs & buissons, dont le pauure ieune Prince mourut. La nouuelle de sa mort estant apportee en la ville d'Athenes, Phedre coulpable en elle mesme de son innocente mort, & vaincue de pitié, auec l'amour qui se renouuela & refraichit en son ame, descouurit sa fausse accusa

accuſation & la cauſe d'icelle à ſon mary : puis ſe tua ſur le corps treſpaſsé de ſon amy.

INTERLOCVTEVRS.

L'ombre d'Egee.
Hippolyte.
Phedre.
Nourrice.
Theſee.
Meſſager.
Chœur de chaſſeurs.
Chœur d'Atheniens.

HIPPOLYTE,

ACTE PREMIER.

EGEE.

IE sors de l'Acheron, d'où les ombres des morts,
Ne ressortent iamais couuertes de leurs corps:
Ie sors des champs ombreux, que le flambeau du monde
Ne visite iamais courant saource ronde:
Ains vne espoisse horreur, vn solitaire effroy,
Vn air puant de soufphre, vn furieux aboy
Du portier des Enfers, Cerbere à triple-teste,
Maint fantosme volant, maint effroyable beste.
Mais l'horrible sejour de cest antre odieux,
De cest antre priué de la clarté des Cieux,
M'est cent, & cent fois plus agreable, & encore
Cent & cent autresfois, que toy que ie deplore,
Ville Cecropienne: & vous mes belles tours,
D'où me precipitant ie terminay mes iours.
Vostre Pallas deuoit belliqueuse Deesse
Destourner ce mechef de vous sa fortereſſe:
Et, aime vous garder d'encombreux accidens,
Puis qu'elle a bien daigné se retirer dedans
Et de plus en plus facile à vostre bien propice,
Vous orner de son nom & de sa belle olive.

Mais

Mais quoy? c'eſt le deſtin, c'eſt le meſchant deſtin
Que meſme Iupiter, tant il luy eſt mutin,
Ne ſçauroit maiſtriſer: Iupiter qui d'vn foudre
Qu'il lance de ſa main, peut tout broyer en poudre.
Tandis que i'ay veſcu, ie t'ay veu, ma Cité,
Touſiours porter au col vne captiuité:
Non telle que l'on voit en vne ville priſe,
Qu'vn Roy victorieux humainement maiſtriſe,
Mais en ta ſeruitude, ô Athenes, le ſort
Menaçoit tes enfans d'vne cruelle mort:
Qui mis ſous le hazard d'vne ordonnance inique,
Entroyent l'an deux fois ſept au logis Dedalique,
Pour ſeruir de paſture aux deuorantes dents
Du monſtre my-taureau qu'on nourriſſoit dedans.
Et toy meſme Theſee, & toy ma geniture,
Pour qui moy deſia mort, la mort encor i'endure,
Rauy d'entre mes bras, le deſtin enuieux
Te choiſit pour viande à ce monſtre odieux:
Ce monſtre pour lequel ce poil gris qui s'allonge
Eſpars deſſus mes yeux ſe dreſſe quand i'y ſonge:
Et ces genoux priuez de chair & de chaleur,
Comme genoux d'vn mort, chancellent de douleur.
Auſſi fut ce la cauſe, il t'en ſouuient, Theſee,
D'accourcir de mes ans la mortelle fuſee:
Bien que le vueil des Dieux, propice à ton deſſein,
Te ſauuaſt du goſier de ce monſtre inhumain,
Qui glouton de l'appaſt, que ta main cauteleuſe
Ietta par pelotton dans ſa gorge monſtrueuſe,
S'abbatit au ſommeil, te permettant plonger
Au trauers de ſon cœur ton poignard eſtranger,
Ainſi tu te ſauuas de ſa felonne rage,
Puis ſuyuant ſagement l'aduertiſſement ſage
De ta bonne Ariadne, à la ſuitte d'vn fil,
Tu ſors du labirinthe au baſtiment ſubtil.

„ Mais ainſi qu'il aduient que l'humaine nature
Inſatiable d'heur conuoite outre meſure,
„ Et iamais ne s'arreſte à mediocrité,
Non bien content d'auoir ton malheur euité,
Tu brigandes Minos & corſaire luy pilles
Auecque ſes threſors ſes deux plus cheres filles.
De là tout le malheur, de là tout le meſchef,
Qui ja ja preſt de cheoir penche deſſus ton chef,
Prend ſource, mon Theſee, & de la la mort bleſme
D'ailes noires vola iuſques à mon cœur meſme:
Ne voulans les grands Dieux courroucez contre toy,
Te donner le plaiſir d'eſſuyer mon eſmoy:
Ains voulurent (que c'eſt des vengeances celeſtes!
Que tes heureuſes naufs m'apparuſſent funeſtes,
Et que leurs voiles noirs, qui flotoyent oubliez,
Me fiſſent eſlancer dans les flots repliez.
(Miſerable tombeau de ma vieilleſſe agee.)
Et changeaſſent leur nom au nom de moy Egee.
„ Les Dieux aiment iuſtice, & pourſuyuent à mort
„ L'homme meſchant qui fait à vn autre homme tort.
„ Ils tiennent le party du foible qu'on oppreſſe,
„ Et font cheoir l'oppreſſeur en leur main vengereſſe.
Theſee, helas Theſee! aujourd'huy le Soleil
Ne ſçauroit voir malheur à ton malheur pareil:
L'enfer, bien que hideux & goſne de nous ombres,
N'a pas en ſon enclos tant de mortels encombres,
Que ie t'en voy pauure homme! hé! qu'il te fallut bien
Entreprendre d'aller au lict Plutonien,
Pour rauoir noſtre Royne! hé! qu'à la mauuaiſe heure
Tu entrepris forcer noſtre paſle demeure!
Ce fut pour Pirithous à qui les noires Sœurs
Font ja porter la peine ourdie aux rauiſſeurs.
Que ſi le bon ſecours du genereux Alcide,
Ne t'euſt ores tiré du creux Acherontide,

Tu

Tu eusses ton supplice aussi bien comme luy,
Pour auoir entrepris sur la couche d'autruy.
Mais non, non, ie voy bien helas! que tu endures,
Pour ton mal perpetré de plus aspres tortures
Pluton gros de vengeance, & de colere gros,
Te permet de reuoir auecques ce Heros
Ta fatale maison, maison où les Furies
Ont iusqu'a ton trespas fondé leurs seigneuries.
Tu y verras l'inceste, & le meurtre & tousiours
Ton desastre croistra, comme croistront tes iours,
Tu occiras, meurtrier, ta propre geniture,
Puis l'adultere mort de ta femme pariure
Doublera tes ennuis, qui lentement mordans
Te rongeront le cœur, & le foye au dedans.
Enfin quand ta langueur bien longuement trainee
D'vne tardine mort se verra terminee,
Et que fuyant le ciel & les celestes Dieux
Tu penseras fuyr ton tourment ennuyeux,
(Tourment, qui te ioindra plus estroict qu'vn lierre
Ne ioint estroictement les murailles qu'il serre)
Le seuere Minos, & le cruel Pluton,
Tous deux te outragez, hucheront Alecton,
Megere, Tisiphone, execrables bourrelles,
Pour tribler, forcener, rauager en tes mouëlles,
T'eslancer leurs serpents en cent plis renoüez,
T'ardre de leurs flambeaux, & de leurs rouges foüets,
Te battre, dos & ventre, aussi dru que la greſle
Craquetant, bondissant, decoupe vn espigreſle.
Ia desia ie te voy porter l'affliction
De quelque Promethee, ou de quelque Ixion,
D'vn Tantale alteré, d'vn remangé Titye,
D'vn Typhon, d'vn Sisyphe, & si l'horreur noircie
De Pluton garde encore vn plus aspre tourment,
L'on t'en ira gesner perpetuellement.

Or

Or ie te plein sur tout ma chere nourriture,
Et de mes ans vieillards la plus soigneuse cure.
Hippolyte, que i'ayme autant que la vertu
Luist aymable en celuy qui l'en monstre vestu.
Las! ja te voy meurtry par ceste Mimoyde,
(Si quelque bon Démon aujourd'huy ne te guide)
Par ceste Phedre icy dont mon fils ravisseur,
Pour nostre commun mal accompagna sa sœur.
Que pleust aux immortels, qu'vn tempestеux orage
Dés le port Gnossien en eust fait le naufrage!
Et que la mer mutine, enveloppant sa Nef,
Eust abysmé dedans son impudique chef:
Tu vivrois, Hippolyte, & la mort violente
„ N'esteindroit aujourd'huy ta ieunesse innocente.
„ Mais quoy? le sort est tel. L'inexorable sort
„ Ne se peut esbranler d'aucun humain effort.
„ Quand il est arresté, mon enfant, que l'on meure,
„ On n'y peut reculer d'vne minute d'heure.
Prens en gré ta fortune, & fay que ton trespas
La gloire de ton sang ne deshonnore pas.

Hippolyte.

IA l'aurore se leue, & Phœbus qui la suit,
Vermeil fait recacher les flambeaux de la nuict,
Ia ses beaux limonniers commencent à respandre
Le iour aux animaux, qui ne font que l'attendre,
Ia les monts sourcilleux commencent à iaunir
Sous le char de ce Dieu qu'ils regardent venir.
O beau Soleil luisant, belle & claire planette,
Qui pousse tes rayons dedans la nuict brunette.
O grand Dieu perruquier, qui lumineux esteins
Me decharnant les yeux l'horreur des songes vains
Qui ores trauailloyent durant ceste nuict sombre
Mon esprit combatu d'vn larmoyable encombre,

Ie te

Ie te saluë, ô Pere, & ressaluë encor,
Toy, ton char, tes cheuaux, & tes beaux rayons d'or.
Il me sembloit dormant, que i'erroy solitaire
Au creux d'vne foreſt, mon esbat ordinaire:
Descendu dans vn val, que mille arbres autour,
Le ceinturant espois, priuent de nostre iour.
Il y faiſoit obscur, mais non pas du tout comme
En vne pleine nuict, qu'accompagne le somme:
Mais comme il fait au soir, apres que le Soleil
A retiré de nous son viſage vermeil,
Et qu'il relaiſſe encore vne lueur qui semble
Eſtre ny iour ny nuict, mais tous les deux enſemble.
De dans ce val ombreux eſtoit à droicte main
Vn autre plein de mouſſe, & de lambruche plein,
Où quatre de mes chiens entrerent d'auanture,
Quatre Moloſſiens de guerriere nature.
A grand peine ils eſtoyent à la gueule du creux,
Qu'il se vient preſenter vn grand Lyon affreux.
Le plus fort & maſſif, le plus eſpouuantable,
Qui iamais hebergeaſt au Taure inhoſpitable,
Ses yeux eſtoyent de feu, qui flamboyent tout ainſi
Que deux larges toiſons dans vn aire obſcurcy.
Son col gros & charnu, ſa poictrine nerueuſe,
S'enfloyent heriſſennez d'vne hure crineuſe.
Sa gueule eſtoit horrible, & horribles ſes dents
Qui comme gros picquets apparoiſſoyent dedans.
Mes chiens, bien que hardis, ſi toſt ne l'auiſerent
Que ſaiſis de frayeur, dehors ils s'eſlancerent,
Accoururent vers moy tremblans & pantelan
Crians d'vne voix foible, & comme s'adeulans.
Si toſt que ie les voy ſi eſperdus, ie taſche
De les rencourager: mais leur courage laſche
Ne ſe raſſeure point, & tant plus que ie veux
Les enfaire approcher, ils reculent paoureux,

Com

Cõme vn grand chef guerrier, qui voit ses gẽs en fuitte
Et plusieurs gros scaurons d'ennemis à leur suitte,
A beau les enhorter, les prier, supplier
De retourner visage, & de se rallier:
A beau faire promesse, a beau donner menace,
C'est en vain ce qu'il fait, ils ont perdu l'audace,
Ils sont sourds & muets, & n'ont plus autre soin,
Que de haster le pas & s'enfuyr bien loin.
I'empoigne mon espieu, dont le fer qui flamboye
Deuant mon estomach, me descouure la voye:
Ie descend iusqu'au bord, ou soudain i'apperçoy
Ce grand Lyon patu qui decoche sur moy,
Degorgeant vn tel cry de sa gueule beante,
Que toute la forest en resonne tremblante,
Qu'Hymette en retentist, & que les rocs, qui sont
Au bord Thriasien ensourcillent le front,
Ferme ie me roidis, adossé d'vne souche
Auancé d'vne iambe, & à deux bras ie touche
Droit à luy mon espieu, prest de luy trauerser
La gorge ou l'estomach, s'il se cuide auancer.
Mais las! peu me seruit ceste braue asseurance:
Car luy sans faire cas du fer que ie luy lance,
Non plus que d'vn festu que i'eusse eu dans la main:
Me l'arrache de force, & le rompt tout soudain,
Me renuerse sous luy, me trainace & me roule,
Aussi facilement qu'il eust faict d'vne beule.
La ses griffes fondoyent dans mon estomach nud
L'escartelant sous luy comme vn poulet menu
Qu'vn Milan a rauy sous l'aisle de sa mere,
Et le va deschirant de sa griffe meurtriere:
Quand vaincu de tourment ie iette vn cry si haut,
Que i'en laisse mon songe, & m'esueille en sursaut,
Si froid & si tremblant, si glacé par la face,
Par les bras, par le corps, que ie n'estoy que glace.

Ie

Ie fu long temps ainſi dans mon lict eſtendu,
Regardant çà & là comme vn homme eſperdu,
Que l'eſprit, la memoire, & le ſens abandonne,
Qui ne ſçait ce qu'il eſt, ne cognoiſt plus perſonne,
Immobile, inſenſible, eſtourdé, qui n'a plus
De penſement en luy qui ne ſoit tout confus.
Mais las! ce n'eſt encor' tout ce qui m'eſpouuante,
Tout ce qui me chagrine, & mon ame tourmente,
Ce n'eſt pas cela ſeul qui me fait tellement
Craindre ie ne ſçay quoy de triſte euenement!
I'ay le cœur trop hardy pour eſtre faict la proye
D'vn ſonge de cueur, cela ſeul ne m'effroye:
„ *Le ſonge ne doit pas eſtre cauſe d'ennuy*
„ *Tant foible eſt ſon pouuoir quand il n'y a que luy.*
„ *Ce n'eſt qu'vn vain ſemblant, qu'vn fantôme, vne image*
„ *Qui nous trompe en dormant, & non pas vn preſage.*
Depuis quatre ou cinq nuicts le Hibou n'a iamais
Ceſſé de lamenter au haut de ce palais,
Et mes chiens auſſi toſt qu'ils ſont en leurs eſtables
Comme loups par les bois heurlent eſpouuantables:
Les tours de ce chaſteau noirciſſent de corbeaux
Iour & nuict aperchez, ſepulchraliers oyſeaux,
Et n'en veulent partir, ores qu'on les dechaſſe,
Si ce n'eſt quand ie ſors pour aller à la chaſſe:
Car alors tous enſemble ils decampent des tours,
Et croaſſant ſur moy m'accompagnent touſiours,
Bauolans çà & là, comme vne eſpeſſe nuë
Qui vogue parmy l'air, du Soleil ſouſtenuë.
I'ay fait ce que i'ay peu, à fin de deſtourner
Ce malheur menaçant, qui me vient eſtonner.
Quelles ſortes de vœux, quelles ſainctes manieres
D'appaiſer les hauts Dieux, en leur faiſant prieres,
N'ay-ie encor eſprouué à qui les immortels

N'ay

N'ay ie d'vn sacrifice eschauffé les autels?
Et bref que n'ay ie fait pour aller à l'encontre
Des iniures du Ciel & de mon malencontre?
,, Mais quoy? rien ne se change, on a beau faire vœux,
,, On a beau immoler des centemes de bœufs,
,, C'est en vain, c'est en vain: tout cela n'a puissance
,, De faire reuoquer la celeste ordonnance.
Hier sacrifiant à toy pere Iupin,
Vne blanche brebis pour t'auoir plus benin,
Bien que mortellement elle fust entamee
Et qu'ardist autour d'elle vne flambe allumee,
Bien qu'elle eust pieds & teste ensemblement liez,
Ie la veis par trois fois dessus les quatre pieds:
Puis secouant son sang de mainte & mainte goutte,
M'en arrousa la face & l'ensanglanta toute.
Et encore, ô prodige! apres qu'on veit le feu
S'estre gloutonnement de son beau sang repeu,
Le Prestre contemplant le dedans de l'hostie,
N'y trouua point de foye en aucune partie.
O Dieux, ô Dieux du Ciel qui auez soin de nous,
Et qui ne brusle7 point d'vn rigoureux courroux
Contre le genre humain: Dieux qui n'estes seueres
Que pour nostre forfait soyez moy salutaires!
Conseruez-moy bons Dieux! & toy que i'ay touſiours
En mes aduersitez imploree à secours,
Amorty ces frayeurs qui me glacent mes veines,
O Delienne, & fay qu'elles demeurent vaines!
Reculle tout desastre & accident mauuais
Loin de moy, ma Deesse, & loin de ce Palais.

Chœur de Chasseurs.

DEesse fille de Latone,
De Dele le bon-heur iumeau,
Qui t'accompagne d'vn troupeau
Que la chasteté n'abandonne,

Si les

Si les monts heriſſez de bois,
Si le ſein touffu d'vne taille,
Si les rocs à la dure eſcaille,
Te vont agreant quelquefois,
Quand du front paſſant tes pucelles,
L'arc & la trouſſe ſur le dos,
La trompe creuſe à tes eſſelles,
Tu vas chaſſant d'vn pied diſpos.
O montagneuſe, ô Bocagere,
Aime fontaines, porte-rets,
Guide nos pas en tes foreſts,
Apres quelque biche legere.
Que ſi fauoriſer te chaut
Noſtre chaſſereſſe entrepriſe,
Nous t'appendron de noſtre priſe
La dépouille en vn cheſne haut:
Et de fleur les temples couuertes
Sous l'arbre trois fois entouré,
Les mains pleines de branches vertes
Chanterons ton nom adoré.
Heureuſe noſtre dure vie,
Que la faim auare de l'or,
La haine ny l'amour encor
N'ont à leur poiſon aſſeruie:
Mais qui faits compagnons des Dieux,
Nous exerce à faire vne queſte,
Ores d'vn cerf branchu de teſte,
Ores d'vn ſanglier furieux,
Que tout expres produit nature,
Pour ſeruir d'esbat innocent,
Aux creux d'vne foreſt obſcure,
A nous qui les allons chaſſant.
Quel plaiſir de voir par les landes,
Quand les mois tremblent refroidis,

Les

Les cerfs faire leurs viandes,
Faute de gaignages, aux brandes ?
Et recelez au plus profond
Des bois, chercher entre les hardes
De diuerses beſtes fuyardes,
L'abry du vent qui les morfonds ?
Puis ſi toſt que l'an renouuelle
A repos dedans leurs buyſſons,
Refaire vne teſte nouuelle,
Qui endurciſt iuſques aux moiſſonss?
Adonc l'amour, qui époinçonne
Toute creature à s'aimer,
Les fait du rut ſi fort bramer
Que le bois d'autour en reſonne.
Vous les verrez de grand courroux
Gratter de quatre pieds la terre,
Et d'vne forcenante guerre
Se briſer la teſte de coups,
La biche regarde, paoureuſe,
Incertaine lequel ſera,
Que la victoire imperieuſe
Pour ſon mary luy baillera.
Lancez par les piqueurs, ils ruſent,
Ores changeant, ores croiſant,
Ores à l'eſcart ſe forpaïſant
D'entre les meutes qu'ils abuſent:
Ore ils cherchent de fort en for.
Les autres beſtes qui les doutent,
Pour ſe guarentir de la mort,
Là ſe tapiſſant contre terre,
Les pieds, le nez, le ventre bas,
Mocquent les chiens qui vont grand erre,
Dependant vainement leurs pas.
Tandis nous voyons d'auanture

Vermeille

Vermeiller dedans vn paſtis
Ou faire aux fraiſcheurs ſes boutis
Vn Sanglier à l'horrible hure,
Qu'vne autre fois, armez d'eſpieux,
Et les chiens compagnons fidelles,
Malgré ſes defenſes cruelles,
Nous combattions audacieux:
Quelque fois d'vne courſe viſte
Nous chaſſons les lieures ſoudains,
Qui plus cauts meſlent à leur fuite
La ruſe, pour frauder nos mains.
Quand le ſoir ferme la barriere
Aux chevaux eſtablez du iour,
Et que toy Diane, à ton tour
Commence ta longue carriere:
Comme les foreſts, ton ſoucy,
Tu vas quittant à la nuict brune,
Pour reluire au Ciel, belle Lune,
Laſſez-nous les quittons auſſi:
Nous retournons chargez de proye,
En noſtre paiſible maiſon,
Où ſoupant d'vne allegre ioye,
Devorons noſtre venaiſon.

ACTE II.

Phedre. Nourrice.

Phedre.

O Royne de la Mer, Crete mere des Dieux,
Qui as receu naiſſãt le grãd moteur des Cieux,
O la plus orgueilleuſe & plus noble des Iſles,
Qui as le front orné de cent fameuſes villes:

Demeure de Saturne où les riuages torts
Remparez de rochers, s'ouurent en mille ports,
En mille braues ports qui caressez de l'onde
Reçeuent des vaisseaux de toutes parts du monde:
Pourquoy mon cher sejour, mon cher sejour pourquoy
M'as tu de toy bannie en eternel emoy?
Las! pourquoy? ma patrie, as tu voulu cruelle,
Me faire cheoir és mains d'vn amant infidelle?
D'vn espoux desloyal? qui parjurant sa foy
Adultere sans cesse, & ne faict cas de moy?
Me laisse desolee, helas! helas! me laisse
Sur ce bord estranger languissant de tristesse?
O Dieux qui de la haut voyez comme ie suis,
Qui voyez mes douleurs, qui voyez mes ennuis:
Dieux qui voyés mon mal, dieux qui voyés mes peines,
Dieux qui voyez seicher mon sang dedans mes veines,
Et mon esprit rongé d'vn eternel esmoy.
Bõs Dieux, grãds Dieux du ciel prenez pitié de moy!
Ouurez ie vous supply' les prisons à mon ame,
Et mon corps renuersez dessous la froide lame
Pour finir mes langueurs qui recroistront tousiours,
Sans iamais prendre fin qu'en finissans mes iours.
L'espoir de ma santé n'est qu'en la tombe obscure,
Ma guarison n'est plus que d'vne sepulture,
Parlay-ie de mourir? hé pauurette! mon corps
Mon corps ne meurt il pas tous les iours mille morts?
Helas! helas! si fait: ie ne suis plus en vie,
La vie que i'auoy m'est de douleur ranie:
Pour le moins si ie vy, ie vy en endurant
Iour & nuict les dangers qu'on endure en mourant.
O Phedre! ô pauure Phedre! hé qu'à la mauuaise
Tu as abandonné ta natale demeure! heure
Qu'il t'eust bien mieux valu, pauure Princesse, alors
Que tu te mis sur mer perir de mille morts.

Qu'il

Qu'il t'eust bien mieux vallu tomber dessous les ondes,
Et remplir l'estomach des Phoques vagabondes,
Lors qu'a ton grand malheur vne indiscrette amour
Te feit passer la mer sans espoir de retour:
Qu'il t'eust bien mieux vallu delaisser au riuage,
Comme fut Ariadne en vne Isle sauuage,
Ariadne ta sœur, errer seule en danger
Des Lyons Naxeans, qui t'eussent peu manger,
Plustost qu'adoulouree, & de viure assouuie
Tramer si longuement ton ennuyeuse vie:
Plustost, plustost que viure en vn eternel dueil,
Ne faisant iour & nuict qu'abayer au cercueil.
Voila mon beau Thesé, qui suiuant sa coustume
D'estre instable en amours, d'vn nouueau feu s'allume.
Voila qu'il m'abandonne, apres que le cruel
M'a fait abandonner mon seiour naturel:
Apres qu'il m'a rauie aux yeux de mon bon pere:
Et aux embrassemens de ma doulente mere,
Fugitiue, bannie: & qu'il a contenté,
Son ardeur des plaisirs de ma virginité,
Il va de Pirithos compagnon detestable,
Enlener de Pluton l'espouse venerable.
La terre leur est vile: ils vont chercher là bas,
Sur les riuages noirs leurs amoureux esbas,
L'enfer qui n'est qu'horreur, qui n'est que toute rage,
Qu'encombre & que tourmẽt, ne dompte leur courage,
Mais soyent, tant qu'ils voudront aux infernaux palus
Ce n'est pas la douleur qui me geſne le plus:
Vn plus aspre tourment rampe dedans mes mouelles
Qui les va remplissant de passions cruelles.
Le repos de la nuict n'allege mes trauaux,
Le somme Lethean n'amortist point mes maux,
Ma douleur se nourrist & croist tousiours plus forte
Ie brusle miserable, & le feu que ie porte

Enclos en mes poulmons, soit de iour ou de nuit,
De soir ou de matin, de plus en plus me cuit.
I'ay l'estomach plus chãd que n'est la chaude braise,
Dont les Cyclopes nuds font rougir leur fournaise,
Quant au creux Etneam a puissance de coups,
Ils fergent, resonguez, de Iupin le courroux.
Hé bons Dieux! que feray-ie? auray-ie touſiours
La poitrine & le cœur d'vne ſi dure peine? (pleine
Souffriray-ie touſiours? ô malheureux Amour!
Que maudite ſoit l'heure, & maudit ſoit le iour,
Que ie te fus ſubjette! ô quatre fois maudite
La fleche, que tu prins dans les yeux d'Hippolyte,
D'Hippolyte que i'aime, & non pas ſeulement
Que i'aime, mais de qui i'enrage folement.
NOUR. *Ne verray-ie iamais hors de voſtre penſee*
Cruelle s'affligeant, ceſte amour inſenſee?
Languirez vous touſiours race de Iupiter
Sur ce monſtre d'amour, que vous deuſſiez dompter?
Domptez le ma Maiſtreſſe, & par cet acte inſigne
Monſtrez-vous ie vous pry, de voſtre Theſé digne.
Theſee eſt renommé par tout cet vniuers
Pour auoir combatu tant de monſtres diuers:
Et vous emporterez vne pareille gloire,
Si de ce fier ſerpent vous auez la victoire.
„ *Amour eſt vn ſerpent, vn ſerpent voirement,*
„ *Qui dans noſtre ſein gliſſe, voire ſi doucement*
„ *Qu'à peine le ſent-on: mais ſi l'on ne prend garde*
„ *De luy boucher l'entree, & tant ſoit peu l'on tarde,*
„ *Bien toſt prenez d'eſpoir de toute guariſon*
„ *Nous aurons noſtre ſang infect de ſa poiſon:*
„ *Et alors (mais trop tard) cognoiſtrons noſtre faute*
„ *D'auoir laiſſé entrer vne beſte ſi caute.*
Gardez-vous donc, Madame, & en vous efforçant,
De bonne heure eſtouffez ceſt amour blandiſſant,

De

De peur qu'il s'enracine, & qu'apres on ne puisse,
Quand il sera trop fort, combatre sa malice.
,, *Celuy n'est plaint d'aucun qui obstiné ne veut*
,, *Euiter son malheur, quand euiter le peut,*
,, *Il faut preuoir son mal, on diroit estre beste*
,, *Cil qui plaindroit le ioug qu'il s'est mis sur la teste.*
Ph. *Ie suis preste touſiours de constamment ſouffrir*
Tel hazard qu'aux bons Dieux il plaira de m'offrir.
,, N. *Ce n'est pas vn hazard, s'il vient vn' infortune,*
,, *De nostre seule faute, & non de la fortune:*
,, *Alors est-ce hazard, s'il nous eſchet d'auoir*
,, *Quelque accident mauuais, que n'ayons peu preuoir.*
Mais las! voſtre malheur vous est tout manifeſte.
Ph. *I'ay bonne confiance en la faueur celeſte.*
No. *Pensez vous que les Dieux fauoriſent nos maux?*
ph. *Appellez vous vn mal mes amoureux trauaux?*
N. *Non, ce n'est pas vn mal, c'est vn crime execrable,*
Vn prodige, vn forfait qui n'a point de ſemblable.
Ph. *O puiſſante Venus.* No. *Venus n'inuoquez point.*
Ph. *Las! Nourrice, pourquoy? C'est ſon fils qui me point*
N. *Vn Dieu n'est point autheur d'vn ſi vilain inceſte.*
ph. *Il embraſe mon cœur.* No. *Pluſtoſt il le deteſte.*
ph. *Les Dieux ne ſont fachez que l'on s'ayme icy bas.*
No. *Les Dieux ne ſont ioyeux de nos ſalles esbats.*
No. *Ils ſont touchés d'amour auſſi biẽ q̃ nous ſommes.*
No. *Ils ne ſont point touchez des paſſions des hommes.*
ph. *Et quoy? pour s'entr' aymer cõmet-on tant de mal?*
No. *Non pas pour s'entr' aymer d'vn amour conjugal.*
ph. *L'amour ne ſe doit pas borner du mariage.*
No. *Ce ne ſeroit ſans luy qu'vne brutale rage.*
ph. *Nature ne nous fait eſclaues d'vn eſpoux.*
N. *Non, mais les ſainctes loix, qui ſont faites pour nous.*
ph. *Les hommes nos tyrans, violans la Nature,*
Nous contraignent porter ceſte ordonnance dure,

Ce miserable ioug, que ny ce que le flots
Enferment d'escaillé, ny ce qui vole enclos
Dans le vuide de l'air, ce qui loge aux campagnes,
Aux ombreuses forests, aux pierreuses montagnes
De cruel, de benin, de sauuage, & priué,
Plus libre qu'entre nous n'a iamais esprouué.
Là l'innocente amour s'exerce volontaire,
Sans pallir sous les noms d'inceste, d'adultere,
Sans crainte d'vn mary, qui flambe de courroux
Pour le moindre soupçon qu'ait son esprit ialoux.
Et n'est ce pas pitié qu'il faille que l'on ayme
A l'appetit d'vn autre, & non pas de soy mesme?
„ En ce monde il n'y a pire subiection,
„ Que de se voir contraindre en son affection.
No. Que dites vous, Madame? c'est vne chose honneste
D'ainsi vous abiecter aux façons d'vne beste?
Ph. Nourrice ie me plains en leurs libres amours.
No. Et quelle liberté n'auez vous eu touſiours
De vostre bon mary, qui vous prise & honore,
Vous ayme & vous cherist plus que soy mesme encore.
Ph. C'est pourquoy volontiers, il est absent de moy.
No. Pirithous l'a contraint d'aller auecques soy:
Puis qu'il auoit promis, il deuoit ainsi faire.
„ Qui promet quelque chose, il y doit satisfaire.
Ph. Mais il est chez Pluton pour violer son lict.
No. Il ne l'en faut blasmer, ce n'est pas son delict.
„ Ph. Ceux qui sont cõpagnõs à faire vn acte infame,
„ Sont compagnons aussi pour en receuoir blasme.
No. Ce que Thesee a fait, il l'a fait pour autruy.
Ph. Il en est d'autant plus punissable que luy.
No. Pirithois de sa Dame auoit l'ame embrasee.
Ph. Cela luy sert d'excuse, & non pas à Thesee.
No. L'on parlera par tout d'vn amy si parfaict.
Ph. L'on parlera par tout d'vn si malheureux faict.

No.

No. *Pluton l'auoit iadis à sa mere rauie.*
Ph. *Si Pluton a mal faict, y portent-ils enuie?*
No. *Ils ne sont rauisseurs que sur vn rauisseur.*
Ph. *Pluton l'a prise a femme, & en est possesseur.*
No. *Mais à qui se plaindra Pluton de son offence?*
Ph. *Il ne s'en plaindra pas, il en prendra vengeance.*
No. *Thesé, qui compagnon du grand Pirithien,*
A presque tout couru ce globe terrien,
Qui a faict, indompté, tant de braues conquestes,
Qui a tant combatu d'espouuantables bestes,
Tant dompté d'ennemis, tant de monstres desfaicts,
Tant meurtry de tyrans pour leurs iniustes faicts,
Aura peur volontiers des nocturnes encombres
De Pluton qui n'est Roy que de pacoureuses ombres.
Ph. *Mais les Démons qu'il a seront-ils point trop forts*
Pour oser repousser ses outrageux efforts?
„ *Non, ma Nourrice, non, les puissances humaines*
„ *Tãt grãdes qu'elles soyent là bas demeurent vaines.*
„ *Nul qui soit deualé sur le bord Stygieux,*
„ *N'est iamais remonté pour auoir les hauts Cieux.*
No. *Celuy qui pour entrer a sçeu forcer la porte,*
„ *La pourra renforcer quand il faudra qu'il sorte.*
Ph. *Il est aisé d'entrer dans le palle seiour,*
„ *La porte y est ouuerte, & ne cloſt nuict ne iour:*
„ *Mais qui veut ressortir de la salle profonde*
„ *Pour reuoir derechef la clarté de ce monde,*
„ *En vain il se trauaille, il se tourmente en va in,*
„ *Et touſiours se verra trompé de son dessein.*
Mais feignons qu'il eschappe, & que vif il se treuue
Repaſſé par Charon deçà le triſte fleuue,
Pensez-vous qu'il retourne vne seule saison
Auec moy s'esbatant, paisible, en sa maison:
Ains qu'il n'aille auſsi toſt en vne estrange terre
Chercher impatient ou l'amour, ou la guerre?

Me laissant miserable icy seule à iamais?

Nour. *Il sera plus long temps auec vous desormais,*
Mais quoy qu'il vueille faire, & quoy que sa nature,
Qui est de pourchasser tousiours quelque aduenture,
L'arrache de vos bras pour le retter bien loin:
Quoy qu'il ne prenne pas assez de vous de soin,
Et qu'il ne garde assez la foy de mariage,
Rien ne vous est pourtant octroyé dauantage,
Pour cela ne deuez vous dispenser d'auoir
Tout autant de respect à vostre sainct deuoir.
,, Le mal qu'vn autre fait n'est pas cause valable,
,, De nous faire à l'enuy commettre vn mal semblable.
,, Le vice ne doit pas les hommes inciter
,, De le prendre à patron, à fin de l'imiter.
Voyez-vous pas les Dieux nous estre debonnaires,
Bien qu'à les offenser nous soyons ordinaires?
Voyez-vous pas le Ciel perpetuer son cours,
Et de mesme Phœbus faire ces mesmes tours,
Et n'estre d'vn moment sa carriere plus lasche,
Bien que nostre mesfait incessamment le faschc?
Car depuis que son œil de luire commença,
Que ses premieres fleurs le Printemps amassa,
Que l'Esté nous donna ses desirables premieres,
L'Automne vendangeur ses grappes vinotieres,
Et que l'Hyuer glacé fist le premier amas
Dessus son chef grison, de neige & de frimas,
Des malheureux humains les natures fautieres
Ont les Dieux courroucé en cent mille manieres,
Et toutesfois, bons Dieux! le Ciel ne laisse pas
De disposer la terre à nostre humain repas!
Vous ne vous ostez point le Soleil ordinaire,
De qui l'œil nous nourrist, nous chauffe & nous eclaire
Vous ne vous ostez point l'Esté ny le Printemps,
L'Automne ny l'Hyuer, ils viennent en leur temps:

seule

Seulement quelquefois quand la monstrueuse masse
Des freres Etneans, Titanienne race,
Entreprend de forcer le Ciel Etherean,
Vous leuez lors la main sur le champ Phlegrean,
Et d'vn foudre sounant bouleuersez les testes
D'Osse & de Pelion, sur leurs superbes testes.
„ Iamais nos cruautez ne font les Dieux cruels,
„ Si nous sommes meschans, pourtant ils ne sont tels:
„ Si nous sommes ingrats à leur bonté supresme,
„ Si nous les oublions, ils ne font pas de mesme:
„ Ainçois le plus souuent que nous meritons bien
„ D'estre punis, c'est lors qu'ils nous font plus de bien.
Et ne voyons-nous pas qu'au lieu de nous attaindre
De leurs foudres bruyans, ils ne font que se feindre?
Et que le traict de feu, qui grondant, abayant,
De tempestes & d'esclairs nous va tant effroyant,
Le plus souuent ne bat que les montaignes hautes,
Et non pas nous meschans, qui commettons les fautes?
Ainsi, Madame, ainsi, vous ne deuez laisser
Pour Thesé vostre espoux, qui nous peut offenser,
D'auoir cher vostre honneur, & luy garder loyale,
Iusqu'au pied du tombeau vostre amour conjugale.

Ph. Ie ne sçauroy, Nourrice, & ne le dois aussi:
Aimeray-ie celuy qui n'a de moy soucy?
Qui n'a que l'inconstance, & de qui la mouëlle
S'enflamme incessammẽt de quelque amour nouuelle?
Helene Ledeanne aussi tost il ne vit,
Qu'espris de sa beauté, corsaire il la rauit:
Depuis il eut au cœur, Hippolyte ta mere,
Qu'il amena vainqueur d'vne terre estrangere:
Puis ô pauure Ariadne, ô ma chetiue sœur,
Tu pleus à ceſt ingrat, ceſt ingrat rauisseur,
Qui pour le bon loyer de l'auoir, pitoyable,
Sauué du My-taureau, ce monstre abominable,

Sur le bord Naxean te laissa l'inhumain,
Pour estre deuorec, ou pour mourir de faim.
En fin mon mauuais sort me mit en sa puissance,
Pour gouter à mon tour sa legere inconstance,
Ores soulé de moy possible aux sombres lieux
Il cherche vne beauté qui rauisse ses yeux.
Que s'il en trouue aucune, & qu'elle luy agree,
Qu'attendray-ie sinon que ie soy massacree
Comme fut Antiope, ou qu'il me laisse à bord
Où il laissa ma sœur pour y auoir la mort?
Or allez me loüer la loyauté des hommes,
Allez me les vanter. O folles que nous sommes!
O folles quatrefois, helas! nous les croyons,
Et sous leurs feints souspirs indiscrettes ployons.
Ils promettent assez qu'ils nous seront fidelles,
Et que leurs amitiez nous lieront eternelles:
Mais, ô desloyauté! les faussaires n'ont pas
Si tost nos simples cœurs surpris de leur appas,
Si tost ils n'ont deceu nos credules pensees,
Que telles amitiez se perdent effacees,
Qu'ils nous vont desdaignant, se repentant d'auoir
Trauaillé langoureux voulant nous deceuoir.
No. *Ostez de vostre esprit ceste rage ialouse,*
Vous estes d'vn grand Roy la cherissable espouse,
Le desir & la vie: il ne vous faut penser
Que iamais pour vn autre il vous doiue laisser.
Ph. *Il n'y a plus d'espoir, ie n'y puis plus que faire,*
Ie porte dans les os mon cruel aduersaire:
Il a forcé le mur, & planté l'estendart
Malgré ma resistance au plus haut du rampart.
Ie suis en sa puissance, & quoy que ie luy brasse,
Ie ne puis tant est fort luy enleuer la place,
Mes efforts tombent vains, & ne peut la raison
Me secourir, maistresse, il l'a tient en prison,

Nour.

NOur. Vous laissés-vous ainsi subjuguer, imbecile,
A ceste passion de toutes la plus vile?
Voulés vous diffamer vostre nom de mesfaicts,
Et vaincre vostre mere en ses lubriques faicts?
Vous ne craignés-vous point vn remors miserable,
Qui se vienne plonger en vostre esprit coulpable,
Tourreau perpetuel, & qui joint à vos os
Ne vous lairra iamais sommeiller en repos?
Reprimez, ie vous pry' ceste ardeur malheureuse,
Reprimez, ceſt amour qui ard incestueuse
Autour de vos roignons: reprimez, reprimez
Auecques la raison ces desirs enflammez,
Qu'aucune nation tant barbare fust-elle,
Tant fust-elle à nos loix brutalement rebelle,
N'eut iamais en l'esprit: non les Getes espars,
Non les Scythes errans, cruels peuples de Mars,
Non les Sarmates durs, non le negeux Caucase,
Non le peuple qui boit dans les ondes de Phase.
Voulés-vous engendrer dans vostre ventre infect
De vous & vostre fils vn monstre contrefaict?
Voulez-vous que la mere auec son enfant couche
Flanc à flanc accouplés en vne mesme couche?
Or allés, hastés-vous, ne vous espargnés pas,
Exercés vostre saoul vos furieux esbats.
Que tardés-vous encor? pourquoy la salle ouuerte
Du monstre vostre frere est si long temps deserte?
Et pourquoy ne se va vostre race estoffant
Des membres merueilleux de quelque enorme enfant?
Les monstres trop lõg tẽps en vostre maison cessent,
Il vous faut efforcer que quelques-vns y naissent.
Sus donc, mettés y peine Et mais quoy? n'est-ce pas,
O saincte Paphienne, vn merueillable cas,
Qu'autant de fois qu'Amour poindra de sa sagette
Le cœur enamouré d'vne fille de Crete,

La terre autant de fois de prodige verra,
Nature autant de fois de son cours sortira! (re:
Ph. *Las! Nourrice, il est vray: mais ie n'y puis que fai-*
Ie me trauaille assez pour me cuider distraire
De ce gluant Amour, mais tousiours l'obstiné
Se colle plus estroit à mon cœur butiné,
Ie ne sçaurois sortir libre de son cordage,
Ma chaste raison cede à sa forçante rage:
Tant il peut dessus nous, quand vne fois son traict
Nous a troublé le sang de quelque beau pourtraict
I'ay tousiours vn combat de ces deux aduersaires,
Qui s'entreuont heurtant de puissance contraires,
Ores cestuy-la gaigne, & ores cestuy-cy,
Cestuy cy perd apres, celuy-la perd aussi:
Maintenant la raison a la force plus grande,
Maintenant la fureur plus forte me commande.
Mais tousiours a la fin Amour est le vainqueur,
Qui paisible du camp s'empare de mon cœur.
Ainsi voit on souuent vne Nef passagere
Au milieu de la Mer, quand elle se colere,
Ne pouuoir aborder, tant vn contraire vent
Seigneuriant les flots la bat par le deuant.
Les Nochers esperdus ont beau caler les voiles,
Ont beau courir au mast, le desarmer de toiles,
Ont beau coucher la rame, & de tout leur effort
Tascher, malgré le vent, de se trainer au port,
Leur labeur n'y faict rien: la mugissante haleine
Du Nort qui les repousse, aneantist leur peine,
La Nef court eslancee, ou contre quelque banc,
Ou contre quelque roc qui luy brise le flanc.
Ainsi ceste fureur violente s'oppose
A ce que la raison salutaire propose.
Et sous ce petit Dieu tyrannise mon cœur.
C'est ce Dieu qui des dieux & des hõmes vainqueur,

Exerce

Exerce son Empire au ciel comme en la terre,
Qui ne craint point de faire a Iupiter la guerre,
Qui dompte le Dieu Mars, ores qu'il soit d'armet,
De greue & de cuirace armé iusqu'au sommet:
Qui le Dieu forgeron bruslé dans la poitrine
Au milieu de sa forge, ou le foudre il affine:
Le pauure Dieu Vulcan, qui tout estincelant
Aux fourneaux ensouphrez trauaille martelant:
Qui tousiours a le front panché en la fournaise,
Qui a bras découuerts va pincetant la braise,
Sans qu'il soit offencé de la force du feu,
De ces tisons d'Amour se defendre n'a peu.
Il bruslé en l'estomach, & tout ieune s'estonne
Qu'en luy qui n'est que feu cest autre feu s'entonne.
NO. *Voire on a feint Amour vn redoutable Dieu,*
Vagabond, qui ne loge en aucun certain lieu.
Il porte, comme oyseau, le dos empenné d'ailes:
Il a le beau carquois qui luy pend aux aisselles:
Il a tousiours les yeux aueuglez d'vn bandeau,
Il a, comme vn enfant, delicate la peau,
La chair tendre & douillette, & la perruque blonde
De cheueux frisotez comme les plis d'vne onde.
Cyprine l'enfanta, mais sentit toſt apres
Eleſſee enragément, la rigueur de ſes trets:
Il guerroye vn chacun. Car luy qui ne voit goutte,
Du ſang d'vn immortel auſſi ſouuent degoutte,
Que de quelqu'vn de vous: auſſi le traistre enfant,
Eſt du ciel, de la terre, & des eaux triomphant.
Voila comment le vice en ſe flattant coulpables
Couure ſon appetit d'vne menteuſe fable.
Voila comme excuſant nos lubriques deſirs,
Nous baſtiſſons vn Dieu forgeur de nos plaiſirs,
Autheur de noſtre honte, & n'auõs peur qu'vn foudre
Pour telle impieté nous broye tous en poudre.

„ Qui

„ Quiconque s'orgueillit de sa prosperité,
„ Qui ne prend sa fortune auec sobrieté,
„ Qui tombe de molesse, & delicat ne treuue
„ Rien à son appetit que toute chose neuue:
„ Qui ores en ses habits, ores en son manger,
„ Ore en ses bastimens ne veut rien qu'estranger,
„ Celuy le plus souuent en ses entrailles porte
„ De l'amoureuse ardeur vne pointe plus forte
„ Que le pauure commun, & son esprit troublé
„ Va tousiours forcenant d'vn desir dereglé.
„ L'amour accoustumé luy desplaist trop vulgaire:
„ Il veut s'esbatre d'vn, qui ne soit ordinaire,
Qui ne soit naturel, mais tout incestueux,
„ Mais tout abominable, horrible & monstrueux.
„ Tousiours, tousiours les grãds ont leurs ames épriſes,
„ Ont leur cœur enflammé de choſes non permiſes,
„ Celuy qui peut beaucoup, veut encor plus pouuoir,
„ Et cil qui a beaucoup, veut encor plus auoir.
Mais qui vous flechira ce ieune homme inflechible?
Voyez-vous pas combien il eſt inacceſsible?
Comme l'Amour il fuit, & l'amoureux lieu?
Comme il vit ſolitaire en Amazonien?

Ph. Ie le ſuiuray par tout, dans les foreſts ombreuſes,
Sur les coupeaux blanchis de neiges pareſſeuſes,
Sur les rochers aigus, bien qu'ils touchent les cieux,
Au trauers des ſangliers les plus pernicieux.

No. Il fuira deuant vous comme deuant vne Ourſe,
Qui taſche recouurer ſes petits à la courſe.

Ph. Ie ne croy pas cela d'vne ſi grand' beauté.

No. Il eſt encor plus dur, ce n'eſt que cruauté.

„ P. L'amour amolliſt tout, fuſt-ce vn rocher ſauuage.

No. Vous ouurirez pluſtoſt vn roc que ſon courage:
Puis il s'ira cacher au profond des deſerts.

Ph. Ie le trouueray bien, & fuſt-il aux Enfers:

Fuſt-il

Fust-il où le Soleil au soir sa teste trempe,
Fust-il où le matin il allume sa lampe.
No. *Que vous dira These, s'il retourne vne fois?*
Ph. *Mais moy, que luy diray-ie, & a son Pirithois?*
No. *Et encor que dira vostre rigoureux pere?*
Ph. *Qu'a-til dit à ma sœur? qu'a-til dit a ma mere?*
N. *Par ces cheueux grisons tesmoins de mes vieux ans,*
Par ce cresspé estomach, chargé de soin, cuisans,
Par ce col recourbé, par ces cheres mammelles,
Que vous auez preſſé de vos leures nouuelles,
Ie vous supply' mon ame, & par ces tendres pleurs
Que i'espan de pitié, preuoyant vos mal heurs,
Ma vie, mon soucy, ie vous pry' à mains jointes,
Deracinez de vous ces amoureuses pointes:
Vueillez-vous, mon amour, vous mesmes secourir.
„ *C'est presque guarison que de vouloir guarir.*
Ph. *Or ie n'ay pas encor despouillé toute honte.*
Sus mon cruel Amour, il faut que l'on te dompte.
Ie sçay qui te vaincra, mon honneur m'est trop cher
Pour la laisser par toy si follement tâcher.
La mort te combattra: sus, sus, il me faut suyure
Mon desiré mary, ie suis lasse de viure.
No. *Las! mon cher nourriçon, n'ayés pas ce propos.*
Ph. *Non, non, ie veux mourir, la mort est mon repos.*
Il ne me reste plus qu'aduiser la maniere,
Si ie doy m'enferrer d'vne dague meurtriere,
Si ie doy m'estrangler d'vn estouffant licol,
Ou, sauter d'vne tour & me briser le col.
No. *Au secours mes amis, au secours, elle est morte,*
Ie ne la puis sauuer, ie ne suis assez forte.
P. *Taisez-vous ma Nourrice.* N. *Et comẽt ma douceur?*
Et comment ma mignonne? est-ce là le bon-heur
Que i'esperoy de vous? est-ce là la lieſſe
Que de vous attendoit ma tremblante vieilleſſe?

Laissez

Laissez ce fol desir qui gaigne vos esprits.
„ *Ph. Celuy qui de mourir a constant entrepris,*
„ *Ne peut-estre empesché par aucun qu'il ne meure?*
„ *Si ce n'est a l'instant, ce sera quelque autre heure.*
N. Helque voulés-vo' faire? & pourquoy mourés-vo'?
Rompez plustost la foy promise a vostre espous,
Et plustost mespriser le bruit du populaire,
Mespriser-le, mon cœur, plus tost que vous mal-faire,
„ *Le bruit du populaire erre le plus souuent,*
„ *Loüant vn vicieux, blasmant vn bien viuant.*
Il nous faut aborder ceste homme solitaire,
Et tascher d'amollir son naturel seuere:
Cela sera ma charge. Or ayez donc bon cœur,
Peut-estre pourrons nous adoucir sa rigueur.

Chœur.

NE verrons-nous iamais le iour
Que l'on soit libre de l'amour?
Iamais ne se verra le monde
Affranchy de la dure main
De ce Dieu qui regne inhumain,
Au ciel, en la terre, & en l'onde?
C'est grand cas que les Dieux, qui ont
Tout pouuoir sur ce monde rond,
N'ont diuinité qui repousse
D'vn enfant les debiles coups,
Et qu'ils sont naurez à tous coups,
Des trets venimeux de sa trousse!
Mais les hommes plus nigrement
Que les Dieux sentent ce tourment,
Car les Dieux, s'ils sont d'auanture
Comme nous blessez dans le cœur,
Ne souffrent pas grande langueur,
Deuant que d'en auoir la cure.

Mais

Mais las! il aduient rarement,
Que ceux qui sont nostre tourment,
Et nostre gueriſon enſemble,
Soyent eſmeuz de quelque pitié,
Et que ſans pareille amitié
Ce cruel Amour les aſſemble.
Car touſiours le malicieux,
Afin de nous tourmenter mieux,
Par vne beauté nous attire,
Qu'il nous monſtre & ne baille pas:
Ains ne s'en ſert que d'vn appas
Pour nous tromper puis la retire.
Comme on dit du vieillard chetif,
Qui dedans le coulant fuitif
D'vn fleuue veut mouiller ſa bouche,
Qui prompt s'eſt pluſtoſt retiré,
Que le miſerable alteré
Du bout de ſes leures y touche.
„ *Il n'eſt ſi mortelle poiſon,*
„ *Qui ne trouue ſa gueriſon:*
„ *Tout ſors qu'amour ſe rend curable,*
„ *Quand Cupidon fait que celuy,*
„ *Qui a le remede auec luy*
„ *N'a la volonté ſecourable.*
„ *Mainte cruelle paſſion*
„ *Commande à noſtre affection:*
„ *Mais la paſſion furieuſe*
„ *Iamais pour nous geſner n'apprit*
„ *Si fort tourment en noſtre eſprit,*
„ *Que ceſte fureur amoureuſe.*
Comme vne eau bouillonne de chaud
Sur le feu, qui plus fort l'aſſaut
Noſtre ſang bouillonne en la ſorte,
Quand il a le braſier autour

De ceſt eſtincellant Amour,
Et que ſa rage eſt la plus forte.
Quand Iuſtice fut irrité
Contre le larron Promethé,
Pour auoir pris le feu celeſte:
Entre les malheurs que ſa main
Secoua ſur le genre humain,
Fut ceſte abominable peſte.
Ceſte peſte nee au profond
Du Stix en neuf tours vagabond,
Pour troubler, ardante furie,
L'heur des animaux pourſuiuis,
Si toſt qu'ell' les tient aſſeruis
Sous les pieds de ſa ſeigneurie.
Alcide, qui de tous coſtez
A tant de monſtres ſurmontez
Et purgé le monde où nous ſommes,
Euſt plus merité qu'il n'a faict,
S'il euſt de ce Tyran desfaict
Pour iamais deliuré les hommes.
Le Sanglier Erymanthean,
Le grand Lyon Cleonean,
Buſirre, Eurypile, & Anthee,
Et l'Hydre au ceſt ſept fois teſtu,
Qui multiplioit abatu,
Cogneurent ſa force indomptee.
Et toutesfois Amour n'eut pas
Si toſt roidy ſon tendre bras,
Pour luy deſcocher vne fleſche,
Que laſchement il ſe laiſſa
Frapper du traict qui luy perça
Le cœur d'vne profonde breſche.
Il deuint de preux qu'il eſtoit,
Vn vil eſclaue qui tordoit

De la fillace enquenouillée,
Et de la mesme main filoit,
Qui fiere auparauant souleit
Estre au sang des monstres souillée.
Venus, & voy son cher enfant,
Qui allez des cœurs triomphant,
N'auons vengé le fait coupable
De Phœbus, qui vous decela,
Sur Pasiphé qui aſſola
D'vne amour ſi abominable?
Pourquoy encore eſpandez-vous
Vostre inſatiable courroux
Sur ceſte miſerable Dame?
Luy faiſant par trop de rigueur
Rostir bourrellement le cœur
En vne inceſtueuſe flame?

ACTE III.

Phedre.

QVand romprez-vous le fil de mes heures fatales?
Quãd m'aurez-vous ſillée, ô Parques Infernales?
Que tarde tant la mort, que d'vn coup bien-heureux
Elle ne iette hors mon eſprit langoureux?
Que fay-ie plus au monde? & dequoy la lumiere
De nostre beau Soleil ſert plus à ma paupiere?
Ah, que ie ſens de mal, que ie ſens de douleurs!
Que ie ſouffre d'angoiſſe, & que i'eſpans de pleurs?
O beau viſage aymé, ma douloureuſe peine!
O comble de mon heur, douce face ſereine!
O beau front applany des amours le ſeiour!
O ſourcils ebenez, deux voûtures d'amour:

O beau

O beau corps compassé d'vne taille celeste,
Semblable au corps d'vn Dieu de maintien & de geste,
Ie meurs de veus trop voir, ie meurs helas! ie meurs,
De vous voir, ô beautez, semence de mes pleurs!
O venimeux Amour! que ta mere celeste
T'enfantant accoucha d'vne cruelle peste!
Qu'il eust bien mieux valu, qu'elle eust grosse produit
Vn millier de serpens qu'vn si malheureux fruit!
Helas! touſiours ton feu, touſiours ton fer me bruſle,
Soit que ie m'en approche, ou que ie m'en recule!
Hé Dieux que faut-il faire? Hippolyte m'eſpoint,
Et quand il eſt preſent, & quand il n'y eſt point.
Ainſi voit-on ſouuent vne Biche ſauuage,
Qu'vn berger Creſien bleſſé dans vn bocage
D'vn garrot deſcoché, qui luy couſt les poulmons
Trauerſer à la courſe & les bois & les monts,
Voulant fuyr ſon mal, mais touſiours la pauurette,
Porte dedans le flanc la mortelle ſagette.
Hippolyte mon cœur, n'aurez vous point pitié
De me voir treſpaſſer ſerue en voſtre amitié?
Me laiſſerez vous plonger aux ondes de Cocythe?
Me laiſſerez vous mourir pour vous mon Hippolyte?
Ah Phedre! ah pauure Phedre! ou as tu mis ton cœur?
Tu ne dois eſperer le tirer de langueur:
Tu bruſles follement en vne beauté digne
Non pas de ton amour, mais d'vne amour diuine!
Tu bruſles follement, volontiers ces beaux yeux
Sont des Nymphes ayme'z, qui le meritent mieux.
Ie ne ſçaurois penſer, pucelle Cynthienne,
Que ton Endymion deſormais te retienne:
Hippolyte plus cher tes doux baiſers reçois
Au lieu de ce dormeur qui ton col embraſſoit.
Ie ne croy pas auſſi, Tithonnienne Aurore,
Que tu baiſes le ſein de ton Cephale encore;

Au

Au moins si quelquefois en respandant le iour
Laissant les yeux à bas tu as veu mon amour.
O vous creuses forests qui recelez ma vie,
Que bien jalousement ie vous porte d'envie!
O vous coustaux pierreux, qui i'allez esprouuant
A la suitte d'vn Cerf, ou d'vn Sanglier bauant,
Que ie vous suis despite! O vous aussi fontaines,
Qui allez ondelant par les herbeuses plaines,
Et par tortis cauez, roulez tousiours a val,
Que ie vous veux, helas! que ie vous veux de mal!
C'est vous qu'il va baisant, quand lassé de la chasse,
Degoutant de sueur & d'vne honneste crasse,
Couché sur vostre bord tout plat il va lauant
Ses leures, & sa soif en vostre eau l'abreuuant.
Ou courés-vous mõ cœur! les dieux ont ils fait naistre
Tant de beautez en vous pour vous faire champestre
Citoyen des forests? les forests, mon soucy,
Sont indignes de vous, & les rochers aussi.
Laissez les donc mon cœur! hé, voulez vous despendre
En vn labeur si dur vostre ieuneſſe tendre?
Où courez-vous, mon cœur! mon cœur où courez-vous?
Laissez les bois deserts, les villes sont pour nous,
Cupidon y habite auec sa douce mere
La Deesse Venus, delices de Cythere.
O mon bel Hippolyte, & ne voyez-vous pas
Que pour vous trop aimer i'approche du trespas?
Et ne voyez-vous pas que ie meurs pauure Royne,
Et que pour me sauuer vous estes seul idoine?
Secourez-moy ma vie, & ne changez à tort,
Par faute de pitié, mon amour à la mort.
Helas! vous voyez bien par mon visage blême,
Par ma palle maigreur qu'ardamment ie vous aime.
Voyez-vous pas mes yeux ne cesser larmoyans
De verser en mon sein deux ruisseaux ondoyans?

Voyez-

Voyez vous pas sortir comme d'vne fournaise,
Les souspirs de ma bouche aussi chauds comme braise?
Voyez vous point mon sein panteler de sanglots
Et tesmoigner le mal, qui me bourrelle enclos?
Soyez moy donc benin, & tirez secourable,
De mon cœur offensé la douleur incurable:
Vous pouuez seulement d'vn amoureux baiser
(Las que ce vous est peu) mes langueurs appaiser.

Nourrice.

Bien-heureux est celuy, qui ne sent dans ses veines,
Comme souphre bouillir les amoureuses peines.
Bien heureux, qui ne sçait que c'est de Cupidon,
Qui ne cognoit ses traits, son arc, ny son brandon,
Ha, qu'il est outrageux ce petit Dieu qui vole.
Ha, que cruellement nos esprits il affole!
Ie n'eusse pas cuidé que ceste passion
Peust commander si fort a nostre affection,
Voyez comme elle boust en ceste pauure Dame,
Comme elle luy attire la raison hors de l'ame.
Elle va forcenee, ores pour s'outrager,
Ores pleine d'espoir se semble encourager:
Le feu luy sort des yeux, & bien qu'elle s'efforce
De cacher sa fureur, elle eschappe de force.
La clairté luy desplaist, & ne demande plus,
Morne qu'à se cacher dans quelque lieu reclus.
Rien ne luy sçauroit plaire, elle s'assied dolente,
Puis elle se releue, ou se couche, inconstante,
Se pourmene ore viste, & ore lentement,
Tantost elle pallist, & tout soudainement
La couleur luy rehausse: elle tremble fieureuse,
Et puis brusle a l'instant d'vne ardeur chaleureuse,
Elle espere, elle craint, son esprit agité,
Comme la mer du vent, n'a plus rien d'arresté,

Elle

Elle ne mange point, la viande apperceuë
Deuant qu'a'y gouter luy offence la veuë,
Il ne luy chaut de viure, & n'a pour tout confort,
Iour & nuict lamentant que l'espoir de la mort:
La mort luy est sa vie, & l'appelle à toute heure
Pour la precipiter en la palle demeure.
Le iour, quand Phebus marche, elle voudroit la nuict,
Et la nuict, le Soleil luy tarde qu'il ne luit,
Le sommeil qui nourrist tout ce qui veit au monde,
Ne peut clorre ses yeux, arrosez de son onde:
Car soit ou que le iour face son large cours,
Soit que la nuict chemine, elle veille touſiours.
Miserable Princesse, aujourd'huy ne souſpire
Rien en si grand malheur, que le tien ne soit pire!
Quãd la nuict tẽd son voile, & qu'elle embruniſt l'air
Tout sont l'oublieux sommeil en ses membres couler:
Le silence est par tout, tout est coy par le monde,
Fors qu'en ton ame seule, où l'Amour fait la ronde.
Elle est si foible au lict, que ja le plus souuent
La force à ses genoux defaut en se leuant,
Elle chancelle toute, & ses bras imbecilles,
Battant à ses costez, luy pendent inutiles.
Ceste belle couleur de roses & de lis,
N'honore plus sa ioüe & son front appallis.
Ses beaux yeux solleilez, qui la faiſoient paroiſtre
Vray tige lumineux de Phebus son ancestre,
N'ont plus rien de diuin, comme ils ſouloient auoir:
Ains tous chargez d'humeur, ne cessent de plouuoir
Le long de son visage, & d'vn eau qui chemine,
Goutte à goutte roulant luy lauent la poitrine,
Ainſi qu'aucune fois on voit ſur le couppeau
Du taure inaccessible vne pluuieuſe eau,
Tomber humidement du centre de la nuë
Et la neige eſcouler de ſa teſte chenuë.

O que

O que c'eſt grand pitié! Mais ne la voy-ie pas,
Croizant ſes mains au Ciel dreſſer icy ſes pas?

Phedre. Nourrice. Hippolyte.

Phedre.

LAs! qui a veu iamais peine ſi douloureuſe?
Las! qui a veu iamais douleur ſi outrageuſe?
O Amour! ô Amour! No. *Que vous ſeruent ces cris?*
Ph. *Ie ſens ce feu dans moy plus chaudement épris.*
No. *Les plaintes n'y font rien, pluſtoſt d'vne priere,*
Humble ſollicitez la Vierge foreſtiere.
Ph. *O Royne des foreſts, qui habitez les monts*
Diane à triple-forme, inuoquée en trois noms,
Qui commandes aux bois & aux montagnes ſombres,
Qui là bas aux Enfers regnes entre les ombres,
Et qui grande lumiere en noſtre Ciel reluis
Effaçant la noirceur des ſommeilleuſes nuits,
Hecate Triuiane, ô ſainte chaſſereſſe,
Eſcoute ma priere, & m'exauce, Deeſſe,
Ouure le cœur glacé d'Hippolyte, & luy mets
Les tiſons de l'amour dans ſes os enflamez:
Que deſormais il aime, & comme moy reſſente
De l'amoureux brandon l'ardeur impatiente:
Qu'il ſe monſtre facile, & chaſſe de ſon cœur,
Par toy, Vierge, attendry toute auſtere rigueur.
Fay cela, ma Deeſſe, ainſi touſiours luiſante
Puiſſes tu decorer la voûte bruniſſante:
Ainſi quand tu ſeras au Ciel pour l'eſclairer,
Nul chant magicien ne t'en puiſſe tirer:
Ainſi iamais l'obſcur d'vne enuieuſe nuë
Ne voile la beauté de ta face cornuë.
No. *Madame, c'eſt aſſez, elle oit voſtre oraiſon:*
Taiſez-vous, ie le voy ſortir de la maiſon:

Retirez

Retirez vous à part, l'heure m'est opportune,
C'est luy, c'est luy sans doute, & si n'a suitte aucune,
Hip. *Où dressez vous vos pas, Nourrice? & quel*
soucy,
Trouble vostre visage & l'appalliſt ainsi?
Madame est-elle saine? & sa plus chere cure,
Ses deux petits enfans, Royalle nourriture!
N. *La maison, le Royaume, & Phedre, & ſes enfans*
La grace des bons Dieux, florissent triomphans:
Mais vous qui deuriez vres honnestement follastre,
De cent diuers plaisirs vostre ieuneſſe esbaire,
Vous la chetiuez toute, & vuide de douceurs,
La laissez escouler en des dogues chasseurs,
Dans l'obſcur des foreſts, sombre, morne, sauuage,
Ne monſtrant preſque rien d'humain que le visage.
Laissez ce vain labeur, qui vous consomme ainſi
Ceux que le sort contraint doiuent viure en soucy:
Mais ceux que la fortune embrasſe favorable,
S'ils se vont affligeant d'vn viure miſerable,
Et volontairement d'vn viure miſerable:
Doiuent perdre le bien dont ils vſent ſi mal.
Donnez vous à l'amour, paſſez vostre ieuneſſe,
Ce pendant qu'elle dure, en ioyeuſſe lieſſe.
Egayez vostre eſprit, vous n'aurez pas le temps
Quand vous serez plus vieil, commode au paſſetemps,
„ *Toute choſe a ſon propre & naturel office,*
„ *Ce qui ſied bien à l'vne, à l'autre eſt ſouuent vice.*
„ *L'allegreſſe conuient au front du iouuenceau,*
„ *Et non pas du vieillard qui ſe ride la peau:*
„ *Au contraire le ſoing, & la rigueur honneſte,*
„ *Honnore l'homme vieil, qui blanchiſt par la teſte.*
Ne laissez donc perir le plus beau de vos iours
Ainſi auſterement ſans gouſter aux amours,
Aux plaiſirs de la dance, & de la liqueur douce

Dont Bacchus nous detriſte & nos ſoucis repouſſe:
La mort ſans ſe monſtrer vient à nous à grand pas,
Nous trancher iornaliers, la vie & les ebats.
Puis quand nous trouuerons, palles, ſur le riuage
Du bourbeux Acheron de Pluton le partage,
Où l'ennuy, les regrets, les ſouſpirs, & les pleurs
Auec les paſſions, naiſſent au lieu de fleurs:
Lors nous repentirons de n'auoir en ce monde
Autant pris de douceur comme il y en abonde,
Tandis que le deſtin nous donnoit le loiſir,
Et l'opportunité de viure en tout plaiſir.

Hip. *Les monts & les foreſts, me plaiſét ſolitaires,*
Plus que de vos citez les troubles ſanguinaires.
Telle façon de viure auoient du premier temps,
Nos peres vertueux, qui viuoient ſi contents.
„ *Et certes celuy la, qui s'eſcartant des villes*
„ *Se plaiſt dans les rochers des montagnes ſterilles,*
„ *Et dans les bois fueillus, ne ſe voit point ſaiſir,*
„ *Comme les bourgeois font, d'vn auare deſirs*
„ *L'inconſtante faueur des peuples & des Princes,*
„ *L'appetit de paroiſtre honnorable aux Prouinces,*
„ *Ne luy geſne le cœur, ny l'enuieuſe dent,*
„ *Des hommes le poiſon, ne le va point mordant.*
Il vit libre à ſon aiſe exempt de ſeruitude,
N'eſtant de rien contraint que de ſon propre eſtude,
Que de ſon franc vouloir, ne tremblant de ſoucy,
Pour la crainte d'vn Roy, qui fronce le ſourcy.
Il ne ſçait innocent, que c'eſt d'vn tas de vices
Bourgeonnans aux citez qui en ſont les nourrices.
Il ne ſe couure point le chef ambitieux
D'vn baſtiment doré qui menace les Cieux:
Il n'a mille valets, qui d'vne pompe fiere,
L'accompagnent eſpois & deuant & derriere.
Sa table n'a le dos ſhargé de mille plats,

Exqui-

Exquiſement fournis de morceaux delicats.
Il ne blanchiſt les champs de cent troupeaux à laine,
De cent couples de bœufs il n'eſcorche la plaine:
Mais poſſible il iouiſt d'vn air touſiours ſerain,
D'vn paiſage inegal, qu'il deſcouure lointain.
Il s'amuſe à courir ou la Biche paoureuſe,
Ou l'Ours, ou le Sanglier à la dent eſcumeuſe.
Tantoſt las il ſe couche ou ſur le bord d'vn eau,
Ou dãs vn creux rocher do'ù pend maint arbriſſeau,
Le doux ſommeil le prend entre mille fleurettes,
Au bruit d'vne fontaine & de ſes ondelettes,
Qui gargouillent autour, ou d'vn coudre mouelleux,
Ou d'vn ſaule qui fend ſon chemin graueleux.
Quel plaiſir ce luy eſt, quand la ſoif le tourmente,
Boire au creu de ſa main de la belle eau courante,
Et contenter ſa faim des bons fruicts ſauoureux,
Qu'il abbat en choquant d'vn arbre plantureux.
Or viue qui voudra d'vne plus molle vie,
Quant à moy, qui ſuis bien, ie n'en ay point d'enuie.
Ie ne veux point changer mon viure accouſtumé,
Pour vn plus delicat que ie n'ay oncques aimé.

No. *Voulez vous donc laiſſer viuant ainſi ſaunage,*
De gouter aux ſaueurs de l'amoureux breuuage?
Iupiter le grand Dieu preuoyant ſagement
Que le monde faudroit, deſtruit entierement
Si comme d'heure en heure il nous perd miſerables
Par diuers accidens, & treſpas variables,
Il n'eſtoit repeuplé d'autant de nouueaux corps,
Que le deſtin en iette inceſſamment dehors:
Nous a donné l'amour, pour laiſſer vne race
Qui nous ſuruiue morts, & tienne noſtre place.
Si Venus vne fois quitte cet Vniuers,
Vous le verrez bien toſt geſir mort à l'enuers,
La Mer vuide, perdra ſes eſcailleuſes troupes,

Sans peuples se verront les montagneuses croupes,
Dans le Ciel desaudront les oiseaux duueteux,
Et l'air n'aura sinon des tourbillons venteux.
Combien d'hommes voit-on engloutir en ce monde
Par le fer, par la faim, par la rage de l'onde?
Or sus, laissez vous prendre au cordage amoureux,
Frequentez moy la ville, & venez plus heureux:
Il vous faut vne amie, & cueillir auec elle
Les doux fruicts, où l'amour tendrement vous appelle.
Hi. *Ie ne sçaurois aimer vostre sexe odieux,*
Ie ne puis m'y contraindre, il est trop vicieux.
Il n'est meschanceté que n'inuente vne femme,
Il n'est fraude & malice où ne plonge son ame.
Nous voyons tous les iours tant de braues Citez
Flamber, rouges de sang pour leurs lubricitez.
Tant fumer de Palais, tant de tours orgueilleuses,
Renuerser iusqu'au pied pour ces incestueuses:
Tant d'Empires destruits, qui (possible) seroient
Encor'en leur grandeur, qui encor fleuriroient.
Ie ne veux que Medee & ses actes infames
Pour monstrer quelles sont toutes les autres femmes.
No. *Pourquoy pour le peché de quelqu'vne de nous,*
Qui a peu s'oublier, toutes nous blasmez vous?
Hip. *Ie ne scay pourquoy c'est, toutes ie les deteste,*
Ie les ay en horreur plus que ie n'ay la peste.
Soit raison, soit fureur, soit tout ce qu'on voudra,
Iamais de les aimer vouloir ne me prendra.
Plustost le feu naistra dans la Mer escumeuse,
Plustost sera le iour vne nuict tenebreuse,
Plustost nostre Soleil commencera son cours
A la mer Espagnole, où se cachent nos iours,
Et plustost sera l'Aigle aux Pigeons sociable,
Que ie serue vne femme, esclaue miserable.
„ N. *Amour dõpte le cœur des hommes & des Dieux,*

Et

Et les contraint aymer ce qu'ils ont odieux.
Hi. *Ie n'ay pas peur qu'amour corrompe mon courage,*
Fuyant la volupté, le poison de nostre aage.
No. *Il n'y a point d'espoir, autant vaudroit prescher*
Le sourd entendement d'vn cauerneux rocher,
Voyez qu'il est hautain, & qu'il faict peu de conte
De nous & de l'amour qui toute chose dompte,
Ie ne le voy non-plus esmeu de mes propos,
Qu'vn grand roc riuager n'est esbranslé des flots.
Amour te puisse nuire, arrogant, & te face
Brusler d'vne qui soit, comme tu es de glace.
Mais ne voy-ie pas Phedre? helas! que son beau teint
De Cynabre & de Lys, est pallement desteint!
Helas, qu'elle est desfaicte! ha, ha, ce n'est plus elle,
Ce n'est plus elle, non, comment elle chancelle!
Helas, elle est tombee! hé bon Dieu! qu'est-cecy?
Ma maistresse m'amie! Elle a le cœur transsy,
Le visage luy glace, ô passion maudite!
Madame, esueillez-vous, voicy vostre Hippolyte:
Voulez-vous pas le voir, vous n'aurez plus d'ennuy:
Sus, sus, ouurez les yeux, & deuisez a luy.

Phedre. Nourrice. Hippolyte.

Phedre.

QVi m'a rẽdu mes pleurs & mes cruelles plaintes
Qui m'a renouuelé mes passions esteintes?
Qui m'a remis en vie? ha! que n'ay-ie iouy
Pour long temps du repos qu'on gouste esuanouy?
Nour. *Pourquoy refusez-vous ceste clarté rendue?*
Pourquoy pallissez-vous au besoin esperdue?
Pourquoy herissez-vous? est-ce ore qu'il vous faut
Coüardement troubler dés le premier assaut?
Qui froidement demande a quelqu'vn, il aduise

„ De luy faire refus à la chose requise:
„ Ph. Mais quiconque requiert quelcun de deshonneur,
„ A grand peine qu'il soit bien hardy demandeur.
No. Ce n'est ores qu'il faut succomber à la honte:
Elle vous prend trop tard, il n'en faut tenir conte.
Lors que premierement amour vous vint saisir
Il estoit bon de rompre vn si mauuais desir,
Et d'vne chaste honte armer vostre poictrine,
Mais ore il' est trop tard, amour a pris racine.
Desormais il ne peut estre en vous abbatu.
Vous conuient efforcer qu'il puisse estre esbatu.
Possible (& que sçait-on) c'est amoureux outrage
Se pourra conuertir en vn bon mariage,
„ Maintesfois d'vn grãd mal il s'est fait vn grãd bien.
„ Le temps corrige tout quand on le conduit bien.
Ph. Nourrice, le voicy. N. Monstrez vostre asseurance.
Ph. Efforce toy mon cœur, aye bonne esperance,
Comme à l'adorer. Aurez vous le loisir
De m'entendre parler de ce que i'ay desir?
Hi. Dites ce qu'il vous plaist, ie suis prest de l'entẽdre.
Ph. Si ce n'est en secret ie ne veux l'entreprendre.
Hi. Personne n'est icy qui vous puisse escouter.
Ph. La peur faict mes propos sur ma langue arrester.
„ Le desir est bien fort, mais la bouche est plus forte:
Dieux, vous sçauez pourquoy ie suis en ceste sorte!
Hi. Auez vous de la peine à dire quelque cas?
Ph. Helas! i'en ay beaucoup plus que ne croiriez pas!
„ Les plus petits ennuis qui dans nos cœurs se treuuẽt,
„ Se descouurent assez, mais les plus grands ne peuuẽt.
Hi. Ma mere, sieʒ vous à moy de vos ennuis.
Ph. Laissez ce nom de mere, Hippolyte, ie suis
Vostre, sœur, & encore, humble, ie me contente
De n'auoir desormais que le nom de seruante,
De seruante voirement: ie vous feray l'honneur

Que doit vne seruante à son propre seigneur:
Ie vous suiuray par tout, fust-ce au trauers des ondes,
Fust-ce au haut des rochers, dans les neiges profondes,
Fust-ce au trauers du feu gloutonnement ardant,
Et fust-ce pour m'aller perissable, dardant
Le visage baissé dans le fer de cent piques.
Fust-ce & fust-ce au profond des caues Plutonniques.
Prenez le sceptre en main, mettez-vous sur le front
Le Royal diademe, ainsi que les Rois font:
Tenez, ie vous le donne: il est bien plus honneste
Que vous plus tost que moy le portiez sur la teste.
Vous estes en la fleur de vostre aage: & combien
Que Thesé soit chery du peuple Athenien,
Vous l'estes d'auantage, & vostre belle grace
Son nom tant desiré de sa memoire efface.
Or regnez noble Prince, & prenez le soucy
De moy dolente vefue, & de ce peuple icy.
Hi. *Le grand Dieu Iupiter & le pere Neptune*
Nous vueillent preseruer de si grande infortune:
Vous reuerrez mon pere à peu de iours d'icy.
Ph. *Pluton, Dieu qui commande au royaume noircy,*
Ne le permettra pas, s'il n'est si debonnaire
De laisser eschapper de son lict l'adultere.
Hi. *Les bons Dieux de là haut qui ont cure de luy,*
Le feront retourner, n'en ayez point d'ennuy.
Mais tandis qu'il sera dans ces lieux solitaires
Ie prendray le soucy de vos enfans mes freres,
Et vous honoreray, comme celle qui est
De mon pere l'espouse, & qui seule luy plaist.
Ie vous tiendray sa place, & par notable preuue
Tascheray de monstrer que vous n'estes pas vefue.
Ie vous seray mary. Ph. *O desiré propos,*
Dont la fausse douceur m'empoisonne les os!
O propos decenable! ô parole trompeuse!

O esperance vaine! ô chetiue amoureuse!
Il me sera mary? pouuoit-il mieux parler,
Et plus ouvertement me faire affoller?
Il faut me descouurir, mais le cœur me pantele,
Vn frisson me saisist d'vne crainte nouuelle.
Pleust à Dieu, mon amy, que vous sceussiez ouurir
Les secrets de mon cœur, sans vous les descouurir:
Ie m'efforce à les dire, & ie ne puis de honte.
Hip. Laissez la honte là. Ph. Mais elle me surmonte.
Hip. Quel mal est-ce si grand que n'osiez declarer?
Ph. C'est vn mal que iamais on ne vit deualer
Au cœur d'vne marastre. H. Encor ne puis-ie entendre
Vos propos ambigus: faites les moy apprendre
En termes plus ouuerts. Ph. L'amour consomme enclos
L'humeur de ma poictrine, & desseiche mes os,
Il rage en ma mouëlle, & le cruel m'enflamme
Le cœur & les poulmons d'vne cuisante flamme.
Le brasier estincelle & flamboye asprement,
Comme il fait quand il rampe en vn vieil bastiment
Couuert de chaume sec, s'estiant en choses seches
Esteué si puissant de petites flammeches.
Hi. C'est l'amour de Thesé, qui vous tourmente ainsi.
Ph. Helas! vaire, Hippolyte, helas! c'est mon soucy,
I'ay miserable, i'ay la poictrine embrasee
De l'amour que ie porte aux beautez de Thesee,
Telles qu'il les auoit lors que bien ieune encor
Son menton cotonnoit d'vne friseure d'or,
Quand il vit, estranger, la maison Dedalique
De l'homme Mytaureau, nostre monstre Cretique.
Helas! que sembloit-il ses cheueux crespelez,
Comme soye retorce en petits anelets,
Luy blondissoyent la teste & la face estoillee
Estoit entre le blanc de vermeillon meslee.
Sa taille belle & droite, auec ce teint diuin

Ressem

Ressembloit, esgalee, à celle d'Appolin,
A celle de Diane, & sur tout a la vostre,
Qui en rare beauté surpassez l'vn & l'autre.
Si nous vous eussions veu quand vostre geniteur
Vint en l'Isle de Crete, Ariadne ma sœur
Vous eust plustost que luy, par son fils salutaire
Retiré des prisons du Roy Minos mon pere.
Or quelque part du ciel que ton astre plaisant
Soit, ô ma chere sœur, à ceste heure luysant,
Regarde par pitié moy, ta pauure germaine,
Endurer contre toy ceste amoureuse peine.
Tu as aimé le pere, & pour luy tu desfis
Le grand monstre de Gnide, & moy i'ayme le fils.
O tourment de mon cœur, Amour qui me consommes!
O mon bel Hippolyte, honneur des ieunes hommes,
Ie viens la larme à l'œil me ietter deuant vous
Et d'amour enyuree embrasser vos genoux,
Princesse miserable, auec constante enuie
De borner à vos pieds mon amour, ou ma vie:
Ayez pitié de moy. Hip. *O grand Dieu Iupiter,*
Peux-tu voir vn horreur si grande, & l'escouter?
Où est ton foudre ardant, qu'ireux tu ne le dardes
Tout rougissant d'eslairs, sur les temples paillardes
De ceste malheureuse? Es tu si paresseux,
O pere, es tu si lent à tous lancer tes feux?
Que le ciel eslatant au bruit de ton tonnerre,
Iusques aux fondemens ne renuerse la terre?
Et n'abysme le iour, tout sanglant, au plus creux
Et au gouffre plus noir des enfers tenebreux?
Mais toy, Soleil, qui luis par tout ce grand espace,
Peux-tu voir sans paslir les crimes de ta race?
Cache toy vergongneux, quitte à la nuict ton cours,
Destourne tes chenaux gallopant à rebours.
Plonge toy, lance toy le chef bas sous les ondes,

Et ta torche noircis en tenebres profondes.
Que tardes-tu auſſi, pere Saturnien,
Que tu ne vas ruant ton foudre Olympien
Sur ma coulpable teſte, & que tu ne la broyes
Plus menu que ſablon, que tu ne la foudroyes?
N'ay-ie aſſez merité? n'ay-ie forfait aſſez
Pour ſentir la fureur de tes dards eſlancez?
De plaire à ma maratre, & de luy ſembler propre
Entre tous les mortels, ſeul, à ſi laſche opprobre?
O femme deteſtable! ô femme dont le cœur
Eſt en meſchancetez de ſon ſexe vainqueur!
O pire mille fois, & d'ardeur plus enorme,
Que ta mere qui eut vn monſtre ſi difforme!
Ce ventre t'a porté, qui s'enfla groſſiſſant
Du germe conuoité d'vn taureau mugiſſant.
Ph. Helas! c'eſt le deſtin de noſtre pauure race!
Venus nous eſt cruelle, & ſans ceſſe nous braſſe
Vne amour dereglé. Et que peut noſtre effort
Encontre vne deeſſe, & encontre le ſort?
Derechef, ô cruel, à vos pieds ie me iette,
Prenez compaſſion de moy voſtre ſuitte.
Hip. Retirez-vous de moy, ne me venez toucher,
Ne me touchez le corps, de peur de me tacher.
Comment? elle m'embraſſe? Il faut que mon eſpee,
Vengeant ſi grand forfaict, ſoit de ſon ſang trempee:
Iamais, chaſte Diane, à ton nom immortel
Vn ſang mieux conſacré n'humecta ton autel.
Ph. C'eſt-ce que ie demande, A ceſte heure, Hippolyte
Piteux mettez-vous fin à ma douleur deſpite.
Hippolyte, il ne peut arriuer plus grand-heur,
Que mourant par vos mains conſeruer mon honneur.
Hip. Allez-viuez infame, & que iamais ceſt arme,
Polluë en vous touchant, le chaſte corps ne m'arme.
En quel Tigre, en quel Gãge, en quel gouffre aboyant,

En

En quelle on deuſe mer m'iray-ie nettoyant?
Non le grand Occean,auecques toute l'onde,
Dont il laue en flottant ceſte grand' maſſe ronde,
Ne me ſçauroit lauer.O rochers eſgarez
O coutaux!ô vallons!ô plaine,!ô foreſts!
NOUR. *Noſtre faute eſt cognenë,& bien, & bien mon ame,*
Il faut le preuenir,& luy donner le blâme,
Accuſons-le luy meſme,& par nouueau mes faict
Couurons habillement celuy qu'auons ia faict.
„ *C'eſt vn acte prudent d'auancer vn' iniure*
„ *Quād nous ſommes certains que l'ō nous la procure:*
Et qui ne iugera que ce n'ait eſté luy
Qui ait commis le crime,& puis s'en ſoit enfuy?
Perſonne n'eſt pour luy,qui teſmoigner s'efforce.
Accourez mes amis au ſecours,à la force,
On force voſtre Royne, accourez,le meſchant
Luy preſſe le goſier auec le fer trenchant,
Il s'enfuyt, il s'enfuit,pourſuiuez le à la trace,
Il a ietté d'effroy ſon eſpee en la place!
Il n'a pas eu loiſir de l'engainer,au moins
Nous auons vn bon gage à faute de teſmoins.
Helas!conſolez-la,voyez comme elle pleure,
Ne touchez à ſon chef,il vaut mieux qu'il demeure
Tout meſlé comme il eſt,pour enſeigne du tort
De ce monſtre impudique,& de ſon laſche effort.
Appaiſez-vous,Madame,& prenez patience,
Las!que pouuiez-vous faire à telle violence?
Laiſſez ceſte triſteſſe,helas!que gaignés vous
De vous plomber ainſi la poictrine de coups?
D'outrager voſtre face,& par impatience
Offenſer vos cheueux qui n'ont point faict d'offenſe?
„ *Celle n'eſt point bleſſee en ſa pudicité*
„ *Qui eſt priſe d'aucun contre ſa volonté.*

,, On peut forcer le corps, mais l'ame qui est pure,
,, Maugré le rauisseur, est exempte d'iniure.

Chœur.

ALlons faire au temple priere
A Pallas la vierge guerriere,
Des genoux la terre pressant,
Les deux mains vers le ciel dressant,
Et panchez deuers la Deesse,
La supplions que nostre chef
Elle vueille garder d'oppresse,
Et nostre Cité de meschef.
Si les Dieux, les bons Dieux n'ont cure
De conseruer leur creature,
Et si toy Minerue sur tous
Ne prens quelque souci de nous,
Ie preuoy ia mainte tempeste
Et maint orage menaçant,
Pour nous acrauanter la teste,
S'aller dessus nous s'eslançant.
,, Qu'vne femme, que ialousie,
,, Que haine, ou qu'amour ont saisie,
,, Est redoutable! & que son cœur
,, Couue de silleuse rancœur?
,, Le tret ensoulfré du tonnnere
,, Que Iupin darde colereux
,, Sur vne crimineusé terre,
,, Ne tombe pas si dangereux.
,, La mer quand elle escume, enflee,
,, Du Nort & d'Aquilon soufflee,
,, Le feu rongeant vne Cité,
,, La peste infestant vn Esté,
,, Et la guerre qui tout saccage,
,, Sont bien à craindre: & toutesfois
,, D'vne femme l'horrible rage

,, L'est

„L'eſt encore plus mille fois.
„ Comme vne Menade troublee,
„ Hurlant d'vne voix redoublee,
„ Fait,yure mille ardans efforts,
„ Des pieds,des mains,de tout le corps,
„ Le tour qu'à Bacchus le bon pere,
„ Portant au poing le Thyrſe aimé,
„ Elle va au haut de Cythere,
„ Faire l'Orgie accouſtumé.
„ Celle-la forcene en la ſorte,
„ Voire d'vne fureur plus forte,
„ Qui dedaignee en ſon amour
„ Porte au cœur la haine à ſon tour.
„ Elle ne braſſe que vengeance,
„ La vengeance la tient touſiours:
„ Et quoy qu'elle diſcoure & penſe,
„ Ce ne ſont que ſanglants diſcours.
„ Elle tourne & retourne en elle
„ Mainte menſongere cautelle,
„ Ardant de venger ſon refus
„ Son eſprit regarde confus
„ Entre mille ruſes fardees,
„ Et là,peſchant abondamment
„ Y prend les ayant regardees,
„ La meilleure à ſon iugement:
„ Puis fauſſe ſous vn faux viſage
„ Vomiſt le fiel de ſon courage,
„ Plus mortel que n'eſt le venin
„ De quelque ſerpent Getulin.
„ De voix,de ſoûpirs & de larmes
„ Couure,coupable,ſon forfaict:
„ Et auecques les meſmes armes
„ De ſon ennemy ſe defaict.
Iadis l'amante Sthenobee,

De pareil dedain enflambee
A son mary Prœte accusa
Bellerophon, qui refusa,
Trop chaste, sa flamme infidelle:
Et du regret qui la ferut,
De le voir viure eschappé d'elle,
La cruelle à la mort courut.
Du mesme danger fut suyuie
De Pelé l'innocente vie,
Par Achaste Magnesien,
Maint & maint heros ancien,
Comme toy, bon Amazonide,
Vogant en ceste mesme mer,
A cogneu le cœur homicide
Des femmes qu'on ne daigne aimer.
Mais s'il y a là haut encore
Quelque deité qu'on adore,
S'il y a des Dieux ayant soing
D'assister les bons au besoing,
Ils permettront que la malice
Contre ta vertu rebouchant,
Recherra dessus son autbrice,
Bourreau de son crime meschant.

ACTE IIII.

Thesee. Nourrice.

Thesee.

IE vien du creux seiour des eternelles nuits,
Et de la triste horreur des Enfers pleins d'ennuis,
A grand' peine mes yeux à paupieres ouuertes,
Peuuent voir du beau iour les clairtez descouuertes:
Ia la belle Eleusis coupe en ce bouillant mois

Les

Les presens de Cerés pour la quatriesme fois,
Depuis que sous la voute horriblement profonde
Ie pleure mort & vif la perte de ce monde.
Encor seray-ie errant dans le Royaume noir,
Sans Hercul qui m'osta de ce triste manoir,
Tirant le chien portier de sa cauerne creuse,
Qui m'empeschoit d'ouurir la porte Stygieuse:
Mais ie n'ay plus la force & la braue vigueur
Qu'auparauant i'auois indomptable de cœur:
Mes genoux affoiblis vont tremblant, & à peine
Peuuent plus supporter mon corps leur dure peine.
Quel labeur m'a esté d'auoir depuis le fond
De l'enfer, sçeu monter iusques icy à mont?
D'auoir sçeu euiter la mort en la mort mesme,
Et de te suyure, Alcide à la force suppreme?
No. *Hà maison desolee!* Th. *Hé quel bruit est cela?*
N. *Que la mort n'ay ie au cœur!* T. *Que veut dire cela?*
Quel tonnerre est cecy? quels souspirs? quels encombres?
Suis-ie encore aux enfers entre les cris des ombres?
D'où vient vn si grand trouble? est-ce vn dueil fait
Pour me mieux receuoir me sçachant icy prés? (exprés
Voyla, voyla vrayment vne tempeste deuë
A vn hoste infernal pour sa premiere veuë.
Nourrice, quel tumulte entends-ie entre vous?
No. *Phedre se veut defaire & ne luy chaut de nous*
Qui la reconfortons & qui à chaudes larmes
La prions de ietter de sa dextre les armes.
To. *Qui peut à mon retour causer ce deconfort?*
No. *C'est pour vostre retour qu'elle haste sa mort.*
Th. *Elle veut donc mourir pour me reuoir en vie?*
No. *Non, mais vostre retour luy en accroist l'enuie.*
Th. *Prend elle desplaisir que ie sois reuenu?*
No. *Vostre absence luy est vn regret continu.*
Th. *Qui luy cause la mort sçachant biẽ ma presence?*

No.

No. *Ie ne sçay, mais ie voy que c'est ce qui l'offence.*
Th. *Quelle nouuelle rage est entree en son cœur?*
No. *Vn despit qui le rouge, vne triste langueur.*
Th *Vn propos ambigu couure quelque grand chose.*
Dictes moy clairement, Qu'a Phedre mon espouse?
No. *Elle ne le dit point: elle veut emporter*
Au tombeau la douleur qui la fait lamenter.
Th. *Entrons soudainement, entrons il n'est pas heure*
De faire en perdant temps icy longue demeure.

Thesee. Phedre.

Thesee.

QVoy? ma chere compagne, est-ce ainsi qu'il vous faut
Receuoir vostre espoux? est-ce ainsi qu'il vous chaut
De son heureux retour? & que vous prenez icye
De le voir eschapé de la mortelle voye?
Quelle chaude fureur allez-vous t'enfachant?
Que fait en vostre main ce coutelas trenchant?
Ph. *Magnanime Thesé, ie vous prie à mains iointes*
Par ceste acier luysant pitoyable à mes plaintes,
Par le sceptre Royal de vostre Empire craint,
Par vos enfans aimez le doux ioing qui m'estraint,
Par vostre heureux retour de la passe demeure,
Et par ma cendre aussi, permettez que ie meure.
Th. *Quelle cause vous meut de desirer la mort?*
Ph. *Si ie vous le disois ie perirois à tort,*
Et le fruict i'perirois que de la mort i'espere.
Th. *Ne le dictes qu'à moy ie le sauray bien taire.*
» Ph. *Ce qu'on veut que quelqu'vn taise facilement*
» *Le faut soy-mesme taire, il n'est seur autrement.*
» Th. *Mais vn loyal mary veut sçauoir ce qui le touche*
» *N'est pas vn estranger, c'est celle mesme.*
» Ph. *Vne femme ne doit conseiller son mary*

Chose

„ *Chose dont il puisse estre en le sachant marry.*
Th. *Que me peut-on conter, qui plus de dueil me cause*
Que de vous voir mourir sans en sçauoir la cause?
Ph. *Si de me voir mourir vous prenez quelque esmoy*
Il n'amoindrira pas quand vous sçaurez pourquoy.
Th. *Que me peut profiter ceste tristesse icuë?*
Ph. *Que vous profitera ceste tristesse sceuë!*
Th. *On remedie au mal quand on le peut sçauoir.*
Ph. *A celuy que l'endure il n'y a point d'espoir.*
Th. *Que vous sert donc la mort de tous les maux le pire?*
Ph. *La mort fait terminer tout angoisseux martyre.*
Th. *Il n'est rien plus horrible aux hõmes que la mort.*
Ph. *Elle est aux affligez vn desirable port:*
Comme a moy qui fuis tant de ce monde assouuie,
Autrement il fait mal de laisser ceste vie.
Th. *Ie ne permettray pas que vous donniez la mort.*
Ph. *Vous ne sçaurez qu'y faire auec tout vostre effort.*
„ *La mort iamais ne manque à ceux qui la desirent:*
Ses homicides arcs contre nous toufiours tirent.
Th. *Quel mal digne de mort auez vous donc fait?*
Ph. *De viure si long tẽps c'est mon plus grand forfait.*
Th. *N'aurez vous point pitié de ma douleur suiure?*
Ph. *Rompez vostre douleur dessus ma sepulture.*
„ *La mort est moins à craindre, & donne moins d'esmoy*
„ *Quand on laisse mourant quelque regret de soy.*
Th. *Elle ne veut rien dire, il faut que ceste vieille,*
Il faut que sa nourrice on vueille, ou ne le vueille,
Me le dise en son lieu. Sus qu'on la serre au corps,
Et qu'à force de coups on luy face dehors
Auec les fouëts sanglants, les secrets de sa Dame:
Qu'on ne la laisse point qu'elle n'ait rendu l'ame.
Ph. *Ie vous conteray tout, laissez-la, demeurez.*
Th. *Que plorez vous ainsi? qu'est-ce que vous plorez,*

Ma

Ma mignonne? & pourquoy ne me voulez vous dire
La cause du tourment que vostre cœur souspire?
Ph. *O Gouverneur du ciel qui de ton throsne sainct*
Vois au fond de nos cœurs ce qu'il y a de feint:
Et toy alme Soleil qui la voute azuree
Enlustres au matin de ta lampe doree,
Et qui d'vn œil veillant perces par le trauers
Des nuaux espoisis tout ce vague vniuers,
Ie vous inuoque, ô Dieux, ô Dieux ie vous appelle
Tesmoins de mon ouurage, & de ma mort cruelle:
Les prieres n'ont peu ma constance esmouuoir,
Le fer & la menace ont esté sans pouuoir,
Le corps a toutesfois enduré violence:
Mais de mon chaste sang i'en lauceray l'offense.
Th. *Qui est le malheureux qui a souillé mon lict?*
Ph *Vn que ne croiriez pas commettre vn tel delict.*
Th. *Qui est-ce? dites tost: Dieux immortels s'affole*
Que ie ne l'ay desia. Suis-ie vne parole,
Qui est il? d'où est-il? où va il le meschant?
Viste, qu'on coure apres. Ph *Ce coutelas trenchant*
Qu'il laissa de frayeur au bruit du populaire,
Le voyant vous fera cognoistre l'adultere.
Th. *O terre, qu'est-ce cy? quel monstre Stygieux,*
Quel Demon infernal se descouure à mes yeux?
Ceste garde doree, & sa riche pommelle
Entamee au burin d'vne grauure belle.
Ont la marque ancienne, & les armes aussi
De nos premiers ayeulx qui regnerent icy.
Mais où s'est-il sauué. Ph. *Vos gẽs l'ont veu n'aguiere*
Courir palle d'effroy dessus ceste poudriere.
Th. *O sacré geniteur des hommes & des Dieux!*
O Neptune adoré des flots audacieux,
D'où me vient ceste peste en mon lignage, infame?
D'où me vient à ma race vne si maudite ame?

O ciel!

O ciel! qui bruits souuent le menace, & iamais
Ne punis les meschans de foudres abysmez:
O ciel, iniuste ciel, qui pardonnes les crimes,
Et aux meschancetez indulgent, nous animes,
Que te sert le tonnerre, & ce deuorant feu,
Qui grondant si terrible execute si peu?
Mais que te sert encor de perdre ta tempeste,
Comme tu fais, battant l'innumerable teste
Des rochers insensez? s'il aduient quelquefois
Que tu laisches ta foudre apres ses longs abois,
Le front & le sourcy des montagnes tes buttes,
A tort sont outragez de tes tempestes cheutes:
Veu qu'ils n'irritent point par mesfaits comme nous,
Comme nous malheureux, le celeste courroux.
Deuriez-vous, Immortels, souffrir vn malefice
Si horrible à vos yeux, sans en faire iustice?
Ne deuoit-il pas ardre & tomber tout ardant
Au plus creux des enfers, la terre se fendant?
O Dieux lent à punir, vous n'aduisez qu'aux fautes
Qu'on fait entreprenant sur vos majestez hautes!
Tu vis monstreux enfant, tu vis donc impuny,
Apres m'auoir, ton pere, en ma couche honny?
Tu vis, tu vis barbare, & la lampe celeste
Aussi claire qu'à moy reluist à ton inceste?
Tu vis, tu vis barbare, & n'as point de soucy
Des Dieux qui sont là haut, ny des hommes aussi:
Les bestes des forests que tu cours, sanguinaire,
Viuent plus chastement en leur brutal repaire,
Car bien qu'en leur poictrine il n'entre que fureur,
Elles ont toutesfois vn tel crime en horreur,
Et sans loix & raison qui guident leur courage,
Elles portent respect aux degrez du lignage.
Mais toy serpent infect semblois auoir taschè
D'assembler mal sur mal, peché dessus peché,

Forfait dessus forfait, ne pouuant ta luxure
Prendre contentement que d'vne horrible iniure,
Tu t'es faict en vn coup coupable triplement,
D'adultere, inceste, & de violement.
O Dieux! vous monstrez bien que vous n'auez plus cure
De nous, ny de ce monde errant à l'auanture:
Si le soing vous touchoit des affaires humains,
S'il vous chailloit de nous ouurage de vos mains,
Ce traistre incestueux, ce violeur de femme,
Remply d'impieté, ce adultere infame
Ne viuroit à ceste heure, & n'iroit glorieux
Si long temps sans trouuer la vengeance des Cieux.
Helas! que nostre vie est de faslace pleine!
Que de desguisement en la poictrine humaine!
Que les hommes sont feints, & que leurs doubles cœurs
Se voilent traistrement de visages mocqueurs!
Ce triste forestier, ce chasseur solitaire,
En geste, en contenance, & en propos seuere,
Retiré de plaisir, fuyant oysineté,
D'vn visage rassis sentant sa maiesté
D'vn pudique regard, d'vn sourcil venerable,
A le cœur impudent, lascif, abominable.
Or cour où tu voudras, trauerse vagabend,
Les terres & les mers de ce grand monde rond:
Cour de la le Sarmate, où le venteux Boree
Blanchist le chef grison du froid Hyperboree:
Cour iusqu'au Garamante, où les torches d'enhaut
Font iaunir le sablon estincelant de chaud:
Tu ne sçaurois fuyr les vengeresses peines
De ton impieté, qui te suiuront soudaines:
Tu ne sçaurois fuyr mes homicides traicts,
Qui te viendront surprendre aux lieux les plus secrets,
Mes traicts sont incogneux, ils sont inuitables,
Ils decochent par tout, & blessent incurables:

Rien

Rien ne leur eſt couuert, eſloigné, deſtourné,
Et d'aucune diſtance ils n'ont leur coup borné.
Cour donc où tu voudras, tu ne ſçaurois tant faire,
Qu'euites de ton mal le merité ſalaire.
Ie te ſuiuray par tout d'vn cœur plus animeux
Que n'eſt pour ſes petits le ſanglier eſcumeux,
Apres le cant chaſſeur qui d'vne main accorte
Les a prins en ſon fort, & larron les emporte.
Ne ſcais-tu pas, chetif, que Neptune le Roy
Des marinieres eaux ſoubmiſes à ſa loy,
M'a promis en iurant par les eaux Stygiennes,
M'octroyer par trois fois, trois des demandes mienne?
O toy grand marinier, c'eſt ores que ie veux
Te preſenter, dolent, le dernier de mes vœux.
Fay mon cher geniteur, fay que tout à cette heure
En quelque part que ſoit Hippolyte, il y meure:
Qu'il deſcende aux Enfers appaiſant la rancœur,
Qu'irrité contre luy ie porte dans le cœur.
Ne me refuſe point, grand Dieu: car ma priere,
Bien qu'elle te ſemble eſtre (ainſi qu'elle eſt) meurtriere,
Eſt iuſte toutefois & de cerueau raſsis
Ie te requiers en don le meurtre de mon fils.
Ie n'entreprendroy pas de te faire demande
De ce troiſieſme vœu, que pour choſe bien grande:
Et ſi ie ne ſentoy mon eſprit angoiſſé,
D'extremes paſſions extremement preſſé,
Tu ſçais qu'eſtant là bas aux pieds de Rhadamante,
Priſonnier de Pluton ſous la voûte relante,
I'ay touſiours eſpargné ce vœu, que langoureux
Ie deſpens auiourd'huy contre ce malheureux.
Soutienne toy grand Dieu, de ta ſaincte promeſſe,
Trouble toute la Mer, vn ſeul vent ne relaiſſe
Au creux Eolien, mutine auec les flots
Tes grãds troupeaux mõſtreux que la mer tient enclos.

Nour-

Nourrice.

O Maison desolee! ô maison miserable!
O chetiue maison! maison abominable!
O Phedre infortunee! ô credule Thesé!
O trop chaste Hippolyte à grand tort accusé!
O moy sur tout cruelle, & digne d'vne peine
La plus griefue qui soit en l'infernale plaine!
C'est par toy, ma maistresse, & pour couurir ton mal,
Que ie trame sur luy ce crime capital.
Hé, le pauure ieune homme! il est par la malice,
Comme le simple aigneau qu'on meine au sacrifice.
Face des immortels la puissante bonté,
Que pour ton faux mesfaict faussement raconté,
Ton pere forcenant d'vne rage jalouse
Ne se souille en ton sang, trompé de son espouse.
Que c'est de nostre vie, helas bons Dieux! que c'est
Des choses de ce monde, où n'y a point d'arrest!
N'agueres il n'estoit sur la masse terreuse,
Famille qui fust tant que ceste-cy heureuse,
Et auiourd'huy fortune habile en changement,
Culbutee à l'enuers, l'accable en vn moment.
Allez Rois, & pensez que l'instable Fortune
Ne vous soit comme à nous vne crainte commune:
Allez, & estimez que la felicité
De voz sceptres tant craints, dure en eternité.
Vous trebuchez souuent d'vne plus grand' ruyne,
D'autant que vostre main plus puissante domine.
„ *Les grands Rois de ce monde aupres du peuple bas,*
„ *Sont comme les rochers, qui vont leuant les bras*
„ *Si hauts & si puissans sur la planiere terre:*
„ *Mais qui souuent aussi sont battus du tonnerre.*
Hà, lugubre maison auiourd'huy ta grandeur
Tombe sous le tison d'vne amoureuse ardeur!
Ha Royne desolee! auras-tu le courage,

De voir faire à ton cœur, à ton chef cœur outrage?
De voir innocemment, & par ton faux rapport,
Ce chaste iouuenceau souspirer à la mort?
Et toy pauure vieillotte, authrice malheureuse,
D'vn esclandre si grand pour ta Dame amoureuse,
Pourras-tu regarder le sainct throne des Dieux!
Pourras-tu plus leuer la face vers les Cieux?
Et tes sanglantes mains, coulpables de l'outrage
De ce ieune Seigneur au plus beau de son aage?
Il me semble dsiea, que les flambeaux ardans
Des filles de la nuict, me bruslent au dedans:
Il me semble desia sentir mille tenailles,
Mille serpens retorts morceler mes entrailles.
Ie porte, ains que ie tombe en l'aueugle noirceur
Du riuage infernal, mon tourment punisseur:
Sus, sus, descend meurtriere, en l'Orque auec celles
Qui sont pour leurs mesfaits en gesnes eternelles.

Chœur.

C'Est aux Dieux, qui cognoissent bien
Si nous faisons ou mal ou bien:
C'est au Dieux, c'est aux Dieux celestes,
Quand on commet quelques mesfaits,
De sçauoir ceux qui les ont faits,
Et de les rendre manifestes.
Leurs yeux percent par le trauers
De ce lourd terrestre vniuers,
Et iusqu'au fond de nos poitrines
Descouurent du plus haut des Cieux
Le dessein artificieux
De nos entreprises malignes.
Pourquoy doncques, Porte trident,
Ne rens-tu ce crime euident?
Es-tu seul des Dieux, qui ne sçaches
Ce qu'au dedans les hommes font,

Igno

Ignorans que tromperus ils ont
Au cœur mainte secrette tache?
Courrouce toy contre celuy
Qui eſt cauſe de tout l'ennuy:
Pourſuy le ſeul, & ne te laiſſe
Surmonter, ô iuſte Neptun,
Au cry de ton fils importun,
Qui te ſomme de ta promeſſe.
„ *La promeſſe obliger ne doit,*
„ *Quand elle eſt faite contre droit,*
„ *Et celuy n'offenſe, pariure,*
„ *Qui refuſe le don promis:*
„ *Ou il s'eſt librement ſoubmis,*
„ *Si c'eſt de commettre vne iniure.*
„ *C'eſt ſe deceuoir ſeulement*
„ *Que promettre, & fuſt ce en ſerment,*
„ *Quand on engage ſa parolle*
„ *D'autre choſe qu'on ne cuidoit.*
„ *Si c'eſt promeſſe, elle ſe doit*
„ *Appeller promeſſe friuolle.*
Qui ſeroit de ſi folle erreur,
Que lors qu'vne ardente fureur
Son amy forcené maiſtriſe,
De luy bailler s'euertûroit
Vne dague, qui le tûroit
Sous couleur de l'auoir promiſe?
Ores, Neptune, que Theſé,
Bruſle tout d'ire attiſé,
D'eſcouter ſa voix ne t'auance,
De peur qu'à ſon meurtrier deſſein,
Trop prompt ne luy verſes au ſein
Vne eternelle repentance,
„ *L'ire deſloge le raiſon*
„ *De noſtre cerueau ſa maiſon:*

„ *Puis*

„ Puis y bruit l'ayant deſlogee,
„ Comme vn feu dans vn chaume eſpars,
„ Ou vn regiment de Soldars
„ En vne ville ſaccagee.
„ Tout ce qui ſe voit de ſerpens
„ Aux deſerts d'Afrique rampans,
„ Des monſtres le fameux repaire:
„ Tout ce qu'aux Hyrcaniques mons,
„ Loge de Tygres vagabonds,
„ N'eſt tant à craindre qu'vn colere:
„ Qu'vn colere qui maintesfois
„ A tant faict lamenter de Rois,
„ Deſpouillés de Sceptre & d'Empire
„ Qui de tant de braues cités,
„ A les murs par terre iettés,
„ Et tant faict de Palais deſtruire.

ACTE V.

Meſſager. Theſee.

Meſſager.

O La triſte aduenture! ô le malheureux ſort!
O deſaſtre! ô meſchef! ô deplorable mort!
Th. *Il parle d'Hippolyte. O Dieux ie te rends grace,*
Ie voy bien que ma voix a eu de l'efficace.
Meſſ. *Las! ne m'auoit aſſés malheuré le deſtin,*
D'auoir veu de mes yeux ſi pitoyable fin,
Sans qu'il me faille encore (ô Fortune cruelle!)
Sans qu'il me faille encore en porter la nouuelle?
Th. *Ne crains point, Meſſager, ie veux ſçauoir cõment*
Ce mal eſt aduenu, conte le hardiment.
Meſſ. *Le parler me defaut, & quand ie m'y eſſaye*
Ma langue lors muette en ma bouche begaye.

Th. *Pren courage, & me dy sans ton ame troubler,*
Quel desastre nouueau vient mon mal redoubler.
Mes. *Hippolyte (à regret!) vient de perdre la vie.*
Th. *I'estoy bien asseuré qu'elle luy seroit rauie,*
Comme il m'auoit rauy ma femme & ses amours,
Mais nonobstant fay moy de sa mort le discours.
Mess. *Si tost qu'il fut sorti de la ville fort bleſme,*
Et qu'il eust attelez ſes limonniers luy-meſme,
Il monte dans le char, & de la droite main
Leue le fouët ſonnant, & de l'autre le frein,
Les cheuaux ſonne pieds d'vne courſe eſgalee:
Vont galloppant au bord de la plaine ſalee:
La pouſſiere s'eſleue, & le char balancé
Volle deſſus l'eſtieu comme vn trait eſlancé.
Il ſe tourne trois fois vers la Cité fuyante,
Deteſtant coleré ſa luxure meſchante,
Sa fraude & trahiſon, iurant Ciel, Terre, & Mer,
Eſtre innocent du mal dont on le vient blâmer.
Il vous nomme ſouuent, priant les Dieux celeſtes,
Que les torts qu'on luy faict deuiennent manifeſtes,
Et que la verité vous ſoit cogneuë, afin
Que vous donniez le blaſme au coulpable à la fin:
Quand voicy que la Mer ſoudainement enflee,
Sans ſe voir d'aucun vent comme autrefois ſouflee,
Mais calme & ſommeilleuſe, & ſans qu'vn ſeul flot
Se pourmenant mutin, luy fiſt rider la peau: (d'eau
Se hauſſe iuſques au Ciel, ſe dreſſe montagneuſe,
Tirant touſiours plus groſſe à la riue areneuſe.
Iamais le froid Boree armé contre le Nort,
Et le Nort contre luy, ne l'enflerent ſi fort,
Bien qu'ils la troublent toute, & que de la grãd rage
Qu'ils la vont bourſouflant, tremble tout le riuage,
Que Leucate en gemiſſe, & que les rocs eſmeus,
Blanchiſſent tempeſtez d'orages eſcumeux.

Cette

Cette grand' charge d'eau seulement n'espouuante
Les vaisseaux mariniers, mais la terre pesante:
Elle s'en vient roulant a grands bonds vers le bord,
Qui fremist de frayeur d'vn si vagueux abord:
Nous restons esperdus, redoutant la venuë
Et la morte fureur de cette ondeuse nuë.
Quand nous voyõs paroistre ainsi qu'vn grand rocher
Qui se va sourcilleux dans les astres cacher,
La teste auec le col d'vn monstre si horrible,
Que pour sa seule horreur il seroit incredible.
Il nage a grand' secousse, & la vague qu'il fend
Boüillonnant dans le ciel, comme fouare descend:
L'eau se creuse au dessous en vne large fosse,
Et de flots recordez tout alentour se bosse:
Elle boust, elle escume, & suit en mugissant
Ce monstre, qui se va sur le bord eslançant.

Th. *Quelle figure auoit ce monstre si enorme!*

Mess. *Il auoit d'vn Taureau la redoutable forme,*
De couleur azuré, son col estoit couuert,
Iusques au bas du front d'vne hure a poil vert:
Son oreille estoit droitte, & ses deux cornes dures
Longues se bigarroient de diuerses peintures:
Ses yeux estinceloient le feu de ses naseaux
Sortoit en respirant comme de deux fourneaux,
Son estomach espois luy heriſſoit de mousse,
Il auoit aux costez vne grand' tache rousse:
Depuis son large col, qui il esleuoit crineux,
Il monstroit tout le dos doublement espineux,
Il auoit au derriere vne monstreuse taille,
Qui s'armoit iusqu'au bas d'vne pierreuse escaille.
Le riuage trembla, les rochers qui n'ont peur
Du feu de Iupiter, en fremirent au cœur.
Les troupeaux espandus laisserent les campagnes,
Le berger paiſſant s'enfuit d'ans les montagnes,

Le chasseur effroyé quitta cordes & rets
Et courut se tapir dans le sein des forests
Sans doute des sangliers ny des Ours, car la crainte
Du monstre, a dãs leur cœur toute autre peur esteinte,
Seul demeure Hippolyte, à qui la peur n'estreint
L'estomach de froideur, & le front ne desteint,
Il tient haute la face, & graue d'asseurance,
De mon pere, dist-il, c'est l'heur & la vaillance
D'affronter les Taureaux, ie veux en l'imitant
Aller à coups de main cettui-cy combatant.
Il empoigne vn espieu (car pour lors d'auanture
Le bon Heros n'estoit equippé d'autre armure)
Et le veut aborder, mais ses cheuaux craintifs
S'acculant en arriere, & retournant retifs
Son char mal gré sa force & aduitte conduitte,
Tous pantelans d'effroy se retirerent en fuitte.
Ce Taureau furieux court apres plus leger
Qu'vn tourbillon de vent, quand il vient saccager
L'espoir du laboureur, que les espis il veautre
Peste-meste couchez dans le champ l'vn sur l'autre.
Il les suit, les deuance, & dans vn chemin creux
Ferme de grands rochers se retourne contre eux,
Fait sonner son escaille & rouant en la teste
Ses grands yeux enflambez, annonce la tempeste.
Comme quand en Esté le ciel se courrouçant,
Noircist, s'esclaire, bruit, les hommes menaçant,
Le pauure vigneron presagist par tels signes,
S'outrageãt l'estomach, le malheur de ses vignes.
Aussi tost vient la greste ainsi que Dragons blancs
Battre le sainct Bacchus à la teste & au flanc:
Le martelle de coups, & boutonne la terre
De ses petits raisins enuiez du tonnerre:
Ainsi faisoit ce monstre, appreſtant contre nous
En son cœur enfielé la rage & le courroux:

Il

Il s'irrite soy mesme, & de sa queuë entorce
Se battant les costez, se colere par force.
Comme vn ieune Taureau qui bien loing dans vn val
Voit, ialoux, sa genice auecque son riual
Errer parmy la plaine, incontinent il beugle
Forcenant contre luy d'vne fureur aueugle.
Mais premier que le ioindre il s'essaye au combat,
Luitte contre le vent, se fasche, se debat,
Pousse du pied l'arene, & dedans vne souche
Ses cornes enfonçant luy mesme s'escarmouche.
Lors le preux Hippolyte, qui auecques le fouet
Auecques la parole & les resnes auoit
Retenu ses cheuaux, comme vn sçauant Pilote
Retient contre le vent son Nauire qui flotte,
N'y sçauroit plus qu'y faire, il n'y a si bon frain,
Bride, resne, n'y voix, qui modere leur train.
La frayeur les maistrise, & quoy qu'il s'efuertuë,
Il ne leur peut oster ceste crainte testuë:
Ils se dressent a mont, & de trop grand effort
L'escume auec le sang de la bouche leur sort:
Ils soufflent des naseaux, & n'ont aucune veine,
Nerf ny muscle sur eux qui ne tendent de peine.
Comme à les arrester il se trauaille ainsi,
Et qu'eux à reculer ils trauaillent aussi,
Voicy venir le monstre, & à l'heure, & à l'heure
Les cheuaux esperdus rompent toute demeure:
S'eslancent de trauers, grimpent aux rocs pierreux,
Pensant tousiours l'auoir en fuitte derriere eux.
Hippolyte au contraire essaye à toute force,
D'arrester leur carriere, & en vain s'y efforce,
Il se panche la teste, & à force de reins
Tire vers luy la bride auec les deux mains,
La face luy degoute, eux que la crainte presse,
Au lieu de s'arrester redoublent leur viteſſe:

Il eſt contraint de choir, & de malheur aduient
Qu'vne longue lamiere en tombant le retient:
Il demeure empeſtré, ie mend touſiours ſe ſerre,
Et les cheuaux ardans le traisnent contre terre,
A trauers les halliers & les buiſſons touffus,
Qui le vont deſchirant auec leurs dongs griffus:
La teſte luy bondiſt & reſſaute ſanglante,
De ſes membres ſaigneux la terre eſt rougiſſante
Comme on voit va limas qui rampe aduenturenx
Le long d'vn ſep tortu laiſſer vn trac glaireux.
Son eſtomach ouuert d'vn tronc pointu, ſe vuide
De ſes boyaux traisnez ſous le char homicide:
Sa belle ame le laiſſe, & va contre le bas,
Paſſant ie ſçaue noir, ſon angoiſſeux treſpas.
De ſes yeux etherez la luiſante prunelle
Mo. te ſe va couurant d'vne nuict eternelle.

Nous, que la peur auoit dés le commencement
Separez loing de luy, accourons viſtement
Ou le ſang nous guidoit d'vne vermeille trace,
Et la nous arriuons à l'heure qu'il treſpaſſe.
Car les liens de cuir, qui le ſerroyent ſi fort,
Rompirent d'auanture, vſez de trop d'effort,
Et le laiſſerent preſt de terminer ſa peine
Qu'il retenoit encor auec vn peu d'haleine.
Ses chiens autour de luy piteuſement hurlans,
Se monſtroyent du malheur de leur maiſtre dolens.
Nous qui l'auions ſeruy, nous iettons contre terre,
Nous deſchirons la face, & chacun d'vne pierre
Nous plombons la poictrine, & de cris eſclatans,
Palles & deformez, l'allons tous lamentans.
Les vns luy vont baiſant les iambes deſia roides,
Les autres l'eſtomach, les autres ſes mains froides,
Nous luy diſons adieu, maudiſſant le deſtin,
Le char, les limonniers, & le monſtre marin.

Cas

Causes de son malheur: puis dessus nos espaules
L'apportons veuf de vie estendu sur des gaules.
Or ie me suis hasté pour vous venir conter
Ce pitoyable accident qu'il vous convient dompter.
Th. *I'ay pitié de son mal, bien qu'vn cruel supplice*
Ne soit digne vengeance à si grand malefice.
Mess. *Si vous auiez voulu qu'il mourust, & pourquoy*
De sa mort poursuiuie auez vous de l'esmoy?
Th. *Ie ne suis pas dolent qu'il ait perdu la vie,*
Mais seulement dequoy ie la luy ay rauie.
Mess. *Dequoy sert vostre dueil? soit bien faict, ou mal faict,*
Il ne peut desormais qu'il ne demeure faict.
Prenez donc patience, & faictes qu'on luy dresse
La pompe d'vn tombeau digne de sa noblesse.

Phedre. Thesee.

PHEDRE.

O Malheureuse Royne entre celles qui sont
Regorgeant de malheurs! par tout ce mõde rond!
O meschante homicide! ô detestable femme!
O cruelle! ô traistresse! ô adultere infame!
Th. *Quelle nouuelle rage entre en vous maintenant?*
Pour quel nouueau desastre allez vous forcenant?
Dites, ma douce amie, auez vous receu cres
Quelque nouuel ennuy, que ie poursuiue encores?
Ph. *O credule Thesee, & par mon faux rapport*
Faict coulpable du sang de ce pauure homme mort:
Apprenez de ne croire aux plaintes sanguinaires
Que vous font meschamment vos femmes adulteres.
Hippolyte, Hippolyte, helas ie romps le cours
Par vne ardante amour, de vos pudiques tours.
Pardonnez moy ma vie, & sous la sepulture

N'enfermez indigné ceste implacable iniure:
Ie suis vostre homicide, Hippolyte, ie suis
Celle qui vous enferme aux infernales nuicts:
Mais de mon sang lascif, ie vay purger l'offense
Que i'ay commise à tort contre vostre innocence.
O terre! creue toy, creue toy fend ton sein,
Et m'englouty cruelle en vn gouffre inhumain.
Et toy Porte-trident Neptune Roy des ondes,
Que n'as-tu deschainé tes troupes vagabondes
Contre mon traistre chef, plustost que par vn vœu
Faict d'vn homme credule occire ton nepueu?
Ie suis seule coulpable, & suis la malheureuse
Qui t'ay faict despouiller ceste ame vertueuse.
Que pleust aux iustes Dieux, que iamais du Soleil
Naissant ie n'eusse veu le visage vermeil:
Ou si ie l'eusse veu, qu'vne rousse Lyonne
M'eust petite engloutie en sa gorge felonne,
Afin que deuoree en ceste âge innocent
Ie ne fusse auiourd'huy ce beau corps meurtrissant.
O moy pire cent fois que ce monstre mon frere,
Ce monstre Homme-taureau deshonneur de ma mere!
Thesé s'en peut garder, mais de mon cœur malin
Vous n'auez, Hippolyte, euité le venin.
Les bestes des forests, tant fussent-elles fieres,
Les Sangliers, les Lyons, les Ourses montagneres
N'ont peu vous offenser, & moy d'vn parler feint
Irritant vostre pere ay vostre iour esteint.
Las! où est ce beau front? où est ce beau visage?
Ces beaux yeux martyrant nostre commun dommage
Où est ce teint d'albastre, où est ce braue port,
Helas, helas, où sont ces beautez nostre mort!
Ce n'est plus vous, mon cœur, ce n'est plus Hippolyte:
Las! auecques sa vie est sa beauté destruite.
Or recenez mes pleurs, & n'allez reboutant

La chaſte affection de mon cœur repentant:
Receuez mes ſouſpirs, & ſouffrez que ie touche
De ce dernier baiſer à voſtre tendre bouche.
Belle ame, ſi encor vous habitez ce corps,
Et que tout ſentiment n'ayez tiré dehors,
S'il y demeure encor de vous quelque partie,
Si vous n'eſtes encor de luy toute partie,
Ie vous prie ombre ſaincte, auec genoux pliez,
Les bras croiſez ſur vous mes fautes oubliez,
Ie n'ay point de regret de ce que ie treſpaſſe,
Mais dequoy treſpaſſant ie n'ay pas voſtre grace,
La mort m'eſt agreable, & me plaiſt de mourir.
Las! & que puis-ie moins qu'ore à la mort recourir
Ayant perdu ma vie & l'ayant mal-heureuſe,
Perdue par ma faute en ardeur amoureuſe?
Le deſtin ennieux & cruel n'a permis
Que nous puiſſions viuans nous embraſſer amis.
Las! qu'il permette, au moins, que de nos ames vuides
Nos corps ſe puiſſent ioindre aux ſepulchres humides.
Ne me refuſez point, Hippolyte ie veux
Amortir de mon ſang mes impudiques feux,
Mes propos ne ſont plus d'amoureuſe deſtreſſe,
Ie n'ay rien de laſcif que voſtre ame rebleſſe:
Oyez-moy hardiment, ie veux vous requerir
Pardon de mon meſfaict deuant que de mourir.
O la plus belle vie, & plus noble de celles
Qui pendent aux fuſeaux des fatales Pucelles!
O digne, non de viure en ce rond vicieux,
Mais au ciel nouuel aſtre entre les demy-Dieux!
Las vous eſtes eſteintes, ô belle & chere vie,
Et pluſtoſt qu'il ne faut vous nous eſtes rauie!
Comme vne belle fleur qui ne faiſant encor
Qu'entr'ouurir à demy ſon odoreux threſor,
Atteinte d'vne greſle, à bas tombe fanie

Deuant que d'eſtaller ſa richeſſe eſpanie.
Or ſus flambante eſpee, or ſus appreſte toy,
Fidelle à ton ſeigneur, de te venger de moy:
Plonge toy, trempe toy iuſques à la pommelle
Dans mon ſang, le repas de mon ame bourrelle,
Mõ cœur, que trembles-tu? quelle ſoudaine horreur,
Quelle horreur friſſonnant allentiſt ta fureur?
Quelle affreuſe Megere à mes yeux ſe preſente?
Quels ſerpens encordez, quelle torche flambante?
Quelle riue eſcumeuſe, & quel fleuue grondant?
Quelle rouge fournaiſe horriblement ardant?
Ha ce ſont les Enfers, ce les ſont, ils m'attendent,
Et pour me receuoir leurs cauernes ils fendent.
Adieu Soleil luyſant, Soleil luyſant adieu,
Adieu triſte Theſee, adieu funebre lieu:
Il eſt temps de mourir, ſus que mon ſang ondoye
Sur ce corps treſpaſſé courant d'vne grand' ioye.

Chœur.

FAiſons, ô mes compagnes,
Retentir les montagnes
Et les rochers ſecrets,
De nos regrets.
Que la mer qui arriue
Vagueuſe à noſtre riue,
Face rider les flots
De nos ſanglots.
Que les larmes roulantes,
De nos faces dolentes,
Des ſablonneux ruiſſeaux
Enflent les eaux.
Et toy Soleil lumiere
Du monde iournaliere,

Cache ton œil honteux
D'vn ciel nuiteux.
Nos fortunes funebres
Se plaisent aux tenebres,
Commodes sont les nuits
A nos ennuis.
Dequoy plus nostre vie
Sçauroit auoir enuie
En ce funeste dueil,
Que du cercueil?
Ville Mopsopienne,
Ta grandeur ancienne
Sont du sort inhumain
La dure main.
Iupiter nostre pere
Iamais de main seuere
Ne combla tant Cité
D'aduersité.
Ores corps, dont la Parque
L'ame & la vie embarque,
Honorons de nos pleurs
Au lieu de fleurs.
Les pleurs doiuent sans ceſſe,
Tombant en pluye espesse,
Tesmoigner la langueur
De nostre cœur.
Plombons nostre poitrine
D'vne dextre mutine,
Et nous faisons de coups
L'estomac roux.
Que sçaurions nous mieux faire
Voyant le ciel contraire
Ruer tant de meschef
Sur nostre chef?

O ciel! ô Terre mere! ô profonde cauerne!
Des demon sna soulfrez, ineuitable Auerne?
O rages! ô fureurs! ô Dires les esbats
Des coulpables esprits, qui deualent là bas:
Erebe, Phlegethon, & toy pleureux Cocyte,
Qui te trainés errant d'vne bourbeuse suitte.
Vous serpens, vous dragons, vous pestes, & vous tous
Implacables bourreaux de l'infernal courroux,
Naurez, battez, bruslez, mon ame criminelle,
De fer, de fouets sonnans, & de flamme eternelle.
I'ay meschant parricide aueuglé de fureur,
Faict vn mal, dont l'enfer auroit mesmes horreur.
I'ay meurtry mon enfant, mon cher enfant (ô blasme!)
Pour auoir pleu, trop chaste, à ma meschante femme!
O pere miserable! ô pauure malheureux!
O pere infortuné, chetif & langoureux!
Hélhé! que fay-ie au monde? & que sous moy la terre
Ne se fend, & tout vif en ses flancs ne m'enserre?
Peut bien le ciel encore, & ses hostes les Dieux,
Me souffrir regarder le Soleil radieux?
Peut bien le Dieu tonnant, le grand Dieu qui nous lance
La foudre & les esclairs, me laisser sans vengeance?
Las! que ne suis-ie encore, où i'estois, aux enfers,
Enfermé pieds & mains d'insupportables fers?
Et pourquoy de Pluton m'as-tu recous, Alcide,
Pour entrer plus coulpable, au creux Acherontide?
Eac' ne te tourmente, encores que ie sois
Eschappé de ta geole où vif ie languissois,
Ie porte mon martyre: & pour changer de place
Ie n'ay changé mon dueil, qui me suit à la trace.
Ie suis comblé d'angoisse, & croy que tout le mal
Des esprits condamnez, n'est pas au mien egal.

Puis

Puis ie vay redescendre, attrainant dans l'abisme
Ma femme & mon enfant, deuallez par mon crime:
Ie meine ma maison, que i'estois tous exprés
Venu precipiter, pour trebucher apres.
Sus, que tardes-tu donc? vne crainte couarde
Te rend elle plus moul que tu femme paillarde?
Craindras-tu de t'ouurir d'vne dague le flanc?
Craindras-tu de vomir vne mare de sang,
Où tu laues ta coulpe, & l'obseque tu payes
Au corps froid d'Hippolyte, & rechauffes ses playes?
Non, tu ne dois mourir: non non tu ne dois pas
Expier ton forfait par vn simple trespas.
Mais si tu dois mourir, a fin que tu endures
Plustost sous les Enfers tes miseres futures
Non tu ne dois mourir: car peut estre estant mort,
Ton beau pere Minos excuserot ton tort.
Et sans peine & detresse ireis de ton offence
Boire en l'oublieux fleuue vne longue obliance.
Il vaut donc mieux suruiure, il me vaut doncques mieux
Que ie viue en langueur tant que voudrõt les Dieux,
Il vaut mieux que ie viue, & repentant ie pleure,
Ie sanglotte & gemisse, & puis en fin ie meure.
En quel roc cauerneux, en quel antre escarté
(Que ne dore iamais la celeste clarté)
Porteray-ie ma peine? en quel desert sauuage
Vseray-ie l'ennuy de mon sanglant vsuage?
Ie veux choisir vn lieu commode à mon tourment
Où le mortel Hibou lamente incessamment,
Où n'arriue personne, où touſiours l'hyuer dure,
Où iamais le Printemps ne seme sa verdure:
Que tout y soit funebre, horrible & furieux,
Et que touſiours mon mal se presente à mes yeux,
Là pour sur moy venger, & sur le bleu Neptune,

Mon

Mon fils par nous meurtry d'vne faute commune:
Diane, puisses-tu faire sortir dehors
De tes bois vn Lyon, qui desrompe mon corps,
Et mes membres moulus cuise dans ses entrailles
Indignes d'autre tombe, & d'autres funerailles.
Or adieu mon enfant, qui bien tost puisses-tu
Voir les champs Elysees, loyer de ta vertu.
Que puisses-tu bien tost dedans l'onde oublieuse
Ensevelir mon crime, & ta mort outrageuse.
Adieu mon fils, adieu, ie m'en vay langoureux
Consommer quelque part mon âge mal-heureux.

FIN.

LA

LA TROADE.

TRAGEDIE.

A MONSEIGNEVR l'Archeueſque de Bourges.

IE vous ay preſenté, Monſeigneur, vn eſchantillon de ceſte Tragedie, n'eſtant encore qu'à demy esbauchee: lequel maintenant, ayant receu la derniere main de ſon Auteur, ie pouſſe en public, ſous la targue de voſtre nom. Ne penſant qu'vn ouurage lettré doiue plus iuſtement mendier ſa protection, que d'vn perſonnage accomply de toutes eſpeces de literature, comme vous. Ie ſçay bien qu'il n'eſt genre de Poëmes moins aggreable que ceſtuy-cy, qui ne repreſente que les mal-heurs lamentables des

des Princes, auec les saccagemens des peuples. Mais aussi les passions de tels subjects nous sont ja si ordinaires, que les exemples anciens nous deuront d'oresnauant seruir de consolation en nos particuliers & domestiques encombres: voyant nos ancestres Troyés auoir, par l'ire du grand Dieu, ou par l'ineuitable malignité d'vne secrette influence des astres, souffert iadis toutes extremes calamitez: & que toutesfois du reste de si miserables & dernieres ruines s'est peu bastir, apres le decez de l'orgueilleux Empire Romain, ceste tresfloriſſante Monarchie.

Voſtre seruiteur
R. G.

QVel ſon maſle & hardy, quelle bouche heroïque,
Et quel ſuperbe vers entens-ie icy ſonner?
Le lierre eſt trop bas pour ton front couronner,
Et le bouc eſt trop peu pour ta Muſe tragique.
Si Bacchus retournoit au manoir Plutonnique,
Il ne voudroit Eſchyle au monde redonner:
Il te choiſiroit ſeul, qui ſeul peux eſtonner
Le theatre François de ton cothurne antique.
Les premiers trahiſſoyent l'infortune des Rois,
Redoublant leur malheur d'vne trop baſſe voix,
La tienne comme foudre en la France s'eſcarte.
Heureux en bons eſprits ce ſiecle plantureux:
Apres toy, mõ GARNIER, *ie me ſens bien-heureux*
Dequoy mon petit Loir eſt voiſin de ta Sarte.

P. DE RONSARD.

QVALIS virentis valle ſub humida
Apis Matini, cum Zephyri nouos
Soles recludunt, & malignis
Sidera frigoribus ſoluta
Almam repenti rore beant humum:
Egreſſa tectis, gramina plurimo
Diſtincta flore: virgétque odoros
Suáve croco violáque ſaltus:
Hinc melle pinnas perlita roſcido,
Illinc recenti crura thymo grauis
Decedit agris, elabora-
tum artifici ore ferens liquorem.
Talis nouentis chare ſororibus,
Vatique ſacram qui Pataram colit,
GARNIERI opimos per receſſus
Quotquot amœnæ habuêre Muſæ,

Ince

Incedis: & qua rura Aganipedes
Acæa lymphæ flamina diuidunt,
Et quà arduis occurrit astris
Mons bifida celebratus arce:
Hic æmulatus quæque tibi suas
Pimplæis antes muneráque explicat:
Hinc te Attico reples lepore,
Hinc Latiæ grauitate scenæ,
Vtroque solers dicere pectine,
Vtroque concinnè agglomerans modos
Cæleste opus stipas superbæ
Spem reliquam Astyanacta Troiæ.
Quid impotenti non facile est lyre
Quídve insolens? En te duce, te tuo
Dicente plectro ecce opacum
Tempe nemus trepidant ciere?
Et quo canentes sedulo in otio
Tenes Camœnas, pumiceis tui
Sartæ sub antris hospitales
Perpetuum meditantur vmbras.
Sic de niuosis Sithonij iugis
Hæmi expeditas reddidit æsculos
Errare quocunque indicasset
Threiciæ fidicem Thaliæ.

PETRVS AMIVS.

ARGVMENT DE LA TROADE.

TROYE estant prise, saccagee, & destruite, les Grecs prests de s'embarquer pour retourner en leurs maisons, partagent leur butin: donnent au Roy Agamemnon, comme par prerogatiue, la vierge prophete Cassandre, à laquelle il estoit affectionné. Arrestent par commun

mum aduis pour le bien & seureté de la Grece, & pour obuier à nouuelles guerres, de faire mourir Astyanax, l'vnique fils d'Hector. Ce qui fut executé, en le precipitant d'vne tour. Or estant sur ce partement, l'ombre d'Achille apparut sur son sepulchre d'vne forme effroyable, se plaignant des Grecs, de l'auoir mesprisé, & les menaçant de grands malheurs & infortunes, s'ils ne tuoyent Polyxene sur son tombeau. Lesquels ayans presque à l'instant apperceu que leurs Galeres demeuroyent immobiles au port, & n'en pouuoyent estre tirees, resolurent par l'aduis de Calchas de le faire occire sur sa tombe par Pyrrhe son fils. A quoy ceste ieune Princesse se presenta franchement, & d'vn magnanime cœur. Son corps fut porté lauer par ses compagnes Troyennes au bord de la Mer pour l'enseuelir: Où de cas d'aduenture fut par elles apperceu celuy de Polydore, le plus ieune des enfans d'Hecube, & de Priam, lequel auoit esté pendant le siege secrettement enuoyé en Thrace au Roy Polymestor, pour le nourrir & sauuer des mains des ennemis, s'il aduenoit desastre à la ville: à fin que tiré de ceste orage, il peut par le moyen des grands thresors qui furent portez auec luy, ramasser nouueaux peuples, rebastir ceste belle ville, & remettre le Royaume en son premier estat. Ce qui succeda autrement. Car Polymestor ayant sçeu que tout estoit ruyné & mis à feu & à sang, & Priam mesmes occis, vaincu de ce malheureux desir de butiner, meurtrist ce ieune enfant son hoste, & en ietta le corps dans la Mer, que les vagues pousserent incontinent

nent au riuage oppoſite. Hecube l'ayant en grãd dueil receu, & le voyant maſſacré de pluſieurs playes, prend reſolution auec ſes femmes de ſe venger du meurtrier. Et pour effectuer ſon deſſein, trouue façon de l'attirer finement à ſoy, ſous eſperãce de receuoir d'elle les anciẽs threſors & richeſſes de Troye, qu'elle feint auoir en partie enterrez ſous les ruynes de la ville, & en partie luy auoir apportez pour les garder à Polydore. L'introduit ſeul auec ſes deux enfans en ſa tente, où ſe trouue de propos deliberé grand nombre de Dames Troyennes, qui le ſaiſiſſent auſſi toſt, & luy creuent les yeux de leurs aiguilles, & meurtriſſent cruellement ſes enfans. Voila le ſubiect de ceſte Tragedie, prins en partie d'Hecube & Troade, d'Euripide, & de la Troade de Seneque.

Les entreparleurs de la Tragedie.

Hecube.
Le cœur des femmes Troyennes.
Talthibie, *Heraut de l'armee des Grecs.*
Caſſandre.
Andromache.
Helen.
Vlyſſe.
Aſtyanax.
Pyrrhe.
Agamemnon.
Calchas, *Deuin & Sacrificateur de l'armee*
Polyxene.
Le Meſſager.
Polymeſtor.

LA

LA TROADE.

ACTE I.

Hecube. Le Chœur. Cassandre.

HECVBE.

VICONQVE *a son attente aux grãdeurs de ce monde,*
Quiconque au fresle bien des Royaumes se fonde,
Et qui aime vn palais, superbe, commandant,
Le desastre ne craint sur sa teste pendant:
Qui credule se donne à la fortune feinte,
Qui des volages Dieux, des Dieux legers n'a crainte,
Me vienne voir chetiue, ô Troye! & vienne voir
En cendres la grandeur que tu soulois auoir:
Nous vienne voir, ô Troye! ô Troye! & qu'il contemple
L'instable changement du monde, à nostre exemple.
Iamais le sort muable à mortels ne s'est tant
Qu'à nous peuple Troyen fait cognoistre inconstant:
Faict cognoistre le flux des fortunes humaines,
Et comme de nos mains elles coulent soudaines,
Abusans nostre vie, & repaissant nos cœurs
D'vne vaine liesse emprainte de langueurs.
L'orgueil de la grand Troye est destruit miserable,
L'ornement de l'Asie, ô perte deplorable!
Le sainct labeur des Dieux, que les Scytes felons
Qui habitent errans dessous les Aquilons,

Ceux

Ceux qui boivent le Tygre & l'Euffrate & encore
Ceux qui plus reculez voyant naistre l'Aurore,
Sont venus secourir, ores pieds contremont
De sa ruine engendré vn lamentable mont.
La flamme rougissante aux bastiments se lye,
Au sang de ses enfans Troye ard ensevelye,
Les palais orgueilleux du grand Loamedon:
Fument loin, deuorez du Dolope brandon:
Les temples on saccage, & le brasier de Troye
N'empesche le vainqueur de courir à la proye:
On la saccage ardante, & le Soleil flammeux
La couure enuelopé d'vn nuage fumeux.
Le soldat ennemy la regarde & s'estonne,
Bien qu'ardãt de courroux, que sa main la moissonne.
Tant elle apparoist grande & superbe en tombant,
Et tant se vout d'espace en sa braise flambant.
Si grand feu l'espouuante ayant peur qu'il se darde,
Iusque au lambris du Ciel, & que tout le monde arde.
Le son de sa ruine, & des fracassemens,
Que font de toutes parts tant de hauts bastimens,
Faict mouuoir le riuage, & la Mer orageé
Qui tempeste escumant aux rochers de Sigee.
Ide le sacre mont en resonne dolent,
De ces pleureux Cyprez la perruque branlant:
Mille vaisseaux Gregeois ne sont assez capables
Pour le butin rauy des flammes execrables
Le riuage en est plein, la Mer s'en va iouant,
Et mainte riche ioyaux vont sur les flots nouant.
I'atteste de grands Dieux la puissance funeste,
Ie l'atteste, Ilion, & tes cendres l'atteste,
Et toy mesme Priam des Dardanes le Roy,
Que Troye ensevelie en sevelist en soy:
Et vous mes chers enfans nombreuse geniture,
Ie vous atteste aussi, par vos Ombres ie iure,

Que

Que i'ay cogneu premiere, & premiere predit
Nos malheurs que Cassandre a furieuse dit:
Nos malheurs que Cassandre ha de Phœbus oſneuë
Predit pour n'eſtre bien que ne l'auons pas creuë.
I'ay veu, i'ay veu premiere, helas! ie les ay veus,
De toy Paris enceinte, & ne les ay pas leus.
Le haut Laërtien, ny le vaillant Tydide,
Le deſloyal Simon, ny le fatal Pelide
N'ont eſtancé cé feu, qui bruſle eſtincelant.
C'eſt moy qui l'ay ſouflé, c'eſt moy qui vay bruſlant
Tes grands murs d'Ilion, les antiques Pergames,
Hecube c'eſt ton feu, ce ſont tes propres flames.
Mais pourquoy gemis-tu? pourquoy vas tu pleurant
Les ruines de Troye & ſon feu deuorant?
Pourquoy les pleures-tu, lamentable vieilleſſe?
Penſe à ta propre perte, & ta propre triſteſſe.
Troye eſt vn deuil public où chacun a ſa part.
Mais pleure ton Priam, venerable vieillard:
Las! ie l'ay veu meurtrir, Dieux le penſer m'affole,
Et dedans le goſier m'arreſte la parole.
I'ay veu, i'ay veu chetiue, aux ſaincts autels des Dieux,
Le ieune Pelean occire furieux
Le Monarque d'Aſie, & ſa mortelle eſpee,
Dedans le tiede ſang de ſa gorge trempee.
En vain de Iupiter l'image il embraſſa.
Et pour auoir ſecours ſa voix luy addreſſa,
En vain palle & tremblant aux pieds de ce Pelide,
I'oppoſay ma poitrine à ſon glaiue homicide,
Pour receuoir le coup de ſa barbare main,
Pour receuoir l'effort de ſon glaiue inhumain.
Le bon homme il tira par la perruque griſe,
L'arrachant des autels noſtre vaine franchiſe,
Et iuſques au pommeau ſon poignard luy paſſa
Par ſon debile corps, qui ſoudain treſpaſſa.

Son

Son froid sang consommé par les saisons de l'aage,
Iaillissant foiblement m'arrosa le visage,
Mourant ie l'embrassay, i'embrassay mon espoux,
M'arrachant les cheueux, me martelant de coups.
Las, ô rigueur du Ciel! ô voûte lumineuse!
O celestes cruels! ô Parque rigoureuse!
Il ne me fut permis de faire vn plus long dueil,
Il ne me fut permis de le mettre au cercueil,
Il ne me fut permis de clorre ses paupieres,
Et de dire sur luy les paroles dernieres,
On m'entraina de force en ses fatales Naux,
Auec ce peuple serf, pour y pleurer nos maux.
Ainsi l'aage grison de ce Roy venerable,
Ainsi de Iupiter l'image inuiolable
N'ont esmeu le cruel: ainsi tombeau n'aura
Celuy qui tant d'enfans, pere, en sepultura!
De buscher aura faute aux ruynes Troyques,
Et de funebres pleurs en nos larmes publiques!
Encores n'est-ce assez, on va jettant le sort
Sur chacune de nous qui sommes sur ce port:
On nous va partageant comme quelque bagage,
Les fidelles de Priam & les brus en partage.
L'vn, hardy, se promet l'Andromache d'Hector,
L'vn la femme d'Helen, & l'autre d'Antenor,
L'vn veut pour son butin ma Polyxene prendre,
Et l'autre veut auoir la Prophete Cassandre:
De moy seule on n'a cure, on n'a cure de moy:
Nul de tous les Gregeois ne m'affecte pour soy.
Mais pourquoy, cher troupeau: pourquoy filles captiues,
N'emplissez-vous de cris ces resonnantes riues?
Pourquoy cessent vos pleurs, & pourquoy cessez vous
D'ouurir vostre poitrine & la combler de coups?
Pleurons nostre Ilion, ô filles! pleurons Troye.

Et

Et que le Ciel sanglant nos cris funebres oye.
Les obseques faisons de Troye, & que les bois
D'ide malencontreuse entendent nostre voix,
Ch. *Nous ne sommes pas nouuelles*
A lamenter nos malheurs,
Nous auons continuelles
Depuis espandu les pleurs,
Que la Nauire Troyenne,
Arbre à Cybele sacré.
Pour nostre mal eust anchré
Sur la riue Amycleanne.
Depuis, les steriles branches
De tes solitaires bois
On a veu des neiges blanches
Enfariner par dix fois,
Ide: & les plaines fecondes
De Gargare & de Sigé
Depuis ont dix fois chargé
Leur sein de jauelles blondes.
Nul iour en tout cet espace
Exempt de pleurs n'a esté:
Comme vne infortune passe,
Suruient vne aduersité,
Tousiours vn nouuel esclandre
La fin de nos malheurs suit,
Qui nouueaux regrets produit,
Et nouuelles pleurs engendre.
Allez Royne venerable,
Lamentez vostre accident,
Lauez la main miserable,
Nous vous irons secondant.
Las! nous vous suiurons, chetiues,
Vos plaintes accompagnant:
Aux pleurs qui nous vont baignant

Nous ne ſommes apprentiues.

He. *Sus donc, compagnes fidelles*
De noz malheurs déliez,
Déliez les treſſes belles
De vos cheueux déliez:
D'un à val voſtre col d'yuoire
Ils tombent eſparpillez,
Et larmoyans les ſouillez
Dedans ceſte poudre noire.
Vos eſpaules albaſtrines
Deſpouillez & vos bras blancs,
Et vos honneſtes poitrines
Découurez iuſques aux flancs,
Vos robbes ſoyent aualees.
Ainſi bien pour quel eſpoux,
Eſclaues garderés vous
Vos pudicitez volees?
Ceſte façon m'eſt plaiſante,
Et conuient à noſtre eſtat,
Que voſtre main forcenante
Voſtre triſte ſein ne bat.
Pleurons nos malheurs Troyques,
Pleurons, & pleurons encor
La mort funeſte d'Hector,
Reueillans nos pleurs antiques.

Ch. *Nos perruques deſtachees*
De leurs cordons, vont mouuant
Par noſtre dos eſpanchees
Comme ondes au gré du vent:
Nous allons leur blonde ſoye
Et nos fronts deshonorant
De cendres, le demeurant
De voſtre defuncte Troye.

Hec. *Or deſployés vos mains blanches,*

Qu

Que voſtre ſein ſoit déclos,
Que vos habits iuſqu'aux hanches
Vous tombent deſſus le dos:
Et puis ſelon que la rage
De voſtre iuſte langueur
Vous animera le cœur,
Faites à vos cœurs outrage.
Que les Rheteantes riues
Reſonnent horriblement
Sous vos angoiſſes plaintiues
Et voſtre gemiſſement,
Qu'Echo, qui Deeſſe hante
Les antres des monts ſecrets
Vos lamentables regrets
D'vne longue voix rechante.
Que la Mer vos cris entende,
Et le Ciel les eſcoutant,
Par le monde les eſpande,
Les eſclandres racontant.
Il faut qu'vn plus grand ſon i'oye
De nos ſeins que nous battons,
Puis qu'Hector nous lamentons,
Hector l'ornement de Troye.
Ch. Pour toy ſouffrent nos eſprits,
Pour toy redoublent nos cris,
Pour toy cendre Hectoride
Nous ſentons d'aſpres efforts
Et pour toy de noſtre corps
Decoule le ſang humide.
Tu eſtois le ſeul ſupport,
Le mur, le rampart, le fort
De noſtre deſtinee:
Noſtre eſperance mourut
Par le dard qui te ferut,

Troye en fut ruince.
Elle arresta les destins
Pendant que tu la soustins,
Hector & le iour mesme,
Que la mortelle Clothon
Deuida ton peleton
Luy fut son iour supreme.
Hec. *Hector est assez ploré*
De vos cris lamentables,
Que Priam soit honoré
De complaintes semblables.
Ch. *Entens des Dardanes Roy,*
Nos plaintes & les reçoy,
Reçoy nos fertiles pleurs,
Reçoy nos longues douleurs.
Tu as, cher vieillard, deux fois
Esté prins par les Gregeois,
Deux fois Troye tu as veu
Ardre d'Achaique feu,
Et ses murs deux fois outrez
Par les Herculides trets,
Apres que tu as le corps
Bruslé de tes enfans morts,
Et logé leurs ossemens
Aux antiques monumens,
Tu es tombé le dernier
chez l'auare Nautonnier,
Immolé du Pelean
A Iupiter Hercean:
Et maintenant comme vn tronc
Ton corps couché de son long,
Va sans sepulchre pressant
Cerunage blanchissant.
Hec. *cessez, filles, cessez vos langoureuses plaintes.*

Estouffés

Estouffez les soupirs de vos ames contraintes,
Laissez, laissez vos pleurs, vos gemissables pleurs,
Laissez vos tristes chants, & les tournez ailleurs:
Le destin de Priam ne semble lamentable,
Le destin de Priam ne luy est miserable.
Priam est bien-heureux, qui bornant son ennuy,
Vieil a veu tresbucher son Royaume auec luy,
Maintenant asseuré de tous humains encombres,
Il erre aux Elisees entre les saincles Ombres
Sous les fueillages frais des Myrtes odoreux,
Recherchant son Hector, ô qu'il est bien-heureux!
„ *O bien-heureux celuy, qui mourant en la guerre,*
„ *De soy-mesme heritier ne laisse rien sur terre:*
„ *Ains voit tout consommer deuant que de mourir*
„ *Et auecque sa mort toutes choses perir!*
Ch. *Mais voicy le Heraut de l'armee Argolique,*
Il nous est enuoyé quelque cas fort inique,
Ie tremble, & le frisson me glace tout le corps.
Hec. *Il nous faut, volontiers, laisser ces-tristes bords.*
Ch. *Adieu terre Troyenne.* H. *A moy ce dur message*
Quel qu'il soit, appartient, il vient pour mon dommage.
Heraut, quel infortune encores nous assaut?
Nostre malheur extreme a-il quelque defaut?
Veut-on sacrifier? veut-on de nous captiues
Faire couler le sang sur ces moiteuses riues?
Vos vaisseaux sont ils pleins? ne les peut-on charger,
Regorgeant le butin, de nos corps sans danger?
Dy Heraut, ie te pry'. Talt. *Les Argoliques Princes*
Desirans retourner en leurs douces prouinces,
Sont au port assemblez pour partager entr'eux
Les despouilles qui sont en leurs Nauires creux.
Ils vont ietter leur sort sur les Troiques Dames,
Puis ils departiront toutes les autres ames.
H. *Hé.* T. *Mais par honneur les Gregeois ont fait don*

De la vierge Cassandre au grand Agamemnon,
Cognoissant qu'il l'aymoit. Hec. *Quoy? ma fille Cassandre?*
Talt. *Elle mesme: ie suis enuoyé pour la prendre.*
Hec. *Cassandre, que Phœbus a retenuë à soy?*
Talt. *Elle a gaigné le cœur d'Agamemnon le Roy.*
Hec. *Elle a sa chasteté consacree à Minerue.*
,, Talt. *Le vœu ne sert de rien à celle qui est serue.*
Hec. *Hé bons Dieux, ma Cassandre!* Talt. *Et quel plus grand honneur*
Luy sçauroit aduenir, que d'estre à tel seigneur?
Hec. *La fille d'vn grand Roy, ta prestresse diuine,*
O Phœbus crespelé, seruir de concubine!
Venez, fille, & ostez ces templettes qui sont
Autour de vostre teste, honneur de vostre front:
Iettez cest habit sainct, ces robes solennelles,
Ces girlandes iettez, pour vos nopces nouuelles,
Mais dy moy qui aura Polyxene, des Grecs?
Qui la femme d'Hector? Talt. *Vous le sçaurez apres,*
Le sort n'est pas ietté. Hec. *Moy que le dernier age*
Et le mal debilite, entreray ie en partage?
Seray-ie mis au sort? aura on le soucy
De m'embarquer vieillote, & m'enleuer d'iry?
Cas. *O bien-heureux Hymen! souhaitable Hymenee!*
O sainct lict nuptial! couche bien fortunee!
O nopçage royal! Il vous conuient parer,
Cheres filles de Troye, à fin de l'honorer:
Garnissez-vous de fleurs, & d'allegre courage.
Hec. *Filles reparez-vous, allumez des flambeaux,*
Et changez vos regrets en carmes nuptiaux.
Cass. *Consolez-vous, Madame, Helene l'adultere*
N'a tant à nostre race apporté de misere,
De meurtres & d'horreurs en si grande foison,
Que i'en iray combler d'Atride la maison.

Esgor

Esgorger ie feray le Prince de Mycenes
Dans son propre Palais, & ressentir les peines
De mon vieil geniteur, qui les sanglantes mains
Des Grecs ont massacré dans ses Penates saincts.
Esgorger ie feray (s'en saute d'allegresse)
Le grand Agamemnon, Monarque de la Grece,
Par sa femme impudique, & l'homicide dol
Du fils Thyestian, son adultere mol.
Ie seray vengeresse & du sang de mes freres,
Et du sang de Priam, contre leurs aduersaires.
Agamemnon ie voy le poignard dans le flanc,
Contre terre estendu se roüiller en son sang,
Se mouuoir, se debatre ainsi qu'vn bœuf qu'on tuë,
Apres le coup mortel s'efforce, s'esuertuë,
Se tourne, & se retourne, & par son vain effort,
Cuide se garantir de la presente mort.
Puis ie voy la fureur du parricide Oreste,
Comme sa mere il tuë, & le fils de Thyeste,
Et comme transporté d'amour hymenean
Pyrrhe il va massacrant, le meurtrier de Priam.
Resiouy toy mon cœur: car bien que ie trespasse
Auec ce bel espoux, la mort m'est vne grace.
Car quel desir de vie, & quel contentement
Puis ie auoir en ce monde où ie suis en tourment?
Talt. *L'aspreur de ton desastre est cause que tu iettes,*
De tout esprit mal sain ces menaces profettes,
Qui pourtant n'aduiendront: Iupiter le grand Dieu
Ces desastres fera tomber en autre lieu.
Il fauorise Atride, & d'Atride il prend cure,
Qui est son propre sang, & sa progeniture.
Hec. *Ma fille, leurs malheurs n'amoindrissent de rien*
Les maux que nous portons. Ca Ils nous consolent bien.
Hec. *Ils n'egalent en rien nos miseres fatales.*
Cass. *Ces miseres des Grecs sont aux nostres egales.*

H. *Quād nous n'auriōs souffert que ce siege outrageāt.*
Ca. *Ils n'ont pas moins souffert que nous en aßiegeāt.*
He. *Nos murs sont engloutis de flammes vagabondes.*
Caſ. *Leurs vaisseaux periront engloutis par les ondes.*
Hec. *Nous auons veu mourir nos maris deuant nous.*
C. *Leurs fēmes n'ōt pas moins perdu leurs chers espous.*
H. *Depuis dix ans entiers n'ō auōs fait que plaindre.*
C. *Depuis dix ans entiers elles n'ont fait que craindre.*
H. *Nos peuples sōt destruits.* C. *Leurs peuples sōt ainsi.*
Hec. *Mon Hector est occis.* Caſ. *Achille l'est außi.*
Hec. *Priam entre mes mains a sanglant rendu l'ame.*
Caſ. *Agamemnon mourra par les mains de sa femme.*
Hec. *I'ay versé dessus luy tāt d'humeur de mes yeux.*
Caſ. *Elle ne versera que mots iniurieux.*
Hec. *Nostre Hymen est dissout par ce dur homicide.*
Caſſ. *La mort d'Agamemnon marrira Tyndaride.*
Non, Madame, croyez le mal continuel
Des Grecs est cent fois plus que le nostre cruel,
Les Grecs pour recouurer vne femme laſciue
Mille Naus ont remply de la ieuneſſe Argiue,
Mille Naus ont conduit deuant vne cité,
Qui leur a par dix ans, à leur dam, reſiſté.
Combien la peſte noire aux aiſles sommeilleuſes,
En a faict deualler aux ondes Stygieuſes?
Comme le bruyant Mars! & combien de Neptun
En fera tresbucher le courroux importun?
Puis ceux qui periſſoyent autour de nos murailles,
Auec l'am perdoyent l'honneur des funerailles,
Loingtains de leur maiſon, & n'auoyent autour d'eux
Leurs femmes, lamentans ſur leurs corps hazardeux,
Qui les tinſſent mourans, deueſtiſſent leurs armes,
Et ne pouuant parler ſanglotaſſent des larmes,
Leurs compoſant les yeux, les baiſant, embraſſant,
Et leur fuyant eſprit des leures ramaſſant.

Th. *En*

Th. *Encores la pluſpart priuez de ſepulture*
Aux oyſeaux charongners ont fourny de paſture:
Ou ſi de quelque amy le charitable ſoin
A leurs corps inhumez, c'eſt de leur terre loin,
C'eſt loin de leur famille, & des tombes moiteuſes?
Où ſont de leurs ayeux les reliques poudreuſes.
Caſſ. *Les Troyens au contraire armez pour leur pays.*
Leurs temples, leurs enfans par les Grecs enuahis,
Ont dix ans combatu, dix ans entiers, & ore
Sans la fraude Argolique ils combattroyent encore.
Et quel plus grand honneur ſçauroit en acquerir,
Que ſa douce patrie au beſoin ſecourir?
Se hazarder pour elle, & courageux reſpandre
Tout ce qu'on a de ſang, pour ſa cauſe defendre?
„ *Toute guerre eſt cruelle, & perſonne ne doit*
„ *L'entreprendre iamais, ſinon auecques droit:*
„ *Mais ſi pour ſa defenſe & iuſte & neceſſaire*
„ *Par les armes il faut repouſſer l'aduerſaire,*
„ *C'eſt honneur de mourir la picque dans le poing*
„ *Pour ſa ville, & l'auoir de ſa vertu teſmoing.*
Si le nerueux Hector, de Bellonne le foudre,
Ne fuſt mort combatant ſur la Troyenne poudre,
Des Gregeois aſſailly: ſi Paris & tous ceux
Que ceſte terre mere en ſes flancs a receus,
Giſans deſſus l'arene, abbatus par les armes
Pour nous vouloir ſauuer des Dolopes gendarmes.
Bref, ſi la caute Grece à nos ports n'euſt anchré
Pour les murs d'Ilion renuerſer à ſon gré,
Noſtre nom fuſt ſans gloire, & nos belles loüanges
Mortes n'euſſent paſſé iuſqu'aux terres eſtranges,
Le nom fameux d'Hector au tombeau fuſt eſteint,
Et n'euſt vagant par l'air aux eſtoilles atteint.
Thalt. *Mets fin à tes propos, ô Vierge, & ne dedaigne*
D'eſtre d'Agamemnon l'amoureuſe compagne.

Allons, il nous attend. Cass. *Allons, Heraut, allon*
Il me conuient quiter les lauriers d'Apollon.
Adieu Partaream, ton seruice ie laisse,
Agamemnon de force emmeine ta Prestresse,
Adieu chere patrie, adieu Madame, adieu,
Adieu mes sœurs, & vous qui dormez en ce lieu.
Mes freres, inhumez dans les sepulchres sombres,
Non plus freres, helas! mais seulement des ombres.
Vous me verrez bien tost, bien tost vous me verrez
Sur les riuages noirs, où pasles vous errez,
Poussant auecque moy le Roy des Algolides,
Et sa race infectant d'infames parricides.
Hec. *Adieu ma fille, adieu. Ie n'en puis plus, ie meurs,*
Parquoy trenche ma vie, & m'oste ces douleurs.
Hà hà. Ch. *Madame, helas! Madame. Elle est pasmee,*
Elle est sans sentiment, sa voix est enfermee:
Portons la dans sa tente, & ne la laissons point
En ce mal angoisseux qui son ame repoint.

Chœur.

QVe maudit soit cent mille fois
L'execrable Cheual de bois,
Que l'ennemy pour nous tromper
Laissa feignant de decamper.
Plus haut il esleuoit le front
Que le chef esleué d'vn mont:
Et dans ses flancs logeoyent armez
Des gros escadrons enfermez.
Nous trop lourdement abusez
Des fraudes des Gregeois rusez,
Sortons à foule, desireux
De voir ce cheual mal-heureux.
Les Prestres, le front entournez
De chapeaux de fleurs bien-ornez,

Parez

Parez de leurs vestemens saints
La branche d'Olive en leurs mains
Accoururent pour recevoir
Ce Cheual fait pour deuoüir,
Commandant au peuple excité
Qu'on le tirast dans la cité.
Nul vieillard tant fut decrepit,
Et nul enfant tant fut petit,
Demeura dans la ville alors,
Ains chacun s'eſlança dehors:
Les vns y portans des flambeaux,
Des fleurettes, ou des rameaux
Loüoyent de chants deuotieux
Ce Colloſſe fallacieux.
Nos portaux nous mettons à bas
Renuerſez de nos propres bras
Pour le faire en la ville entrer
Et à Minerue le monſtrer.
Cependant le iour ſe laſſa,
Et dedans la mer s'abaiſſa,
Fondant ſous l'eſtoileuſe nuict
Qui d'vn pas tenebreux le ſuit.
Lors plus allaigres nous danſons,
L'air reſonne de nos chanſons,
Et des doux accords d'inſtrumens:
Tout eſt remply d'esbatemens.
Apres tant de ioyeux esbats
Suruiennent les ioyeux repas:
Tout chacun ſe plonge en feſtins,
Pleins d'allegreſſes & de vins.
Puis le ſommeil delicieux
Se vint heberger en nos yeux,
Nos membres appeſantiſſant,
Et nos trauaux aſſoupiſſant,

Desia tout estoit en recoy,
Et desia le silence coy,
Qui marche auec pieds laineux,
Vaguoit par les quartiers vineux.
Nous reposions ensemble
De vin & sommeil, en nos lits,
Confortant nos esprits lassez
Et nos corps des labeurs passez.
Quand vn bruit affreux de soldars
Fut entendu de toutes parts,
Et les trompettes & les cris
Des pauures Dardanes surpris.
Lors chacun s'esueille en sursaut,
Et de son lict effroyé saut:
Nos maris courent estonnez
A leurs harnois abandonnez,
Et nous leurs espouses, hurlant,
Les allons baisant, accolant,
Des bras nous leurs serrons le corps
De crainte qu'ils sortent dehors.
Nos petits enfans esperdus
En chemises les bras tendus,
Ainsi se reclament à nous:
Hé ma mere nous lairrez vous?
Nous prennent de leurs doigts menus
Ou les cuisse, ou les pieds nuds,
Imitant nos cris redoublez,
De leurs cris tendres & foiblez.
Tandis les ennemis ardans,
Mettent les portes au dedans,
Meurtrissent d'vn bras impiteux
Ce qui se trouue deuant eux.
Et ne ressortent des logis,
Que leurs glaiues ne soyent rougis

De

Du sang de nos pauures espous,
Qu'ils massacrent aupres de nous,
Nos enfans à vne main
Sont arrachez de nostre sein,
Auecques pareil creue-cœur
Qu'en nous arrachant nostre cœur.
Et nous nos espoux embrassant,
Qui vont a nos yeux trespassant,
Auec eux au sang nous souillons
Qui sort de leurs corps par bouillons.
Mais ces Grecs par inimitié
Les mourables foulant du pié,
Nous vont troublant en nos regrets,
Et trainent aual les degrez.
Les coups nous tombent sur le dos
Aussi drus que vont les sanglots,
Nostre parolle entrecoupant,
Et nostre gousier estoupant.
Aussi tost nous voyons en l'air
Mille flammes estinceller
Dessus les maisons bourdonnant,
Et nos saints temples moissonnant.
O nuit, ô lamentable nuit,
Qu'vne Tisiphone a produit!
O nuit toute comble d'horreur,
De sang, de braise & de fureur!
De toy iamais à l'aduenir
Ne me puisse ie souuenir,
A fin que ton image faux
Ne face rengreger mes maux.

ACTE

ACTE II.

Andromache. Heſſen. Vlyſſe.
Le Chœur. Aſtyanax.

Andromache.

Pourquoy, Troyenne tourbe, auecques mains ſanglantes
Arrachez-vous ainſi vos treſſes blondiſſantes?
Pourquoy voſtre eſtomach allez-vous trauaillant,
Et d'vn ruiſſeau de pleurs ſon albaſtre mouillant?
N'auons-nous enduré toutes choſes cruelles?
Qu'eſt-ce que nous ſuruient digne de pleurs nouuelles?
Troye depuis n'aguere eſt deſtruitte pour vous,
Mais pour moy dés le temps que mourut mon eſpoux
Quand le char inhumain du Pelian Achille
Traina le corps d'Hector trois fois deuant la ville,
Que du fardeau peſant tout l'eſſieu gemiſſoit,
Et contre les cailloux ſa teſte bondiſſoit,
Qu'il traçoit le chemin d'vne ſaigneuſe ſuitte,
Alors, ô pauure! alors, Troye me fut deſtruitte!
Alors ie perdy tout, & me vis arracher
Par le ſort impiteux ce que i'auois de cher:
Ie ſouffry tous les maux qu'on endure en ſa vie,
Et le ſac d'Ilion qui me rend aſſeruie,
A mes extreſmes maux ne m'a rien adiouſté
Que la ſeule douleur de ma captiuité.
Encor ie preueu lors la Troyenne ruine,
Ie preueu que bien toſt nous ſerions la rapine
Des Gregeois indomptez, n'ayant plus le ſupport
D'Hector noſtre defenſe encontre leur effort:
Alors donc ie ploray, non d'Hector l'infortune,
Mais au treſpas d'Hector la ruine commune.
Car dés lors me ſembla publique noſtre dueil,

Et

Et le cercueil d'Hector de Troye le cercueil.
Depuis i'ay respandu des larmes continues,
Depuis mille soupirs i'ay poussé dans les nues,
I'ay faict mille regrets : & le Soleil doré
M'a depuis miserable ennuyeux, esclairé,
Mon ame s'est depuis de tristesse repeuë,
Se tournant a regret sous la grand' voûte bleuë:
Et tousiours va penser, vn souuenir tousiours
De sa mort fait en moy son cours & son recours:
I'ay repensé sans cesse & l'heure retardee
De mon futur trespas est toute en son idee.
Sans cesse ie le voy tel que le vieil Priam
L'amena rachetè des mains du Peliam,
Quand paste & sans couleur, despouillé de son ame,
Ie le tins en mes bras (en y pensant ie pasme !)
Et que sa chere teste en mon giron panchoit,
Et dessus luy mon œil mille pleurs espanchoit:
Qu'ainsi i'allois disant (il m'en souuient encore,
Car ces propos sans cesse en moy ie rememore.)
Mon cher espoux, ma vie helas! vous me laissez:
Et la mort outrageuse a vos iours auancez:
Vous sortez de ce monde au milieu de vostre âge,
Et auec vostre fils ie demeure en vefuage:
Vostre mort est la nostre, & Troye qu'on enclost
De tant de bataillons sera prise bien tost:
Vous estiez son rampart, son appuy, sa defence,
Seul à nos ennemis vous faisiez resistance:
Les femmes vous gardiez, & les enfans petits
De la fureur des Grecs, qui les prendront captifs,
Et nous emmeneront dans leurs naures caues
Pour nous vendre, ou tenir en leurs maisons, esclaues.
Nostre enfant seruira, si du cruel trespas
Ie le puis garantir, ce que ie n'attens pas.
Car quelqu'vn pour venger ou son fils, ou son pere.

Qu

Que vous auez occis au combat sanguinaire,
Ou son frere germain, d'vne tour le tuera,
Ou pendant à mon col d'vn poignard le tuera.
Las! Hector, sans me voir, la vie auez perdue,
Et ne m'auez mourant vostre dextre tendue,
Ne m'auez consolee, & d'vn sage discours
Mon esprit conforté, qu'il retiendroit tousiours:
Ains m'auez seulement laissé de la tristesse,
Des pleurs, & des sanglots, que ie verse sans cesse.
Tels propos ie luy tins son visage baisant,
Et de mes tiedes pleurs, dolente l'arrousant.
Ie l'euisse ja suyuy, des Gregeois arrachee,
Si ce petit enfant ne m'en eust empeschee,
Il me contraint de viure, & requerir les Dieux,
Bien que sourds à ma voix, d'en estre soucieux.
Il me priue du fruict de ma misere mesme,
De ne craindre plus rien en mal-heur si extresme,
Las! ie tremble de crainte, & n'espere aucun bien.
„ *O grand mal-heur de crainte, & de n'esperer rien.*
Hel. *Quelle tremblante peur descend en vos mouëlles?*
And. *On dit que des Enfers les portes eternelles*
S'ouurent, & qu'aux tombeaux nos ennemis gisans
Reuiuent de rechef pour nous estre nuysans.
Ceste funebre crainte est à chacun egale,
Et ne sçait-on encor sur qui l'effect deuale:
Mais vn horrible songe espouuante mon cœur.
Hel. *Quels songes desastreux vous trament ceste peur?*
And. *Desia la nuit ombreuse estoit demy passee,*
Et du Bouuier tardif la charruë abaissee,
Quand le somme flatteux mes langueurs assommant,
Apparoistre me fit mon Hector en dormant,
Non comme foudroyant les Argiues armees
Lors qu'il lançoit ses feux dans leurs naus enflämees:
Mais lassé, miserable, abbatu, deformé,

Le

Le chef couuert de crasse & en pleurs consommé.
Esueillez-vous, dist-il, esueillez vous m'amie,
Repoussez le sommeil de vostre ame endormie:
Leuez vous viſtement ma chere ame, & cachez
Nostre petit enfant, hastez-vous depeschez,
Destournez quelque part l'espoir de nostre race.
Lors ie transſy de peur: vne soudaine glace
S'escoula dans mes os, mon somme s'ennolla,
Et mes yeux vagabends ie tournay çà & là,
Recherchant mon Hector, de mon fils oublieuſe,
Mais soudain disparut l'ombre fallacieuſe.
O mon fils engendré d'vn pere genereux,
L'vnique reconfort des Troyens malheureux,
Le germe d'vne race antique & venerable,
Qu'à vostre geniteur vous estes bien ſemblable!
Tel, tel Hector eſtoit, il auoit vn tel port,
Il demarchoit ainſi, il eſtoit ainſi fort
D'eſpaules & de bras, ſemblable eſtoit ſa grace,
Il portoit ainſi haut ſa belliqueuſe face.
O mon fils, mon cher fils, verray ie point le iour,
Que reparant l'honneur de ce natal ſeiour,
Vous redreſſez les Tours & les Palais antiques
Du flambant Ilion: les Pergames Troiques?
Verray-ie point le temps, que nos peuples eſpars.
Vous r'aſſemblez leur Roy de ſes nouueaux rampars,
Que la gloire & le nom reſſuſciter ie voye
Par vos armes, mon fils, d'vne nouuelle Troye?
Mais, ô chetiue femme! où vaguent tes eſprits?
Où errent tes penſers? quelle fureur t'a pris?
Tu ſonges des Palais, des Tours, des diadeſmes,
Et ne commandons pas ſeulement à nous meſmes.
Noſtre vie eſt en doute, ô mon fils, & ie crains
Qu'à ceſte heure, à ceſte heure on t'oſte de mes mains?
Où te pourray-ie mettre? helas! quelle cachette

Pour

Pour sauuer mon enfant me sera bien secrette?
Ceste ville orgueilleuse, abondante en tous biens,
Dont les Dieux ont bastÿ les beaux murs anciens,
Fameuse par le monde, ore n'est qu'vne poudre,
Où les Dieux courroucez l'ont toute fait resoudre.
Si que d'vne Cité tadis si triomphant,
Seulement il ne reste où cacher vn enfant.
Le sepulchre est icy, que Priam fist construire
Pour les Manes d'Hector, on ne l'ose destruire,
L'ennemy le reuere, & a peur d'y toucher.
Il me faut là mon fils Astyanax cacher.
Et quel lieu luy sçauroit estre plus salutaire?
Qui pourra mieux garder vn enfant que le pere?
Las! le poil me herisse, & i'ay le cœur tout froid
Pour l'effroyable abord de ce funebre endroit.
Hel. *Plusieurs se sont sauuez d'vne mort poursuiuie.*
Se feignans estre morts, bien qu'ils fussent en vie.
And *I'ay crainte que quelqu'vn me voise deceler.*
Hel. *N'ayez aucuns tesmoins qui en puissent parler.*
And. *Si l'on me le demande, helas! qu'auray-ie à dire?*
Hel. *Vous direz qu'on la peu au sac de Troye occire.*
And. *Et que nous seruira de feindre qu'il soit mort?*
Hel. *Pour sa vie asseurer de l'aduersaire effort.*
And. *Il ne peut long temps estre en ceste tombe obscure.*
Hel. *Des vainqueurs ennemis le colere ne dure.*
And *Il me sera tousiours en pareille terreur.*
Hel. *Il ne faut qu'euiter la premiere fureur!*
And. *Las, ie ne sçay que faire! Or à toute auanture,*
Allons, mon doux soucy, dans ceste sepulture.
Dieux, si quelque pitié vos courages repaist,
Si l'amour maternelle à vos yeux ne desplaist,
Et si des Phrygiens les supremes miseres
Ont de vos dextres amorty les coleres,
Helas! pardonnez nous, & pardonnez à ceux,

A qui

A qui ont pardonné les flames & les feux:
Ou si tant de malheurs n'ont peu vous satisfaire,
Conseruez ceſt enfant & meurtriſſez la mere.
Toy, toy vaillant Hector qui les tiens as touſiours
Des Gregeois defendus, vien nous donner ſecours:
Garde le cher larcin de ta femme pieuſe,
Et ſauue ton enfant en ta tombe cendreuſe.
Or entrez mon enfant, demeurez là deſſous,
C'eſt pour voſtre ſalut, pourquoy reculez-vous?
Pourquoy refuyez-vous? voſtre ame genereuſe,
Dedaigne volontiers ceſte cachette honteuſe,
Il vous faſche de craindre: helas! mon cher ſoucy
Ce n'eſt à faire à nous de leuer le ſourcy.
„ *Le malheur nous accable: il faut que le courage*
„ *Nous croiſſe & nous decroiſſe auec le ſort volage,*
„ *Et ſuiue la ſaiſon. Sus donc, entrez diſpos*
Aux creux de ce tombeau, d'Hector le ſainct repos,
Là, ſi des immortels la haine eſt aſſouuie,
Et leur plaiſt nous ayder, vous ſauuez voſtre vie:
Que ſi le malheur dure, & veut que vous mourez.
Dans ce larual ſepulchre vn tombeau vous aurez.
Hel. *Retirez vous ſoudain, voicy venir Vlyſſe:*
Il ourdiſt contre nous quelque enorme malice.
And. *Que la terre ne s'ouure, & l'Enfer ne ſe fend*
Pour enclorre en ſon ſein le corps de mon enfant!
Sus Hector, leue toy fay ſeparer la terre
Deſſous Aſtyanax, puis ſoudain la reſerre.
Voicy noſtre ennemy, le Troyque flambeau:
Dieux, chaſſez telle horreur bien loin de ce tombeau.
Vl. *Nos vaiſſeaux ſont tous preſts de laiſſer le riuage.*
Mais vn ſeul poinct retient des Grecs le nauigage.
An. *Le vẽt ne ſouffle à gré? V. La mer eſt calme aſſez.*
And. *Les ſoldats eſpandus ne ſont tous ramaſſez?*
Vl. *Ils ſont dedãs les Naus preſts de mouuoir les rames.*

And.

And. *Que ne laissez vous donc ces riuages infames?*
Vly. *Nous craignons.* And. *Las! & quoy? que craignez vous encor?*
Sont-ce les os de Troye, ou les cendres d'Hector?
Vly. *Nous redoutons sa race.* A. *Helas, elle est esteinte!*
Vly. *Si en auons nous peur.* And. *O la gentille crainte!*
Vly. *Tandis qu'Hector viura dans le sang de son fils,*
Nous recraindrons tousiours les Troyens desconfits,
Tousiours nous semblera que le malheur renaisse,
Qu'vne flotte Troyenne aborde dans la Grece.
Qui nous vienne darder de Troye les tisons,
Et en face embraser les Argiues maisons,
Ce menaçant danger panchera sur nos testes
Tandis que les Troyens pourront leuer les crestes,
Et que le fils restant d'vn si grand belliqueur,
Comme estoit vostre Hector, leur haussera le cœur.
An. *Est-ce vostre Calchas, qui ces frayeurs vous donne.*
Vly. *Quand il n'en diroit rien, vn chacun le raisonne.*
And. *Redouter vn enfant?* Vly. *Vn enfant heritier*
Des sceptres & vertus d'vn Prince si guerrier.
And. *En vn âge si tendre?* Vl. *Il est tẽdre à ceste heure,*
Mais tousiours en son aage vn enfant ne demeure.
Ainsi l'enfant foiblet d'vn Taureau mugissant,
A qui ne sont encor les cornes paroissant,
Incontinent accreu d'aage & force, commande
Au haras ancien sa paternelle bande.
Ainsi d'vn tronc de Chesne vn scion renaissant,
Qui va dans vn hallier imbecile croissant,
Egal en peu de temps de hauteur à son pere,
Esleue dans le Ciel sa teste bocagere.
Ainsi d'vn grand brasier qu'on pensoit amorty,
Vn simple mecheron de la cendre sorty,
Dans la paille s'accroist, si que telle scintille
En peu d'heure pourra deuorer vne ville,

And. *N'ayez crainte de luy, nostre malheur cruel*
Luy a filé bien ieune vn trespas casuel:
Bien ieune deualé dans l'infernal abisme
Il est allé reuoir son pere magnanime,
Le pauure, & encor il n'a sepulchre aucun,
Si Troye ne luy sert de sepulchre commun.
N'ayez peur que iamais vos enfans il effroye,
Qu'il repare iamais les ruynes de Troye,
Qu'il bastisse vn royaume en ces bords deserteZ,
Et rassemble en vn corps les Troyens escarteZ:
N'ayez peur, n'ayez peur qu'à vostre mal il croisse
Et qu'au riuage Grec iamais il apparoisse
Conducteur d'vne armee, afin de se venger,
Que Mycenes il aille ou Argos assieger.
Vly. *Ie sçay que la pitié, la pitié maternelle,*
Vous peut faire trouuer ma demande cruelle:
Mais si considereZ, vuide de passion.
Combien sa vie importe à nostre nation,
Combien le Grec soldard chenu dessous les armes,
A crainte de r'entrer en nouuelles allarmes,
Franchir nouueaux dangers, apres auoir le sein
Par tant de durs combats de mille vlceres plein:
Vous mesmes excusereZ cet acte neceſſaire,
Et ne m'estimereZ pour cela sanguinaire.
Ie ferois le semblable enuers mon propre fils,
Et jadis le semblable, Agamemnon, tu fis,
Liurant ton Iphygene à Diane homicide,
Pour sauuer nos vaisseaux retenus en Aulide.
Ne trouueZ donc estrange & dur ce que ie dis,
Puis que ce Roy vainqueur l'a bien souffert jadis.
And. *Pleust à Dieu, mon enfant, que ta mere, ie sceusse*
En quelle part tu es, & qu'auec toy ie fusse:
Ie sceusse par quel sort tu m'as esté rauy,
Si d'vn maistre la main te retient asseruy,

Si par les creux deserts, vagabondant tu erres,
Ces plaines traversant, inhospitables terres,
Si la flamme rongearde a ton corps consommé,
Si des palais tombans les toicts t'ont assommé,
Si le vainqueur cruel s'est ioué de ta vie,
Ou si de toy les Ours ont leur faim assouvie,
Afin que le soucy qui douteuse me mord,
S'allentisse entendant ou ta vie ou ta mort.

Vly. *Laissez-la ces propos déguisez d'artifice,*
Vous ne sçauriez tromper de paroles Vlysse.
Dites moy clairement sans plus dissimuler,
Où est Astianax, où se fait-il celer?

And. *Où est le preux Hector, où est Priam, Troyle?*
Où sont les Phrygiens, où Troye nostre ville?

Vly. *Dites-le de vous mesme, ou l'on vous cõtraindra.*

And. *Que mon corps on torture ainsi que l'on voudra.*

Vly. *Vous le confesserez apres vn long martyre.*

And. *Il n'est tourment si grand qui me le face dire.*

Vly. *Pourquoy retaisez vous ce que vous sçaués bien.*

And. *Pourquoy m'équerés vous ce dõt ie ne sçay rien.*

Vly. *Il faudra tost ou tard, s'il vit qu'il apparoisse.*

A. *Pourquoy voulés vous donc me faire tãt d'angoisse?*

Vly. *Vous retardés l'armee ardante du retour.*

And. *Ie ne suis nullement cause de son seiour.*

Vly. *Nous auons arresté ne quitter cette terre,*
Que n'ayons arraché la racine de guerre,
Que n'ayons vostre fils. Le grand prestre Calchas.
Nous defend de partir laissant Astyanas.
Où est il? deliurés-le: il le vous conuient rendre.
Depeschés, hastés vous, ie ne puis plus attendre.

And. *Ie ne puis deliurer celuy que ie n'ay pas.*

Vly. *On vous fera mourir d'vn horrible trespas.*

And. *La mort est mon desir, si me voulés contraindre,*
Venés moy menacer de chose plus à craindre,

Propo

Proposés moy la vie. Vly. *Auec le feu sonnant,*
Les cordes & les fouëts en vous ira gesnant.
,, Car l'extresme douleur est volontiers plus forte,
,, A contraindre quelqu'vn, que l'amitié qu'il porte!
And. *De fer rouge de feu trauersés moy le sein,*
Versez dans ma poitrine & la soif & la faim,
Bourrelés moy le corps de flammes rougissantes,
Faites moy consommer en des prisons puantes,
Tenailiés, tirassés, tronçonnés moy le corps,
Gesnés moy de tourmens, donnés moy mille morts:
Bref, ce qu'eurent iamais tous les tyrans d'enuie
Pour contenter leur rage, exercés sur ma vie.
Vly. *Que vous sert de celer ce qu'on sçaura bien tost?*
Le naturel amour que vostre cœur enclost
Bat en nostre poitrine, & comme vous, nous presse
De vouloir conseruer les enfans de la Grece.
And. *Sus, sus, donnons plaisir aux Grecs à cette fois:*
Asseurons, asseurons mal-gré nous les Gregeois,
Il me faut deceler la douleur qui me ronge,
Rien ne sert à mon dueil le couurir de mensonge.
Gregeois ne tardés plus, desemparés le port,
Ne redoutés plus rien, Astyanax est mort.
Vly. *Quel moyen auez vous de nous le faire croire?*
And. *Puisse-ie prõptement choir sous la voûte noire,*
Que tout le malencontre & le cruel meschef
Qu'vn ennemy souhaitte accrauante mon chef,
Si, auecques les morts, la tombe charongnere,
Ne le detient gisant priué de la lumiere.
Vly. *Puis que le fils d'Hector est de ce monde hors,*
Il ne faut plus douter de sortir de ces bords:
Les destins sont remplis, ie porte la nouuelle
Aux Gregeois soucieux, d'vne paix eternelle.
Comment Vlysse? & quoy? veux-tu que les Danois
Te croyent, ayant creu d'vne femme la voix?

D'vne

D'vne mere piteuſe? eſt-il bien raiſonnable
Qu'vne mere au danger de ſon fils ſoit croyable?
Elle faict grands ſermens, & ne craint de s'offrir
A tous genres de mort: que peut-elle ſouffrir
Pire que ſa douleur? craindroit elle le parjure
Pour crainte de la mort que mourable elle adiure?
„ *Celuy ne craindra point d'atteſter fauſſement*
„ *Les Dieux, qui leur courroux ne craint aucunemẽt.*
Employons toute ruſe, & ne portons le blaſme
D'auoir eſté trompés des fraudes d'vne femme.
Voyons ſa contenance: elle pleure, gemiſt,
Se tourne çà & là, la face luy biemiſt,
Elle cuide eſcouter, bref, elle a plus de crainte
Que ſon ame ne ſemble eſtre de dueil atteinte:
Il faut icy veiller d'vn eſprit entendu.
Quãd quelqu'vn, Andromache, a ſon enfant perdu,
On le va conſolant de ſa triſteſſe amere!
Mais pour Aſtyanax, vous n'en auez que faire,
Vous eſtes bien-heureuſe, & le ferme deſtin
Qui vous eſt ſi funebre, eſt en cela benin,
Vous ayant deliuré du plus grief infortune,
Que iamais en ce monde ait porté mere aucune.
On deuoit voſtre fils, tiré d'entre vos bras,
Monter ſur vne tour & le ruer en bas.
A. *Bons Dieux! le cœur me faut, ie friſſonne, ie trẽble,*
Vne ſoudaine glace en mes veines s'aſſemble.
Vly. *Elle a peur, c'eſt bon ſigne, il faut continuer:*
Ie luy voy, ie luy voy le viſage muer,
Tout va bien, pour ſuiuons: la fremiſſante crainte
De ceſte pauure mere a deſcouuert ſa feinte!
Il la faut augmenter. Sus compagnons apres,
Empoignez, emmenez cet ennemy des Grecs,
La peſte & la poiſon des citez Argolides:
Euantez, découurez aux cauernes humides,

Fure

Furetez, voyez tout, attrapez: il eſt pris,
Pourquoy regardez vous? qui trouble vos eſprits?
La poitrine vous bat: ſi faut-il bien qu'il meure.
A. *La frayeur qui me prẽd ne vient pas de cette heure:*
Ie ſuis de ſi long temps accouſtumee à peur,
Qu'à la moindre occurrence elle me coule au cœur.
Vly. *Et bien, puis qu'il eſt mort, & que ſa deſtinee*
Ne permet accomplir noſtre charge ordonnee,
Calchas veut qu'en ſon lieu l'on rompe ce tombeau,
Et que d'Hector la cendre on eſpande dans l'eau:
Qu'autrement nous n'aurons de retrainte aſſeuree,
Par les flots eſcumeux de la mer coleree
De tourmente battus, ſi de ce grand heros
Elle n'a pour butin les cendres & les os:
Puis donc que ſon fils mort nos eſperances trompe,
Il faut que ce tombeau preſentement on rompe,
And. *Hé Dieux! que ferons-nous? mon eſprit eſlancé*
De deux extremes peurs, chancelle balancé
Sans ſçauoir que reſoudre: icy l'enfance chere
De mon fils ſe preſente, icy les os du pere.
Las! auquel doy-ie entẽdre! O Dieux des sõbres nuits,
Et vous grãds Dieux du ciel, autheurs de mes ennuis,
Et vous Manes d'Hector ſainctement ie vous iure
Que rien qu'Hector ie n'aime en cette creature:
Ie l'aime pour luy voir de ſa face les traits,
Et pour ſes membres voir des ſiens les vrais pourtraits.
Que ie tolere donc? que permettre ie puiſſe
Qu'on rompe ce tombeau? que l'on le demoliſſe?
Que ſa cendre on reſpande, & qu'on la iette au vent,
Ou aux flots de la Mer qui ces bords vont lauant?
Non, qu'il meure pluſtoſt. Mais las! t'eſt il poſſible
Le liurer, pour ſouffrir vne mort ſi terrible?
Pourras-tu voir ſon corps eſlancé d'vne tour,
Pirouëtter en l'air de maint & de maint tour:

Puis donnant sur vn roc d'vne cheute cruelle,
Se moudre, se broyer, s'escraser la ceruelle?
Ouy ie le souffriray, & pire chose encor,
Si faire se pouuoit, plustost que voir d'Hector
Saquer de son sepulchre, arracher de la biere,
Et le faire aualer à l'onde mariniere.
Mais quoy? cestuy-la vit, cestuy-cy ne vit plus,
Insensible, impassible, en vn tombeau reclus.
Helas donc! que feray-ie en chose si douteuse?
Au contraire, pourquoy bruste-ie fluctueuse?
Ingrate, & doutes-tu lequel des deux tu dois
Sauuer de la fureur du cruel Itaquois?
Voicy pas ton Hector qui au tombeau te prie?
Mais voicy son enfant qui du mesme lieu crie:
Tu dois de ton Hector auoir plus de souci:
Voire, mais cet enfant est mon Hector aussi.
Or donc, ne les pouuant tous deux garder d'outrage,
Sauue celuy des deux qu'ils craignent d'auantage.
Vly. *Ie veux faire accomplir la volonté des Dieux,*
Ie feray renuerser ce sepulchre odieux.
An. *Vn ouurage sacré:* Vl. *Ie verseray par terre*
Les cendres & les os de celuy qu'il enserre.
An. *Les reliques d'Hector que vous auez vendu?*
Vl. *Il ne restera rien qui ne soit respandu.*
An. *I'inuoque des grãds Dieux la dextre foudroyãte.*
Vl. *Vous verrez dégrauer ceste tombe relante.*
An. *Rompre des monumens, qu'en la plus grãd fureur*
De l'esclandre Troyen vous eustes en horreur?
Ie ne le souffriray, ie feray resistance,
Le iuste desespoir m'accroistra la puissance.
Telle qu'vne Amazone au milieu de vos d'ards
I'iray bouleuer sant les troupes de soldards,
Ie combattray guerriere, & mourray pour defendre
De mon defunct espoux la sepulchrale cendre.

Vl.

Vl. *Despeche, cõpagnons, laissez-vous pour les cris*
D'vne femme, à parfaire vn ouurage entrepris?
A. *Meurtrissez moy, meschans, plustost que le souffrir*
Sors, Hector, leue toy du Plutonnique gouffre,
Vien defendre ton corps de ce Laërtien,
Ton ombre suffira. Vl. *Qu'il ne demeure rien,*
Abbatés rasés tout. An. *Las pauurete, ie tremble*
Ils vont perdre le pere & l'enfant tous ensemble:
L'horrible pesanteur des pierres le broira,
Le pere trespassé son enfant meurtrira.
Or donc face le Ciel son vouloir sanguinaire,
Se saoulent les destins, ie ne puis plus que faire,
Si les Dieux inhumains ne sont encores saouls
De nos calamités qu'ils nous meurtrissent tous:
Que de cet enfançon ils tirent les entrailles,
Et rouge de son sang en battent les murailles,
Escarbouillent son chef contre vn rocher froissé,
Pourueu que de son pere il ne soit oppressé.
Peut estre esmouueras-tu des Gregeois le courage,
Pour n'estre si boüillant au sang & au carnage,
Tu n'as autre recours: sus donc prosterne toy
Deuant ton ennemy pitoyable de soy.
Vlysse, bon Vlysse, ores vos pieds i'embrasse,
Qui fus d'vn Roy l'espouse, & de royale race:
Ces mains aux pieds d'aucun ne toucherent iamais,
Et n'esperent encor y toucher desormais:
Prenez pitié de moy, mere tres-miserable,
Receuës mes soupirs, soyés moy pitoyable.
Et d'autant que les Dieux vous esleuent bien haut,
Soyés benin a ceux que le malheur assaut:
Estimant que du sort la main est variable,
Qui vous peut, cõme à nous, estre vn iour dõmageable.
Ainsi le bleu Neptun vous prospere au retour,
Et vous face bien tost reuoir le chaste amour

De voſtre Penelope : ainſi voſtre venuë
De vide de Laert la vieilleſſe chenuë,
Et le ciel puiſſe ainſi Telemaq' conſeruer,
Et plus qu'ayeul, que pere, en honneur l'eſleuer,
Vſez vers moy de grace, ché que mon fils ne meure,
Que pour mon reconfort, helas! il me demeure.
I'ay perdu pere & mere, & freres & mary,
Royaumes, liberté, tout mon bien eſt pery:
Rien ne m'eſt demeuré que ceſte petite ame,
Que i'auois arraché de la Troyenne flame.
Laiſſez le moy, Vlyſſe, & qu'il ſerue auec moy.
Hé, peut on refuſer le ſeruice d'vn Roy?
Vl. *Faites le donc venir.* An. *Sortes ma chere cure,*
Sortés chetif enfant de ceſte ſepulture.
Voilà que c'eſt, Vlyſſe: & n'eſt ce pas dequoy,
Dequoy mettre aujourd'huy mille Naus en effroy?
Sus, iettés vous à terre, & de vos mains foiblettes
Embraſſez ſes genoux, ſongés ce que vous eſtes:
Demandés qu'il vous ſauue, il eſt voſtre ſeigneur,
N'en faites pas refus, ce n'eſt point deshonneur:
Oubliés voſtre ayeul, ſon ſceptre & diadeſme:
Oubliés vos maieurs, & voſtre pere meſme,
Portés-vous en eſclaue, & humble à deux genoux,
Suppliés-le qu'il ait quelque pitié de vous:
Arrouſez de vos pleurs ſa dextre vainquereſſe,
Ainſi que moy, chetiue, & la baiſez ſans ceſſe.
Vl. *Les pleurs de ceſte mere attendriſſent mon cœur,*
Mais d'vn autre coſté cet enfant me faict peur,
Qui eſt fils d'vn tel pere, & qui pourra, peut eſtre,
Reuengeant ſon pays, de nous ſe faire maiſtre,
Et plonger en douleurs, en larmes & regrets,
Vn iour qu'il ſera grand, les familles des Grecs.
An. *Quoy! ces flouettes mains, ces deux mains infatines*
Pourront bien reſtaurer les Troyennes ruines?

Pourront.

Pourront bien redreſſer les murs audacieux
Du cendreux Ilion, que baſtirent les Dieux?
Vrayment ſi d'autre eſpoir Troye n'eſt ſouſtenuë
Que de ce beau guerrier, ſon attente eſt bien nuë:
Nous ne ſommes helas! en eſtat de pouuoir
Faſcher iamais autruy, bien qu'en euſſions vouloir.
Vly. *Ie vous le laiſſerois: ie n'ay l'ame ſi dure:*
Mais il faut de Calchas ſuiure le ſainct augure.
An. *O parjure! meſchant, deſloyal, affronteur,*
Cauteleux, deſguiſé, de fraude inuenteur,
Tu maſques ton forfaict, tu couures ta malice
D'vn Prophete, & des Dieux qui deteſtent ton vice.
Vl. *Allons, ie n'ay loiſir de conteſter long temps,*
Et en ſi vains propos deſpenſer mal le temps,
An. *Permets à tout le moins que le dernier office*
Ie luy face, ſa mere, & qu'adieu ie luy diſſe:
Permets, permets qu'au moins ie le puiſſe embraſſer,
Et plorer deſſus luy deuant que treſpaſſer.
Vl. *Ie voudrois volontiers à vos pleurs ſatisfaire,*
Ie voudrois vous ayder, mais ie ne le puis faire.
Tout ce qu'ore ie puis, c'eſt de vous donner loiſir
De faire vos regrets ſelon voſtre deſir.
» *La douleur que l'on pleure eſt beaucoup allegee.*
An. *O le ſeul reconfort de ta mere affligee!*
O luſtre de l'Aſie! ô l'eſpoir des Troyens!
O ſang Hectoream! ô peur des Argiens!
O eſperance vaine! ô enfant deplorable!
Que ie m'attendois voir à mon Hector ſemblable,
En faicts chenaleureux, & te voir quelque iour
Au threſne de Priam tenir icy ta cour.
Las! ceſt eſpoir eſt vain, & ta royale dextre
Iamais ne portera de tes ayeulx le ſceptre:
Tu ne rendras iuſtice à tes peuples ſoumis,
Et ne ſubiugueras tes voiſins ennemis:

Tu n'iras moissonner les Gregeoises phalanges,
Tu n'iras de ton pere egaler les loüanges,
Tu ne meurtriras Pyrrhe: & traîné par trois fois
Ne luy feras racler le Troique grauois.
Ieune tu ne feras exercice des armes,
Tu n'iras trauailler d'ordinaires alarmes
Les bestes des forests, affrontant animeux,
L'espee dans le poing, vn Sanglier escumeux,
Vn grand Ours Idean, ou de carriere viste
Tu ne suiuras d'vn Cerf l'infatigable fuitte.
O cruauté de mort! nos murs verront, helas!
Vn spectacle plus dur que d'Hector le trespas,
V. Mettez fin a vos pleurs, trop long temps ie demeure,
A. Permettez may, pour Dieu, que mõ enfant ie pleure
Que ie le baise encore: ô mon mignon, tu meurs
Et me laisses pauurette, pour languir en douleurs.
Las! tu es bien petit, mais ja tu donnes crainte.
Or va mon cher Soleil, & porte cette plainte
Aux famés Manes d'Hector, ja la main il te tends
Et sur les tristes bords toute Troys t'attend.
Mais auant que partir que ie te baise encore,
Que ce dernier baiser gloutonne le deuore. {quoy
Or adieu ma chere ame! Ast. *Ho ma mere.* An. *Pour-*
Pourquoy pauure, en vain reclamez-vous à moy?
Pourquoy me tenez vous? Asty. *Hé, ma mere, il m'emmene.*
An. *Ie ne vous puis ayder, ma resistance est vaine.*
Ast. *Helas! ma mere, helas! me laisserez vous tuer?*
An. *Ah! que i'ay de douleurs, ie veux m'esuertuer,*
Ie veux mourir pour luy: mais de quelle defense
Seruiront mes efforts? ie n'ay point de puissance.
Ils vous prendront de force, ainsi qu'en vn troupeau
L'on voit vn grand Lyon prendre vn ieune Taureau
Pres les flancs de sa mere, & l'emporter d'audace,

Quoy

Quoy que pour le sauuer son possible elle face.
Prenés donques en gré d'vn magnanime cœur
De nostre cruel sort l'implacable rigueur.
Mon enfant, mon amour, prenés en patience
La mort qui vient trancher le fil de vostre enfance,
Helas! & receuës pour mes supresmes vœux,
Ces larmes, ces baisers, ce toufeau de cheueux
Que i'arrache pour vous, tirans de mes entrailles
Mille pleureux sanglots, vos tristes funerailles.
Vly. Ces pleurs n'ont point de fin, prenés-le viſtement,
Il est de nos vaisseaux le seul retardement.

Chœur.

O Mer, qui de flots rabotteux
Esbranlés vos ondes poussées
Comme il plaist aux vents tempestueux,
Guide des Nauires poissées,
Où transporter nous voulés-vous,
Loin de nos rives delaissees,
Et de nostre terroir si doux?
Sera-ce aux monts ombrageux
De Thessalie, où Penee
Par les vallons hebergeux
Fait vne course obstinee?
Où de Tempé les tiedeurs
D'vne fleureuse halenee
Le ciel parfument d'odeurs?
Sera-ce où les collereux flots
Tourmentent Trachin la pierreuse
Et les hauts rochers d'Iolchos?
Ou en la Crete populeuse:
En l'Etolienne Pleuros,
Ou en Trice l'infructueuse?
Ou en la Pelopienne Argos?

Sera-ce point en ce lieu,
En ceſte Iſle rechantee,
Où iadis naſquit vn Dieu
D'vne iumelle portee,
Quand l'amour de Iupiter
Latone ayant ſurmontee
La fiſt en Dele enfanter?
Il ne nous chaut en quelle part
L'eſcumeuſe mer nous eſcarte,
Nous ſupporterons tout hazard,
Pourueu que ne ſoit en Sparte,
Qu'en tous autres lieux qu'on voudra
L'on nous eſpande & nous departe
Toute terre à gré nous viendra.
Mais puiſſe pluſtoſt la mort
Nous couurir ſous ceſte arene:
Que nous approchions du port
De l'abominable Helene:
Qui pour nourrir les chaleurs
De ſa volenté vilaine,
Nous a fait nos malheurs.
Dés lors noſtre meſchant deſſin
Bruſſoit nos futures miſeres,
Quand Paris baſchoit le ſapin
Pour baſtir des Naues legeres
Sur Ide, qui en gemiſſoit
En longues plaintes boccageres,
Dont tout le bord retentiſſoit.
Si ces Naus n'euſſent eſté,
Paris n'euſt la Mer tentee:
Si la Mer il n'euſt tenté,
Il n'euſt Sparte viſité:
Si Sparte il n'euſt viſitee
Il euſt Helene euitee,

Peſte

Peſte de noſtre Cité.
Ainſi par la faute d'vn ſeul
Nous ſommes en pleurs continuës
Nos ames de continu dueil
Ont eſté depuis ſouſtenuës,
Pour nos longues calamitez
En la terre & au ciel cogneuës
Aux hommes & aux deitez.
Les Gregeoiſes nations
Ne ſont de nos maux exemptes,
Et nos meſmes paſſions
Leurs femmes ſouffrent dolentes:
Perdant par meſme Paris,
Et par meſme Helene, abſentes,
Leurs enfans & leurs maris.
Que bien vray le chantre ſacré,
» Fils de la belle Caliope,
» A dit, pinçant ſon Luth ſucré
» Sur la Thracienne Rhodope,
» Que rien en ce globeux ſeiour
» N'eſt ſi franc de la main d'Atrope
» Qu'il ne periſſe quelque iour.
» Le Pole Auſtral tombera
» Deſſus l'Afrique roſtie,
» Et l'Arctique accablera
» Les campagnes de Scythie:
» Le iournal Soleil qui luit,
» Tiendra ſa torche amortie
» Aux tenebres de la nuict.
Ainſi chanta quelquefois
Sur la croupe Sithonienne
Orphé, qui oreilla les bois
Au ſon de ſa lire ancienne,
Ayant reperdu au retour

De la caue Plutonienne
Eurydice son chaſte amour:
Ores les eſclandres durs
De la tempeſte fatale,
Qui accrauante les murs.
De noſtre ville royale,
D'Orphee approuuent la voix,
Nous monſtrant que tout deuale
Deſſous les mortelles loix.

ACTE III.

Hecube. Le Chœur. Taltybie.
Hecube.

COmpagnes, qui n'aguere eſtiez l'honneur de Troye,
Et maintenant des Grecs eſtes la vile proye,
Souſtenez moy le corps, rompu d'âge & d'ennuis:
Eſclaue maintenant auecques vous ie ſuis
De Reyne triomphante, & de mere feconde
De tant de fils guerriers renommez par le monde.
Aydez-moy, portez moy, aſſeurez-moy les pas.
Leuez mes foibles mains qui tombent contre-bas:
Ou de peur, mes enfans, que trop ie vous ennuye,
Donnez moy mon baſton, que de luy ie m'appuye.
Vne langueur peſante enueloppe mes ſens
D'heure en heure mes nerfs ſe vont affoibliſſans:
Et quand ie ſuis ſeulette en ma tente couchee
Ie meurs, de mille ſoing mortellement touchee,
Et ſur tout: d'vn noir ſonge: ô ſonge deſaſtreux,
Songe plein de terreur, ſonge malencontreux!
Plus ie ſuis en repos plus ce moleſte ſonge
Ancré dedans mon cœur me deuore & me ronge:
Ainſi que le Vautour du larron Promethé.

Se

Se paist continuument de son cœur bequeté.
Ch. *Et quelle vision vous est si outrageuse?*
Hec. *Il ma semblé, dormant, qu'vne biche paoureuse*
Nourrie en mon giron, que i'aimois tendrement,
A esté mise en proye à vn Lyon gourmant,
Qui l'a deuant mes yeux en pieces dechiree,
Et sa tremblante chair gloutement deuoree.
Puis vn autre fantosme à moy s'est apparu,
Dont ma froide horreur les veines vont parcouru:
I'ay veu le grand Achil, de face menaçante,
Monté sur le sommet de sa tombe pesante,
Demander à grands cris que on l'eust à premier
De quelqu'vne de nous qui fust à marier,
O que i'ay grande peur que ma fille il demande!
Ou qu'elle soit choisie en nostre serue bande.
Pour luy estre immolee! & que i'ay peur aussi
Que mon fils Polydore ait sa part en cecy:
Que pour estre sauué de la guerre douteuse,
Nous auons faict nourrir en la Trace negeuse!
O grands Dieux de la terre & des enfers hideux,
Des songes le manoir, conseruez les tous deux.
Ch. *Las voicy Talthybie.* Hec. *O que ne suis ie morte!*
Ch. *Il ne vient pas à nous.* Hec. *Cela me reconforte.*
Ch. *Il est tout effrayé. Ie ne scay si Chalchas*
Se seroit auisé de quelque nouueau cas.
Tal. *N'est-ce pas chose estrãge & de merueille pleine*
Que sans pouuoir singler sur la vagueuse plaine
Nostre flotte demeure aux closture du port,
Et n'en puisse sortir par nul humain effort:
Que tousiours immobile & ferme elle sejourne,
Soit qu'elle aille à la guerre, ou soit qu'elle retourne?
Ch. *Quelle cause, dy nous, arreste les vaisseaux?*
Qui clost vostre retour par les marines eaux?
Tal. *Ie ne le puis conter, telle chose m'effroye.*

Desia Phebus rayoit sur les cousteaux de Troye,
Et le iour repoussoit les ombres de la nuit,
Quand la terre ebranlee auec horrible bruit
Rendit vn son affreux de ses cauernes creuses,
Les bois firent mouuoir leurs testes ombrageuses,
Le mont Ide tonna du grand fracassement
Que firent ses rochers tombant horriblement:
La mer deuint troublee & se noircit d'orage,
Vn abysme apparut au milieu du riuage,
S'estant la terre ouuerte & fendue en deux parts
Iusqu'au fond de l'Erebe, ouuert à nos regards.
Lors le fantosme craint de l'indomptable Achille,
Saillit du gouffre noir, tel que deuant la ville
Il estoit moissonnant les bataillons entiers
Des Troyens entassez en menceaux charonniers,
Qui portez de leur sang dans le fleuue de Xanthe,
Estoupoyent le canal de son onde bruyante.
Ou tel que dans son char superbe traînassant
Hector autour de Troye, il alloit paroissant.
L'espouuantable son de sa rude parolle
Remplit l'air vapoureux de ceste riue molle:
Allez (dit-il) allez, Argolides ingrats,
Prenez les honneurs deus à l'effort de mes bras,
Faites voilles, voguez par les eaux maternelles,
Allez receuoir Grece, ô ames infidelles:
Vous serez repentans d'auoir fraudé mon los,
Si Polixene vierge on n'immole à mes os.
Il n'eut dit, & soudain plongé dans la cauerne,
Il recheut tout grondant au Plutonique Auerne:
L'autre se resserra, les vents resterent cois,
Et des flots orageux cesserent les abois.
He. *O de mes songes vrais effect trop veritable!*
O pauure Polyxene! ô mere miserable!
Ch. *Rentrons dedans la tente & la reconfortons.*

La

La mort ne mettra fin au mal que nous portons?

Chœur.

CE peut-il faire qu'en nos corps,
Gisant dans le sepulchre morts
Loge nostre ame?
Et combien qu'ils soyent consommez,
Elle n'abandonne iamais
Leur froide l'ame?
Que le feu deuorant qui bruit
Et en cendre nos os reduit,
N'ait pas la force
De nous manger entierement,
Ains de nous bruſler ſeulement
L'humaine eſcorce?
Ou s'il nous conſomme ſi bien,
Que du tout il ne reſte rien,
Rien ne demeure:
Et que dés lors, meſme dés lors
Que l'eſprit dernier eſt dehors,
Tout l'homme meure?
Non: mais comme d'vn bois gommeux
Sort en flambant vn air fumeux
Qui haut ſe guide,
Et vole bien auant és cieux
Se perd, eſloigné de nos yeux,
Dedans le vuide:
Ainſi de noſtre corps mourant
La belle ame ſe retirant
Au ciel remonte,
Inuiſible aux humains regards,
Et là, franche des mortels dards,
La Parque dompte:
Elle ſeiourne auec les Dieux
En vn repos delicieux,

Toute

Toute diuine:
Se bien-heurant d'auoir quitté
La terre pour le ciel voûté,
Son origine.
D'auoir sans vicieus efforts
Faulsé de son terrestre corps
Les chartres closes,
Pour loin de son faix escarté,
Contempler en sa liberté
Les saincles choses.
Là le mortel soucy ne point,
Là Lachesis ne file point,
Là l'inconstance
Du hazard qui flotte tousiours
Sur nos chefs en ceſt humain cours,
Ne fait nuysance.
Là de ce lourd fardeau bien toſt,
Qui mon ame en triſteſſe encloſt
Du tout deliure.
Puiſſe-ie au saincl palais des Dieux,
Franche de ces maux ennuyeux
A iamais viure.

Pyrrhe. Agamemnon. Chalchas.

Pyrrhe.

VOus auez donc voulu faire partir l'armee,
Et la gloire d'Achil laiſſer deſeſtimee?
D'Achil par qui les murs de Troye ſont à bas.
Qui a tant terracé d'ennemis aux combas.
Qui Telephe a contraint par ſa bleſſeure ſage,
De nous ouurir ſa terre & octroyer paſſage:
Qui a tué Troïle & le more Memnon,
Qui d'Hector l'inuincible a terny le renom,

Qui

Qui a Panthafilee abatu contre terre,
Qui a tant exploité de braues faits de guerre,
Couru a tant d'assants, qui a tant saccagé
Des villes & des forts au meurtre encouragé:
Encore on luy refuse, encore on luy denie
Vn esclaue que veut son bien heureux Genie.
Vous trouuez inhumain de luy sacrifier
La fille de Priam pour le gratifier,
Qui auez immolé pour l'adultere Helene
A la rade d'Aulis vostre fille Iphigene.
Vous blasmez en autruy ce que vous auez faict,
Et vous semble vertu ce qui nous est forfaict.
,, Ag. La ieunesse ne peut commander à soy-mesme.
,, C'est âge tousiours porte vne fureur extresme.
I'ay auec attrempance autrefois supporté
La cholere d'Achille, & sa ferocité.
,, Car tant plus nous auons sur autruy de puissance,
,, Tant plus il nous conuient vser de patience.
,, Pyrrhe, c'est peu de vaincre, il faut considerer
,, Ce qu'vn vainqueur doit faire, vn vaincu endurer,
,, Et craindre la fortune aux presens veritables,
,, D'autât plus que les Dieux se mõstrent fauorables.
Nous auons esprouué par ceste assiegement
Que les sceptres des Rois tombent en vn moment,
Pourquoy plus orgueilleux Troye nous fait paroistre?
Nous sommes au lieu mesme où elle souloit estre:
La Fortune Priam, qui te rend si chetif,
Certes me faict ensemble & superbe & craintif.
,, Et cuidez-vous qu'vn sceptre autre chose ie pense
,, Qu'vn simple nom couuert d'vne vaine apparence.
,, Que le moindre hazart peut rauir à tous coups
,, Sans mille naus y mettre, & dix ans comme nous?
,, La fortune tousiours ne se monstre si lente:
,, Souuent à nous destruire elle est plus violente,

Aussi

Aussi le ciel i'atteste, & le throsne des Dieux,
Qu'oncques ie n'eus vouloir, d'abatre furieux,
Les Pergames de Troye, & de mettre à l'espee
Par vn sac inhumain ceste terre occupee.
Sans plus ie desirois voir leur cœur endurcy
Contraints à demander de leur faute mercy:
Mais du soldat ne peut l'outrageuse insolence
Tellement se dompter, qu'il n'vse de licence,
Quand la nuit, la victoire, & les courroux luy ont
Acharné le courage, & mis l'audace au front.
Donc ce qui est resté de sa rage, demeure:
C'est assez, ie ne veux qu'aucun de sang froid meure:
Ie ne le veux souffrir, endurer ie ne doy
Qu'à mes yeux on esgorge vne fille de Roy,
Qu'on plonge le cousteau dans ses entrailles tendres:
Et de son chaste sang on arrouse des cendres:
Et que pour desguiser vn si barbare faict,
Mariage on l'appelle: il n'en sera rien fait.
Des fautes de l'armee il faut que ie responde,
Sur moy le deshonneur & le blasme en redonde.
„ *Aussi qui souffre vn crime estre fait par autruy,*
„ *S'il le peut empescher, offense autant que luy.*
Py. *Achille n'aura donc aucune recompense?*
Ag. *Si aura, tout le monde entendra sa vaillance:*
Il n'y aura quartier de ce vague vniuers,
Qui ne soit abreuué de ses gestes diuers.
„ *La loüange est le prix de tout cœur magnanime.*
„ *Tout braue cœur ne fait que de la gloire estime.*
Que si les trespassez s'esiouyssent de sang,
Que dessus son tombeau lon en tire du flanc,
Ou du gosier ouuert d'vne belle geniſse,
Sans que d'vne pucelle on face sacrifice.
Quelle façon barbare & coustume est-ce là?
Quelle execrable horreur? qui vit iamais cela,

Qu'vn

Qu'vn homme trespassé dans sa tombe euſt enuie,
D'vn autre homme viuant, de son sang, de sa vie?
Vous rendriez vostre pere à chacun odieux,
Le voulant honnorer d'actes iniurieux.
PY. *O superbe insolent en fortune prospere!*
Timide & abbatu quand elle t'est contraire,
Des Princes le tyran, tu es accoustumé
D'auoir de nouueau feu l'estomach allumé,
Et de toutes beautez lasciuement t'esprendre.
Tu veux doncques à tous coups seul nos despouilles prendre?
Non, non, sois asseuré qu'auiourd'huy malgré toy,
Sa victime ordonnee Achille aura de moy.
Que si tu le retiens & refuses d'audace,
Ie luy en enuoyray de plus digne en sa place:
Aussi bien trop long temps est oysiue ma main,
Priam veut son pareil, il aura tout soudain.
AG. *Vrayment tu es comblé de grande vaillantise,*
D'auoir occis Priam, vne vieillesse griſe,
Que ce tien pere auoit en sa tente embrassé,
Luy demandant le corps de son fils trespassé.
Qui ne l'imites-tu? PY. *I'imite sa prouësse.*
AG. *De massacrer vn Roy en extreme vieillesse?*
„ PY. *La mort plus que la vie agree aux affligez.*
AG. *Les vieillards par pitié sont de Pyrrhe esgorgez.*
PY. *I'occis mes ennemis.* AG. *D'vne clemence egale,*
Tu veux sacrifier vne fille royale.
PY. *La tienne as immolé, qui ores le defens.*
AG. *Le pays ie prefere à mes propres enfans.*
„ PY. *Il n'est point defendu par les loix de la guerre,*
„ *De tuer les hayneux, de sa natale terre.*
„ AG. *L'honneur & le deuoir defendent maintefois.*
„ *De faire ce qui n'est defendu par les loix.*
„ PY. *Ce qui plaist au vainqueur est loisible de faire.*

„ AG.

Ag. D'autant qu'il peut beaucoup, d'autant luy doit
moins plaire.
Py. Tu as accoustumé tels propos alleger
Aux Rois tes compagnons, que tu veux subiuguer:
Mais Pyrrhe ne veut plus souffrir ta tyrannie.
Ag. Pour vn tel Syrien c'est trop de felonnie.
Py. Scyre n'a point produit de tels monstres qu'Argos.
Ag. C'est vn meschant rocher enuironné de flots.
Py. Aux flots & à la Mer mon ayeule commande.
O que d'Airé la race & de Thyeste est grande!
A. Mais tu n'es qu'vn bastard, encor quand tu fus faict
Ton engendreur Achille n'estoit homme parfaict.
Py. Ie suis d'Achille fils, dont la race est cogneuë
De la terre, du ciel, & de la mer chenuë,
Eac est sous la terre, en son ciel Iupiter,
Et l'ondeuse Thetis fait les flots agiter.
Ag. D'Achille à qui Paris a terminé la vie?
Py. Mais d'Achille qui l'a au grand Hector rauie.
Ag. Paris, le plus couard des Troyens & des Grecs?
Py. Achille, qu'vn des Dieux n'eust attaqué de pres.
Ag. Ie pourrois refrener l'audace impetueuse
De ce ieune arrogant, & sa langue outrageuse.
Mais aux fautes des miens i'ay le cœur trop humain:
Car mesmes aux captifs sçait pardonner ma main.
Il faut auoir Calchas & son aduis entendre:
Si le destin le veut ie la souffriray prendre.
Toy qui as autrefois deslié nos vaisseaux
Qui croupissoyent coulez aux Beotiques eaux,
Qui prudent as tollu la demeure des guerres,
Qui truchement du Ciel predis sur les tonnerres,
Les foudres, les esclairs, qui les destins cognois
Au paistre des oyseaux, au vol, & à la voix:
Qui sçais ce que menace vne estoille crineuse,
Vne estoille qui traine vne torche flammeuse.

Dy nous, dy un Calchas, aux immortels pareil,
Ce que nous devons faire, & nous donne conseil.
Cal. *Le sang d'Astyanax ne suffit pas encore.*
Il faut que le tombeau d'Achille l'on decore
Du sang de Polyxene, & qu'aux Ombres de luy
Pyrrhe espouse la mesme, & l'immole aujourd'huy,
Autrement à iamais nostre flotte retenue,
Sans pouvoir desmarer pressera ceste rive:
Et faudra que les Grecs renoncent de pouvoir,
Confinez à ces bords, leurs familles revoir.

Pyrrhe. Hecube. Polyxene. Pyrrhe.

Allez, soldats, allez, que soudain on l'ameine,
C'est tarder trop long temps, amenez Polyxene,
Ia de son tiede sang deust fumer le tombeau,
Ia dans sa gorge deust plonger le sainct cousteau:
Nous sommes par trop lents au merité salaire,
Que requierent de nous les vertus de mon pere.
Attirez, arrachez. He. *Meschans que faites vous?*
A l'ayde, Citoyens, venez, secourez nous.
Py. *Hecube pour neant vous faictes resistance,*
Elle est deuë à mon pere, elle est sa recompense.
Ie l'auray, lasche[z]-la, c'est l'arrest du conseil,
Qu'on arrouse ses os de son beau sang vermeil.
He. *O Iupiter! vois-tu sans courroux ceste outrage?*
Où est ton foudre craint! Py. *Rien ne sert ce langage,*
Ie ne veux perdre temps, le sacrifice est prest.
He. *Quel conseil est-ce là? quel execrable arrest?*
Py. *Que sur l'ombreux tombeau du valeureux Achille,*
A ses Manes sacrez i'immole vostre fille.
He. *Immoler! & pourquoy? qu'à Polyxene faict?*
Que seruira son sang? quel en sera l'effect?
Py. *C'est le vouloir des Dieux qui nostre flotte agite*

En

Empeſchent de voguer, ſans guerdonner Achille:
He. *A ſon nom des autels faictes edifier.*
Py. *Il n'a beſoin d'autels que pour ſacrifier.*
He. *Que l'on luy ſacrifie vne pleine hecatombe.*
Py. *Il veut que voſtre fille on immole à ſa tombe.*
He. *Helas! pourquoy ma fille aſſez l'Erebe noir*
De mes enfans n'enferme en ſon triſte manoir?
Le ſang de mes enfans n'a teint aſſez la terre?
Mes enfans n'ont aſſez empourpré ceſte guerre?
Ne doit de tant de morts Achille eſtre contant,
Sans m'oſter ceſte cy, qui ſeule m'eſt reſtant?
Quoy! le pauure Priam, que vous vinſtes occire
Entre mes bras tremblans, ne luy doit-il ſuffire?
Prenez pluſtoſt Helene: Helene plus qu'aucun,
Impudique a tramé noſtre malheur commun:
Par elle eſt mort Achille & Troye ſubuertie,
Elle a mieux merité de luy ſeruir d'hoſtie,
Auſſi qu'elle eſt plus digne, extraitte de Iupin:
D'honorer voſtre Achille, extrait de ſang diuin:
Et qu'en rare beauté Polyxene elle paſſe,
Comme elle faict encore en eſprit & en grace.
Py. *L'embre du preux Achil veut Polyxene auoir.*
He. *Que mes maux à pitié vous puiſſent eſmouuoir,*
O Pyrrhe, & que les ans de moy que l'aage oppreſſe,
Et de ma fille auſſi l'innocente ieuneſſe,
Poinçonnent voſtre cœur: Pyrrhe, laiſſez la moy,
C'eſt mon ſeul reconfort en ce lugubre eſmoy:
Elle me ſert d'appuy, de baſton de vieilleſſe,
Et de ſa pieté i'adoucis ma triſteſſe.
Las! ne me l'oſtez point, ne la faictes mourir,
Vous pourriez, la tuant, maint diffame encourir,
„ *Il ne faut qu'vn vainqueur inſolemment ſe porte,*
„ *La fortune n'eſt pas touſiours de meſme ſorte,*
„ *Si ores elle vous rit, ne vous faut confier*

„ *Q'uel*

„ Qu'elle vous vueille ainsi touſiours gratifier.
I'ay n'agueres veſtu de richeſſes remplie,
Et de felicitez Royne tres accomplie.
Las! pauure, & maintenant vn ſeul iour m'a oſté,
M'abyſmant en malheur, toute proſperité.
Mon exemple vous meune, ô genereux Polide,
Et ne ſoit voſtre main d'vne vierge homicide,
Quel blaſme vous ſera-ce? & combien de rancueur
Encourra d'vn chacun ce peuple beliqueur?
Quand en obſcurciſſant le clair de vos louanges,
On ira raconter aux nations eſtranges
Qu'apres voſtre victoire aurez de ſang raſis
Les vierges, les enfans ſur vos tombeaux occis?
Las! Pyrrhe, de bonne heure euitez ce diffame,
Et d'vne telle hor. eur ne ſoüillez point voſtre ame.
Preneż pitié de moy, de moy prenez pitié,
Relaſſez moy ma fille, amis ma chere moitié.
Py. Il n'eſt cœur de rocher qui vos plaintes entende,
Et de compaſſion les entendant ne fende.
Mais l'humble pieté vers mon pere, qui plaint,
Et le ſalut commun de la grace m'eſtreint
De repouſſer vos pleurs, & l'oreille fermee,
Entendre au vueil d'Achile & au bien de l'armee:
Armez vous de conſtance encontre le malheur.
Vous ſentez voſtre eſclandre, & les Grecques le leur.
Quel nombre penſés vous de Pelaſgides meres
Ont perdu leurs enfans en ces guerres ameres,
Et leurs tendres eſpoux, que le roux Simoys
Enferme de ſes eaux, bien loin de leurs pays?
Ne penſés eſtre ſeules en vos dures infortunes,
Le dueil nous eſt commun, & les pertes communes.
He. Ma fille, vous voyés mes prieres voler
Autour de ſon oreille & ſe perdre par l'air:
Ma fille que feray-ie? & que faut-il plus faire?

Parlez.

Parlés vous moſme à luy, c'eſt voſtre propre affaire,
Iettés vous à ſes pieds, & requerés mercy.
Peut eſtre vous rendrés ſon courage adoucy,
Il n'eſt pas engendré d'vne Ourſe Caucaſine,
Et pour vn cœur ne porte vn marbre en la poitrine:
Adreſſez luy vos pleurs, & ſi bien l'eſmeuués
De voſtre douce voix, helas! que vous viués.
PO. *Pyrrhe, ne deſtournés voſtre face en arriere,*
Ne vous reculés point pour n'ouïr ma priere,
Ie ne demande rien, ie ne vous requiers pas
Que me vueilliés, chetiue, exempter du treſpas.
Raſſeurés voſtre cœur, vous n'aurés peine aucune
A retetter ſelon, ma requeſte importune.
Non, non, ie vous ſuyuray, n'en ayés point de peur,
Ie vous ſuiuray par tout d'vn magnanime cœur.
Ne me vaut-il pas mieux que ie meure à ceſte heure,
Qu'apres mille langueurs en ſeruice ie meure?
De mon bonheur forcee, eſclaue entre les mains
D'vn, qui m'ira ſoumettre à ſes plaiſirs vilains?
Et quel bon heur pourrois ie auoir plus en ce monde,
De telle grandeur cheute en miſere profonde,
Qui ſuis fille d'vn Roy, nourrie auec eſpoir
De me voir Royne vn iour dedans vn throſne ſeoir?
Qui fus la ſœur d'Hector aux armes indomptable,
Et maintenant ſeruir captiue miſerable?
Pluſtoſt puiſſe-ie voir l'onde de Phlegethon,
Pluſtoſt puiſſe-ie choir aux caues de Pluton,
Laiſſant du beau Soleil la clairté radieuſe,
Que voir ma chaſteté ſouffrir choſe honteuſe.
Donc, quād il vous plaira, Pyrrhe allons à la mort,
Auſſi bien n'ay ie plus aucun autre confort,
Ie ne puis eſperer de Fortune meilleure,
Tant nous ſommes perdus, ſi ce n'eſt que ie meure.
Or vous, ma douce mere, helas! ne pleurez point,

Pluſtoſt,

Pluſtoſt, eſgayez-vous de me voir en ce point:
Vous deuſiez maintenant, c'eſt voſtre vray office,
Me preſenter vous meſmes a ce doux ſacrifice,
Afin que ie ne ſouffre aſſeruie à leur loy,
Choſe qui ſoit maigne & de vous & de moy.
„ *Toute fille d'honneur perdra pluſtoſt la vie,*
„ *Que ſa pudicité luy ſoit d'aucun ravie.*
„ Py. *Volontiers la vertu, le ſang illuſtre ſuit,*
„ *Et des peres l'honneur en leurs enfans reluit.*
„ *Vrayment Nature a fait à ceux vne grand' grace,*
„ *Qui ſe peuuent vanter d'eſtre de bonne race.*
He. *Vous me faites mourir, vos propos genereux*
Rengregent, ô mon œil, mes tourmens douloureux.
Hé, Pyrrhe, ayez pitié d'vne telle ieuneſſe!
N'arrachez de mon ſein ceſte ſage Princeſſe,
Ne la maſſacrez point, vous aurez vn remord,
Si vous l'allez tuer, pire que n'eſt la mort.
Que ſi pour contenter l'ombre palle d'Achille,
Vne hoſtie il vous faut, de royale famille,
Me voicy, menez moy, ie tendray le goſier,
I'ay encores du ſang pour le raſſaſier:
C'eſt moy, Pyrrhe, c'eſt moy que ſa tombe demande,
C'eſt de mon ſang vieillard dont elle eſt ſi friande:
C'eſt moy qu'elle pourſuit, qui Paris ay conceu,
Ce Paris dont il a le mortel coup receu.
Py. *Ce n'eſt pas vous, il veut ceſte fille pucelle.*
He. *S'il la veut, pour le moins que ie meure auec elle,*
Afin que plus de ſang puiſſe boire ſes os,
Et qu'vn double maſſacre appaiſe ce Heros.
Py. *Voſtre fille ſuffit, il ne faut d'auantage*
Sur ce caue ſepulchre exercer de carnage:
Et encor pleuſt à Dieu que l'on s'en peut paſſer.
He. *Il nous faut, il nous faut enſemble treſpaſſer.*
Py. *Attendés que la mort prochaine vous enſerre.*

He.

He. *Ie luy fuis tomte ainſi qu'aux ormeaux le lierre.*
P. *Laſchés-la, c'eſt en vain que nous ſert voſtre effort?*
H. *Pluſtoſt que ie la laſche il me faut mettre à mort.*
Py. *Ie ne m'en tray point ſinon que ie l'emmeine.*
Hec. *Ie ne laſcheray point ma fille Polyxene.*
Pol. *Madame laiſſez-moy, de peur que le courroux*
De ce ieune guerrier s'attiſe contre vous,
Et qu'il vous face outrage en m'arrachant de force,
Et qu'à vos bras foiblets il donne quelque entorce,
Qu'il nous traine par terre, & face deſpiteux,
De nos calamitez vn ſpectacle honteux,
Il faut qu'en endurant voſtre douleur s'appaiſe.
Tendez moy voſtre main, afin que ie la baiſe
Pour la derniere fois, car ie ne verray plus
Eſclairer deſſus moy la torche de Phebus:
Ie deualle aux Enfers en l'Auril de mon aage,
Saoulant des ennemis la carnagere rage.
Adieu Madame. H. *O Dieux! ne ſçaurois-ie mourir?*
Le ſang ne me ſçauroit comme les pleurs tarir?
Doy ie voir tant de morts! & voir le funerailles
De tel nombre d'enfans ſortis de mes entrailles?
O ma fille! ains mon ame, ainſi donc ie vous pers,
Et ſans moy, voſtre mere, ouurirez les Enfers?
O pauure! ô miſerable! Po. *Il faut que ie vous laiſſe,*
Qui vous penſois ſeruir de baſton de vieilleſſe,
Hec. *Vous ſerez loin de moy deſſus le triſte bord.*
Po. *Cela me geſne plus que ma cruelle mort.*
Hec. *Il me faudra paſſer mon aage en ſeruitude,*
Poly. *Helas! i'en ay au cœur grande ſolicitude.*
He. *Chetiue apres auoir cinquante enfans perdus.*
Po. *Ils ſont tous par Helene aux Enfers deſcendus,*
Fors le prudent Helen & Caſſandre, & encore
Le dernier de vos fils le ieune Polidore,
Qui vous puiſſe ſeruir, & vous clorre les yeux.

Quand

Quand la mort bornera vos tourmens ennuyeux,
Hec. *I'ay peur qu'il ne soit plus.* Po. *N'ayez pas ceste crainte.*
Hec. *I'ay ceste vision encore au cœur emprainte.*
Po. *Que diray-ie à Priam, & au fameux Hector?*
Hec. *Que ie suis en ce monde où ie lamente encor.*
P. *Allons, Pyrrhe, il est tẽps, ie vous fay trop attendre,*
Allons de vostre pere ensanglanter la cendre,
Il me desplaist de viure, allons le contenter:
Allons l'impiteux glaiue en ma gorge planter.
Hec. *O desastre! ô miseve! ô malheur incroyable!*
O Ciel, Ciel inhumain! ô Ciel impitoyable!
O Dieux sourds á nos cris, vainement re clamez,
Apres nostre carnage aboyans affamez!
Pourquoy si longuement d'ans & de mal chargee
Me faites vous trainer ceste vieillesse âgee,
Sans rompre le filet de mes vieux iours retors,
Plustost qu'à mes enfans en leur ieunesse morts?
Qu'auecques mon mary n'ay-ie franchi le fleuue
Du bourbeux Acheron, sans luy suruiure vefue?
Suruiure à mes enfans en dix ans massacrez.
Au siege d'Ilion, par les cousteaux des Grecs?
O mort, que tardes-tu! qu'est-ce plus que tu tardes,
Que maintenant au moins, mes poulmõs tu ne dardes,
Affranchissant mon ame, & la desracinant
De ce corps miserable où ie me vay gesnant?

Chœur.

L'*Vne fut de celuy meschantement hardie*
Hardie à nostre mal,
Qui vogua le premier sur la Mer assourdie,
Et son flot inegal:
Qui d'vn fraisle vaisseau raclant des ondes bleuës
Les larges champs moiteux,

Ne craignit d'Aquilon les haleines esmeuës,
Ny de l'Autan pesteux,
Qui mesprisant la mort a ses desseins compagne,
Et prodigue de soy:
Aux moissons prefera d'vne herbeuse campagne
Vn element sans soy.
Et d'vn cours incertain, sur des Naus passageres,
Sa terre abandonnant,
Alla pour le profit aux terres estrangeres,
Leurs riues moissonnant.
Quelle crainte de mort descendit dans ses mouëlles
Qui le peut effroyer?
Qui sans peur veit enfler la cauité des voiles,
Et les flots abbayer!
Qui vit les rocs battus de escumeuses tempestes
Les astres menaçans:
Et d'Epire les monts aux sourcilleuses testes
De foudre rougissans?
Qui veit le Capharé, & les rages de Scille,
Qui veit Charybde aupres,
En son ventre engloutir les ondes de Scile,
Pour les vomir apres?
„ *Sans cause Iupiter la terre a separce*
„ *D'vne vagueuse Mer,*
„ *Si les hardis mortels de l'vn à l'autre ovee*
„ *Font leurs vaisseaux ramer.*
Qu'heureux furent iadis nos regretables peres,
En leur temps bien-heureux,
Qui de voir, Nautonniers, les riues estrangeres
Ne furent desireux:
Ains d'auarice francs, d'ennie & de cautelles,
Les pestes de ce temps,
Paisibles labouroyent leurs terres paternelles,
Dont ils viuoyent contens.

On ne cognoissoit lors les humides Pleiades,
Orion, ny les feux,
Les sept feux redoutez des pleureuses Hyades,
Le Charon, ne ses bœufs.
Zephyre, & Aquilon estoient sans nous encore,
Venus & les Iumeaux,
Astres que le Nocher palie de crainte adore,
Flambans sur ses vaisseaux.
Tiphys tenta premier la poissonneuse plaine
Auec le fils d'Eson,
Pour aller despouiller vne riue lointaine
De sa riche toison.
Puis nostre beau Paris de voiles & de rames
Fendit l'onde à son tour:
Mais au lieu de toison il apporta les flammes
D'vn adultere amour.
La Grece repassa la Mer acheminee,
Apportant le brandon
Qui vient d'enflamber Troye, & l'ardeur obstinee
Du feu de Cupidon.

ACTE IIII.

Messager. Andromache. Taltybie. Hecube.

MESSAGER.

O spectacle cruel! ô destin miserable!
O detestable fait, horrible, espouuentable!
O bourrelle Achaie! ô peuples plus felons,
Plus barbares & durs que Scythes & Gelons!
Que les peuples cachez aux cauernes secrettes
Du touche ciel Atlas, que les fiers Massegetes,
Nourriçons de Boree, & que les Ours ne sont,
Ou les Tygres foulans le Caucaside mont!

An. *Quelle fureur t'espoind? quelle chose inhumaine,*
Te transporte, ô Troyen, & te met hors d'haleine?
Me. *Qu'as tu veu de semblable? & qu'as-tu veu de tel,*
Chetif, durant le temps de ce signe mortel? (ſerable.
Hec. *Cette horreur m'appartient.* An. *Mais à moy mi-*
Hec. *Mais à moy, car tout mal m'eſt, helas! lamẽtable:*
Chacun ſouffre le ſien, mais le mal d'vn chacun,
Outre mes propres maux, m'eſt vn tourment commun.
Par ainſi, Meſſager, quel que ſoit cet eſclandre
Que tu vas deplorant, il vient ſur moy deſcendre:
Et ne peux lamenter aucun malheur Troyen
Suruenu de nouueau, qu'il ne ſoit du tout mien.
Meſſ. *Aſtyanax eſt mort.* And. *O puiſſance eternelle.*
Hec. *Ne vengeras-tu, pere, vne cruauté telle?*
And. *Où eſt ore ton foudre, & ce feu ſi grondant,*
Que ſur ces enragez tu ne le vas dardant!
Ne vois-tu de là haut ces griefues forfaitures?
Ou ſi tu n'as ſouci de venger nos iniures?
Accable, pour le moins, mon chef, Olympien,
Si contre les Gregeois ton foudre ne peut rien:
Accable, accable moy, vien me broyer la teſte,
Pour rompre la fureur qui dedans moy tempeſte,
Pour me faire reuoir ſur les riuages cois
Mon fils & mon eſpoux, meurtris par les Gregeois.
Meſſ. *On l'a precipité du feſte des murailles.*
And. *O quel eſlancement ie ſens en mes entrailles!*
Il faut que ie le voye, & qu'auant que la Mer
Nous deſtoge d'icy, ie le face inhumer.
Hec. *Ne bougez, entendons ce diſcours mortuaire.*
Toy, Meſſager, pourſuy, ne crains de nous deſplaire.
De feu, de ſang, de cris, de larmes ie me pais,
Cette ſeule viande ha mon cœur deſformais:
Rien ne s'offre à mes yeux, rien ne bat mes oreilles
Que meurtres, que tombeaux, que pitiez nompareilles.

Et

Et retraitte à par moy, ie n'ay l'entendement
Occupé iour & nuict que de ce pensement,
Ie me saoule en mon mal, ie m'y baigne & m'y plonge,
Ce plaisant desplaisir de mon bon gré me ronge:
Conte donc ie te pry. And. *Que la terre ne fend,*
Et ne me va piteuse en son ventre estouffant?
Mess. *Il nous reste vne Tour de la defuncte Troye,*
Que le feu n'a rongé, que la cendre ne noye
Comme les autres Tours, & que les soldats Grecs
Au publique brasier ont conseruee expres
Pour eternelle marque, & celebre trophee
De leurs braues labeurs sur Troye triomphee.
Là n'agueres Priam sur les creneaux estoit
Dedans son throsne assis pendant qu'on combatoit,
Et de voix & de mains, abas sous les murailles,
Graue en longs cheueux gris arrengeoit les batailles,
Mignardant tendrement, & tenant en ses bras
Le petit fils d'Hector, luy monstrant les combats,
Et comme à coups de piques endossé de ses armes
Son pere alloit fendant la presse des gendarmes,
Les rompoit, foudroyoit, terraçoit à monceaux,
Et de sang, & de feu, remplissoit leurs vaisseaux.
Ceste fameuse Tour, ornement de la ville,
Mais, las! qui ressemble ore vn rocher inutile,
De peuple estoit pressee, autour de toutes parts
Eussiez veu fourmiller les chefs, & les soldars:
Chacun sort des vaisseaux, & par troupes s'assemble,
L'onde bleuë en fremist, tout le riuage en tremble.
Loin s'esleue vn coustau, qui peu à peu descend
Iusqu'au pied de la Tour, & en plaine s'estend:
Là l'Argolique armee à son ayse se campe,
L'vn de pieds & de mains à toute force rampe
Au feste des rochers, & balancé des pieds
Descouure de la Mer les grands flots repliez:

L'autre grimpe en vn Pin, en vn Fouteau se cache,
Ou au bras d'vn Laurier auec la main s'attache,
Si que l'on le voit branler sous le moleste pois
De ce peuple pendant, la perruque des bois.
Cestuy-cy veut grauir au haut d'vn precipice,
Cestuy la sur le toict d'vn fameux edifice,
Ou sur vn pan de mur à demy consommé,
Reliques d'Ilion par les Grecs enflammé:
Mesmes aucun (forfait) se vont planter ans crainte
Sur la tombe d'Hector, inuiolable & saincte.
Quand nous voyons marcher Vlysse inhumain
Auec Astyanax qu'il menoit par la main:
Puis montez, en tournant, par vne vis fatale
En l'estage dernier de ceste tour royale,
L'enfant Hectoreau d'vn visage rassis
Regarde constamment les peuples espaissis,
Ou doyans par la plaine ainsi qu'vne tourmente
De longs espics flottans, quand Zephir les esuente.
De tous costez il tourne & retourne ses yeux
Lançant de toutes parts vn regard furieux
Ainsi qu'vn Lyonceau encor foiblet & tendre,
De qui la ieune dent ne peut encore offendre:
S'efforce toutesfois de mordre en son courroux.
Desia sa hure il branle & fremist à tous coups,
Il s'enfle, il se boursoufle, en ses yeux il amasse
Et son cœur felon la rage & la menace.
Ainsi ce ieune enfant colere de se voir
Entre ses ennemis, subiect à leur pouuoir,
Monstroit dessus le front le despit de son ame:
De ses deux yeux sortoit vne brillante flamme
D'outrageuse rancœur, & la ferocité
De son pere luisoit en son front irrité.
Ce braue naturel, superbe & magnanime
Esmouuoit vn chacun, tous l'auoyent en estime:

Les

Les peuples & les chefs à plorer ſont contraints,
Et chacun eſſuyoit les larmes de ſes mains,
Meſme le dur Vlyſſe, attendry de courage,
De pitoyable pleurs s'eſt baigné le viſage.
Mais tandis que le Preſtre, à par ſoy murmurant
Maints, & maints mots ſacrez, va les Dieux adiurãt
Les buſtuaires Dieux, qu'il inuoque Neptune
Eole & les Tritons de la Mer importune,
En les propiciant pour leur ondeux retour,
L'enfant, ſans luy toucher, s'eſlance de la tour
Sur le dos des rochers. An. *Quel Gete, quel Tartare,*
Et quel Colque a commis vn acte ſi barbare?
Quel peuple ſans pitié, ſans police, ſans loix,
Viuant dans les deſerts, priué d'humaine voix
Et d'humaine raiſon, ſur les monts d'Hircanie,
A commis, a conceu ſi grande felonnie?
Hec. *De Buſire n'eſtoyent les ſacrifices tels,*
Car le ſang des enfans ne teindoit ſes autels.
L'horrible Diomede & aux Dieux execrable,
De membres enfantins n'empliſſoit ſon eſtable,
Et ne les entaſſoit dedans ſes ratelliers,
Pour en faire engraiſſer ſes cheuaux carnaſſiers.
And. *O miſerable enfant! & qui la laura cure*
D'enſeuelir ton corps digne de ſepulture?
Meſſ. *Son corps eſt tout froiſſé, tout moulu, eſcaché,*
Rompu, briſé, gachy, deſmembré, delaché,
Sa teſte par morceaux la ceruelle ſortie,
Et bref, vous ne verrez vne ſeule partie
Qui n'ait les os broyez plus menu que le grain
Qu'on farine au moulin pour le tourner en pain:
Si qu'il ne ſemble plus qu'vne difforme maſſe
Confuſe de tout poinct, ſans traict d'humaine face,
Ny d'humaine figure, & puis le ſang qui l'oint,
Faict qu'en leuant vn membre on ne le cognoiſt point.

And. *Son fort eſt plus cruel que celuy de ſon pere.*
O Dieux, que voſtre main eſt contre nous ſeuere!
Meurtrir ce pauure enfant! le faire torturer
Au parauant qu'il ſceuſt que c'eſtoit d'endurer?
Me l'auiez-vous donné, me l'auiez-vous fait naiſtre?
Pour de ſa dure mort les yeux Gregeois repaiſtre?
Helas! & ne m'eſtoit-ce aſſez d'affliction
Que mes freres germains, que mon pere Etion,
Que mon eſpoux aymé, que ma natale ville,
Thebes aux hautes Tours fuſſent deſtruicts d'Achille,
Si ie n'auois expres vn enfant par malheur,
Pour de ſa mort cruelle enſeler ma douleur!
Enfant, où que tu ſois, ſouuien toy de ta mere,
Ne me laiſſe ſeruir en maiſon eſtrangere.
Supplie, ſi tu peux, à la noire Atropos
Que bien toſt auec toy ie deuale en repos,
Et jaçant mes ennuis dedans l'onde oublieuſe,
Les ennuis que me faict ceſte vie odieuſe,
Si faut-il, mon enfant, que i'aye le ſoucy
De te faire vn ſepulchre en quelque part icy;
Ie ne permettray pas que tu ſois la paſture
Des beſtes, des oyſeaux de gloutonne nature.
Ie voy prier les Grecs. Meſſ. *Les Grecs l'ont eſtendu*
Dans le bouclier d'Hector, pour vous eſtre rendu.
And. *O bouclier l'ornement d'vne dextre guerriere,*
Vous ſeruez maintenant à mon enfant de biere!
On vous a veu iadis, ô renommé bouclier
Plus redouté des Grecs que d'vn foudre l'eſclair:
Et lors ie penſois bien (ô trompeuſe penſee!)
Voir vn iour, quand d'Hector la vieilleſſe auancee
Par les trauaux guerriers, luy courberoit le dos,
Que ſon fils heritier de ſon antique los
Se pareroit de vous, vous porteroit en guerre:
Las! & tout au rebours, vous le portez en terre.

Chœur.

Chœur.

„ NOs gemiſſemens ſont plus doux
„ Quand chacun gemiſt comme nous
„ Noſtre douleur eſt moins cuyſante
„ Et mord nos cœurs plus lentement,
„ Quand noſtre publique tourment
„ Toute vne commune lamente.
„ Ah! touſiours touſiours vn grand mal
„ Se plaiſt de trouuer ſon egal,
„ Vn compagnon touſiours deſire:
„ Et rien ne nous ſoulage tant
„ Que de voir vn autre portant
„ Le meſme dueil qui nous martyre.
„ Alors aucun ne ſ'apperçoit
„ Miſerable, encor qu'il le ſoit.
„ Oſtez les perſonnes heureuſes,
„ Oſtez les riches, vous verrez
„ Les pauures qui ſont atterrez
„ Leuer les teſtes orgueilleuſes.
„ Nul ne ſe penſe mal-heureux,
„ Qu'acompare d'vn bien-heureux,
„ Lors qu'vn homme qui ſe lamente
„ Sent peu de conſolation,
„ Que quelqu'vn en ſa paſſion
„ L'aborde la face riante.
„ Celuy plus aigrement ſe plaint
„ Qui eſt ſeul d'infortune atteint:
„ Et plus impatient ſouſpire
„ Qui de la tourmente agité
„ Nud contre vn rocher eſt ietté,
„ Voyant auec vn ſeul naufre.
„ Mais en vn ſemblable mal-heur
„ Semblable n'eſt pas ſa douleur,
„ Voyant encombrer le riuage

„ De mille vaiſſeaux renuerſez,
„ Qui par les vagues diſperſez,
„ Ont ſon auec luy naufrage.
Phriſe trauerſant ſur le dos
De ſon belier, les triſtes flots,
Auec ſa ſœur la pauure Helle,
Eſpoint de grand' triſteſſe fut
Quand ſous les ondes elle cheut,
Parce qu'il n'y cheut autre qu'elle.
Mais quand Pyrrhe & ſon vieil mary
Reſtans ſeuls du monde pery,
Virent noyer la race humaine,
Leurs maris ne pleurent pas,
Pource que de pareils treſpas
La vagueuſe terre eſtoit plaine.
Noſtre dueil deuroit eſtre tel,
Puis qu'il nous eſt vniuerſel:
Mais la flotte victorieuſe
Rend par ſes allegres chanſons,
Plus que nos propres marriſſons
Noſtre fortune mal-heureuſe.

Talthybie. Hecubie. Chœur. Taltibie.

O Grand Dieu Iupiter! les affaires mondains
Gouuernes tu conduits par tes puiſſantes mains,
Ou s'ils vont compaſſez d'vn ordre de nature,
Ou ſi l'inſtable ſort les pouſſe à l'auanture?
D'où vient que ceſte Royne, apres tant de mal-heurs,
En nouueau dueil retombe & en nouuelles pleurs?
Qui n'aguere aux Troyens commandoit orgueilleuſe,
Qui d'enfans Rois auoit vne ſuitte nombreuſe,
Femme du grand Priam dont le renom fameux:
Par l'Aſie a couru iuſqu'aux Indois gemmeux:

Elle

Elle n'a maintenant ny Royaume ny ville,
Ses enfans sont meurtris & le preux fils d'Achille
A tue son espoux, elle n'a pour tout bien
Que le seul desplaisir de ne se voir plus rien.
Encore est elle esclaue. ô chose pitoyable!
Ie la voy la couchee à terre sur le sable,
Hecube, leuez-vous, redressez vostre chef, (chef
Tournés vers moy les yeux. H. *Et quel nouueau mes-*
T'ameine ici vers moy: Calchas ce braue augure
Me veut il esgorger sur quelque sepulture?
Allons me voici preste. Talt. *Agamemnon le Roy*
Et l'exercite Grec qui marche sous sa loy,
Vous mande qu'enuoyez au port vostre famille,
Pour faire enseuelir le corps de vostre fille.
H. *Que ceste charge est dure! hé bons Dieux i'esperois*
Que tous mes maux ie deusse amortir ceste fois,
Que ma mort fust conclue, ô esperance vaine!
Au lieu d'elle i'entens la mort de Polyxene.
O deplorable mort! mais las! Herault dy moy,
A telle fait mourant chose indigne de soy?
Discours moy de sa fin. Talt. *Vous me ferez encore*
Attrister de sa mort si ie la rememore:
Ie ne lairray pourtant, puis qu'ainsi le voulez,
Afin que de douleurs vostre esprit vous soulez.
Le sepulchre d'Achille est basti sur la riue,
Où l'onde Rethéanne en escumant arriue:
Derriere est vn vallon qui hausse doucement,
Et qui fait en theatre vn grand contournement.
Là s'est rendu le peuple, & ceste pente ronde
Iusqu'au pied du tombeau s'est couuerte de monde.
Les vns alloyent disant que ceste mort estoit
L'ancre du long seiour qui leurs naus arrestoit
Qu'il falloit des haineurs perdre toute la race
Mais la plus grande part du Gregeois populace

Deteſtoit ce forfait, quand on void les flambeaux
Porter ainſi ardant comme au ſoir nuptiaux.
Quelques ieunes enfans choiſis entre les bandes,
Marchoyent le front orné de doreuſes guirlandes:
Pyrrhe ſuiuoit apres, de la main conduiſant
La vierge, coſte à coſte, au ſepulchre nuiſant.
Vne ſoudaine horreur deſcend dans les mouelles
Des peuples effroyez, des nopces ſi cruelles:
La face nous paſliſt, le cœur nous va battant,
Et la froide ſueur à nos fronts va montant.
Vn ſilence muet ſoudain couure la plaine,
Nous demeurons ſurpris d'vne frayeur ſoudaine.
Elle d'honneſte honte ayant les yeux baiſſez,
Trauerſe auec luy les eſcadrons preſſez.
Ceſte douce beauté, dont Cyprine la douë,
Luiſt plus que de couſtume en ſa vermeille ioüe:
Apparoiſt plus diuine, & nous ſemble ſon teint
Se luſtrer d'autant plus qu'il eſt prés d'eſtre eſteint.
Comme on voit ſur le ſoir plus douce la lumiere
Du Soleil quand il tombe en l'onde marniere,
Que les aſtres nuiteux vont le ciel entrouurant,
Et que le iour preſſé ſe va demi-couurant.
Chacun ſent de la voir attendrir ſon courage,
Les vns ſa beauté meut, les autres ſon bas âge,
Aucuns vont diſcourant l'inconſtance du ſort,
Mais tous priſent ſon cœur ſi magnanime & fort.
Elle deuance Pyrrhe, & d'vne franche allure
Monte au plus haut ſommet de ceſte ſepulture:
Alors le Pelean du tombeau s'approchant,
Et de ſa main l'autel reuerem̃ent touchant,
Les deux genoux plicz va dire en ceſte ſorte:
Reçoy, mon Geniteur, deſſus ta tendre morte
La ſaincte effuſion que nous t'auons voulu
Faire d'vn ſang virgeal, non ſouillé, ny ſolu:

Reçoy

Reçoy-le de nos mains, & que si chere offrande
Te soit propitiable, & satisfait te rende.
Appaise ton courroux preux Achille, & permets
Que desancrer du port nous puissions desormais,
Et libres & vainqueurs par ta forte prouesse,
Sans encombre revoir les villes de la Grece.
Il eut dit, & chacun sa priere approuua,
Vn murmure de voix à l'enteur se leua,
Comme aux grandes citez, où le peuple commande
Par cantons assemblé pour quelque chose grande:
Apres que le Tribun a cessé de parler,
Vn tumulte confus, vn bruit s'esleue en l'air
Des tourbes approuuant ou reprouuant la chose,
Que pour le bien public ce magistrat propose.
Pyrrhe ayant acheué se leue tout debout,
Met la main au poignard & le desgaine tout,
Fait signe aux ieunes gens qui estoyent aupres d'elle,
De luy serrer les mains. Mais adonc la pucelle
En ces mots s'escria: Gregeois, laissez mon corps,
Ie mourray franchement sans faire aucuns efforts,
Pourueu que ie sois libre, afin qu'entre les Manes
Seruie ie ne sois veuë aux viues Stygianes,
Qui suis fille de Roy: laschez moy, ie vous pry,
Lors se fist par le peuple vn effroyable cry,
Voulant qu'on la laissast, & Agamemnon mesme,
Les larmes sur les yeux, le commanda luy-mesme:
Elle fendit sa robe auec sa blanche main,
Et iusques au nombril se descouurit le sein:
Sa poitrine fut veuë auec ses mammelettes,
S'enflant esgalement comme rondes pommettes:
Puis le genoux en terre, à Pyrrhe dist ainsi,
Si tu veux trauerser ceste poictrine icy,
O Pyrrhe, ou si plustost ce gosier tu demandes,
L'vn & l'autre sont prests: fay de moy tes offrandes

A ces

A ces mots il s'approche, & son glaiue poignant
Dans le sang de la vierge à regret va baignant,
Il sort comme vn estang qui coule par la bonde:
Et elle, qui laissoit son ame vagabonde,
Tombant dessus la face, encore eut pensement,
La mort dedans le cœur, de choir honnestement.
Et de ne decouurir à la tourbe nombreuse
De son corps estendu chose qui fust honteuse.
Tout le monde gemist, personne ne s'est veu
Qui se garder de plaindre & larmoyer au peu,
Chacun retourne triste, abominant l'oracle
Du prophete Calchas, & son sanglant spectacle.
Le sang ne rutissela quand du corps il sortit,
Car le cruel tombeau tout soudain l'engloutit.
Hec. Allez, Danoys, ouurez les campaignes liquides,
Retournez seurement aux Citez Argolides,
Mettez la voile au vent abandonnez le port,
Ma fille est immolee, Astianax est mort.
La guerre est acheuee, où est-ce, helas! où est-ce
Que ie dois employer ce reste de vieillesse?
Qui doy-ie lamenter? sera ce mon espoux,
Ma fille, mon pays, Astyanax, ou vous,
Ou moy, eu tous ensemble? ô Parque ie t'appelle
Qui aux vierges est tant & aux enfans cruelle,
Vien à moy massacreuse: & pourquoy me crains-tu?
Que n'as-tu ja mon corps dans la tombe abatu?
Tu me redoute seule & seule entre les armes,
Les meurtres, les brādons, les horreurs des gendarmes,
Les cheutes des maisons: tu me vas espargnant,
Et foulant tant de corps le mien tu vas craignant.
Or vous Grecs frauduleux, qui d'armes desloyales,
Auez renuersé Troye aux ondes Stygiales:
Qu'apres dix froids hyuers n'auez prinse sinon
Par vn feint partement & par vn faux Sinon:

Qu

Qui par vos cruautez auez pollu la terre,
L'ondē humide & le ciel? d'ou Iupiter desserre
Ses foudres rougissans sur les desloyautez
Des traistres, comme vous confits en cruautez,
Puisse pour nous venger de vos lasches pariures,
Neptun vous trauailler d'horribles auantures
Par ses ondes vogant: que les vns d'entre vous,
Battus de flots de l'onde & du venteux courrous,
Des Aquilons troublez, trebuchent peste meste,
Enuironnés d'esclairs, de foudres & de greste:
Qu'ils puissent auec crainte & tourment abysmer
Deuorés des troupeaux de la monstreuse mer:
Que les rocs Capharés aux pointes fluctueuses,
Que Scylle & que Charybde, & les Sirtes sableuses
Retiennent vos vaisseaux, que les flots poissonneux
Vous poussent sur les bords des Cyclops cauerneux,
Que la femme l'espoux, le fils la mere tue,
Que l'vn se plonge au cœur vne lame pointue,
Et l'autre par les eaux vagabonde exilé,
Cherchant nouueau seiour sous vn ciel reculé:
Qu'il vienne quelque Roy, que les peuples d'Asie
Face marcher vn iour dans la Grece saisie,
Fourmillant plus espois pour reuanger nos torts,
Que ne sont les espics aux Gargariques bords,
Les fueilles aux forests, l'arene qui poudroye
Sur le bord Lybien où le Soleil blondoye.
Que vos Cités de feux il destruise & de sang,
Et nos calamités sentiés à vostre rang:
Bref, que si tost qu'aures esloigné ceste rade
Vous souffriez comme nous des maux vne Iliade.
Ch. *Hecube, retenez quelques funebres pleurs,*
Pour vostre fils meurtry, comble de vos mal-heurs.
Hec. *O Phlegeton, Erebe, Acheron tristes fleuues,*
O laruales maisons de toute ioye veufues!

O monſtres des Enfers ! ô Megere, Alecton,
Dires, Rages, Horreurs, miniſtres de Pluton,
Accoſte heure, à ceſte heure ouurez voſtre cauerne
Et m'engouffrez viuante au plus creux de l'Auerne.
O Soleil qui reluis par ce vuide eſcarté,
Retire de mes yeux ta viante clarté,
Ta clarté vagabonde, & d'vne eſpaiſſe nuë,
Vien aueugler de moy & d'vn chacun la veuë:
Peux-tu voir, peux-tu luyre, & peux-tu viſiter
Ce monde ſi rebelle aux loix de Iupiter?
Ce meſchant, ce cruel, ce deſloyal barbare,
Ce traiſtre Tracien, pour vne faim auare,
De l'or iniurieux a violé le droit
De l'hoſtelage ſainct, que reuerer on doit:
Il a meurtry mon fils qu'il auoit en ſa garde,
Pour rauir ſes threſors, tant ſa main eſt pillarde.
Helas ! mais dictes moy, où l'auez vous trouué?
Ch. *Au port ſur le grauois, de vagues abreuué.*
He. *O deſtin miſerable! vn ſeul moment ne paſſe*
Que ſus mon pauure chef mal deſſus mal n'entaſſe!
Qui ne donne à mon ame vn nouuel argument
De larmes, de ſouſpirs, & de gemiſſement!
Hé mon fils! hé mon fils! qui t'a faict ceſt outrage!
Qui t'a faict aborder à ce dolent riuage?
Quel Demon t'a conduit des Thraces animeux,
Sous mes yeux maternels par les flots eſcumeux?
Ch. *Quand le funeſte bruit paruint à nous captiues,*
Que Polyxene auoit teint nos Troyennes riues
Du pourpre de ſon ſang, & que ſon corps giſoit
Au pié du fier ſepulchre où Achil repoſoit:
Nous deſchirant la face & plombant la poictrine
Forcenant du malheur qui contre nous s'obſtine:
Et vomiſſant tel cry pour ſi triſte meſchef,
Que ſi deuant nos yeux Troye ardoit derechef,

Allaſ

Allasmes d'vne bande, ainsi que furieuses,
Sans craindre des Gregeois les armes colereuses,
A trauers les squadrons iusqu'au sepulchre creux,
Où Polyxene estoit, victime de ce preux.
Là toutes execrant la soif insatiable
Qu'il a de nostre sang en sa tombe execrable,
Enleuons la pucelle, & la portons hâtant
Sur la greue du port où le flot va roulant.
Nous la deuestons nuë, & de l'onde marine
Luy nettoyons sa playe & sa face yuoirine:
Mais comme la pauurette en grand soin nous lauons,
Sous le pli d'vn rocher pres nous apperceuons
Le corps de ceſt enfant qui sur la riue ondoye,
Et soudain soupçonnant qu'il fust de nostre Troye,
Nous approchons de luy, luy remarquons les traicts:
Et l'ayant recogneu redoublons nos regrets,
Pleurant sus Polidore & deteſtant les aſtres,
Qui respandent sur nous tant de piteux deſaſtres,
Nous l'auons apporté pour vos pleurs receuoir,
Et auecques sa sœur meſme ſepulchre auoir.
Hec. *Hé, hé, mon Polydore, en qui i'auois dolente*
Mis mon dernier eſpoir & ma derniere attente,
Las, que ie ſuis deceuë! hé meſchant execré
Comme tu l'as de coups durement maſſacré,
Comme à le dehacher tu as ſaoulé ta rage,
Aux meurtres acharné plus qu'vn Tygre ſauuage,
Nourriçon d'Hircanie, infame, ſans pitié,
De tes hoſtes bourreaux ſous ombre d'amitié.
Haine fera le Ciel qu'vn ſi grand maleſice,
Sente de Iupiter l'equitable iuſtice,
L'hoſtelier Iupiter qu'offendre il a oſé,
Tant le deſir de l'or a ſon cœur embraſé?
Que ſon bruyant courroux tombe deſſus ſa teſte,
Que l'eſclat de ſon foudre aujourd'huy le tempeſte,

Où

Où que ſus ma puiſſance à ſouhait le tenant
Ie m'aille ſur ſa vie outrageuſe acharnant,
Ie luy ſacque du corps les entrailles puantes,
Ie luy tire les yeux de mes mains violentes,
I'eſgorge ſes enfans, & de leur meurant cœur
Ie luy batte la face, appaiſant ma rancœur.
Ch. *Le tyran eſt icy: car ſachant la nouuelle*
De noſtre ſac Troyen, eſt venu l'inſidelle
Aux obſeques de Troye, à fin de butiner
Et d'offrir ſon ſecours pour nous exterminer.
Nous pourrons feintement l'attirer en nos tentes
Sous eſpoir de profit: nous vous ſerons aydantes.
Hec. *Allons filles, entrons, les grands Dieux irritez*
Se vangeront par nous de ces impietez.

Chœur.

L'Alme foy n'habite pas
Icy bas:
„ *La fraude victorieuſe,*
„ *L'ayant banuie, à ſon tour*
„„ *Faiſant ſeiour*
„ *Sur la terre vicieuſe.*
„ *Elle eſt remontee aux cieux*
„„ *Radieux,*
„„ *Auec la belle Aſtree,*
„ *Ce faux ſiecle deteſtant,*
„ *Qui l'a tant*
„ *Inhumainement outree.*
„ *Iamais la deſloyauté*
„ *N'a eſté*
„ *Si grande en nous, qu'elle eſt ore,*
Nous ſommes plus deſloyaux
Que les eaux,

„ *Qui*

„ Qui lechent la riue More.
„ Les Ours courans vagabonds
„ Par les monts,
„ Et par les forests obscures,
„ Ont plus de ferme amitié
„ La moitié
„ Que n'ont les hommes pariures.
„ Le pere va son enfant
„ Estouffant,
„ L'enfant estouffe le pere,
„ L'espouse esteint à tous coups
„ Son espoux,
„ Et luy son espouse chere.
„ Le frere asseuré n'est pas
„ Du trespas,
„ En l'amitié fraternelle:
„ L'heste va l'hoste souuent
„ Deceuant
„ En sa maison infidelle.
„ La foy se reclame en vain
„ Où le grain
„ Pousse nos ames tortuës:
„ Le peuple les Princes suit,
„ Mais refuit
„ Leurs couronnes abbatuës.
Quiconque Prince tu sois,
Dont les loix
A mille peuples commandent,
Entourné de toutes parts
De soldats
Qui valeureux te defendent:
Qui vois chacun se mouuoir
Pour te voir,
D'vne ioyeuse allegresse.

Et

Et de grand ayse rauy
A l'enuy
Te faire importune presse:
Pense qu'en tant de subiects
Arrangez
Par troupes dedans la ruë,
Et de ceux qui sont seiour
En ta cour,
Nul de bon cœur te saluë.
Ou bien s'ils ne sont mocqueurs
En leurs cœurs,
Et ne fardent leur visage,
Croy, qu'à la premiere peur
Du malheur
Ils changeront de courage.
La foy n'arreste iamais
„ *Aux Palais,*
„ *Que la Fortune abandonne:*
„ *Chacun retire sa foy*
„ *De ce Roy,*
„ *Que le malheur enuironne.*
Quand Troye estoit en grandeur
Pleine d'heur,
Les Rois luy faisoyent hommage,
Que de ses murs desolez
Reculez,
Luy font maintenant outrage.
Ce Polymestor meschant
Arrachant
De son cœur l'amitié saincte,
A sa desloyale main,
L'inhumain
Au sang de son hoste teinte.

ACTE

ACTE V.

Polymestor.. Hecube.
Le Chœur. Agamemnon.

POLYMESTOR.

O Priam que i'aymoi plus que tous Rois du mõde,
Las! que i'ay desploré ta misere profonde,
Que i'en porte de dueil! & que i'en porte aussi
De vous voir, pauure Hecube, en cet eſclandre icy:
Voſtre orgueilleuſe ville en ſes murs embraſee,
Et les pieds contremont des fondemens raſee:
Vos enfans & vos biens ſaccagez aniourd'huy,
Et voſtre propre vie en puiſſance d'autruy.
„ Las! rien n'eſt aſſeuré toutes choſes humaines
„ Suiettes à perir ſont touſiours incertaines:
„ Et nul ne ſçauroit voir tant de felicitez
„ Qu'il ne puiſſe tomber en plus d'aduerſitez.
„ Mais que ſert ce propos? nos deſtreſſes paſſees,
„ Et nos pertes ne ſont par larmes effacees,
„ Nos plaintes n'y font rien: les royaumes perdus
„ Ne ſont pour lamenter par Iupiter rendus.
Hec. I'ay honte de vous voir en ces malheurs reduite,
Que la fortune heureuſe auoit touſiours conduite:
I'en ay honte: & mes yeux ie n'oze hazarder
De les leuer ſur vous craignant vous regarder:
Ce n'eſt, Polymeſtor, de volonté mauuaiſe.
Po. Ne vous contraignez point, faites en à voſtre aiſe,
I'excuſe voſtre ennuy. Mais pour quelle raiſon
M'auez vous enuoyé chercher en ma maiſon?
Hec. C'eſt pour vn cas ſecret, qu'en ſecret ie deſire
Auecques vos enfans en ſes tentes vous dire.
Faites donc loin d'icy vos gardes retirer.

Pol.

Pol. *Ie me puis bien icy sans gardes asseurer,*
Retirez-vous soldats. H. *Dites moy ie vous prie,*
Mon enfant Polydore est il encore en vie?
Est-il en seureté? Po. *De cela n'ayez soin.*
Hec. *O le parfait amy, qui ne faut au besoin!*
A-il de moy sa mere, encore souuenance?
Po. *Il vous fust venu voir n'eust esté ma defence.*
He. *N'auez-vous pas gardé ce qu'il vous porta d'or?*
Po. *Ie le garde en ma chambre, & tout y est encor.*
He. *Faites-le, ie vous pry: le pauure ieune Prince*
N'a besoin qu'en son bien aucun mette la pince.
Po. *Mieux encor que le mien ie le garde & defens.*
He. *Sçauez vous que ie veux à vous & à vos enfans?*
Po. *Quelles choses sçait-on sans les auoir ouyes?*
He. *Nos richesses, ie laisse en la terre enfouyes.*
Po. *C'est volontiers afin de les pouuoir sauuer.*
He. *Voire pour mon enfant, il les peut conseruer.*
Po. *Qu'est besoin que mes fils en ayent cognoissance?*
He. *Pour apres vostre mort en auoir souuenance.*
P. *C'est prudẽment parlé.* H. *Sçauez-vous bien, helas!*
Où n'agueres estoit le temple de Pallas,
Là le threſor repose. Po. *Il faut l'endroit cognoistre.*
H. *Vous verrés au dessus vn noir marbre apparoistre.*
Po. *Voulez vous autre cas?* H. *Vous garderez auſsi*
L'or qu'auec moy ie porte. P. *Où l'auez-vous?* H. *Icy.*
P. *Dessus vos vestemens?* H. *Nõ, mais dedãs nos tentes.*
P. *Qui maintenant y est?* H. *Des femmes gemiſſantes.*
Entrez, tout y est seur, depeschez: car les Grecs
Desirent faire voile, & feront bien toſt preſts.
Ch. *Va bourreau, va barbare affamé des richesses,*
Va querir le loyer de tes fraudes traistresses,
Tu seras, tu seras maintenant chaſtié
D'auoir cet innocent esgorgé sans pitié,
Qui estoit en ta garde, & n'auoit esperance

Qu'en

Qu'en toy, lasche meurtrier, qu'en ta seule lance.
Mais ainsi qu'vn qui chet en quelque gouffre noir,
Où plusieurs il auoit au parauant fait choir:
Au gouffre tu cherras de fraude & de malice,
Ou Polydore est cheut par ta caute auarice.
„ *Car iamais en ce monde vn fait pernicieux*
„ *D'vn meschant ne demeure impuny par les Dieux:*
„ *Et s'ils se monstrent lents à venger son offense,*
„ *Comme ils font quelquefois, ce n'est par connuence.*
„ *Car tost ou tard son chef sent leur bras punisseur.*
„ *Ou s'il ne le sent point, sera son successeur.*
Contraire à ton dessein tu vas prendre vne voye,
Où tu verras la mort, au lieu de l'or de Troye:
Car volontiers Pluton de richesse le Roy,
Pour t'assouuir de biens te conduira chez soy:
Là toy & tes enfans Acherontides ames,
Gemirez d'estre occis par des armes de femmes.
Ie, ie les entens. Po. *Au secours, ô bons Dieux!*
Aux armes ie suis mort, on me creue les yeux.
Ch. *C'est le cry du meurtrier, Hecube s'euertuë.*
Po. *Au secours, venez tost, mes deux enfans on tuë.*
Ch *La vengeance est entiere. Or ie le voy qu'il sort.*
Po. *O l'execrable sexe! elles ont mis à mort*
Mes enfans innocens, les cruelles furies,
Les pestes, Aleclon, brusiantes de turies,
Iupiter foudroyeur, qui dardes de ta main
Sur Rodope le mont tant de foudres en vain:
Ne les puniras tu? pourquoy maintenant cesse,
Oysiue & sans effect ton ire vengeresse?
Et toy Mars fremissant qui sur Herme neigeux
Attises au combats les Traces courageux,
Ne me veux-tu venger, qui suis né de ta race?
Qui dessous toy commande à ta guerriere Thrace?
I'ay perdu du Soleil la ioyeuse clairté,

Le rayon lumineux de Phœbus m'eſt oſté,
Le ſang court de mes yeux au lieu des pleurs premieres,
Et la nuict eternelle eſt iointe à mes paupieres:
Mes pas vont incertains, & de peur de broncher
I'auance l'vn des pieds auant que deſmarcher:
Des tours de mes enfans la trame eſt accourcie,
Ils errent maintenant ſous la terre obſcurcie,
Les pauures, & leur pere à leur mort ſuruiuant,
Ne les ſçauroit venger du moindre homme viuant.
Ch. *O pauure infortuné, que tu ſouffres d'angoiſes!*
He. *Ce ſont là de nos faits, ce ſont de nos proueſſes:*
Ce ſont marques de nous & de noſtre vertu:
Nous auons de tels ieux Polidore esbatu.
Ch. *Quelque Dieu courroucé de tes horribles crimes*
T'a fait precipiter en douloureux abyſmes:
„ *Si tu as fait du mal à quelqu'vn, tu ne dois*
„ *Te plaindre ſi de luy autre mal tu reçois.*
P. *Où iray-ie, ô vrais Dieux! helas ie ne voy goute!*
Où tournera mon œil qui de ſang noir degoute?
I'allonge pieds & mains pour le chemin ſonder,
Mais encor ie ne m'oſe au chemin hazarder,
O beau Phebus, guary ma paupiere aueuglee!
Où iray-ie qu'à toy ſis à l'ardeur deſreglee
Du flambant Sirien? Iray ie où Orion
Bluette de ſes yeux vn chaleureux rayon?
Ou ſur l'onde de Styx, de clairté deſpourueuë,
Où les ombres des morts n'ont que faire de veuë?
Ag. *Ie viens à la clameur & au bruit turbulent*
De ce peuple de ſerfs iuſqu'à la mort volant.
Que la jazarde Echion, hoſteſſe vigilante
D'vn cauerneux rocher en nos vaiſſeaux rechante:
Que ſi les murs Troyens, par l'effort de nos bras,
N'eſtoyent pieds contre mont bouleuerſez à bas,
Ce tumulte eſtranger euſt en toute l'armee

Vne

Vne peur effroyable en allarme allumee,
Po. *O grand Agamemnon, ie vous suppli voyez*
En quel malheur ie suis, & mes plaintes oyez!
Ag. *Pauure Polymestor, qui t'a fait cet outrage?*
Qui t'a creué les yeux, enfaigné le visage?
Qui ces petits enfans a massacré de coups?
Quiconque en soit l'autheur auoit bien du courroux,
Auoit bien du rancœur en son ame inhumaine,
Et à ta race & toy portoit horrible haine.
Po. *Hecube cette vieille, & le troupeau captif*
Des filles d'Ilion, m'ont faict ainsi chetif.
Ag. *Quoy, Hecube, est-il vray? auez-vous eu l'audace*
De l'offendre, & tuer son innocente race?
Po *Elle est doncques icy la bourrelle? pour Dieu*
Enseignez-moy l'endroit, enseignez-moy le lieu,
Qu'empoigner ie la puisse, & que vengeant l'iniure
De mes fils & de moy son corps ie defigure,
Ie la demembre viue, & face trespasser
Entre mes bras vengeurs auant que la laisser.
Ag. *Laissez-la, ne bougez.* P. *Permettez que ie mange*
Son cœur, & qu'à souhait sur elle ie me venge:
Que d'ongles & de dents ie dechire son sein,
Et ses boyaux infects i'arrache de ma main.
Ag. *Commandez-vous vn peu, & de vostre courage*
Ostez, Polymestor, cette brutale rage
Qui vous transporte ainsi: puis sans vous esmouuoir
Faites moy doucement vostre encombre sçauoir.
Po. *Vn fils auoit Priam, qu'on nommoit Polydore,*
Le plus ieune de tous, qui ne vestoit encore
Le harnois esclatant, & entre les soldars
N'alloit eschauffé d'ire aux orages de Mars:
Son pere preueoyant la pendante ruine
De son sceptre ancien, sous la force voisine
Des Gregeois obstinez, qui venoyent tous les iours

Lancer leurs feux poissez iusqu'aux sommets des tours,
Me l'enuoya, pauureux, en ma cour Tracienne,
Pour le garder sauué de la main Argienne,
Or ie l'ay fait occire aussi tost que i'ay sceu
Que Priam gisoit mort, que Troye estoit en feu,
Et n'ay-ie pas bien fait d'esteindre dans mes terres,
Pour nostre commun bien, la semence des guerres?
I'ay prudent redouté que cet enfant vn iour
Repeupla de bannis le Troyque seiour.
Et reserrant les os des antiques Pergames,
Les vengeast, rebastist des Pelagides flammes,
Ranimast de rechef les hommes & les Dieux
Pour poudroyer l'orgueil de ses murs odieux:
Et que la flotte Grecque à nos ports abordee,
Exerçast de rechef sa rage desbordee,
Rauageant mes subjets, les pillant, rançonnant,
Comme ils sont rauagez & pillez maintenant
Ainst qu'on voit souuent qu'vne flamme voisine,
Sur les prochains logis de toicts en toicts chemine.
Hecube cependant ayant sceu le trespas
De son fils, m'a deceu de blandissans appas,
M'a vers exe attiré d'vne fausse esperance
De me faire emporter d'Ilion la cheuance:
Elle m'a conduit seul & mes enfans foiblets,
Pour nous deuoir monstrer ses threfors assemblez:
Nous entrons en sa tente, où de voix deceptiues
Nous viennent receuoir les Troades captiues,
Abordent par tropeaux, me vont enuironnant,
De doucereux propos femies, m'entretenant:
Aucunes mignardant de pareilles feintises
Mes enfans caressez de mille mignotises,
Les chargent à leur col, les tirent à l'escart,
Cependant que ie suis abusé de leur fard.
Ie ne fus guere ainsi que leur cry pitoyable

Auoit

Aux oreilles ne vint du pere miserable:
Ie me cuide leuer de ma chaire, mau las!
Ie me sens auſſi toſt retenu par les bras,
Ie ne puis m'arracher, quoy que ie m'efforçe,
Et que mon corps roidi deſa, dela ie ruë,
Me penſant deſpetrer des liens de leurs mains,
Mais sans rien auancer tous mes efforts ſont vains.
Aucunes me tirant par ma longue crimere,
En me voulant leuer, m'abaiſſent en arriere,
M'eſtendent renuersé la face contre-mont,
Et lors à leur plaiſir mille outrage me font:
Arment leurs ſeres mains d'aiguilles bien peignantes
Et percent de mes yeux les prunelles brillantes,
De coups multipliez à l'enuy m'outrageant,
Et de ſang & de nuict mes paupieres chargeant.
Apres que de leur cœur la forcenante enuie
De bourreler mes yeux s'eſt du tout aſſouuie,
Elles m'ont relaiſſé (tout d'vn coup s'enfuyant
Seul dans leur pauillon mes playes eſſuyant,
Où auecques les mains ie taſche à me conduire,
Priué du blond Soleil qui me ſouloit reluire.
Encor n'ay-ie tel dueil de mes yeux obſcurcis,
Que ie ſens de douleur de mes enfans occis,
Dont les corps maſſacrez, pour aigrir mes deſtreſſes
M'ont eſté preſentez par ſes ſeres tigreſſes,
Mes pauures enfançons qu'à la mort i'ay conduit,
Comme mes yeux, pour fondre en eternelle nuict.
Agamemnon, voila le diſcours de mes peines,
Que des Grecs m'ont ourdy les rancœurs & les haines,
Reuengez mon iniure, ains la voſtre: pourquoy
Si ne faites iuſtice eſtes vous noſtre Roy?
Ag Vous tuaſtes ſon fils pour auoir ſa richeſſe,
Et ores de ſa mort elle eſt la vengereſſe:
Vous aucz le premier vne iniure commiſe,

Que rester sans guerdõ les grãds Dieux n'ont permis.
Il ne vous en faut plaindre ains auec patience
La peine supporter de vostre propre offense.
Po. O Dieu secourez moy! mes outrages vengez,
Et au comble des maux ces Troades plongez!
Que cette cruauté ne leur soit impunie,
Qui voyez que d'icy la iustice est bannie!
Hec. Iupiter qui veit onc tant de maux espandus,
Et tant d'esclandres durs sur vn chef descendus?
Las, ie n'ay plus d'enfans! la mort engloutit ore
Le dernier de mes vœux le petit Polydore,
Qui bien loing du brasier & des glaiues Gregeois
Auoit esté transmis pour regner quelquefois,
Aidé de nos thresors instrumens necessaires,
Necessaires souuent, mais à luy mortuaires.
„ O que la faim de l'or les cœurs mortels espoind!
„ Qu'est il de tant sacré qu'il ne viole point?
„ L'hoste esgorge son hoste, & n'est amour si sainte
„ Qui tous les tours ne soit par ce desir esteinte.
Voy comme ce Tyran, ce faux Polymestor,
T'a Polydore occis pour brigander ton or,
Apres qu'il sceut la fin de Priam, & de Troye,
Et que ce qui restoit des Grecs estoit la proye,
„ Ainsi qu'on voit souuent, que les Dieux ennemis
„ Tollissant le bon-heur, tollissent les amis:
„ Et que l'alme amitié, tant soit elle enuieillie,
„ Auecques les honneurs & les biens est faillie.
Ie fus de Rois extraite, & conjointe à vn Roy,
Beaucoup de braues Rois sont engendrez de moy,
Magnanimes enfans, à qui ne s'egalerent
Aucuns des Phrygiens, & moins les surpasserent
En vertus & prouesses: & le ciel n'a produit
Femme qui tant que moy fust heureuse en beau fruit:
Mais las! deuant leurs tours, en la fleur de leur aage

Ils,

Ils ont vomy la vie en Martial orage.
Mars les a devorez, & sur leurs tombeaux creux
A chacun i'ay coupé mes blanchissans cheueux
Egalement feconde en tristes funerailles,
Et en fils valeureux portez en mes entrailles.
Mes filles que i'aueis, en qui la chasteté
Egale conspiroit auecque la beauté,
Que i'auois, hé malheur! si tendrement nourries,
Que ie mignardois tant, que i'auois si cheries,
Et que ie reseruois à mariages saincts,
Pour les donner aux Rois de nos terres prochains,
Ont esté le butin des soldats sanguinaires,
Encores degoutans des meurtres de leurs freres.
Et vous, Dieux, le sçauez, & vous n'en faites cas!
Et vous, Dieux, le voyez, & ne vous vengez pas,
Ce seul Roy, le loyer de ses cruautez porte,
Ce qui fait toutesfois que ie me reconforte
Et m'allente d'espoir, que quelques vns encor
Pourront estre punis, comme Polymestor.

ANTIGONE,

OV

LA PIETE'

TRAGEDIE.

A Monseigneur Brisson, Conseiller du Roy en son Conseil priué, & President en sa Cour de Parlement.

IL me souuient, Monseigneur, que lors que la genereuse liberalité de nostre bō Roy (nō iamais assouuy d'illustrer les belles & admirables vertus de ses subiects) eust honnoré la docte preud'hommie de Monseigneur de Pibrac, de la souueraine dignité de President à la Cour, les Muses me meirent à propos d'vn demes Tragiques ouurages en main pour testifier en mon esgard la publique allegresse que la France auoit de son

son aduancement. Et ores que la mesme debonnaireté de nostre mesme Roy a voulu decorer vostre semblable vertu d'vne mesme dignité, en ceste mesme Cour, les mesmes Tragiques Muses me viennent tirer des mains ceſt ouurage de mesme ſtyle & façon: pour, vous le preſentant, demonſtrer que ie ne veux eſtre ſeul qui ne communique à l'vniuerſel coniouyſſement de ce Royaume, pour le nouuel ornement de vos merites. Car qui eſt le François, chez lequel n'ait penetré la celebrité de voſtre nom? qui n'ait l'oreille repeuë & trauerſee du ſoin de vos loüanges? voire qui ne ſoit tiré en vne merueillable admiratiõ, de voir les Aſtres & les hommes ainſi conſpirer à l'embelliſſement d'vn ſi digne ſujet? Ie ne puis dire que noſtre âge (bien que miſerable) ſoit vn ſiecle de fer, cependant que ie verray la vertu ainſi eſclater au pourpre des Senateurs, ſur le throſne de la ſupreme Iuſtice de ce Royaume, telle que nous la voyons reluire en la droite equité de ces ſix reuerables peres, qui tiennent en ce ſainct Areopage le premier rang d'authorité,

& auſquels la vertueuſe ſaiſon de nos anceſtres ne ſe peut vanter d'auoir rien produit de pareil: Pour le moins deuons nous eſperer de noſtre bon Prince, comme d'vn ſecond Auguſte, le retour d'vn ſiecle d'or, tandis que tels Pilotes manieront, ſous le bon-heur qui l'accompagne, le gouuernail de ſa Iuſtice. Mais ie m'eſgare, Monſeigneur, & ſans y penſer, de l'impetuoſité de mon deſir, ie me viens embarquer ſur la mer de vos loüanges: & au lieu de vous preſenter vne Tragedie, ie me ſemble vouloir entrer en vn Panegyric. Ie me redreſſeray donc, pour vous entretenir des infortunes de ceſte pitoyable Antigone, qui reuiuant en noſtre France, ſe vient, comme eſperduë, ietter entre nos bras, pour luy eſtre auſſi fauorable ſupport, qu'elle fut debonnairement le ſouſtien & conduite de ſon miſerable pere.

Voſtre tres-affectionné ſeruiteur,
R. GARNIER.

ARGV

ARGVMENT D'ANTIGONE.

CHacũ ſçait, comme Edipe fils de Laye Roy de Thebes, & d'Iocaſte ſa femme, fut expoſé à mort ſur le mont Citheron, auſſi toſt qu'il fut né : pour auoir eſté predict au Roy qu'il ſeroit vn iour par luy occis. Et que Phorbas paſteur de Polybe, Roy de Corinthe, qui paſſoit d'auanture, le voyant pendu à vn arbre les iambes trauerſées d'vn oſier : & le trouuant bel enfant à ſon gré, le porta à la Royne ſa maiſtreſſe, qui n'en auoit aucuns, laquelle le nourrit & eſleua comme ſien. Et que deuenu grand, ayant ſur la verité de ſon origine cõſulté l'oracle d'Apollon, il luy fut dit, qu'il trouueroit ſon pere pres de Thebes: où s'eſtant acheminé il eut fortuitement querelle auec les gens du Roy, qu'il rencontra en chemin ſans le cognoiſtre, lequel accourut au ſecours des ſiẽs: fut par luy occis en la meſlee. Que depuis eſtãt retourné à Thebes : & l'ayant deliuree des moleſties du Sphinx, il eſpouſa la Royne Iocaſte ſa mere, & eut d'elle quatre enfãs, Etеocle, Polynice, Antigone, & Iſmene. Que quelque temps apres, la ville eſtãt mortellement infectee d'vne lõgue & irremediable peſte, il entendit de l'oracle : que la contagion ne ceſſeroit que la mort du defunct Roy ne fuſt vengee. Ce qui fut cauſe, que s'eſtant plus exactement informé du temps, du lieu, & de la façon de ce meurtre, il deſcouurit que ceſtoit luy meſme qui l'auoit perpetré, & qu'il auoit commis inceſte auec ſa mere. Et qu'ayãt horreur de telles execrations, il s'arracha les yeux de ſes

propres mains, quitta la ville, & alla faire penitence sur les rochers de Citheró, passant ses miserables iours en lamentations & regrets, auec Antigone, qui ne le voulut abandonner. Or cependant Eteocle & Polynice, ses fils, entrez en differend pour le droit du Royaume, conuindrét & accorderent en fin de regner successiuement l'an en an. Et suyuãt cet accord, Eteocle ayant comme aisné, commencé sa charge, s'i trouua si bien, que son temps expiré, il ne voulut laisser prise & se demettre du gouuernemẽt: pour receuoir vn successeur. Dequoy Polynice iustemẽt indigné se retira vers les Princes de Grece, pour implorer leur aide au recouurement de son Royaume. Et entre autres s'adressa au Roy des Argiens, Adraste, qui l'ayãt fait son engẽre, assembla vne forte armee pour le remettre en ses terres & en dechasser l'vsurpateur: Ils camperẽt pres les murailles de Thebes, où estoit Eteocle, qui mist toutes ses forces aux champs, &, à l'instant se donna vne cruelle & sanglante bataille, où mourut la plus part des deux armees, mesmes les chefs & capitaines. Polynice extremement desplaisant de la mort de Tydee, son beau frere, de Capanee, Hippomedon, Amphiaree & Partheropee, belliqueux & magnanimes seigneurs, fit appeler son frere Eteode au combat, auquel ils entrerent si furieusement à la veuë des deux camps, qu'ils demeurerent tous deux morts sur la place. Dont Iocaste aduertie, se donna d'vn poignard dans le sein, & mourut. Les Argiens d'autre part voyant celuy mort, pour lequel ils auoyent pris les armes, & se sentans merueilleusement affoiblis de la perte qu'ils auoyent faicte,

faicte, leuerent le siege, & se retirerent hastiuement. Creon frere d'Iocaste s'estant fait Roy, fait enterrer ses morts, auec defense à peine de la vie, d'inhumer les corps des ennemis, & sur tout celuy de Polyniee, motif d'vne si funeste guerre. Et pour l'execution de son ordonnance, fait asseoir des gardes pour surprendre les infracteurs d'icelle. Ce nonobstant Antigone se resout d'ensevelir son frere, & de ne le laisser manger aux bestes & oyseaux: mais comme elle vaquoit à ce pitoyable office, elle est prise & menee à Creon, qui la condamne à mort. Elle est descenduë, & enclose en vne cauerne pour y mourir de faim: mais elle, sans attendre vne si longue mort, s'estrangle de ses liens de teste. Creon l'auoit fiancee auec Hemon son fils, qui l'ayant trouuee morte en ceste cauerne, où il estoit entré pour l'en tirer, vaincu d'amour & de douleur, se trauersa le corps de son espee, & trespasse sur celuy de sa maistresse. Les nouuelles de ce piteux accident venuës aux oreilles de la Royne sa mere, la saisirent d'vne si intolerable douleur, qu'elle se tua sur l'heure. Creon comblé de tristesse pour l'amas de tant de soudains, & multipliez desastres, fait de lamentables regrets, qui ferment la catastrophe de ceste Tragedie.

Ce subiect est traité diuersement, par Eschyle en la Tragedie intitulee des sept Capitaines à Thebes: par Sophocle en l'Antigone: par Euripide aux Phenisses, & par Seneque & Stace en leurs Thebeiades. La representation en est hors les portes de la ville de Thebes.

LES ENTREPARLEVRS.

Edipe.
Antigone.
Iocaſte.
Meſſager.
Polynice.
Hemon.
Iſmene.
Chœur de Thebains.
Creon.
Chœur de Vieillards.
Les gardes du corps de Polynice.
Chœur de filles Thebaines.
Eurydice.
Dorothee.

ANTI

ANTIGONE,

OV

LA PIETE'.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Edipe. Antigone.

EDIPE.

TOY, qui ton pere aueugle & courbé de
vieilleſſe
Conduis ſi conſtamment, mon ſouſtien,
mon addreſſe,
Antigone ma fille, helas! retire toy,
Laiſſe moy mal heureux ſouſpirer mon eſmoy,
Vaguant par ces deſerts: laiſſe moy ie te prie,
Et ne va mal heurer de mon mal-heur ta vie.
Ne conſomme ton âge à conduire mes pas,
La fleur de ta ieuneſſe auec moy n'vſe pas,
Retire toy ma fille. Et dequoy me profite,
Me voulant fouruoyer, ta fidelle conduite?
Ie ne veux point de guide au chemin que ie ſuy:
Le chemin que ie cherche eſt de ſortir d'ennuy,
M'arrachant de ce monde, & deliurant la terre
Et le ciel de mon corps, digne de ſon tonnerre.
Pour ne voir plus le Ciel aueugler me ſuis peu,

Mais

Mais ce n'est pas assez, car du ciel ie suis veu.
Le ciel, tout regardant est tesmoing de mon crime,
Et ne m'engouffre, helas! sous l'infernal abysme,
Me souffre abominable, encores aualer,
Les saueurs de la terre, & le serain de l'air.
Retire donc ta main qui tendrement me serre,
Et permets que tout seul par ces montagnes i'erre.
I'iray sur Citheron aux longs costaux touffus,
Où dés que ie fus né, dés qu'au monde ie fus
Ma mere m'enuoya pour dans vn arbre paistre
Les corbeaux de ma chair qui ne faisoit que naistre.
Il me demande encore, il me faut la tirer,
C'est luy, c'est Citheron, que ie doy desirer:
C'est mon premier seiour, ma demeure premiere,
C'est la raison qu'il soit ma retraitte derniere,
Ie veux mourir vieillard, où ie fus destiné
De mourir enfançon si tost que ie fus né.
Redonne moy la mort, rens moy la mort cruelle,
La mort qui me suyuoit tiré de la mammelle,
O meurtrier Citheron: tu m'es cruel tousiours,
Et mes iours allongeant, & retranchant mes iours,
Pren ce corps qui t'est deu, ceste charongne mienne,
Execute sur luy l'ordonnance ancienne.
Las! pourquoy me tiens-tu? ma fille vois-tu pas
Que mon pere m'appelle & m'attire au trespas,
Comme il se monstre à moy terrible espouuantable?
Comme il me suit tousiours & m'est inseparable?
Il me monstre sa playe, & le sang iallissant
Contre ma fiere main, qui l'alla meurtrissant.
An. *Domptez, mon geniteur, ceste douleur amere.*
Ed. *Et qui pourroit dompter vne telle misere?*
Dequoy sert plus mon ame en ce coulpable corps?
Que ne sors-tu, mon ame? helas! que tu ne sors
D'vn si meschant manoir? penses tu qu'il me reste

Encore

Encore vn parricide, & encore vn inceste?
I'en ay peur, i'en ay peur, ma fille laisse moy.
Le crime maternel me fait craindre pour toy.
An. *Ne me commandez point que ie vous abandonne,*
Ie ne vous laisseray pour crainte de personne:
Rien rien ne nous pourra separer que la mort,
Ie vous seray compagne en bon & mauuais sort.
Que mes freres germains le royaume enuahissent,
Et du bien paternel a leur ayse iouyssent.
Moy mon pere i'auray, ie ne veux autre bien,
Ie leur quitte le reste & n'y demande rien.
Mon seul pere ie veux, il sera mon partage,
Ie ne retiens que luy, c'est mon seul heritage,
Nul ne l'aura de moy: non celuy dont la main
S'empare iniustement du beau sceptre Thebain:
Non celuy qui conduit les troupes Argolides:
Non pas si Iupiter de foudres homicides
Les terres escrouloit, & fumant de courroux
Descendoit maintenant pour se mettre entre nous,
Il ne feroit pourtant que ceste main vous lasche,
Ie seray vostre guide, encor qu'il vous en fasche,
Ne me reiettez point: me voulez-vous priuer
Du bon heur le plus grand qui me puisse arriuer?
S'il vous plaist de grauir sur l'ombrageuse teste
D'vn costau bocager, me voila toute preste:
S'il vous plaist vn vallon, vn creux antre obscurcy,
L'horreur d'vne forest, me voila preste aussi:
S'il vous plaist de mourir, & qu'vne mort soudaine
Seule puisse estouffer vostre incurable peine,
Ie mourray comme vous, le nautonnier Charon
Nous passera tous deux les vagues d'Acheron.
Mais ployez, ie vous pry, c'est obstiné courage,
Surmontez vostre mal, surmontez vostre rage.
Où est de vostre cœur la generosité?

Voulez

Voulez-vous succomber sous vne aduersité?
Ed. *O la grande vertu! bons Dieux! se peut-il faire*
Que i'aye oncques engendré fille si debonnaire?
Ce peut-il faire helas! qu'vn lict incestueux
Ait peu iamais produire enfant si vertueux?
Desormais ie croiray qu'vne Louue outrageuse
Nourrisse dans ses flancs vne brebis poureuse:
Que d'vn pigeon craintif soit vn aigle naissant,
Et d'vn cerf lasche cœur vn Lyon rougissant:
Que la nuict tenebreuse engendre la lumiere,
Et la brune Vesper l'Aurore iournaliere:
Puisque d'vn sale hymen, que nature defend,
De la mere & du fils, peut naistre vn tel enfant.
Laisse moy, mon soucy, veux-tu bien que i'endure
Que mon pere soit mort sans venger son iniure?
Pourquoy me serres tu de ta virgeale main,
Ma dextre parricide, & mon bras inhumain,
Taché du mesme sang, qui me donna naissance?
Meschante, abominable & pestifere engeance.
Ie ne fay qu'allonger la trame de mes maux:
Ie ne vy pas, ie sens les funebres trauaux
D'vn qui tombe au cercueil, mon ame prisonniere
Est close de ce corps, comme vn corps de sa biere.
Tu penses me bien faire en prolongeant ma fin,
Mais ie n'ay rien si cher qu'accourcir mon destin.
Tu retardes ma mort qu'auancer ie desire,
Et me cuidant sauuer ta main me vient occire,
Car la vie & ma mort, & mon mal deuorant,
Ne peut-estre guary si ce n'est en mourant.
„ *Qui contraint viure aucun qui n'en a pas enuie,*
„ *N'offense moins qu'ostant à quelque autre la vie.*
Par ainsi laisse moy: i'ay, desireux, quitté
Du Royaume Thebain l'antique dignité:
Mais ie n'ay pas, laissant ce royal Diadesme,

Despouil

Despouillé le pouuoir que i'auois sur moy mesme.
Ie suis maistre de moy, personne ne me doit
Defendre, ou commander: car moy seul i'ay ce droit.
An. *N'aurez vous point pitié de ma douleur amere!*
Ed. *N'auras-tu point pitié du malheur de ton pere?*
An. *Vostre malheur est grand, mais vn cœur genereux*
Surmonte tout malheur, & n'est point malheureux.
Ed. *Le malheur où ie suis n'est pas remediable.*
Ant. *Du malheur qui vous poinct vous n'estes pas coulpable.*
Ed. *Apres m'estre du sang de mon pere polu?*
Ant. *Non, puisque l'offenser vous n'auez pas voulu.*
Ed. *I'ay ma mere espousee, & massacré mon pere.*
A. *Mais vous n'en sçauiez rië, vous ne le pëstez faire.*
Ed. *C'est vne forfaicture, vn prodige, vn horreur.*
An. *Ce n'est qu'vne fortune, vn hazard, vn erreur.*
Ed. *Vn erreur, qui le sang me glace quand i'y pense.*
An. *Ce n'est vrayment qu'erreur, ce n'est qu'vne imprudence.*
Ed. *Quel monstre commit onc telle meschanceté!*
„ An. *Personne n'est meschant qu'auecques volonté.*
Ed. *Ce sont propos perdus: tu ne sçaurois combatre*
Par tes fortes raisons mon cœur opiniastre.
I'ay desir de mourir, & de plonger mon mal,
Auec mon ame serue, en l'abysme infernal.
Et si plus bas encore vn trespassé deuale,
Plus bas ie veux tomber que la voûte infernale.
Penses tu pour m'oster, de la dextre le fer,
Pour m'oster vn licol, ourdy pour m'estouffer,
Pour destourner mes pas des roches sourcilleuses,
Et pour me reculer des herbes venimeuses,
M'empescher de mourir: tu tasches pour neant
De me clorre l'enfer qui touſiours est beant.
„ *La mort s'offre sans cesse & combien que la vie*

„ De

„ De tout chacun puisse estre à tout moment rauie,
„ La mort ne l'est iamais, la mort on n'oste point.
„ Quiconque veut mourir trouue la mort à point.
„ Mille & mille chemins au creux Acheron tendent,
„ Et tous hõmes mortels, quãd leur plaist, y descendẽt.
O mort ô douce mort viens eslouper mes sens,
Et me perce le cœur de tes dards meurtrissans,
Deschire moy le sein de tant d'horreur capable,
Arrache moy la vie, & l'estomt pitoyable,
Sous ceste roche dure en eternel recoy,
Et que iamais Phœbus ne raionne sur moy.
Taisse le Styx, mon pere, & tousiours accompagnee,
La bourreüe Alecton de mon ame compagne:
Voy ses tisons soulfreux, ses fouëts, & ses serpens
Enflez de noir poison, sur mes poulmons rampans,
Mon eternelle peine, & la prens pour vengeance.
Ta douleur consolant de mon horrible offense.
Que s'il ne te suffist, comme certes il n'est mal,
Pareil à mon forfaict, à mon forfaict egal.
Si tu te deuls encor du peu de mes encombres,
Aimant mieux que te soi auec les tristes Ombres,
Sur les bourbeux palus des creux Enfers grondans.
Fay que la terre s'ouure & me pousse dedans:
Fay moy porter le roc, qui sans cesse deuale,
Fay moy souffrir la suf & la faim de Tantale,
Que du caut Promethe i'aye la passion,
Du tonnant Salmonnee & du traistre Ixion:
Tous leurs tourmens ensemble à peine pourront estre
Suffisant pour moy seul, damné deuant que naistre.
Sus donc Edipe, sus, ne t'outrage à demy,
Ce n'est pas assez d'estre a tes yeux ennemy,
Tes yeux seuls n'ont forfaict: tu es en tout coulpable,
Et n'y a rien de toy qui ne soit punissable.
Ouure toy l'estomach, deschire toy le sein,

Arrache toy le cœur de ta sanglante main,
De la main parricide, & qu'elle mesme paye
A ton pere le prix de sa morielle playe.
An. *Pour Dieu mon Geniteur, appaisez vostre mal,*
Puis qu'il ne vient de crime, sins a'vn malheur fatal,
Escoutez moy pauurette, & vostre oreille douce
A ma suppliante voix par desdain ne repousse.
Ie ne demande pas que vous vueillez encor
Reprendre en vostre main le sceptre d'Agenor:
Ie ne demande pas, que de loix salutaires,
Vous vueillez gouuerner vos peuples voluntaires,
Et que vostre famille abysmee en malheur,
Vous vueillez redresser en son antique honneur,
Ie ne vous requiers pas que le dueil qui vous tuë,
Vous vueillez despouiller de vostre ame abatuë:
» *Combien qu'il appartienne à l'hõme de grand cœur,*
» *D'estre de la Fortune en ses assauts vainqueur,*
» *Et de ne succomber à la douleur maistresse:*
» *Sins de fouler aux pieds la rongeante tristesse,*
» *Qui rampe dans nostre ame incurable poison,*
» *Si l'on ne la destrempe auecques la raison.*
Pourquoy recourez vous à la mort pour remede?
Sinon que vostre force à la Fortune cede,
Que contre son assaut vous n'estes assez fort,
Et que vous ne pouuez soustenir son effort.
Mais las! que sçauroit plus la Fortune vous faire?
Sçauroit elle estre plus qu'elle vous est contraire?
Iupiter qui peut tout, ne sçauroit augmenter,
Le comble du malheur qui vous fait lamenter.
Quel bien esperez vous aux riues tenebreuses,
Eternel compagnon des ames malheureuses,
Que vous n'ayez icy? Ne souffrez vous autant
Que vous pourriez souffrir sur l'Acheron estant?
Qu'est-ce qui vous affrist? quelle fureur vous picque?

De

De vouloir deualer au marets Plutonique?
Est-ce pour ne voir plus ce beau iour escarté?
Vos yeux perdent du iour l'amiable clarté.
Est-ce pour vous priuer du royal diademe?
Pour quitter vos palais? Vous en priuer vous mesmes?
Est-ce pour vous bannir loing de vostre pays,
Loing de femme & d'enfans? Vous les quittez hays,
Vostre sort inhumain de cela vous deliure,
Partant vous ne deuez vous lamenter de viure:
Car la vie nous oste autant que le trespas
A coustume d'oster à ceux qui vont là bas.
Quel bien vous doit donner ceste mort souhaittee?
Qu'aurez-vous plus estant vne ame Acherontee?
Ed. *Ie me veux separer moy-mesme de mon corps:*
Ie me fuiray moy-mesme aux Plutoniques bords:
Ie fuyray ces deux mains, ces deux mains parricides,
Ce cœur, ceſt estomach, ces entrailles humides,
Horribles de forfaits, i'esloigneray les Cieux,
L'air, la mer, & la terre, edifice des Dieux.
Puis-ie encores saouler les campagnes fecondes
Que Ceres embellist de cheuelures blondes?
Puis-ie respirer l'air? boire l'eau qui reſuit?
Et me paistre du bien que la terre produit?
Puis-ie encore, pollu des baisers d'Iocaſte,
De ma dextre toucher la tienne qui est chaſte?
Puis-ie entendre le soing, qui le cœur me resend,
Des sacrez noms de pere, & de mere, & d'enfant?
Las! dequoy m'a seruy qu'en la nuict eternelle,
I'aye fait amortir ma lumiere iumelle,
Si tous mes autres sens egalement touchez
De mes crimes ne sont, comme mes yeux bouchez?
Il faut que tout mon corps pourrisse sous la terre,
Et que mon ame triſte aux noirs riuages erre,
Victime de Pluton. Que fais ie plus icy

Qu'in

Qu'infecter de mon corps l'air & la terre auſſi?
Ie ne voyois encor la clarté vagabonde
Du iour, & ie n'eſtois encores en ce monde,
Les doux flancs maternels me retenoient contraint
Qu'on me craignoit desja, que i'eſtois desja craint.
Aucuns ſont deuorez de la Parque ſeuere
Si toſt qu'ils ſont ſortis du ventre de la mere:
Mais las! ie n'en eſtois encore à peine iſſu,
Voire ie n'eſtois pas de ma mere conceu,
Que ja desja la mort me brandiſſoit ſa darde,
Lors trop prompte à m'occire, & ores trop muſarde,
On arreſta ma mort (miſerable) deuant
Que ie fuſſe animé, que ie fiſſe viuant.
O l'eſtrange auanture! vn pere veut desfaire
Son petit enfançon premier que de le faire,
Deuant que l'engendrer, & commande tuer
Celuy qui le deuoit viuant perpetuer:
Las! il craint le contraire, & ſon ame timide
Penſe que cet enfant ſera ſon homicide.
Ainſi deuant que naiſtre, ains deuant qu'eſtre faict
I'eſtois ja crimineux d'vn horrible forfaict.
I'eſtois ja parricide, & ma vie naiſſante
D'vn ſort contraire eſtoit coulpable & innocente.
Ie fus mis au ſupplice auſſi toſt que ie peu
Gouſter l'air de ce monde & que ie fus repeu,
On me perça les pieds d'vne broche flambante,
Et haut on me pendit en la foreſt mouuante
Du pierreux Citheron, au ſommet d'vn rocher,
Pour nourrir les corbeaux de ma tendrette chair.
Mais helas! le deſtin nuiſiblement propice
A mon futur malheur, m'arracha du ſupplice,
Me preſeruant pour l'heure, afin que d'vn poignard
I'ouuriſſe vn iour le ſein de mon pere vieillard,
Que ie deuois mourir par la voix prophetique,

Trop

Trop veritable, helas! de l'oracle Delphique.
Or l'ay ie massacré de cette dure main,
Vrayment dure & cruelle, & l'Empire Thebain
I'ay conquis par sa mort, ornant la mesme dextre,
Qui l'ame luy ielut, de l'honneur de son sceptre.
Encor ne fust ce tout: car le ciel me voulant
Accabler de mes faicts, & les accumulant
Par monceaux entassez, me fit (ô chose infame!)
L'incestueux mary de ma mere, sa femme.
Quel Scyte, quel Sarmate, & quel Gete cruel,
Despouillé de raison, commit onc rien de tel?
I'ay ma dextre laué dans le sang de mon pere,
I'ay d'inceste polu la couche de ma mere,
I'ay produit des enfans en son ventre second,
Qui freres & enfans tout ensemble me sont.
Ores i'ay tout quitté, fors toy mon Antigone,
I'ay laissé femme, enfans & de Thebes le throne,
Le loyer de mon crime helas! mais auiourd'huy
Voila ma geniture en bataille pour luy,
Le frere veut du frere & le bien & la vie,
Tant ils ont de regner vne bruslante enuie,
Tant ce desir les ronge, & cette authorité
Les contraint de forcer tout droit de pieté.
Ce malheur est conioinct au sceptre Agenoride,
Des'acquerir tousiours auecques parricide,
Aussi mes deux enfans y courent acharnez
Comme Lyons griffus au combat obstinez.
Polynice se plaint que son frere luy vole
Son droict, & le fraudant, sa promesse viole:
Inuoque le secours des grands Dieux colerez
Contre ceux qui les ont en serment pariurez:
A faict armer, banny, pour la querelle sienne
Les Gregeoises cités, la ieunesse Argienne:
Veut forcer son germain, qui ne luy veut ceder:

Le royaume vsurpe, qu'il veut seul posseder.
Le terroir Cadmean fourmille de gendarmes,
Tout est plein de cheuaux, de dards, de feux, de larmes
De plaintes & de cris: le laboureur s'enfuit,
Tout ce bord retentist de tumulte & de bruit.
A. *Quād vous n'auriez, mon pere, autre cause de viure*
Que pour Thebes defendre, & la rendre deliure
Des combats fraternels, vous ne deuez mourir,
Ains vos iours prolonger pour Thebes secourir.
Vous pouués amortir cette guerre enflammee,
Seul vous auez puissance en l'vne & l'autre armee
Des mains de vos enfans vous pouués arracher
Le fer desja tiré pour s'entredechasher.
Vous pouués arrester la fureur qui chemine,
Comme vn ardant poison, par leur chaude poitrine,
Et de vostre patrie esloigner les dangers
Qui la vont menassant de soldars estrangers,
La mettant en repos: & comme d'vne corde
Serrant nos cœurs vnis d'vne saincte concorde!
Viués donc, ie vous pry, viués doncques pour nous,
Si viure desormais vous ne voulés pour vous:
Vostre vie est la nostre, & qui l'auroit rauie
Auroit rauy de nous & d'vn chacun la vie.
Ed. *Quand ces maudits enfans ayent respect à moy?*
Qu'ils desarment leurs mains, & se gardent la foy?
Les traistres, les meschans, affamés de carnages,
Confits en cruautés, en fraudes, & outrages,
D'empires conuoiteux, ne sçauroyent faire bien,
Dignes de moy, leur pere, & du lignage mien.
Ils sont plongés en mal, leur esprit ne repose
Qu'ourdir & que tramer toute execrable chose.
Leur esprit n'est pouſsé que de toute fureur,
La crainte des grands Dieux ne leur donne terreur,
Ils ne reuerent rien la honte paternelle.

Ny l'amour du pais ne leur eſt naturelle:
Ils s'entreueurtriront, ſi la bonté des Dieux
Ne retient aujourd'huy leur glaiue furieux.
C'eſt pourquoy me conuient ſouhaitter que ie meure,
C'eſt pourquoy trop long temps au monde ie demeure,
Eſtant preſt de ſouffrir, differant mon treſpas,
De pires paſſions que ie ne ſouffre pas.
An. *Par vos cheueux griſons ornement de vieilleſſe,*
Par cette douce main tremblante de foibleſſe,
Et par ces chers genoux que ie tiens embraſſez,
Ce mortel penſement ie vous prie effacez
De voſtre ame affligee, & laiſſés cette enuie
De mourir, où le ſort trop cruel veus conuie.
Viués tant que Nature icy vous ſouffrira,
Puis receués la mort quand elle s'offrira,
Elle vient aſſés toſt, & iamais ne rameine
Vne ſeconde vie en la poitrine humaine.
Ed. *Ma fille leue toy, tu me tranſis le cœur*
Ton louable deſir ſera du mien vainqueur,
Appaiſe ta douleur, ma chere vie, appaiſe
La triſteſſe & l'ennuy que te faict mon malaiſe:
Ces larmoyans ſouſpirs que tu pouſſes en l'air
Me trauerſent les os & me font affoler.
Ie viuray, ma mignonne, afin de te complaire,
Et traineras mon corps par ce mont ſolitaire
Autant que tu voudras, rien ja ne peut douloir
Qui ſe face a ton gré, ie n'ay autre vouloir,
Ie franchiray les flots de la grand' mer Egeane
Ie plongeray ma teſte en la flamme Etneane,
S'il te plaiſt: & d'vn roc, touchant le ciel des bras,
Ie m'iray ſans fraieur precipiter à bas:
S'il te plaiſt maintenant ie ſeray la viande
D'vn Lyon rauiſſeur, d'vne Louue gourmande:
Ie viuray, ie mourray, ſelon qu'il te plaira,

Ta seule volonté ma conduite sera.
Ant. Venez donc que en repos, sans que vostre pensee
Soit des malheurs passez desormais offensee.
Ed. Ie me veux reposer en cet antre caué,
Dans ces horribles monts tristement enclaué,
Qu'vn fort buisson encerne, & d'vne ondeuse source
Le beau cristal errant d'vne eternelle course.
Là sur vn tuf assis, & du coude appuyé
I'entretiendray d'espoir mon esprit ennuyé,
Que la mort secourable en bref me viendra prendre,
Et mon ame fera en l'Erebe descendre:
Tandis, mon reconfort, que tu auras le soing,
De me faire apporter ce qui m'est de besoing.
Or retourne à ta mere, & si tu peux l'incite
D'appaiser de ses fils la querelle maudite.

Chœur de Thebains.

O Pere que par noms diuers
L'on inuoque par l'vniuers
Nomien, Euaste, Agnien
Bassarean, Emonien,
Touſiours orné de pampres verds.
Qui parmy le foudre nasquis,
Et dedans la cuisse vesquis
De Iupiter qui te porta
Iusques à tant qu'il t'enfanta
A Nyse, qu'apres tu conquis.
Qui l'ombreuse croupe du mont
Du sainct Parnasse au double front
Fais retentir, & Cithéron,
Et les montagnes d'enuiron,
Au bruit que tes Menades font.
Quand auec les Satyres nus,
Aux pieds de Bouc, aux fronts cornus,
Dançant en maints follastres tours

Celebres au son des tabours
Tes hauts mysteres incognus.
Lors que les rebelles Geans
Grauirent aux champs Phlegreans
Contre le Ciel, a grands efforts,
Gyge & Mimas tu rendis morts
Dedans les fourneaux Etneans.
Tu t'es magnanime vengé
Du Roy Thracien enragé:
Agaue & l'Eonide cœur
Ont puny Penthé ce moqueur,
Qui ton nom auoit outragé,
Sans crainte aux Enfers tu descens,
Les Tigres te sont blandissans,
Les bruyans fleuues tu flechis,
Les barbares Mers tu franchis,
Leurs flots te sont obeissans.
Ton nom s'est espandu fameux
Au Gange & Araxe escumeux,
Et ton exercite pampré
Victorieux a penetré
Bien loin iusqu'aux peuples gemeux.
Escoute pere, ô bon Denys,
Rassemble les cœurs desvnis
Des freres plongez en discords
Et de nos Bacchiques bords
Toutes calamitez bannis.
Garde la Thebaine cité
De domestique aduersité,
Ta mere à Thebes te conceut,
Et ton pere à Thebes receut
Ta premiere natiuité.
Icy tes Thyades hurlant
Vont au son l'herbette foulant,

Leurs

Leurs thyrses Nyseans vestus
De vignes aux branches tortus,
A cheueux espars, sautelans.
Vien, ô vien Euach, Agyeu,
Vien nostre tutelaire Dieu,
Nous t'inuoquons, nous te prions,
A toy, desolez, nous crions,
Chasse tout malheur de ce lieu.
Si nous receuons, ô Seigneur
De toy ce desiré bon heur,
Tandis que le Ciel tournera
Tandis que la Mer flottera,
Nous chanterons à ton honneur.

ACTE II.

Iocaste. Messager. Antigone.

IOCASTE.

SOleil, qui gallopant par ce rond spacieux,
Illumines la terre & la voute des Cieux,
Regarde par pitié, cernant ce grand espace,
Le desastreux esmoy de nostre pauure race:
Voy qu'apres tant de maux l'vn sur l'autre amassez
D'vn extreme meschef nous sommes menacez.
Thebes tombe en ruine, & les Grecques cohortes
Viennent en grand fureur pour forcer nos sept portes:
Mes enfans embrasez d'vn desir enragé
D'occuper meschamment le royaume outragé
De leur vieil geniteur, taschent d'effort contraire
A s'entre-despouiller du sceptre hereditaire.
Agaue Bassaride a de son tyrse saint
L'irreuerend Penthé mortellement atteint,
Penthé sa geniture, & de son sang liquide
A cruelle, arrosé le Chœur Acadnide,

Mais le sanglant mesfait de son cœur insensé
De Bacchiques fureurs plus outre n'a passé.
Moy ie n'ay pas esté tant seulement meschante,
Mais i'ay fait ces meschans de qui ie me lamente:
Ie les ay engendrez pour estre le flambeau
De ceste grand Cité prochaine du tombeau.
Mess. *Race du vieil Creon, secourez ie vous prie,*
Secourez promptement la commune patrie.
Accourez, hastez-vous, repoussez les tisons
Ia ja prests à lancer sur les toicts des maisons.
L'ennemy se presente, & ceste longue plaine
Fourmille de soudards, que Polynice ameine,
Demandant animeux, que l'accord conuenu
Pour le sceptre Thebain lui soit entretenu.
Il a toute la Grece arrangee en bataille,
Sept diuers escadrons entournent la muraille
Prests de venir aux mains: secourez, defendez
Nos murs de vos enfans contrairement bandez.
Ant. *Allons, Madame, allons, vos maternelles larmes,*
De leurs guerrieres mains feront tomber les armes.
Vous les pourrez reioindre en vne bonne amour,
Et faire qu'au Royaume ils commandent par tour.
Ioca. *Las, ie ne sçay que faire! à bon droit Polynice*
Se plaint qu'en le chassant Eteocle iouïsse
Seul du sceptre ancien, combien qu'il soit celuy
Qui le doiue pretendre aussi bien comme luy:
Toutesfois deietté de sa natiue terre,
Ia depuis trois moissons de ville il erre
Miserable & chetif, iusqu'à tant qu'il s'est veu
Chez Adraste, qui l'a pour son gendre receu.
Il a des Rois voisins imploré les armees,
Dont il couure aujourd'huy les campagnes Cadmees,
Pour recouurer des mains d'Eteocle, l'honneur
D'estre de nos citez legitime seigneur.

Il fait bien de vouloir ce que le droit luy donne,
Et taſcher de l'auoir, mais d'vne façon bonne.
Pour qui me banderay-ie? helas! auquel des deux
Ma faueur donneray-ie eſtant la mere d'eux?
Ie ne puis plaire à l'vn, ſans à l'autre deſplaire,
Faire du bien à l'vn, ſans à l'autre mal faire,
Ny ſouhaitter que l'vn ait proſpere ſucceʒ,
Sans ſouhaitter auſſi que l'autre l'ait mauuais.
Tous deux ſont mes enfans: mais bien que ie les aime
D'egale affection, comme mon ame meſme,
I'incline toutesfois beaucoup plus pour celuy
Dont la cauſe eſt meilleure, & qui a plus d'ennuy,
„ *On a communément pitié des miſerables,*
„ *Et leur condition nous les rend fauorables.*
Meſſ. *Tandis qu'à lamenter vous deſpenſeʒ le temps,*
On approche des murs les eſtendars flottans,
Les bataillons ſerrez dans la plaine heriſſent
Comme eſpics ondoyãs qui par les champs blondiſſent:
Ils reluiſent du fer qui leur couure le dos:
Le front qui leur palliſt ſous les armes enclos,
Sourcille de fureur: les yeux leur eſtincellent
Cõme eſclairs flamboyans quand les aſtres querellent.
Ia deſia la trompette eſclatte vn ſon affreux,
Ia les fiers eſcadrons s'encouragent entr' eux
Demarchent arrangez par la plaine poudreuſe,
Preſts de s'entrechocquer d'vne ardeur colereuſe.
Voyez comme les chefs la longue pique au poing
S'auancent les premiers, de leurs batailles loing,
Enragez de combatre, & d'acquerre vne gloire
Au danger de leur ſang, par l'heur d'vne victoire.
Allez auancez-vous, il eſt temps, depeſchez,
Vous les verrez bien toſt l'vn à l'autre attachez.
A. *Or allez donc, Madame, & ſans leurs armes crain-*
Abordez-les premier qu'ils viẽnent à ſe ioindre: (dre,

Faites leur choir des mains leurs targues & leurs dars
Sacquez de leur costé leurs meurtrissants poignars
Alterez de leur sang: & si la soif gloutonne
De s'entre homicider, si fort les espoinçonne,
Qu'ores la reuerence obeyssez au mespris,
Et leurs cœurs obstinez soyent de trop d'ire espris:
Plantons-nous au milieu des Phalanges contraires,
Opposons la poictrine aux picques sanguinaires.
Appaisons ceste guerre, ou que les premiers coups
Des fieres animez se donnent contre nous.
Io. *I'iray, i'iray soudaine, & seray toute preste*
D'affronter leurs cousteaux, & leur tendre la teste,
Leur tendre la poictrine, à fin que celuy d'eux
Qui meurtrira son frere, en puisse meurtrir deux.
S'ils ont quelque bonté, mes pitoyables larmes,
Les deuront esmouuoir à mettre bas les armes:
Mais ils n'en ont aucune, ils deuront commencer
En moy, leur parricide, & sur moy s'eslancer.
An. *Les estendars dressez par les troupes remuent,*
Les squadrons ennemis sur les nostres se ruent,
L'air courbé retentist sous le fremissement
De tant de legions au combat s'animant:
Recourez, recourez à vos douces prieres,
Pour retarder l'effort de leurs dextres guerrieres:
Ils marchent pesamment, vous les aurez atteints
Deuant qu'entre affrontez ils soyēt venus aux mains.
Io. *Les cāps vont lentement, mais les deux Capitaines*
Ont pour se rencontrer les demarches soudaines.
Quel tourbillon de vent me portera par l'air?
Quel Stymphalide oyseau fera mon corps voler?
Quel Sphins, quelle Harpye à la gorge affamee
Ira fondre au milieu de l'vne & l'autre armee,
Me portant sur le dos pour à temps m'y trouuer,
Et ver' mes fers enfans ma priere esprouuer?

Mes

Meſſ. *Elle court furieuſe, ainſi qu'vne Menade*
Court au mont Citheron, de ſon eſprit malade:
Ou comme vn traict volant par vn Scythe eſlancé,
Ou comme au gré du Nort vn Nauire pouſſé,
Ou comme on voit au ſoir vne eſtoille luiſante
Se gliſſant parmy l'air courir eſtincellante.
Permettent les bons Dieux, que nos Princes eſmeus
De ſa forçante voix, ne ſouillent animeux
Leurs glaiues coniurez d'vne mort fraternelle,
Ains que s'entrebraſſant ils rompent leur querelle!

Chœur.

QVe l'ardante ambition
Nous cauſe d'affliction!
Qu'elle nous file d'eſclandre!
Si l'alme paix ne deſcend
Sur nous peuples periſſant
Nous verrons Thebes en cendre.
Ce malheur touſiours nous ioint,
Et collé ne ceſſe point
De preſſer les Labdacides,
Depuis que nos anciens
Quittant les champs Tyriens,
Beurent les eaux Caſtalides:
Et que Cadmé pourſuiuit
Le faux Taureau qui rauit
Sur la blandiſſante croupe
La belle Europe ſa ſœur:
Et que le caut rauiſſeur
Le paſſa dedans l'Eutrope.
Que las d'auoir trauerſé
Iuſqu'à l'ondeuſe Dircé,
Sans recouurer la pucelle,
Ny ſon mugiſſant larron,
Fiſt au pied de Citheron

Sa residence nouuelle.
Il bastit nostre Cité,
Et son terroir limité
Du bœuf, nomma Bœocie:
Depuis ce temps-là tousiours
Les malheurs y ont eu cours,
Dont elle est ore farcie.
Depuis les monstres cruels
Y naissent continuels:
Sur la riue diapree
De Cephise vn fier serpent,
En cent tortices rampant,
Enuenima la contree.
Plus haut que les chesnes vieux
Il esleuoit furieux
Sa longue teste sifflante,
Restant la plus part du corps
En maint, & maint nœud retors,
Dessus l'herbe fletrissante.
Les champs de ses dents semez
Furent d'hommes animez,
Qui sortis nouueaux gendarmes,
En bataillons ordonnez,
Aussi tost qu'ils furent nez,
S'entre-occirent de leurs armes.
Ils ne firent qu'vn seul iour
Dessus la terre seiour:
Le matin fut leur ieunesse,
Le midy leur âge meur
Du soir la brune noirceur
Fut leur extreme vieillesse.
Acteon est deuenu
Par son desastre cornu:
Du Sphinx la monstreuse forme

Nous

Nous veismes à nostre mal
D'Edip' l'inceſte brutal,
Et le parricide enorme.

Iocaſte. Polynice.

Iocaſte.

TOurnez vos yeux vers moy, magnanimes guerriers,
Dreſſez vers moy vos dards & vos glaiues meurtriers,
Sacquez-les dans mon ſein, dedans ceſte poitrine,
Qui coulpable a porté la ſemence mutine
De ces maudits combats: employez les efforts
De vos robuſtes mains ſur ce mourable corps.
Soit vous qui accourez du riuage Argolide,
Soit vous qui deſcendez du fort Agenoride,
Eſtrangers, citoyens, peſle-meſle viſez
A moy, qui ay produict ces freres diuiſez:
Qui les ay engendrez de mon enfant leur frere,
Encore degouttant du meurtre de ſon pere.
Deſchirez-moy le corps, mes membres arrachez
Et de mon tiede ſang voſtre ſoif eſtanchez.
Vous doutez? vous tardés? Pourquoy ma geniture,
Voulez-vous à demy violer la nature?
Que ne deſtrempez vous vos armes en mon flanc,
Si vous n'auez horreur de les ſouiller au ſang
Tiré de meſme ventre, au ſang de mes entrailles,
Vous entremaſſacrant au pied de ces murailles?
Mettez les armes bas, ces armes deſpouillez,
Ou au ſang maternel ſans crainte les mouillez
Ne ſoit d'aucun reſpect voſtre main retenue,
Ie vous tens le goſier & la poictrine nue:
Ie ſuis entre vous deux: qui d'y ie le premier
De ma pleureuſe voix à la paix conuier?
Auquel m'adreſſeray-ie? auquel, comm'vne mere,

D'vne accolade saincte iray ie faire chere?
C'est à vous qui auez si longuement erré,
Du cher embrassement des vostres separé.
Approchez, mon enfant, que vostre main nerueuse
Renferme en son fourreau ceste espee odieuse:
Fichez moy ceste hache en terre bien auant,
Ostez ce grand pauois qui vous arme au deuant,
Delacez cest armet, qui d'vne longue creste
Horrible m'effroyant vous poise sur la teste.
Descouurez vostre face. Hé pourquoy doutez-vous?
Et vostre ardant regard eslancez, à tous coups
Dessus vostre germain? craignez-vous qu'il remue,
Et qu'en vous embrassant traistrement il vous tue?
Non non ne craignez point, n'en ayez point de peur,
Ie vous defendray bien de son glaiue trompeur,
Vous targant de mon corps, lequel faudra qu'il perce
Deuant que l'inhumain iusqu'au vostre trauerse.

Que doutez vous donc plus? doutez-vous de ma
Foy? (foy?
Auriez-vous bien, helas! defiance de moy?
Moy qui suis vostre mere? PO. *Apres vn tel pariure*
De mon frere il n'est rien que desormais m'asseure.
IOC. *Rettrez du fourreau ce large coutelas,*
Reprenez la rondache & la mettez au bras,
Rebouclez vostre armet, ne vous mettez en prise
A vostre frere armé, de crainte de surprise.
C'est a vous de lascher les armes le premier
Qui estes cause seul de faire desser:
Laissez les, ie vous pry pour vn petit d'espace.
Afin que Polynice a mon aise i'embrasse
Apres son long exil, c'est mon accueil premier,
Helas! & i'ay grand peur que ce soit le dernier.
Desarmez vous, enfans. Est-ce chose seante
De vous combatre a mon vostre mere presente!
Luy offusquer les yeux d'vn acier flamboyant.

Et

Et aller de soudars sa vieillesse effroyant?
Vous faites vne guerre où plus grande est la gloire
De se trouuer vaincu, que d'auoir la victoire:
„ Craignez-vous qu'on vous trompe? Ha qu'il vaut
„ beaucoup mieux
„ Estre trompé, que d'estre aux siens fallacieux,
„ Souffrir quelque forfait que le faire soy-mesme,
„ Et perdre que rauir vn Royal diadesme.
Mais ne craignez, enfans, vostre mere fera
Que l'vn trop fraudulent l'autre ne trompera,
Ie ne viens pas icy, ie n'y suis pas venuë,
Trauailler de labeur ma vieillesse chenuë,
Pour estre le tison de vos impietez,
Mais pour fendre le roc de vos cœurs irritez.
Eteocle a fiché sa hache contre terre,
Ietté sa targue bas: ça donc que ie vous serre
De mes bras maternels, ie ne me puis souler
De vous voir Polynice, & de vous acceler.
O mon cher Polynice, vne terre estrangere
A long temps retenu vostre ame passagere!
Vous auez longuement erré par les desers,
Par les riuages cois, par les vagueuses mers,
Fugitif exilé, couru de la Fortune,
Sans secours, sans addresse, & sans retraitte aucune.
Las! ie n'ay vostre mere à vos nopces esté,
Ie n'ay conduit l'espouse à la solennité:
Ie n'ay pour honorer la feste nuptiale
Enfleuré le lambris de la maison royale
Des odeurs de Sabee embaumé vostre lict,
Ny d'or elabouré decoré le chalict.
Des vostres dechaßé, vous estes allé rendre
A vn Prince ennemy, qui vous a faict son gendre:
Et ore, apres auoir si long temps sejourné
Loin de mes yeux, en fin vous estes retourné,

Non comme i'esperois, au gré de vostre frere,
Mais au sac du pays comme vn Prince aduersaire.
O mon fils mon cher fils, ma crainte & mon espoir,
Que i'ay tant souhaitté, tant desiré reuoir,
Vous me priuez du bien que ie deuois attendre,
Nous venant assaillir au lieu de nous defendre.
Helas! faut-il mon fils, mon cher fils, & faut-il
Qu'au reteur desiré de vostre long exil,
Pour le commun esclandre en larmes ie me noye?
Au lieu que ie pensois ne pleurer que de ioye?
Mon fils, & failloit-il ne vous reuoir iamais,
Ou en vous reuoyant bannir la douce paix
Du cœur de la patrie, & de fureur ciuile
Nos peuples saccager & nostre belle ville?
Ainsi sans vous la guerre on ne verroit icy.
Ainsi vous sans la guerre on ne verroit aussi.
La guerre vous estreint d'vne si forte serre,
Qu'on ne vous peut auoir sans que lon ait la guerre.
Mais combien que me soit vostre voyage dur,
Venant pour saccager l'Amphionique mur,
Et nos champs plantureux, si tressaillé-ie d'aise
De ce que ie vous voy, vous embrasse, & vous baise.
Ie volle de plaisir, pourueu que vos debats
Ne passent point plus outre, & cessent vos combats.
Combien s'en est fallu, que ie n'ay veu descendre
Sur vous, mes deux enfans, vn carnager esclandre!
Ie tremble & ie fremis de la glaceuse peur
Que vos flambans harnois m'ont coulé dans le cœur,
Ie vous pry par les flancs, où neuf Lunes vous fustes,
Et où vostre naissance, ains que naistre vous eustes,
Par mes cheueux grisons, par les aduersitez,
Dont vostre pere & moy sommes tant agitez,
Et par la pieté, par le cœur debonnaire
De la pauure Antigone appuy de vostre pere,

Rechas

Rechaſſés, ceſt armee, & loin de nos creneaux:
Loin de nos belles tours deſtournés ces flambeaux,
Faicles marcher ailleurs vos guerrieres phalanges
Commandés retirer tous ces peuples eſtranges,
Portés vos eſtendars en d'autres regions
Sans nous eſpouuanter de tant de legions.
Ceſt aſſés offenſé veſtre chere patrie
Qui les larmes aux yeux à iointes mains vous prie:
C'eſt aſsés tourmenté voſtre ſeiour natal,
Vous luy aués aſsés faict endurer de mal.
Voſtre patrie a veu ſes nourricieres plaines,
De cheuaux, de harnois, & de gendarmes plaines:
Elle a veu ſes couſteaux reluire comme eſclairs,
D'armets eſtincelans, de targues, & de boucliers,
Ses champs heriſſonner de piques menaſſantes,
Au lieu de beaux eſpics aux pointes blondiſſantes:
Elle voit ſes gueretz par les cheuaux poitris,
Les paſteurs deſchaſſez, & leurs troupeaux meurtris:
Les chefs au front ſuperbe, eſleuez apparoiſtre
Sur des chars triomphans, & leurs gens recongnoiſtre:
Les villages flamber, les caſes des Bergers,
Seruir de corps de garde aux ſoldats eſtrangers:
Et ce qui eſt le pire, elle voit les deux freres
L'vn ſur l'autre acharnez de fureurs ſanguinaires,
Se chercher de la vie, & comm' Ours furieux,
Se vouloir deſchirer de coups iniurieux.
C'eſt la ville, mon fils, où Dieu vous a faict naiſtre,
Et où vous deſirez l'vnique ſeigneur eſtre.
Quelle bouillante rage & quel forcenement
Vous eſpoind de vouloir deſtruire en vn moment
Voſtre propre Royaume, & le voulant conquerre
Le faire ſaccager par des hommes de guerre?
Comment? & voudriez vous ietter pié contremont,
Ces grands monceaux pierreux, qui ſourcillent le front,

Ouura

Non comme i'esperois, au gré de vostre fiere,
Mais au sac du pays comme vn Prince aduersaire.
O mon fils mon cher fils, ma crainte & mon espoir,
Que i'ay tant souhaitté, tant desiré reuoir,
Vous me priuez du bien que ie deuois attendre,
Nous venant assaillir au lieu de nous defendre.
Helas! faut-il mon fils, mon cher fils, & faut-il
Qu'au retour desiré de vostre long exil,
Pour le commun esclandre en larmes ie me noye?
Au lieu que ie pensois ne pleurer que de ioye?
Mon fils, & failloit-il ne vous reuoir iamais,
Ou en vous reuoyant bannir la douce paix
Du cœur de la patrie, & de fureur ciuile
Nos peuples saccager & nostre belle ville?
Ainsi sans vous la guerre on ne verroit icy.
Ainsi vous sans la guerre on ne verroit aussi.
La guerre vous estreint d'vne si forte serre,
Qu'on ne vous peut auoir sans que lon ait la guerre.
Mais combien que me soit vostre voyage dur,
Venant pour saccager l'Amphionique mur,
Et nos champs plantureux, si tressaillé-ie d'aise
De ce que ie vous voy, vous embrasse, & vous baise.
Ie volle de plaisir, pourueu que vos debats
Ne passent point plus outre, & cessent vos combats.
Combien s'en est fallu, que ie n'ay veu descendre
Sur vous, mes deux enfans, vn carnager esclandre!
Ie tremble & ie fremis de la glaceuse peur
Que vos flambans harnois m'ont coulé dans le cœur,
Ie vous pry par les flancs, où neuf Lunes vous fustes,
Et où vostre naissance, ains que naistre vous eustes,
Par mes cheueux grisons, par les aduersitez,
Dont vostre pere & moy sommes tant agitez,
Et par la pieté, par le cœur debonnaire
De la pauure Antigone appuy de vostre pere,

Rechas

Rechaſſés, ceſt armee, & loin de nos creneaux:
Loin de nos belles tours deſtournés ces flambeaux,
Faicles marcher ailleurs vos guerrieres phalanges
Commandés retuter tous ces peuples eſtranges,
Portés vos eſtendars en d'autres regions
Sans nous eſpouuanter de tant de legions.
Ceſt aſſés offenſé veſtre chere patrie
Qui les larmes aux yeux à iointes mains vous prie:
C'eſt aſsés tourmenté voſtre ſeiour natal,
Vous luy aués aſsés faict endurer de mal.
Voſtre patrie a veu ſes nourricieres plaines,
De cheuaux, de harnois, & de gendarmes plaines:
Elle a veu ſes couſteaux reluire comme eſclairs,
D'armets eſtincelans, de targues, & de boucliers,
Ses champs heriſſonner de piques menaſſantes,
Au lieu de beaux eſpics aux pointes blondiſſantes:
Elle voit ſes gueretz par les cheuaux poitris,
Les paſteurs deſchaſſez, & leurs troupeaux meurtris:
Les chefs au front ſuperbe, eſleuez apparoiſtre
Sur des chars triomphans, & leurs gens recongnoiſtre:
Les villages flamber, les caſes des Bergers,
Seruir de corps de garde aux ſoldats eſtrangers:
Et ce qui eſt le pire, elle voit les deux freres
L'vn ſur l'autre acharnez de fureurs ſanguinaires,
Se chercher de la vie, & comm' Ours furieux,
Se vouloir deſchirer de coups iniurieux.
C'eſt la ville, mon fils, ou Dieu vous a faict naiſtre,
Et où vous deſirez l'vnique ſeigneur eſtre.
Quelle bouillante rage & quel forcenement
Vous eſpoind de vouloir deſtruire en vn moment
Voſtre propre Royaume, & le voulant conquerre
Le faire ſaccager par des hommes de guerre?
Comment? & voudriez vous ietter pié contremont,
Ces grands monceaux pierreux, qui ſourcillent le front,

Ouura

Vous y pourriez, sans crime, acquerre vn diadesme,
Là Thebes vous aurez, & vostre frere mesme
Suyuant vos estendars, & nous qui sommes vieux,
Pour l'heur de vostre armee inuoquerons les Dieux.
Proposez-vous aussi les douteuses yssues
Des batailles souuent insperement perdues:
Combien Mars est instable, & que le sort humain
Est touſiours, mais sur tout, aux combats, incertain.
Car bien que l'Achaye & l'Inachie ensemble,
Portant vostre querelle, en vostre camp assemble:
Si est-ce que touſiours Fortune y aura part,
Et que l'euenement despendra du hazard.
Laiſſez donc ceste guerre, où tout est plein de doute,
Où la victoire n'est plus seure que la route,
Qui destruit la patrie, & saccage des Dieux,
Nos publiques patrons, les temples precieux.
Po. *Et que pour le loyer de sa fraude impudente,*
Il tienne le Royaume, & que moy ie m'absente?
Iamais iamais Madame, il faut qu'il soit puny
De m'auoir traistrement de ma terre banny.
Ioc. *Celuy est bien puny qui à Thebes commande,*
Nul n'y a maistrisé sans aduersité grande.
Depuis Cadme nombrez, vous n'en verrez aucun
Qui n'ait esté battu de ce mal heur commun.
„ Po. *Il n'y a tel mal heur que perdre son Empire.*
„ Io. *Qui fait guerre à son frere est encore vn peu pire.*
Po. *De pourſuyure vn parture appellez vous malheur?*
Ioc. *Il est vostre germain* Po. *Mais ce n'est qu'vn vol-*
Vn volleur de Royaume Ioc. *Il est plus agreable (leur,*
Aux citoyens que vous. Po. *Et moy plus redoutable.*
Io. *Les voudriez-vous regir contre leur volonté?*
„ Po *Vn peuple contumax par la force est dompté.*
Io. *En la haine des miens ie ne voudrois pas viure.*
Po. *Ne regne qui voudra de haine estre deliure.*

„ *Car*

» *Car auec le Royaume eſt la hayne touſiours,*
» *Touſiours elle ſe voit dans les royales Cours:*
Et croy que Iupiter ſur les Cieux ne commande,
Sans eſtre mal voulu de la celeſte bande.
Ne me chaut de me voir de mes peuples hay,
Moyennant que ie ſois & craint & obey.
» Io. *C'eſt vne grande charge, vn faix inſupportable.*
» Po. *Il n'eſt rien de ſi doux, ny de ſi delectable,*
Pour garder vn royaume, ou pour le conquerir,
Ie ſerois volontiers femmes & enfans mourir,
Bruſler temples, maiſons, foudroyer toute choſe:
Bref, il n'eſt rien ſi ſainct, que ie ne me propoſe
De perdre mille fois, & mille fois encor,
Pour me voir ſur la teſte vne couronne d'or.
» *C'eſt touſiours bon marché, quelque prix qu'on y*
mette.
» *Nul n'achepte trop cher qui vn Royaume achepte.*

Chœur.

Fortune qui trouble touſiours
Le repos des royales cours,
Balançant d'vne main trompeuſe
Sur la teſte d'vn Empereur
Le trop variable bon heur
D'vne couronne glorieuſe:
Toutes grandeurs tu vas plaçant
Sur vn rocher apparoiſſant,
Enuironné de precipices,
Preſtes de choir au premier vent,
Qui les atterre plus ſouuent
Qu'il ne faict les bas edifices.
» *Sans fin les Rois ſont agitez*
» *De diuerſes aduerſitez,*
» *Le ſoin & la peur ne les laſche:*

» *Ils*

„ Ils ne reposent nullement,
„ Car il leur semble à tout moment:
„ Que la couronne on leur arrache.
„ La Mer aux deux Syrtes flottant
„ Les ondes ne bouleuerse tant,
„ Scylle si fort ne tempeste
„ Vn Nautre de ses abois,
„ Que la peur tourmente les Rois
„ Des soupçons qu'ils ont en la teste.
„ Ils vont redoutant leurs voisins,
„ Ils craignent leurs subiects mutins,
„ La peur en leur ame est empreinte:
„ Ils veulent que d'eux on ait peur,
„ Et toutesfois tremblent au cœur
„ S'ils voyent que l'on en ait crainte.
Nous ne voyons nos Rois Thebains
Plus amis pour estre germains:
L'ambition qui leur commande,
Ne permet qu'en sincere amour
Ils tiennent le sceptre par tour,
Et que l'vn à l'autre le rende.
L'vn le retient à son pouuoir,
L'autre s'efforce de l'auoir,
Cependant le peuple en endure,
C'est luy qui porte le faix:
Car encor qu'il n'en puisse mais,
Il leur sert tousiours de pasture.
Mars dedans la campagne bruit,
Nostre beau terroir est destruict,
Le vigneron quitte la vigne,
Le courbé laboureur ses bœus,
Le berger ses pastis herbeux,
Et le morne pescheur sa ligne.

Messa

ACTE III.

Messager. Iocaste. Antigone. Hemon.

MESSAGER.

O Thebes miserable! ô Royauté comblée
D'aduersité cruelle aujourd'huy redoublee!
Ah, rancœur fraternelle! Hé mon amy, pour Dieu
Ne passes pas plus outre, ains t'arreste en ce lieu.
Demeure, ou refuis-tu! Io. *Las, ie tremble de crainte!*
An. *Dy nous, dy ie te pry la cause de ta plainte.*
Mess. *Tout est perdu.* Ant. *Bons Dieux.* Io. *Ha,*
pauure femme! An. *Helas!*
Io. *Helas, que ferons-nous?* An. *Ne vous desolez pas,*
Madame, moderez la douleur de vostre ame,
Moderez vostre dueil, moderez-le. Io. *Ie pasme.*
Hà, ma fille! A. *Hà, Madame!* Io. *Hé, hé, que ferõs nous?*
A. *Las! c'est tout vn pour moy, ie n'ay soin que de vous,*
Ie ne plains que vous seule. I. *Et moy que vous m'amie.*
An. *Sans vous ie voudrois estre en la salle blesmie*
Du Roy Tartarean Io. *Il m'y faut devaler.*
A. *Mais plustost nous deuons nous entre-consoler.*
Io *Eteocle est donc mort?* M. *Auſsi est Polynice.*
Io. *Hà, chetiue vieillesse! au moins que tu les veisse.*
An. *Sont-ils morts au combat en homme belliqueux?*
M. *Ils sont morts au combat, mais il n'y auoit qu'eux.*
Io. *Se sont-ils combatus?* M. *De lance & coutelace.*
A. *Et s'entre sont tuez?* M. *Tous deux dessus la place.*
Io. *Pauure mere helas!* A. *Soldat ie te supply,*
Fay nous de ceſt eſclandre vn discours accomply.
M. *La Mars s'alentissoit, & la creuse trompette*
Sonnoit de toutes parts la sanglante retraitte:
Tout sentoit le carnage, & la campagne estoit
Ensevelie au sang, qui par ondes flottoit
Sur les corps encombrez, que l'orageuse foudre

Du

Du bouillant Mars auoit renuerſez ſur la poudre.
Le belliqueux Tydee à terre giſoit mort,
Le preux Hippomedon receuoit pareil ſort,
Le vaillant Capance, Acron & Menecee,
Amphiaree, Aſtor, le courageux Hypſee,
Et tant d'autres guerriers de l'vn & l'autre camp,
Qui giſoyent par monceaux eſtendus ſur le champ:
Quand Polynice eſpoind d'vn regard miſerable
De ſe voir de la mort de tant d'hommes coulpable,
Adraſte va trouuer & l'arraiſonne ainſi.
Ie ſuis cauſe tout ſeul de ceſt eſclandre icy,
Mon pere, & pour moy ſeul tant d'ames genereuſes
Vont maintenant trouuer les riues tenebreuſes:
Ie veux venger leur mort ſur moy meſme ſur moy,
Ou ſur ce faux Tyran violateur de ſa foy:
Afin que de nous deux, leurs communs homicides
Ne ſe puiſſent douloir les femmes Argolides.
Il euſt bien mieux vallu, ie le cognois trop tard,
Que i'euſſe en ma perſonne entrepris ce hazard,
Premiers qu'en bataillons les troupes ordonnees
De contraires fureurs ſe fuſſent moiſſonnees,
Et tant de braues chefs outrepercez de coups
Fuſſent tresbuchez morts le viſage deſſous,
Mais puis que ie ne puis ceſte faute desfaire,
Au moins ores ie veux m'eſprouuer à mon fiere:
Ie m'en vay le combatre. Adieu, prenez ſoucy
De l'honneur de ma tombe, & de ma femme auſſi.
Ces propos acheuez, il rendoſſe ſes armes,
Laiſſant Adraſte là, qui fondoit tout en larmes,
Comme on voit au printemps que Rhodope le mont
Couuert de neige blanche, en cent ruiſſeaux ſe fond:
Il franchiſt ſon cheual, qui le frein dans la bouche,
Battant du pied la terre, attend qu'on l'eſcarmouche:
Puis le picquant allaigre, eſlancé de douleur,

Le

Le visage terni d'vne palle couleur,
Les yeux estincelans d'vne rage allumee,
Se va planter au pied de la Cité Cadmee:
Appelle à haute voix Eteocle, & voyant
Que nul ne descendoit sur le camp poudroyant,
S'appuye de sa lance & de ses yeux mesure
Vn lieu capable & propre à leur guerre future.
Eteocle tandis dans le temple prioit
Ses tutelaires Dieux & leur sacrifioit,
Quand Ephite accourut, l'estomach hors d'haleine
Et le poulmon battant, luy dist à grande peine,
(Ainsi l'ay ie entendu) Laissez, Sire, ces vœux,
Et ne vous amusez aux entrailles des bœux,
Il n'est temps de vaquer à faire sacrifice:
Voila deuant les murs l'indigné Polynice,
Qui vous somme au combat, hastez-vous de sortir,
Il veut vos differens par le fer departir.
A ces mots il s'enflamme, ainsi qu'en vn bocage,
On voit vn fier Taureau s'enflammer le courage,
Oyant dans vn vallon bugler son ennemi:
Il leue haut la teste, & bour souflant parmi
L'espais d'vn fort buisson, courageux se presente
Au deuant du troupeau que sa rage espouuante.
Eteocle en la sorte, outré dedans le cœur,
Souffle par les nazeaux la rage & le rancœur:
Le feu luy sort des yeux, le front luy deuient palle,
Et le sang retire dans le sein luy deualle.
On luy couure le corps d'vn acier flamboyant:
On luy met sur la teste vn armet effroyant:
Son coursier on ameine, où d'allegresse prompte
Auec vn ris amer sans aduantage il monte:
Il empoigne vne lance au fer bien aceré,
Son espee on luy donne & son pauois doré.
Puis il se iette aux champs, & pres de Polynice,

D'vne

D'vne iuſte carriere il entre dans la lice,
Le peuple Agencree accourt de toutes pars,
Grimpe deſſus les Tours & deſſus les rampars,
Tout le monde lamente & les larmes coulantes
Arrouſent d'vn chacun les faces blemiſſantes.
Io. *Helas, ma fille, helas! que faiſoient lors nos pleurs?*
Que ne larmoyons nous nos aigriſſans malheurs?
Mc. *Les vieillards recourbez & les meres chenuës,*
Outrageant leurs cheueux & leurs poitrines nuës,
Pleuroient d'auoir trainé ſi longuement leurs iours,
Et ſe vouloyent de dueil precipiter des Tours.
Deux fois l'vn contre l'autre enuenimés coururent,
Et deux fois rencontrés s'entre offenſer ne peurent,
Polynice à la fin meiſt le bois dans le flanc
Du rouſſin d'Eteocle, & le rougiſt de ſang:
Le cheual trebucha d'vne cheute peſante,
Comme quand vn Sapin battu de la tourmente,
S'eſclatte par le corps ſur Parnaſſe le mont,
Et faiſant vn grand bruit tombe pied contre-mont.
Ce chenaitier penſa que le fer ſanguinaire
Et ſa lance euſt plongé dans l'ame de ſon frere,
Saque l'eſpee au poing, & d'aueugle deſir
Court à luy le voyant ſur la terre geſir,
Mais comme le palfroy trop bouillant il talonne,
Qu'il l'emporte agité du fer qui l'eſperonne,
Vers le pauure Eteocle, il tombe renuerſé
Sur le cheual giſant le corps outre percé.
Ils ſe leuent ſur pieds, & l'eſpee en la dextre,
Et le pauois luiſant deſſus le bras feneſtre,
S'attaquent l'vn à l'autre auec tout leur effort,
Reſolus de donner ou receuoir la mort.
La haine & le courroux ſous l'armet apparoiſſent,
La force & la vigueur en ſe voyant leur croiſſent:
Ils roidiſſent le corps d'vne iambe auancée,

Courbés

Courbés sur leurs estocs, & leurs bras estancés,
Se tirent coups de pointe, ore par la visiere,
Ore par l'estomach d'vne addresse guerriere:
S'entre fouïllent au vif faisant a chaque fois
Le rouge sang couler au trauers du harnois,
Ils cherchent les defauts, decoupent les courroyes,
Se desarment le corps & se couurent de playes.
Les deux camps arrangés les regardent douteux,
Qui sera le vainqueur de ce combat piteux.
Comme quand deux Sangliers, que l'amour aiguillõne,
Se viennent à choquer aux forests de Dodonne,
Ils s'amassent le corps horriblement grondans,
Se herissent le poil, escumassent des dens,
Font sonner leur machoire, & de grand' fureur portés,
Dans le col ennemy les crochets qui leurs sortent,
Se font rougir le ventre: adonques le pasteur
Qui d'vn coustau les voit se mussõte de peur,
Fait signe à son mastin des mains & de la teste,
Qu'il se tapisse coy de crainte de la beste.
Ainsi les deux guerriers, seul à seul bataillant,
D'vn courage indompté s'entr'-alioyent chamaillant:
Se ruoyent acharnez coups d'estoc & de taille.
Detranchoyent mainte lame & mainte forte maille,
Se marteloyent le corps, sur l'acier tempestant,
Comme deux forgerons sur l'enclume battant
Vn fer à tout le bras, qu'on voit geindre de peine,
Se courber, refrongner, & sortir hors d'haleine.
Ou comme on voit aussi la greste craqueter
Sur le toict des maisons, quand l'ireux Iupiter
Contre l'alme Ceres en esté se colere,
Ou qu'il froisse le chef de Bacchus le bon pere.
A la fin Polynice, à qui les lasches tours
De son frere ennemy se presentent tousiours,
Son exil vergongneux, & la foy pariuree,

Se

Se faſche qu'il ait tant contre luy de duree,
Grince les dents de rage, & ſe tenant tendu
Va de pieds, & de mains, ſe iette à corps perdu
Contre ſon aduerſaire, & de tel effort entre
Qu'il luy met demi pied de ſon eſpee au ventre:
Le ſang en ſort fumeux, comme ſur vn autel,
Le ſang d'vn aigneau fume apres le coup mortel,
Que le preſtre ſacré dans la gorge luy donne.
Eteocle palliſt, deuient foible & s'eſtonne
De voir ſon ſang couler d'vne telle roideur:
Il ſent glacer ſon front de mortelle froideur,
Ses genoux trembloter: toutesfois il eſſaye,
Auec ſon peu d'effort, d'apparier ſa playe
Sur le corps de ſon frere: il le ſuit & reſuit,
Et l'autre, en le mocquant ſe deſtourne & le fuit.
Ce pendant il ſe laſſe, & n'a plus de puiſſance
De ſupporter ſon corps: il perd toute eſperance:
Il tombe renuerſé, ſes armes font vn bruit,
Et ſes yeux ſont voilez d'vne effroyable nuit.
Io. O miſerable femme! An. O fille infortunee!
Io. O deteſtable iour! An. O maudite iournee!
Me. Polynice aſſeuré d'auoir du tout vaincu,
Iette l'eſpee à bas, à bas iette l'eſcu.
Se deſarme le corps de ſa forte cuirace:
Puis eſleuant au ciel les deux mains & la face,
Rend grace aux immortels d'vne gaye ferueur,
De luy auoir donné ce iourd'huy leur faueur.
Approche d'Eteocle, & penſant qu'il deuſt eſtre
Du tout deſanimé, comme il faiſoit paroiſtre,
Luy veut comme vn vainqueur, le harnois arracher:
Mais ainſi que mal ſage il vient à ſe pancher.
Courbé deſſus la face, & les genoux à terre,
Son frere le guignant, tout le reſte reſerre
De la force eſcoulee, & s'animant le cœur

Et

Et les nerfs languissans de sa vieille rancœur,
Sa vengeresse espee en l'estomach luy plante,
Puis vomist, trespassant, son ame fraudulente.
Polynice du coup se sentant affoibly,
Et son ame nouër dans le fleuue d'oubly,
Dist auec vn sanglot qu'il poussa des entrailles:
Tu vis donc desloyal, & encores batailles:
De ruse & de cautelle allons, allons là bas
Aux lices de Pluton acheuer nos combats.
A ces mots il tomba sur le corps de son frere,
Mestant son tiede sang de son sang aduersaire.
Io. *Dieux du creux Tenare estancez-vous sur moy,*
Sur moy qui fais troubler de nature la loy,
Sur moy qui ay produict ceste guerre funeste,
Produisant ces enfans d'vn execrable inceste.
I'ay malheureuse, Epide, & d'Edipe conceu:
I'ay mon enfant, ô crimelen ma couche receu
Mon enfant parricide, & la dextre ay baisee,
Que mon espoux auoit de son sang arrousee.
Que pouuoit, que deuoit estre au monde produit
D'vn execrable Hymen, qu'vn execrable fruit?
Ils se sont massacrez d'vne horrible furie:
Des yeux de mon mary la lumiere est perie,
Qui non content de fuyr la celeste clarté,
S'est de Thebes banny, s'est de nous escarté.
A ceste heure Creon trouuant le throne vuide,
Sans peine vsurpera le sceptre Agenoride:
Et nous sexe imbecille, esclaues seruirons
Sous le ioug d'vn Tyran, sinon que nous mourons:
Mais i'aime mieux mourir, encore que tardiue
La mort pour mon bonheur d'oresnauant m'arriue:
Et que ne deusse, helas! si le ciel l'eust voulu,
Mourir auparauant que mon corps fust polu
Du sale embrassement de vous, ma geniture.

De vous Edipe autheur des malheurs que i'endure,
Mais ô ma chere fille, accompagnez ses pas,
Et ne l'abandonnez iusqu'au dernier trespas:
Les Dieux ne permettront qu'vn fait si debonnaire
Passe inutilement sans vn iuste salaire,
Ains le reconnoistront, & vostre pieté
Florira celebree en immortalité.
Moy, ie m'en vay descendre aux caues Plutoniques
Pour resuscitter les pleurs de nos malheurs antiques.
Ia de long temps ie porte en mon sein douloureux,
Ce poignard pour dompter mon destin rigoureux.
A: Dieux qu'est ce que ie voy! M. Vn poignard salutaire.
An. Salutaire! & comment? Io. Pour sortir de misere.
An. O Iupiter! ô ciel! que dites-vous, bons Dieux!
Que vous ferez mourir? Io. Que puis-ie faire mieux?
Quel remede à mon dueil, à ma langueur extresme.
Que d'auancer mon iour & mon heure supresme?
Vien, ô vien, chere Mort, vien tost me secourir.
An. Ie ne permettray pas que vous faciez mourir.
Ce ne seroit outrageux, il conuient que ie l'aye.
Io. Non, nõ, ie veux cercher, ie veux trouuer mon Laye
Au silence d'Erebe. O Laye, ô mon espoux,
Ne me refusez point d'errer auecques vous
Sur les riuages noirs, mon offense est nettie
En vous sacrifiant mon ame pour hostie.
An. Hé, Madame pour Dieu ne me vueillez laisser!
Io. Mais laisse, ne vueille ma volonté presser.
A. C'est pour vous destourner d'vn propos dõmageable:
Io. Mais pour me destourner d'vn repos profitable.
An. Si ie fis iamais rien qui fust à vostre gré,
Si à vous obeir i'ay mon cœur consacré,
Et si mon pere vieil en ses langueurs ie guide,
Ie vous supply laschez, laschez ceste dague homicide,
Et vostre ame purgez du desir qui l'espoint,

Viuez,

Viués, viués, Madame, & ne vous tués point.
Io. *Au contraire, si onc vostre cœur pitoyable*
A vostre pere & moy fut iamais agreable:
Si vous m'aués touſiours obeïſſante eſté,
Ne vueillés maintenant forcer ma volonté.
An. *Voulés-vous que i'approuue vne choſe mauuaiſe?*
Io. *Voulés vous reprouuer vn deſſein qui me plaiſe?*
An. *Ie ne vous puis complaire en ce mortel deſir.*
Io. *Rien que la ſeule mort ne me donne plaiſir.*
An. *Si la mort vous plaiſt tant, ſi ceſte frenéſie*
Eſt tellement empraínte en voſtre fantaſie
Qu'il vous faille mourir, ie mourray donc auſſi.
Deſcendriés-vous la bas, moy demeurant icy?
Ie ne vous lairray point, ains ie ſuiuray voſtre Ombre,
Sa compagne eternelle en la demeure ſombre.
Io. *Nõnõ, viués ma fille, & pourquoy mourés vous?*
Les Dieux ſur voſtre chef ne dardent leur courroux,
Comme ſur moy chetiue: & leur douceur, peut eſtre,
Comme à moy leur rigueur, ils vous feront cognoiſtre.
An. *Ie ne veux vous ſuruiure, ains veux que ce poignar*
Voſtre cœur & le mien perce de part en part.
Io. *En la fleur de vos ans?* An. *Laiſſeroy-ie ma mere?*
Io. *Laiſſéres-vous pluſtoſt voſtre langoureux pere,*
Solitaire, affligé d'incurables ennuis,
Ayant les yeux plongés en tenebreuſes nuicts?
An. *Hé que feray ie donc? à l'eſtrange deſtreſſé,*
Ie ne puis eſtre à l'vn que l'autre ie ne laiſſe:
Si ma mere ie ſuy, deſourdiſſant mes iours,
Mon pere ie lairray deſpourueu de ſecours.
Auquel m'addreſſeray-ie? & auquel, ô pauurette,
Suis-ie plus attenuë, & ſuis ie plus ſubiette
Tous deux ie les honore en vn deuoir egal,
Mais l'vn d'eux veut mourir, l'autre pleurer ſon mal.
I'aimeroy mieux la mort de tant de maux outree,

Et rien tant que la mort aujourd'huy ne m'agree.
Mais quoy? mon pauure pere en accroistroit son dueil,
Et si ie ne pourrois l'enfermer au cercueil
Son heure estant venuë, & ne pourroit encore
Apres les derniers mots ses deux paupieres clorre.
Il faut donc, malgré moy, que ie suruiue, helas!
Que ie reste apres vous, vefue de tout soulas.
O misere! ô langueur! ô fortune funeste!

Madame, mon espoir, le seul bien qui me reste
Auec mon chetif pere, estouffez, arrachez
Ce desir de la mort, qu'aux glaiues vous cherchez.
La mort vous est prochaine, attendez sa venuë,
Vostre ame ne peut guere estre en vous retenuë,
Elle viendra soudaine, & vostre corps âgé
Se verra sans effort de tourment deschargé.
N'auancez point vostre heure Io. *Elle est toute arriuee*
Ia la mortelle darde est en mon cœur grauee.

Dieu des profons manoirs, qui les ombres des morts
Reçois de toutes parts aux Acherontes bords,
Roy du monde noirey pren mon ame esploree,
Fuyant auec ce corps la grand' voute azuree:
Pren mon ame plaintiue, & la mets en requoy.
Elle a souffert tousiours depuis qu'elle est en moy.
Elle sort des Enfers en sortant de ce monde,
Et cherche son repos en la Stygieuse onde.

Vien pourgard doucereux, vien en moy te plonger,
Et me fay promptement de ce corps desloger:
Ie tarde trop craintiue. Ant. *Et que voulez-vous faire?*
Au secours, au secours, elle se veut deffaire.
Vous ne vous tuerez pas, ie vous empescheray.
Io. *Ma fille, c'est en vain, ie mourray, ie mourray,*
Laissez moy, laschez moy, ma mort est resolue:
Ie voy ja de Charon la teste chenuë,
Et les larues d'enfer, i'entens l'horrible voix

Du

Du chien Tartarean hurlant a trois abois.
Entre glaiue en mon cœur, trauerſe ma poictrine,
Et dedans mes rongnons iuſques aux gardes chemine.
Adieu ma chere fille, or ie meurs, las! ie meurs,
Souſtenez-moy, ie tombe. A. O malheur des malheurs!
O deſaſtreux encombre! O Royne miſerable?
O lugubre infortune! ô treſpas deſplorable!
Hé, madame, pourquoy me laiſſez vous ainſi?
Hé, pourquoy mourez-vous, que ie ne meurs auſſi?
O rigoureux deſtin! ô Parque trop cruelle!
Las! vos yeux vont nouant en la nuict eternelle:
Voſtre vie eſt eſteinte, & voſtre eſprit dolent:
Aux gouffres de Tenare eſt ore deualant,
Vne froide palleur vous terniſt le viſage:
Vous ne reſpirez plus, funebre teſmoignage.
Hé, Madame, hé, Madame, au moins que i'euſſe part
A l'homicide effort de ce rouge poignard.
Larmoyable Erigone, apres tes dures plaintes
Faictes deſſus ton pere, & tant de larmes ſainctes
Qu'au bois de Marathon triſte tu reſpandis
Indulgente à ton dueil d'vn licol te pendis:
Ay-ie moins de douleur qu'en ſouffrit Erigone?
Fut elle plus piteuſe en ſon cœur qu'Antigone?
Et toutesfois ie vy, ie vy, mais en viuant
Ie porte plus de mal que la mort n'eſprouuant.
Voila mes deux germains mort deſſus la pouſſiere,
Ma mere entre mes bras vient d'eſtre ſa meurtriere,
Mon pere erre aueuglé par les rochers ſegrets,
Rempliſſant l'air de cris, de pleur & de regrets:
Noſtre peuple eſt deſtruit, le ſceptre Thebaide
N'ornera deſormais la race Agenoride:
Nous auons tout perdu: ce tour, ains ce moment
Noſtre antique lignage accable entierement.
Et ie vy miſerable! helas voire! helas voire!

Mais ie voudrois dans le Cocyte boire.
Ie seruy malgré moy pour ces corps enterrer
De peur que les mastins les allent deuorer:
Et ie suis aussi, pour conduire mon pere
Et le reconforter en sa tristesse amere,
L'inhumer de mes mains, son corps ensevelir:
Aussi tost que la mort me le viendra tollir:
Autrement, autrement de mourir ie suis preste,
Il n'y a que cela qui mon trespas arreste.
He. *Quoy? ma chere Antigone, aurez-vous à iamais*
Vostre esprit angoissé d'vn desastre mauuais,
Ces beaux yeux que i'adore, & qui m'ébrasent l'ame,
Arrousseront tousiours de pleur leur douce flamme?
Quel malheur est-ce là qui est ce corps gisant:
Et ce vous ainsi de larmes arrousant?
Dequoy sert ce poignard en vostre dextre chaste?
An. *Hela! helas! c'est nostre Royne, helas! c'est Iocaste!*
He. *Qui cause ce meschef? ses deux enfans occis*
Sont ils cause d'auoir ses vieux iours accourcis?
An. *De ses fils mes germains, la fortune amoncee*
Luy a dans l'estomach ceste dague enfoncee,
Encor moite de sang, & son esprit desfos
Vagabonde pousé de souspireux sanglots.
Suis ie pas bien perdue? He. *Helas, ma chere vie!*
Vous estes longuement du malheur poursuivie,
Ie plains vostre desastre: ô que n'est vostre esmoy
Sans vostre ame affliger, tout enclos dedans moy:
Vous me naurez le cœur de vos piteuses plaintes,
Ces souspirs gemissans me sont autant de remtes:
Appaisez-vous, mon ame, appaisez vos douleurs.
Vn mort ne reuient pas pour nos dolentes pleurs.
An. *Puisse tant plorer qu'auec les pleurs ie verse*
Mon ame, qu'vn tourment si redoublé trauerse.
He. *La mienne donc aussi la puisse accompagner:*

Car

Car ie ne veux, mon cœur, iamais vous esloigner.
Tandis que vous viurez, ie viuray, mais dés l'heure
Que vous prendra la Parque, il sauura que ie meure.
En vous seule ie vy, sans vous, ie n'ay iamais
Ie trouuerois amer le plaisir le plus doux,
Si vous auez du dueil, i'auray de la tristesse:
Si vous auez plaisir, i'auray de l'alegresse.
AN. *I'ay perdu tout esbat, ie ne souhaitte plus*
Que viure auec mon pere en vn autre recluis.
HE. *Viuez aux creux deserts de l'Afrique rostie*
Entre les Garamantes, viuez en la Scythie
Sur les Hiperborez, que les vents orageux
Chargent continument de grands monceaux neigeux:
I'y viuray comme vous: ny chaleur ny froidure,
Tant que vous y serez, ne me semblera dure.
AN. *Hemon ie vous supply destournez vostre cœur*
De moy pauure esploree, & consite en langueur:
Mon amour est beant apres la sepulture,
Ie n'ay plus de desir que d'vne tombe obscure.
HE. *Plustost l'ondeux Triton sur la terre naistra*
Et le mouton laineux dedans la Mer paistra.
Que i'esteinde l'ardeur que i'ay dans la moüelle
Pour aymer saincïement vostre beauté trop belle
Le iour quand Phœbus marche, & la nuict quand les Cieux
Monstrent pour ornement mille astres radieux,
Ie vous ay dans mon ame, & tousiours vostre image
Errant deuant mes yeux me faict vn doux outrage.
AN. *Et ie vous ayme aussi: mais mon affection*
Se trouble maintenant par trop d'affliction.
Ie n'ay dedans l'esprit que mort & funerailles.
H. *Moy i'ay tousiours l'amour cousu dãs mes entrailles*
A. *Que i'ay d'aduersitez! H. Vous en auez beaucoup*
Communémẽt les maux nous viennent tout à coup.

„ Mais cõme apres l'hyuer le printẽps on voit naiſtre,
„ Et apres longue pluye vn beau temps apparoiſtre:
„ Ainſi quand les malheurs ont ſur nous tempeſté,
„ Nous deuons eſperer de la proſperité.

AN. Ie n'ay plus qu'eſperer, mes lieſſes perduës
Ne me ſeruiront helas leſtre iamais renduës.

„ Quand la mort nous a prins nous ne renaiſſons pas,
„ Nous perdons ſans retour ceux qui vont au treſpas.

HE. Vn chacun doit mourir, & la Parque felonne
De ce commun deuoir ne diſpenſe perſonne.
Si voſtre mere âgee & vos freres ſont morts,
Ce ne ſont que d'Atrope ordinaires efforts:
Leur iour eſtoit venu, comme celuy peut eſtre,
Qui doit deuant Minos nous faire comparoiſtre.
Car s'il plaiſt à Cloton, à l'inſtant il faudra
Que ſoyons le butin de la mort qui viendra.

AN. Qu'elle vienne couper le filet de ma vie,
Car auſſi bien ie ſuis de ce monde aſſouuie,
Ie ne vy qu'à regret, & ſans mon geniteur
Deſia m'euſt ce poignard outrepercé le cœur.
Ie fuſſe anecque vous, ma mere ihé, miſerable!
Ie n'ay peu, ie n'ay peu vous eſtre ſecourable:
Ie n'ay peu deſtourner, ie n'ay peu diuertir
Voſtre eſprit de vouloir de ſa geole ſortir.
Requerez à Pluton que bien toſt ie vous ſuiue,
Et qu'icy loing de vous longuement ie ne viue.
Madame, hé, que ie baiſe encores ces deux yeux,
Ceſte bouche & ce col qui me ſont precieux.
C'eſt la derniere fois que ceſte main ie touche,
Las, helas! ie ne puis en retirer ma bouche.

HE. Mon œil, laiſſez ces pleurs & ces gemiſſemens,
Car ils ne ſont ſinon rengreger vos tourmens.
Qu'on la porte en la ville, à fin qu'on luy procure,
Pour office dernier, royale ſepulture.

C'eſt

C'eſt deſormais, mon cœur, tout le beſoing qu'elle a:
Tout ce qu'elle veut plus, c'eſt vn ſepulchre. A, Hà là!

Chœur.

TV meurs, ô race genereuſe,
Tu meurs, ô Thebaine cité,
Tu ne vois que mortalité
Dans ta campagne plantureuſe:
Tes beaux coſtaux ſont deſertez,
Tes citoyens ſont eſcartez,
Dont les majeurs virent eſclorre
Sous les enſeignes de Bacchus
Les premiers rayons de l'Aurore,
Eſclairans les Indois vaincus.
Ils virent l'odoreux Royaume
Des Arabes induſtrieux:
Et les couſtaux delicieux,
Où les bois diſtilent le baume.
Ils donterent les Sabeans,
Et les peuples Nabatheans:
Ils virent la belle contree
Des Perſes & des Parthes prompts,
Et les bords de l'onde Erythree
Auec les Gedroſiques monts.
Nous enfans de ſi preux anceſtres,
Sommes preſque tous accablez
Par les Argiens aſſemblez
Pour de nous ſe rendre les maiſtres,
L'herbe s'abbreuue en noſtre ſang,
La plaine eſt changee en eſtang,
Et de corps Thebains tapiſſee.
Tout ce qui eſt peu demeurer
De reſte en la ville Dircee
Ne ſuffit à les enterrer.

Nos chefs aux indomptez courages
Trebuschez morts deuant nos murs,
Rehaussent aux siecles futurs
De leur vertu maints tesmoignages,
Ils ont meslé leur sang parmy
Le sang Argolique ennemy,
Iettant leur ame auantureuse
Au trauers les glaiues pointus,
Sans craindre la tourbe nombreuse
Des Danois, qu'ils ont combatus.
Ils ont receu pareil esclandre:
S'ils nous ont vaillants assaillis,
Nous n'auons eu les cœurs faillis,
Ny les bras gourds à nous defendre,
Ils ne sont pas plus demeurez
De nos soldats en ces guerets,
Que de leur outrageuse armee.
S'ils pensent nous auoir vaincus,
C'est d'vne victoire Cadmee,
Où les vainqueurs pleurent le plus.
Ce qui reste de la bataille
Est malade aux tentes gisant:
Ou n'est en nombre suffisant
Pour assaillir nostre muraille.
Polynice a bien fait fuyuy
Son frere de la mort rauy.
Par vne playe mutuelle.
„ *Il n'est forcenement si grand*
„ *Que d'vne rancœur fraternelle,*
„ *Quand la conuoitise s'y prend.*

ACTE

ACTE IIII.

Antigone. Ismene.

Antigone.

MA chere sœur Ismene, auiourd'huy la fortune.
Se monstre a nostre race asprement importune
Quel malheur, ie vous pry, peut vn homme agiter,
Qui n'ait versé sur nous liré de Iupiter.
Qu'y a-il de cruel, que deuant nos murailles
Ne remarquent nos yeux en tant de funerailles!
Nous auons d'Iocaste enseuely le corps,
Mais nos freres germains sans tombeau gisent morts.
Prenons le soing, ma seur de les couurir de terre,
Attendant qu'on leur dresse vn monument de pierre.
Ism. *Creon à promptement Eteocle inhumé,*
Pour autant qu'on la veu pour la patrie armé,
Et qu'il est mort pour elle auec que mille & mille,
Belliqueux nourriçons de ta Thebaine ville:
Mais il a defendu que Polynice fust
Transporté de sa place, & que sepulchre il eust,
Comme indigne d'auoir la tombe funerale,
Apres auoir fait guerre à sa ville natale:
Et veut (ô cruel cœur!) que les Corbeaux, becus
Se gorgent de sa chair & des autres vaincus.
An *Que Polynice serue aux bestes de pasture,*
Sur la terre gisant priué de sepulture?
Qu'on ne le pleure point que le grondeux Charon
Le face errer cent ans sans passer l'Acheron?
,, *C'est chose trop cruelle. Il faut que toute enuie,*
,, *Et que toute rancœur meure auec la vie.*
Ism. *Il menace de mort ceux qui contreueindront:*
A sa duré defense, & l'enterrer voudront.
An *Monstrõs nostre bõ cœur, que nostre bienueüillance*
Surmonte de Creon la seuere defense.

Ism. *Que ferons nous? il faut au Prince obtemperer.*
An. *Ie voy bien que la peur vous fait degenerer.*
Ism. *Regardez au danger d'vne telle entrepriſe.*
An. *En vn affaire tel vous eſtes trop remiſe,*
Aduiſez s'il vous plaiſt de venir auec moy.
Ism. *Ie ne veux tranſgreſſer l'ordonnance du Roy.*
„ An. *D'vn ordonnance iniuſte il ne faut tenir cõpte.*
Is. *Mais au contreuenant la peine eſt toute prompte.*
„ An. *Rien de grãd ſans dãger entreprẽdre on ne voit.*
„ Ism. *Où le danger paroiſt, entreprendre on ne doit.*
„ An. *Trop couard eſt celuy qui point ne ſe hazarde.*
Is. *I'ayme mieux n'auoir mal, & vous sẽbler couarde.*
An. *Regardez derechef ſi me voulez aider.*
Ism. *Ie vous pri' meurement vous meſmes y regarder.*
An. *Puis que vous ne voulez, s'iray donc toute ſeule.*
Is. *I'ay grãd crainte, ma ſœur qu'ẽ fin il vous en deule.*
An. *Aduienne que pourra, i'ay cela reſolu.*
Ism. *I'irois fort volontiers ſi Creon l'eut voulu.*
An. *Ie ne veux pas trahir les manes de mon frere.*
Ism. *Il eſt mon frere auſſi, mais ie ne puis que faire.*
An. *Pourquoy ne pouuez-vous?* Ism. *Pour Creõ que ie*
A. *Il ne peut empeſcher de faire actes ſi ſaints.* (*crains.*
Ism. *Conſiderez, ma ſœur, noſtre ſexe imbecile,*
Aux perilleux deſſeins de ce monde inhabile:
Conſiderez noſtre aage, & repenſez encor
Qu'il ne reſte que nous du tige d'Agenor.
Nous ſommes ſans ſecours, l'antique bienueillance,
Du peuple s'eſt tournee auec que la puiſſance.
Creon eſt obey, qui tyran, voudroit bien
Deracmer du tout noſtre nom ancien.
„ *Il faut ſuiure des grands le vouloir qui nous lie:*
„ *Faire plus qu'on ne peut eſt eſtimé folie.*
An. *Ne bougez donc ma ſœur, ne vous auanturez,*
Seule dans la maiſon en repos demeurez.

Moy

Mays ie ne souffriray qu'vne Louue gourmande
Du corps de mon Germain à plaisir s'auiande.
Ie l'ensepulturay, deusse ie les efforts
En mes membres souffrir de cent cruelles morts:
Ie ne refuseray de souffrir tout outrage,
Si souffrir le conuient pour vn si sainct ouurage.
Apres que i'auray faict, ie n'auray point de dueil
D'estre auec que luy mise en vn mesme cercueil,
Vous en requoy viuez, viuez tousiours heureuse.
Ism. *Ie ferois comme vous, mais ie suis trop peureuse.*
An. *Ceste peur vous prouient de faute de bon cœur.*
Ism. *Ce n'est pas de cela que procede ma peur.*
An. *Dequoy donc ie vous pri? Ie D'vne foible nature,*
Qui reuere les loix. An. La belle couuerture!
Et bien bien, ne bougez, ie vay l'ensepulcir.
Ism. *Hé Dieux, où allez vous, vous me faictes pasmir*
Ie n'ay point sur le chef qui d'effroy ne m'herisse.
An. *Ie vay sepulturer mon frere Polynice.*
Ism. *Au moins gardez vous bien de vous en deceler,*
Quant à moy ie n'en veux à personne parler.
An. *Parlez en à chacun, ie veux bien qu'on le sçache,*
„ *Il ne faut que celuy qui ne fait mal se cache.*
Ism. *Que vous estes ardante à vous brasser du mal.*
An. *Mal ou bien, il aura son honneur funeral.*
Ism. *Ouy bien si vous pouuez, mais ce n'est chose aysee,*
An *Ie taschant ie seray du surplus excusee.*
Ism. *Ce que lon ne peut faire entreprendre on ne doit*
„ An. *Entreprendre il nous faut tout ce qui est de droict.*
„ Ism. *Le droit est d'obseruer ce que le Roy commãde*
An. *Il faut tousiours bien faire, encor qu'il le deffende.*
Ism. *Mais il Polynice ennemy declaré.*
An. *Voire apres qu'il s'est veu de son sceptre emparé,*
Ism. *Ie vous supply laissez ceste emprise douteuse.*

Pour

Pour vn qui ne vit plus. An. *Que vous estes faſcheuſe?*
Laiſſez moy, ie vous prie, en ma temerité,
Voſtre propos ne m'eſt qu'vne importunité,
Mon deſſein eſt loüable, & ne m'en peut enjoyure
Autre mal que me voir de mes langueurs deliure
Par vne belle mort, qui des tombeaux obſcurs
Fera voler mon nom iuſques aux ſiecles futurs.
Iſm. *Or allez de par Dieu, le bon heur vous conduiſe*
Et tourne à bonne fin voſtre ſaincte entrepriſe.

Chœur.

LE Ciel retire de nous
Son courroux,
Et nous eſt ores propice:
Nous deuons pour le bien fait
Qu'il nous faict,
Aux immortels ſacrifice.
De nos murs ont eu le ſoin
Au beſoing,
La main ils nous ont tenduë:
Noſtre cité ne fuſt point
En ce poinct,
S'ils ne l'euſſent defenduë.
Qui euſt Capanee eſtant
Combatant
Sur la breche demeuree,
Bouleuerſé mort à bas,
Sans le bras
Du foudroyant fils de Rhee:
Sous l'eſcu qui le targuoit,
Se mocquoit
Des feux & fleches volantes
Que lançoyent de toutes parts
Nos ſoldars
Sur ſes armes flamboyantes:

Il

Il les alloit en paſſant
Terraſſant
Comme vn ſanglier qui trauerſe
Quelques eſ acrons mutins
De maſtins,
Qu'il abat à la renuerſe.
Ou comme dedans vn pré
Diapré
Le faucheur fait tomber l'herbe,
Et les eſpics trebuchants,
Par les champs,
Qu'il entaſſe en mainte gerbe.
Quand Iupiter, reluyſant,
Deſtruiſant
Thebes de ſon mal-heur preſte,
Print ſon rouge foudre en main,
Et ſoudain
Luy en eſcraſa la teſte.
Voyant Amphiare auſſi
Sans mercy
Nous faire vn mortel eſclandre,
Le fiſt pour nous garantir
Engloutir
Et vif aux Enfers deſcendre.
Ainſi des bons Dieux ſauueurs
Les faueurs,
Et non la proüeſſe humaine,
Nous ont gardé maintenant,
Souſtenant
La pauure ville Thebaine.
Aux Dieux l'on trouue touſiours
„ *Du ſecours,*
„ *Ils preſident aux batailles,*
„ *Ils repouſſent les efforts,*

„ *Des*

„ *Des plus forts,*
„ *Et preſeruent nos murailles,*
A iamais leur ſoit l'honneur
Du bon-heur
Qu'ils nous donnent de leur grace:
Que tous les ans au retour
De ce iour
Vn ſacrifice on leur face.
Nos ennemis foudroyez,
Effroyez,
Courent eſlancez de crainte:
Laiſſant par ces rudes monts,
Vagabonds,
De leur ſang la terre teinte.
Ils n'ont enterré les corps
De leurs morts,
Tant la froide peur les preſſe:
En danger que des Vautours,
Et des Ours
La gloute faim s'en repaiſſe.
Ils marchent ſans eſtendars,
Tous eſpars:
Ils n'oſent leuer la teſte,
Enuergongnez de ſe voir
Receuoir
La perte au lieu de conqueſte.

Creon. Chœur de vieillards. Les Gardes du corps de Polynice. Antigone. Ismene. Hemon. Creon.

GRace aux Dieux immortels qui de nous ont eu ſoing,
Et nous ont de faueur aſſiſté au beſoing,

Nos

Nos ennemis rompus se sont mettez en fuitte,
Quittant honteusement vostre terre destruitte,
La campagne sanglante est couuerte de morts:
Cephise va pourprant ses riuages retorts
De diuers sang meslé, qui colore ses ondes,
Ainsi que de Ceres les cheuelures blondes.
Ils auoyent amené les peuples Argiens,
Les troupes de Megare, & les Myceniens:
Les bandes d'Achaie à nos murs se camperent,
Et d'innombrables dards nos tours despeuuanterent:
Adraste leur grand Roy, s'estoit desia promis
De voir son Polynice en son throsne remis,
Pour commander de force, & presser de seruage
Le peuple Orygien d'indomtable courage.
Mais luy mesme tombant à la terre mordu,
Luy-mesme reste mort sur la plaine estendu:
Les corbeaux se paistront de sa chair, qui n'est digne
Du tombeau de Cadmus, dont le meschant forligne.
Il a plein de fureur son peuple guerroyé,
Et de flamme & de fer le pays foudroyé
Son nom doit estre infame à la race future,
Et son corps execré pourrir sans sepulture.
Or moy, comme celuy qui plus proche du sang
Du malheureux Edip, viens regner en mon rang,
I'ay par public edict faict expresse defense
D'inhumer ce meschant: que si aucun s'auance
De faire le contraire, & enfreindre ma loy,
S'asseure d'esprouuer la colere d'vn Roy.
Ie iure par le Ciel qui le monde enuironne,
Par c'est honnoré sceptre, & par ceste couronne,
Que si aucuns Thebains i'y voy contreuenir,
Sans espoir de pardon ie le feray punir,
„ *Fust il mon enfant propre. Vne ordonnance est vaine,*
„ *Si l'infracteur d'icelle est exempt de la peine.*

I'ay

I'ay des gardes assis sur les coustaux d'autour,
Qui les corps ennemis verront mieux & tour:
Car quant aux citoyens qui ont vomy leur vie,
Combatant valeureux pour leur chere patrie,
Ie veux qu'on les regrette, & qu'en publiques pleurs
Les ensepulturant on chante leurs valeurs.

Ch. Vous voulez qu'vn chacun ait son iuste salaire,
Les vns de faire bien, les autres de mal faire.

Cr. Toute principauté en repos se maintient,
Quand on rend a chacun ce qui luy appartient.
Il faut le vicieux punir de son offense,
Et que l'homme de bien le Prince recompense.
La peine & le loyer sont les deux fondemens,
Et les fermes pilliers de tous gouuernemens.

Ch. Vous plaist il commander encore, quelque chose?

Cr. Qu'a garder mon edict vn chacun se dispose.

Ch. Qui sera si hardy, que pour vn homme mort
Il se mette en danger de receuoir la mort?

Cr. Il se trouue touſiours des citoyens rebelles.

Ch. Ie n'en cognois aucuns qui ne vous soyent fidelles.

G. Vous viendrez, vous viendrez. A. Ie n'y recule pas.

Ch. Quelle Dame est-ce la qu'ils tiennent par les bras?
C'est la pauure Antigone! ha, fille miserable:
Vous auez volontiers esté trop pitoyable.

Cr. Amenez, attirez, vous estes gens de bien.
Ou l'auez-vous surprise? Gar. Autour du frere sien.

Cr. Autour de Polynice? Gar. En le couurant de terre.

Ch. Qu'vn obstiné malheur ceste maison atterre.
C. Par les Dieux vous mourrez: mais dites moy comẽt
L'auez-vous peu surprendre en cest enterrement?

Ga. Nous estions à l'escart derriere ces colines,
De peur que l'air des corps ne vint à nos narines,
Dessous l'abry du vent, regardant soucieux
Qu'aucun ne vint rauir ces corps tant odieux:

Quand

Quand nous apperceuons ceste fille esplouree
Portant en vne main vne paëlle ferree,
Vn riche vase en l'autre, approcher du corps mort:
Et sur luy se ruant auec grand effort,
Faire mille regrets, mille piteuses plaintes,
Qui les Tygres des bois esmeut au deuil contraintes:
Sa lamentable voix resonnoit tout ainsi
Que celle d'vn oyseau de triste esse transy,
Qui dans son nid portant l'ordinaire becbee,
Ne trouue plus dedans sa petite nichee,
Quand elle eut quelque temps ses desastres ploure,
Et les playes du mort de baisers honoré,
Fist ses effusions propitiant les Manes,
Et les nons innoquant des vierges Stygianes.
Puis le vase laissant, la paëlle print en main,
Et du sable plus sec luy empoudra le sein.
Adonc nous accourons sans d'auantage attendre,
Afin de la pouuoir en ce delict surprendre.
Et la mettre en vos mains: Mais sans s'esbouuanter
Elle se vint à nous franchement presenter,
Confessant librement le sepulchral office
Qu'elle desiroit faire au corps de Polynice.
Elle m'en faict pitié: mais le deuoir m'enioinct
De vous conter le faict & ne le taire point.
CR. *Est il vray? auez vous ceste faute commise?*
Y auez vous esté par ces gardes surprise?
Leuez les yeux de terre, & ne desguisez rien.
AN. *Il est vray, ie l'ay faict.* C. *Ne sçauez vous pas bien*
Qu'il estoit defendu par publique ordonnance?
AN. *Ouy, ie le sçauois bien, i'en auois cognoissance.*
CR. *Qui vous a donc faict enfraindre ceste loy?*
AN. *L'ordonnance de Dieu, qui est nostre grand Roy,*
„ CR. *Dieu ne commãde pas qu'aux loix on n'obeysse,*
„ AN. *Si faict, quand elles sont si plaines d'iniustice,*

„ *Le*

„ Le grand Dieu, qui le Ciel & la terre a formé,
„ Des hommes a les loix aux siennes conformé,
„ Qu'il nous enioinct garder comme loix salutaires;
„ Et celles reietter qui leur seront con traires.
„ Nulles loix des Tyrans ne doiuent auoir lieu,
„ Que l'on voit repugner aux preceptes de Dieu.
Or le Dieu des Enfers qui aux Ombres commande,
Et celuy qui preside à la celeste bande,
Recommandent sur tout l'humaine pieté:
Et vous nous commandez toute inhumanité.
„ Non, non, ie ne fais pas de vos loix tant d'estime
„ Que pour les obseruer i'aille commettre vn crime,
Et violle des Dieux les preceptes sacrez,
Qui naturellement sont en nos cœurs ancrez:
Ils durent eternels en l'essence des hommes,
Et nez à les garder dés le berceau nous sommes.
Ay-ie deu les corrompre? ay-ie deu, ay-ie deu
Pour vostre authorité les estimer si peu?
Vous me ferez mourir, i'en estois bien certaine,
Mais la crainte de mort en mon endroit est vaine,
Ie ne souhaitte qu'elle en mon extreme dueil.
„ Quiconque a grands ennuis desire le recueil.
Quoy? eusse-ie, Creon, violentant nature,
Souffrant mon propre frere estre des Loups pasture
Faute de l'inhumer, comme il est ordonné?
Mon frere, mon germain, de mesme ventre né?
I'eusse offense les Dieux aux morts propitiables,
Et les eusse vers moy rendus impitoyables.
Ch. Ceste pauure Antigone sa misere defaut,
Pour sa condition elle a le cœur trop haut.
„ Cr. La puissance du Roy les cœurs rebelles domte,
„ Et les sousmet aux loix dont ils ne tiennent conte.
Ceste-cy seulement ma defense n'enfreint,
Mais comme si l'enfreindre estoit vn œuure sainct,

Elle

Elle s'en glorifie, & d'impudente audace
Maintient auoir bien faict, mesme deuant ma face:
Se rit de ma puissance, & pense volontiers
Que pour le vain respect des Rois ses deuanciers,
Elle n'y soit sugette, & que la felonnie
Dont elle vse enuers moy, luy doiue estre impunie.
Mais ores qu'elle soit sœur & fille de Rois,
De ma sœur engendree en martiales lois,
Ie la feray mourir, & sa sœur auec elle,
Si ie trouue sa sœur estre de sa cordelle.
Qu'on la face venir: car n'agueres à la voir,
I'ay creu qu'elle deuoit en son esprit auoir
Quelque grand pensement, tant elle estoit esmeuë.
„ *Souuent nostre secret se descouure à la veuë.*
An. *Vous ne pouuez au plus que me faire tuer.*
Cr. *Et ausi ie ne veux rien plus effectuer,*
A. *Qu'attendez-vous donc tãt qu'est-ce qui vous retarde?*
Cr. *Sera quand ie voudray: car rien ne m'en engarde.*
An. *Il m'est à tard d'auoir mon destiné trespas.*
Cr. *Il ne tardera guere, il auance ses pas.*
An. *Ie mourray contre droict pour chose glorieuse.*
Cr. *Vous mourrez iustement comme vne audacieuse.*
An. *Il n'est celuy qui n'euſt commis semblable faict.*
Cr *Il n'est celuy pourtant d'entre tous qui l'ait faict.*
An. *S'ils parloient librement, ils loüeroient mon empriſe.*
Cr. *Qui les empeschera d'en parler sans feintiſe?*
An. *La crainte d'offenſer vn Roy trop ammeux.*
C. *Pourquoy ne craignez vous de l'offenſer cõme eux?*
An. *Pour ne craindre la mort i'ay remede à ma miſere.*
„ Cr. *Le meſpris de la mort vous incite à mal faire.*
„ An. *Ce n'est mal d'inhumer son frere treſpaſſé.*
Cr. *Vous auez, l'inhumant, mes edicts transgreſſé,*
An. *Mais la loy de nature & des Dieux est plus forte.*
Cr. *Vous n'auez honoré l'autre de meſme sorte.*

An.

An. *De mon autre germain vous auez eu souci.*
Cr. *Et si ie ne l'eusse eu?* An. *I'en eusse fait ainsi.*
Cr. *Cestuy-cy sa patrie a saccagé par guerre.*
An. *Le tort est prouenu de sa natiue terre.*
Cr. *D'y auoir amené nos mortels ennemis?*
An. *De poursuiure ses droicts à chacun est permis.*
Cr. *Ie poursuiuray les miens encontre vous rebelle.*
An. *Ie n'ay rien entrepris que d'amour naturelle.*
Cr. *Vn ennemy public aimer il n'appartient.*
Ch. *Voicy venir Ismene.* Cr. *Ou est elle!* Ch. *Elle vient*
En ondoyantes pleurs le visage luy noue,
Qui luy vont effaçant le vermeil de sa ioue.
Ha fille que i'ay peur. Cr. *Les voicy les serpens,*
Les pestes, que i'aymois plus cher que mes enfans.
Auez-vous consenti à ceste sepulture?
Is. *Ce fut moy qui en eus la principale cure.*
S'il y a du peché, s'il y a du mesfaict,
Seule punissez moy, car seule ie l'ay faict.
An. *Non, non, elle vous trompe, elle en est innocente.*
Et ne doit à ma peine estre participante:
Elle n'en a rien sceu, non ne la croyez pas.
Is. *I'y allois apres elle, & la suiuois au pas.*
An. *Si ie luy eusse dict elle m'eust decelee.*
Is. *Au contraire, sans moy elle n'y fust allee.*
Ant. *Elle n'a pas, Creon, le courage assez fort.*
Is. *Ie vous ay incité à ne craindre la mort.*
An. *Elle veut auoir part à ma gloire acquestee:*
Is. *Vous ne voulez toillir ma gloire meritee.*
An. *C'est afin de mourir qu'elle dit tout ceci.*
Is. *Mais c'est pour me sauuer que vous parlez ainsi.*
An. *Et pourquoy voulés vous sans merite me suiure?*
Is. *Et pourquoy voulés-vous me contraindre de viure?*
An. *Vueillés plustost, ma sœur, vos beaux iours allóger.*
Is. *Pourquoy donc voules-vous les vostres abreger?*

An.

Ant. Ie ne me iette pas comme vous au supplice.
If. Vous y estes iettee enterrant Polynice.
An. I'ay mieux aimé mourir que faillir au deuoir
Que viuant il nous faut des trespassés auoir:
Mais vous faute de cœur ne m'auez osé suiure.
If. Ah que i'auray de mal s'il me faut vous suruiure,
Cr. Ie croy que ceste fille à son esprit troublé.
„ If. Vn esprit, ô Creon, d'amertumes comblé
„ N'en est plus plus rassis, c'est chose bien certaine.
Cr. Vous l'aués bien perdu de courir à la peine.
If. Sans elle ie ne puis viure qu'en desplaisir.
Cr. Quant à elle bien tost la mort l'ira saisir.
If. Celle qu'à vostre fils vous auez accordee!
Cr. Sa peine pour cela ne sera retardee.
If. Au bien de vostre fils n'auez vous autre esgard?
Cr Ie prendray pour mon fils vne femme autre part.
Ant. Voyés mon cher Hemon combien on vous estime?
Cr. Il n'aura point de femme, où se trouue aucun crime.
If. Le crime qu'elle a faict n'est que de pieté.
Cr. Elle n'a qu'entrepris sur mon authorité.
If. Le voulez vous priuer d'vne si chere amie?
Cr. Ouy, fust elle son cœur & son ame demie.
If. Elle est fille, elle est sœur, elle est niepce de Rois.
Cr. Le fust elle des Dieux, elle est suiette aux loix.
If. Auec ques vostre fils elle est en fiançailles.
Cr. Elle ira chez Pluton faire ses espousailles.
If. O cruauté felonne! ô cruauté immanité!
Cr. Gardés-vous d'encourir mesme infelicité.
If. Ie ne crains d'vn Tyran les iniustes coleres.
Cr. Prenés les toutes deux, prenés ces deux viperes,
Et me les enfermés, ie leur feray sentir
Combien de me fascher on a de repentir.
Ch. Voicy le pauure Hemon vostre enfant debonnaire,
Ternissant de chagrin l'air de sa face claire:

Il

Il monstre estre bien triste, & auoir dans le cœur
A le voir soupirer, vne extreme langueur.
C'est volontiers l'effect d'vne amour desbordee
De voir arriuer mal à sa douce accordee,
Il la plaint. Or l'ayant ainsi deconforter
Ie pense qu'il ne peut son malheur supporter.
He. *Que tu meures, ma vie, & qu'on toste, mon ame,*
A mon cœur qui ne vit que de ta douce flamme,
Que tu meures sans moy, que sans moy le trespas
Te meine chez Pluton, & ie n'y voise pas?
Que ie viue sans toy, que mon ame esploree
Soit absente de toy, soit de toy separee?
Non, non, ie ne sçaurois: quiconque t'occira,
Ma mort auec la tienne ensemble apparira.
Cr. *Mon fils, auez vous sceu la sentence donnee*
Contre vostre Antigone à la mort condamnee?
H. *On me l'a dit, mon pere, & en porte vn grand dueil.*
Cr. *Ne vous voulez vous pas conformer à mon vueil?*
He. *Mon pere ie vous veux complaire en toute chose,*
Vostre commandement de mon vouloir dispose.
,, Cr. *C'est parler cõme il faut: vn debonnaire enfant*
,, *Ne s'affecte à cela que son pere defend,*
C'est pourquoy des enfans tout le monde desire,
Qui n'aillent, arrogans, leurs peres contredire:
Comme on en voit aucuns qui ne prennent plaisir,
Que d'auoir à leur pere vn contraire desir.
Gardez-vous, mõ enfant, que l'amour d'vne fẽme,
Mortifere poison, par trop ne vous enflamme.
,, *C'est vn mal où vostre âge est volontiers enclin,*
Mais auec la raison detrempez ce venin:
Domptez ceste fureur, de peur qu'elle maistrise
D'vn reprochable ioug vostre ieune franchise.
,, *Vne femme meschante apporte bien du mal*
,, *A celuy qu'elle estreint d'vn lien coniugal,*

Telle

Telle qu'eſt ceſte-cy qu'aux tenebres i'enuoye
Du nuiteux Acheron, priué de toute ioye.
N'y mettez voſtre cœur, ſouffrez qu'au lieu de vous
Elle voiſe là bas chercher vn autre eſpoux:
C'eſt vne audacieuſe, vne fille arrogante,
A qui noſtre grandeur eſt au cœur deſplaiſante.
„ *Si eſt-ce qu'il n'eſt rien qui ſoit tant perilleux*
„ *A l'eſtat d'vn grand Roy, qu'vn ſuiet orgueilleux,*
„ *Qu'vn ſubiect contumax, qui ſans fin s'euertuë,*
„ *D'eſtre contrariant a tout ce qu'il ſtatuë.*
He. *Il eſt vray: mais ſouuent autre eſt l'intention*
„ *D'vn ſubiect qu'il me ſemble à noſtre opinion:*
„ *Tel forfaict griefuement qui forfaire ne penſe,*
„ *La plus part des delicts ſe fait par imprudence.*
Ceſte Vierge exerçant vn pitoyable faict
A contre ſon vouloir à vos edicts forfaict.
Chacun en a pitié, toute la cité pleure,
Qu'vne Royale fille innocentement meure
Pour vn acte ſi beau, que l'on l'euſt premyer,
Comme vn faict de vertu, qu'on ne peut denyer.
Quel mal (ce diſent-ils) a faict ceſte pauurete,
De vouloir inhumer la charongne muette
De ſon frere defunct, apres l'auoir ploré,
Pour n'eſtre des Corbeaux ny des Loups deuoré?
Voilà qu'on dit de vous ſans le faire entendre,
Car craignant vous deſplaire on ne l'oſe entreprendre.
„ *Communément vn Roy ne ſçait que ce qui plaiſt,*
„ *Que choſe de ſon gouſt, car le reſte on luy taiſt.*
Mais au moy, qui voſtre enfant, ſur tous autres deſire
Que long temps en honneur proſpere voſtre Empire:
Qui ſans feinte vous ayme, ouuertement ie vien,
Vous conter la rumeur du peuple Ogygien.
Conformez voſtre eſprit à la raiſon maiſtreſſe,
Et qu'à la paſſion ſurmonter ne ſe laiſſe:

Ne ressemblez à ceux, qui pensant tout sçauoir
Ne veulent le conseil d'vn autre receuoir.
„ *Ce n'est point deshonneur à vn Prince bien sage,*
„ *D'apprendre quelquefois d'vn moindre personnage,*
„ *Et suiure son aduis, s'il le conseille bien,*
„ *Sans par trop s'obstiner & arrester au sien.*
Cr. *Penses tu que de toy ie vueille conseil prendre?*
Et en l'aage où ie suis tes preceptes apprendre?
„ He. *Il ne faut la personne, ains la chose peser,*
„ *Et selon qu'est l'aduis le prendre ou refuser.*
C. *C'est vn braue conseil, qu'vn meschant ie guerdõne.*
H. *De bien faire aux meschãts conseil ie ne vous dõne.*
Cr. *Tu veux que ie pardonne à ceste peste ici.*
He. *Sa faute est bien legere, & digne de mercy.*
Cr. *D'enterrer vn meschant est ce chose legere?*
Vn ennemy public? He. *Voire mais c'est son frere.*
Cr. *Corrompre mes Edits? m'auoir en tel mespris?*
He. *De corrompre vos loix elle n'auoit entrepris.*
Cr. *Ie luy feray porter de son orgueil la peine.*
He. *Ce ne sera l'aduis de la cité Thebaine.*
Cr. *Qu'ay-ie affaire d'aduis? telle est ma volonté.*
He. *N'estes-vous pas subiet aux loix de la cité?*
Cr. *Vn Prince n'est sujet au loix de sa prouince.*
H. *Vous parlez d'vn Tyrã, & nõ pas d'vn bon Prince.*
Cr *Tu veux que mes subiects me preferiuent des loix.*
„ H. *Ils doiuent au contraire obeir à leurs Rois,*
„ *A leurs Rois leurs seigneurs, les aimer & les craindre:*
„ *Aussi la loy publique vn Roy ne doit enfreindre.*
Cr. *Il a soin d'vne femme, & la sert au besoing.*
He. *Femme vous seriez dõc! car de vous seul i'ay soin*
Cr. *Oses tu malheureux, à ton pere debatre?*
He. *I'ose pour l'equité l'iniustice combatre.*
C. *Iniuste te semble-ie en defendant mes droits?*

He.

He. *Iniuſte en ordonnant des Tyranniques loix.*
Cr. *Que tu es abeſty des fraudes d'vne femme.*
He. *Cautelle ny malice Antigone ne trame.*
Cr. *Tu ne la verras plus ſon iour fatal eſt pres.*
He. *Elle ne mourra pas qu'vn autre n'aille apres.*
Cr *Il menace encor, ô l'impudente audace?*
He. *Vers mon pere, & mon Roy ie n'vſe de menace.*
Cr. *Eſclaue effeminé, ſi tu conteſtes plus*
Ie t'enuoiray gronder aux infernaux palus.
He. *Vous voulez donc parler, & n'emenâre perſonne?*
C. *I'atteſte Iupiter, qui de foudres eſtonne*
Les rochers Capharez, que la punition
Tallonnera de pres ceſte preſumption.
Sus qu'on m'ameine toſt ceſte beſte enragee
Qu'aux yeux de ce galand elle ſoit eſgorgee.
He *Il n'en ſera rien faitte mourray mille morts*
Pluſtoſt qu'en ma preſence on outrage ſon corps.
Vous ne me verrez plus, exercez voſtre rage
Sur ceux qui patiens endurent tout outrage.
Ch. *Il ſort d'vn pas leger picqué d'ire & d'amour,*
I'ay grãd peur qu'il proiette à faire vn mauuais tour.
Cr. *Face ce qu'il voudra, qu'il tonne, qu'il tempeſte,*
Qu'il face l'orgueilleux, qu'il eſleue la teſte
Encontre moy ſon pere, il n'exemptera pas
Ceſte vipere icy du deſtiné treſpas.
Ch. *C'eſt vn honneſte amour, qui ſon amour bourelle.*
Cr *Il luy doit preferer la crainte paternelle.*
Ch. *Il n'eſt rien qui ne cede à ceſte paſſion.*
Cr. *Si ne m'en doit-il moins porter d'affection.*
Ch. *A quel genre de mort l'auez vous condamnee?*
Cr *En vn obſcur deſert elle ſera menee,*
Sauuage, inhabité, puis ſous vn antre creux
On l'enfermera viue en vn roc tenebreux.
Ie luy feray bailler quelque peu de viande,

Laquelle defaillant que la mort elle attende,
Et requerre à Pluton, qu'elle adore sur tous,
Qu'il luy vueille donner vn treſpaſſement doux.
Elle apprendra combien c'eſt vne choſe vaine
De faire honneur aux Dieux de l'infernale plaine.

Chœur.

» *LEs Dieux qui de là haut*
» *Sçauent ce qu'il nous faut*
» *Nous donnent la Iuſtice,*
» *Pour le propre loyer*
» *Aux vertus octroyer,*
» *Et reprimer le vice.*
» *Mortels, nous n'auons rien,*
» *Sur ce rond terrien,*
» *Qui tant nous ſoit vtile,*
» *Que d'obſeruer les loix,*
» *Sous qui les iuſtes Rois*
» *Gouuernent vne ville.*
» *La iuſtice nous fait*
» *Viure vn aage parfait*
» *En vne paix heureuſe:*
» *Les bons elle maintient,*
» *Et des meſchants retient,*
» *La main iniurieuſe.*
» *Par elle l'eſtranger*
» *Voyage ſans danger:*
» *Par elle l'homme chiche*
» *Conſerue ſon argent:*
» *Par elle l'indigent*
» *N'eſt opprimé du riche.*
» *Elle rend vers les Dieux*
» *L'homme religieux:*
» *C'eſt elle que la vefue*
» *Et le foible orphelin*

» *Deſtiné*

„ *Destiné pour butin,*
„ *A sa defense treuue.*
„ *La mere en seureté*
„ *Garde la chasteté*
„ *De sa fille par elle:*
„ *Monstrant au rauisseur*
„ *Le tourment punisseur*
„ *D'vn forceur de pucelle.*
„ *Mais le Vice tortu*
„ *Imite la vertu*
„ *De telle ressemblance,*
„ *Que, ne l'apperceuant,*
„ *Neus ne soyons souuent*
„ *Des deux la difference.*
„ *Le bon chemin est droict,*
„ *Mais tellement estroict,*
„ *Que souuent on deuoye:*
„ *Entrant dans les chemins*
„ *De deux vices voisins*
„ *De ceste droicte voye.*
„ *Car celuy maintesfois*
„ *Qui de cruelle loix*
„ *Vne cité police,*
„ *Par sa rigueur mes fait*
„ *Plus que celuy ne fait*
„ *Dont il punist le vice.*
„ *Pource que d'Equité*
„ *Prenant l'extremité,*
„ *De sa route destourne*
„ *Aussi bien que celuy,*
„ *Qui dissemblable à luy*
„ *Surpasse l'autre borne.*
Creon a vrayement tort,
De liurer à la mort

Ceſte vierge royale
Il penſe teſmoigner
Pour les ſiens eſpargner
Qu'il fait iuſtice egale.
Mais le crime n'eſt tel
Qu'il doive eſtre mortel
A ſa brun & à ſa niepce:
Les amours deſdaignant
De ſon fils ſe plaignant
D'vne telle rudeſſe.

Antigone. Chœur des filles.

ANTIGONE.

VOyez, ô Citoyens, qui Thebes habitez,
Le ſupreſme combat de mes aduerſitez!
Voyez mon dernier mal, ma torture derniere!
Voyez comme on me meine en vne orde taniere
Pour y finir mes iours! voyez, helas voyez
Pour mes derniers repas les viures octroyez!
Voyez les durs liens qui les deux bras me ſerrent!
Voyez que ces bourreaux toute viue m'enterrent!
Voyez qu'ils vont mon corps en vn roc emmurer,
Pour auoir mon germain voulu ſepulturer!
Vne fille royale on liure à la mort dure,
On me condamne à mort ſans autre forfaiclure.

Ch. *Conſolez-vous, ô vierge, & ne vous affligez,*
D'vn magnanime cœur vos tourmens ſoulagez:
Vous n'irez ſans loüange en ceſt antre funebre:
Voſtre innocente mort viura touſiours celebre,
Et celebre le los de voſtre pieté
Chaque an l'on vous fera quelque ſolennité
Comme à vne Deeſſe, & de mille cantiques
Le peuple honnorera vos Ombres Plutonniques.

An. *O fontaine Dircee! ô fleuue Iſmene! ô prez!*
O foreſts! ô couſtaux! ô bords de ſang pourprez!

O Soleil iaunissant, lumiere de ce monde:
O Thebes, mon pays, d'hommes guerriers feconde,
Et maintenant fertile en dure cruauté,
Contrainte ie vous laisse & vostre royauté:
Adieu Thebes, adieu l'austere maladie
De ses palles maigreurs n'a ma face enlaidie,
Les cousteaux on ne vient en ma gorge plonger,
Et toutesfois la mort m'a contraint desloger.
Ch. Heureuse nostre mort terminant les miseres
Qui ont accompagné vos Labdacides peres
Iusqu'à vous miserable, & depuis le berceau
Vous ont ioincte tousiours tusqu'au pied du tombeau
An. Que sera deformais la vieillesse esplorée
De mon pere aueuglé, d'auec moy separée?
Que ferez vous? helas! qui vous consolera,
Qui conduira vos pas, & qui vous nourrira?
Helie ne sçay que bien tost sortant de ma cauerne,
Ie vous verray mon pere au profond de l'Auerne.
Vous ne viurez long temps apres mon triste sort,
Ceste nouuelle icy vous hastera la mort.
Ie vous verray ma mere esclandreuse Iocaste.
Ie verray Eteocle, & le gendre d'Adraste,
N'agueres deualez sur le noir Acheron,
Et non passez encor par le nocher Charon.
Adieu brigade aymee, adieu cheres compagnes,
Ie m'en vay lamenter sous les sombres campagnes,
I'entre viue en ma tombe, où languira mon corps
Mort & vif, esloigné des viuans & des morts.
Ch. O desastre cruel! ô fiere destinee:
O du vieillard Creon, ire trop obstinee:
Vienne la mort soudaine & de son heureux dard
Nous trauerse en ce lieu toutes de part en part.
An. Voicy donc ma prison, voicy donc ma demeure,
Voicy donc le sepulchre, où il faut que ie meure:

Ie ne veux plus tarder il faut entrer dedans.
Adieu luisant Soleil, adieu rayons ardans:
Adieu pour tout iamais: car dans ce pleureux antre,
Mon supresme manoir, iamais ta clarté n'entre,
Adieu mon cher Hemon, vous ne me verrez plus,
Ie m'en vay confiner en ceſt antre reclus:
Souuenez-vous de moy, que la mort on me donne,
Qu'on me liure à la mort pour auoir eſté bonne.
Vous degoutez de pleurs, vos eux en ſont noyez,
Ne larmoyez, pour moy, mes ſœurs, ne larmoyez,
Pourquoy ſãglottez vous? pourquoy vos ſeins d'albaſtre
Allez vous meurtriſſant de force de vous batre?
Adieu mes cheres ſœurs, ie vous fay malaiſer:
Ie ne veux plus de vous que ce dernier baiſer.
Adieu mes ſœurs, adieu, trop long temps ie retarde
De mes piteux regrets la mort qui me regarde.

Ch. *Hà! que nos iours ſont pleins*
D'eſclandres inhumains!
Hé Dieux que de trauerſes!
Que d'angoiſſes diuerſes!
Que nos cheueux retors
Sortent flottans dehors:
Que nos faces ſoyent teintes
De ſanglantes atteintes.
Que noſtre ſein ouuert
Soit d'vlceres couuert,
Que le ſang en degoutte,
Et tombe goutte à goutte.
Que ſans ceſſe les pleurs.
Humectent nos douleurs,
Que iamais ils ne ceſſent,
Et l'vn ſur l'autre naiſſent.
Que ſes coſtaux ſegrets
Reſonnent de regrets,

Et

Et ces roches cornues
De plaintes continues.
Que noſtre triſte cœur
N'enferme que langueur,
Soit la triſteſſe amere
Son hoſteſſe ordinaire.
Iamais le beau Soleil
Ne nous luiſe vermeil,
Ains que touſiours ſa lampe
En tenebres il trampe.
L'obſcurité des nuits
Eſt propre à nos ennuis,
Nos importuns encombres
Se plaiſent aux nuits ſombres.
Or te vueillent les Dieux
Conduire aux ſacrez lieux,
Où les ames piteuſes
Repoſent bien heureuſes.
Et là t'aillent payer
Le merité loyer
De ton cœur debonnaire
Vers le corps de ton frere.

Hemon.

VOus auez donc, cruel, mes amours violé?
Vous m'auez, outrageux, de mon ame volé,
Vous m'auez arraché le cœur, le ſang, la vie,
M'ayant par vos rigueurs rauy ma chere amie?
Vn Tigre Hyrcanien ſi felon n'euſt eſté,
Vn Sarmate, vn Tartare euſt plus d'humanité.
Emmurer vne vierge en vne roche dure,
Vne fille de Roy, mon eſpouſe future!
Voſtre nepce, cruel que vous deuſſiez cherir
Ainſi que voſtre fille, & la faicles mourir!
Vous la faicles mourir ſans eſtre crimineuſe!

Son crime & son offense est d'estre vertueuse.
O bourelle nature! ô trop barbare cœur,
Des Ours & des Lions surpassant la rigueur!
Au moins, si vous l'eussiez sur le champ esgorgee,
Sans la faire mourir d'vne faim enragee:
Vous n'estiez pas saoulé d'vn supplice commun,
Il vous failloit monstrer plus cruel qu'vn chacun.
Les rayons de ses yeux, la douceur de sa face,
N'ont peu de vostre cœur rompre la dure glace:
Vrayment il est rempli d'extreme cruauté,
Puis qu'il a peu blesser ceste extreme beauté:
Beauté qui à l'amour eust vne roche esmeuë,
Si vne roche fut de sentiment pourueuë.
Las que i'aye sa peine, & si ce n'est assez
Qu'on prenne des tyrans les tourmens amassez,
Et qu'on me les applique: en toute patience,
On me verra souffrir leur dure violence.
Aussi bien si ie vy elle ne mourra pas,
Ou commun à nous deux nous sera son trespas,
Ie rompray la cauerne, & si aucun s'oppose
Et s'efforce empescher qu'elle ne soit declose,
Ie luy feray sentir que c'est temerité
De vouloir contredire vn amant irrité.
Mon ame est elle moins de son amour esprise
Que l'Andromede fut le preux nepueu d'Acrise,
Qui le monstre marin mort à terre rua,
Et destacha la vierge apres qu'il le tua?
Mon ame est plus d'amour que la sienne eschauffee,
Et Antigone vainc la fille de Cephee
En publique beauté: i'ay donc le cœur moins fort,
Si ie ne la deliure & garentis de mort. (estre,
Mais trop long temps ie tarde, & cependant, peut
Que d'inutiles pleurs ie me viens icy paistre,
La pauurette pourra s'estre ouuerte le sein

De

De quelque fer plustoſt que d'attendre la faim,
Ou bien par faute d'air treſpaſſer ſuffoquee,
Ou ſe briſer la teſte encontre vn roc choquee.
Il ne faut delayer de crainte d'accident.
Car mon ſecret deſtin eſt du ſien dependant.
Ie m'eſtimois heureux qu'elle me fuſt donnee,
Pour deuoir celebrer vn heureux hymenee:
Mais ſi le Ciel n'aſpire à mes loüables vœux,
Nous irons eſpouſer en l'Acheron larueux,
Ce que n'aduienne, ô Dieux! ains permettez de grace.
Que ie l'oſte autourd'huy de ſa cauerne baſſe.

Chœur.

„ *O Rigoureux Amour,*
„ *Dont la fleſche poignante*
„ *Sans repos nuict & iour*
„ *Toutes ames tourmente:*
„ *Tu domptes glorieux*
„ *Les hommes & les dieux.*
„ *Nul ne ſe peut garder*
„ *Que ta main enfantine*
„ *Ne le vienne darder*
„ *A trauers la poitrine:*
„ *Car contre ton effort*
„ *Il n'eſt rien qui ſoit fort.*
„ *Les Monarques ſi craints,*
„ *Les Rois porte-couronnes,*
„ *Sont auſſi toſt atteints*
„ *Que les ſimples perſonnes:*
„ *Voire que tu te prens*
„ *Plus volontiers aux grands.*
„ *Iupiter, qui des dieux*
„ *Eſt le maiſtre & le pere,*
„ *Qui la terre & les cieux*
„ *Et les ondes tempere,*

» Sent ce douillet enfant,
» De ſon cœur triomphant,
» Le foudre petillant
» Dans ſa main rougiſſante,
» Ny ſon œil ſourcillant
» Qui le ciel eſpouuante,
» Ne le defend du tret
» De ceſt archer ſecret.
» Aux enfers il deſcend,
» Et dans l'ame cruelle
» De Pluton ſe gliſſant,
» Y laiſſe vne eſtincelle,
» Qui n'a tourment egal
» Dans le creux infernal.
» Il dompte ſous les eaux
» Les troupes eſcaillees,
» Il naure les oyſeaux
» Aux plumes eſmaillees,
» Les plaines & les bois
» Sont ſubiects à ſes loix.
» Les peuples des foreſts,
» Les priuez, les ſauuages,
» Des terres, des marez,
» Des valons, des bocages,
» Des champs & des maiſons,
» Sont ards de ſes tiſons.
» Mais nous ſommes ſur tous,
» Humaines creatures,
» La butte de ſes coups
» Et de ſes fleſches dures:
» Nous allons plus ſouuent
» Ses flammes eſprouuant.
» Il niche dans les yeux
» D'vne tendre pucelle,

„ Sur ſon front gracieux,
„ Sur ſa gorgette belle,
„ Ou ſes cheueux retorts,
„ D'où ſe font mille morts.
„ Mais las! c'eſt grande pitié,
„ Que celuy qu'il outrage
„ D'vne forte amitié,
„ Sent vne telle rage,
„ Qu'il ne repoſe point
„ Tant que ce mal le poind.
„ Il ne ſonge tranſi
„ Qu'a la beauté qu'il aime,
„ Il n'a plus de ſoucy
„ De ſa perſonne meſme:
„ Le paternel deuoir
„ Luy vient à nonchaloir.
„ Il change tout d'humeurs,
„ De naturel il change,
„ Il prend d'eſtrange mœurs
„ Sus ce tyran eſtrange:
„ L'ancienne douceur
„ Deſempare ſon cœur.

Hemon voyons nous pas
Iadis ſi debonnaire,
Deuenu contumax
Au vouloir de ſon pere,
Depuis que ceſt amour
A faict en luy ſeiour?
Il ne peut conſentir
Qu'on outrage ſa dame,
Il aime mieux ſentir
La mort dedans ſon ame:
Ie crains que ſa douleur
Nous cauſe du mal-heur.

ACTE

ACTE V.

Le Messager. Le Chœur. Euridice.
Creon. Dorothee.
Messager.

Comme Fortune escroule, & branle & bouleverse
Les affaires humains poussez à la renuerse!
„ Comme elle brouille tout, & de nous se iouant
„ Va sens dessus dessous toutes choses rouant!
„ Sur les fresles grandeurs superbe elle se roule,
„ Puis soudain les releue en retournant sa boule,
„ Et si nul des mortels ne prenoit son destin.
Voyla le vieil Creon si heureux ce matin,
Mal-heureux à ceste heure. Il estoit sans attente,
Sans espoir esleu Roy d'vne ville puissante.
Il a nos ennemis presentement chassez,
Que Polynice auoit contre nous amassez:
Ores le malencontre en sa maison deuale,
Qui se nouueau bon-heur de tristesse esgale.
„ Car qui a du martyre en son entendement
„ Bien qu'il soit vn grand Roy, ne vit heureusement:
„ Vous auez beau couurir de haras les montagnes,
„ Et de troupeaux laineux les heureuses campagnes,
„ Auoir l'or qui iaunist sur le riuage mol
„ Du Lydien Pactole, ou du Tage espagnol,
„ Estre de cent citez & de cent peuples maistre:
„ Voire entre tous les Rois vn Monarque apparoistre:
„ Que si dans vostre esprit n'auez contentement,
„ Vostre felicité ne sera qu'vn tourment.

Ch. *Quel' sanglante infortune encore nous tourmente?*

Mess. *Ma Fortune nous bat plus que iamais sangläte.*

Ch. *Nous est-il suruenu de nouueaux accidens?*

Mess. *Tout est plein de souspirs & de pleurs là dedäs?*

Ch.

Ch. *Est ce dans le chasteau que tombe cest esclandre?*
Mess. *Sur le chef de Creon vient ce malheur desastre.*
Ch. *De Creon? quel mal-heur en son corps chenu!*
Mess. *C'est par luy, le chetif, que tout est aduenu.*
Ch. *Et qu'est ce dy-nous tost sans nous tenir en trace.*
Mess. *Ils sont tous reides morts par son outrecuidance.*
Ch. *Iuppiter qui sont ils? qui a ce meurtre fait?*
Mess. *Hemon le pauure Hemõ c'est luy mesme de fait.*
Ch. *Et pourquoy? qui l'a meu? le courroux de son pere?*
Mess. *Il est mort forcené d'amour & de colere.*
Ch. *De l'amour d'Antigone il estoit esperdu.*
Mess. *D'Antigone l'amour & la mort l'ont perdu.*
Ch. *De ceste pauure vierge estainte est donc la vie?*
Mess. *Sa mort est de la mort de son Hemon suyuie.*
Ch. *Mais i'entreuoy, ce semble, Euridice qui sort:*
Aurait elle entendu nouuelle de sa mort,
Ou bien si par fortune elle seroit sortie?
Eur. *O Thebains mes amis, ie me suis diuertie*
Du seruice des dieux, pour vn bruit effroyant,
Qui sortant du chasteau m'a troublee en l'oyant.
I'allois au sacré temple, où Pallas on adore,
Et à peine en la rue estoy ie entrée encore,
Quand i'entens la rumeur du peuple espouanté,
Qui bruyoit tristement de quelque aduersité
De la maison Royale: à ceste voix ouye,
Espointe de frayeur, ie tombe esuanouye.
Mes femmes m'embrassant me leuent comme vn faix,
Et me courant le front, me portent au palaix.
Où peu apres estant d'eclase reuenuë
Et de ce faschoux bruit m'estant resouuenuë,
Ie sors pleine d'ennuis, ardante de sçauoir
Quel infortune c'est, ce qu'il y peut auoir.
La poitrine me bat, le sang au cœur me glace,
Vne froide sueur me destrempe la face.

Le

La force me defaut, mon bras n'a plus de poux,
Et sous mon foible corps tremblottent mes genoux.
Ie presage vn grand mal: car ceste matinee
L'Orfraye a sur nous tous sa foible voix trainee
En long gemissement: i'ay veu dessus nos licts
Mille taches de sang, & dessus mes habits.
I'ay depuis estimé que ce fussent presages
Du meurtre des deux Rois, & des autres carnages
De nos bons citoyens, qui sont auiourd'huy morts,
Repoussant vaillamment les Argiues efforts.
Mais ores ie voy bien que ce signe demonstre,
Que sus nos propres chefs aduiendra malencontre,
Par le visage morne & les pleurs que ie voy
Du peuple qui me suit, & lamente sur moy.
Ie l'entens murmurer de quelque horrible chose,
De quelque grand meschef, dont m'aduertir on n'ose.
Si le faut-il sçauoir. Dictes moy ie vous pry,
De quel malheur prouient ce lamentable cry?
Dictes le hardiment: ie ne suis apprentiue
A porter des ennuis, sans fin il m'en arriue.
Messl. *Ie vous conteray tout, Madame: car dequoy*
Peut seruir qu'on vous taise vn si lugubre esmoy?
L'on ne le peut celer encores qu'on y tasche,
Vous le sçaurez tousiours combiẽ qu'on le vous cache:
Et le sçachant demain vous n'aurez moins d'ennuy,
Que vous en receurez le sçachant auiourd'huy.
Eu. *Tu me tiens trop long temps, despesche, ie te prie.*
Messl. *La fureur de Creon luy estoit desaprie*
Par le conseil des siens, qui donnerent aduis
Que fussent des grands Dieux les oracles suyuis
Qu'annonçoit Tyresie, & qu'vn funebre office
Lon fist soudainement au corps de Polynice.
Nous allions attristez par des chemins tortus,
De cauerneux rochers doublement reuestus:

Pource

Pource que la campagne eſt encore encombree
De grands monceaux de corps, & de ſang empourpree,
Puis deſcendus au lieu funeſte aux deux Germains,
Trouuons ce pauure Prince eſtendu ſur les reins
Tout ſaigneux, tout poudreux, que nous leuõs de terre,
Et le portons lauer ſur vne large pierre.
Apres qu'il fut par nous de pure eau nettoyé,
Et de linge odorant ſouëfuement eſſuyé,
Nous inuoquons Hecate en trois noms reclamee,
Le tenebreux Pluton, & ſa cohorte aymee,
En les propitiant, de peur que leur courroux
Pour ſe voir meſpriſer ne s'eſclataſt ſur nous.
Nous entamons le ſein de noſtre antique mere,
Luy creuſons vn tombeau ſa maiſon ſolitaire,
Et couuert d'vn linceul le deſcendons dedans,
Eſpandans maints ſouſpirs, maintes pleurs eſpandans.
Quand tout fut acheué nous retournons arriere,
Marchant d'vn pas leger vers la ſombre taniere
De la bonne Antigone, à fin de l'en tirer,
Ne la voulant Creon plus long temps martyrer.
Nous n'allons gueres loing qu'vne voix lamentable
Nous entendons ſortir de la roche execrable:
Le Roy s'en trouble tout, deuient palle, & ne peut
Proferer vn ſeul mot, tant ſon ame s'eſmeut:
Il auance le pas, il begaye & demonſtre
Par ſes geſtes diuers qu'il craint du malencontre.
Nous haſte d'approcher de ceſt antre pierreux,
Luy-meſme y court ſoudain, s'appelle malheureux,
Gemiſt, ſouſpire, pleure, & ſes gourdes mains ruë
Sur ſes cheueux griſons & ſa barbe chenuë.
Ah (dit il) miſerable! ah! c'eſt d'Hemon le cry!
Allez, courez, vollez, ſecourez ie vous pry,
Vous n'y ſerez à temps, broſſez dans ce bocage,
Et à courſe donnez dedans l'antre ſauuage,

Sau

Sauuez moy, mon enfant, mon enfant sauuez moy,
Mon Hemon, las! c'est luy, c'est luy mesme que i'oy,
C'est sa voix, ie l'entens. Lors chacun s'esuertue.
Chacun court, chacun poste à la roche moussue:
L'vn veut deuancer l'autre & l'honneur acquerir
D'estre entré le premier pour Hemon secourir.
De ceste antre approchez, nous trouuons la closture
Auoir esté brisee en capable ouuerture:
Nous descendons dedans, & descouurant par tout
Nous voyons Antigone en vn recoin au bout
Couchee à la renuerse, ayant la gorge ceinte
De ses liens de teste, en mille nœuds estreinte:
Et son Hemon aupres, qui pleurant l'embrassoit,
Et sa mort lamentant sur elle gemissoit:
Nommoit les Dieux cruels, & la Parque cruelle,
Maudissoit, detestoit la rigueur paternelle,
Se destordoit les bras, la pucelle appelloit,
Et bien qu'elle fust morte auec elle parloit,
La nommoit sa maistresse, & sa vie & son ame,
Se disoit malheureux en vne chaste flame.
Auſſi tost vient Creon, qui l'ayant apperceu
Tire de grands sanglots, iusqu'au poulmons esmeu:
Et comme fanatique, auec vne voix morte
Tremblant & haletant luy dit en ceste sorte:
Que faictes vous mon fils? pourquoy vous perdez vous?
Reuenez, mon amy, laschez vostre courroux:
Pardonnez moy ma faute, humble ie vous en prie,
Pardonnez moy, mon cœur, pardonnez moy ma vie:
Vueillez moy, pour ce coup, mon erreur pardonner,
I'en porteray tel mal que voudrez m'ordonner,
Mais luy le regardant d'vne œillade farouche,
Le guignant de trauers à ces propos rebouche,
Deuient plus furieux, & sans respondre vn mot
De ses entrailles pousse vn souſpireux sanglot,

Et

Et au mesme moment, il saque au cimeterre,
Dont Creon effrayé se retire grand' erre,
Sortant de la caverne, & luy tout coleré
Se donne dans les flancs du coutelas tiré.
Eu. *Hà, qu'est-ce que i'entés! qu'est-ce que i'oy dolente!*
Ch. *Elle s'en va troublee ainsi qu'vne Bacchante*
Au haut de Cithéron, qui pleine de fureur,
Va celebrant le Dieu des Indes conquereur.
Acheue Messager ce discours lamentable.
Mess. *Si tost qu'il eust l'espee en son flanc miserable,*
Il tomba sur la vierge, & de sang l'arrousa,
Dist le dernier adieu, puis ses leures baisa:
La face luy blemist, les iambes luy roidirent,
Sa vie & son amour dedans l'air se perdirent.
Ch. *O couple infortuné de fidelles amans,*
Indignes de souffrir si funebres tourmens!
Les Dires vont esteindre aux ondes Stygiales
De leur mortel Hymen les torches nuptiales.
Or reposez, enfans, en eternelle paix,
Et vos douces amours conseruez à iamais.
Mais d'où vient que la Royne est si tost retournee
Quand elle a sceu d'Hemon sa dure destinee,
Sans faire aucuns regrets, sans auoir lamenté,
Sentant d'vn si grand dueil son cœur accravanté?
Me. *Ie m'en estonne bien, mais toutesfois i'estime*
Qu'elle a voulu presser la douleur qui la lime,
Et ne la declarer en public deuant tous:
Mais qu'elle vomira son dueil & son courroux
Libre dans le chasteau, sans que ses pleurs on voye
„ Celuy larmoye seul qui de bon cœur larmoye.
Autrement ie ne croy qu'il puisse auoir danger,
Que par trop de douleur elle s'aille outrager:
Elle est trop retenuë, & a trop de prudence.
Ch. *Certes ie n'en sçay rien, mais ce triste silence*

Me

Me semble presager incurables malheurs:
„ Cobien qu'en vn vray dueil vaines sont les clameurs.
Me. *Entrons dedans la ville, on pourra nous apprẽdre*
Si le dueil luy a faict sur sa vie entreprendre.
Ch. *Allons: mais voila pas Creon l'infortuné?*
Me. *C'est luy mesme, c'est luy, le vieillard obstiné.*
Ch. *Il fait porter vn mort sur lequel il lamente.*
Me. *C'est Hemon retiré de la caue dolente.*
Ch. *Il est cause tout seul d'vn si cruel meschef:*
Mais ie crains qu'il ne tombe à d'autres sur le chef.
Cr. *O trois & quatre fois malheureuse ma vie!*
O vieillesse chagrine au desastre asseruie!
O crime detestable! ô malheureux forfaict!
I'ay par ma cruauté mon cher enfant desfaict!
Hà, bourreau de mon sang! vne Tygre sauuage
Ne traitte ainsi les siens, que moy mon parentage.
Ie me nourris de meurtre, & encores ma faim
Ne se peut amortir d'vn carnage inhumain:
Ie guerroye les morts, ma fureur insensee
S'est apres le trespas sur les miens eslancee.
I'ay voulu Polynice aux Corbeaux liurer mort
Et aux Loups charongniers, non content de sa mort:
I'ay enclose Antigone en vne caue noire,
Pour vn piteux office & qui merite gloire.
I'ay viue enseuely la fille de sa sœur,
Et de mon propre fils ie suis le meurtrisseur.
Ch. *Trop tard vous cognoissés vostre incurable offense,*
Vaines y sont les pleurs, vaine la repentance,
Pour neant vous iettez ces lamentables cris.
„ De ce qui est ja faict le conseil en est pris.
„ Dieu mesme ne sçauroit, bien que tout il modere,
„ Faire qu'vn œuure faict soit encore à faire.
Cr. *Helas! ie le sçay bien, à mon grand desconfort,*
Incurable est ma peine, incurable mon tort.

Helas!

Helas ! que ma vieillesse est de mal heur chargee !
Que mon ame a d'angoisse, & qu'elle est affligee.
Do. *O Creon esploré, les meurtres à foison,*
Viennent de plus en plus combler vostre maison.
Cr. *Que me peut il rester de chose miserable.*
Que ne m'a faict sentir la fortune muable?
Do. *La Royne s'est tuee, & de son rouge sang*
Sa chambre est ondoyante, & semble d'vn estang.
Cr. *O cruel Acheron aux implacables gouffres,*
Qui dans tes flancs ouverts toutes choses engouffres,
Pourquoy me viens-tu perdre estant ja si perdu?
Que ne suis ie plustost dans l'Orque descendu,
Ains qu'emplir ma maison de sang & de carnage,
Que pousser deuant moy mon mal-heureux mesnage?
Ha ! pauure infortuné, pauure Roy, Roy chetif,
Que ce bandeau royal est vn heur decepti f !
Si tost ie ne l'ay pris, qu'vne horrible tempeste
D'esclandre desastreux m'a bouuelé la teste.
Mon Eurydice est morte ! hà mes-hàt, c'est par moy,
D'autre que de moy seul me plaindre ie ne doy.
Par moy ma niepce est morte en vn loüable office:
Par elle mon Hemon, par Hemon Eurydice.
Ainsi de tant de morts ie suis cause tout seul,
Et seul aussi i'en porte & la coulpe & le dueil.
Mon Eurydice est morte, Eurydice mon ame:
O sanguinaire espoux, ô desastreuse Dame !
Allons, courons la voir. Do. *Ne vous hastez ja tant,*
Vous ne rauimerez sa vie en vous hastant.
Trop tost à vostre dam vous verrez la pauurette
Preste à faire descente en la tombe muette.
Cr. *Hé bons Dieux que feray-ie? est il calamité*
Qu'apparier ie puisse à mon aduersité?
Que me peut-il rester? que reste à ma vieillesse
Qu'elle ne soit confite en extresme destresse?

I'ay

I'ay meurtry mon enfant que ie tien en mes bras
Et ma loyale espouse ay conduit au trespas.
Ha, mere trop pitoyable! ha fils trop debonnaire!
O moy source du mal, obstinément seuere!
O trop cruel destin! cruel sort estouffant
Par mon authorité, niepce, femme, & enfant!
Do. *Elle est morte soudain, sur l'autel renuerse,*
D'vn poignard outrageux l'estomach trauersee:
Mais deuant que vomir sa triste ame dehors,
Les deux yeux entre ouuerts ternissant par les bords,
Le visage desteint de sa rose premiere,
A son antique espeux a faict dure priere,
Ses Manes contre vous par trois fois implorant:
Et toutes les Fureurs des Enfers adiurant,
Pour venger dessus vous au creux Acherontide
De cent & cent tourmens ce double parricide.
Cr. *O pauure, ô miserable! helas, ie tremble au cœur!*
Ie sens mon sang glacé d'vne mortelle peur.
Que quelqu'vn ne me vient d'vne trenchante espee
Trauerser la poitrine, ou la gorge frappee?
Arrachez moy d'icy, tuez moy quelque part,
Où ie puisse plorer dans vn roc à l'escart,
Ie suis semblable à ceux que le sepulchre enserre,
Tant l'ennuy: tant le mal mortellement m'atterre.
Vienne, vienne la mort au seuere soucy,
Vienne la mort terrible & m'arrache d'icy.
Que ce iour le dernier de mes tours apparoisse.
Ce iour face noyer mon crime & mon angoisse,
Au fond de l'Acheron, non pas mon crime, helas!
Car il faut qu'auec moy ie le porte là bas,
Et le monstre à Minos, pour receuoir la peine
Que merite l'aigreur de mon ame inhumaine.
Ch. *Laissez-la ces regrets, cet inutile dueil,*
Et faites que leurs corps on enferme au cercueil.

Cr.

CR. Ie ne te puis laſcher ma tendre geniture,
Pour inhumé te mettre en digne ſepulture,
Bien que ie t'aye occis par ma ſeuerité,
Contre ton ſainct amour follement irrité:
N'y vous ma chere eſpouſe helas, ce meſme eſclandre,
En ce meſme fourfait vient voſtre ſang eſpandre:
Mere vous n'auez peu trop outragee au cœur,
Suruiure à voſtre enfant meurtry par ma rigueur:
Et moy meurtrier ie vy, clothen mes iours deuide,
Que ſuis eſpoux, & oncle & pere parricide.
Où mes yeux tourneray ie? en quel lieu, malheureux,
Me dois-ie retirer pour n'eſtre langoureux?
Tu vou pauure Creon, quelque part que tu ailles
Des meurtres impiteux, tu vois des funerailles,
De ſon glaiue abbatu ton enfant giſt icy,
Occiſe en ta maiſon ta femme giſt auſſi:
Tout regorge de pleurs, de regrets, & de plaintes,
Par la fortune ſont tes treſſes eſteintes.
O rigoureux deſtin qu'on ne peut euiter!
O grands Dieux immortels! ô pere Iupiter!
Terminez ie vous pri' ma douleur & ma vie,
D'Eurydice la mort ſoit de ma mort ſuiuie.
CH. Vos pertes, vos malheurs, que vous auez ſoufferts,
„ Procedent du meſpris du grand Dieu des Enfers,
„ Il le faut honorer, & touſiours auoir cure
„ De ne priuer aucun du droict de ſepulture.

FIN.

LES IVIFVES, TRAGEDIE.

A Monſeigneur de Ioyeuſe, Duc, Pair, & Admiral de France.

IE m'eſtois reſolu, Monſeigneur, de quitter l'ingrat exercice des Muſes, où ie ne me ſuis que trop inutilement ebatu: mais eſtant ſur le poinct de prendre congé, ie me ſuis aduiſé que deux choſes principalement me reſtoient: de chanter quelque cas de noſtre Dieu, digne d'vn homme Chreſtien, & de vous preſenter de mes vers, comme à celuy qui leur eſt venerable entre to⁹. Dequoy ie me ſemble eſtre aucunement acquité par le ſujet & addreſſe de ceſte Tragedie. Car tout ainſi que c'eſt vn diſcours Chreſtien & religieux, il s'eſt conuenablement addreſſé à vous, Monſeigneur, qui l'eſtes autant que nul autre de ce Royaume. Et pour l'autre eſgard, i'euſſe

i'euſſe craint d'eſtre iuſtement repris des Muſes, ſi entre tous ceux qui ſe ſont efforcez de monter ſur leurs ſaincts couppeaux, i'eſtois ſeul n'honorant voſtre vertu, & ne recognoiſſant ſa continuelle bien-vueillance qu'elles reçoiuent de vous leur Mecene. Car combien que, ou par l'infelicité du ſiecle, ou par defaut de merites, ou par vn malheur particulier, les peines que i'ay priſes à les careſſer, m'ayent eſté autant infructueuſes iuſques icy, que les aſſidus & des-aggreables labeurs de ma vocation. Si veux-je, Monſeigneur, vous regracier des bien-faits que les lettres reçoiuent iournellement de vous, comme ſi i'eſtois du nombre des mieux fortunez, & vous en demeurer autant redeuable que l'vn d'iceux. Or vous ay ie icy repreſenté les ſouſpirables calamitez d'vn peuple, qui a comme nous abandonné ſon Dieu. C'eſt vn ſubiect delectable, & de bonne & ſaincte edification. Vous y voyez le chaſtiment d'vn Prince iſſu de l'ancienne race de Dauid, pour ſon infidelité & rebellion contre ſon ſuperieur: Et voyez auſſi l'horrible cruauté d'vn.

Roy barbare vers celuy qui battu de la Fortune, eſt tombé en ſes mains par vn ſeuere iugement de Dieu. La prerogatiue que la verité prend ſur la menſonge, l'hiſtoire ſur la fable, vn ſujet & diſcours ſacré ſur vn profane, m'induit à croire que ce Traité pourra preceller les autres, & moins deſagreer à ſa Majeſté, s'il luy plaiſt l'honorer de ſa veuë, luy eſtant dedié en general auec les precedens, tout ainſi que ie vous le viens particulierement vouër & preſenter. C'eſt peu de choſe à vray dire, & le recognois ainſi: mais c'eſt tout ce que ie vous puis donner de teſmoignage du reſpect & obeïſſance que ie vous porte, & de l'humble ſubiection que ie dois à la Majeſté En cela ie me confie, Mõſeigneur, aſſeuré que l'affection de l'Autheur tiédra lieu de recommendation de ſon œuure, & le garantira de contemnement.

Voſtre tres-affectionné ſeruiteur,
R. GARNIER.

AD ROBERTVM GARnerium rerum capitalium præfectum Cœnomanis, Petrus Amyus ibidem COS. Mag.

QVam Cirrha procul, & cantatis Phocidos antris,
Quam Cœlo, Garniere, remoto
Caſtaliæ pereunt duce te volitare Camœnæ.
En qua fœcundo rigat amne
Nilus arenoſi ſitientia rura Canopi
Quaque Paleſtinæ recutitis
Palmæ frondoſas ſociarunt gentilibus vmbras:
Te obſeruant, tua ſigna ſequuntur.
Hæc paſſis, illa in nodum religata capillis:
Et cinctæ omnes tempora myrto,
Suſpenſæq; iyras humero mirantur & ardent,
Quos pergis, ſua mella labores.
Illa alias inter quæ te almo ſidere natum
Fouit Melpomene, anxia rerum
Quicquam adolere nouatum operi nouo, At
vnde, ait, aut quid?
Dum Theſiden, dum Aſtyanacta,
Reliquias Troæ dum ciuica bella, Quiritum
Ternis exanclata duellis
Terno complexus dedit expallere theatro,
Nos illi pulchra omnia, opumaque
Addidimus, quantū ex adytis Heliconis opimis
Mortales diteſcere fas eſt.
Quid ſupereſt? Quid non dictum illi? Non
ſibi ſolus
Iam ipſe eſt, qui ſe comparet ipſi?

Est humana tenus quo sese audacia fundat,
Vana aliquid supra meditari:
Et lex quatenus immortales vatibus adsunt.
Vltra quam conata, refringit
Qui Lycios regnat saltus Delum Patarámque
Cynthias & Tymbræus Apollo.
Subsistit paulum, & mox mutato altera vultu,
At si, inquit, nihil amplius illi
Defluit vnde potest reliquis, si nostra, Sorores.
Illum aduorsum copia friget,
I propriis pollens numeris, I ter tibi Teucro,
Téque ipso, Garniere, beatus
Audit securus quicquid lubet, ardua pennæ
Numina prome tuæ Ecce Stonem
Sponte subit, Libaníque intonsa cacumina cedros.
Parnassus bifida arce biuertex:
Vnde hic quod paueant Reges, atrocia Iudæ
Fata, & lamentabile regnum
Sedeciæ prolémque neci afflictam, ante caduci
Lumina mox peritura parentis.
Te labor iste manu postremus, inhospita edaci
Quem senio expectant loca vbi, inter
Æternas spirant lauros ceciniisse petitæ
Threissæ, Smyrnæque Camœnæ.

ARGV

ARGVMENT DE LA Tragedie des Iuifues.

NAbuchodonosor Roy des Assyriens, ayant ordonné Sedecie Roy de Ierusalem au lieu de Ioachim son nepueu, apres qu'il luy eust iuré la foy de luy estre tousiours bon & loyal vassal, & de ne prendre iamais l'alliance & confederation du Roy d'Egypte son ennemy: fut neuf ans apres contraint de luy faire guerre pour auoir faussé sa foy, prenant le party de Nechun, Roy d'Egypte, & auoit son peuple reuolté contre luy. Pour ceste cause il meist aux champs vne tres-forte armee, auec laquelle il brusla & saccagea le pays de Iudee, & meist le siege deuant Ierusalem, capitale de la prouince. Dequoy l'Egyptien aduerty, marcha incontinent auec ses forces pour le contraindre de leuer le siege, ou de venir au combat. Mais Nabuchodonosor pour le preuenir, leue incontinent les enseignes, & le va rencontrer sur le chemin, où il le combat, & met son armee en pieces, auec grand carnage & mortalité: puis retourne camper deuant Ierusalem, qu'il faict battre plus furieusement qu'auparauant. Le siege dura dixhuict mois entiers, pendant lequel il se retira auec sa Cour en la ville de Roblate, qui est Antioche de Syrie, relaschant la charge de l'armee à Nabuzardan, & autres vaillans Capitaines: lesquels serrerent les assiegez de si pres, que tous moyens de recouurer viures leur estant ostez, ils furent incontinent reduicts en tres grande destresse & neccessité, mouians iournellement de

faim. En fin comme ils estoyent fort debilitez de courage, & amoindris de nombre, leur est donné vn roide & furieux assaut sur la minuict, qu'ils ne peurent soustenir, & fut la ville emportee de force. La cruauté fut extreme, tant enuers les hommes qu'edifices. Le temple fut pillé & embrasé, la ville mise à feu & à sang, & grand nombre de seigneurs & autres du populaire emmenez pour esclaues. Sedecie informé de ce desastre fort hastiuement auec sa mere, femmes, enfans, & aucuns de ses amis, part par vne porte secrette, & prend le chemin des montagnes, où il est poursuiuy par quelques gens de cheual, qui l'acconceurent aux campagnes de Iericho, le prindrent & lierent, & le menerent auec toute sa maison en Antioche, où il fut presenté au Roy Nabuchodonosor: Lequel apres luy auoir reproché en grand cholere son ingratitude & desloyauté, fist en presence esgorger ses enfans, & decapiter le grand Pontife, auec les principaux seigneurs de Ierusalem: puis il luy fist creuer les yeux. Ce faict l'enuoya chargé de pesantes chaines en Babylon, où il finist depuis miserablement ses iours. Ce subiect est pris du 4. & 5. chapitres du quatriesme liure des Roys, du 36. chapitre du 2. liure des Chroniques, & du 29. de Ieremie: & est plus amplement traitté par Iosephe, au 9. & 10. chapitres du 10. des Antiquitez.

LES

LES ENTREPARLEVRS.

Le Prophete.
Nabuchodonoſor, Roy d'Aſſyrie.
Nabuzardan, Lieutenant general en l'armee.
Amital, mere de Sedecie.
Les Roynes femmes de Sedecie.
La Royne, femme de Nabuchodonoſor.
La gouuernante de la Royne.
Sedecie Roy de Ieruſalem.
Sarree grand Pontife.
Le Preuoſt de l'hoſtel de Nabuchodonoſor.
Le Chœur des Iuifues.

LES IVIFVES,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

LE PROPHETE.

IVsques à quand, Seigneur, eſt-andras-tu
ton ire?
Iuſqu'à quand voudras-tu ton peuple ay-
mé deſtruire,
L'infortuné Iuda, que tu as tant chery,
Que tu as quarante ans par les deſerts nourry,
Comme vn enfant tendret que ſa nourrice allaitte,
Et ores en rigueur ta dure main le traitte?
O Seigneur noſtre Dieu, rabolly ton courroux,
Raſſerene ton œil, ſois pitoyable & doux,
Et cognoiſſons combien nous ſommes puniſſables,
Nous t'auons offenſé de crimes execrables:
Mais las! pardonne nous, nous te crions mercy,
Si nous auons peché, nous repentons auſſi.
Souuienne toy d'Iſac & de Iacob nos peres,
A qui tu as promis des terres eſtrangeres
Auec poſterité qui s'accroiſtre devoit
Comme vn ſable infiny qu'aux riuages on voit:
Ne vueille de la terre effacer leur memoire.
Qui t'inuoqueroit plus? qui chanteroit ta gloire?

Qui

Qui te sacrifieroit? qui de tous les mortels
Se viendroit plus ietter au pié de tes autels?
Seroit ce le Madianite? seroit ce l'Ammonite?
Ou seroit ce celuy qui en Cedar habite?
O seigneur, ô seigneur, veuille prendre pitié
D'Israel ton enfant durement chastié.
Tu l'aurois vainement esleué sur la terre,
Vainement defendu de ses voisins en guerre,
Pour neant arraché le fardeau de son dos,
Et conduit à pié sec par le milieu des flots,
Qui pour luy donner voye en deux parts se fendirent
Et comme boleuards, par les flancs le couurirent.
En vain, helas! en vain tu l'aurois tous les iours
Repeu de sainte manne aux sauuages detours
De l'austere Arabie, & sa soif estanchee,
De l'onde tallissant d'vne roche touchee.
Tu l'aurois pour neant par ces deserts conduit
Sous vn nuau du iour, & sous vn feu de nuit,
Prenant de son salut solicitude telle,
Qu'on a de conseruer de ses yeux la prunelle:
Si ores, l'ayant fait nombreux multiplier,
En son aduersité tu le viens oublier,
Tu le liures captif entre les mains profanes,
Et le vas consigner aux terres Caldeanes.
O peuple malheureux! peuple cent fois maudit
Tu sçais bien que i'auois tes desastres predit!
Que i'auois annoncé du grand Dieu la menace,
Afin qu'humilié deuant sa claire face,
Le peuple reconnoissant & qu'à force de pleurs
De ieusnes & de cris preuinses tels malheurs!
Mais tu as mes propres menaces prophetes,
Et m'as voulu meurtrir pour te les auoir faites,
Ton cœur obstiné fut & tes sens endurcis:
Aussi es tu butin d'vn peuple incirconcis,

Qui a mis au coute au la plus part de tes freres
Arraché tes enfans du giron de leurs meres,
Tes femmes violé, le saint temple polu,
Mis ses toyaux en proye au soldat dissolu.
Qui les a teint de sang, & faict du sanctuaire,
N'aguere inuiolable, vn tombeau mortuaire.
Le poil m'en dresse au chef, s'en frissonne d'horreur,
Ce triste souuenir me remet en fureur.

Hà chetiue Sion, iadis si florissante,
Tu sens ores de Dieu la dextre punissante:
L'onde de Siloé cours sanglante: & le mur
De tes tours est brisé par les armes d'Assur:
Ton terroir plantureux n'est plus que solitude,
Tu vas languir captiue en triste seruitude.

Helas! voyla que c'est d'offenser l'Eternel,
Qui te portoit, Sion, vn amour paternel:
Tu as laissé sa voye, & d'vne ame rebelle
Preferé les faux Dieux, qu'adore l'infidelle,
Ingrate nation tu as sur les hauts lieux,
Osé sacrifier à la Royne des Cieux,
Luy consacrer des bois, tu as d'argille molle
Pourrie entre tes mains façonné mainte Idole,
Que tu as adoré, (abominable faict:)
Immolant à vn Dieu, que toy-mesme t'es faict.

Il a des yeux ouuerts: toutesfois ne voit goutte:
Des oreilles il a, toutesfois il n'escoute
On luy voit vne bouche & ne sçauroit parler,
Il a double narine & ne respire l'air,
Ses mains sans maniment demeurent inutiles,
Et ses pieds sans marcher sont plantez immobiles.
Semblables soyent ceux la qui tels Dieux vôt suiuant
Au lieu de l'Eternel, & nostre Dieu viuant,
Qui a fait ciel & terre, & qui ialoux n'endure
Vn homme s'encliner deuant sa creature:

Retourne toy vers luy, peuple fautier, à fin
Qu'à ces calamitez il vueille mettre fin:
Amande amande toy, reuſne, pleure, ſouſpire,
A fin que de ton dos ſes glaiues il retire.

Chœur.

POurquoy Dieu, qui nous a faits,
D'vne nature imparfaits,
Et pecheurs comme nous ſommes,
S'irrite ſi griefuement
Du mal que iournellement
Commettent les pauures hommes?
„ Si toſt que nous ſommes nez
„ Nous y ſommes adonnez,
„ Noſtre ame bien que diuine
„ Et pure de tout meffait
„ Entrant dans vn corps infect,
„ Auec luy ſe contamine.
„ Nul ne ſe peut empeſcher
„ En ce monde de pecher,
„ Tant eſt noſtre humaine race
„ Encline à ſe deuoyer;
„ Si Dieu ne vient deployer
„ Sur nous ſa diuine grace.
Deſlors qu'au verger d'Eden
Il crea le pere Adam,
De la terre ſa naiſſance:
Et que de ſon gras limon
De l'homme fut prins le nom
Comme auoit eſté l'eſſence.
Le peché, qui dans les os
Du ſerpent couuoit enclos,
Se gliſſa par vne pomme
Dans le credule cerueau
D'Eue eſpreinte de nouueau.

Des costes du premier homme.
Si tost ce poison ne fut
Dedans son oreille cheut,
Qu'il s'espandit en son ame:
Et qu'Adam, qui le sentit,
Aussi tost se repentit
De la faute de sa femme.
Il estoit en ce bas lieu
Ainsi qu'vn terrestre Dieu,
Commandant aux Creatures
Qui voloyent & qui nageoyent,
Qui dans les plaines logeoyent,
Et dans les forests obscures.
Il foisonnoit en tout bien,
Il n'auoit soucy de rien,
La terre toute bannie
Sans le dur coutre souffrir,
Venoit tous les iours offrir
Les thresors de sa poitrine.
Les prez estoyent tousiours vers,
Ses arbres de fruicts couuers,
Et ses iardins de fleurettes.
Zephyre esuenteit le Ciel,
Des chesnes couloit le miel
Sans artifices d'Auettes.
L'orgueilleuse ambition,
Ny l'auare passion,
La haine & l'amour encore,
L'esperance, ny la peur,
Ne luy gesnoyent point le cœur
Comme elles nous gesnent ore.
Mais si tost qu'il fut taché
De la bourbe de peché,
Dieu le bannit de sa veuë,

Ses

Ses enfans furent maudis,
Luy chassé de Paradis
Auec sa femme deceuë.
Depuis sa posterité
N'a commis qu'iniquité,
Le frere meurtrit le frere:
Si bien que Dieu se faschant
D'vn animal si meschant,
Resolut de le defaire.
Il fist regorger les eaux
Des fleuues & des ruisseaux
Il enfla la mer bruyante,
Le ciel si longuement pleut,
Que toute son onde eheut
Dessus la terre ondoyante.
Lors ceſt Element moiteux
Couurit les monts raboteux
De quinze humides condees:
Les pins, qui croissent si hauts,
Ne peuuent atteindre esgaux
A la hauteur des ondees.
Ainsi tout perit dedans,
Fors ceux qui eurent prudens,
L'arche de Dieu pour refuge:
Mais ores que les forfaits
Sont plus nombreux que iamais,
Ie crains vn autre deluge.

ACTE II.

Nabuchodonosor. Nabuzardan, son Lieutenant general.

NABVCHOD.

PAr ceil aux Dieux ie marche, & depuis le resueil
Du Soleil blondissant iusques à son sommeil,

Nul

Nul ne se parangonne à ma grandeur Royale,
En puissance & en bien Iupiter seul m'est egale.
Et encores n'estoit qu'il commande im mortel,
Qu'il tient vn foudre en main dont le coup est mortel.
Que son throsne est plus haut, & qu'on ne le peut ioindre,
Quelque grand Dieu qu'il soit, ie ne serois pas moindre
Il commande aux esclairs, aux tonnerres, aux vents,
Aux gresles, aux frimas, & aux astres mouuans,
Insensibles subiects: moy ie commande aux hommes,
Ie suis l'vnique Dieu de la terre où nous sommes:
S'il est, alors qu'il marche, armé de tourbillons:
Ie suis enuironné de mille bataillons,
De soldars indomptez, dont les armes luysantes
Comme soudains esclairs, brillent estincellantes.
Tous les peuples du monde ou sont de moy subiects,
Ou Nature les a dela les mers logez.
L'Aquilon, le Midy, l'Orient ie possede,
Le Parthe m'obeist, le Persan & le Mede,
Les Bactes, les Indois, & ceste Hebrieu cuidoit,
Rebelle, s'affranchir du tribut qu'il me doit,
Mais il a tout soudain esprouué ma puissance,
Et receu le guerdon de son outrecuidance.
„ L. *Celuy qui entreprend d'estre plus qu'il ne peut,*
„ *Souuent, trompé d'espoir, dechet plus qu'il ne veut.*
N. *Ce braue me pensoit si failly de courage,*
De souffrir m'estre fait vn si vilain outrage,
Et ne m'en ressentir, n'auoir point la raison
D'vne si detestable & lasche trahison.
Mais deuant que le iour ait sa course finie,
Ie iure qu'il verra sa lascheté punie.
S'esleuer contre moy? se distraire de moy?
Contre ma volonté se penser faire Roy?
C'est faire proprement aux estoilles la guerre,
C'est vouloir arracher de Iupin le tonnerre:

L. *Il est assez puny de son ambition.*
N. *Ie luy veux bien donner autre punition.*
L. *A un Roy que peut-il endurer d'auantage,*
Que de se voir reduit en si honteux seruage?
Que de se voir priuer de son sceptre ancien?
Que d'auoir tout perdu? que de Roy n'estre rien.
N. *Pour cela n'est encor ma vengeance assouuie.*
L. *Et que voulez vous plus?* N. *Ie veux auoir sa vie.*
„ L. *Le voulez vous meurtrir?* N. *Qui tient son ennemy,*
„ *Et ne le meurtrist point, n'est vengé qu'à demy.*
L. *Au contraire, en sa mort il perd toute vengeance.*
„ *Car l'ennemy qui meurt sert de nostre puissance.*
N. *Le laisseray ie viure estant sous mon pouuoir?*
L. *Vous l'y deuez contraindre or' qu'il n'eust vouloir.*
N. *Celuy que ie hay tant contraindray-ie de viure?*
L. *Ouy de peur que la mort de vos mains le deliure.*
La mort l'affranchira de ses tourmens cruels,
Qui luy seroyent viuans tresprins continuels.
„ *Ce n'est rien de mourir, la mort tant soit amere.*
„ *N'est aux calamiteux qu'vne peine legere:*
„ *Elle ferme la porte a tous maux douloureux,*
„ *Et purge de mal-heur les hommes mal-heureux.*
N. *Pourquoy s'il souffre tant, à secours ne l'appelle.*
L. *C'est par faute de cœur qu'il ne recourt à elle,*
La redoutant sans cause, & pourroit estre aussi
Qu'il se nourrist d'espoir que luy ferez mercy.
N. *A vn tel desloyal, qui s'est ioint d'alliance*
Auec mon ennemy pour me faire nuysance?
Qui s'est meschamment contre moy rebellé,
Pour loyer de l'auoir au Royaume appellé?
Il le merite bien par le Soleil ie iure,
Que si mon propre enfant m'auoit fait telle iniure,
Mes propres rebellant qui luy seroyent commis,
Pour se bander contraires auec mes ennemis,

„ *Ie*

„ Ie le ferois mourir. Tous crimes en pardonne
Fors celuy seulement qui touche la couronne.
„ N. C'est donner, à vray dire, aux rebelles vn appas,
„ Qu'en supporter le crime, & ne le punir pas.
L. Chacun entreprendroit pareille felonnie,
Si celle de ce Roy demeuroit impunie,
Ie ne serois plus craint, on m'auroit à mespris
S'asseurant vn chacun de n'en estre repris.
„ L. Tout Prince doit au crime attacher le supplice,
„ Et de ses bons subiets guerdonner le seruice,
„ Afin qu'on soit par bien incité à bien faict.
„ Et par peine desmeu de commettre vn mesfaict.
N. I'en feray tout ainsi. L. Mais gardez vous de faire
Que la punnion excede le salaire.
„ Tousiours vn Roy doit estre au chastiment tardif,
„ Mais à faire du bien se monstrer excessif.
N. Le seruice des miens soigneux ie remunere.
L. Ne soyez à punir commandé de cholere,
Soyez-y retenu, si que la cruauté
Ne puisse donner tache à vostre Royauté.
„ Iamais homme cruel n'eut l'ame magnanime.
„ N. Si vn Roy n'est seuere on n'en fait point d'estime.
L. On l'est tousiours assez, vn Monarque irrité
„ A tousiours, se vengeant, trop de seuerité.
„ L'on ne voit à grand' peine homme qui s'y tempere.
„ S'il ne se faict raison, c'est qu'il ne le peut faire.
„ Mais vn Roy qui peut tout, n'a qu'à se retenir,
„ Si quelqu'vn l'a faschè de ne le trop punir.
Que de ce Roy la faute inhumain ne vous rende.
„ N. En vn crime si grand doit la peine estre grande.
L. Le supplice au delict ne vueillez mesurer.
N. Voudriez vous que i'allasse vn tel crime endurer?
L. Non, mais que son estat à pitié vous incite.
N. Pour estre Roy sa faute est elle plus petite?

I. Non

I. *Non pas, mais il merite vn moindre chastiment.*
O. *Ce sont les grands qu'on doit punir plus griefue ment.*

Chœur.

HElas! ce n'est pas de ceste heure,
Hé, ce n'est pas de ce iourd'huy
Que tu es cause que ie pleure,
Et que ie sanglotte d'ennuy,
Egyptellas tu vois en cendre
Nostre lamentable Cité,
Et nous pour te vouloir defendre
Trebucher en captiuité.
Tu vois nostre infortuné Prince
Aujourd'huy sous les fers ployer.
Et nostre fertile prouince
Reduite en deserts larmoyer.
Tu en es cause ceste guerre
N'a prins fondement que de toy,
Tout le malheur qui nous atterre
N'est que pour te garder la foy.
Que maudit soit ton voisinage,
Maudite soit ton amitié,
Que sur ton pestilent riuage,
N'eussions-nous iamais mis le pied.
Et iamais Iacob nostre ancestre
N'y fust pour la faim euiter,
Auecques sa troupe champestre
Allé de Canan habiter.
Ce fut là que la race folle
Offensa Dieu premierement,
Adorant le bois d'vne Idole
Pour le grand Dieu du firmament:
Le Dieu que nos antiques peres
Auoyent seuls tousiours inuoqué,

Non ces Idoles estrangeres
Dont chacun d'eux se fust mocqué.
„ *C'est vn poison opiniastre,*
„ *Qui depuis qu'il s'est encharné*
„ *Ne sçauroit d'vne ame idolatre*
„ *Estre iamais desracinè:*
„ *Encores que le Dieu celeste,*
„ *De l'honneur qu'on luy doit ialoux,*
„ *Entre toute chose deteste*
„ *Ce crime execrable sur tous.*
Quand il nous eut à main puissante
Tirez de ton seruage dur,
Que la mer eut obeyssance
Faict de ses eaux vn double mur,
Descouurant sa deserte arene
Pour nous donner passage seur:
Ainsi qu'au trauers d'vne plaine
Contre l'ennemy pourchasseur,
Que la manne il nous eust donnee,
Qu'il nous eust rassasié d'eau,
Couuerts d'vn nuau la iournee,
Et guidez la nuict d'vn flambeau:
Detestables d'ingratitude
Apres tant de miracles saincts,
Nous appliquasmes nostre estude
A forger vn Dieu de nos mains.
Le peuple, qui l'Idole vaine
Moula, fondit, & burina,
D'vne reuerence vilaine
Vers elle son chef inclina,
Et de mainte folastre danse
Auec la fleute & le tabour,
Espris de sotte esiouyssance
Alla carroler tout autour,

Il

Il dressa des banquets publiques
Dessous le Veau deisié
Des holocaustes pacifiques
Qu'il luy auoit sacrifié.
Voila (ce disoyent les vieux Peres)
Nostre Dieu, peuple, nostre Dieu,
Qui nous a par les eaux ameres
D'Egypte, conduits en ce lieu.
Mais l'Eternel, qui de la nuë
Ces voix de blaspheme entendit,
Eut l'ame de cholere esmeuë,
Et son bras vengeur estendit:
Si que, sans les pleurs de Moyse,
Qui appaiserent son courroux,
Sa fureur iustement esprise,
Nous eust dés l'heure abysmez tous.

Amital. Le cœur des Iuifues.

AMITAL.

TOus les cuisants malheurs qui sur nos chefs deualent,
Et deualerent onc, mes encombres n'egalent:
Ie suis le malheur mesme, & ne puis las! ne puis
Souffrir plus que ie souffre en mon ame d'ennuis:
Mais mon plus grief tourment est ma vie obstinee,
Que les desastres n'ont ny les ans terminee.
Ie vy pour mon martyre: helas! le endurcy
Quand seras-tu lasse de me gesner icy?
Ne m'auras-tu fait naistre en ce monde immortelle,
Afin que ma douceur me tenaille eternelle?
O cruelle influence! ô meschef! ô destin!
Quand veux tu m'infecter de ton dernier venin?
Ne viendra point le iour que mes langueurs ie noye
Dans vn sombre tombeau, faictes des vers la proye?

Helas!

Helas! ie croy que non, il y a trop long temps
Qu'en vain ie le reclame, & qu'en vain ie l'attens,
Non, il ne viendra point, ma peine eſt perdurable,
La mort prompte au ſecours ne m'eſt point ſecourable
Elle me fuit paoureuſe, & n'oſe m'approcher,
Son dard, qui ne craint rien, a peur de me toucher,
Elle craint les malheurs ou ie languis confite,
On penſe qu'immortelle en ce monde i'habite,
Que i'y erre à iamais, m'ayant l'ire de Dieu,
Comme dans vn Enfer, confinee en ce lieu.
Dieu du Ciel, Dieu d'Aron mets fin à ma miſere,
Arrache moy, mon Dieu, de ceſte vie amere.
Ch. Royne mere des Rois de l'antique Sion,
Ores noſtre compagne endure affliction,
Souſpirez, larmoyez nos cruels infortunes,
Cõme ils nous ſont cõmuns, ſoyent nos larmes cõmunes.
A. Mes yeux n'ont point ſeché depuis le iour maudit
Que le Roy mon eſpoux la bataille perdit
Aux champs de Magedon, & qu'vne errante fleſche
Fiſt dedans ſa poictrine vne mortelle breſche:
Que ces Princes pleurans autour du char ſaigneux,
Mourable en ſon palais le conduirent ſoigneux.
Las! pauure, ie le voy, comme ſon ame chere
Se deſtiont du corps, & s'enuoloit legere!
Il me tendit les mains, que ie baiſay cent fois,
Pouſſant mille ſanglots qui m'eſtoupoyent la voix,
Si qu'eſtreinte de mal ie ne luy peu rien dire,
Sinon entre mes dents ſon deſaſtre maudire,
Accuſer le deſtin, & forcenant d'ennuy,
Me deſirer ſans ceſſe vn meſme ſort que luy.
Cependant ſes deux yeux en la nuict ſe plonger ent,
Le pouls luy defaillit, les membres luy gelerent.
Et lors, comme en fureur (ie meurs y repenſant!)
I'allay contre mon chef mes deux mains eſlançant.

Le

Ie m'eſclatay de cris à ſa bouche colee,
Les reſtes recueillant de ſon ame enuolee
Depuis ie n'eu que mal, & les aduerſitez
Sans relaſche ont touſiours mes vieux ans agitez.
Ch. *Laiſſa mort fut la noſtre, & depuis, les miſeres*
Renaiſſant coup ſur coup, nous furent ordinaires.
Auec luy le Royaume eut vn meſme treſpas,
Car nous veiſmes ſoudain les fers de Ioachas,
Voſtre chetif enfant que l'Egypte infidelle
De fraudes abuſé tient encores chez elle.
A. *Pauure Prince & chetif, à peine tu auois*
Tenu le royal ſceptre en ta dextre trois mois,
Que de Roy fait eſclaue, au lieu de luy tu portes
Des manicles aux bras, ſur le ſiouue aux ſept portes.
Ch. *Plus heureux n'a regné ſon frere Ioachim,*
Qui ſon regne borna d'vne ſanglante fin,
Quand cet Aſſyrien, contre ſa foy promiſe,
Ieruſalem pilla comme par force priſe,
Et Ioachim meurtrit auec les citoyens,
Puis leurs corps maſſacrez fiſt deuorer aux chiens.
Las! de ſon fils ne fut la fortune plus douce,
A. *Helas! il receut d'elle vne dure ſecouſſe.*
Il eſtoit bien foiblet, & pour ſon aage bas
Il ne vaquoit encor qu'aux enfantins esbats:
Le Soleil, qui auoit ſa naiſſance amenee
Ne tournoyoit ſur luy que la huictieſme annee,
De couronne il n'auoit ny de ſceptre ſoucy,
Quand ce meſme Tyran le tranſporta d'icy,
Entraina ſes parens & ſa dolente mere,
Pour deuider leur aage en ſeruitude auſtere.
Ch. *Dieu ne punira point vn fait tant inhumain.*
A. *A mon fils Sedecie il meiſt le ſceptre en main*
Pour regner en Iuda, malheureuſe prouince,
Prouince malheureuſe, & plus malheureux Prince.

Ch.

Ch. *Las! qui eſt la cité, qui eſt la nation,*
Qui ſoit en tant que nous de tribulation?
Qui a Ieruſalem ſurpaſſee en miſeres?
Qui a tant eſprouué du grand Dieu les choleres?
A. *Celuy pourroit nombrer les celeſtes flambeaux,*
Les fueilles des foreſts, & les vagues des eaux,
Les ſables, qui legers dans l'Arabie ondoyent,
Qui pourroit raconter les maux qui nous guerroyent.
Ch. *Il nous les faut pleurer: car las! à nos malheurs,*
Pour tout allegement ne reſtent que les pleurs.
A. *Pleurons donques pleurons ſur ces moneuſes riues,*
Puis que nous n'auons plus que nos larmes captiues:
Ne ceſſons de plorer, ne ceſſons, ne ceſſons
De nous baigner le ſein des pleurs que nous verſons,
Pleurons Ieruſalem, Ieruſalem deſtruite,
Ieruſalem en flamme & en cendre reduite:
Ne ſoyent plus d'autre choſe occupez nos eſprits,
Ne faiſons que douloir, que ietter pleurs & cris,
Deuons nous plus auoir autre ſolicitude?
Pouuons nous autre part appliquer noſtre eſtude?
Nous eſt il rien reſte qu'vn eſprit gemiſſant,
Qu'vn eſprit adenté dans vn corps languiſſant?
Ch. *Pleurons donques, pleurons, & de triſtes cantiques*
Lamentons ſur ce bord nos malheurs Hebraiques.
A. *Rompons nos veſtemens, decouurons noſtre ſein,*
Agriſſons contre luy noſtre beurelle main:
N'eſpargnons nos cheueux & nos viſages tendres.
Couurons nos dos de ſacs, & nos teſtes de cendres.
Ch. *Nous te pleurons lamentable cité,*
Qui eus iadis tant de proſperité
Et maintenant pleine d'aduerſité
Gis abbatuë.
Las! au beſoin tu auois eu touſiours
La main de Dieu leuee à ton ſecours,

Qui

Qui maintenant de rampars & de tours
T'a deuestuë.
Il t'a, Sion, le visage obscurcy,
Voyant le roc de ton cœur endurcy
Estre impoyable & n'auoir plus soucy
De sa loy saincte.
Tu as ingrate, oublié ton deuoir,
Tu as osé d'autres Dieux receuoir,
Au lieu, Sion, que tu deuois auoir
Touſiours sa crainte.
Il t'a laiſſée au milieu du danger,
Pour estre esclaue au soudar estranger,
Qui d'Aſſyrie est venu saccager
Ta riche terre.
„ Comme l'on voit les debiles moutons
„ Sans le paſteur courus des Loups gloutons:
„ Ainſi chacun, quand Dieu nous reboutons,
„ Nous faict la guerre.
Mille couteaux nous ont ouuert le flanc,
De corps meurtris s'eſt faict vn rouge estang,
Dans le sainct temple a decoulé le sang
De ſes Prophetes.
Le Chaldeen l'a barbare pillé,
Et sans horreur d'ornement deſpouillé,
Le tabernacle il a sanglant souillé
De mains infectes.
A. O trop fut malheureuſe nuit,
Que tu nous as de mal produit!
Iamais autres tenebres
Ne furent ſi funebres!
Il me ſemble encor que ie voy
Les hommes tomber deuant moy,
Que i'entens des mourables
Les regrets lamentables.

Que

Que i'oy les fifres & tabours
Les trompettes dessus les tours,
Dont le son encourage
Le vainqueur au carnage.
Que le feu de tous costez bruit,
Que sur les toicts la flame luit,
Que les enfans on ruë
Des maisons en ta ruë.

Ch. *Pleurons les mal-heurs de Sion*
Calamiteuse nation,
Pleurons, tourbe campagne,
Nostre saincte montagne.

A. *Mais plustost prions nostre Dieu*
Qu'il ait pitié du pauure Hebrieu,
Qu'il appaise son ire,
Et sa verge retire.

Ch. *Qu'il vueille sauuer nostre Roy,*
Pour desormais viure en sa loy,
Gardant son ame pure
D'idolatre souillure.

Am. *Leuons nos mains au ciel & nos larmoyãs yeux,*
Fettons nous à genoux d'vn cœur deuotieux,
En souspirant ensemble à sa majesté haute,
Le prions qu'il luy plaise effacer nostre faute.
O Seigneur nostre Dieu qui nous sauuas iadis
Par le milieu des flots qu'en deux parts nous fendis,
Conduisant de ta main ton peuple Israëlite,
Quand tu l'eus deliuré du long Madianite,
Que l'armee ennemie abysmas sous la Mer,
Qui aux profonds desers nous gardas d'affamer,
Qui sur le mont Oreb apparus à nos Peres,
Et leur fis receuoir tes Edicts salutaires:
Qui leur donnas secours par les Anges du Ciel,
Qui leur baillas la terre ondoyante de miel

D'Aphee

D'Aphec & de Hebron, brisant les exercites
De Bethel, & de Gaser, & des forts Ammonites:
Qui n'agueres sauuas Manassé nostre Roy
Des ceps de Babylonne, se retournant à toy,
Pardonneur, pitoyable, estens sur nous ta veuë
Et voy l'affliction dont nostre ame est repeuë.
Pren Seigneur, pren Seigneur, de nous compassion,
Aye, Seigneur, pitié de la pauure Sion,
Ne l'extermine point, nous sommes la semence
D'Isac ton seruiteur, tes enfans d'alliance:
Ne nous reprouue point, Pere fay nous mercy,
Deliure Sedecie & ses enfans aussi.
Ainsi puissions tousiours rechanter tes louanges,
Et bannir loin de nous tous autres Dieux estranges.
Ch. Madame, leuons-nous, leuons nous, car voicy
La Royne auec son train qui s'approche d'icy.

La Royne. Sa Gouuernante.

Amital. Le Chœur.

LA ROYNE.

O Beau soleil luysant, qui redore le monde
Aussi tost que la nuict te voit sortir de l'onde,
Rayonnante lumiere, œil de tout l'vniuers,
Qui dechasses le somme & rends nos yeux ouuerts,
Tu sois le bien venu sur ces belles campagnes
Bien venu le bon-heur de qui tu t'accompagnes:
Ta clarté nous faict voir le desirable fruit
Du sort victorieux, dont nous oyons le bruit.
Nous voyons maintenant les Roys Israëlites
Et leurs peuples restez à nos fiers exercites
Amenez par troupeaux miserable butin:
La fin de nos trauaux nous auons ce matin:
Mais qu'est-ce que ie voy? G. C'est la tourbe estrangere
Des filles de Iuda, qui pleurent leur misere.

R. Helas! quelle pitié, i'ay le cœur tout esmeu.
Ie voudroy n'auoir point vn tel desastre veu.
G. Elles viennent vers nous. R. Ceste ancienne femme,
Qui marche la premiere, est quelque grande Dame.
Ie voy qu'on la respecte, hé, que c'est que de nous!
Que voila ma compagne, vn beau mirouër pour tous.
A. Royne, à qui la fortune est constamment prospere,
S'il se trouue constance en chose si legere,
Espouse d'vn grand Roy, qui va seigneuriant
Sous le vouloir du Dieu les peuples d'Orient,
Soyez nous fauorable, & que les durs esclandres
De nous & de Sion maintenant mise in cendres,
Vous mollissent le cœur, si qu'ô Royne, par vous,
Le Roy nostre vainqueur nous soit propice & doux,
Tout ce troupeau captif d'vne voix vous supplie,
Las! pour Dieu que vostre ame à la pitié se plie:
Que nos humides pleurs & nos cris ne soyent vains,
Nous sõmes à vos pieds, nous vous ioignons les mains,
Voyez de nos enfans les prieres tendrettes,
Prenez compassion de ces creaturettes.
R. Madame, leuez vous. A. Ce nom ne m'appartient,
Ains ce nom de serue à mon malheur conuient.
Ie suis ores de Royne esclaue deuenuë:
Prenez pour vous seruir ma vieilleſſe chenuë.
Ie vous la vien offrir: vostre condition
Adoucira l'aigreur de ma subiection.
La dignité du maistre est aux serfs honorable,
Et leur ioug, bien que dur, en est plus supportable.
R. Ma mere, leuez vous, & vous Dame auſſi
Qu'vn desastre commun fait lamenter ici.
Vostre malheur ne fait que moins ie vous honnore.
Ains fait qu'auec douleur vos ennuis ie deplore.
„ Il ne faut que Fortune esleue nostre cœur,
„ Pour vous voir maintenant esprouuer sa rigueur,

„ Que

» Que tous hõmes mortels doiuẽt sans cesse craindre,
» Soit Roy, soit laboureur, le grãd plus que le moindre.
Helas! que scauons nous si ce tour seulement,
Ternira point nostre heur de quelque changement?
» Nul ne vit asseuré des presens de Fortune:
» Elle est aux hommes mere & marastre commune:
» Ses instables faueurs volans sur nostre chef
» Bien souuent en leur place y laissent du meschef:
» Et comme peu de temps auecque nous seiournent,
» Aussi le mal chassé, souuent elles retournent.
Partant consolez vous, mes Dames, & pensez,
Que les presens malheurs contre vous eslancez
Ne vous rendent vers moy plus viles que n'agueres,
Que du sort vous auiez les faueurs tournalieres.
A. Dieu pour ceste bonté vous bien heure touſiours,
Et iamais le malheur n'amertume vos iours:
En vous seule apres luy gist nostre confiance.
R. Tout dépend du Roy seul, nul que luy n'a puissance.
Ch. Supplicz le pour nous, Madame, nous scauons
Que si vous le priez, nos maris nous sauuons,
Nous sauuons Sedecie. A. Hé miserable Prince
Que iamais n'eusses-tu commandé sur prouince!
Ne nous refusez point, Madame, ainsi iamais
Ne vous puisse toucher le desastre mauuais,
Puissiez vous deuider vne longue ieunesse,
Et saine paruenir en heureuse vieillesse,
Abondante en enfans, abondante en honneur,
Aboudante en l'amour du Roy vostre seigneur.
R. Ie m'enploiray pour vous, n'en ayez point de doute?
Mais i'ay peur qu'irrité ma priere il n'escoute.
A. Si fera, si Dieu plaist. R. Vous l'auez outragé.
A. Il est vray: mais Madame, il en est bien vengé.
R. Vn Roy vainqueur n'a point de borne en sa vẽgeãce.
» Si le faut-il touſiours conformer à l'offence.

R. *Voire mais, il sera iuge en sa passion.*

„ A. *Tout braue cœur est lent à la punition.*

R. *Il est tout magnanime, & ne tend qu'a la gloire.*

A. *Il se doit contenter d'auoir eu la victoire.*

R. *Ainsi puisse aduenir.* A. *Le genereux Lion,*

R. *I'entends bien mais le crime est de rebellion.*

A. *Nous sommes rebellez, voire, ie le confesse,*

R. *Iamais vn Roy tel crime impuni ne delaisse.*

A. *Las! sommes nous sans peines hé Dieu vous nous*

R. *Helas! ie ne dy pas que sans peine soyez, (voyez!*

Vous souffrez trop de mal, ie m'en compassionne,

Mais ie crains que le Roy de plus griefue en ordonne.

A. *Que sçauroit il plus faire?* R. *Il vous feroit mourir.*

A. *Ce n'est pas nous mal faire, ains nostre mal guarir.*

Madame pleust à Dieu, pleust à Dieu nostre pere,

Que ie fusse (ha, quel heur!) morte en ma prime-vere,

Et que ceste vieillesse en sillons n'eust creusé

Mes tremblotantes mains, & mon visage vsé!

La mort bien que statine, eust affranchi mon ame

De tant de passions que i'ay souffert, Madame.

Ie n'eusse veu deux fois ardre nostre Cité,

Le massacre du peuple & sa captiuité:

Helas! ie n'eusse veu ce que voir me faut ores,

Et que voir me faudra si ie suruis encores.

O Mort, ne tarde plus, tourne ici, vien à moy,

De ton dard secourable arrache mon esmoy,

R. *Ne vous desolez point: il n'est si dure vie,*

Qui sans desplaire à Dieu, à la mort vous conuie,

Confortez vous d'espoir. A. *Ie n'ay plus qu'esperer,*

Mais i'ay beaucoup à craindre & beaucoup endurer.

„ *Il n'est malheur si grand que l'espoir n'adoucisse.*

„ A. *Il n'est malheur si grand que l'espoir ne nourrisse.*

R. *Voire mais vn chacun l'esperance reçoit.*

A. *Voire mais, vn chacun l'esperance deçoit.*

„ *Le*

„ *La mort ne manque point, elle vient trop hastiue.*
„ A. *La mort aux affligez viẽt tousiours trop tardiue*
R. *Vostre bon-heur peut bien retourner derechef.*
A. *Mais plustost recroistra nostre obstiné meschef.*
R. *Comment vous est venu ce comble de miseres?*
A. *Nous auons du grand Dieu prouoqué les coleres.*
R. *Cõme aduint vostre prise?* A *Hé, hé, le cœur me fend,*
La trop grande douleur le parler me defend. (*dame,*
R. *Laissez donc ce propos.* A. *Non, s'il vous plaist, Ma-*
Combien que de tourmens il rebleſſe mon ame,
Mais ce n'est plus à moy d'euiter les ennuis,
Ie ne suis que tristesse, autre cas ie ne suis.
R. *Contez nous ce malheur s'il ne vous desagree:*
A. *Le cours de mon malheur discourir se recree.*
Desia le grand flambeau, qui court perpetuel,
Auoit faict dessus nous vn voyage annuel,
Et luisant retraçoit vne course seconde,
Ayant, par deux saisons retournoyé le monde,
Depuis que vostre armee, effroyable en soldars
Nostre ville assiegeoit, close de toutes parts,
Vos baliſtes auoyent sa muraille perſee,
Ierusalem estoit à demy renuerſee:
La plus grand' part du peuple & des chefs estoyent
Nous auions soustenu mille sanglants efforts, (*morts:*
Resolus à la mort, plus que Lyonnes fieres,
Defendant leurs petits qu'on force en leurs tanieres:
La faim, plus que le fer, palles nous combatoit,
Et la ferocité de nos cœurs abbatoit.
Le peuple allangouré, sans courage, sans force,
Descharné se trainoit, n'ayant rien que l'escorce
Qui luy couuroit les os, & ceste maigre faim
Estouffoit les enfans en demandant du pain.
Nous ressemblions, errants par les places dolantes,
Non des hommes viuants, mais des larues errantes,

Et ia ceste fureur tellement nous pressoit,
Que de son propre enfant la mere se paissoit.
Lasche transy d'horreur, ie forcene, s'affole,
Ce triste souuenir m'arreste la parole!
R. *Ne vous adulez point, reprenez vos esprits,*
Et relaissez plustost ce discours entrepris.
A. *Ie le continueray, combien qu'il me desplaise.*
R. *Ne vous y forcez point, faictes en à vostre ayse.*
A. *Or le sac de Sion, & sa captiuité*
Predits estoyent venus à leur temps limité,
Ia le mal nous touchoit (telle estoit l'ordonnance
Du grand Dieu qui vouloit chastier nostre offense,
Et comme lors qu'il veut nous punir rudement,
Il faut que nous perdions tout humain iugement.
Nous en fusmes ainsi: car n'ayant corps de garde,
Sentinelle ny ronde, & sans nous donner garde,
Comme si retirez fussent nos ennemis,
En nos couches sans peur reposions endormis,
Quand (ô cruel meschef!) lors que la nuict ombreuse
Vers le tour sommeillant cheminoit paresseuse,
Par le Ciel tenebreux, que le somme enchanteur
Versoit dedans nos yeux une aueugle moiteur,
Qu'en la terre & au ciel toute chose estoit coye,
Tous animaux dormans, fors la plaintiue Orfroye,
Le camp de Babylon sans crainte des hazards
Auec grands hurlemens eschele les rampars,
Donne dedans la bresche, & ne trouuant defense,
Rangé par escadrons dans la ville s'estance:
Gaigne les carrefours, s'empare des lieux forts,
Et sur le temple sainct faict ses premiers efforts.
Tout est mis aux cousteaux, on n'espargne personne,
A sexe ou qualité le soldat ne pardonne,
Les femmes, les enfans, & les hommes âgez,
Tombent sans nul esgard pesle-mesle esgorgez.

Le

Le sang, le feu, le fer, coule, flambe, resonne,
On entend maint tabour, mainte trompette sonne,
Tout est ionché de morts, l'ennemy sans pitié
Meurtrist ce qu'il rencontre, & le foule au pié.
Or le Roy, qui soudain, entendit cest esclandre,
Troublé, saute du lict, & va ses armes prendre,
Pour mourir au combat, mais ayant entendu
De ses gens effroyez que tout estoit perdu,
Il descend en secret auecque sa famille,
Et par vne poterne abandonne la ville!
Vn chemin se presente aux montagnes tendant
Pour gaigner l'Arabie & laisser l'Occident
Il est rude, pierreux, rabouteux, & sauuage,
Les rocs des deux costez malaisent le passage:
Ores il faut grimper à mont vn rocher droit,
Or' il faut deualer par vn chemin estroit.
Vous voyez à nos pieds l'horreur d'vn precipice,
Qui fait en le voyant que le poil en herisse:
Vn torrent bruit à bas, qui court en bouillonnant
En trainant maints Ormeaux qu'il va desracinant,
Va le Roy, ses enfans, & nous autres pauurettes
Cheminons en frayeur par des voyes secrettes.
La nuict estoit obscure, & nos humides yeux
Ne voyoyent pour conduite aucune lampe aux cieux:
Toutesfois en bronchant, en tombant à toute heures,
Nous franchissons en fin ceste rude demeure:
Descendons en la plaine, & hastons nostre pas,
Chasque mere portant son enfant en ses bras,
Vous eussiez eu pitié de nous voir demy nuës
Courant & haletant par sentes incogneuës,
Ce front escheuelé, regardant à tous coups
Si l'ennemy sanglant accouroit apres nous.
Mais las! comme le iour encommençant sa peine
Nous esclairoit errans par la deserte plaine,

Aupres de Iericho nous entendons bannir
Des cheuaux, & soudain nous les voyons venir.
Alors nous commençons à nous batre & destordre,
Deçà delà courir en vn confus desordre,
Les hommes s'escarter où les chassoit la peur:
Le Roy seul demeura trop attendry de cœur
De voir nos passions, & ces petites ames
Qui luy tendoyẽt les mains prez les Roynes ses femmes.
Aussi tost les coureurs nous viennent enfermer,
Se saisissent de nous, font le Roy desarmer,
Nous ameinent icy hommes femmes ensemble,
Comme à mesme destin le malheur nous assemble.
Las! prenez en pitié, mercy nous vous prions.
Nous n'esperons qu'en vous, seule nous vous prions.
R. *Hà, Dieu quel desconfort! que la fortune aduerse,*
Ce pauure peuple Hebrieu cruellement trauerse!
Le cœur me bat au sein d'ouyr tant de malheurs.
G. *Pourquoy vous gesnez vous d'inutiles douleurs?*
Madame, & que vous sert d'affliger vostre vie
Pour les calamitez d'vne tourbe asseruie?
A. *Ah! pour Dieu taisez vous, il nous en pend autant*
Le sort n'est pas vers nous plus que vers eux constant.
C. *Hé, hé, hé.* A. *Las! madame.* R. *Et q' vo⁹ puis-ie faire?*
Am. *Employez vous pour nous.* R. *c'est vn fascheux affaire.*
A. *Nous refuserez vous?* Ch. *Nous delaisserez-vous?*
R. *Non, mais ie crains du Roy l'imployable courroux*
Encontre vostre race, & qu'impetrer ne puisse
Qu'en rigueur de vos chefs l'offense il ne punisse.
Ch. *Helas! que ferons nous?* R. *Ne vous desconfortez,*
Ains auec bon espoir vos ennuis supportez.

Chœur.

DIsons adieu mes compagnes,
A nos chetiues campagnes,

Où

Où le Iourdain doux coulant
Va sus le sable ondelant.
Adieu terre plantureuse
N'aguere si populeuse,
Terre promise du Ciel,
Toute ondoyante de miel.
Adieu Siloé, fontaine:
Dont la douce eau se pourmeine
Dans le canal de Cedron,
Serpentant à l'environ.
Adieu coustaux & valees,
Adieu riues desolees,
Adieu verdureux Hebron,
Vieil territoire d'Efron.
Sur toy montagnette saincte,
Le bon Abram fist sa plainte,
Comme il fit sur toy Bethel,
Fumer son premier autel.
Adieu Cité, renommee
Sus les citez d'Idumee,
Que iadis vn Roy conquit
Du Iebusan, qu'il vainquit.
Et vous n'aguiere edifice
Le plus rare en artifice,
Et en ornement diuers
Qu'il fust temple en l'vniuers.
Las! nous vous laissons, pauurettes,
De ces barbares subiettes,
Qui nous trainent inhumains
En des Royaumes lointains.
Ou faudra que nostre vie
A leur vouloir asservie,
Languisse eternellement
En deplorable tourment.

Car comme aurions nous courage,
Estant en vn tel seruage,
Le cœur serré de douleurs,
De donner treue à nos pleurs?
Quand nous ne pouuons tant faire,
Qu'il puisse à nostre ame plaire
De chanter à l'Eternel
Vn Cantique solennel?
Et qu'adeulez nous souuienne
Sur la riue Assyrienne
Des innombrables bien-faicts
Que sa bonté nous a faits?
Et crains qu'en mesme oubliance
Ne tombe la souuenance,
Auecques l'affection
Que nous deuons à Sion.
„ *Si est-ce pourtant, si est-ce*
„ *Qu'il ne faut que la tristesse*
„ *Bien que dure, ait le pouuoir*
„ *De nous tirer du deuoir:*
„ *Ains quelque grand que puisse estre*
„ *Nostre mal-heur, recognoistre*
„ *Que nous le meritons bien,*
„ *Et que Dieu veut nostre bien.*
„ *Faut inuoquer sa clemence,*
„ *Auoir du mal repentance,*
„ *Et ferme propos en soy*
„ *De viure selon la loy.*
„ *Esleuer vers luy la face,*
„ *Auoir recours à sa grace,*
„ *Qui est promise à celuy*
„ *Qui met son attente en luy.*
„ *Sus donc prions le, captiues,*
„ *Sur ces infidelles riues.*

Qu'il

Qu'il vueille apres son courroux
Se ressouuenir de nous.

ACTE III.

Nabuchodonozor. La Royne.
Nabuch.

IE le tiens, ie le tiens, ie tiens la beste prise,
Ie iouys maintenant du plaisir de ma prise,
I'ay chassé de tel heur que rien n'est eschappé:
I'ay lesse & marquacins ensemble enueloppé,
Le cerne fut bien fait, les toiles bien tendues,
Et bien auoyent esté les bauges reconnues:
Les veneurs ont bien fait, ie le voy c'est raison
Que chacun ait sa part de ceste venaison.
Quant au surplus ie veux qu'il en soit fait curee.
R. *Vous auez en vos mains la proye desiree,*
Selon vostre pouuoir en pouuez ordonner,
Soit pour punir leur coulpe ou pour leur pardonner.
N. *Pardonner? hà plustost sera le ciel sans flames,*
La terre sans verdure, & les ondes sans rames,
Plustost plustost Eufrate encontre-mont ira,
Et plustost le Soleil en tenebres luira.
» R. *Qui pardonne à quelqu'vn le rend son redeuable.*
N. *Qui remet son iniure il se rend mesprisable.*
» R. *Pardõnãt aux vaincus on gaigne le cœur d'eux.*
» N. *Pardonnant vn outrage on en excite deux.*
» R. *La douceur est touſiours l'ornemẽt d'vn Monarque.*
» N. *La vengeãce touſiours vn braue cœur remarque.*
» R. *Rien ne le souille tant qu'vn fait de cruauté.*
» N. *Qui n'est cruel n'est pas digne de royauté.*
» R. *Des peuples vos suiets l'aduis est au contraire.*
» N. *Ce que le Prince approuue à son peuple doit plaire*

„ R. *Le vice, où qu'il puisse estre, est tousiours odieux,*
„ N. *La haine des suiets nous rend plus glorieux.*
„ R. *Quelle gloire de n'estre honoré que par feinte?*
„ N. *Mais c'est vne grandeur de l'estre par cõtrainte.*
„ *La louange & l'amour sont communs à chacun.*
„ *Mais de cõtraindre vn peuple à tous n'est pas cõmũ,*
„ *Il n'appartiẽt qu'aux grãds. Les Rois sont crains de*
„ *Et les petits aymez par vne douce amorce.* (force,
R. *Vous le serez comme eux n'aimant que la vertu.*
N. *Cela sentiroit trop son courage abbatu.*
„ *Celuy ne regne pas qui son vouloir limite:*
„ *Aux Rois qui peuuent tout toute chose est licite.*
„ R. *Vn Prince qui peut tout, ne doit pas tout vouloir.*
„ N. *La volonté d'vn Prince est cõforme au pouuoir.*
R. *Conformez-vous à Dieu dõt la force est supresme.*
N. *Dieu fait ce qu'il luy plaist, & moy ie fais de mesme.*
R. *Ha Monsieur, ie vous prie ayez propos plus sains.*
„ *Dieu rabaisse le cœur des Monarques hautains*
„ *Qui s'egalent à luy, & qui n'ont cognoissance*
„ *Que tout humain pouuoir prouient de sa puissance*
Vous voyez par ce Roy (dont les ancestres ont
Porté si longuement le diadesme au front,
Et ores vostre esclaue, accablé de miseres)
Combien les Royautez sont choses passageres.
Maintenãt nous marchons sur tous Rois triomphans:
Mais las! nous ne sçauons quels seront nos enfans.
Que dis-ie nos enfans? quels nous serons nous mesmes,
Si nous aurons tousiours au chef ces diadesmes.
„ *Plus le sort nous caresse & plus craindre il nous faut:*
„ *Car plus il nous esleue & plus cherrons de haut.*
„ N. *Ie n'ay point de crainte.* R. *Et c'est ce qui m'en*
„ *La desfiante peur asseure vne couronne:* (donne.
„ *Elle fait la prudence, & rarement s'est veu*
Qu'vn homme soit tombé sous le malheur preueu.

N. *Las!*

N. *Laissons là ce discours il est plein de tristesse.*
R. *Laissons-le, mais ainsi laissez toute rudesse,*
Ie vous pri' pardonner à ce peuple captif,
Ne vous souillez au sang de son Prince chetif.
N. *C'est vn peuple meschant qui tousiours se rebelle.*
L'autre est vn Roy pauure, vn traistre, vn infidelle.
R. *Encore qu'il soit tel, si ne deuez vous pas*
Le meurtrir de froid sang, c'est trop que du trespas.
N. *Bien que i'eusse à bon droit de l'esgorger enuie,*
Pour vous gratifier ie luy donne la vie:
Non qu'il ne soit puny: car vn si grand forfait
Ne doit couler sans peine à celuy qui l'a fait.
Ie veux voir son maintien, & ses raisons entendre.
Suis amenez-le moy. R. *Ie ne veux pas l'attendre,*
I'aurois trop de pitié de voir ce pauure Roy
Par desastre reduit en si grand desarroy.
N. *Hà ie iure le ciel que vostre felonnie*
Sera plus griefuement que de la mort punie.
Vous viurez, vous viurez, mais sera tellement
Que vos iours rouleront en continu tourment.
Vous requerez la mort de borner vos tortures,
Voyant deuant vos yeux meurtrir vos creatures,
Esgorger vos amis, les Prestres de la loy,
Qui mutin vous ont fait esleuer contre moy.
Mais qu'est-ce que i'entens qui sont ces voix plaintiues?
D'où part ceste tristesse? Là sont ces tourbes Iuifues,
Elles viennent vers moy, c'est en vain, par leurs cris
Les malheurs qu'elles ont ne seront desaigris.

Amital. Les Roynes. N'abuchodonozor.

Amit.

ALlons, dolent troupeau possible n'os prieres
Et les cris redoublez de tant de prisonnieres
Attendriront son cœur: il n'est pas vn rocher.

Il n'eſt pas vn dragon qui ſe paiſſe de chair. (mes
Approchez donc mes Bruſ, laſchez la bonde aux lar-
Souſpirez, ſanglottez, deſployez toutes armes
Guerroyez vos cheueux, n'eſpargnez voſtre teint,
Que voſtre ſein d'albaſtre en voſtre ſang ſoit teint.
R. *D'ennuis & de langueurs nos larmes ſont nourries,*
Sans cela dés long temps elles fuſſent taries:
Mais la ſource en eſt viue, & ne faut desbonder
Leurs canaux, pour les faire en larmes abonder.
A. *Ie le voy! las mon Dieu, vien & nous fauoriſe,*
Inſpire nous mon Dieu, conduy noſtre entrepriſe.

O qui, dompteur du monde, auez ſous voſtre loy
Ce terreſtre vniuers, grand Monarque, grand Roy,
Chery de l'Eternel, qui de voſtre exercite
Et de tous vos deſſeins eſt la ſeure conduitte,
Comme vous l'imitez en courage indompté,
Et en toute puiſſance imitez ſa bonté.
», *Touſiours il ne foudroye, & touſiours en menace*
», *Pour nos impietez il ne ride ſa face:*
», *Souuent il ſe tempere, & rompant ſon courroux*
», *Apres la repentance il ſe monſtre plus doux,*
Helas! ſoyez-nous tel, monſtrez-vous debonnaire
Enuers nous crimineux, Dieu ſoit voſtre exemplaire,
Pardonnez nos forfaits: humbles à deux genoux
Nous demandons pardon, helas pardonnez-nous!
N. *Quel pardon voulez-vous?* A. *Deliurez Sedecie.*
N. *Ce meſchant, de qui l'ame eſt au mal endurcie!*
A. *Il eſt aſſez puny de ſes crimes paſſez.*
N. *Sa faute ne ſçauroit eſtre punie aſſez.*
», A. *Vn grand crime demande vne clemence grande.*
N. *Vn grãd crime touſiours vn grãd tourment deman-*
Leuez-vous, ie ne veux que vous ſoyez ainſi. (de.
A. *Nous ſommes comme il faut pour demander mercy,*
», *Ne nous refuſez point: s'il n'eſtoit point d'offenſe,*

», *Vn*

„ *Vn Roy n'auroit moyen de monstrer sa clemence.*
„ *Sire, il est tout certain, le crime d'vn subiect*
„ *Sert aux bontez d'vn Roy d'honorable subiect,*
„ *Et plus ce crime est grãd que vainqueur il pardõne,*
„ *Et plus en pardonnant de loüange il se donne.*
„ *C'est plus de se dompter, dompter ses passions,*
„ *Que commander Monarque à mille nations.*
Vous auez subiugué maintes belles Prouinces,
Vous auez combatu les plus belliqueux Princes,
Et les plus redoutez: mais vous l'estiez plus qu'eux,
Tous ensemble n'estoyent tant que vous belliqueux:
Mais en vous surmontant, qui estes indomptable,
Vous acquerrez victoire à iamais memorable:
Vous aurez double honneur de nous auoir desfaits:
Et d'auoir, comme Dieu, pardonné nos mesfaits.
„ N. *Le naturel des dieux est de punir le vice.*
„ A. *Dieu prefere touſiours la clemence à iustice,*
„ *Et ne reboute point de sa grace celuy,*
„ *Quelque pecheur qu'il soit, qui se retourne à luy.*
Soyez tel, soyez Sire, vn sauueur de coulpables,
Iectez sur nous vn rais de vos yeux pitoyables.
La douceur en vn Prince est vn celeste don.
Helas pardonnez-nous, & faictes nous pardon.
N. *Vous ne parliez ainſi, quand en fiere arrogance*
Vos enfans rebellez desprisoyent ma puissance,
Amorcez du secours dont d'Egypte a manqué:
Car alors sans raison vous m'auez attaqué.
A. *Las! qu'y euſſe-ie fait? ie ne m'en suis pas teuë,*
Ie predis ces malheurs, mais ie ne fus point creuë,
Ny Ieremie auſſi, Ieremie à qui Dieu
Faiſoit voir le deſtin du pauure peuple Hebrieu,
Ie predis, ie predis auecques maintes larmes
Le mal qui nous viendroit de prouoquer vos armes,
Mais la ieuneſſe ardante & prompte aux chãgemens,

Ton

Touſiours miſt ſous le pied nos amonneſtemens:
Si que mon pls pouſsé de leurs voix indiſcrettes,
Et des predictions de quelques faux Prophetes,
A ſon dam & au noſtre & de noſtre Cité
S'allia de Nechon, dont fuſtes irrité.
N. *Euſſie tort de pourſuyure vn rompeur d'alliance,*
Et qui print contre moy d'Egypte l'accointance!
A. *Non vous n'euſtes pas tort, & non non, ce fut nous,*
Nous meſmes de nos maux ſommes cauſes & nõ vous.
„ M. *Qui a fait le dommage en doit porter la peine.*
A. *Ne l'auons-nous porteeſhà qu'elle eſt inhumaine!*
Hà! quelle eſt angoiſſeuſe! M. *Et qu'auez-vous ſouffert?*
A. *Las! n'eſt-ce rié ſouffrir quãd vn Royaume on perd?*
„ *Sire, Dieu vous en garde. Il n'eſt rien plus eſtrange*
„ *Que faire d'vn Royaume à des priſons eſchange.*
„ *Quels ſupplices plus grands peuuent-eſtre ſouffers*
Par vn Prince, que d'eſtre inceſſamment aux fers?
Voir ſes enfans captifs, ſes femmes en ſeruage,
Son peuple mis à mort, & ſa ville au pillage?
Soit de tant de mal-heurs voſtre cœur ſatisfait.
N. *Ce n'eſt encore rien au prix de ſon forfait.*
A. *Hé que voulez-vous plus! eſtes-vous implacable?*
Eſtes-vous vn Tyran, vn Prince inexorable?
Vn homme ſans pitié? donnez-vous pour repas
A voſtre ame, à vos yeux, des Princes le treſpas?
Voulez-vous qu'à iamais la belle renommee
De vos victoires ſoit de meurtre diffamee?
La voulez-vous ſouiller? la voulez vous ternir?
Vous rendre abominable aux races à venir?
Hà ne le faictes pas, ne le faictes pas, Sire,
Ne contaminez point de meurtres voſtre Empire,
Eſpargnez noſtre ſang, vous aurez des remerts
Si vous nous maſſacrez, pires que mille morts.
N. *Ie pardõne à voſtre age.* A. *Helas! ie vous rẽs grace,*

Ie

Ie ne demande point que pardon on me face,
Faictes moy desmembrer, faictes moy torturer,
Faictes à ce vieil corps tout supplice endurer:
Saoulez vous en ma peine, & que ie satisface
Seule pour Sedecie, & pour toute sa race.
Il ne peut receuoir effort plus violent,
Que voir deuant ses yeux sa mere bourrelant.
La donc, martyrez moy, versez sur moy vostre ire,
Le tourment que i'auray sera double martyre,
Torturant mere & fils par ma seule douleur:
Sçauriez vous inuenter vn outrage meilleur?
N. *Ie ne veux l'innocent souffrir pour le coulpable.*
A. *Innocente ie suis, partant non punissable.*
N. *Ie ne veux pas aussi qu'aucun mal vous souffriez.*
A. *Il faut donc que mon fils ores vous deliuriez:*
Il ne peut rien souffrir que ie ne le ressente,
A son bien & son mal ie suis participante.
Si doncques il vous plaist m'exempter de tout mal,
Faictes, las! que ce bien à nous deux soit egal.
N. *Vous estes sans delict, mais il n'est pas de mesmes.*
A. *Punissez dõc son crime en moy qui suis luy-mesmes.*
Soit vostre cœur vengé par mon sanglant trespas,
Que ma mort vous suffise, & qu'il ne meure pas.
Aussi bien suis-ie assez punissable, estant celle
Qui au monde ay produit ce Roy vostre rebelle.
Helce n'est pas assez? ie suis cause de tout,
Sans moy nostre cité fust encore debout,
Le sacré temple en gloire: & sans moy la colere
Ne vous forceroit d'estre enuers nous sanguinaire,
Qui nous estiez amy, nous cherissant sur tous:
N. *I'ay touſiours bien aymé Ioſie vostre espous.*
A. *Helas! aymez-le encore apres la sepulture,*
Conseruez ceſt amour en ſa progeniture:
Souuenez-vous de luy, c'estoit vn prince bon,

Qui

Qui tousiours honnoroit les Roys de Babylon.
Qu'il vous estoit deuot: sa propre seigneurie
Ne luy estoit de rien au prix de l'Assyrie.
Il me disoit souuent ne rien tant desirer
Que de voir vostre Empire en tout bien prosperer
Et s'accroistre en pouuoir, le soin de vostre gloire
A possedé de son cœur iusqu'en la tombe noire.
N. *Qui a son fils esmeu de s'armer contre moy?*
A. *Ie ne sçay qui l'a meu de vous fausser la foy.*
Mais pourtant, ie vous pry ne vous y vouloir prendre,
Ains plustost dessus luy vostre douceur estendre.
Que la bonté du pere efface en vostre cœur
Et de l'enfant la coulpe, & de vous le rancœur.
Il a bien merité que l'on le recognoisse,
Que son loyal seruice en son fils apparoisse.
Helas! monstrez-le donc, vous sçauez qu'il est mort
En combatant pour vous sur l'Arabique bord,
Lors que le Roy d'Egypte attrainant son armee,
Iusqu'à l'Eufrate entra par la terre Idumee.
O Prince genereux! ô cœur vrayment Royal!
Qui fus à ton amy si constamment loyal.
Maintenant que tu es sur les voutes celestes,
Regarde de Iuda les miserables restes:
Et si tu as encor des tiens quelque soucy,
Si tes yeux immortels penetrent iusqu'icy,
Mon espoux, Monseigneur, ayde nous à ceste heure,
Assiste Sedecie, & fay tant qu'il ne meure.
Supplie à l'Eternel, qui les courages meut
Des grands Rois de la terre à faire ce qu'il veut,
Qu'ores à leur douceur ce Monarque il inspire,
Si que de nostre sang son poignard il retire.
N. *Ie sçay bien que Ioſie en ma querelle est mort,*
Mais cela ne fait pas que vostre fils n'aye tort.
A. *Il a tort voirement personne ne le nie,*

Ie

Ie ne l'excuse point, sa faute est infinie.
Mais faicles, ie vous pry, que vostre humanité
Le soit encores plus, ait plus d'infinité.
Reguerdonnez en luy le trespas de son pere,
En la captiuité de Ioachas son frere,
Que diroit-on de vous, si des Rois vos amis
Les enfans, pour loyer, à la mort eſloyent mis?
Qui voudroit plus vous suiure, & aux cõbats depẽdre
Comme sist mon espoux sa vie à vous defendre?
Las! par vous ie suis veufue, & par vous à Memphis
Pleure dessus les fers mon miserable fils,
Heritier de son pere au royal diadesme,
Et encore heritier en vn desastre mesme.
Ne vous en chaut-il point? n'auez-vous point au cœur
Quelque eſpoinçonnement de ma iuste langueur?
N. *Quand ressemblans Ioſie vn Prince Iudaïque*
N'a prins pour m'assaillir le party Memphitique
Ie l'ay gratifié assistant au besoing,
Et les bornes tettant de ses terres plus loing.
Mais si quelqu'vn se ligue auec mes aduersaires,
Qu'il ne face bouclier des vertus de ses peres,
Ie ne les prise point, pour n'eſtre liberal
A ceux qui sans raison me pourchassent du mal.
P. *Hé, qu'ay-ie fait, pauurette! en quoy pouuez vo⁹ dire*
Que i'aye oncque entrepris d'eſprouuer vostre ire?
A-ce eſté quand Ioſie armé vous secourut?
Qu'il combatit pour vous? que pour vous il mourut?
A-ce eſté quand mon fils lié comme vn forçaire
Fut eſclaue pour vous, sa ville tributaire?
Las! touſiours le malheur nous tombe sur les bras,
Et vous eſtant amis & vous ne l'eſtant pas.
N. *Ie ne me plains de vous, n'en ayez peine aucune,*
Au contraire, Amital, ie plains vostre infortune
De voir vos ans chenus retomber derechef,

En

En vn second esclandre, en vn second meschef.
A. *Et qui peut mieux que vous serener ma tristesse?*
Qui peut donner repos à ma foible viellesse?
Nul certes: c'est de vous, Sire, c'est de vous seul,
Que nous deuons attendre ou la ioye ou le dueil:
Faites cesser mes pleurs, & qu'auant que ie meure,
I'aye par vostre grace encor quelque bonne heure,
Reuoyant mon cher fils, non en sa dignité,
Mais viuant seulement hors de captiuité.
N. *Bien que sa forfaicture ait la mort deseruie,*
Pour le respect de vous ie luy laisse la vie.
A. *Que les fers il ne porte affranchy desormais.*
N. *Deuant qu'il soit vne heure il n'en verra iamais.*
A. *O supresme bonté: que vos genoux i'embrasse,*
Ie ne merite pas receuoir telle grace.
Vous redonnez la vie à mon corps qui mouroit,
Vous comblez de lieesse vn cœur qui souspiroit.
R. *Prenez de ces enfans quelque solicitude.*
N. *Ie les affranchiray du ioug de seruitude,*
Et de tous les malheurs qui chetiuent vn Roy
Sous la main de celuy qui luy donne la loy.
A. *Il est temps, Israël, de rendre à Dieu loüange,*
Qui a soin de son peuple en vne terre estrange.
Sus touchons le tabour, sus la fleute entonnons,
Prenons harpe & guiterre, & toutes en sonnons.
Le Seigneur, l'Eternel, le seul Dieu de nos peres
S'est souuenu de nous au fort de nos miseres.
Il a des ennemis destrempé la rigueur,
Du Roy en sa colere il a touché le cœur.
Que tout Iacob l'entende, & que Iuda s'accorde
A le regracier de sa misericorde.

Chœur.

COmme veut-on que maintenant
si desolees.

Nous allions la flute entonnant
Dans ces vallees?
Que le Luth touche de nos dois
Et la Citare
Facent resonner de leur voix
Vn ciel barbare?
Que la harpe, de qui le son
Tousiours lamente,
Assemble auec nostre chanson
Sa voix dolente?
Trop nous donnent d'affliction
Nos maux publiques,
Pour vous reciter de Sion
Les saincts Cantiques.
Helas! tout souspire entre nous,
Tout y larmoye:
Comment donc en entendez vous
Vn chant de ioye?
Nostre ame n'a plus de chanter
Enuie aucune,
Mais bien de plaindre & lamenter
Nostre infortune.
„ *Celuy doit qui est en bon-heur*
„ *Chanter & rire,*
„ *Mais il faut qu'vn homme en malheur*
„ *Tousiours souspire,*
Ausi tandis que nous aurons
Ceste destresse,
Iour & nuict nous lamenterons,
Pleurans sans cesse,
Et remplirons l'air de souspirs
Sortans à peine,
Qui renforceront de Zephire
La foible haleine.

Les

Las? il n'y a que la mort,
Que la mort dure,
Qui mette fin au deconfort
Qui nous torture.
Que si son tauelot mortel
Ne nous deliure,
Au dueil d'vn tourment eternel
Nous faudra viure.
Car helas! qui se contiendra
De faire plainte,
Lors que de toy nous souuiendra
Montagne saincte:
Or tandis qu'en son corps sera
Nostre ame encloſe,
Iſraël iamais n'oublira
Si chere choſe.
Nos enfans nous soyent desormais
En oubliance,
Si de toy nous perdons iamais
La souuenance.
Nostre langue tienne au gasier,
Et nostre dextre
Pour les instrumens manier
Ne soit adextre.
Que touſiours nostre nation
Serue captiue,
Si iamais i'oublie Sion
Tant que ie viue.

ACTE IIII.

Sedecie. Sarree. Nabuchodonozor.

SEDECIE.

PEuples qui meſpriſez le courroux du grand Dieu,
Comme aſsis inutile en vn celeſte lieu

sans

Sans cure des humains, ny des choses humaines,
Et qui prenez ses loix pour ordonnances vaines,
Helas! corrigez vous, delaissez vostre erreur,
Voyez comme enchaisnez en des prisons obscures,
Nous souffrons iour & nuict de cruelles tortures,
Comme on nous tient serré estroitement liez,
Le col en vne chaisne, & les bras & les pieds.
C'est pour auoir peché deuant ta saincte face,
O pere, & n'auoir craint le son de ta menace:
Te reputant semblable à ces Dieux que l'on fond,
Ou qu'en pierre & en bois les statuaires font,
Qui n'ont ame ny force abominable ouurage,
Aux hommes abestis qui leur vont faire hommage,
I'ay failli, i'ay peché, i'ay suiuy les sentiers
Des Rois qui reprouuez m'ont esté deuanciers:
Mais ie l'apprens trop tard, la saison est passee,
I'ay par trop dessus moy de Dieu l'ire amassee.
Ie chemine à la mort, ja mon supplice est prest,
On me va prononcer mon rigoureux arrest,
Et l'incredulité de mon ame obstinee!
Vaniteuse infortune! ô dure destinee!
S. *Noble sang de Dauid tous nos regrets sont vains:*
Nostre mal ne decroist pour nous en estre plains,
,, Où le remede faut, rien ne sert de se plaindre:
,, Il n'y pend que la mort, est-elle tant à craindre.
Sed. *Ie n'en ay point de peur ie desire mourir,*
Ie ne puis desormais qu'à son dard recourir:
C'est mon port de salut, par qui sera ma vie
De tant d'aduersitez pour iamais affranchie.
,, C'est vergongne à vn Roy de suruiure vaincu:
,, Vn bon cœur n'eust iamais son malheur suruescu.
S. *Et qu'eussiez vous peu faire?* S. *Vn acte magnanime,*
Qui malgré le destin m'eust acquis de l'estime:
Ie fusse mort en Roy fierement combattant.

Maint

Maint barbare aduersaire à mes pieds abbatant,
» Sa. *Dieu cõduit toute chose, & du Ciel il commãde,*
» *Nous n'auons rien mortels qui de luy ne despende.*
» *Ces royales grandeurs dont on fait tant d'estat,*
» *Luy sont comme vn roseau, de qui le vent s'esbat.*
» Se. *Que nous sommes trompez, humaines creatures,*
» *Qui flottans par ce monde auec tant d'auentures,*
» *Que nous sommes trompez, cherchant la fermeté*
» *En vn fresle bon heur plein de legereté!*
» Sa. *Et n'est-ce pas grãd cas, n'est-ce pas chose estrã-*
» *ge, Qu'vne prosperité si promptement se change?*
» *Helas! vous le voyez, nous le voyons tous deux,*
» *Et que tout nostre bien est vn bien hazardeux.*
Sed. *Nous auons delaissé de Dieu la saincte voye,*
C'est pourquoy des Gentils nous sommes faits la proye,
Que Iacob est esclaue, & que l'alme Sion
Pour iamais est tombee en desolation.
Sa. *Au moins, Seigneur, pardonne à ceste multitude,*
A ce peuple ignorant ne luy sois point si rude:
Il ne sçait ce qu'il fait, le peché vient de nous,
Pardonne leur, pardonne, & nous puny pour tous.
Sed. *Adoucy toy, Seigneur, ne me sois trop seuere,*
N'afflige les enfans pour le peché du pere,
Preserue-les de mal, que leur posterité
Puisse vn iour rebastir nostre saincte Cité.
Sa. *Or sus, allons mourir, que ce Prince infidelle*
Estanche en nous la soif de son ame cruelle:
Ie mourrois moins doulent, si c'estoit pour l'honneur
Et non pour le mespris de Dieu nostre Seigneur.
S. *Las! c'est pour nos mesfaits, & nõ pas pour sa gloire.*
Ie n'ay oncques voulu à ses Prophetes croire,
Qui m'ont par tant de fois ces esclandres predit,
Ains ie me fu mocqué de tout ce qu'ils m'ont dit.
Voyez comme il m'en prend, peuple, ô peuple qui estes

Comme

Comme moy incredule a la voix des Prophetes:
Patronnez vous a moy, de peur que sur vos chefs
Tombent à l'aduenir de semblables meschefs.
Sa. *Mais voicy le Tyran: ô Dieu, ie sang me glace*
De voir son fier regard & sa tetrique face.
Sed. *Pere puis qu'il te plaist faire le chastiment*
De nos impietez par iuste iugement,
Et que ta volonté maintenant ne s'accorde
De nous faire iouïr de ta misericorde,
Fay nous ceste faueur de loger nos esprits
Auec nos Peres saincts au celeste pourpris:
Expiant nos forfaits par vne mort seuere
Que nous fera souffrir ce Prince sanguinaire.

Nabuchodonosor. Sedecie. Sarree.

NABVCHODONOSOR.

QVe ie fusse en mon cœur si lasche & si remis,
Si foible de courage enuers mes ennemis,
Demeurant sans vengeance, & trahissant la gloire,
Et le fruict doucereux d'vne telle victoire?
Ils mourront, ils mourront, & s'il en reste aucun
Que ie vueille exempter du supplice commun,
Ce sera pour son malheur ne laisseray viure
Que ceux que ie voudray plus aigrement poursuiure:
Afin qu'ils meurent vifs? & qu'ils vivent mourans,
Vne presente mort tous les iours endurans
Mais ne les voy ie pas? les voilà mes rebelles,
Mes traistres, mes mutins, mes subiects infidelles:
Amenez, attrainez: Haltruistres, ie vous tiens,
Vous estes à la fin tombez en mes liens.
Toy, meschant desloyal, le pire de la terre,
Tu as induit ton peuple à me faire la guerre
Apres t'auoir faict Roy, t'auoir au throne mis
De ton pere, & pour toy les iustes Rois demis?

Homme ingrat & pariure, abominable Prince.
Tu as donc pour loyer reuolté ma prouince!
Est-ce ainsi, malheureux, que tu me recognois?
Est-ce ainsi que tu rends le bien que tu reçois,
Qui t'a mis en l'esprit de fausser ta parolle,
N'en faire non plus cas que de chose friuole?
De pariurer ta foy? seroit-ce point ton Dieu,
Ton Dieu qui n'a credit qu'entre le peuple Hebrieu?
N'est-ce point ce Pontife, & ces braues Prophetes,
Les choses prediſans apres qu'elles ſont faites?
Reſpons traiſtre, reſpons, où es tu confié
De guerroyer celuy qui t'a gratifié!
Se. *Le Dieu que nous ſeruõs eſt le ſeul Dieu du mõde,*
„ *Qui de rien a baſti le ciel, la terre, & l'onde:*
„ *C'eſt luy ſeul qui cõmande à la guerre, aux aſſaux:*
„ *Il n'y a Dieu que luy, tous les autres ſont faux.*
„ *Il deteſte le vice, & le puniſt ſeuere,*
„ *Quand il cognoiſt ſur tout que l'on y perſeuere.*
„ *Il ne conſeille aucun de commettre vn meffait.*
„ *Au contraire, c'eſt luy qui la vengeance en fait.*
„ *Ses Prophetes il a que par fois il enuoye*
Pour radreſſer ſon peuple alors qu'il ſe deuoye:
Par eux de nos malheurs il nous faict aduertir,
„ *Afin qu'en inuoquant les puiſſions diuertir,*
Mais, helas! bien ſouuent noſtre ame eſt endurcie,
„ *Ne faiſant conte d'eux, ny de leur Prophetie:*
„ *Et c'eſt quand il nous laiſſe, & nous donne en butin*
„ *Au peuple Aſſyrien, Arabe, ou Philiſtin:*
„ *Autrement ſoyez ſeur que toute force humaine,*
„ *Quand il nous eſt propice, encontre nous eſt vaine,*
Et qu'encor vos ſoldats, bien qu'ils ſoyent indomptez
Ne nous euſſent iamais comme ils ont ſurmontez,
Sans qu'il a retiré de nous ſa bien-vueillance
Pour nous faire tomber deſſous voſtre puiſſance.

Or vous ay ie offensé, ie confesse ce point,
Ie vous ay offensé: mais qui n'offense point?
Ma vie est en vos mains, vengés vous dessus elle,
Passés moy vostre estoc iusques à la pommelle,
Et ce peuple sauués, qui n'a fait autre mal
Sinon de se defendre & de m'estre loyal.
N. *Tu as donc, malheureux, par ton ingratitude*
Mis le glaiue en la gorge à cette multitude:
Quel supplice est sortable à ta meschanceté?
„ Se. *Vn supplice trop grief ressent sa cruauté.*
„ N. *Peut on estre cruel enuers vn tel pariure?*
„ Se. *Comme en vne autre chose y faut garder mesure.*
N. *Tu en as bien gardé en me faussant ta foy.*
Se. *Faisant comme i'ay fait, vous faudriés comme moy.*
N. *Ton crime est excessif.* Se. *Et gardés qu'excessiue*
La vengeance ne soit sur vne ame chetiue.
N. *Penses tu qu'on te traite autrement qu'en rigueur?*
Se. *Cela depend de vous qui estes le vainqueur.*
N. *Voire, il depend de moy, qui suis ton aduersaire.*
„ Se. *Le deuoir vous defend de m'estre trop seuere.*
„ *Seuere? & quel tourment n'as-tu point merité?*
Se. *Vous pesés mon merite & non ma qualité.*
N. *Quelle? tu n'en as point.* Se. *Non par mon infortune.*
N. *Sans que ie t'ay fait Roy, tu n'en aurois aucune.*
Se. *I'estois au parauant fils & frere de Roy.*
N. *Ie t'ay baillé leur sceptre en t'obligeant à moy.*
Se. *Ne leur estois-ie pas successeur legitime?*
N. *I'eusse peu confisquer le royaume pour crime.*
Se. *Qu'ainsi soit, ie suis Prince, issu de sang royal.*
N. *Tu es Prince voirement, mais Prince desloyal.*
S. *En qui scauriés vous mieux mõstrer vostre clemẽce?*
N *En celuy qui n'aura commis si griefue offense.*
Se. *N'aurés vous donc esgard à ma condition?*
N. *Ie ne veux de personne auoir acception.*

„ S. Ne regardés au crime, ainçois à vostre gloire,
„ Soyés fier en bataille, & doux en la victoire,
„ Vostre honneur est de vaincre & sçauoir pardõner.
„ N. Mõ honneur est de vaincre & de biẽ guerdonner.
S. Quel honneur trouués vous à faire vn grad carnage
De ceux que la Fortune a sauuez de l'orage?
Et qui chargez de fers & chetifs comme nous,
Implorent vostre grace embrassant vos genoux?
N. Qu'elle grace veux tu qu'a mes haineux ie face?
S. Que voudriez qu'on vous fist estant en nostre place?
N. Comment? estant rebelle, & traistre comme toy?
Vn ingrat vn infame, vn violeur de foy?
Plustost mille cousteaux plongent en ma poitrine,
Plustost tombe sur moy la celeste machine.
S. Sire considerez que tout homme mortel
„ Peche cent fois le iour encontre l'Eternel,
„ Qui sçait bien qu'en naissant nature nous y pousse,
„ C'est pourquoy le sçachãt, tãt moins il s'en courrouce:
Sire, faictes ainsi, vous estes en ce lieu
Le temple, la vertu, la semblance de Dieu,
N'exercez dessus nous vn pouuoir tyrannique.
Ains sauués pour le moins cette tourbe Hebraïque:
Ainsi le tout puissant soit à vostre secours,
Benisse vostre race, & l'assiste tousiours.
N Tu as beau raisonner, ta peine est resoluë:
Ce n'est de tes propos que parolle perduë.
Ie suis comme vn rocher esleué sur la Mer,
Que les flots ny les vents ne peuuent entamer.
On pourroit escrouler plustost la terre toute
Que de me démouuoir d'vne chose resoute,
Non, vous serez punis, & l'infidelité,
De vos cœurs receura le guerdon merité.
S Sus donc, cruel Tyran, assouui ton courage,
Enyure toy de sang, rempli toy de carnage:

Là,

Là, bourreau, ne te lasse, infecte l'air de corps,
Esgorge les enfans, tire le cœur des morts,
Et le mange affamé, deuelopant ta rage
Pire que d'vn Lyon & d'vn Tygre sauuage.
Tu n'as le cœur royal, & aussi n'es tu pas
Serty de noble race, ains d'vn lignage bas,
De la fange d'vn peuple, & d'vne main brigande
As couru l'Assyrie, où ta fureur commande.
N. *Tu parles brauement, mais deuant que bouger,*
Peut-estre on te verra de langage changer.
S. *Fay ce que tu voudras, monstre horrible, desgorge*
Tout le fiel leux venin de ta vilaine gorge,
Ie ne te crains, bourreau, carnassier, massacreur,
Ie ne redoute plus ny toy ny ta fureur.
N. *Tu sembles vn mastin qui abbaye & qui grongne.*
S. *C'est toy-mesme mastin, qui te paix de charongne.*
N. *Empoignez le, Soldats, & le tirez d'icy,*
Ie ne tarderay guere à le rendre adoucy.
S. *cherche nouueaux tourmens, & sur moy les desploye*
Consulte tes bourreaux, tout cela ne m'effroye.
N *Le desespoir qu'il a le rend audacieux,*
Ou bien pour m'esmouuoir il faict le furieux,
Mais son effort est vain, il ne sçauroit tant faire,
Qu'il euite sa peine, elle est trop exemplaire.

Chœur.

PAuures filles de Sion
Vos lieesses sont passees,
La commune affliction
Les a toutes effacees.
Ne luiront plus vos habits
De soye auec l'or tissuë,
La perle auec le rubis
N'y sera plus apperceuë

La chaine qui deualoit
Sur vos gorges iuoirines,
Iamais comme elle souloit
N'embellira vos poictrines.
Vos seins, de Cedres plorans,
En mainte larme tombee
Ne seront plus odorans,
Ny de parfums de Sabee.
Et vos visages desteints
De leur naturel albastre,
N'auront soucy que leurs teints
Soyent peinturez de Cynabre.
L'or crespe de vos cheueux
Qui sur vos tempes se iouë
De mille folastres nœuds,
N'ombragera vostre iouë.
Nous n'entendrons plus les sons
De la souspireuse Lyre,
Qui s'accordoit aux chansons,
Que l'amour vous faisoit dire.
Quand les cuisantes ardeurs
Du iour estant retirees,
On dançoit sous les tiedeurs
Des brumissantes soirees.
Et que ceux là, dont l'amour
Tenoit les ames malades,
Faisoyent aux Dames la cour
De mille douces aubades.
Contant les affections
De leurs amitiez fidelles,
Et les dures passions
Qu'ils souffroyent pour l'amour d'elles.
Las! que tout est bien changé,
Nous n'auons plus que tristesse,

Tout

Tout plaisir est estrangé
De nous, & toute liesse.
Nostre orgueilleuse Cité
Qui les Citez de la terre
Passoit en felicité,
N'est plus qu'vn monceau de terre.
Dessous ses murs demolis,
Comme en communs cimetieres
Demeurent ensevelis
La plus grand' part de nos freres.
Et nous, malheureux butin,
Allons souspirer captives
Bien loin dessous le matin,
Sur l'Eufrate aux creuses rives.
Où confites en tourment,
Toute liberté ravie,
En pleurant & gemissant
Nous finirons nostre vie.

Le preuost de l'hostel. Amital.
Les Roynes. Le Chœur.

LE PREVOST.

PLeust aux Dieux immortels de n'auoir oncq' esté,
Plustost qu'estre reduit à ceste extremité,
D'obeyr aux fureurs d'vn tyrannique maistre,
Ou refusant ma charge en sa desfaueur estre.
,, O qu'heureux est celuy qui vit tranquillement
,, En son petit mesnage auec contentement.
Il ne voit tant d'horreurs commettre en sa presence,
Il ne voit esgorger vne foiblette enfance,
Et les Roys desastrez en miserables serfs
Couchez dessus la paille acrauanter de fers.
Le cœur m'en attendrist, & croy qu'il n'est personne,
Quelque cruel qu'il soit qui ne s'en passionne,

Mais mon malheur est tel, dont plus ie me complains,
Qu'à ces immanitez me faut mettre les mains,
Il m'a donné la charge, ô chose miserable!
D'enleuer de ce Roy la race lamentable,
Qu'aux yeux du pauure pere il commande meurtrir,
Pour le faire au tourment de ses enfans souffrir.
Ie ne sçaurois porter les complaintes ameres
Et les cris douloureux de leurs chetiues meres:
Partant me faut couurir ceſt outrageux deſſein,
Et les trompant en feindre vn autre plus humain.
R. *Qui est ce Gentil-homme, ayant le front si sombre?*
S. *Las! ie crains qu'il ne vienne annoncer quelque encombre.*
R. *Non fera, si Dieu plaist, ie n'en ay point de peur.*
H. *Helas! si ay bien moy, i'en tremble dans le cœur.*
R. *Dieu nous vueille estre en ayde.* A. *Ainsi soit-il.*
P. *I'ay grand' ioye,*
De voir qu'vn si grand Roy sa clemence deſploye.
R. *Il ne vient point pour mal, Madame, asseurons nous.*
P. *I'eusse penſé qu'il deuſt les perdre en son courroux.*
S. *Resiouy toy mon ame, & donne à Dieu loüange.*
P. *Comme le cœur des Rois en vn moment se change:*
R. *Abordez-le, Madame.* A. *Helas! pour me retirer.*
P. *De leur rebellion plus il ne luy souuient.*
Ne voy ie pas la Royne? A. *Et quel nouuel affaire*
Vous ameine vers nous, que nous voulez vous faire?
Nous venez vous occire? ou d'iniuſte rigueur,
Apres tant de trauaux, renforcez nos langueurs?
Dites nous, ie vous pry' la fortune outrageuſe
Nous rendra deſormais toute choſe douteuſe.
P. *Ne soyez en eſmoy, voſtre mal a prins fin,*
Le Roy s'eſt appaiſé, c'eſt vn Prince benin.
A. *Et mon fils Sedecie.* P. *Il eſtoit à ceſte heure*
Deuiſant auec luy A. *Las pourueu qu'il ne meure!*
P. *Hà vraymẽt il n'a garde.* A. *Hé que ie prẽs d'ennuis!*

P. *Il*

P. *Il verra tresp assez maint autre deuant luy.*
A. *Dieu nous le vueille rendre.* Ch. *Et nous autres captifues?*
P. *Vous reuerrez bien tost vos paternelles riues.*
C. *O vray Dieu quand sera ce? & quand viendra le iour,*
Le tour tant desiré de nostre heureux retour?
R. *Et ces petits enfans si tendrelets encore,*
Qu'en veut-il estre fait? P. *C'est pourquoy ie viens ore.*
A. *Hé, bon Dieu, qu'est cela?* P. *Le Roy vous conseruant*
Aux droicts de vostre sceptre, ainsi qu'au parauant,
Et remettant l'iniure a sa majesté saincte,
Vous veut tenir subiects, & vostre foy subiecte.
A. *Qu'il n'ait peur que iamais nous mãquions de deuoir*
P. *Il veut, pour s'assurer des hostages auoir.* (de.
R. *Quoy? ces petits enfans?* P. *Ce sont ceux qu'il demande.*
R. *Las que tout autre cas plustost il nous commande.*
Retienne le Royaume, & nous mesmes plustost,
Que prendre nos enfans en hostager depost,
Auroit-il bien le cœur de priuer vne mere
De son cher enfançon, qui est son ame chere?
Plustost, plustost la mort souffrir nous aymons mieux,
Qu'il nous face plustost mourir deuant ses yeux.
P. *Et quoy? seauroyent-ils estre en lieu plus honorable?*
R. *Las! il ne s'i auroyẽt estre en lieu moins souhaitable.*
P. *En la cour d'vn grand Roy, royalement nourris*
Auecques ses enfans de tous Princes cheris.
A. *Excusez, s'il vous plaist, la tendreur maternelle.*
P. *Las! ie l'excuse bien, c'est chose naturelle.*
A. *I'ay craincte que mon fils en porte desplaisir.*
P. *N'en ayez point de peur, c'est son plus grand desir.*
C'est pour sa deliurance, & pour leur aduantage:
C'est luy-mesmes c'est luy qui les met en hostage.
Hà qu'il y a de Rois qui seroyent triomphans
S'ils auoyent ce credit à y mettre leurs enfans,

Pour auoir meſme table auec mes petits Princes,
Qui les ſeroit vn iour gouuerneur de prouinces,
Les chefs de leur conſeil, reſpectez des ſeigneurs,
Qui les ſuyuront par tout, mendiant leurs faueurs.
En gloire ils paroiſtront ſur les tourbes menues
Comme luyſans Soleils qui eſcartent les nues,
Comme vn mont eſleué ſur les petits couſtaux,
Ou vn Cedre Liban ſur les arbres moins hauts.
Que vous aurez de ioye alors qu'on viendra dire
Que vos enfans tiendront les reſnes de l'Empire:
Regiront les Medois, & les peuples qui ſont
Les premiers œillades du Soleil vagabond.
Non non, ne craignez point, ne portez point d'enuie,
A l'heureuſe Fortune où le Roy les conuie:
Liurez les viſtement, ſans plus deliberer,
„ Quand vn bien ſe preſente il ne faut differer.
A. *Allez donc, mon enfant, allez à la bonne heure,*
Que par vous Sedecie en priſon ne demeure,
Allez allaigrement: mes filles & pourquoy
Gemiſſez-vous ainſi? qui cauſe voſtre eſmoy?
R. *Qui pourroit retenir nos larmes ruiſſelantes*
Pourrions-nous en cela n'eſtre point larmoyantes
Ne point gemir, voyant nos enfançons rauir,
Pour les aller occire, ou les faire ſeruir?
O que nos licts nopciers euſſent eſté ſteriles!
Puiſque nous deuions eſtre en royautez ſeruiles.
A. *Helas! que voulez-vous? il nous faut endurer,*
Voudriez-vous maintenant contre Dieu murmurer?
Hà qu'il ne le faut pas, gardez-vous en mes filles.
Sa volonté ſe face en nous & nos familles.
P. *Vous ne deuez plorer ſinon que les grandeurs*
De vos enfans vous ſoyent iuſte cauſe de pleurs. (bles,
A. *Nous pleurons à bon droit, nos malheurs ſont pleura-*
Permettez-nous pleurer nos enfans miſerables,

Nous

Nous ne les verrons plus: hé les pauures petits,
Que feront ils sans nous entre vos mains captifs?
A. *Ils iront, hostagers, decapiuer leur pere.*
P. *Mais ils l'iront remettre au throsne hereditaire.*
R. *Que c'est chose douteuse!* A. *Et mais quoy: pouuons-nous*
Autrement esperer de r'auoir vostre espoux.
R. *Nous ne l'esperons point.* P. *N'en ayez desfiance.*
A. *Ie ne l'espere auſsi que sur vostre asseurance.*
P. *Confiez-vous à moy, qu'il ne verra iamais*
De la grand' Babylon les murs ny les palais.
A. *Mes filles vous voyez qu'il n'y a point de feinte,*
Que sa parolle est vraye, & sa promesse sainte:
Car qui le contraindroit de feintement vſer
De propos mensongers, & de nous abuſer?
Pour prendre nos enfans il n'a besoin d'amorce,
Il les peut emmener auec sa seule force.
Qui l'en empeſcheroit? quel obstacle auroit-il?
Tout nostre foible effort y seroit inutil.
Pauurettes nous n'auons pour recours que les larmes
Les plaintes & les cris ce sont nos seules armes.
Ainsi mes cheres Bruz, nous ne deuons douter
De bailler ces enfans qu'il nous pourroit oſter.
A. *Or allez de par Dieu, chetiues creatures,*
De vostre geniteur courez les aduantures,
Viuez serfs comme luy, vous eſtes encor bien ieunes,
Mais ia comme forçant vous eſtes emmenés.
Au moins que vos priſons le tirent de seruage!
Sçauroit on de la foy prendre vn plus certain gage?
Et vous, ô mes enfans, ſi auriez-vous au bon Dieu
Requerir rien meilleur qu'eſtre mis en son lieu?
O que pour vous le Roy toutes nous vouluſt prendre:
Et, piteux, eſpargner vostre ieuneſſe tendre!
Nous irions volontiers, voire & nous preſenter
A ſouffrir tous les maux qu'on pourroit inuenter.

A. Or adieu mes mignons, adieu mon esperance,
Adieu de tant de Rois l'heroique semence,
Race du bon David, ie ne vous verray plus,
Vous serez loin de nous en vn serrail reclus.
Puis de mes ans vieillards la trame est acheuee,
Au bout de mes trauaux ie suis presque arriuee:
Et long temps du Soleil, qui me luist ennuyeux,
Les rayons etherez n'esclaireront mes yeux:
Auparauant que tant de maux ont mon ame outragee,
Qu'elle affecte se voir de son corps desgagee.
Adieu donc ma lumiere, adieu pour tout iamais:
Las! ie n'espere pas vous veuoir desormais.
P. Pour neant vous pleurez, & que seruēt vos plaintes?
R. Nous sommes de douleur à larmoyer contraintes.
P. Plustost esgayez vous, qui vous peut effrayer?
R. Quiconque est en malheur ne se peut esgayer.
Enfans souuenez vous de vous rendre agreables,
De seruir vos seigneurs, de n'estre intolerables,
Superbes ny facheux: las! ce n'est pas à vous
De vous enfler de gloire, ains de complaire à tous.
„ A. Mais sur tout, mes enfās ayez de Dieu memoire,
„ Seruez le en vostre cœur, ne tendez qu'à sa gloire,
„ Cheminez en sa voye, n'en soyez point distraits,
„ Ni pour commandemēs qui vous soyent oncques faits
„ Ni pour crainte de mort, souffrez la mort cruelle
„ Plustost cent fois, que d'estre à vostre Dieu rebelle,
„ N'adorez qu'vn seul Dieu, que ce Dieu seulement
„ Qui a fait mer & terre & tout le firmament,
„ Qui peut tout, qui fait tout immortel, impaßible,
„ Qui ne se peut comprendre, à nos yeux inuisible:
„ Aymez le & l'honorez, craignez de l'offenser.
„ Aux faux dieux des Gētils gardez vous d'encēcer.
„ Il en seroit ialoux: iamais ce grand Dieu n'ayme
Qu'ō leur face l'hōneur qui n'est deu qu'a luy mesme.

„ C'est

„ C'eſt luy qui nous fait viure, & qui pour noſtre bien
„ En ſix iours a baſty tout ce monde de rien.
„ Ne l'oubliez iamais mes enfans ie vous prie,
„ Et tant que vous viurez, fuyez l'idolatrie.
„ Adieu mon cher ſoucy, vous me fendez le cœur,
Ie tranſis de pitié, ie pers force & vigueur,
Ie me ſens affoiblir: ſi eſt-ce helas! ſi eſt-ce
Que ie veux vous baiſer deuant que ie vous laiſſe.
R. O mal-heureux deſtin! ô fiere cruauté!
Deplorable grandeur! cheute royauté!
Que la mort n'a plustoſt deuidé noſtre vie!
Que n'a noſtre pauure ame eſté pluſtoſt rauie!
On vous emmeine, enfans, on vous emmeine, helas!
Et vous ne ſerez plus pendants entre nos bras,
Nous baiſotant le ſein de careſſes mignardes,
Et tirant nos cheueux de vos mains fretillardes,
Parlant voſtre enfantin, & les heures paſſant
Auec vos compagnons en ebat innocent.
Que vous baiſions vos yeux & vos bouches tendrettes,
Helas! vous nous laiſſez a ces rues ſoulettes.

Chœur.

„ LAs! c'eſt grand cas qu'on ne trouue perſonne
„ De courage aſſez haut,
„ Qui la fortune & mal heureuſe & bonne
„ Supporte comme il faut:
„ Sans ſe troubler de ſes preſens volages,
„ Qui n'arreſtent non plus
„ Sur l'Ocean, qui mouille ſes riuages
„ De flus & de reflus.
„ Car le bon heur ou ceſſe outre meſure,
„ Quand il le va flattant:
„ Ou du mal-heur ſuruenant d'auenture
„ Il ſe rebaiſſe autant.

„ Ainſi

» Ainſi ſelon que fortune eſt muable,
» Nous le ſommes auſſi:
» Comme elle change, aduerſe ou fauorable,
» Nous changeons tout ainſi.
» Rien d'arreſté ne ſe voit en ce monde,
» On y broüille touſiours,
» Le ciel, la terre, & la mer vagabonde
» Se changent tous les iours.
» Si maintenant le ciel eſt ſans nuage,
» Serein en ſon contour:
» Incontinent vous verrez vn orage
» Nous embrunir le tour.
» Et ſi la mer en tempeſte foudroye
» Contre les rocs battus,
» En moins de rien nous la reuerrons coye,
» Et les vents abbatus.
» Ainſi la terre eſt ores ſoleillee,
» Poudroyante d'ardeur,
» Ores eſt humide aux entrailles mouillee,
» Ores a trop de froideur.
» Toy que fortune accompaigne riante,
» Bien-heurant tes deſſeins,
» Crains qu'elle tourne, & te plonge inconſtante
» En deſaſtres ſoudains,
» Ne t'orgueillis de ta victoire,
» Car c'eſt vn don de Dieu,
» Qu'il peut reprendre, & t'en oſtant la gloire
» Mettre vn malheur au lieu.
» Car luy qui maiſtre & terre & ciel tempere,
» Qui tout fait & defait,
» Comme il eſt bon, aſprement ſe cholere
» D'vn tyrannique fait.
» Et c'eſt pourquoy, variant la fortune,
» Que de ſa dextre part,

» Apres

„ *Apres vn bien depart vne infortune,*
„ *Puis autre bien depart.*
„ *Car il s'aigrist, quand il voit que sa grace*
„ *Nous rend audacieux,*
„ *Puis quand il a rabatu nostre audace,*
„ *Il serene ses yeux.*
„ *Celuy prudent, la fortune modere*
„ *En ses instables tours,*
„ *Qui en malheur vn meilleur temps espere,*
„ *En bon-heur craint tousiours.*
Mais Babylon n'en vse en ceste sorte,
Que la prosperité
En arrogance & cruauté transporte
Sans peur d'aduersité.
Se baigne au sang du peuple Israëlite,
Non contente d'auoir
Par glaiue & feu Ierusalem destruite
Tombee en son pouuoir.
Sur nous vaincus elle vomist sa rage,
Et n'a, cruelle, horreur
De deployer sur le royal lignage
Sa brutale fureur.
Mais Dieu qui iuste a voulu nostre offense
Chastier par ses mains,
Ne laissera bien que tard sans vengeance
Ses meurtres inhumains.

ACTE V.

Le Prophete, Amital, Les Roines.

Proph.

O Barbare cruel, homme auide de sang!
Qu'vne Tygre felonne a porté dans son flanc,
Ennemy des mortels & leur commune peste,

Execra

Execrable instrument de la rancœur celeste,
Que tu es impiteux! que tu es sans mercy?
Que tu as en rigueur le courage endurcy!
Penses-tu qu'il y ait vn Dieu dessus ta teste,
De tonnerres armé, d'esclairs & de tempeste,
Vengeur de cruautez? Ou bien estimes-tu
Qu'il soit comme tes dieux, vn bronze sans vertu?
Ie t'atteste, Eternel, Eternel ie t'appelle,
Spectateur des forfaits de ce Prince infidelle,
Descens dans vne nue, & auec tourbillons,
Greste, tourmente, esclairs, brise ses bataillons,
Comme on te vit briser la blasphemante armee
Du grand Sennacherib, à nos murs assommee:
Et le chef de ce Roy foudroye aux yeux de tous,
Qui superbe ne craint ny toy ny ton courroux.
Trouble le ciel de vent, qu'en orage il noircisse,
Qu'il s'emplisse d'horreur, que le Soleil pallise,
Que le feu qui brusla les deux enfans d'Aron,
Qui brustant consomma les fauteurs d'Abiron,
Qui deuora les murs de Sodome & Gomorre,
Descende, petillant, & ces bourreaux deuore.
Es-tu Dieu de Iuda, pour sans fin l'affliger?
Pour nous donner sans cesse en proye à l'estranger?
Englouty nous plustost dans les terrestres gouffres,
Fay nous fondre aux enfers, plustost que tu nous souf-
Opprimer des gentils, lesquels ne font sinon, (fres
Ton peuple bourrelant, que blasphemer ton nom.
Ils se gaussent de toy, ta force mesprisee
Par nos aduersitez leur sert d'vne risee.
Et c'est ce qui nous greue en nostre affliction,
C'est de nos passions l'extreme passion.
A. Hà bon Dieu! P. l'arrogant pense que son espee
Ait contre ton vouloir nostre terre occupee,
En est plus outrageux, n'attribuant qu'à soy

Tout

Tout ce nouueau bon heur qu'il a receu de toy.
A. *Las! i'ay crainte.* R. *Il y a quelque nouuel eſclandre.*
P. *Bourreler des enfans en vn aage ſi tendre!*
R. *O piteux accidens!* A. *O dure cruauté!*
R. *He, hé,* A. *O Roy parjure! ô la deſloyauté!*
P. *Et encor les meurtrir deuant les yeux du pere!*
R. *O bourreau de Monarque! O beſte ſanguinaire:*
P. *Pauures Dames, comment pourrez vous ſupporter*
Vn ſi funeſte encombre, & moy le raconter?
A. *Hé Dieu, quel deſconfort.* R. *Hé, hé, chetiues meres*
Meres pleines de dueil, d'eſclandre, & de miſeres!
P. *Ce mal eſt incredible, il n'a beſoin de pleurs:*
,, *Les pleurs & les ſouſpirs ſont pour moindres dou-*
A. *O meſchãt deteſtable! as-tu bien le courage* (*leurs.*
De rauir tes enfans pour en faire vn carnage?
R. *Hé, le monſtre infernal.* P. *Il a faict pirement.*
A. *Pirement? & en quoy? las! dites nous comment.*
P. *Derriere le chaſteau, ou le bruyant Oronte*
Coule en le trauerſant d'vne carriere prompte,
S'eſtend vne grand' place enfermee à l'entour
D'vne longue muraille, où ſi anque mainte tour:
La les Roys Syriens, quand ils vouloyent s'ebatre,
Enfermoyent les Lyons, pour les faire combatre.
Le Roy que la fureur embraſoit au dedans,
Comme vn bucher farcy de gros charbons ardans,
Contre forcené, monſtrant à ſon viſage,
Et à ſes yeux affreux l'horreur de ſon courage.
Faict venir noſtre Roy, palle, maigre, hideux,
Et les Princes du peuple attachez deux à deux:
Le poil long & meſlé leur tomboit ſur la face,
Leur barbe mal pignee eſpoiſſiſſoit de crace,
Leur dos courbé ployoit, ſous le ſeruile poix
Des chaiſnes qui ſerroyent leurs bras courbez en croix!
Les iambes leur enfloyent ſous les fers eſcorchees,

Et

Et leur sein degouttoit de larmes espanchees,
A. O spectacle funebre! R. O vainqueur inhumain!
A. Peut vn Roy si felon auoir vn cœur humain?
P. Helas! ce n'est pas tout, car tout soudain nous vismes
Presenter vos enfans comme pures victimes.
Si tost que Sedecie entrer les apperceut,
Transporté de fureur, se contenir ne sceut:
Il s'eslança vers eux, hurlant de telle sorte
Qu'vne Tygre qui voit ses petits qu'on emporte.
Les pauures Enfantets auec leurs doigts menus
Se pendent à son col & à ses bras charnus,
Criant & lamentant d'vne façon si tendre,
Qu'ils eussent de pitié faict vne roche fendre.
Ils luy leuoyent les fers, & d'efforcemens vains,
Taschoyent de luy saquer les menottes des mains,
Les alloyent mordillant, & ne pouuant rien faire,
Ils prioyent les bourreaux de deferrer leurs peres.
Luy ayant le parler arresté de sanglots,
S'entre-poussant l'vn l'autre aussi dru que les flots
D'vne mer courroucee, s'eleuoit pitoyable,
Ses yeux enflez de pleurs vers le ciel implacable,
Le corps roide & transy, comme si le tourment
Eust de son ame osté tout humain sentiment.
Chacun en eut pitié, nos plus durs aduersaires
Ne peurent, sans pleurer regarder ces miseres.
Les vns se retiroyent, ou destournoyent les yeux
Les autres, gemissans, deteſtoyent terre & cieux,
Se battoyent l'estomach, se couuroyent le visage,
Et bas, contre leur Roy, vomissoyent maint outrage.
Mais luy non plus esmeu que le cœur d'vn rocher,
Les fait des bras du pere outrageux arracher:
Puis d'vn regard meurtrier le guignant se refrongne
Descouurant sa rancœur par son austere trongne.
Luy reproche les biens qu'il auoit eus de luy,

Qu'il

Qu'il l'auoit toutesfois delaiſſé pour autruy,
Comme vn traiſtre, vn ingrat, vn rebelle, vn pariure,
Mais qu'il veut ſon forfaict payer auec vſure.
Quand il y eut tout dit ce qu'il auoit vouloir,
Il commande aux bourreaux de faire leur deuoir.
Lors le cœur nous tranſit, le ſang de noſtre face
S'eſcoula dans le ſein, noſtre front deuint glace,
Tout le corps nous trembla, comme fueilles aux bois,
Au goſier s'attacha noſtre muette voix.
Vn ſilence, vn effroy par les troupes ſe gliſſe,
Nous palliſſons d'horreur, tout le poil nous heriſſe.
Que ie taiſe le reſte, helas! ie n'en puis plus
Quelque autre ſuruiendra qui dira le ſurplus.
A. *Acheuez ie vous pry'.* R. *Ne nous laiſſez en doute.*
N. *Ie deſire ſçauoir ce que plus ie redoute,*
P. *Le Pontife Sarree, à ce commandement*
Se preſente au bourreau ſans eſpouuantement,
Met les genoux à terre, eſleue au ciel la veuë,
Prie à Dieu que ſon ame aux ſaincts lieux ſoit receuë.
Qu'il vueille par pitié ſes fautes oublier,
Et du ioug des Gentils ſon peuple deſlier,
Ceſte parolle à peine il auoit acheuee,
Que la teſte luy eſt de ſon col enleuee.
Le ſang tiede ſaillit, qui la place tacha,
Et le tronc immobile, à terre trebucha.
A.R. *Miſericorde!* P. *Alors vne grande allegreſſe*
Saiſiſt les condamnez, chacun d'eux s'entrepreſſe
Pour courir à la mort tous s'y viennent offrir,
L'vn veut preuenir l'autre, & le premier ſouffrir.
Qui a veu quelquefois, quand vne ville priſe,
Par l'ennemy vainqueur eſt au pillage miſe,
Le peuple eſpouuanté, pour la mort euiter,
A la foule, à la foule, aux portes ſe ietter,
S'eſtouffer, ſe gachir, à cauſe du grand nombre

Des

Des fuyards accourus, qui s'entre-font encombre.
Cestuy-la se pourroit representer l'effort,
Que ces Seigneurs faisoyent de se hafter la mort.
Le Tyran eut despit de son ame bourrelle
De leur voir au martyre vne asseurance telle,
Et tost se repentit de les auoir contraints
D'eschapper par la mort ses violentes mains.
R. *Helas! mais nos enfans?* A. *Helas! mais Sedecie?*
P. *Cela n'a du Tyran la rancœur adoucie,*
Ains forcenant plus fort, & se voulant gorger
Du sang de vos enfans, les fait tous égorger.
R. *O monstre abominable!* P. *Et cependant le pere*
Voyant choir à ses pieds sa geniture chere,
Qui l'appelle en mourant, & qui luy tend les bras,
Transpercé de douleur, donne du chef à bas,
S'outrage de ses fers, se veautre contre terre,
Et tasche à se briser le test contre vne pierre:
Rugist comme vn Lyon, ronge ses vestemens,
Adiure terre & ciel, & tous les elemens:
Puis voyant les bourreaux à la hideuse face,
Teins de sang s'approcher, humblemẽt leur rend grace,
De venir terminer par vne prompte mort
L'indomptable douleur qui ses entrailles mord.
Mais eux branlãt le chef, & monstrant à leur trongne,
Qu'ils s'alloyent empescher à vne autre besongne,
L'estendent sur le dos, la face vers les cieux,
Et luy cernent d'vn fer la prunelle des yeux.
A. *O cruauté barbare! ô prodige du monde!*
R. *O fiere Babylon, en outrages feconde!*
R. *O trop seuere ciel!* R. *O vengeance de Dieu!*
O Dieu trop irrité contre le peuple Hebrieu!
A. *Las! que ferons nous plus? que ferons nous plus ores?*
Qu'auons-nous que la mort pour requerir encores?
Vien mort, vien mort heureuse: & ne viendras tu pas?

Tu

Tu cours à tant de gens qui craignent le trespas,
Et tu me fuis dolente, au moins vien à ceste heure,
Il est temps si iamais, il est temps que ie meure.
Mes filles souspirez, pleurez, soyez en dueil,
Ayez durant vos iours cet exercice seul,
Vos enfans sont occis, vostre espoux venerable
Deplore entre ses fers son destin lamentable.
Ses iours sont aueuglez, & vous allez errant
Entre vne tourbe serue à ses bords souspirant.
Mes filles souspirez, & lamentez sans cesse,
Alambiquez en pleurs vostre belle ieunesse:
Dediés-vous au dueil, & ne pensez, helas!
Tandis que vous viurés auoir autre soulas.
Mes filles, souspirés, pleurés vos infortunes,
Il ne sont pas communs, vos pleurs ne soyent communes:
Ie vous plains plus que moy, qui viurés plus long tẽps,
Et qui estes encores en vostre beau printemps.
Mais pleurés, souspirés, & que le temps n'essuye
L'eau tombant de vos yeux en vne large pluye.
R. O desastre cruel! ô rages! ô fureurs!
O detestables faits! ô scythiques horreurs!
O la desloyauté d'vn monstre sanguinaire?
O des Rois enfestrez, l'eternel viupere!
O meurtrier d'innocens! ô parriure! bourreau!
Qui au sein des enfans va tremper le couteau,
Esgorge, esgorge nous, ne te feins homicide,
Vien amortir la soif dans nostre sang liquide:
Nos enfans n'en auoient pour te rassasier,
Prens le nostre & le boy, nous tendons le gosier.
A. Est-ce ainsi qu'ils deuoient demeurer en hostage,
Et le Roy leur seigneur deliurer de seruage?
Est ce ainsi qu'ils deuoient de l'Asie ordonner
Quand ils seroient en aage, & les Rois gouuerner?
O propos mensonger! ô promesse trompeuse!

O desloyal

O desloyal courage ! ô promesse trompeuse !
R. *Hé cruel ! tu disois que le Roy ne mourroit,*
Et que tamas, captif, Babylon ne verroit:
O que tu disois vray ! car tamais de sa veuë
Ne sera Babylon ny autre cité veuë.
O misere ! ô meschef ! pauure Roy aueuglé,
Par ton malheur le nostre est du tout redoublé,
Employons nostre vie à soufpirer & plaindre,
Puisque nous n'auons plus qu'esperer ny que craindre:
A. *O Dieu, qui vois du Ciel nos esclandres diuers,*
Tout ainsi que te sont nos forfaits descouuers,
Qui des prestres sacrés à ta gloire immortelle
Viens de voir icy bas l'occision cruelle,
Ne puniras tu point ce Roy perseculeur,
Dieu que de ta cholere il soit l'executeur ?
Le sang des innocens iusqu'à ton thrône monte,
Se presente à tes yeux ! n'en feras-tu point conte?
R. *Plustost fay nous mourir, fay nous meurtrir plustost,*
Nous n'auons plus desir que de mourir bien tost.
A. *Il faut auparauant que nostre soin procure,*
Que les corps trespassés soyent mis en sepulture,
De peur qu'ils soyent la proye & des loups affamés
Et des courbeaux becus s'ils n'estoyent inhumés.
R. *Allons, madame, allons, nous sommes toutes prestes,*
Pour garder nos enfans de la gueule des bestes.
Qui fournira de pleurs à nos yeux tarissans ?
Qui fournira de force à nos corps languissans ?
Quels funebres soufpirs tirés de nos entrailles
Pourront suffire au dueil de tant de funerailles.
A. *Or allons de par Dieu, rendons leur ce deuoir,*
Et puis face de nous la Parque son vouloir,
Ce nous sera grand heur si la mort nous enferre,
Sans voir de Babylon l'iniurieuse terre.

P. *Hé*

P. *Hé Dieu quel deconfort ! iamais affliction*
Si eſtrange ne fut à fille de Sion.
Las ! qu'il faut bien que Dieu euſt la poitrine pleine
D'vn amas de courroux pour lancer telle peine
Contre ſon peuple eſleu ! qu'il failloit que ſon cœur
Fuſt de long temps eſpris de mortelle rancœur !
Tu reçois, Iſrael, les rigoureux ſalaires
De tes propres pechez & de ceux de tes peres.
Tu endures pour eux. Mais quoy ? ne voy-ie pas
Noſtre infortuné Roy tourner icy ſes pas ?
Hà, choſe pitoyable ! vn Roy de la ſemence
Du fidelle Dauid eſtre en telle ſouffrance !
Comme ſes yeux eſteints vont deculant à val
Le ſang au lieu de pleurs, par leur double canal !
Las, que c'eſt grand pitié ! vray Dieu cõme il ſouſpire.
Ha, qu'il ſouffre, hà qu'il ſouffre vn angoiſſeux
martyre.

Sedecie. Le Prophete.

SEDECIE.

Aſtres qui ſur nos chefs eternels flamboyez,
Regardez mes tourmens, mes angoiſſes voyez
Mes yeux ne verront plus voſtre lumiere belle,
Et vous verrez touſiours ma paſſion cruelle:
Vous ne verrez vn Roy priué de liberté,
De royaume, d'amis, d'enfans, & de clairté,
Qui vit ſi miſerable ? autour de ceſte maſſe
Voyez vous vn malheur qui mon malheur ſurpaſſe ?
P. *Non, il eſt inſini, de ſemblable n'a rien,*
„ Il en faut loüer Dieu tout ainſi que d'vn bien.
Se. *Touſiours ſoit-il beniſt, & que par trop d'angoiſſe*
Iamais deſeſperé ie ne le deſcognoiſſe.
Ie ſçay bien que ie l'ay mille fois irrité,
Que i'ay trop iuſtement mes peines merité,

Que

Que i'ay, son ire esmeuë, & que par mon seul crime
I'ay incité à mal toute Ierosolyme,
Ie suis cause de tout, ie le sçay, mais pourquoy
Me fait-il torturer par vn pire que moy?
Par ce Roy Chaldean qui rien ne le redoute,
Qui sa grace n'inuoque, ainçois qui la reboute?
P. *Et ne sçauez vous pas qu'il le faict tout expres,*
Le souffre en ses horreurs: pour l'en punir apres?
,, Il vse de sa dextre à venger sa colere,
,, Comme faict d'vne verge vne prudente mere
,, Enuers son cher enfant, quand vne mauuaitié
,, Qu'il a fait à quelqu'vn, veut qu'il soit chatié,
,, Car apres cet vsage en la flamme on la ruë
,, Ou auecques mespris est en pieces rompuë:
,, Ainsi Dieu vengera les massacres commis
,, Par ce Roy carnassier, bien qu'il les ait permis.
Les maux qu'il nous a faits il luy sçaura bien rendre
Et quelque fois sera Babylon mis en cendre.
Se. *Qu'ainsi puisse aduenir, & qu'elle sente vn iour*
Qu'elle y pensera moins, nos malheurs a son tour.
,, Qu'elle entẽde qu'au monde il n'est riẽ perdurable,
,, Qu'il n'y a qu'vn seul Dieu qui ne soit perissable,
,, Qui hait les cruautez, de carnage comblant
,, La maison de celuy qui a le cœur sanglant.
P. *Non, non, asseurez vous qu'vne estrangere race*
En bref rabaissera son orgueilleuse audace.
Comme foudres ie voy les peuples d'Aquilon
Descendre par milliers sur ton chef Babylon.
Ie voy les morions esclater sur leurs testes,
Les escadrons indomptez bruire comme tempestes
De piques herissez, faisant de leurs boucliers
Comme d'vn ciel sortir vn orage d'esclairs.
Ie les voy ja camper autour de tes murailles,
Briser tours & rampars, remplir de funerailles

Tes temples & maisons, tes vierges captiuant,
Et au sang des occis leurs cheuaux abreuuant.
Toy qui le temple sainct de nostre Dieu supresme
As cruel profané, vomissant maint blaspheme
Contre sa maiesté, qui veueré n'a point
Celuy qu'il a pour Roy, par ces Pontifes oint,
Qui ses Prestres as mis au trenchant de l'espee,
Qui l'as dans le gosier des innocens trempee,
Te veautrant sur leurs corps, prendras, hõme sanglãt,
La figure d'vn bœuf pasturant & buglant.
Dieu le veut, Dieu l'ordonne, & par moy son Prophete
Predit sa volonté deuant qu'elle soit faite.
Se. O Seigneur nostre Dieu, ton cœur soit adoucy
Vers ton affligé peuple, & le pren à mercy,
Tire ses pieds des ceps, & clement le deliure:
Ne le souffre long temps les idolâtres suiure.
P. Le Soleil septante ans dessus nos chefs luira
Tandis qu'en Babylon Israël seruira.
Mais le cours acheué de ces dures annees,
Ses infelicitez se verront terminees.
Vn Roy Persan viendra plein de benignité,
Qui fera rebastir nostre antique Cité,
Ses tours s'esleueront & ses murailles fortes,
Les portaux redressez se fermeront de portes:
Et au peuple deuôt par nous redifié,
Dieu mieux qu'au parauant sera glorifié,
Les autels fumeront de placables hosties,
Et seront de faux Dieux nos ames diuerties,
Quelques siecles apres le Seigneur enuoira
Son Christ, qui les pechez des peuples nettoira,
Destruisant les Enfers, & desiré Messie
Viendra pour mettre fin à toute prophetie.

FIN.

BRADAMANTE,

TRAGECOMEDIE.

A MONSEIGNEVR DE CHEVERNY CHANCE-*lier de France.*

IE NE vous presente pas ces vers, Monseigneur, pour en penser hõnorer vostre illustre nom : car au contraire ie pretens les authoriser de luy : estimant que ce leur seroit vne hõte de se vãter auoir esté nez sous vostre siecle & ne pouuoir testifier aux races à venir (si d'auanture ils peuuent donner iusques là) qu'ils ayent oncques esté cogneuz & gratifiez, de vous, qui souuerain directeur de la iustice de France, en desdaignez au milieu de tant d'affaires de poix) dont vostre esprit capable de toutes choses gran

grandes eſt iournellement chargé) de recueillir de bon œil, & fauoriſer ceux qui ſe vont auoüant d'Apollon. Et c'eſt pourquoy ie vous puis icy veritablement proteſter, que ſi vos vertus fuſſent moindres, voſtre qualité plus baſſe, & qu'il n'y euſt eu telle moiſſon & fertilité d'excellens Poëtes aupres de vous, plus dignes que moy pour appliquer leur induſtrieux labeur à ſi honorable ſujet, ie m'y fuſſe offert en toute allegreſſe & aſſeurance. Mais comme ce n'eſt ma particuliere profeſſion, & que ie me ſuis deſia depuis tant d'annees retiré de la hantiſe & communication des Muſes, eſloigné de leur ſainct Parnaſſe : Auſſi ne me ſens ie auoir que bien petite part en leurs graces, & telle que ie n'ay occaſion de m'en beaucoup preualoir. Si eſt ce que pour le reſpect, obeïſſance & ſeruice que ie vous doy, comme au principal chef de noſtre vocation Iudiciaire, & auquel noſtre Roy entre autres choſes, a de tout temps cómis la balance de ſa Iuſtice, ie ne ſembleray faillir par vne trop ſotte preſomption & temeraire outrecuidance, ſi tel

& si peu que ie suis, ie m'offre & consacre aussi deuotieusement à vous, que si i'estois de plus grand estime & valeur. M'asseurant que vostre debonnaireté ne me refusera, bien que du tout inutile, en ceste humble submission: ains sera d'autant plus incitee à me vouloir continuer son ancienne bien-vueillance.

Vostre tres-affectionné seruiteur,
ROBERT GARNIER.

ARGVMENT DE LA TRAGECOMEDIE *de Bradamante.*

APRES que les Sarrazins furent rompus & chaſſez deuant Paris, Roger embarqué auec autres Princes reſtez de l'armee, eſt ſurpris de tourmente en la Mer d'Afrique. Les hommes & vaiſſeaux abyſmez, il ſe ſauue à nage ſur vn rocher auquel habitoit vn vieil Hermite, qui l'aduertiſt de ſon ſalut, & luy fait recognoiſtre Ieſus-Chriſt. Roland, Oliuier, & Sobrin y arriuent auec Renaud au retour du conflict de Lipaduſe: reſiouys de la rencontre de Roger & de ſa conuerſion à noſtre Foy: ils accordent mariage entre luy & Bradamante, laquelle il aymoit par mutuelle affection. Et tous enſemble abordez en France, s'acheminent à la Cour, où ils trouuerent les Ambaſſadeurs de Conſtantin Empereur de Grece, enuoyez pour negocier le Mariage de Bradamante & Leon ſon fils, que le pere & la mere deſiroyent auoir pour gendre. Et pource ne vouloyent point ouyr parler de Roger ſimple cheualier. Dequoy deſmeſurément indigné & enflambé de cholere contre Leon & ſon pere, comme eſtans cauſe de ſon meſpris: part ſecrettement de la Cour, au deſceu meſme de ſa ſœur Marphize, treſ-belliqueuſe Damoiſelle: & à fin de n'eſtre cogneu, change le blaſon de ſes armes: & ſur ſon eſcu faict peindre vne Licorne blanche. Il ſe delibe-

re donner iusques en Grece, pour tuer Leon, & despouiller Constantin de son Empire, tant à fin de s'oster ceste empeschement la, que pour se rendre plus spectacle vers Aymon, estant qualifié du nom d'Empereur. Il arriue à Bellegarde sur le poinct que les armees des Grecs & des Bulgares s'alloyent chocquer. Et voyant que dés le commencement de la charge, le Roy Vattan mort, ses gens estoyent rompus, & chaudement poursuyuis par les Grecs, il se met à donner dedans leurs troupes de toute sa puissance: il en faict tresbucher vn grand nombre, & entre autres le nepueu de l'Empereur. Ce qui faict perdre cœur aux Bulgares, qui sous la faueur de ceste incogneu, repoussent brauement leurs ennemis, auec grande occision. Retournez de la chasse le prient vnanimement d'estre leur Roy: ce qu'il refuse, & passe outre en intention d'executer son dessein. Il arriue dés le soir à Nouograde, où recogneu & descouuert au gouuerneur, l'est pris & deualé en vne basse fosse, & y est retenu quelque temps, attendant son execution de mort. Leon qui l'auoit veu auec admiration combatre son armee, & faire tant de beaux faicts d'armes: entendant qu'on le vouloit faire mourir, esmeu de pitié, se resuolut de le sauuer. Et à ceste fin s'estant faict secrettement introduire de nuict és prisons, il l'en retire, & le meine en son logis. Mais incontinent apres, ayant entendu auoir esté publié par toutes les terres de l'Empire d'Occident, que quiconque voudroit espouser Bradamante, deuoit la conquerir à force d'armes, combattans auec elle pair à pair, s'aduisa de mettre en ieu son

che

cheualier. Et de faict le supplia de vouloir pour luy & sous ses armes entrer contre elle en combat, s'asseurant de la vaincre par sa vertu. Ce que Roger ne luy osa refuser pour les fraiches obligations qu'il auoit sur luy. Sur ceste fiance ils s'acheminent en France, où Leon se presente à Charlemaigne, qui faict trouuer Bradamante. Elle, pour se deuelopper des importunes poursuittes des Ambassadeurs de Leon, s'estoit auparauant aduisee d'impetrer de l'Empereur ceste declaration : presumant que Leon ny autres seigneurs Chrestiens, fors Roger seul, ne la pourroit conquerir. Roger contraint par la force de ses promesses, entre en lice auec extresme regret, couuert des armes Imperiales: comme s'il eust esté Leon. Il combat & surmonte Bradamante, puis se retire saisi de merueilleuse tristesse. Il monte sur son cheual, & entre au fond d'vn bois pour s'y confiner. Leon d'autre part ioyeux de sa victoire, va demander Bradamante à Charlemaigne : laquelle se trouuoit en vne extresme anxieté & perturbation d'esprit. Marphize maintient qu'elle auoit promis mariage à son frere Roger, & qu'elle ne pouuoit auoir Leon, que s'il y pretendoit droit, qu'il falloit qu'il se batist auec son frere, & que le victorieux l'auroit sans contredit. Leon appuye sur la valeur de son cheualier accepte le party. Mais retourné au logis il entend qu'il s'en est allé : dont infiniement despliaisant & en merueilleuse perplexité, à cause de sa promesse, se met auec ses gens à le chercher. Il le trouue dans ce bois faisant de piroyables regrets pour son infortune. Leon le prie de luy descouurir

l'occaſion de ſon mal. Il ſe declare eſtre Roger, & s'eſtre expres acheminé de la Cour pour le tuer, qu'il eſt reſolu de ne viure plus, apres s'eſtre à ſon occaſion priué de ſa maiſtreſſe. Luy eſtonné de ceſte nouuelle, le conſole, luy remet & reſigne ſa dame, & promet de ſe deporter de la pourſuiure. Et par ce moyen il le rameine & le preſente à l'Empereur, auquel il faict ce diſcours en preſence des Princes & Seigneurs qui en ſont fort reſiouys. A l'inſtant arriuent les Ambaſſadeurs de Bulgarie, qui racontent à Roger que le païs l'a eſleu pour Roy, & le prient d'en vouloir approuuer l'election, & aller receuoir la couronne. Ce que entendant Aymon & Beatrix, luy accordent treſ-volontiers le mariage de leur fille, laquelle aduertie de ceſt heureux & inеſperé ſuccez, en reçoit vne indicible allegreſſe. Charlemagne baille ſa fille Eleonor à Leon, & le faict ſon gendre. Ce ſuject eſt fort amplement diſcouru par l'Arioſte, depuis le quarantetroiſieſme chant, iuſques à la fin de ſon hiſtoire: ſors pour le regard de la fin adiouſtee par l'Autheur.

Et parce qu'il n'y a point de Chœurs, comme aux Tragedies precedentes, pour la diſtinction des actes: celuy qui voudroit faire repreſenter ceſte Bradamante, ſera, s'il luy plaiſt, aduerty d'vſer d'entremets, & les interpoſer entre les Actes, pour ne les cõfondre, & ne mettre en continuation de propos ce qui requiert quelque diſtance de temps.

EN

ENTREPARLEVRS.

Charlemagne.
Naymes, Duc de Bauieres.
Aymon.
Beatrix.
Renaud.
La Roque.
Bradamante.
Leon.
Roger.
Hippalque.
La montagne.
Marphiſe.
Baſile, Duc d'Athenes.
Les Ambaſſadeurs de Bulgarie.
Meliſſe.

BRADAMANTE,

TRAGECOMEDIE.

ACTE I. SCENE I.

CHARLEMAGNE.

LES sceptres des grands Rois viennent du Dieu supresme,
C'est luy qui ceint nos chefs d'vn Royal diadesme,
Qui nous fait quand il veut regner sur l'vniuers,
Et quand il veut fait choir nostre Empire à l'enuers,
Tout depend de sa main, tout de sa main procede.
Nous n'auons rien de nous, c'est luy qui tout possede.
Monarque vniuersel, & ses commandemens
Font les spheres mouuoir & tous les elemens.
Il a mis sur mon chef la Françoise couronne,
Il a fait que ma voix toute la terre estonne,
Et que l'Aigle Romain perche en mes estandars,
Guide des escadrons de mes vaillans soudars.
L'Itale m'obeit, la superbe Allemagne,
Et les Rois reculez de l'ondeuse Bretagne.
Ma courageuse France est pleine de guerriers,
Dont les faicts ont acquis mille & mille lauriers,
Renommez par le mõde autant qu'vn preux Achille,
La Grece n'en eut qu'vn, & i'en ay plus de mille.
Quel Mars fut onc pareil en force & en renom,

Quel

Quel que Dieu qu'il peuſt eſtre en la race d'Aymon?
A Roland l'inuincible, à qui Dieu fauorable
Naiſſant a compoſé le corps inuulnerable?
Quel eſt vn Oluier, vn Griffon Aquilant?
Combien eſt vn Aſtolphe & vn Ogier vaillant?
Vn Huon, vn Marbrin, & milles autres encore
Aux armes indomptez dont ma France s'honore,
Comme d'aſtres luiſans en vne eſpaiſſe nuit,
Quand le Soleil doré deſſus les ondes luit?
C'eſt toy, moteur du ciel, qui la force leur donne,
Pour eſtre de ta loy les ſolides colonnes:
C'eſt toy qui fais florir ces braues Paladins,
Pour ſous ton eſtendart rompre les Sarazins
Ennemis de ton nom, pour l'Egliſe defendre,
Qu'ils veulent par le fer Mahumetique rendre.
Ils ont dompté l'Aſie & l'Afrique courans
De riuage en riuage ainſi que gros torrens
Qui tombent en Auril des neigeuſes montagnes,
Et paſſent en bruyant a trauers les campagnes:
Rompent tout, faucent tout, arrachent les ormeaux,
Entraisnent les Bergers, leurs caſes & troupeaux.
Ainſi ces Mecreans, debordez de leur terre,
Ont couru, ſourragé comme vn trait de tonnerre,
La blatiere Libie, & l'Aſie, où les yeux
Du Soleil ſont fichez en remontant aux cieux,
Ils auoyent trauerſé les ondes Herculides
Et chaſſé Ieſus-Chriſt des terres Iberides:
Si que le riche Tage au beau ſable doré,
Voyoit au lieu de luy Belzebut adoré.
O Dieu, ô noſtre Dieu, qu'il fallut que nos peres
Euſſent bien attiſé tes dormantes coleres,
T'euſſent bien irrité d'execrables forfaits,
Pour monſtrer de ta main de ſi ſanglants effets!
Pour nous aſſuietir a ceſte gent Payenne,

Et souffrir profaner ton Eglise chrestienne.
Pour qui en ce corps mortel du ciel tu descendu,
Et lauant nos mesfaits ton sang tu respandu!
Toy Dieu de l'Vniuers, dont la dextre diuine:
A basty, a formé ceste ronde machine,
Sans forme & sans matiere, & sans obiect aucun,
Sans outils, sans secours que de toy, qui n'es qu'vn.
Ils ne furent contans d'asseruir les Espagnes,
Mais des hauts Pirenez franchirent les montagnes,
Et en tourbe innombrable ouurirent les destroits
Des grands rochers moussus qui s'esleuent si droits.
Ils descendent au bord où la viste Garonne
Courant dans l'Ocean en ses vagues bourdonne:
Et, iurez ennemis, font execrable vœu
De faire tout passer par le glaiue & le feu.
Celuy pourroit nombrer les celestes lumieres,
Les raisins de l'Automne, & les fleurs printanieres,
Qui auroit peu compter les scadrons aguerris,
Qui auec Agramant vindrent deuant Paris.
Ils couuroyent de leurs rangs la poudroyante plaine,
Leurs cheuaux espuisoyent les claires eaux de Seine:
L'air resonnoit de cris, les bataillons pressez
Mouuoyent de toutes pars de picques herissez.
Le troupeau baptisé, tapy dedans la ville,
Ainsi que de moutons vne bande imbecille,
Retiree en vn parc de trois loups assailly,
Souspiroit vers le ciel d'vn courage failly.
C'estoit fait de la France & de toute l'Europe,
Nous estions le butin de l'infidelle troupe,
La saincte loy de Christ delaissoit l'Vniuers,
Si Dieu n'eust dessus nous ses yeux de grace ouuers,
Et pitoyable pere en nostre mal extreme
N'eust à nostre secours leué sa main supreme.
Comme vne mere tendre à son enfant petit,

Apres

Apres l'auoir tancé pour quelque sien delit,
Le voyant l'armoyer de pitié se transporte,
Le baise, le mignarde, & son dueil reconforte!
Ainsi son peuple ayant nostre Dieu chastié
De ses nombreux mesfaits, il en a prins pitié:
A regardé ses pleurs au milieu de son ire,
Et piteux n'a voulu le voir ainsi destruire.
Il a leué le bras de foudres rougissant,
A froncé le sourcy, le courroux pallissant
A son cœur embrasé la fureur indomptee
Luy est soudainement dans les naseaux montee,
Il a noircy le ciel de nuages espois,
Et comme vn tourbillon a desserré sa voix.
L'Occean en fremit, la terre en trembla toute,
Et du ciel estonné branla l'horrible voute:
Au cœur des ennemis la frayeur descendit,
L'allaigresse & la force aux nostres il rendit.
L'Angleterre s'arma, l'Escossoise ieunesse
Au sang nous r'alluma l'antique hardiesse.
Renaud, ains nostre Hector, conducteur du secours
Les fit en grand carnage abandonner nos tours:
Ils se mirent en route, & la campagne verte
Se vest incontinent de sang Payen couuerte.
Ils ont quitté la France, & cuidant par les flots,
Tromper la main de Dieu qui fondoit sur le dos,
Ont esté deuorez des ondes aboyantes,
Si que rien n'est reste de ces troupes meschantes.
Marsille dans l'Espagne a retiré son camp,
Mais Agramant, Sobrin, & le Roy Serican,
Reliques du naufrage, ayant appris la perte
De l'Empire Africain, & le sac de Biserte,
Ont dedans Lipadouse attiré par desfis
Olivier & Roland, qui les ont desconfis.
Or il faut louer Dieu de si belle victoire,

Et à

Et a sa seule grace en addresser la gloire.

SCENE II.

Charlemagne. Nymes.

Charl.

NOus contenterons nous de les vaincre à demy?
Ny. *Ne nous suffit-il pas de chasser l'ennemy?*
Ch. *Ce ne m'est pas assez de defendre ma terre.*
N. *Que demandez-vous plus que d'acheuer la guerre?*
Ch. *Vn Empereur Romain ne se peut dire auoir*
Pour chasser vn barbare assez fait de deuoir,
Qui pourra retourner auec nouuelle force.
N. *Son mal-heureux succez ne luy sert pas d'amorce,*
Pour franchir derechef les Rochers Pyrenez,
Et repiller encor nos champs abandonnez.
Ch. *Agramant est occis, le Roy de Barbarie,*
Gradasse & Mandricart, honneur de Tartarie:
Roger a delaissé sa detestable loy,
Comme sa sœur Marphize, & Sobrin le bon Roy:
Mais le fier Rodomont, Ferragus & Marcille,
Valeureux combatans, & mille autres, & mille,
Que l'Espagne & l'Afrique ont nourris, ne sont pas,
Semence de grand maux, tresbuchez au trespas.
Ny. *Ils sont assez puissans pour leurs terres defendre,*
Mais non pas pour oser contre nous entreprendre,
Pour la France assaillir, mere des Cheualiers,
Mere des bons soldats, qu'elle enfante à milliers.
Ch. *Nous auons veu sur nous l'Espaigne & la Lybie,*
Mais non les estendars de l'ardante Arabie,
Non les soldats d'Egypte, & les Rois mecreans
Qui foulent les sablons des bords Cyreneans.
N. *Ceux la trop esloignez de nos Chrestiennes terres,*
Ne viendront pas icy nous rallumer des guerres:

Laissez

Laissez leur lamanter leur funebre accident,
Et vostre age en plaisirs esbatez cependant.
Il nous faut rebastir nos Eglises rompues,
Ou se sont par sur tout leurs cruautez repeuës:
Rebastir nos citez de murailles & tours,
Repeupler de paysans nos villages & bourgs.
N. *Il vous faut rappeller les vertus exilees,*
Et les faire honorer, les ayant rappellees.
C. *Nos peuples sont beaucoup par la guerre esclaircis,*
Mais les vices au lieu sont beaucoup espessis.
Ny *C'est l'office d'vn Roy d'en purger sa contree:*
„ *Inutile est la paix sans sa compagne Astree.*
Vous devez en repos vos peuples maintenir,
Et de seueres loix leurs offenses punir.
Ch. *Je veux recompenser vn chacun de ses peines,*
Estrangers, citoyens, soldats & capitaines:
Bradamante & Roger sous vn amour egal
Conioindre ensemblement d'vn lien coniugal.
Ny. *Aymon ne le veut pas, preferant l'alliance*
De Leon heritier des sceptres de Bysance.
Ch. *Mais si de la combattre il n'auoit le pouuoir.*
Selon mon ordonnance il ne sçaurois l'auoir.
N. *Donc cõme il failloit vaincre a la course Atalante.*
Il faut qu'on puisse vaincre au combat Bradamante.

ACTE II. SCENE I.

Aymon. Beatrix.

Aym.

LE party me plaist fort. B. *Aussi fait il à moy.*
A. *I'en suis tout trãsporté.* B. *Si suis ie par ma foy.*
Ay. *Ce que ie prise plus en si belle alliance,*
C'est qu'il ne faudra point debourser de finance.
Il ne demande rien. B. *Il est trop grand seigneur.*

Qu'a besoing de nos biens le fils d'vn Empereur?
Ay. Ce nous est toutefois vn notable auantage
De ne bailler vn sou pour elle en mariage:
Mesmement auiourd'huy qu'il n'y a point d'amour,
Et qu'on ne fait sinon aux richesses la cour.
» La grace, la beauté, la vertu, le lignage
» Ne sont non plus prisez qu'vne pomme sauuage,
» On ne veut que l'argent: vn mariage est sainct,
» Est sortable & bien fait, quand l'argent on estreint:
O mal-heureux poison! B. Et qu'y sçaurez-vous faire?
Faut-il que pour cela vous mettiez en colere?
C'est le temps du iourd'huy? Ay. C'est vn siecle maudit.
B. Mais c'est vn siecle d'or, comme le monde vit.
» On a tout, on fait tout pour ce metal estrange,
» On est homme de bien, on merite loüange,
» On a des dignitez, des charges, des estats,
» Au contraire sans luy de nous on ne fait cas.
Ay. Il est vray: mais i'ay veu au temps de ma ieunesse
Qu'on ne se gesnoit tant qu'on fait pour la richesse.
Alors, vrayment alors, on ne prisoit sinon
Ceux qui s'estoyent acquis vn vertueux renom,
Qui estoyent genereux, qui monstroyent leur vaillance
A combattre à l'espee, à combattre à la lance.
On n'estoit de richesse, ains de l'honneur epris:
Ceux qui se marioyent ne regardoyent au prix.
B. Le bon temps que c'estoit! Ay. Leon le represente,
Qui pour la seule amour recherche Bradamante.
B. Voire mais i'ay grand peur qu'elle ne l'aime pas.
Ay. Pourquoy? qui la meuroit? est-il de lieu trop bas?
N'est-il ieune & gaillard? n'est-il beau personnage?
Il faut qu'il soit vaillant & d'vn braue courage,
Aux combats resolu, d'estre auecques danger
Venu du bord Gregeois sur ce bord estranger,
Ne craignant d'esprouuer son adresse guerriere

Auecques

Auecques Bradamante aux armes singuliere.
B. *Il est vray: mais pourtant ne sçauez vous pas bien*
Que Roger est son ame, & sa vie, & son bien?
Qu'elle n'ayme que luy, que pour n'estre contrainte
D'estre par mariage à vn autre conionctе
Elle a faict tout expres par le monde sçauoir,
Que quiconque voudra pour espouse l'auoir,
Doit la combatre armee: estimant qu'il n'est homme
Dans l'Empire de Grece, & l'Empire de Romme,
Fors son vaillant Roger, qui ne doiue mourir,
Si auecques le fer il la veut conquerir?
Or i'aurois grand douleur que ce genereux Prince
Venu pour son amour de lointaine prouince,
Sa vie auanturast, ses forces ne sçachant,
En la voulant combatre auec le fer trenchant:
Qu'au lieu d'vne maistresse il trouuast la mort dure,
Et que son lict nopçal fust vne sepulture:
Ce seroit grand pitié! Ay. *Ie ne veux point cela.*
B. *Il ne sçauroit l'auoir sans ceste espreuue-la.*
Ay. *Pourquoy ne sçauroit-il: ne le puis-ie pas faire?*
B. *Non, pource que du Roy l'ordonnance est contraire.*
Ay. *Le Roy ne l'entend pas, ie l'iray supplier*
De reuoquer la loy qu'il a faict publier.
„ B. *C'est chose mal-aysee, vn Prince ne viole*
„ *Les Edicts qu'il a faicts, il maintient sa parole.*
Ay. *Voire en chose publique, & qui est de grand poix:*
Mais en chose priuee on change quelque fois.
Charles luy a permis ce combat dommageable,
Estimant pour le seur que ie l'eusse agreable,
Autrement ne l'eust faict, sçachan. bien le pouuoir
Que dessus ses enfans vn pere doit auoir.
B. *Encores mon amy, faudroit premier entendre*
Si le party luy plaist, que de rien entreprendre:
Car ie crains que Roger soit en son cœur encré.

Ay.

AY. Veut elle ce Roger auoir contre mon gré?
B. Ie pense que nonny, elle est trop bien nourrie.
AY. Si elle l'auoit faict? B. I en serois bien marrie.
AY. Il luy faut des amours, il luy faut des mignons,
Il faut qu'a ses plaisirs nos vouloirs contraignons?
Quel abus, quel desordre, ha! B. Et qu'y feriez vous faire?
C'est ieunesse. AY. C'est mon vn aage volontaire.
B. Si ne deuons nous pas contraindre son desir.
AY. Si ne doit elle pas en faire à son plaisir.
B. La voudriez vous forcer en vn si libre affaire?
AY. Elle doit approuuer ce qu'il plaist a son pere.
B. L'amour ne se gouuerne à l'appetit d'autruy.
„ L'on ne peut gouuerner les enfans d'auiourd'huy.
„ B. S'il n'y a de l'amour ils n'auront point de ioye.
„ A. L'amour sous le deuoir des mariages ploye.
„ B. Rien n'y est si requis que leur contentement:
„ AY. Rien n'y est si requis que mon consentement.
B. Ie ne veux contester: mais pourtant ie puis dire
Que trop vous ne deuez son amour contredire.
I'aymerois mieux qu'elle eust vn simple chevalier,
Qui fust selon son cœur, que de la marier
Contrainte à ce Monarque, encor qu'en sa puissance
Il eust l'Empire Grec, & l'Empire de France.
Ie vay parler à elle, & feray si ie puis
Qu'elle me tirera des peines où ie suis,
Se despestrant le cœur des laqs d'vne amour fole,
Pour libre aymer Leon qui son amour affole.
Dieu me soit fauorable, & me face tant d'heur
Que ie la puisse induire à changer son ardeur!
Mais, las! voila mon fils, honneur de nostre race,
L'inuincible Renaud des guerriers l'outrepasse!
Il va trouuer Aymon las! pauurette ie crains
Qu'il ait autre dessein que ne sont vos desseins.

Il

Il ayme ce Roger. Que maudite soit l'heure,
Amolé, que tu veis ceste belle demeure:
Ie serois trop heureuse, & ores le Soleil
Ne verroit rien qui fust à mon aise pareil,
Sans toy, sans toy Roger, qui fraudes mon attante
Priuant du sceptre Grec ma fille Bradamante.

SCENE II.

Renaud. Aymon La Roque.

RENAVD.

Quoy! Monsieur, voulez vous forcer vne amitié
Estes vous maintenant vn pere sans pitié?
Ou vueillez Bradamante vne fille si chere,
Bannir loin de vos yeux, & des yeux de sa mere,
Pour malgré son vouloir, qu'elle ne peut changer,
La donner pour espouse à ce Prince estranger?
Elle ne l'ayme point, & qui voudriez vous faire?
Vous sçauez que l'amour est tousiours volontaire:
Il ne se peut forcer, c'est vne affection,
Qui ne se dompte point sinon par soi mesme,
Le cœur tousiours demeure en sa libre franchise.
Mais le front & la voix bien souuent le desguise.
Ne la contraignez point, vous seriez à iamais
Faché de luy voir faire vn mesnage mauuais.
AY. *Qui te faict si hardy de me venir reprendre?*
Penses-tu que de toy ie vueille conseil prendre?
Dequoy t'empesches tu? me viens-tu raisonner?
Et quoy? qui t'a si bien appris à sermoner?
O le braue cerueau! Re. *ce que ie viens de dire*
N'est pas pour vous prescher, ny pour vous contredire.
AY. *Pourquoy donc? qui te meut?* Re. *c'est pour vous declarer*
Ce que probablement vous pouuez ignorer.

AY. *Et*

AY. Et quoy? R. Que Bradamante ailleurs à sa pẽsee.
AY. Cela ne rompra pas ma promesse passee.
R. Quoy? l'auez vous promise? AY. Ouy bien. R. Sans
son vouloir?
Et s'il est autre? AY. Et puis, le mien doit preualoir.
Ie cognois mieux son bien que non pas elle mesme.
R. Luy voulez vous bailler vn mary qu'elle n'ayme?
AY. Pourquoy n'aymeroit-elle vn fils d'vn Empereur,
Qui est ieune & dispost, qui a de la valeur,
Qui est beau, qui est sage, & qui modeste egale
Nostre qualité basse à sa grandeur royale?
Depuis la froide Thrace, estenduë en deserts
Il a tant trauersé de terres & de mers
Pour auoir son amour, qui pas ne les merite,
Et qu'il soit mocqué d'elle apres telle poursuitte?
Qu'elle ne l'ayme point? qu'elle n'en face cas,
Non plus que s'il estoit issu d'vn peuple bas?
„ Elle est par trop ingrate. Vne amour auancee
„ Doit d'vne amour pareille estre recompensee.
O siecle depraué! non, non, Renaud dy luy
Que ie veux & me plaist qu'il l'espouse auiourd'huy,
Autrement. Mais possible en vain ie me colere,
Et peut estre en cela ne me voudroit desplaire
Non plus qu'en autre chose, elle a le naturel
Trop bon pour esmouuoir le courroux paternel.
R. Monsieur, mais voulez vous que son ame contrainte
D'vn lien coniugal soit à vn homme estrainte
Qui luy rebouche au cœur, & qu'en piteux regrets
Elle traine ses iours sur les riuages Grecs?
Voulez vous que de nuict, quand le sommeil se plonge
Dans les yeux d'vn chacun, que la douleur la ronge?
Qu'en pleurs elle se baigne? & n'ose toutesfois
Pour librement gemir deueloper sa voix?
Que si sa longue peine empesantee assomme

Son

Son ame allangouree, inaccessible au somme,
Et que de ses bras gours elle touche en dormant
Le corps de son espoux, ainçois de son tourment,
Elle tressaille toute (ainsi qu'vne Bergere
Qui en son chemin trouue vne noire Vipere.)
Que frayeur elle en ait, & retire soudain
Des membres odieux son impudente main?
Que quand il la tiendra cherement embrassee,
Elle se pense alors d'vn serpent enlacee:
Tant elle aura d'horreur d'estre serue en ce point
D'vn importun mary qu'elle n'aimera point? (nee.
„ A. *L'amour tousiours se trouue aux esbats d'Hyme-*
„ R. *L'on voit de maint Hymen la couche infortunee.*
Quelle future amour pourrez vous esperer
D'vn nopçage forçé? c'est bien s'aventurer,
C'est bien mettre au hazard vne ieune pucelle,
C'est bien, helas! c'est bien ne faire conte d'elle.
A. *Sçaurcit on la placer en vn plus digne lieu?*
R. *Leon ne luy est propre, ores qu'il fust vn Dieu.*
A. *Et que luy faut-il donc?* R. *Vn mary qui luy plaise.*
Et auecques lequel elle viue à son aise.
A. *Elle est bien delicate en son affection.*
R. *En la vostre on ne voit que de l'ambition.*
A. *Que tu es reuerend!* R. *I'ay plus de reuerence*
Et Bradamante aussi, que vous de bien-vueillance.
A. *Ie sçay mieux que vo⁹ deux quel espoux il luy faut.*
R. *Voire pour l'éleuer, pour la mettre bien haut.*
I'aimerois mieux, ma sœur, que la mort violente
Vous eust percé le cœur d'vne darde poignante,
Qu'vne lance Arabesque eust ouuert vostre flanc,
Et de vostre poitrine eust espuisé le sang
Morte sur vn gueret, estendue en nos armes,
Entre les corps muets d'vn millier de gendarmes,
Que de vos durs parens l'outrageuse rigueur

Vous

Vous forçast d'vn mary qu'abhorre vostre cœur,
Que fussiez vous plustost vne fille champestre,
Conduisant les taureaux, menant les brebis paistre
Par les froideurs d'Hyuer par les chaleurs d'Esté,
Roulant vos libres iours en libre pauureté:
Vous seriez plus heureuse, & vostre dure vie
De tant de passions ne seroit poursuiuie.
,, Car rien n'est si cruel que vouloir marier
,, Ceux qu'vn semblable amour ne peut apparier.
Pensez y bien, Monsieur: c'est vn fait reprochable,
Vous en serez vn iour deuant Dieu responsable.
A. *O le bon sermonneur! l'Hermite du Rocher*
T'a volontiers apris à me venir prescher.
R. *Ie ne vous presche point, mais ce deuot Hermite,*
Qui au milieu des flots sur vne Roche habite,
Par lequel fut Sobrin & Oliuier guary,
Fut d'auis que Roger de ma sœur fust mary:
Et lors comme si Dieu par la voix du Prophete
Nous eust dit qu'il voulust ceste chose estre faite,
Nous l'approuuasmes tous, Roger s'y accorda,
Et sous ceste esperance en France il aborda.
Le voudriez vous trõper? A. *Arrogãt, plein d'audace:*
Oses-tu proferer ces mots deuant ma face?
Que tu l'as accordee? impudent, eshonté!
R. *Mais cet accord est fait sous vostre volonté.*
A. *Il ne m'en chaut: & puis traittes tu d'alliance*
Pour ma fille sans moy? As tu ceste puissance?
R. *Ie sçauois qu'agreable elle auroit le parti.*
A. *Mais pourquoy n'en estois ie aussi tost aduerti:*
R. *Il est encore temps.* A. *Ores que i'ay promesse*
Auec que Constantin le Monarque de Grece,
A. *Vne telle promesse obliger ne vous peut,*
Si ma sœur Bradamante approuuer ne la veut.
,, Ay. *Vn enfant doit tousiours obeyr à son pere.*

,, Re.

„ R. S'il va de son dommage il ne le doit pas faire.
A. Sur ses enfans vn pere a toute authorité,
„ R. Quand leur bien il procure & leur vtilité.
A. Est-il pere si dur qui leur perte pourchasse?
R. Ie croy qu'il n'en est point qui finement le face.
A. Qu'est-ce donc que tu dis R. Que vous deuez sçauoir
Le vouloir de ma sœur deuant que la pourvoir.
Peut estre son desir ne se conforme au vostre,
Vous serez d'vn aduis qu'elle sera d'vn autre,
Que son cœur languira dans les yeux d'vn amant,
Qui ne repoussera tout autre pensement:
Si bien que cet amour occupant sa poitrine
Il ne faut qu'vn second penser y prendre racine.
L'authorité d'vn pere, & d'vn Prince & d'vn Roy
Ne sçauroit preuenir ceste amoureuse loy.
Ne la forcez donc point, de peur qu'estant forcee
Vn espoux au lit corps, vn amy la pensee,
Ce qui produit toûsiours vn Enfer de malheurs,
Plein d'angoisse & d'ennuy, de soupirs, & de pleurs:
Par qui vostre vieil aage en sa course derniere
Ne verroit qu'a regret la celeste lumiere,
Ennuyé de ce monde, au lieu que de vos iours
Les termes nous deuons nous faire sembler cours.
Ne la gesnez donc point, sans consacrez sa vie
A Roger, dont elle est & l'amante & l'amie.
A. Plustost l'eau de Dordonne encontremont ira
Le terroir Quercinois plustost s'applatira,
Le iour deuiendra nuict, & la nuict tenebreuse
Comme vn iour de Soleil deuiendra lumineuse,
Que Roger, ce Roger que i'abhorre sur tous,
Soit tant que ie viuray de Bradamante espoux.
R. Roland & Oliuier maintiendront leur promesse
Les armes en la main, contre toute la Grece.
Ay. Et moy ie maintiendray contre eux & contre toy,

Qu'on

Qu'on n'a peu disposer de ma fille sans moy,
Non, non ie ne vous crains presentez vo⁹ tous quatre,
Ie ne veux que moy seul pour vous aller combatre:
Encor que ie sois vieil i'ay du cœur ce qu'il faut
Et de la force aussi. R. Vous le prenez trop haut.
A. Page, çà mon harnois, mõ grãd cheual de guerre,
Apporte moy ma lance auec mon Cimeterre,
Hà, ha, par Dieu, ie vous. R. Monsieur vous colerez,
Vous en trouuerez mal. A. Corbieu vous en mourrez,
R. Ne vous esmouuez point. L. Le bõ hõme a courage.
A. Par la mort, s'en feray si horrible carnage
Qu'il en sera parlé. R. Dequoy vous faschez vous?
A. Ie n'espargneray rien. L. Il tuera de beaux coups,
Dieu me vueille garder s'il m'atteint d'auenture.
A. Ie feray dans le sang iusques à la ceinture.
L. Monsieur, entrons dedãs, ie crains que vous tõbiez,
Vous n'estes pas trop bien asseuré sur vos pieds.
A. Hà, que ne suis-ie au temps de ma verde ieunesse,
Quand Mambrin esprouua ma force dompteresse,
Que ie occis Clarie, dont les gestes guerriers
Se faisoyent renommer entre les Cheualiers:
Que le Geant Almont, de qui la teste grosse
Et les membres massifs ressembloyent vn Colosse,
Abbatu de ma main à terre tomba mort,
Et ma gloire engraua dessus l'Indique bord:
Vous n'eussiez entrepris ce que vous faites ores,
Combien que ie me sens assez robuste encores
Pour vous biẽ bourrasser. R. Nous n'entreprẽdrõs rien,
Et me croyez, Monsieur, que vous ne vueillez bien.
A. Vous ferez sagement, car ie perdray la vie
Plustost que malgré moy ma fille l'on marie.

SCENE

SCENE III.

Beatrix. Bradamante.

BEATRIX.

QVe vous seriez heureuse! oncques de nostre sang
Fille n'auroit tenu si honorable rang.
Allez ou le Soleil au matin luit au monde,
Allez où sommeillenx il se cache dans l'onde,
Allez au champs rostis d'eternelles ardeurs,
Allez où les Riphez ternissent de froideurs:
Vous ne verrez grandeurs vous estre comparee
A l'heureuse grandeur qui vous suit preparee.
Estre femme d'Auguste, & voir sous vostre main,
Mouuoir, obeissant tout l'Empire Romain,
Marcher grande Deesse entre les tourbes viles
S'entre estouffant de presse aux triomphes des villes
Pour voir vos majestez receuoir de vos yeux,
Les Soleils de la terre, vn rayon gracieux.
Et nous que la vieillesse à poils grisons manie,
Aurons d'vn si grand heur la face rajeunie,
Vous voyant, nostre enfant, vne felicité
Qui approche bien pres de la diuinité.
Le iour esclairera plus luisant sur nos testes,
Le chagrin de nos ans nous tournerons en festes,
Et verrons dans la ruë & dans les temples saints
Chacun nous applaudir de la teste & des mains.
Mon Dieu, ne laissez pas escouler nonchalante,
Cette felicité que le Ciel nous presente?
„ L'occasion est chauue, & qui ne la retient,
„ Tout soudain elle eschappe & iamais ne reuient,
BT. Las, Madame, ie n'ay d'autre bon-heur enuie.
Que d'estre auecques vous tout le temps de ma vie:
Ie requiers au bon Dieu de me donner ce point

Que tant que vous viurez ie ne vous laisse point.
Ie ne veux auoir bien, Royaume, ny Empire,
Qui pour le posseder de vos yeux me retire.
Be. *C'est vn bon naturel qui se remarque en vous,*
Nous en pouuons ma fille, autant dire de nous:
Nous n'auons rien si cher, n'y mesme la lumiere
De nostre beau Soleil ne nous est pas si chere
Que vous estes (m'amie:) vn iour m'est ennuyeux,
Quand vn iour ie me trouue absente de vos yeux,
Car c'est me separer moy-mesme de moymesme,
Que me priuer de vous, tant & tant ie vous aime.
Mais (mon cœur) cet amour, cet amour là me faict
Preferer vostre bien à mon propre souhait.
Ie veux (que c'est pourtant!) ie veux ce qui me fasche
Et ce que ie ne veux de l'accomplir ie tasche:
Ainsi que le Nocher qui de l'onde approchant
Où les Sirenes font l'amorce de leur chant
Fuit l'abord malheureux du desloyal riuage,
Et le fuyant y court sans crainte de naufrage,
Car ie crains de vous perdre, & toutefois le bien
Qui vous en vient, me fait que ie l'approuue bien.
Mais, que dy-ie, approuuer? que ie le vous conseille,
Vous excite au party d'vn ardeur nompareille:
N'y reculez ma fille, si vous en viendra mal,
Et Dieu, qui de ses dons vous est tant liberal
S'en pourroit courroucer, si par outrecuidance
Vous alliez desdaigner vne telle alliance.
Bt. *Ie sçay combien ie suis indigne d'vn tel heur.*
Be. *La femme vous serez d'vn puissant Empereur,*
De Charles le compaing: encores Charlemagne
Auec la France n'a qu'vn quartier d'Allemagne,
Et les champs Milanois, où c'est que Constantin
Tient mille regions de l'Empire Latin,
A la Macedone & la Thrace suiette,

Il

Il commande au Dalmate, au Gregeois, & au Cete:
L'Itale, la Sicile, & les Iles qui sont
Depuis nostre Occean iusqu'à la Mer du Pont
Reuerent sa puissance, & Neptune en ses ondes
Ne souffre pourmener que ses Naues profondes:
Il est maistre d'Asie, & les mons Palestins,
Et les Pheniciens de l'Eufrate voisins,
Sont regis de son sceptre: Il tient Ierosolyme,
Où Dieu souffrit la mort pour lauer nostre crime.
BL. *Il est si grãd Monarque.* B. *I'est si grand, que rien*
Ne se trouue si grand au globe terrien.
Que sçauriez-vous plus estre. BL. *Estre ie ne demãde*
Espousant vn mary plus qu'il ne conuient, grande.
„ *Aussi dit-on souuent, que la felicité*
„ *D'vn mariage gist en iuste egalité.*
„ *Il n'est, dit le commun, que d'auoir son semblable.*
„ BE. *Iesus! il vous recherche autãt qu'vn plus sortable.*
Il vient du bord Gregeois sans craincte des dangers,
Qu'on trouue à trauerser des pays estrangers,
Nauré de vostre amour, vos yeux (estrange chose)
Luy ont vostre beauté dans la poitrine enclose.
Sans iamais l'auoir veuë. Et qui eust onc pensé
Voir vn tison d'amour, de si loing eslancé?
Cet amour qui vous suit luy decoche de France
Vn garrot, qui le naure au destroit de Bysance:
Il sert vne beausé que iamais il ne veit,
Il ne cognoist la dame en qui son ame vit
Enfant vraiment Royal, ta nature est gentile
D'aymer si cherement la vertu d'vne fille,
Elle te doit beaucoup, vn cœur seroit cruel,
Qui ne te voudroit rendre vn amour mutuel!
Qu'en dites-vous mon œil? BL. *Ie ne sçaurois que dire.*
BE. *Car il merite bien d'auoir ce qu'il desire.*
BL. *Ie le croy bien, Madame, & sans l'affection*

Que ie porte & à vous & à ma nation
L'incomparable France, il seroit mon image,
S'il est ainsi vaillant qu'honeste de courage.
Be. *Sans la France? & pourquoy? l'Orient volontiers*
N'est pas si plantureux comme sont ces quartiers?
C'est le pays d'amour, de douceur, de delices,
De plaisirs, d'abondance. Br. *Et de beaucoup de vices.*
Be. *Comme vn autre terroir: Il n'est moins vertueux*
Que ce rude seiour, mais bien plus fructueux.
„ *Seule on ne doit priser la contree où nous sommes,*
„ *Tout ce terrestre rond est le pays des hommes,*
„ *Comme l'air des oyseaux, & des poissons la Mer:*
„ *Vn lieu comme vn estuy ne nous doit enfermer.*
„ Br. *Mais le pays natal a ne sçay quelle force,*
„ *Et ne sçay quel appas qui les hommes amorce,*
„ *Et les attire à soy.* Be. *Tout cela n'y fait rien,*
„ *Le pays est par tout où l'on se treuue bien.*
„ *La terre est aux mortels vne maison commune:*
„ *Dieu seme en tous endroits nostre bonne Fortune.*
Partant ceste douceur ne vous doit abuser,
Et vous faire vn tel bien sottement refuser.
Quãt à moy, s'il vous plaist, ie vous seray cõpagne,
Et lairray volontiers la France & l'Allemagne.
Aymon fera de mesme, ainsi ne plaindrez vous
De laisser la patrie estant auecques vous.
Br. *Ie ne sçay plus que dire, il me faut d'autres ruses,*
Elle rabat l'acier de toutes mes excuses.
Be. *N'ayez peur, mon amour, que sur nos âges vieux*
Vn voyage si long nous soit labourieux,
N'ayez peur, n'ayez peur qu'il nous ennuye en Grece,
Nous aurons mille fois plus qu'icy de liesse,
Vous voyant pour mary le fils d'vn Empereur,
Dont le nom redouté donne au monde terreur.
Vray Dieu quel grand plaisir, quelle parfaite ioye,

Mais

Mais qu'vn petit Cesar entre mes bras ie voye,
Ou dedans mon giron, qui porte sur le front
Les beaux traits de son pere & de ceux de Clairmont:
De qui tout l'Orient festoyra la naissance,
Et qui tout l'Orient remplira d'esperance,
De voir vn iour la France & l'Empire Gregeois
Marcher sous l'estendart du Monarque François,
Battre les Sarrazins, & auecques l'espee
Desracmer leur nom de la terre occupee.
Ne sera-ce vn grand' heur que ceste affinité
Porte au peuple Chrestien si grande vtilité?
S'il ne vous chaut de nous le public vous esmeuue.
Br. *Vous sçauez qu'il conuient que sa force il espreuue,*
Et que l'accord est tel de ma nopciere loy,
Qu'il faut qu'auec l'espee on soit vainqueur de moy.
Be. *O ma fille, pour Dieu, laissez ceste folie.*
Br. *Il en faut venir là, l'ordonnance nous lie.*
Be. *Ceste ordonnance est folle, il la faut reuoquer.*
Br. *Reuoquer vn Edict! c'est du Roy se mocquer.*
Be. *Aussi n'est-ce que ieu. Qui iamais ouy dire*
Que pour se marier il se fallust occire?
Les combats de l'amour ne sont gueres sanglans,
Ils se font en champs clos entre deux linceuls blancs,
On y est desarmé: car d'Hymen les querelles
Se vuident seulement par armes naturelles.
Non, ma fille, non, nous ne souffrirons point
Que ce ieune seigneur vous careſſe en ce poinct.
Ce n'est pas le moyen de traitter mariage
Que s'entremassacrer d'vn horrible carnage.
Les Tygres, les Lyons, & les sauuages Ours
N'exercerent iamais si cruelles amours.
Aussi voyons nous bien que l'entreprise est faicte
De ce combat nopcier pour seruir de desfaicte.
Et fraudez nos desseins, voulant par le danger

D'vne future mort tout le monde espargner:
Et que Roger, tout seul, certain de sa conqueste,
Se vienne presenter à la victoire preste.
O chose vergongneuse! ô l'impudicité
Des filles de present! ô quelle indignité!
Vne ieune pucelle estre bien si hardie
De vouloir vn espoux prendre à sa fantasie,
Sans respect des parens, qui ont l'authorité
De luy bailler party selon sa qualité?
Or allez, courez tost, despouillez toute feinte,
Bannissez toute honte & toute honneste crainte:
Cherchez, suiuez, trouuez ce Roger, ce cruel,
Qui vostre pauure cœur ronge continuel.
Offrez-vous toute à luy, priez-le de vous prendre
Et faire tant pour vous que d'estre nostre gendre.
O vierge mere! où suis-ie? en quel tẽps viuons nous?
Que la mort ne vomist contre moy son courroux,
Pour ne voir ce diffame? Aussi bien apres l'heure
De cest espousement il faudra que ie meure:
Et qu'Aymon le pauure homme aille conter là bas,
Que sa fille impudique a filé son trespas.
Br. *Madame, ceste ardeur n'est en moy si encree,*
Qu'il faille pour aymer que ie vous desagree.
Be. *Hé, hé!* Br. *Ie vous supply n'ayez pas ceste peur.*
Be. *Hé, hé, hé!* Br. *Car plustost ie m'ouuriray le cœur,*
Plustost de mille morts sera ma vie esteinte,
Qu'à mon honneur ie donne vne honteuse crainte.
L'amitié que ie porte aux vertus de Roger
Ne fera, si Dieu plaist vos vieux ans abreger.
Ie l'ayme, il est certain, autant que sa vaillance
Peut d'vne chaste fille auoir de bien vueillance
Mais non que pour son bien ny pour le mien aussi
Ie vous vueille iamais donner aucun soucy.
D'vn austere Conuent ie vay religieuse

Amor

Amortir le flambeau de mon ame amoureuſe:
En prieres & vœux paſſant mes triſtes tours,
En paſſant mon eſprit de celeſtes diſcours.
Be. *Comment, religieuſe? eſtes-vous bien ſi folle*
De m'auoir voulu dire vne telle parole?
Br. *I'y ſeray s'il vous plaiſt: puis que i'en ay fait vœu.*
Be. *Vous ne ſçauriez vouër, ce pouuoir nous eſt deu.*
Br. *L'on ne peut empeſcher qu'a Dieu l'on ſe dedie.*
Be. *Ceſte deuotion ſeroit trop refroidie.*
Br. *Non ſeraice deſir ia de long temps m'a pris,*
La vie me deſplaiſt, i'ay le monde à meſpris.
Be. *Quoy? parlez-vous à bon?* Br. *C'eſt choſe ſerieuſe,*
Be. *Comment de vous aller rendre religieuſe?*
Br. *D'y aller des demain: le pluſtoſt vaut le mieux.*
Be. *Non ferez, ſi Dieu plaiſt.* Br. *Le temps m'eſt ennuyeux.*
Be. *Comment, ma chere vie, auriez-vous bien en l'ame*
Ce triſte penſement qui ja le cœur m'entame?
Br. *Ie ſeray bien-heureuſe en vn ſi digne lieu,*
Où ie m'employeray au ſeruice de Dieu.
Be. *Pluſtoſt preſentement puiſſe-ie tomber morte,*
Que viuant, ô mon amour, ie vous perde en la ſorte?
Ne vous auois-ie en mes propos deſplcu?
N'auroy-ie impudemment voſtre courroux eſmeu?
Vous ay-ie eſté trop rude? helas! n'y prenez garde,
Ne vous en faſchez point, i'ay fait ſy par mégarde.
Pluſtoſt ayez Roger, allez-le pourſuiuant,
Que vous enfermer viue au cloiſtre d'vn conuent.
Br. *Ie ne veux eſpouſer homme qui ne veut plaiſe.*
Be. *Mõ Dieu ne craignez point, i'en ſeray bié fort ayſe.*
Aymon le voudra bien: ie m'en vay le trouuer
Pour l'induire à vouloir ceſt accord approuuer.
Las! ne pleurez donc point, ſerenez voſtre face,
Eſſuyez-vous les yeux, & leur rendez leur grace:

Vous me faictes mourir de vous voir souſpirer.
„ Hé Dieu qu'vn enfant peut nos eſprits martyrer!

ACTE III. SCENE I.

Leon. Roger.

LEON.

SI par voſtre valeur qui n'a point de pareille,
Bradamante i'acquiers du monde la merueille.
Que i'en receuray d'ayſe, & que i'auray d'honneur!
O que ie vous ſeray tenu d'vn ſi grand' heur!
R. *Ah, quel malheur me ſuit, meſchante deſtinee!*
L. *Mon ame à la ſeruir eſt ſi fort obſtinee*
A l'aymer, l'adorer, qu'en moy plus ie ne vy,
Ie ne vy qu'en ſes yeux, que iamais ie ne vy.
Vne heure m'eſt vn ſiecle, vn iour mille ans me dure
Que ie ne ſuis obiect de ſi belle figure.
R. *Helas pauure Roger, qu'extreſme eſt ton malheur!*
L. *Que n'eſt-à mon amour eſgale ma valeur*
Pour meriter ſa grace! ô Nature fautiere,
Indigne tu m'as faict de ceſte ame emperiere!
Ie ne me ſuis pas bon, ie cognois mon defaut.
De la main d'vn plus digne accommoder me faut,
Pourquoy ne cognoiſſant me ſuis-ie laiſſé prendre,
Aux rets d'vne beauté que ie ne puis pretendre?
Amour eſt bien aueugle, aueugle il eſt vrayment,
De nous contraindre aymer ſi diſſemblablement.
Las! frere, c'eſt de vous qu'elle deuſt eſtre dame.
R. *Hà, propos douleureux qui me tourmente l'ame,*
Ma force s'affoiblit, friſſonner ie me voy,
Mon ſang & ſens ſe trouble, & ne ſuis plus à moy.
L. *Quoy? vous ſentez vous mal? la couleur vous abaiſſe.*
R. *Vos langoureux diſcours vous plongent en triſteſſe.*
L. *Hà, la, mon bon amy, c'eſt de franche amitié*

Que

Que vous auez ainſi de mes tourmens pitié:
Prenons bon cœur tous deux, car auiourd'huy i'eſpere
Receuoir beaucoup d'heur. R. Moy beaucoup de miſere.
L. Ie ſeray de madame auiourd'huy le vainqueur,
Et tenu d'vn chacun pour braue belliqueur
„ Par voſtre vaillantiſe, or' qu'il ſoit deshonneſte
„ De ſe vouloir parer d'vne fauſſe conqueſte.
R. Ma vie eſt toute voſtre, elle fut aux Enfers
Si prompt vous ne m'euſſiez tiré d'entre les fers,
Quand au fond d'vne tour voſtre tante inhumaine
Me detint pour ſouffrir vne cruelle peine,
Voſtre ame pitoyable eſlargir me voulut:
Vous me fuſtes alors mon ame & mon ſalut:
Faictes en voſtre propre, elle nous eſt acquiſe,
Ne craignez le hazard d'vne dure entrepriſe.
Pour vous ie grauiray ſur les rochers moſſus,
Et plongeray mon chef dedans les flots boſſus:
I'iray nud de poitrine à trauers mille picques,
A trauers les Lyons, & les Ourſes Libiques.
Ie ne vy que pour vous, & deſia m'eſt à tard
Que ie n'entre pour vous en quelque bon hazard.
I'iray quand vous plaira ſous vos armes combatre
La guerriere beauté que voſtre ame idolatre.
L. Mon frere, ô que le iour bien-heureux m'eſclaira,
Quand des ceps outrageux ma main vous retira!
Nulle choſe m'eſmeut à ce plaiſir vous faire,
Sinon voſtre vertu, qui nous eſtoit contraire.
C'eſt vn eſtrange cas, le dommage que fiſt
L'extreme extreme valeur, quand elle nous deſfit,
Me grauua dedans l'ame vne amitié ſoudaine,
Au lieu de vous porter vne implacable haine,
Mais vrayement voſtre cœur en eſt bien deſgagé,
Ie vous ſuis maintenant beaucoup plus obligé:
Pour vous i'auray le bien qui d'amour me conſomme.

R. *Et moy le plus grief mal que iamais souffrit hõme.*
L. *Ie vay voir l'Empereur.* R. *Le cœur au sein me bat.*
L. *Pour entendre le temps & le lieu du combat:*
Demeurez en la tente. R. *Allez à la bonne heure.*
L. *Ie reuiendray bien tost.* R. *Faictes peu de demeure.*
Astres qui conduisez la torche de nos iours,
Tournants sous le mouuoir de vos celestes cours,
Abregez ma detresse accourcissant ma vie,
Trop long temps iusqu'icy des malheurs poursuyuie.
L'espoir ne flatte plus ma douteuse raison,
Ie n'ay plus qu'esperer, ie suis sans guerison.
Quel estrange destin! ô ciil ie vous appelle,
Soyez tesmoing, ô ciel, de ma peine cruelle,
Il me faut despouiller moy-mesme de mon bien.
Deliurer à vn autre vn amour qui est mien,
En douer mon contraire, & l'emplir de liesse,
M'enfiellant l'estomach d'vne amere tristesse.
O des pauures mortels auantureux desseins!
O attente trompeuse! ô longs voyages vains!
O nuysible entreprise! helas! pour me desfaire
Des brigues de Leon mon riual aduersaire,
Que i'auois en horreur, ie fus n'agueres expres
Iusqu'aux murs de Beigrade où cãpageoyent les Grecs
Pour rompre son armee, en combattant l'occire
Auec son pere Auguste, & conquester l'Empire.
Mais quoy? de ce hauteur l'amitié me sauua,
Celuy que i'offensois à mon bien se trouua.
Ie le cherchois à mort, il me donna la vie:
I'estois ialoux de luy, ie luy liure ma vie.
L'eusse ie refusé, d'vn tel bien faict ingrat,
Me priant d'esprouuer Bradamante au combat?
M'en fusse-ie excusé? luy fusse-ie allé dire
Que i'auois nom Roger, que i'allois pour l'occire?
Helas! non. Mais quoy donc? las, ie ne sçay, ie suis

En

En vne mer de maux, en vn gouffre d'ennuis.

SCENE II

Bradamante.

ET quoy? Roger, touſiours languiray-ie de peine?
Sera touſiours, Roger, mon eſperance vaine?
Où eſtes-vous, mon cœur? quelle terre vous tient,
Quelle mer, quel riuage, ha ce qui m'appartient!
Entendez mes ſouſpirs, Roger, oyez mes plaintes,
Voyez mes yeux lauez en tant de larmes ſaintes.
O Roger, mon Roger, vous me cachez le iour,
Quand voſtre œil mon Soleil ne luiſt en ceſte cour.
Comme vn roſier priué de ſes roſes vermeilles,
Vn pré de ſa verdure, vn taillis de ſes fueilles,
Vn ruiſſeau de ſon onde, vn champ de ſes eſpis:
Telle ie ſuis ſans vous, telle & encore pis.
Quelque nouuelle amour (ce que Dieu ne permette)
Vous eſt-elle point d'vne flamme ſecrette?
Quelque face angelique aurait point engraué
Ses traits dans voſtre cœur de ſes yeux eſclauez?
Hé Dieu! que ſçay-ie! helas! ſi d'Aymon la rudeſſe
Vous a deſeſperé de m'auoir pour maiſtreſſe,
Que pour vous arracher cet amour ennuyeux
Vous ſoyez pour iamais eſloigné de mes yeux:
Vous ne l'auez pas fait, voſtre ame eſt trop conſtante,
Vous ne ſçaurez aymer autre que Bradamante.
Retournez donc, mon cœur, las! reuenez à moy,
Ie ne ſçaurois durer ſi vos yeux ie ne voy.
Ie reſſemble à celuy, qui de ſon or auare
Ne l'eſloigne, de peur qu'vn larron s'en empare:
Touſiours le voudroit voir, l'auoir à ſon coſté,
Craignant inceſſamment qu'il ne luy ſoit oſté,
Retournez donc, mon cœur, oſtez moy ceſte crainte

Las voſtre ſeule abſence eſt cauſe de ma plainte!
Comme quand le Soleil cache au ſoir ſa clarté,
Vient la paſle frayeur auec l'obſcurité:
Mais ſi toſt qu'apparoiſt ſa rayonnante face,
La nuict ſombre nous laiſſe, & la crainte ſe paſſe.
Ainſi ſans mon Roger ie ſuis touſiours en peur,
Mais quand il eſt preſent elle ſort de mon cœur,
Comme durant l'Hyuer, quãd le Soleil s'abſente,
Que nos iours ſont plus cours, ſa torche moins ardãte,
Viennent les Aquilons dans le ciel tempeſter,
On voit ſur les rochers les neiges s'aſeſter,
Les glaces & frimas rendre la terre dure,
Le bois reſte ſans fueille, & le pré ſans verdure:
Ainſi quand vous, Roger, vous abſentez de moy,
Ie ſuis en vn hyuer de triſteſſe & deſmoy.
Retournez donc, Roger, reuenez ma lumiere,
Las! & me ramenés la ſaiſon printaniere.
Tout me deſplaiſt ſans vous, le iour m'eſt vne nuit,
Tout plaiſir m'abandonne, & tout chagrin me ſuit:
Ie vis impatiente, & ſi guere demeure
Voſtre œil à me reuoir, il faudra que ie meure,
Que ie meure d'angoiſſe, & qu'en lieu du flambeau
De noſtre heureux Hymẽ vous trouuiés mon tõbeau.

SCENE III.

Leon. Charlemagne.

Leon.

Sire, ce m'eſt grand heur, qu'au theatre du monde
Ici dans voſtre France, en Cheualiers feconde,
Et ſeconde en vertus, vos yeux i'aye ce iour
Teſmoins de ma prouëſſe, & de ma ferme amour:
Et que voſtre bonté pour fruit de ma victoire
Me face receuoir du bien & de la gloire.

Bradamante eſt mon ame, & ne crains de mourir,
Si mourir me conuient en voulant l'acquerir:
Mais i'eſpere (& le ciel ceſte faueur me face)
Qu'auecques de l'honneur ie conquerray ſa grace:
Quoy que ſoit, ie luy veux ma vie auanturer,
Et l'auoir pour maiſtreſſe, ou la mort endurer.
Ie pry' voſtre bonté que promeſſe on me tienne,
Et qu'ayant la victoire elle demeure mienne.
Vous n'auriés point d'hõneur qu'on me vint deceuoir,
Et qu'on m'oſtaſt, vainqueur, ce que ie deuſſe auoir.
C. *N'ayés doute, mon fils, n'ayés point ceſte crainte,*
Ma parolle eſt touſiours inuiolable, & ſainte:
Si Bradamante en force au combat vous paſſés
Vos pas ne ſeront point ingratement tracés.
Vous l'aurez pour eſpouſe auec la gloire acquiſe
D'auoir fait preuue ici de voſtre vaillantiſe:
Allez à la bonne heure & ne vous eſpargnez.
Monſtrez-vous digne d'elle & ſon amour gaignez,
La lice eſt toute preſte, allez en voſtre tente
Endoſſer le harnois, i'apperçoy Bradamante.

SCENE III.

Bradamante. Hippalque. Charlemagne.

Bradamante.

HIppalque mon amour, que feray-ie? tu vois
Que i'aime vn arrogant qui eſt ſourd à ma voix,
Qui ſe rit des langueurs dont ſa beauté me lime,
Qui n'a que ſa valeur & ſa force en eſtime.
Las pauurete! Ch. *Ma fille il vous faut appreſter,*
Leon veut par le fer il voſtre amour conqueſter,
Il s'offre à la bataille auecques la cuirace,
Le braſſart, le bouclier, l'armet, la coutelace.

Il

Il ne tardera guere, allez, depeschez vous:
Ie desire beaucoup que l'ayez pour espoux:
B. *Sire, par vostre loy ie ne seray tenue*
De prendre aucun mary qui ne m'aura vaincue.
Ch. *Ie ne l'entens qu'ainsi, telle est ma volonté.*
B. *I'espere qu'il sera de ma main surmonté:*
Hip. *Il n'est venu si loin de la mer Thracienne*
Sans auoir balancé vostre force à la sienne.
B. *Ce debile Gregeois, ce ieune effeminé?*
Hip. *Voyez combien il est à combattre obstiné.*
B. *Il se pense assez fort pour vaincre vne pucelle,*
Hip. *Pucelle qui a peu d'homme pareils à elle.*
B. *Il a sous ceste espoir son voyage entrepris.*
Hip *s'il n'a point d'autre attente, il n'aura pas le prix.*
B. *Plustost passe à ses pieds ie resteray sans ame,*
Qu'autre que mon Roger, m'ait iamais pour sa femme.
Est l'Empire Gregeois de beautez despourueu?
Pourquoy me poursuit-il? ie ne l'ay iamais veu.
Veut-il auoir de force en son lict vn amie?
Ne sçait il pas assez que Roger est ma vie?
Que ie n'aime que luy? Pourquoy vient il tenter
Le desir de mon pere, & ses sceptres vanter?
», *Ce n'est rien de grandeurs, de Royaumes, d'Empires,*
», *De haures & de ports, de flottes de nauires, (fois*
», *Si l'amour nous beurelle. Et vaudroit mieux cent*
», *Mener paistre, bergere, vn troupeau par les bois,*
», *Contente en son amour, qu'Emperiere du monde*
», *Regir sans son amy toute la terre ronde.*
Hip *Mais pensons à combattre: il est temps d'auiser*
De vestir le harnois, & l'espee aiguiser,
Puis que Leon est prest, que la lice est couuerte,
Et la place du peuple autour du champ couuerte.
B. *Ie seray tost armee, & preste de ranger,*
Auec le fer luysant ce faschieux estranger.

SCE

SCENE V.

Roger sous les armes de Leon.

O Dieu! iusques à quand ardra sur moy ton ire!
Iusqu'a quand languiray-ie en ce cruel martyre?
Iusqu'a quand ma pauure ame habitera ce corps?
Quand seray-ie insensible en la plaine des morts?
Qui suis ie? ou suis-ie? ou vay ie? ô dure destinee,
O fatale misere a me nuire obstinee!
Quel harnois est-cecy? contre qui l'ay ie pris?
Quel combat ay-ie a faire? Hé Dieu qu'ay-ie entrepris.
Veille-ie ou si ie dors? sont ce point des allarmes
De l'enchanteur Atlant, ou d'Acline les charmes!
Me voicy desguisé, mais c'est pour me tromper:
Ie porte vn coutelas, mais c'est pour m'en frapper:
I'entre dans le combat pour me vaincre moy mesme:
Le prix de ma victoire est ma despouille mesme.
Qui vit-onc tel mal-heur? Leon triomphera
De Roger, & Roger sa victoire acquerra!
Ie suis ore Leon, & Roger tout ensemble.
Chose estrange vn contraire au contraire s'assemble,
Qu'il m'eust bien mieux valu souffrir l'affliction
D'où Leon me tira, que ceste passion.
Helas ie suis entré d'vn mal en vn martyre!
De tous aspres tourmens mon tourment est le pire,
A mon sort les enfers de semblable n'ont rien:
Ils ont diuers tourmens, mais moy ie suis le mien,
Moy mesme me punis, moy mesme me bourelle,
Ie suis mon punisseur & ma peine cruelle:
Ie me suis ma Megere & mes noirs couleuraux,
Mes cordes & mes fers, mes fouëts & mes flambeaux.
O piteux infortune! ay ie esté si mal sage,
Si priué de bon sens, que iurer mon dommage.

Que

Que promettre à Leon de luy liurer mon cœur,
Et d'estre de moy-mesme à son profit vaincueur?
Encor si à moy seul ie faisois ceſt outrage,
Mais Bradamante, helas! le souffre d'auantage,
Il faut n'en faire rien. Mais quoy? tu l'as promis,
C'eſt tout vn, ne m'en chaut, il n'eſtoit pas permis,
Si ma promeſſe eſtoit de faire à Dieu la guerre,
A mon pere, à ma race, à ma natale terre,
La deuroy-ie tenir? non non, ſeroit mal fait.
„ *De promeſſe meſchante eſt treſ-mechant l'effect.*
Voire mais tu luy es entenu de ta vie.
Las! de ma vie, ouy bien, mais non pas de ma mie.
Il eſt venu de Grece en France ſous ta foy,
S'eſt offert au combat ſe faiſant fort de toy,
Tout ſon honneur y pend, il n'eſt pas raiſonnable
De luy fauſſer promeſſe eſtant ſon redeuable.
Allons donc de par Dieu, puis que i'y ſuis tenu,
Combatons l'eſtomach, le col ou le flanc nu,
Pour mourir de la main de celle que i'offenſe.
Ie receuray la peine en commettant l'offenſe.
Ie ne puis mieux mourir, puis qu'il faut que ce iour
M'arrache par ma faute & la vie & l'amour.
Mais d'ailleurs ie faudrois, car de ma foy promiſe
Ie ne m'acquitte point combattant par feintiſe:
Puis l'ennuy de la vierge en deuiendroit plus grand
Et ſe tueroit poſſible auec le meſme brand.
Quoy donc? l'offenſeray-ie? helas ie n'ay pas garde!
Ie me mettroy l'eſpee au cœur iuſqu'à la garde,
Si ie voyoy rougir ſur ſon eſtomach blanc,
Ou deſſus ſon armeure vne goutte de ſang,
Ie ne veux que parer aux coups de ſon eſpee,
Sans qu'elle ſoit au vif de la mienne frappee.

SCENE

SCENE VI.

BRADAMANTE.

SI ie le puis atteindre auec le coutelas,
Ie l'enuoyray chercher vne femme là bas:
Ce mignon, ce beau fils, qui n'a bougé de Grece,
Et qui ne feit iamais preuue de sa proüesse,
N'a couru la fortune & ne s'est hazardé:
Mais s'est touſiours le corps ſans mal contregardé
Content de ſon beau nom, & ores vient en France
Faire monſtre à nos yeux de ſa magnificence,
Aux François ne ſe voit vn teint ſi delicat,
Mais vne main robuſte endurcie au combat:
La ſueur du harnois eſt noſtre commun baume,
Les combats, les aſſauts ſont l'esbat du Royaume,
Les cuiraces d'acier, les armets bien fourbis,
Les braſſards, les cuiſſots ſont nos riches habits:
Nos licts ſont vne tante, & ſouuent la vouture
De ce grand Ciel courbé nous ſert de couuerture.
Noſtre ame eſt courageuſe, & ne craint nul effort,
Nous ne priſons rien tant qu'vne honnorable mort?
Et nous filles n'auons nos poictrines eſpriſes
Des yeux de nos amants, mais de leurs vaillantiſes.
Or vienne ce muſqué, qui ne feit iamais rien,
Et qui n'eſt renommé que pour l'Empire ſien,
A ſon dam apprendra qu'il n'eſt point de vaillance
Qu'on doiue comparer à la valeur de France,
Et qu'acquerir ne faut par importunité
D'vne fille l'amour qu'on n'a point merité.

La Montagne. Aymond. Beatrix.

LA MONTAGNE.

QVi euſt iamais penſé que ce Prince de Grece
Euſt en luy tãt de cœur, tãt de force & d'adreſſe

Ven-

Veu qu'il n'estoit cogneu des Paladins François,
Et qu'on prise assez peu les armes des Gregeois:
Toutesfois il est braue & vaillant au possible,
Son ame est genereuse, & sa force inuincible.
A y. *Que dit ce gentil homme?* L. *Il est Cesar de nom,*
Mais il est maintenant de faict & de renom.
A y. *C'est de Leon qu'il parle, Escoutons le vn peu dire.*
L. *Chacun luy fait honneur, tout le monde l'admire.*
A. *Il a doncques vaincu: nous voila hors d'ennuy.*
L. *Certes est digne d'elle autant qu'elle de luy.*
B. *Arraisonnons-le vn peu.* A. *I'en ay fort grãd enuie.*
Et quoy? nostre bataille est elle ja finie?
L. *S'en est fait.* A. *Et que gagne?* L. *Ils ont egal hõneur.*
A. *Egal? comment cela?* L. *Mais Leon est vainqueur.*
A. *Hà, que i'en ay de ioye!* B. *Et moy que i'en suis ayse,*
Ie ne sçaurois ouyr chose qui tant me plaise!
Mais de grace, contez comme tout s'est passé.
L *Autour du camp estoit tout le peuple amassé,*
Ee Charles deuisoit auec les preux de France,
Quand les deux champions apres la reuerence
Ce plantent opposez l'vn à l'autre aux deux bouts.
L'vn attise d'amour, & l'autre de courroux:
Vn pennache ondoyoit sur leurs brillantes ames,
Chacun prisoit le port de ce pair de gensdarmes,
Leur desmarche & leur grace ils semblayent deux Soleils
Ils paroissoient en force & proüesse pareils.
Ils firent quelque pause aux portes des barrieres,
S'entr' œillade nt l'vn l'autre au trauers des visieres.
Et ressembloit la vierge au mouuoir de son corps,
Vn gencreux cheual qu'on retient par le mors,
Trop ardant de la course: & qui l'oreille droite,
La narine tenduë, & la bouche mouëte,
Frappe du pied la terre, & marchant çà & là,
Monstre l'impatience & la fureur qu'il a,

La

La voix ne fut si tost de la trompette ouye,
Que l'espee en la main elle court resiouye
Contre son aduersaire, & semble à l'approcher
D'vne tourmente esmeuë encontre vn grand rocher.
L'autre marche à grãds pas, & plus graue ne mõstre
Auoir tant de fureur qu'elle, à ce dur rencontre:
Il sacque au poing l'espee, & destourne & soustient
Les grands coups qu'elle ruë & ferme se maintient,
Comme vne forte tour sur le riuage aßise,
Par les vagues battuë & par la froide Bise,
Ne s'en ebranle point, dure contre l'effort
De l'orage qui bruit & tempeste si fort.
Ainsi luy sans ployer sous l'ardante furie,
Et les aspres assauts de sa douce ennemie,
Qui chamaille sans cesse, ores haut, ores bas,
Par le chef, par le col, par les flancs, par les bras,
Ne s'esmeut de la charge, ains s'auance ou se tourne,
Ou recule en arriere, & le malheur destourne,
Il l'arreste par fois, & par fois s'auançant,
De la main & du pied se va comme eßançant.
Puis soudain se retire, & iette la rondache
Au deuant de l'espee, & rend le coup plus lasche.
Il tire peu souuent, & encores ses coups,
Comme en femme tirez, sont debiles & mous:
Il prend garde à frapper où sa dextre ne nuise,
Et là par grand' addresse a tous les coups il vise:
Mais elle s'en courrouce, & ce courtois deuoir
Faict redoubler sa hayne, ainsi qu'il semble à voir,
Tantost fiert du trenchant, & tantost de la poincte.
Elle cherche où l'armure est à l'armure ioincte,
Elle voltige & tourne incessamment la main,
Le sonde en tous endroits, mais son labeur est vain.
Comme vn qui pour forcer vne ville trauaille,
Ceinte grands fossez & d'espaisse muraille,

De

De toutes parts flanquee, ore faict son effort
Contre vn gros bouleuard, ou contre vn autre fort:
Ore bat vne tour, ore assaut vne porte,
Ore donne escalade à la muraille forte,
S'attaque à tous endroits en vain essaye tout,
Il y perd ses soldats & n'en vient point à bout,
La vierge ainsi se peine, & tant moins elle espere
Vaincre son ennemy, d'autant plus se cholere,
D'autant plus faict d'effort: le feu sort de ses coups,
Et ne sçauroit briser mailles, lames, ne clous.
En fin elle se lasse, & halette de peine,
Elle fond en sueur, & se met hors d'haleine:
La main luy deuient foible, & ne peut plus tenir
L'indigne coutelace, & l'escu soustenir,
La force luy defaut: mais la colere aiguë,
La honte & le despit de se trouuer vaincuë,
Luy r'enfle le courage: & laschant le pauois
Prend à deux mains l'espee, & bat sur le harnois
Comme sur vne enclume au milieu d'vne forge,
Où quelque grand Cyclope vn corps d'armure forge,
Ses coups drus & pesants passant l'humain pouuoir,
La force luy redouble auec le desespoir:
D'abas elle se courbe, & semble auoir enuie
De perdre en ceſt effort la victoire & la vie.
Leon frais & dispos comme en ayant pitié,
Pour finir ce combat, entrepris d'amitié,
Commence à la presser, la suiure, la contraindre,
Feint redoubler ses coups, sans l'atteindre,
La poursuit, la resserre, il la pousse & la poind,
Et lasse la reduit iusques au dernier poinct.
Charles fait le signal, & Leon se retire:
Bradamante fremist de dueil, de honte, & d'ire.
Le conseil s'assembla, qui de Charles requis,
Dit que Leon auoit Bradamante conquis,

Qu'il

Qu'il la deuoit auoir pour legitime espouse.
A. *Et que dit l'Empereur?* L. *Qu'il entend qu'il l'espouse.*
A. *O Dieu, que de ta main les faits sont merueilleux!*
Tu as ore abbatu le cœur des orgueilleux:
Bradamante a trouué maintenant qui la donte.
B. *Elle n'en faisoit cas.* A. *Mais elle en auoit honte.*
Ie vay trouuer le Roy, pour ensemble aduiser
De l'endroit & du iour de les faire espouser.

SCENE II.

ROGER.

Gouffres des creux Enfers, Tenariens riuages,
Ombres, Larues, Fureurs, Monstres, Démons, & Rages
Arrachez moy d'icy pour me rouër là bas:
Tous, tous à moy, venez, & me tendez les bras,
Ie sens plus de douleurs, ie souffre plus de peines
Qu'on n'en scauroit souffrir sur vos dolentes plaines,
Ie suis au desespoir, ie suis plein de fureur,
Ie ne projette en moy que desastre & qu'horreur:
Ie ne veux plus de iour, i'ay sa lampe odieuse,
Ie recherche des nuicts la nuict la plus ombreuse,
Vn lieu le plus sauuage & le plus escarté
Qui se trouue sur terre, vn rocher deserté,
Solitaire, effroyable, où sans destourbier d'homme
Le dueil, l'amour, la rage, & la faim me consomme,
Où me puis ie lauer de l'horrible forfait
Que i'ay, monstre execrable, à ma maistresse fait?
Ie l'ay prise de force, & de force rauie
A moy, à son amour, & à sa propre vie,
Pour la donner en proye, & en faire seigneur
(Ingrate cruauté) son principal haineux?
O terre ouure ton sein! ô ciel lasche ton foudre,

Et

Et mon pariure chef broye soudain en poudre!
I'ay madame conquise, & vn autre l'aura:
I'ay gaigné la victoire, vn autre en brauera.
Ainsi pour vous, taureaux, vous n'escorchez la plaine,
Ainsi pour vous, moutons, vous ne portez la laine,
Ainsi, mousches, pour vous aux chãps vous ne ruchez,
Ainsi pour vous, oiseaux, aux bois vous ne nichez.
Hà, regret eternel, creue-cœur, ialousie,
Dont ma detestable ame est iustement saisie!
Mourons tost, depeschons, ne tardons plus icy,
Allons voir des Enfers le royaume noircy,
Ie n'ay plus que du mal & des langueurs au monde,
Ce qu'il a de plaisir à douleur me redonde.
Adieu cuirace, armet, cuissots, greues, brassars,
Adieu rondache, espee, outils sanglant de Mars,
Dont le Troyen Hector s'arma iadis en guerre:
Ie ne vous verray plus deualé sous la terre.
Et vous maistresse adieu, adieu maistresse, helas!
Pardonnez moy ma coulpe: & n'y repensez pas,
I'ay failli, i'ay forfait, il faut qu'on me punisse,
Ie soumets corps & ame a tout aspre supplice:
Ie ne refuse rien, pourueu que mon tourment
Tire de vostre cœur tout mescontentement,
Que vous me pardonniez deuant que ie trespasse,
Si que mourir ie puisse en vostre bonne grace.

SCENE III.

Bradamante. Hippalque.

BRADAMANTE.

HA fille miserable & regorgeant de maux!
O du sort outrageux, trop outrageux assauts!
O malheureuse vie en miseres plongee!
O mon ame, ô mon ame, à iamais affligee!

Que

Que feray-ie? où iray ie? & que diray ie plus?
Ie suis prise à mes rets, ie suis prise à ma glus.
Ah! Bradamante: où est la promesse guerriere?
Où est plus la vigueur & la force premiere?
Bras traistre, traistre acier, & pourquoy n'aués vous
Poussé dans son gosier la roideur de vos coups?
Vne goutte de sang n'est de son corps sortie,
Nulle escaille, ne lame est de son lieu partie,
Il n'a point chancelé, ferme comme vne tour
Que la Mer abayante assaut tout alentour,
Et seule, ie pensois ne trouver rien sur terre,
Que Roger seulement, qui me vainquist en guerre:
Toutefois ce Gregeois qui n'est pareil à luy,
Qui n'aquist onc honneur, m'a domptee aujourd'huy.
Las! Roger, où es-tu, où es-tu ma chere ame?
Où es-tu mon Roger! en vain ie te reclame,
Tu n'entens à mes cris. Es tu seul des mortels,
Qui n'ayes entendu publier mes cartels?
Chacun l'a sceu, Roger: les peuples Ibérides,
Les Moresques, les Persans, les Getes, les Colchides:
Et tu l'ignores seul, cela toy seul ne sais
Qu'espandre pour toy seul par le monde ie fais.
H. *Hé, mon Dieu, que vous sert ceste larmeuse plainte*
Pourquoy vous gesnez vous d'vne chose contrainte?
Pourquoy plorez vous tant? que souspirez vous tant
Pensez vous le malheur rompre en vous tourmentant.
Br. *Ma compagne m'amie, hé que i'ay de tristesse!*
Le dueil, l'amour, la haine, & la crainte m'oppresse:
Ie suis au desespoir, au desespoir ie suis:
Ie n'ay plus que la mort pour borner mes ennuis.
„ H. *Ne vous desolez point, il n'y a maladie,*
„ *Tant soit elle incurable, où l'on ne remedie:*
„ *Il faut prendre courage & tousiours esperer,*
Dieu vous peut (s'il luy plaist) de ces malheurs tirer.

Br.

Br. *Et comment? quel moyen? qu'à Leon i'obeisse*
Par ses armes vaincue, & sous Imperatrice!
Hà non! plustost la mort se coule dans mon sein,
Et plustost me puisse ie enferrer de ma main,
Que d'estre oncques à luy: i'en suis là resoluë,
Ie sçay que d'vn chacun i'en seray mal-voluë,
Charles s'en faschera, & mon pere sur tous
Vomira contre moy le fiel de son courroux.
Ie seray iustement inconstante estimee,
Des Grecs & des François impudente nommee:
Leon i'offenseray: mais tout m'est plus leger
Et de moindre peché que d'offenser Roger.
H. *Ie voy Marphise seule, allons par deuers elle:*
Elle en pourra possible auoir quelque nouuelle.

SCENE IIII.

Marphise. Bradamante. Hippalque.

MARPHISE.

QVelle fureur, mon frere, à vostre esprit espoint
De quitter vostre Dame, & ne la reuoir point?
D'abandonner la Cour, & moy vostre germaine,
Me laissant en destresse, & Bradamante en peine?
La pauure Bradamante, hà, que i'en ay pitié!
Iamais ne fut, ie croy, plus constante amitié.
Las! que sera-ce d'elle. Elle auoit esperance
Qu'au bruit de son cartel vous reuiendriés en France:
Vn chacun l'estimoit, son pere en auoit peur,
Qui a tant ce Leon & son Empire au cœur:
Et ores la pauurette, & mocquee, & trompee,
Est la femme du Grec par le droit de l'espee.
B. *Dieu m'en garde ma sœur, ie veux plustost mourir.*
M. *Helas! que ie voudrois vous pouuoir secourir!*
Mais quoy? tout est perdu, que sçauriós nous plus faire?

La

La peine en eſt à vous, & la coulpe à mon frere,
Prenez le ſort en gré, c'eſt Dieu qui l'a permis,
Leon vous doit auoir, puis qu'on luy a promis.
B. *Iamais ma ſœur.* M. *Mais quoy ſeroit il raiſonnable?*
B. *Le ſoit, ou ne le ſoit, mon cœur eſt immuable.*
M. *Quelle excuſe aurez-vous de ne le faire pas?*
B. *I'auray pour mon excuſe vn violent treſpas.*
M. *Vn treſpas! & pourquoy? n'auancez point voſtre heu-*
B. *Ie mourray, ie mourray, ie n'ay choſe meilleure (re.*
M. *Et que diroit Roger entendant voſtre mort?*
B. *Que morte ie ſeray pour ne luy faire tort.*
M. *Mais il auroit cauſé voſtre mort outrageuſe.*
B. *Non, ainçois la fortune à mon bien enuieuſe.*
M. *Il mourroit à l'inſtant qu'il ſçauroit voſtre fin.*
B. *I'ay peur qu'il ſoit deſia de la mort le butin.*
M. *Non-eſt pas, ſi Dieu plaiſt, il en ſeroit nouuelle.*
B. *S'il vit, il eſt eſpris de quelque amour nouuelle.*
M. *N'ayez peur qu'il ſoit onc d'autre amour retenu.*
B. *Qu'au bruit de ce combat n'eſt il doncques venu?*
M. *Helas! ie n'en ſçay rien, i'ay peur qu'il ſoit malade.*
B. *Leon luy auroit bien dreſſé quelque embuſcade,*
Comme il eſt fraudulent & l'auroit pris, de peur
Qu'il fuſt à ſon dommage encontre moy vainqueur.
H. *Ie ſçay bien vn moyen pour brouiller tout l'affaire.*
M. *Et quel, ma grãde amie?* B. *Et que faudroit il faire?*
M. *Ie voille toute d'aiſe.* B. *Hippalque mon amour.*
M. *Mon cœur et, ie te pri, fay nous quelque bon tour.*
H. *La fourbe eſt bien aiſée, il faut que vous Marphize*
Alliez vers l'Empereur, & que de galantiſe
Souſteniez qu'on fait tort à voſtre frere abſent,
Mariant Bradamante, & la luy rauiſſant,
Veu qu'ils ont deuant vous par parolles expreſſes
Fait de s'entr'eſpouſer l'vn à l'autre promeſſes:
Qu'vn ſceptre ne doit pas la faire varier,

Qu'on ne la sçauroit plus à d'autre marier:
Que si par arrogance elle veut contredire,
Les armes en la main soustiendrez vostre dire,
Bradamante y sera qui le front abbaissant
Ira par son maintien vos propos confessant:
Lors Charles & ses Pairs ne voulans faire outrage
A Roger suspendront ce dernier mariage.
Il viendra ce pendant ou quelque autre moyen
Se pourra presenter commode à nostre bien.
M. I'approuue ce conseil: car si Leon s'y treuue,
Il faudra qu'auec moy par honneur il s'esprenue
Pour defendre sa cause, & i'espere qu'apres
Vous n'aurez plus de mal de luy, ny d'autres Grecs.

SCENE V.

Leon. Charles Aymon. Marphise. Beatrix.

LEON.

MAgnanime Empereur dont le nom venerable
Est aux fiers Sarrazins & aux Turcs redoutable,
Qui le sceptre François faites craindre par tout
D'vn bout de l'vniuers iusques à l'autre bout,
Et que ce grand Paris vostre Cité Royale,
En majesté rendez aux deux Rommes egale:
Heureuse est vostre France, & moy plein de grãd heur
De m'estre icy treuue pour voir vostre grandeur,
Et d'auoir eu de vous tesmoignage honorable,
Au prix de ma valeur qui vous est redeuable.
Ch. Mon fils, vostre vertu s'est monstree à nos yeux,
Comme l'alme clarté d'vn Soleil radieux,
Ma voix ne vous sçauroit rendre plus heroique:
„ Le tesmoignage est vain en chose si publique:

Vray

Vrayment vous meritez d'vn Auguste le nom,
Et meritez auſſi d'eſtre gendre d'Aymon
Bradamante eſpouſant, que voſtre vaillant:
Et voſtre ferme amour a doublement conquiſe.
L. *Sire, vous plaiſt il pas la faire icy venir,*
Pour de noſtre nopçage enſemble conuenir?
Ch. *Ie le veux. Ha! voicy le bon Duc de Dordonne,*
Noble ſang de Clairmont qui vous affectionne,
Voſtre race & vaillance il honnore: & voicy
La Ducheſſe ſa femme, & Bradamante auſſi.
Vous, Aymon, ſçauez bien que le Prince de Grece,
Auſſi grand en vertu comme il eſt en nobleſſe,
Pourſuit voſtre alliance & s'eſt acquis vainqueur
En publicque combat voſtre fille, ſon cœur.
Ore voulez vous pas vos promeſſes conclurre,
Et determiner tout pour la nopce future?
Ay. *Ouy, Sire: Ie n'ay rien qui me plaiſe ſi fort*
Que me voir allié d'vn Prince ſi accort:
Ie me ſens bien-heureux, & Bradamante heureuſe
D'entrer en vne race & noble & valeureuſe.
L. *Moy plus heureux encor, d'auoir vne beauté*
Dont mon cœur ſi long temps idolâtre a eſté:
Et qui vraye Amazone eſt auſſi belliqueuſe
(Rare faueur du Ciel) que belle & gracieuſe.
Puis elle eſt d'vn eſtoc d'hommes vaillans & forts,
Les premiers de la terre en Martiaux efforts,
De Regnauds, de Rolands, les foudres de la guerre,
D'Ogors & d'Oliuiers, plus crains que le tonnerre.
Ch. *Tout l'Orient n'eſt point en gemmes ſi fecond,*
Qu'eſt en hommes guerriers la race de Clairmont.
Iadis le Cheual Grec n'eut les entrailles pleines
De tant de bons Soldats & de bons Capitaines,
Que de ceſte famille il en ſort tous les tours
Indomptez de courage aux belliqueux eſtours.

La loy de Iesus-Christ par eux est maintenuë:
Et la fureur Payenne en ses bords retenuë:
Comme vn torrent enflé, qui par la plaine bruit
Et n'a prez n'y iardains de ses ondes destruit,
Entraineroit maisons, granges, moulins, estables,
s'il n'estoit arresté par rampars defensables,
Qui rompent sa fureur, & ne permettent pas
Qu'il desborde, & s'espãde aux endroits les plus bas.
Ay. *C'est par vostre vertu que ceste heureuse France*
Sert encor Iesus-Christ, vous estes sa defence.
Ch. *La puissance Chrestienne accroistra de moitié*
Par ce nœud conjugal, qui ioint nostre amitié:
Quand l'vn & l'autre Empire vnissant ses armees
Guerroyra les Payens aux terres Idumees,
Ou en la haute Egypte, en l'Affrique, & aux bords
De l'Espagne indomptee, où i'ay faits tant d'efforts.
B. *Mais pensons d'ordonner du iour du mariage.*
Afin qu'on se prepare & mette en equipage.
L. *Ce ne sera si tost que i'en ay de desir.*
Ay. *Sire, il despend de vous, s'il vous plaist le choisir.*
Ch. *Ie veux que par tout soit la feste publiee.*
M. *Il n'est pas raisonnable, elle est ia mariee.*
Ay B. *Mariee? & à qui elle ne le fut onc.*
Iamais n'en fut parlé. M. *Elle vous trompe donc.*
Be. *Ma fille mariee? y. Il n'en fut onc nouuelle.*
B. *Sans le respect que i'ay.* C. *Que sert ceste querelle?*
Bradamante est presente, il la faut enquerir.
Ay. *Qu'elle dise à qui c'est.* B. *Cela me fait mourir.*
M. *C'est à Roger mon frere.* Ay. Be. *O Dieu quelle impudence!*
C. *Comment le sçauez-vous?* M. *Ce fut en ma presence.*
B. *Ils s'entr'sont promis?* M. *Voire auecques serment.*
L. *I'ay tousiours entendu qu'il estoit son amant.*
A. B. *O qu'elle est effrontee?* M. *O fille desloyale!*

Et

Et faut il sous couleur d'vne Aigle imperiale,
D'vn sceptre, d'vn tiare ainsi vous oublier?
O que l'ambition faict nos ames plier!
C. *Mais qu'e dit Bradamãte?* M. *Et que peut elle dire?*
C. *Louez vn peu le front.* A. *Ne la croyez pas, Sire.*
M. *Si elle contredit ie la veux desfier:*
I'ay les armes au poing pour le verifier.
S'y offre qui voudra, ie soustien obstinee
Qu'elle est pour espouse à mon frere donnee:
Et que l'on ne sçauroit, qui ne luy fera tort,
A d'autres la donner iusqu'à tant qu'il soit mort.
Ch. *Elle ne respond rien.* M. *Elle se sent coulpable,*
Et recongnoist assez mon dire veritable.
Ay. *C'est vne pure fraude ourdie encontre moy,*
Bradamante à Roger n'a point donné sa foy,
Aussi ne pouuoit-elle, estant en ma puissance.
Vne telle promesse est de nulle importance.
Puis, où fut-ce quand fut-ce estoit il ja Chrestien?
Il n'y a que deux iours qu'il combattoit, Payen,
Nos peuples baptisez, or estoit infidelle,
Il ne pouuoit auoir d'alliance auec elle.
C'est abus, c'est abus, iamais n'en fut rien dit:
Au contraire, elle mesme a pratiqué l'edit
Qui a conduit Leon, vn si notable Prince,
Depuis le bord Gregeois iusqu'en ceste prouince,
Pour entrer en bataille: & ore estant vainqueur
Qu'on le vienne frauder par vn propos mocqueur,
Vne baye, vn affront: & sur tout que vous, Sire,
Vueillez pour tout cela reuoquer vostre dire,
Il est desraisonnable Il faut que le combat
Faict aux yeux d'vn chacun ait vuidé tout debat.
Ch. *Ie ne veux rien resoudre en affaire si grande,*
Que des gens du conseil aduis ie ne demande:
„ *Vn Roy qui tout balance au poix de l'equité,*

» Doit iuger toutes choses auecque meureté.
M. Puisque ceste pucelle à Roger s'est donnee,
Leon ne peut l'auoir sous vn iuste Hymenee
Tant que Roger viura qu'ils se battent tous deux
A la lance & l'espee, & cil qui vaincra d'eux
Son riual enuoyé la bas chez Rhadamante,
Ait sans aucun debat l'amour de Bradamante.
Ay. Ce n'est pas la raison, Leon a combatu
Son droit suffisamment est par luy debatu.
M. Que vous nuist ce combat? A. Il seroit inutile:
Car vainqueur ou vaincu Roger n'aura ma fille.
L. I'accepte le party, non, non, ne craignez point:
I'ay pour luy ceste estoc, qui touiours trenche & poind.
Sire, permettez moy d'entrer encore en lice,
Et que de s'y trouuer Roger on aduertisse.
C. Ie desire plustost par douceur accorder
Vos differens esmeux, que de vous hazarder,
Ie ne veux pas vous perdre, estant de tel merite,
Tous deux braues guerriers & champions d'elite:
Ce seroit grande perte à nostre Chrestienté
Que l'vn de vous mourust outre necessité.
L. Dieu dispose de tout, il donra la victoire
A celuy qu'il voudra, l'autre au Stix ira boire.
Marphise, c'est à vous de faire icy trouuer
Vostre Roger, à fin de nous entr'esprouuer.

SCENE VII.

Leon. Basile. Duc d'Athenes.

LEON.

QVād ce seroit Renaud, quād seroit Rolād meſme
Que le ciel a doué d'vne force supresme,
Ie l'oserois combatre, ayant ce cheualier,
Qui est plus mille fois que nul autre guerrier,

Il

Il n'a point de pareil: que ce beau Roger vienne,
Et l'espee en la main ses promesses soustienne,
Il luy fera bien tost son ardeur appaiser,
Et au lieu d'vne amie vn tombeau espouser.
Mais voilà pas Basile, honneur de vostre Grece,
A qui tous mes secrets fidellement i'addresse?
Basile mon amy, ie me viens d'engager
De promesse à la Court de combatre Roger.
B. *Roger ce grand, à qui la France toute*
Ne sçauroit opposer Palladin qu'il redoute.
L. *C'est ce mesme Roger.* B. *Il n'est pas à la Cour.*
L. *Sa sœur Marphise y est.* B. *Est-ce vn cõbat d'amour?*
L. *C'est pour ma Bradamãte.* B. *Et qui vous la querelle*
L. *Marphise pour Roger.* B *Que pretend-il en elle?*
L. *Il pretent l'espouser.* B. *L'espouser? & comment?*
L. *Pour luy auoir promis.* B. *I'estime qu'elle ment.*
L. *C'est d'où viẽt nostre guerre.* B. *Et qu'ẽ dit Brada-*
L. *Elle monstre à son geste en estre cõsentante (mante?*
B. *Monsieur, laissez la donc, & vous tirez de là.*
L. *Basile, ie ne puis consentir a cela.*
B. *Quoy voulez-vous mourir pour vne ingrate amie?*
L. *Ie voudrois bien pour elle abandonner la vie.*
Ie n'entens toutefois combatre contre luy
D'autre sorte que i'ay combatu ce iourd'huy.
B. *Par la force d'vn autre?* L. *Ouy biẽ de celuy mesme,*
Qui m'a tantost conquis cette beauté que i'ayme.
B. *Il n'est plus auec nous.* L. *Et où donc? ô mon Dieu!*
B. *Il s'en est ores allé.* L. *Helas! & en quel lieu?*
Quel chemin a-il pris? qui l'a meu de ce faire?
L. *Il estoit tout chagrin, & sembloit se desplaire.*
B. *Hé Dieu, ie suis perdu! malheureux qu'ay ie fait?*
Me voila blasonné de mon destoyal fait?
On sçaura mon diffame & la tourbe accouruë
Du peuple autour de moy me huera par la ruë.

Ces cheualiers François du monde la terreur,
Qui ont l'honneur si cher, m'auront tous en horreur.
Et ma maistresse mesme (ah! que la terre s'ouure!)
Creuera de despit, Charles & tout le Louure
Se riront bien de moy, d'auoir homme paoureux,
Vsurpé le loyer d'vn homme valeureux.
Hà, timide poltron, par mon dol ie descrie
Moy, mon pere, ma race, & toute ma patrie!
I'ay promis de combatre en autruy me fiant,
Et du premier succes trop me glorifiant
Et faudray de promesse, & la Cour abusee
Fera de ma vergongne vne longue risee.
Hà chetif! B. *Mais tandis qu'icy vous souspirez,*
Au lieu de vous guarir vostre mal empirez.
Ne perdons point de temps, ains suiuons-le à trace,
Et le cherchons par tout courans de place en place.

ACTE V. SCENE I.

Leon. Roger.

LEON.

DEa mõ fvere, & pourquoy ne me l'auiez vo⁹ dit?
Pensiez vous qu'en cela ie vous euſſe desdit?
Que i'euſſe voulu perdre, apres vn tel merite,
Le meilleur Cheualier qui sur la terre habite?
Vous m'auez faict grand tort de douter de ma foy
Et d'auoir au besoin de ce qui est à moy.
R. *Inuincible Cesar, ie n'euſſe osé vous dire*
La cauſe de mon dueil & de mon long martyre.
Las! vous euſſe-ie dit que i'auois nom Roger,
Que i'estoy la venu pour vous endommager?
Que i'estoy le soucy de vostre belle Dame,
Bruſlé du meſme feu qui conſomme vostre ame?
L. *Ie fus de vostre amour si ardemment eſpris*

Pour

Pour vos faicts valeureux, que quand vous fustes pris,
Si i'eusse eu de vostre estre & dessein cognoissance,
Ie ne vous eusse moins porté de bien-vueillance.
Mais depuis, que priuant vostre cœur de son bien,
Au prix de vostre vie auez basty le mien,
Vous ne deuiez douter que mon ame obligee
Ne fust de vostre mort durement affligee,
Et que plustost qu'en estre autheur i'eusse quitté
Non l'amour, ou le bien, mais la douce clairté.
R. *Ne vous priuez pour moy d'vne telle maistresse:*
Ayez-la, prenez-la. L. *Non non, ie vous la laisse.*
R. *Ne me destournez point de ce constant desir,*
La mort ne mettra guere a me venir saisir?
Ie suis plus que demy dans la barque legere:
Mon ame veut sortir de sa geole ordinaire,
Ne la renfermez point, n'enuiez son repos,
Ma mort à vos desirs viendra bien à propos,
Car tant que ie viuray, celle qui vous enflamme
Vous ne pouuez auoir pour legitime femme:
Il y a mariage entre nous accordé,
Dont vous auez l'effect iusqu'icy retardé.
Or ma mort dissoudra ce contract miserable,
Et ne restera rien qui vous soit dommageable.
L. *Ie ne veux pas mon ayse auoir pour le trespas*
Du meilleur cheualier qui se treuue icy bas.
Car combien que ie l'aime autant que mõ cœur mesme,
Plus qu'elle toutefois vostre vaillance i'ayme.
Ayez-la pour espouse, & n'y soit desormais
Faict obstacle pour moy qui ne l'auray iamais.
Ie vous cede mon droit, prenez le à la bonne heure,
Que sans plus differer vostre amour vous demeure.
R. *Ie supply le bon Dieu que sans iuste loyer*
Longuement ne demeure vn amour si entier:
Et que i'aye cest heur de quelquefois despendre,

Ceſte vie pour vous que vous me venez rendre
Pour la ſeconde fois, i'en voudrois auoir deux
Pour en voſtre ſeruice en eſtre bien ardeux:
Ie vy deux fois par vous, mais combien que ſon rende
Les biens faits qu'on reçoit auec vſure grande,
Ie ne puis toutesfois les rendre que demis,
Car de les rendre entiers il ne m'eſt pas permis.
Voſtre amour m'a donné, par deux fois opportune,
Deux vies, & (mal-heur) ie n'en puis mourir qu'vne.

L. *Laiſſons-là ces propos, plus grands ſont les biens faicts,*
Que i'ay receu de vous que ceux la que i'ay faicts.
Retournons au logis pour vn peu vous refaire.
Puis irons au chaſteau pour vos nopces parfaire.

SCENE II.

Les Ambaſſadeurs de Bulgarie. Charlemaigne.

Amb.

QVe ceſt Empire eſt grãd en biens & en hõneurs!
Que ceſte Cour eſt groſſe & pleine de ſeigneurs!
Que ie voy de beautez! ſont ce des immortelles?
I'eſtime que le ciel n'a point choſes ſi belles,
Le Soleil ne luit point ſi aggreable aux yeux,
Et le printemps glory n'eſt point ſi gracieux
Que leurs diuins regards, que leurs beautez decloſes,
Que leurs viſages ſaincts, faits de lis & de roſes.
Durant la brune nuit les celeſtes flambeaux
Qui brillent eſcartez, n'eſclairent point ſi beaux.
Vray Dieu que ce n'eſt rien de noſtre Bulgarie,
Ce n'eſt ma foy, ce n'eſt que pure barbarie
Aupres de ce pays: la douceur & l'amour,
La richeſſe & l'honneur ſont a Paris ſeiour.
Sire nos Palatins ont ſur noſtre prouince,

Depuis

Depuis le dur treſpas de Vatran noſtre Prince,
Vn Cheualier eſleu pour nous commander Roy,
Qui n'a par tout le monde homme pareil à ſoy:
Il nous eſt inconnu, fors à ſon brand qui tranche,
Et à ſon Eſcu peint d'vne Licorne blanche:
N'agueres Conſtantin auec Leon ſon fils
Aux plaines de Belgrade eut nos gens deconfis,
Sans ce braue guerrier qui leur donna courage,
Et des Grecs ennemis fit vn ſanglant carnage:
Seul il les repouſſa, terraçant par milliers,
Au cœur de leurs ſeadrons, les ſoldats plus guerriers.
Il en couurit la terre en leur ſang ondoyante,
Et du Danube fut la claire eau rougiſſante.
L'effroy, l'horreur, le meurtre à ſes coſtez marchoient
Et quelque part qu'il fut ennemis trebuchoient.
Ils ſe mirent en route, & la nuit tenebreuſe
Couurit de ſon bandeau leur fuitte vergongneuſe.
La nobleſſe, le peuple, & ceux qui à l'autel,
Font deuote priere au grand Dieu immortel,
Proſternez à ſes pieds, humble le mercierent,
Et que le ſceptre il print d'vn accord le prierent:
Mais luy les refuſant, ne daigna ſiourner,
Et perſonne depuis ne l'a veu retourner.
Les eſtats toutesfois l'ont tous eſleu pour maiſtre,
Ne voulans autre Roy que luy ſeul recognoiſtre:
Ores nous le cherchons par Royaumes diuers
Et pource qu'il n'eſt Cour en tout cet Vniuers
Qui ſoit en Cheualiers tant que la voſtre belle,
Nous y ſommes venus pour en ouir nouuelle.

Ch. *De ce preux Cheualier ſçauez vous point le nõ?*
Am. *Nous ne l'euſſions point ſceu, ne le diſant, ſinon*
Que par ſon Eſcuyer depuis ſon entrepriſe
Nous auons entendu que c'eſt Roger de Riſe.
Ch. *Hà puis que c'eſt Roger lon n'e s'eſt pas meſpris,*

C'eſt vn grand Cheualier d'ineſtimable prix.
Il n'eſt pas maintenant en ceſte Cour de France,
Sa ſœur Marphiſe y eſt qui a pris ſa defenſe,
Retirez-vous vers elle, elle pourra ſçauoir
Quand & en quel endroit vous le pourrez reuoir.

SCENE III.

Charlema. Aymon. Beatrix.

Charle.

QVe c'eſt que la vertu! Dieu que ſa force eſt grande!
Elle vainc la fortune, & graue luy comme,(de
Les biens & les honneurs, pres d'elle ne ſont rien,
„ Quiconque eſt vertueux n'a point faute de bien,
„ Il eſt connu par tout, tout le monde l'honnore,
„ Soit qu'il ſoit en Scythie, ou ſur la terre More,
„ Aux Bactres, aux Indois, il faut bruire ſon nom,
Et touſiours ſa vertu luy acquiert du renom.
„ Les ſceptres luy ſont vils, & les richeſſes bleſmes,
„ Ne leur chaut de porter au front des diadeſmes
„ S'enfermer de ſoudars, & ſe voir au milieu
„ Des peuples amaſſez reuerer comme vn Dieu,
„ Il faut de tels honneurs moindre cas que de fange,
„ Son cœur ne va beant qu'à la ſeule louange,
Tel eſt le preux Roger qui n'ayant rien à ſoy,
Vont des peuples felons, s'aſſeruir à ſa loy,
Leur offrir leur couronne & à grande deſpenſe,
L'en faire importuner iuſqu'au cœur de la France.
Qu'en dites-vous Aymon? A. I'en fay bien plus de cas,
Le voyant recherché, que ie ne faiſois pas.
Ch. Puis que voſtre guerriere entre tous le deſire,
Il ſeroit bon qu'il l'euſt. Ay. Ie le voudrois bien, Sire.
Ch. Meſme ſi vous ſçauez qu'ils s'entreſoyent promis.
Ay. Mais nous aurons Leon & ſon pere ennemis.

C. nous

C. *Nous n'aurõs pas peut estre ains pluſtoſt eſt croya-*
Que Leon ſe voyant moins que l'autre agreable, (ble
Luy porte moindre amour, & poſſible voudroit,
Content de ſa victoire, entendre en autre endroit.
Ay. *I'en aurois grand deſir.* Bc. *Ie n'en ſerois marrie,*
Puis qu'il eſt maintenant Roy de la Bulgarie.
Ch. *Voicy Leon qui vient en magnifique arroy,*
Il meine vn Cheualier tout armé quant & ſoy,
Sans ſes armes qu'il a: Mais quoy? que veut il dire?
De faire ainſi porter les armes de l'Empire?

SCENE IIII.

Leon. Charlemagne. Marphiſe. Aymon. Beatrix. Ambaſſadeur. Roger.

Leon.

VOicy le Cheualier d'incroyable vertu,
Qui en champs clos n'aguiere à ſi bien combatu,
Puis qu'il a ſurmonté la puceſle en bataille.
Sire c'eſt la raiſon qu'eſpouſe on la luy baille,
Vous ne voudriez vous meſme enfreindre voſtre ban
Le fraudant de ſa dame honneur de Montauban,
Nul autre tant que luy merite Bradamante,
Soit en digne valeur, ſoit en amour ardante:
S'il ſe preſente aucun qui le vueille nier,
Il eſt preſt ſur le champ de le verifier.
Ch. *Et n'eſtoit ce pas vous qui combatiez n'aguieres,*
Et qui eſtes vainqueur ſorty de la barrieres?
Nous l'auons ainſi creu. Qui eſt donc ceſtuy-cy
Qui pour vous combatant nous a trompez ainſi?
L. *C'eſt vn bon Cheualier de qui la dextre eſt preſte*
De defendre en tous lieux le droit de ſa conqueſte:
Ay. *Qui eſt ceſt abuſeur? d'où nous eſt-il venu?*
Ie ne veux que ma fille ait vn homme incongnu.

M. *Puiſ*

M. *Puisque mon frere absent celuy cy veut pretendre*
Sa femme meriter ie suis pour le defendre:
Ie mourray sur la place, où luy feray sentir
Qu'on a de l'offenser vn soudain repentir,
Il ne faut differer, que ce soit à ceste heure,
Que sans bouger d'icy l'vn ou l'autre y demeure.
L. *Il n'est point incognu voyez le sur le front:*
Pleines de son renom toutes les terres sont.
M. *Hà mon frere est-ce vous? est-ce vous ma lumiere?*
Ie vous pensois enclos en vne triste biere.
Pourquoy vous celez vous à vostre chere sœur!
Pourquoy vous celez vous à vostre tendre cœur!
A vostre Bradamante? hé mon frere, hé mon frere
Luy vouldriez vous ourdir vne mort volontaire?
Que ie vous baise encor, ie ne me puis lasser
De vous baiser sans cesse & de vous embrasser.
R. *Ne m'en accusez point, ma sœur, ce n'est ma faute.*
Sire puisse tousiours vostre majesté haute
Prosperer en tout bien, & l'Empire Romain
Paisible reverer vostre indomptable main.
Vous Princes, Chevaliers estonnement du monde,
Dont vole dans le ciel la gloire vagabonde,
Soyez tousiours prisez, soyez tousiours heureux,
Et durent eternels vos faicts chevaleureux.
Ch. *Mais dictes moy, mõ fils, pourquoy Roger de Rise,*
De combattre pour vous a-til la charge prise,
Contre son propre amour? où l'auez-vous trouué?
Auez-vous quelquesfois sa valeur esprouué?
L. *Magnanime Empereur, & vous autres de France,*
Vous cognoistrez combien l'amour ha de puissance,
Qui sourd de la vertu, par l'estrange accident
De Roger vn Bulgare arriué d'Occident.
Ch. *I'entendray volontiers ceste estrange aduanture*
Si de la nous conter ne vous est chose dure.

L. *Aux*

L. Aux champs Bulgares mon pere guerroyoit,
Et d'hommes & chevaux la campagne effreyoit,
Pour recouurer Belgrade à l'Empire ravie:
Vatran leur Roy Vatran, se l'estoit asservie,
Et la vouloit defendre, ayant de toutes pars
Pour tenir la campagne amassé des soudars.
Ils sortent dessus nous d'vne ardeur animee
Renuersent & terrassent la pluspart de l'armee,
Iusqu'à tant que Vatran de ma main abbatu
Leur fit perdre mourant le cœur & la vertu.
Lors nous les repoussons, les hachant mille à mille,
Et fusions peste mesle entrez dedans la ville,
Sans Roger, qui surumt aux deux pars incognu,
Par qui de nos soldats fut l'effort retenu,
Il fit tant de beaux faicts, de proüesses si grandes,
Qu'il rompit, qu'il chassa nos vainqueresses bandes.
Ie le voy dans les rancs foudroyer tout ainsi
Qu'en vn blé prest à tondre vn ombrage obscurcy.
Ie le prins en amour, bien qu'il nous fit ourrage,
Et l'eu tousiours depuis graué dans mon courage.
Nous returns nos gens pour nos maisons reuoir
Mais Roger, qui eut lors de m'occire vouloir,
Vint iusqu'en Nouengarde, où cogneu d'aduanture,
Fut prins & deualé dans vne fosse obscure.
On le condamne à mort, dont estant aduerty,
Du chasteau de mon pere en secret ie party,
I'entre dans la prison, les fers ie luy arrache,
Ie le meine en ma chambre où long temps ie le cache.
Aussi tost fust le ban de Bradamante ouy,
Dont pour auoir Roger, ie fus fort resiouy,
Esperant que pour moy comme il me fit promesse,
Il iroit au combat & vaincroit ma maistresse.
Nous arriuons icy sans qu'aucun de nous sceust
Son nom, sa qualité, ny que Roger il fust,

Il

Il entre dans la lice, il combat, il surmonte,
Retourne en mon logis, & sur son cheual monte,
S'en part secrettement, entre en vn bois espais,
Voulant s'y confiner & n'en sortir iamais.
Or ayant malgre moy la bataille entreprise,
Pour maintenir mon droit, contre sa sœur Marphise
Ne le retrouuant plus faſché ie cours apres,
Et le trouue en ce fort consit en durs regrets,
Reſolu de mourir d'vne faim languiſſante,
Pour n'auoir surmonte sa chere Bradamante?
Me conte son mal-heur, son eſtre & son deſſein,
Me pri' de le laiſſer conſommer par la faim.
Ie demeure eſperdu d'entendre telle choſe,
Puis a le conſoler mon eſprit ie diſpoſe.
Luy redonne sa Dame, & iurant luy promets,
Pluſtoſt qu'il en ait mal, n'y pretendre iamais.
Sire, elle eſt toute à luy: ne tardez d'auantage
De faire conſommer vn ſi beau mariage.
Ch *Ie le veux, ie le veux, qu'en dictes vous Aymon?*
Ay *Ie le veux bien auſſi, ie le trouue tresbon,*
Roger, mon cher enfant: çà que ie vous embraſſe
I'ay grand' peur que ie ſois en voſtre malegrace:
Pardonnez moy, mon fils, ſi i'ay ſi longuement
Tenu par ma rigueur vos amours en tourment.
Am. *Nous premiers Palatins de la grand' Bulgarie,*
Venons offrir aux pieds de voſtre ſeigneurie,
Nos perſonnes, nos biens, nos honneurs, noſtre foy,
Vous ayant d'vn accord eſleu pour noſtre Roy.
Ne vueillez refuſer noſtre humble ſeruitude:
Nous vous auons cherché en grand' ſolicitude:
Par maintes regions, pour auoir vn ſeigneur
Qui nos peuples rempliſſe & de biens & d'honneur.
R. *I'accepte le preſent que me fait la prouince:*
Soyez moy bons ſubiects, ie vous ſeray bon Prince.

Ie

Ie maintiendray le peuple en vne heureuse paix,
Faisant iustice droicte à bons & à mauuais.
Ie me consacre à vous, & promets vous defendre
Contre tous ennemis qui voudroyent vous offendre.
Am. *Constantin l'Empereur leue de toutes parts*
Pour dompter le Royaume vn monde de soldats:
Le peuple est en effroy, la frontiere s'estonne,
Nous n'auons plus voisins qui ne nous abandonne,
Mais vous nous conduisant, hardis nous passerons
Iusqu'au sein de la Grece, & l'en dechasserons.
R. *S'il plait à nostre Dieu, qui toute chose ordonne,*
I'iray dans peu de mois receuoir la couronne,
Pour auec le conseil & l'appuy de vous tous
Empescher l'ennemy d'entreprendre sur vous.
L. *Il n'en sera besoin, que cela ne vous presse:*
Car puis qu'ils sont à vous ie leur feray promesse,
Et sous foy d'Empereur, qu'ils seront desormais
De la part de mon pere asseurez à iamais.
Viuez en doux repos, & dedans vostre teste
Ne reste aucun soucy qui trouble vostre feste.
Be. *Puis que Roger est Roy, i'ay mon esprit content,*
Qu'on mande tost ma fille: & qu'est-ce qu'on attend!
Dictes luy qu'elle est Royne, & que l'on la marie
A son amy Roger, le Roy de Bulgarie:
Qu'elle se face belle, & reprenne son teint
Qui par ses longues pleurs estoit si fort desteint.

SCENE V.

Hippalque. Bradamante.

HIPPALQVE.

VRay Dieu que i'ay de ioye! ô l'heureuse iournee!
Heureuse Bradamante! ô moy bien fortunee!

Iesus,

Iesus, que ie suis ayse! & qu'ayse ie me voy!
Ie ne sçay que ie fais tant ie suis hors d'esmoy!
Qui eust iamais pensé d'vne amere tristesse
Voir soudre tout soudain vne telle liesse?
Tout estoit desastreux, chetif, infortuné,
Mon ame n'eust deux iours en mon corps seiourné,
Si le mal eust eu cours, car auec ma maistresse
I'eusse triste rompu le fil de ma ieunesse.
Hé Dieu qu'elle a de mal! l'amour bruste son cœur,
Le forçant desespoir, le despit, la rancœur
La bourrelle sans cesse, & la chetiue dame
A la mort, à la mort continument reclame,
De son teint où l'albastre opposé iaunissoit.
De sa léure où la rose en ses plis ternissoit,
La grace est effacee, vne palleur mortelle,
L'amaigrissant, de eint toute la beauté d'elle.
Or grace a nostre Dieu, nostre bon Dieu, l'ennuy
Qui luy brassoit ce mal est esteint auiourd'huy:
Ie luy vais annoncer nouuelle assez bastante
Pour morte l'arracher de la tombe relante,
Que de ioye elle aura celuy comme ie croy,
Qui condamné receut la grace de son Roy.
Sus le triste eschaffaut prest de laisser la vie,
N'est d'ayse si rauy qu'elle en sera rauie.
Mais ie la voy venir: helas, quelle pitié!
Qu'elle est desconforte! ô cruelle amitié!
Elle croise les bras, & tourne au ciel la veuë,
Elle souspire, helas! ie m'en sens toute esmeuë.
Ie m'en vay l'aborder: car ma foy ie ne puis,
Ie ne puis plus la voir en de si durs ennuis.
Pourquoy de la douleur vous faicles vous la proye
Ores que tout le monde est transporté de ioye,
Que tout rit, que tout danse? il faut quitter ces pleurs
Et ces trenchans souspirs compagnons de douleurs.

B. *Las!*

B. *Las ! qui vous meut Hippalque ? estes vous en vous*
mesmes?
H. *Ie ne veux vous plus voir le visage ainsi bleſme.*
Reprenez voſtre teint de roſes & de lis,
Ne vous torturez plus, vos malheurs ſont faillis,
Il nous faut tous ebatre. B. *Et qu'eſt-ce que vous dites?*
H. *Qu'il nous faut deſpouiller ces triſteſſes maudites.*
B. *Ha, Dieu!* H. *Ne plorez plus, tout eſt hors de danger.*
B. *Voire, rien n'eſt a craindre.* H. *On vous donne Roger.*
B. *Me venez vous mocquer en deſtreſſe ſi grande?*
H. *Ie ne vous mocque point, allons, on vous demande,*
L'Empereur vous attend, & voſtre pere auſſi.
Auec voſtre Roger. B. *Roger?* H. *Il eſt ainſi,*
B *Dites moy ſeurement, ſans de mon mal vous rire.*
H. *Ie ne puis, par ma foy plus au vray vous le dire.*
B. *Que Roger eſt icy?* H. *Voire.* B. *Vous m'abuſez.*
H. *Il eſt auec Aymon qui veut que l'eſpouſez, (ſonge?*
B. *Mon Dieu, le ſens me trouble ! eſt-ce point quelque*
H. *Non, ce que ie vous dis n'eſt ſonge ne menſonge.*
B. *Mais dy moy, ma ſeurette, eſt mon Roger venu?*
H. *Il eſt dans le chaſteau.* B. *Mais l'as-tu bien cogneu?*
H. *Si i'ay cogneu Roger? vous le pouuez bien croire.*
B. *Que dit il de Leon d'auoir eu la victoire!*
H. *C'eſt Leon qui le guide & qui parle pour luy.*
B. *Quoy? Leon! auroit-il combatu pour autruy?*
H. *Non, ainçois c'eſt Roger qui vous a combatuë.*
B. *C'eſt Roger, c'eſt Roger qui m'a tantoſt vaincuë?*
H. *C'eſt Roger voirement.* B. *I'ay le cœur tout tranſy.*
Mais comment le ſcait on? H. *Leon le conte ainſi.*
B. *O choſe merueilleuſe!* H. *Elle l'eſt bien plus encores*
Que vous ne penſez pas: Royne vous eſtes ores.
B. *Voire de mille ennuis.* H. *Non, d'vn peuple eſtrãger*
Qui n'agueres a eſleu pour ſon Prince Roger.
Encor les Palatins en ceſte Cour ſeiournent,

Vous

Vous le pourriez biẽ voir deuant qu'ils s'en retournent.
B. *Hé Dieu, que dit mon pere?* H. *Il faute de plaisir.*
B. *Et ma mere si dure?* H. *Elle a tout son desir.*
Ils bruslent de vous voir: allons, ie vous supplie.
B. *Hà, ma sœur, que tu m'as de liesse remplie!*
Que i'ay d'ayse en mon cœur: ie ne le puis porter,
Ie me sens, ie me sens hors de moy transporter,
Tout ce que i'eu iamais en amour de malaise,
Ne sçauroit egaler la moindre de mon ayse.
Oncques ie n'euſſe osé seulement conceuoir
Tant de bien qu'en vn coup Dieu m'en fait receuoir,
Son nom en soit benist, & me donne la grace
De ne le mescognoistre en chose que ie face.

SCENE VI.

MELISSE.

DV grãd moteur du ciel merueilleux sont les faits:
Que ne cõprennẽt point nos discours imparfaits,
„ *Lors qu'on n'y pense point son pouuoir il descouure:*
„ *En faicts desesperez miraculeux il ouure.*
„ *C'est pourquoy nous faillons, quand par faute de foy*
„ *Nous ne l'inuoquons point en vn trop grand esmoy.*
„ *Nous pensons nostre mal estre irremediable,*
„ *Comme s'il n'estoit pas en ses faicts merueillable,*
„ *Qu'il ne peut toute chose, & peinasse ses mains*
„ *A l'vne plus qu'à l'autre, ainsi que nous humains:*
On n'eust iamais pensé voir sans quelques miracles
Ce mariage faict, tant y auoit d'obstacles:
Toutesfois tout soudain, lors qu'on l'esperoit moins,
Ils sont prests, graces à Dieu, d'estre ensemble cõioincts.
Qu'il en viendra de bien à nostre foy chrestienne!
Que de mal au contraire en aura la Payenne!
Que de sang coulera du gosier Sarrazin

Au

Au riuage d'Afrique & au bord Palestin !
La France en est heureuse auec la Bulgarie,
Et heureuse en sera l'vne & l'autre Hesperie,
Tout chacun en est aise, & ie croy fermement
Que l'air, l'onde, la terre en ont contentement.

SCENE VI.

Charlemagne. Aymon. Beatrix. Leon. Roger. Bradamante.

CHARLEMAGNE.

Graces à Dieu qui le ciel & la terre tempere,
Ie voy qu'en cette Cour toute chose prospere:
Bradamante & Roger sont conioints à la fin,
Apres auoir dompté les rigueurs du destin!
Ie suis aussi content d'vne telle alliance,
Que de bienfaict de Dieu qu'ayt receu nostre France.
Mon cœur en nage d'aise, en verité ie croy
Que les peres n'en sont plus resiouis que moy.
Ay. *Sire vostre bonté c'est tousiours fait cognoistre*
A vouloir en honneurs & en biens nous accroistre.
Ch. *Les merites sont grands des vostres & de vous:*
La France sans leurs mains se verroit à tous coups
Des Sarrasins couuerte: elle n'a guere adresse
Apres l'aide du ciel qu'a leur grande proüesse,
Et outre ie preuoy qu'a l'Empire chrestien
De ce nopçage icy n'aduiendra que du bien.
Escoutez mes enfans, vos nopces ordonnees
De tout temps ont esté dans le ciel destinees.
Merlin ce grand Prophete à qui Dieu n'a celé
Ses conseils plus secrets, m'a iadis reuelé
Que de vostre lignee en demy dieux feconde,
Il naistroit des enfans qui regiroyent le monde
Ils seront de mon sang commun du vostre issu,

Il

Ils luiront éclatans d'heroiques vertus,
Les monstres ils vaincront indomptables Alcides,
Et seront le support des vierges Pierides.
Or vivez bienheureux, & vostre saincte amour
Sans chagrins ne debat croisse de iour en iour.
Ro. Dieu face prosperer à iamais vostre Empire,
Et qu'oncques ennemy n'ait pouvoir de vous nuire.
Ay. Sire, vous plaut il pas pour la feste combler,
Leonor vostre fille à Leon assembler,
Sous les loix d'Hymenee? à cela son merite
Et l'auguste grandeur de sa race m'incite.
Ro. Ie vous en supply, Sire Br. Et moy tres humblemẽt.
Be. On ne la peut placer plus honorablement.
Ch. Vrayment ie le veux bien: que ma fille on appelle
Le. Sire, vous m'honorez & obligez plus qu'elle.
Ch. Il faut d'vn fort lien nos Empires vnir,
Pour contre les Payens nous entre maintenir.
Le. Quel heur le Dieu du Ciel, inesperement me donne.
Onc ie croy sa bonté, n'en fut tant à personne.
O que ie suis heureux! ie vaincray desormais
L'heur des mieux fortunez qui vesquirent iamais.

FIN.